This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

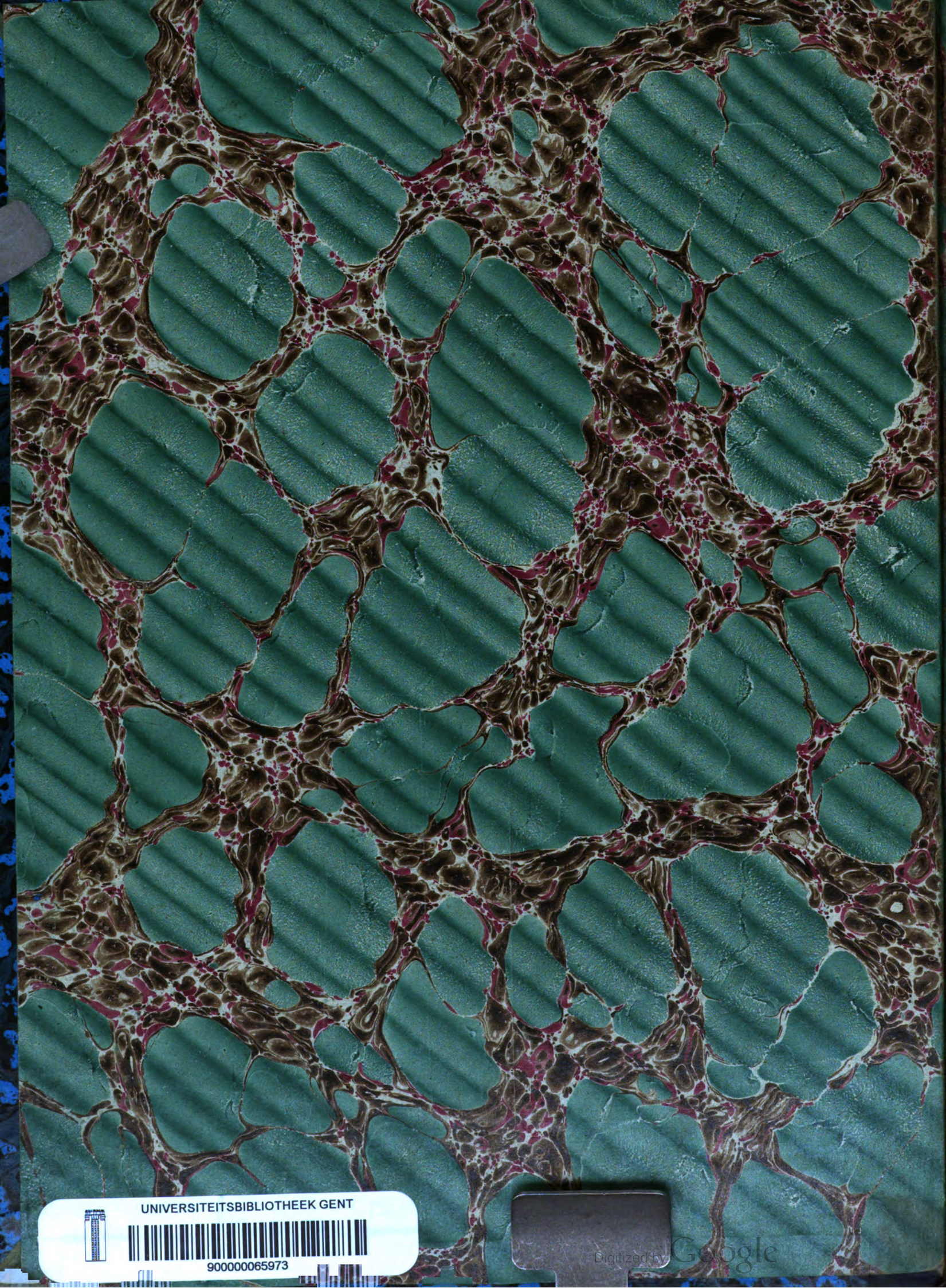
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google


UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
900000065973
Digitized by Google

Digitized by Google

Acc 27848

Acc 27848

Digitized by Google

REVUE DE BELGIQUE.

Digitized by Google

DÉPOSÉ.

Les contrefacteurs seront poursuivis.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

4e ANNÉE. — 2e SERIE.

TOME IV.

BRUXELLES,
IMPRIMERIE DE D. RAES ET LABROUE, ÉDITEURS,
36, RUE DE LA FOURCHE.

1849

Digitized by Google

Digitized by Google

MARCO VISCONTI,

HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

CHAPITRE XVI.

Les mots ne peuvent rendre l'enthousiasme excité par ce chant : le vicaire s'élança de son siége pour embrasser le trouvère, et après l'avoir comblé de louanges, il lui dit : — Votre courtoisie, je le sais, vous a laissé sans monture; je rougirais de vous voir quitter ainsi mes domaines; acceptez donc, par amour pour moi, un palefroi et un bidet. — Puis, se retournant vers un de ses écuyers, il lui ordonna d'apprêter immédiatement deux chevaux et lui commanda à voix basse d'y ajouter un riche vêtement et une forte somme d'argent.

Le cardinal tira de son doigt un anneau d'or dans lequel était enchassé une grosse émeraude et le passa lui-même au doigt de Vitale; Luchino ne voulut pas

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2^e série, tome I^er, page 323 et tome III, pp. 11, 67, 132, 214 et 273.

Digitized by Google

demeurer en reste de générosité, il lui offrit un petit poignard dont le manche était bosselé et doré ; tous les chevaliers s'empressèrent d'imiter cet exemple ; les dames et les demoiselles, enhardies par le plaisir, entourèrent le chanteur pour lui faire accepter quelque présent dont le prix était centuplé par leurs douces paroles et leurs manières aimables.

Le lecteur aura peine à s'expliquer cet enthousiasme pour une ballade assez ordinaire, s'il ne se représente pas ce beau et vaillant jeune homme laissant s'échapper les vers de ses lèvres inspirées et en doublant le mérite par l'harmonie enchanteresse de sa voix, unie aux nobles accents de son luth. Il ne faut pas oublier que, poésie et musique, tout était improvisé par le chantre inspiré, au milieu de cette réunion nombreuse et enthousiaste de jeunes gens et de demoiselles.

Dès que Vitale fut sorti, Azzone s'avança au bord de sa loge ; c'était le signal du tournoi. Nul obstacle dans l'arène ; le peuple qui envahissait à son gré la lice tant que l'on courait la quintaine et le bélier, fut alors exclu : quand toutes les barrières furent fermées, un héraut fit à cheval le tour de la lice, cria quatre fois aux quatre extrémités : « Écoutez ! écoutez ! écoutez le ban de la part de messire Azzone le magnifique, vicaire du sérénissime seigneur Louis, empereur des Romains. Que personne n'ait l'audace d'entrer dans la lice pendant la durée du tournoi, de favoriser ou de desservir l'un des combattants par des actes, des paroles ou des signes, sous peine de perdre son cheval et son armure, si le coupable est chevalier ou écuyer ; sous peine de perdre l'oreille, s'il est artisan ou vilain, le poignet, s'il est serf, la vie, si c'est une personne infâme. »

Six juges du tournoi, vêtus de longues robes de soie, prirent place dans une loge voisine de l'estrade du vicaire, devant laquelle on arbora un étendard écartelé d'argent et de gueule.

La foule était muette : tous se pressaient sur les parapets des tourelles, des galeries et des estrades. La palissade qui entourait la lice et où on n'avait élevé aucun édifice, était encombrée de personnes entassées qui s'écrasaient contre la balustrade ; tous les regards étaient dirigés vers l'une ou l'autre des extrémités où étaient dressées deux vastes tentes richement décorées ; celles qui étaient à la droite du vicaire étaient rouges, celles qui étaient à sa gauche étaient blanches.

Au premier son de la trompette, douze chevaliers vêtus de casaques blanches, le casque couvert de panaches de la même couleur, et suivis de douze écuyers habillés de vert, sortirent des deux pavillons de gauche, tandis que des tentes opposées sortaient douze chevaliers aux couleurs rouges avec leurs écuyers vêtus d'étoffes jaunes.

Ottorino était le chef de la quadrille blanche ; un intrépide jeune homme de

Digitized by Google

Milan, nommé Sacromoro commandait la compagnie rouge. Les deux troupes qui devaient combattre avec des armes émoussées ou *courtoises,* marchèrent lentement l'une contre l'autre, et firent halte devant la loge du vicaire qu'ils saluèrent en baissant leurs lances qu'ils tenaient en arrêt.

Les palefrois richement caparaçonnés, portaient une corne de fer au milieu du front, et plusieurs rangées de grelots attachées au poitrail. Chaque combattant avait sur son bouclier ses propres couleurs peintes en lignes transversales, en échiquiers, rayées, moirées, variées à l'infini et de la manière la plus bizarre.

On devait aussi les distinguer dans la mêlée à leur devise, aux insignes de leur maison et à l'écharpe qu'ils portaient soit en bandoulière, soit en ceinture et que l'on appelait *la faveur de la dame,* parce qu'elle passait pour être un don de la personne aimée vers laquelle, suivant les règles de la bonne chevalerie, chacun reportait ses pensées avant de s'exposer à quelque danger ou de se jeter dans quelque entreprise dont le souvenir de la belle les ferait sortir avec honneur.

Après avoir salué le vicaire, les deux quadrilles qui s'étaient formées sur un seul rang devant sa loge se séparèrent et firent volte-face, l'une vers la gauche, l'autre vers la droite, en s'avançant jusqu'aux extrémités opposées. Elles marchèrent ensuite de nouveau l'une au-devant de l'autre et échangèrent un salut en se rencontrant à moitié chemin. Les généreux coursiers hennissaient, impatients du combat; les chevaliers, les visières levées et les lances hautes, avançaient en rangs serrés, leurs chefs les précédaient. Les casques, les cuirasses, les boucliers, les ornements d'or et d'argent étincelaient aux rayons du soleil qui avait déjà parcouru la moitié de sa carrière; on voyait ondoyer casaques et caparaçons, et les plumes, les panaches et les banderoles voltigeaient par les airs.

L'armurier, notre vieille connaissance, — avait, à l'arrivée du vicaire, confié sa boutique à un de ses ouvriers et il s'était rendu près des tentes blanches, où l'attendait sa femme.

Une demi-douzaine de ses jeunes ouvriers avaient conservé sa place et s'étaient empressés de lui ouvrir un passage dès qu'ils l'avaient aperçu au coin de la rue, son bonnet surmonté de la plume, signe distinctif des maîtres-armuriers. Il se trouva ainsi près de sa femme et put s'appuyer très à son aise sur la balustrade.

— Regardez, cette cuirasse ne lui va-t-elle pas comme un gant, dit Birago à un de ses ouvriers auquel il montrait Ottorino qui passait devant lui?

L'ouvrier allait répondre, mais la femme de son maître ne lui en laissa pas le temps, car, prenant son mari par le bras, elle lui demanda:

— Dites-moi, Giacomolo, ce chevalier, — là-bas, le troisième, — est-il borgne qu'il se couvre un œil d'un bandeau? Comment songe-t-il à combattre dans cet état?

Digitized by Google

— Il a d'aussi bons yeux que toi et moi, répliqua l'armurier ; je le connais : c'est Bronzino Caimo, de ces Caimo qui demeuraient autrefois à San Ambrogio, et qui habitent maintenant près de Broletto Nuovo. Voici l'histoire de son œil bandé. Caimo soupira longtemps pour une des Lampugrani qui ne voulait pas en entendre parler, — c'est un maître sot ; — pour s'en débarrasser, elle lui fit comprendre qu'elle ne voulait plus voir un sot parfaitement inconnu au delà des murs de notre ville. Elle y mit un peu plus de ménagement, mais cela revenait au même. Que fait alors le pauvre sire ? Il guette la dame qui se promenait un soir dans son jardin, se précipite à ses pieds, lui prend une main, se fait fermer un œil et jure de ne plus l'ouvrir avant d'avoir désarçonné trois chevaliers ; enfin il fait vœu de ne plus se présenter devant elle, sinon les deux yeux ouverts.

— Les singuliers vœux ! s'écria la femme de Birago. — Et il les tient ?

— Sans doute. Grâce à ce vœu, il a acquis une certaine renommée, car en courant les aventures, il a été lui-même désarçonné je ne sais combien de fois. Un jour il eut l'épaule démise, un autre le bras cassé ; une troisième fois, il se fit enfoncer une côte. Mais à force de persévérance, il a fait, en trois ans au moins, vider les arçons à deux chevaliers ; — le voilà maintenant ici, car il ne manque pas une occasion ; s'il parvient à mettre un troisième chevalier hors de combat, il ôtera son bandeau et se présentera à sa belle qui sera forcée de le trouver à son goût.

Dans ce moment la quadrille rouge passa devant notre couple. Sacromoro, son chef, la visière haute, laissait voir un visage brûlé par le soleil et deux yeux d'aigle ; une cicatrice qui descendait jusqu'au menton, lui coupait les lèvres près de la joue gauche. Il avait la poitrine et les épaules larges, un aspect effrayant ; il montait un superbe cheval noir de Macédoine, de l'air indifférent d'un homme habitué à des dangers plus sérieux.

— Regarde, regarde ! dit Birago en le montrant à sa femme ; — c'est une des meilleures lances de Milan ; il a fait la guerre en Allemagne, en France et en Palestine.

— Je préfère le chef des blancs, répondit sa femme ; il doit avoir autant de cœur que celui-ci et il a plus l'air d'un chrétien.

— Ah ! c'est un brave jeune homme ; il s'équipe également chez moi ; mais, je puis te le dire, ce Sacromoro sera pour lui un os passablement dur à ronger.

— Et là, ces deux chevaliers ? demanda de nouveau l'armurière en désignant la compagnie blanche qui venait de se ranger devant les tentes ; — pourquoi leur bouclier est-il d'une seule couleur et sans ornements ?

— Parce que ce sont de nouveaux chevaliers. La première année, ou jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'ils se soient illustrés par quelque haut fait, ils portent le bouclier tout uni et d'une seule couleur. Mais, silence, on va commencer.

La trompette donna le premier signal, et les combattants, rangés de front aux deux extrémités de la lice, baissèrent tous leurs visières; au second signal, ils mirent leurs lances en arrêt; au troisième, et au même moment les deux troupes se précipitèrent l'une contre l'autre au grand galop, l'une criait San Ambrogio et Ottorino! l'autre, San Giorgio et Sacromoro! — Leur rencontre au milieu de l'arène fut semblable à une tempête. Au premier choc, des lances furent brisées, des chevaliers désarçonnés; les chevaux, en se heurtant, s'entrelacent les jambes, se mordent, s'échappent, les rênes pendantes, les arçons vides. — Ce ne sont que cris de joie, d'encouragement ou de fureur; et tout cela au milieu de nuages de poussière qui ne permettent pas de distinguer la mêlée.

Peu après, les palefreniers accourent chercher les coursiers échappés; les écuyers aident leurs maîtres à se remettre en selle, et les sergents enlèvent les blessés de l'arène. Les spectateurs incertains applaudissent ou demandent à grands cris de quel côté penche la victoire.

Après cette première rencontre, les chevaliers jetèrent la lance et saisirent leur épée. Ces épées s'appelaient *marro* parce qu'elles n'avaient pas de tranchant et qu'on les émoussait d'avance, mais elles étaient si fortes et leur poids était tel qu'en tombant sur le casque d'un chrétien, si le coup était bien porté, elles fracassaient parfois la tête qui y était renfermée, ou tout au moins l'ébranlaient de manière à la faire vaciller pour longtemps. En attendant, les hérauts, les maîtres et les aides de camp qui voyaient si l'on combattait loyalement, et si chacun faisait son devoir, ne cessaient de crier : — Chevaliers! chevaliers! souvenez-vous de qui vous êtes fils, ne dégénérez pas.

La lutte dura près d'une heure avec des chances diverses, mais à la fin les blancs paraissaient vaincus. On avait transporté dans les tentes quatre des leurs grièvement blessés; les autres, pressés par leurs adversaires, cédaient peu à peu le terrain, et déjà le vicaire, croyant leur défaite certaine et voulant arrêter une collision sanglante, allait donner le signal de la retraite, quand Ottorino, se rappelant Béatrix et ce qu'elle lui avait fait dire par son écuyer, enflammé de colère et de honte, saisit son épée des deux mains dans un mouvement désespéré, et se précipita sur le chef des rouges qui, ce jour-là, avait fait des merveilles, en lui criant :— Sacromoro, prends garde à toi!

Sacromoro se couvrit aussitôt la tête de son large bouclier, et porta en même temps un coup de pointe qui atteignit inutilement la cuirasse de son adversaire; mais celui-ci voyant Sacromoro protégé de telle manière qu'on ne pouvait songer

Digitized by Google

à le viser à la tête, au lieu de frapper de haut en bas, fit le moulinet avec son épée et lui alongea un coup terrible en travers. Le fer entra dans le bouclier et alla toucher le chef des rouges à la joue droite du casque. Le choc fut tel que Sacromoro fut renversé de cheval et transporté dans sa tente, la mâchoire fracassée et à demi-mort.

Alors Ottorino se remit à crier : — San Ambrogio ! San Ambrogio ! La troupe abattue reprit courage, les rouges commencèrent à reculer à leur tour ; le jeune Visconti, rugissant comme un lion, se livrait à de terribles représailles, et ses compagnons, redoublant d'efforts, le secondaient puissamment. En quelques instants, le combat changea de face; deux autres chevaliers de la compagnie rouge furent renversés ; ceux qui étaient restés en selle, n'ayant plus de chef, couraient à la débandade, toujours harcelés et battus par les blancs contre qui toute défense était désormais inutile. Alors le vicaire fit un signe, la trompette sonna et la lutte cessa.

Pendant que les spectateurs criaient, applaudissaient, agitaient en l'air mouchoirs et bonnets en l'honneur des vainqueurs, sept ou huit personnes, — hérauts, maîtres ou aides de camp — s'élancèrent contre un chevalier de la quadrille rouge et le chassèrent de la lice, en le frappant à grands coups avec le bois de leurs lances ; — c'était, d'après les règles des tournois, la punition de celui qui ne cessait pas le combat dès que le signal en était donné.

Les combattants qui pouvaient encore se présenter en selle et ceux auxquels il restait la force de se tenir debout, s'avancèrent devant le balcon des juges, où ils furent tour à tour appelés par leur nom ; après que les officiers du tournoi eurent témoigné de la conduite de chacun d'eux, on décida que tous s'étaient comportés en bons et loyaux chevaliers, à l'exception de deux : un blanc qui était accusé d'avoir blessé son adversaire à la cuisse, ce qui n'était pas un bon coup, et un rouge qui, disait-on, avait frappé le cheval. — L'adversaire du premier prit sa défense et prouva que le coup avait été porté dans son bouclier mais que le fer de la lance avait glissé et l'avait ainsi atteint à la jambe contre l'intention du chevalier blanc. — Quant au second, il se justifia aisément en prenant à témoin un aide du camp, que le cheval avait levé la tête au moment même où il dirigeait son épée contre le cavalier.

On nomma ensuite les dix-sept blessés et les trois morts qui étaient dans les pavillons, et on proclama que tous avaient vaillamment combattu.

Parmi les blessés, celui qui, sans être le plus maltraité, eut pourtant le plus de malheur, ce fut notre ami Bronzin Caimo, le héros à l'œil bandé. Dès la première rencontre, un coup de lance l'atteignit à travers l'ouverture pratiquée dans la

Digitized by Google

visière pour laisser passage à la vue, et pénétra (dites-moi si le diable n'y mit pas les cornes) précisément dans l'œil découvert, dans celui par lequel il pouvait voir. Bonne nuit! il resta dans les ténèbres, et, étant tombé de cheval, il fut conduit dans la tente où, avec un religieux entêtement, il ne voulut ni ôter, ni consentir à ce qu'on lui enlevât le bandeau de l'œil qui lui restait. Le cas fut soumis aux juges qui durent se déclarer incompétents. Ce fut par la suite un sujet de longue discussion entre les chevaliers et les dames, qui disaient que c'était superbe, avec la même satisfaction que nous entendons dire par un avocat, — c'est un beau procès; — et par un médecin, — c'est une belle maladie. Toutes les opinions émises trouvaient des champions : on citait les lois romaines et les lois de Moïse, les auteurs latins et provençaux, les prophètes et les romanciers, les philosophes et les trouvères: on recourait aux exemples tirés des histoires des quatre fils Aymon, d'Amadis de Gaule, de Giron le Courtois et de tous les célèbres paladins de France et d'Angleterre. La controverse fut portée devant les premières cours d'Amour qui siégeaient dans diverses villes de l'Europe, et elle fut décidée de plusieurs manières; à la fin on appela de tous ces jugements devant la cour plénière de Provence, qui, après un mûr examen, après un long et savant débat et après avoir pris conseil des docteurs les plus fameux, se prononça solennellement en faveur de Caimo, — c'est-à-dire qu'elle décida qu'il pouvait se découvrir. Cet amant timoré, qui jusque-là avait toujours été aveuglé, enleva enfin le bandeau fatal, revit la lumière après trois ans environ, et recommença, avec l'œil qui lui restait, la même vie afin d'accomplir son vœu en mettant hors de combat un troisième chevalier. (Était-on constant au bon vieux temps !) Quand Dieu le permit, il désarçonna son homme. Quelle joie!... Mais que direz-vous de la cruauté de sa belle, qui probablement n'aimait guère les borgnes; que direz-vous en apprenant qu'elle inventa un nouveau prétexte et lui dit qu'il avait promis de ne reparaître devant elle que les deux yeux ouverts, et que n'en ayant plus qu'un, il devait à l'avenir se garder de se faire voir?

Mais revenons au tournoi. Suivant la loi des tournois, les nouveaux chevaliers firent présent de leur casque aux hérauts du camp, mais aussitôt il s'éleva une autre contestation à ce sujet, parce qu'un de ces chevaliers avait déjà rompu une lance, quelque temps auparavant, à Côme, dans une passe d'armes, et qu'on soutenait que, n'en étant plus à ses premières armes, il ne devait pas abandonner son casque aux hérauts. Il fut décidé que le casque était dû, puisque le premier combat auquel le chevalier avait pris part, n'avait pas été une mêlée, c'est-à-dire qu'on n'avait pas combattu avec l'épée, et on fit valoir cette fameuse sentence en matière de joutes et de tournois: « *l'épée affranchit la lance, mais la lance n'affranchit pas l'épée.* »

Digitized by Google

Les blancs furent proclamés vainqueurs; après avoir recueilli les voix non-seulement des juges et des officiers du camp, mais aussi des dames et des demoiselles, on décida qu'Ottorino, s'étant montré le plus vaillant, le prix devait lui être adjugé : c'était un cheval blanc, caparaçonné de blanc, un casque et un bouclier d'argent. Ainsi se termina cette journée.

La femme de notre armurier fut si joyeuse, si fière du succès de ce beau garçon, comme elle l'appelait, qu'elle ne cessait d'en parler; elle en dit tant et tant, que son bonhomme de mari commença à s'inquiéter, à s'en tourmenter, et peu s'en fallût qu'il n'envoyât sa chère moitié à tous les diables.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

FLEURS D'ALLEMAGNE [1].

XIV.

A UN ULTRA.

(PLATEN.)

Ne vante plus cette époque adorée
Où tes pareils vivaient en paix encor ;
Car, si ce n'est une houppe poudrée,
Que nous laissa ton âge d'or?

Par le passé, quoi ton âme séduite
Du temps présent n'admire point l'éclat ?
Pourquoi pleurer sur l'idole détruite,
Comme Julien l'apostat?

La Liberté se lève sur le monde,
Aube nouvelle, aux rayons dévorants.
Elle a, dis-tu, cherché la nuit immonde?
— Ce fut le crime des tyrans !

(1) Voir REVUE DE BELGIQUE, 1re série, in-8°, tome I, pp. 323 et 335 ; tome II, pp. 1, 49 et 131 ; tome III, p. 145, et tome IV, pp. 28, 316 et 494 ; 2e série, in-4°, tome III, p. 269.

Digitized by Google

Qui parle haut, quand sur toute poitrine
Pèse un despote, étouffant chaque voix!
Du Christ aussi l'alliance divine
Chercha le mystère autrefois.

Si l'ombre plaît à plus d'une âme oblique,
La vertu même y voile ses douleurs.
Souvent, trahi sur la place publique,
Un peuple doit cacher ses pleurs.

Il faut aux rois un sceptre qu'on redoute?
— Environné d'animaux dangereux,
Le prince seul est un homme, sans doute,
Toujours prêt à tirer sur eux?

Tu veux au mot poser une barrière,
Emprisonner l'écrit? mais c'est en vain!
Chaque pensée est un trait de lumière
Qui suit un immortel chemin.

Va, du nouveau tu peux blâmer l'empire :
Le temps poursuit son gigantesque essor.
Fidélité, sans doute je t'admire ;
La justice est plus belle encor!

XV.

LE PÊCHEUR.

(GOETHE.)

Le flot gronde, l'eau s'enfle, émue,
Au bord est le pêcheur ;
Il suit l'hameçon de la vue,
Tranquille au fond du cœur.

Digitized by Google

Tandis qu'il épie en silence,
L'onde s'ouvre, et d'un bond
Une femme humide s'élance
De l'abîme profond.

Elle lui parle, elle lui chante :
« O toi dont l'art cruel
Vient à ma famille innocente
Tendre un piége mortel,
Que n'as-tu vu dans mon domaine
Ses plaisirs et ses jeux !
Tu descendrais près de sa reine,
Et tu serais heureux.

« Vois-tu les astres avec joie
Se baigner dans mes eaux ?
Quand le cristal te les renvoie
Ne sont-ils pas plus beaux ?
Vois-tu pas le ciel qui t'appelle
Dans mes vagues d'azur ?
Et dans ma rosée éternelle
Ton front riant et pur ? »

Le flot monte, le flot se dresse,
Il atteint son pied nu ;
Lui, comme auprès d'une maîtresse,
Sent un trouble inconnu.
Elle lui parle, elle lui chante,
Et de lui c'en est fait ;
Elle l'attire, il suit la pente,
Il tombe et disparaît.

Édouard Wacken.

Digitized by Google

ÉTUDES DRAMATIQUES.

DON JUAN,

EL BURLADOR DE SEVILLA Y COMBIDADO DE PIÈDRA,

(Le séducteur de Séville, ou le convive de marbre).

TRADUIT DE L'ESPAGNOL, DE TIRSO DE MOLINA.

Depuis que Molière l'a tiré de l'inépuisable mine du théâtre espagnol, le sujet de Don Juan a acquis une célébrité universelle. Mosart en a fait un chef-d'œuvre musical, Byron un long et beau poëme; le nom du héros est devenu, dans la plupart des langues européennes, le synonyme de séducteur, et, comme l'a dit Alfred de Musset, ce sujet est :

Si vaste et si puissant qu'il n'est point de poëte,
Qui ne l'ait soulevé dans son cœur ou sa tête,
Et pour l'avoir tenté ne soit resté plus grand.

Il doit donc être intéressant pour les lecteurs de savoir de quelle source première viennent ces inspirations et de connaître la pièce originale qu'a imitée Molière; d'autant plus intéressant que cette pièce a une grande valeur par elle-même. Traduite pour la première fois en français, cette comédie est du frère Gabriel Tellez, religieux de la Merci, Commandeur du couvent de Soria, qui a écrit pour la scène sous le nom de Tirso de Molina ; son théâtre choisi, publié il y a quelques années à Madrid, ne compte pas moins de 40 volumes.

J'ai choisi pour cette traduction le vers de huit syllabes qui rappelle le mieux le vers espagnol employé généralement dans la pièce. C'est d'ailleurs le vers favori des premiers essais dramatiques de notre langue. La plupart des mystères sont écrits

Digitized by Google

dans ce rythme, et la première pièce comique qui ait conservé quelque renommée. *La farce de Maître Pierre Pathelin,* en est un exemple.

J'ai eu pour système de rendre fidèlement tout ce qui me semblait tenir au cœur du sujet, librement tout ce qui n'avait qu'un intérêt secondaire, abrégeant les récits accessoires et épisodiques, retranchant même des jeux de mots, des équivoques et des redites. Cette traduction ne vise du reste à aucun mérite ; il nous suffit de faire connaître à nos lecteurs l'original dont se sont inspirés Molière, Mosart et lord Byron.

Lorsque Molière donna le *Festin de pierre,* ce sujet était déjà connu à Paris. La compagnie espagnole de Sébastian Prado y avait représenté la pièce de Tirso elle-même, en 1660.« Les comédiens italiens ont apporté ce sujet en France, dit Rosimond, et il a fait tant de bruit parmi eux que toutes les troupes en ont voulu régaler leur public. » Les *troupes* françaises ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Quatre comédiens mirent *Don Juan* en scène l'un après l'autre. De Villiers pour l'hôtel de Bourgogne (1659) ; Dorimond pour le théâtre de Mademoiselle (1651-1665) ; Molière pour son théâtre du Palais Royal (15 février 1665), et après lui le sieur J.-B. Dumesnil, comédien sous le nom de Rosimond, donnait au théâtre du Marais une tragi-comédie en 5 actes, en vers et à grand spectacle, comme il convenait au Marais, en s'excusant de traiter ce sujet après *M. de Molière:* « mais, dit-il, la troupe dont j'ai l'honneur d'être étant la seule qui ne l'ait pas représenté à Paris, j'ai cru qu'y joignant ces superbes ornements de théâtre qu'on voit d'ordinaire chez nous, elle pourrait profiter du bonheur qu'un sujet si fameux a toujours eu. » — Bien d'autres devaient le traiter encore après Molière, sans faire d'aussi modestes excuses !

Don Juan ne pouvait pas en rester là. Lelio mit en italien pour le théâtre du régent de France, *il Convitato di pietra ;* Thomas Corneille traduisit en vers la comédie de Molière, et trouva bon de la modifier, mais il le fit sans intelligence de la grandeur du sujet, et sans recourir aux sources. Cependant pour ne pas se renfermer dans le rôle de traducteur, pour toucher à l'œuvre du grand comique, n'eût-il pas fallu le faire en maître?

Le poëte Lorenzo da Ponte qui a écrit le libretto de Mosart a remonté à la source espagnole, et y a trouvé d'heureux changements ; c'est ainsi qu'il fait tuer le commandeur sur la scène par Don Juan, comme l'a fait Tirso, ce qui explique le rôle de la statue au dernier acte, donne à son intervention une raison qu'on cherche en vain dans Molière et la rattache à l'ensemble de la pièce.

Lord Byron a connu l'œuvre du frère Gabriel, et l'on reconnaîtra facilement, dans l'épisode de Tisbé, les belles scènes de la rencontre de Don Juan et d'Haydée sur les bords de la mer.

Digitized by Google

Avant que Mosart fût venu jeter sur Don Juan de nouvelles et sublimes lumières, plusieurs musiciens s'en étaient inspirés, Cimarosa entre autres et Gazzeniga dont l'opéra avait été représenté à Paris en 1791. D'un autre côté, Goldoni avait fait applaudir une comédie de Don Juan à Venise en 1786.

De nos jours quel écrivain ne s'est pas essayé sur ce thème? Que de Don Juan déguisés n'avons-nous pas vus sur notre scène déchue ou dans nos romans éphémères? Les uns ont rabâché ce sujet comme un lieu commun, les autres y ont trouvé de bonnes inspirations: Hoffman et Merimée, Musset et Théoph. Gauthier. Félicien Mallefille vient d'écrire pour la *Presse* les *Mémoires de Don Juan,* et Alex. Dumas l'a mis de nouveau sur la scène, dans un mystère de sa façon qui a eu peu de succès.

Ce serait une curieuse étude à faire que de comparer ces diverses variantes d'une même pensée, de chercher les modifications qu'elle a subies dans l'esprit de chaque écrivain, les progrès qu'elle a faits au point de vue philosophique ou poétique, et de rapprocher enfin de son éclosion première, l'idée du héros, telle qu'elle nous apparaît, mûrie par les siècles.

Si, comme on le verra bien en lisant cette traduction, le système dramatique français a ôté, à l'œuvre de Tirso, beaucoup de la fraîcheur, de la grâce et de l'entrain que lui permettait une mise en scène plus libre, Molière lui a donné ce caractère de profondeur et de force qui distingue son génie entre tous, et, d'une légende habilement mise en scène, il a commencé de faire un type philosophique. Depuis, ce caractère a grandi encore, et Don Juan symbolise à nos yeux la recherche de l'infini dans l'amour, comme Faust la symbolise dans la science, recherche impuissante dans notre monde fini! — Qui a élevé à cette hauteur le héros de Tirso et de Molière? Mosart y a beaucoup contribué peut-être. C'est moins cependant l'œuvre d'un homme que du siècle entier.

Vingt fois repris même après Molière, ce sujet n'a pas encore dit son dernier mot; je n'en veux d'autre preuve que ces efforts de tous les écrivains pour lui faire faire un pas de plus. Il n'a pas encore trouvé la forme du chef-d'œuvre qui fixe un sujet et semble lui dire : tu n'iras pas plus loin. — Universels ou nationaux, il y a des sujets qui restent ainsi à l'ordre du jour de la littérature et se cherchent pendant des siècles. Que de Phèdres, depuis le *Garçon insensible* de Gabriel Gilbert, jusqu'à celle de Pradon, avant la dernière de toutes, le chef-d'œuvre de Racine? Jeanne d'Arc me semble être encore au nombre de ces sujets pour la France. Don Juan l'est pour le monde. Telle serait, à mon avis, la conclusion de l'étude que je ne fais que signaler ici : Le dernier mot de Don Juan, Mosart l'a dit en musique, on l'attend encore en poésie.

Digitized by Google

LE SÉDUCTEUR DE SÉVILLE

OU

LA CONVIVE DE MARBRE.

TRADUIT DE L'ESPAGNOL DE TIRSO DE MOLINA.

PERSONNAGES :

DON DIÉGO TENORIO.
DON JUAN, son fils.
CATALINON, valet de DON JUAN.
LE ROI DE NAPLES.
LE DUC OCTAVIO.
DON PEDRO TENORIO.
LE MARQUIS DE LA MOTA.
DON GONZALO DE ULLOA.
LE ROI DE CASTILLE.

LA DUCHESSE ISABELLE.
TISBÉ, pêcheuse.
BELISENA, AMINTA, } villageoises.
ANFRISE, CORIDON, } pêcheurs.
GASENO, PATRICIO, } laboureurs.
FABIO et RIPIO, valets.
Des musiciens.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

1er Tableau. — Le palais du Roi de Naples.

DON JUAN ET ISABELLE.

ISABELLE.

Duc Octavio, viens par ici.

DON JUAN.

Ton bonheur est mon seul souci,
Duchesse, je le jure encore.

ISABELLE.

De ma franchise je m'honore ;
Mes promesses tiendront toujours ;
Tous mes vœux sont à nos amours.

DON JUAN.

O mon cœur !

ISABELLE.

Cherchons la lumière.

Digitized by Google

DON JUAN.

Pourquoi?

ISABELLE.

La confiance entière
Que je veux mettre en mon bonheur,
Demande le grand jour, seigneur.

DON JUAN.

Arrêtez, j'éteindrai le cierge!

ISABELLE.

Quel est cet homme, ô sainte Vierge?

DON JUAN.

Qui je suis? un homme sans nom!

ISABELLE.

Vous n'êtes pas Octavio?

DON JUAN.

Non!

ISABELLE.

Loin de moi!

DON JUAN.

Duchesse! madame!
Calmez cet imprudent émoi.

ISABELLE.

Ne me retenez pas, infâme!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI DE NAPLES.

LE ROI.

Qu'est ceci?

ISABELLE.

Malheur!

LE ROI.

Réponds-moi.

DON JUAN.

Et que serait-ce? Sur mon âme,
C'est un homme et c'est une femme!

LE ROI.

La prudence sera ma loi.
A moi, mes gardes! Qu'on saisisse
Cet homme.

ISABELLE.

Ah! j'ai perdu l'honneur!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DON JUAN, LE ROI, DON PEDRO TENORIO, AMBASSADEUR D'ESPAGNE ET DES GARDES.

DON PEDRO.

Je me mets à votre service,
Sire.

LE ROI.

Seigneur ambassadeur,
C'est à tes mains que je confie
Cet homme dont je me défie;
Près d'une femme, dans la nuit,
Je l'ai surpris, et sous ce bruit
Je soupçonne une forfaiture;
Je veux éclaircir l'aventure.

(Il sort.)

DON PEDRO.

Saisissez-le.

DON JUAN.

Qui l'osera?
Vous pouvez m'ôter l'existence,
Mais j'en prendrai telle vengeance,
Que plus d'un s'en repentira!

DON PEDRO.

La mort!

DON JUAN.

Quel délire vous gagne?
Rien ne me fera sourciller.
Je suis noble et suis chevalier
Près de l'ambassadeur d'Espagne.
Avez-vous du sang noble au cœur?
Croisons le fer avec honneur.

DON PEDRO, *aux gardes*.

Arrêtez; laissez-nous, de grâce;
Entrez dans cet appartement.

(Les gardes sortent.)

A nous deux, seigneur, maintenant!
Montre ton cœur et ton audace!

DON JUAN.

Mon oncle, mon cœur est de feu,
Mais ce n'est pas pour vous combattre.

DON PEDRO.

Qui donc es-tu?

DON JUAN.

Votre neveu.

DON PEDRO.

Quelle trahison est en jeu?
Aveuglément opiniâtre!
Qu'as-tu fait? Dans quel triste sort
T'es-tu jeté, tête baissée?
Voilà ton audace insensée!
Et je dois te donner la mort!

DON JUAN.

Je suis garçon et vous le fûtes,

Digitized by Google

Seigneur oncle, et si quelque jour
L'amour vous fit faire des chutes,
Vous excuserez mon amour.
Enfin, puisqu'il faut tout vous dire,
J'ai joué, dans mon vif délire,
La belle Isabelle.

DON PEDRO.

Plus bas!

DON JUAN.

J'ai pris au piége ses appas.

DON PEDRO.

Mesure tes propos, de grâce?
Et comment as-tu fait?

DON JUAN.

Comment!
J'ai pris et le nom et la place
Du duc Octavio, son amant.

DON PEDRO.

Ah! si le roi vient à l'apprendre,
Nous sommes perdus pour toujours.
A la ruse j'aurai recours ;
Elle seule peut nous défendre.
Ingrat, ne te suffit-il pas
Qu'en notre Espagne bien-aimée,
Ta violence accoutumée
Ait trompé de nobles appas?
Sans recommencer de plus belle
Ici, dans le palais du roi,
Et jouer, sans honte et sans foi,
Une femme comme Isabelle!
Et blesser, par ta trahison,
L'honneur d'une noble maison!
Lorsque cette première faute
De la Castille t'exila,
Ton père, à Naples, te donna
De grands biens, une charge haute.
Il espérait changer ton cœur
Au feu de la reconnaissance ;
Et voici qu'à son vieil honneur
Tu fais une nouvelle offense.
— Tout retard accroît le danger ;
Parle, comment te protéger?

DON JUAN.

Je n'entreprends point ma défense.
Mettez votre main sur mon cœur ;
Mon sang est le vôtre, seigneur,
Répandez-le tout, et qu'il paye
Ma faute ; il coulera sans peur.
J'y souscris ; voici mon épée.

DON PEDRO.

Lève-toi ; ta soumission
Vient de désarmer ma colère.
Oses-tu franchir ce balcon?

DON JUAN.

J'aurai des ailes pour vous plaire!

DON PEDRO.

Va dans la Sicile, à Milan,
Et caches-y ta destinée.

DON JUAN.

Sur-le-champ?

DON PEDRO.

Certes.

DON JUAN.

Sur-le-champ!

DON PEDRO.

Mes lettres te diront comment
L'aventure s'est terminée.

DON JUAN.

Et que par mon cher confesseur
Cette faute m'est pardonnée.

DON PEDRO.

La jeunesse emporte ton cœur!
Fuis vite à travers la campagne.

DON JUAN.

Ma jeunesse et moi, monseigneur,
Nous partons, joyeux, pour l'Espagne.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

DON PEDRO, LE ROI.

DON PEDRO.

Le prisonnier....

LE ROI.

Tu l'as frappé?

DON PEDRO.

De nos mains il s'est échappé.

LE ROI.

Comment?

DON PEDRO.

Vous nous quittiez à peine,
Quand, trouvant toute excuse vaine,
Sire, il met l'épée à la main,
Blesse nos gens, s'ouvre un chemin
A travers nos fortes épées
Par sa promptitude trompées,

Digitized by Google

Franchit le balcon et soudain
S'est élancé dans le jardin.
Nous précipitant sur sa trace,
Et le voyant évanoui,
Nous crions : La mort ! point de grâce !
Mais, couvert de sang, il a fui.
La dame, — et ma surprise est telle
Que j'en crois à peine mes yeux,
C'était la duchesse Isabelle, —
Me dit qu'en un piége amoureux
Octavio s'était joué d'elle.

LE ROI.

Que dis-tu ?

DON PEDRO.

C'est son propre aveu.

LE ROI.

Honneur, honneur, céleste feu,
Si l'homme en toi place son âme,
Pourquoi t'expose-t-il toujours
Aux légèretés de la femme,
Livrant ta délicate flamme
Au vent de ses folles amours ?
— Gardes, amenez cette dame.

DON PEDRO.

La voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ISABELLE.

ISABELLE.

Comment supporter
Les regards du roi qui m'accuse ?

LE ROI.

O femme, est-il rien qui t'excuse ?
Quel sort fatal put te porter
A profaner ma résidence ?

ISABELLE.

Monseigneur, monseigneur !

LE ROI.

Silence !
Rien n'atténûra ton offense.
C'est le duc Octavio !

ISABELLE.

Seigneur !

LE ROI.

Non ; créneaux, bastions, ni grilles,
Ne peuvent, pas plus que l'honneur,
Garder le cœur des jeunes filles ;
Nul danger n'arrête l'amour.
— Don Pedro, conduis à la tour
Cette femme, et dans la journée
Fais arrêter le duc ; je veux
Qu'il remplisse sa foi donnée.

ISABELLE.

Sire, daignez lever les yeux
Sur une femme infortunée.

LE ROI.

L'offense cachée à l'écart,
Il est de raison, de justice,
Que votre roi vous en punisse
En vous refusant un regard.

(Il sort.)

DON PEDRO.

Venez.

ISABELLE.

Oh ! c'est une aventure
Que je ne puis trop déplorer ;
Mais mon infortune est moins dure
Si le duc peut la réparer.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

2e Tableau. — Chez le duc Octavio.

OCTAVIO, RIPIO SON VALET.

RIPIO.

Levez-vous, l'aurore s'allume.

OCTAVIO.

Je n'aurai de repos, mon Dieu,
Que je n'aie apaisé le feu,
Le feu d'amour qui me consume !

RIPIO.

Si tous deux, d'un égal amour,
Vous sentez l'atteinte secrète,
Dites-moi donc qui vous arrête
De vous unir au premier jour ?

(Entre un valet.)

LE VALET.

Seigneur, l'ambassadeur d'Espagne,
Avant le jour, nous a surpris ;
Il entre, et, si j'ai bien compris,
De la troupe qui l'accompagne,
Il vient vous arrêter ici.

OCTAVIO.

M'arrêter ! par quelle aventure ?
Qu'il entre.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DON PEDRO ET DES GARDES.

DON PEDRO.

Duc, une âme pure
Peut seule reposer ainsi.

OCTAVIO.

Quand votre visite m'honore,
Seigneur marquis, pourrais-je encore
Ne pas me tenir en éveil?
A qui dois-je un bonheur pareil?

DON PEDRO.

Auprès de vous le roi m'envoie.

OCTAVIO.

Le roi m'accorde cette joie!
Qu'il soit béni; partout, toujours,
Il peut disposer de mes jours.
Dites-moi quel sort favorable
Rappelle au roi son serviteur?

DON PEDRO.

Duc, ce fut pour votre malheur.

OCTAVIO.

Ma constance est inébranlable;
Parlez.

DON PEDRO.

Modérez votre émoi;
Je vous arrête au nom du roi.

OCTAVIO.

De quel crime suis-je coupable?

DON PEDRO.

Vous le savez bien mieux que moi.
La nuit ployait ses noires tentes
A l'approche du jour vainqueur,
J'étais près du roi, mon seigneur,
Traitant d'affaires importantes;
— Dans ces cas, les princes toujours
Évitent le soleil qui brille —
Lorsqu'une voix de jeune fille
Vient à nous, criant : Au secours!
S'élançant au bruit, son altesse
A rencontré votre duchesse
Aux bras d'un homme...

OCTAVIO.

O trahison!

DON PEDRO.

Sous la forme humaine usurpée,
Je crois que c'était un démon.
Je lui demandais son épée,
Lorsqu'il s'enfuit par le balcon;
Vainement le poursuivit-on.
Nous nous saisîmes d'Isabelle;
Elle a dit, en face de tous,
Duc Octavio, que c'était vous
Qui, sous le serment d'un époux,
Cette nuit, vous approchiez d'elle.

OCTAVIO.

Que dites-vous?

DON PEDRO.

Un fait exact.
Et...

OCTAVIO.

Ne l'accusez plus, de grâce!
Mais si son honneur est intact,
Parlez; que ma douleur s'efface!
Se peut-il, se peut-il, seigneur,
Qu'Isabelle soit insensible
A mon amour, comme à l'honneur?
Non, non; la chose est impossible!
De mon bonheur elle se rit!
Elle veut ma mort, l'infidèle!
Un homme, la nuit, auprès d'elle!
Un homme! oh! j'en perdrai l'esprit!

DON PEDRO.

Croyez-vous, duc, que dans la gloire
On trouve un bonheur infini,
La loyauté dans un ami,
Trahison dans un ennemi?
Croyez-vous que la nuit est noire,
Que le jour est brillant et clair,
Que le poisson nage en la mer,
Que c'est dans l'air que l'oiseau vole?
Ainsi croyez à ma parole.

OCTAVIO.

Je vous crois sans peine, marquis,
Et n'ai pas lieu d'être surpris.
Quelque grande que soit son âme,
La femme enfin est toujours femme.
Oh! mon malheur n'est que trop vrai!

DON PEDRO.

Cherchez un moyen; je réclame
Votre prudence.

OCTAVIO.

Je fuirai.

DON PEDRO.

Soyez prêt.

OCTAVIO.

Je pars pour Séville,

Digitized by Google

Et je courrai de ville en ville,
De mes douleurs cherchant la fin.

DON PEDRO.

Échappez-vous par le jardin.

OCTAVIO.

Femme ! girouette légère !
L'indignation me saisit !
Je fuis vers la terre étrangère,
Loin de ton cœur qui me trahit !
Adieu, patrie ! adieu, ma belle !
Un homme, la nuit, auprès d'elle !
Un homme ! oh ! j'en perdrai l'esprit !

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

3me Tableau. — Les bords de la mer.

TISBÉ LA PÊCHEUSE, UNE LIGNE A LA MAIN.

TISBÉ.

La mer, de ses eaux fugitives,
Caresse sur nos belles rives
Et les roses et le jasmin ;
Et, seule et de mon cœur maîtresse,
J'aime à fuir la folle caresse
De l'amour, ce maître inhumain ;

Quand l'astre du jour aiguillonne
L'onde paresseuse, et couronne
Chaque flot d'un saphir vermeil,
Je recherche la perle fine
Et l'insecte d'or qui lutine,
Ces brillants enfants du soleil.

L'oiseau dit sa plainte amoureuse ;
Dans une lutte harmonieuse
L'eau se joue avec le rocher ;
J'écoute, et ma ligne subtile
Courbe au poids du fretin agile
Qui fouette l'eau dans le danger.

Et le peuple nombreux qui nage,
Dans des palais de coquillage,
Remplit mes filets tout le jour.
Et cependant, libre et sans flamme,
Je me réjouis que mon âme
Échappe aux piéges de l'amour.

Lorsque j'entends les plaintes vaines
Des amants, je ris de leurs peines,
Et je fais envie à mes sœurs.
Dieu d'amour, tu me favorises :
Tu ne frappes, ni ne méprises
Mon humble toit couvert de fleurs.

Le chaume et ses couronnes frêles,
Le compose ; les tourterelles
Y cachent leurs nids gracieux ;
J'y garde mon honneur sévère
Comme le pur cristal d'un verre,
Comme le fruit délicieux.

Et les pêcheurs pour qui rayonne
Le haut phare de Taragonne
S'exposent tous à mes mépris ;
Pour leurs plaintes je suis de pierre,
Je reste sourde à leur prière
Et de leurs soupirs je me ris.

Anfrise reçut en partage
Toutes les grâces du bel âge ;
De l'esprit il a tous les dons ;
Modeste contre mon injure,
Dans ses discours plein de mesure,
Plein de feu dans ses actions.

Souvent, durant la nuit entière,
Il rode autour de ma chaumière :...
Il perd son temps jusqu'au matin !
Il couvre avec soin ma cabane
Des jeunes rameaux du platane :...
Hommage délicat, mais vain !

Aux tendres chants de sa guitare,
Il mêle une vive fanfare...
Il veut me toucher vainement !
De mon cœur je suis souveraine ;
Il trouve plaisir à sa peine,
Et sa gloire est dans son tourment.

Que d'amour une autre se meure !
L'amour dont je ris à toute heure,
N'aime que les fruits défendus.
Il dédaigne ce qu'il possède,
Il meurt aussitôt qu'on lui cède,
Il s'accroît avec les refus !

Digitized by Google

O beau jour, ô rives fleuries !
Fi — des perfides flatteries !
Non, jamais l'amour ne fera
Échouer mes jeunes années,
Du sentier d'honneur détournées ;
Jamais mon cœur ne faillira.

— L'heure fuit ; la pêche m'appelle....
Mais d'un navire qui chancelle
Deux hommes se sont élancés ;
Ils fendent les flots courroucés ;
Et la proue, orgueilleuse reine,
Au poids de l'onde qui l'entraîne,
Cède et disparaît pour toujours.

CRI AU DEHORS.

A moi ! je me noie ! au secours !

TISBÉ.

Voyant cet homme qui se noie,
Son compagnon vole à ses cris ;
Sur ses épaules il l'a pris ;
Et, si cette mer était Troie,
On dirait Anchise et son fils.
Il fend les vagues à la nage ;
Et je n'aperçois sur la plage
Nul qui puisse sauver ses jours.
Coridon ! Anfrise ! au secours !
Au secours ! — Ils m'ont aperçue.
Plaise à Dieu qu'ils m'aient entendue !
Mais il lutte, il touche le bord ;
Miraculeuse destinée !
L'un est vivant, mais son Énée
Succombe à son vaillant effort.

SCÈNE IX.

TISBÉ, DON JUAN, CATALINON.

CATALINON.

Protège-nous, divine mère !
Que cette boisson est amère !
Peste ! il faut savoir bien nager
Pour se tirer d'un tel danger !
Au lieu de cette onde fétide
Qui tue en vous glaçant le sein,
Que Dieu n'a-t-il mis du bon vin !
Parfois sur le gouffre liquide
On pourrait tenter le destin !

— Monseigneur ! — sa main est glacée !
O misérable, s'il est mort,
C'est toi, c'est ta peur insensée,
Plutôt que la mer courroucée,
Qui l'a fait périr sous l'effort.
Oh ! maudit soit le téméraire
Qui, creusant de frêles vaisseaux,
Osa le premier sur les eaux
Tracer un chemin funéraire !
Maudits soient Tifis et Jason !
O malheureux Catalinon !
Mon maître est mort, que dois-je faire ?

TISBÉ.

Qu'avez-vous ?

CATALINON.

Nombre de malheurs,
Et de biens grande pénurie.
Mon maître n'est plus, ô douleurs !

TISBÉ.

Non, il donne un signe de vie.
Allez appeler les pêcheurs.

CATALINON.

M'écouteront-ils ?

TISBÉ.

Je l'espère.
Quel est ce cavalier ?

CATALINON.

Son père
Est le grand chambellan du roi ;
Et, comme il fait grand cas de moi,
A Séville où le sort nous mène,
Où son altesse est souveraine,
J'espérais être capitaine.

TISBÉ.

Comment le nommez-vous ?

CATALINON.

Don Juan
Tenorio.

TISBÉ.

Courez sur le champ.

(Il sort.)

Beau jeune homme ! et d'une grande âme !
Cœur fort et généreux et bon !
Seigneur ! seigneur !

DON JUAN.

Où suis-je donc ?

TISBÉ.

Vous voyez : aux bras d'une femme.

Digitized by Google

DON JUAN.

La mer tue et par toi je vis !
Tu me rends une autre existence ;
Et, de l'abîme, je m'élance
Au beau ciel où tu me ravis !
Béni soit l'orage rebelle
Qui me frappa de son courroux,
Puisqu'il me jette à tes genoux
Et m'y fait trouver, ô ma belle,
Un port si céleste et si doux.

TISBÉ.

Vous avez un bien grand courage
D'oser encor, jeune étranger,
A peine échappé du naufrage,
Affronter un plus grand danger.
L'eau que vous avez avalée
Fait donc sur vous un effet tel !
Vous sortez de la mer salée '
Et vos propos sont pleins de sel !
Comme ce cheval qui prit Troie,
Vous vous avancez à mes yeux :
L'Océan glacé vous envoie,
Et vous êtes rempli de feux.
Et quoi ! mouillé jusqu'aux oreilles,
Vous vous enflammez sans délai ;
Dans quelles ardeurs sans pareilles,
Sitôt séché, je vous verrai ?
Vous promettez monts et merveilles !
Plaise à Dieu que vous disiez vrai !

DON JUAN.

Plaise à Dieu que l'onde en furie,
O ma belle, ait passé sur moi !
Sage, j'aurais perdu la vie,
Je mourrai fou d'amour pour toi !
La mer, soulevant son écume,
Pouvait m'engloutir à jamais ;
Mais par là du moins j'échappais
Au feu cruel qui me consume.
Belle comme l'astre du jour,
Tu m'apparais, pleine de grâces !
Et quoique mon front soit de glaces
Tu m'embrâses le cœur d'amour.

TISBÉ.

Quoi ! sous l'eau qui vous couvre encore,
Un feu si puissant vous dévore !
Dans mon sein il a pénétré ;
Plaise à Dieu que vous disiez vrai !

SCÈNE X.

LES MÊMES, CATALINON, ANFRISE, CORIDON, DES PÊCHEURS.

CATALINON.

Les voici.

TISBÉ.

Ton maître est en vie.

DON JUAN.

Je retrouve en tes yeux si doux
La force qui m'était ravie.

TISBÉ.

Amis !

CATALINON.

Que nous ordonnez-vous ?

CORIDON.

Ces occasions favorables
De remplir vos vœux adorables,
Nous les cherchâmes bien des fois ;
Tisbé, vos désirs sont nos lois.
Vous aurez dit un mot à peine,
Que vous verrez l'amour fervent,
Pour vous servir, belle inhumaine,
Sur la mer comme dans la plaine,
Nous rendre aussi prompts que le vent.

TISBÉ.

Ces louanges, vaines, frivoles,
Autrefois me déplaisaient tant !
Je cherche en elles maintenant
Si je dois croire à ses paroles.
(Aux pêcheurs.)
Je pêchais près de ce rocher,
Amis, quand, jouets d'un naufrage,
Je vois deux hommes à la nage
De ce rivage s'approcher.
J'appelle, et nul secours n'arrive ;
Cependant ils touchent la rive ;
Ce bon gentilhomme portait
Ce drôle qui s'épouvantait.
A peine a-t-il atteint cette anse
Qu'il tombe, épuisé sous l'effort.
Et moi, dans ce danger de mort,
Je réclamai votre assistance.

ANFRISE.

Tisbé, puisque nous voici tous,
Formez vos vœux et dites-nous
Ce que nous pouvons pour vous plaire.

TISBÉ.

Transportons-le dans ma chaumière ;

Digitized by Google

Donnons des soins à sa santé.
Les devoirs d'hospitalité
Sont sacrés aux yeux de mon père.

CATALINON.

Qu'elle est belle et quelle bonté !

DON JUAN, *à Catalinon.*

Écoute.

CATALINON.

Je suis tout oreille.

DON JUAN.

Si l'on te demande mon nom,
Tu ne le sais pas.

CATALINON.

A merveille !
Quel projet nous dirige donc?

DON JUAN.

J'aime sa beauté sans pareille.
Et cette nuit elle est à moi !

CATALINON.

Comment faire?

DON JUAN.

Viens et tais-toi !

CORIDON.

Anfrise, autour de sa demeure,
Viens, nous danserons tout à l'heure,
Au son de quelque joyeux chant.

DON JUAN, *à Tisbé.*

Je me meurs.

TISBÉ.

Quoi ! tout en marchant!

DON JUAN.

Blessé par ton regard si tendre,
Dans la peine je suis entré.

TISBÉ.

Vous parlez tant !

DON JUAN.

Tu sais m'entendre.

TISBÉ.

Plaise à Dieu que vous disiez vrai !

SCÈNE XI.

4e Tableau. Le palais du Roi de Castille.

DON GONZALO DE ULLOA, LE ROI DON ALONZO DE CASTILLE.

LE ROI.

Sois bien venu, grand commandeur !
De mon fidèle ambassadeur
La mission fut-elle bonne?

DON GONZALO.

Sire, je trouvai dans Lisbonne
Le roi don Juan, votre cousin.
Il préparait pour le lointain
Une expédition navale.

LE ROI.

Puisse sa gloire, sans rivale,
S'accroître encor, le ciel aidant !
Qu'avez-vous conclu, cependant?

DON GONZALO.

Il vous offre avec mille hommages
L'échange de quatre villages,
Olivenza, Cerpa, Mora
Et Toro, contre Metola,
Villaverde, Almendre, Herrera,
Entre Portugal et Castille.

LE ROI.

Sur ces bases l'on traitera,
Et j'y mettrai mon apostille.
Dis-moi, cependant, Commandeur,
Si ton voyage fut propice,
Pour que tu gardes tant d'ardeur.

DON GONZALO.

Monseigneur, à votre service
Je ne me lasserai jamais.

LE ROI.

Lisbonne a-t-elle des attraits?

DON GONZALO.

Je n'ai rien vu de plus grand, Sire;
Et si vous daignez m'écouter,
Sur-le-champ je puis vous conter
Ce qu'en ses murs chacun admire.

LE ROI.

Mon cher Gonzalo, grand merci !
— Donnez un siége. — A ton récit
Je prête une attentive oreille.

DON GONZALO.

C'est une huitième merveille !
Aux pieds de la grande cité,
Le Tage, ce fleuve enchanté,
Ayant arrosé les Espagnes,
Majestueux, dans l'Océan,
S'écoule, mais auparavant
Il s'arrête et, s'y complaisant,
Forme un port entre deux montagnes.
Sans cesse, dans ses grandes eaux,
Tant de galères, de vaisseaux,

Digitized by Google

Passent, enfants de la fortune,
Qu'en ce port toujours agité
On croirait voir une cité
Du royaume du dieu Neptune.
En vain l'œil charmé compterait
Ses couvents, ses palais, ses dômes;
Dans son enceinte l'on pourrait
Aisément enfermer dix Romes.
Elle est assise entre deux monts
Dans le plus charmant des vallons,
Qui défirait l'art d'un Appelles.
Autour de ses vastes faubourgs
La mer baigne soixante bourgs
Chargés des moissons les plus belles.
La grand'place a tout surpassé;
Un siècle à peine s'est passé
Que la vague y régnait encore;
Mais, les palais chassant la mer,
Le domaine du flot amer
De vingt mille toits se décore.
A chaque moment, de son port,
Du levant, du sud et du nord,
Vont et reviennent les navires,
Portant le vin, l'orge, les blés,
Et nous y montrant, rassemblés,
Les trésors de tous les empires.
Ses marchands n'ont point leurs égaux;
L'or s'y mesure par boisseaux;
Un vaste arsenal la protége.
Quelle opulence! Le bourgeois
Peut voir chaque jour à la fois,
Sur sa table où l'heure s'abrége,
Le lin de Flandre sans pareil,
Les poissons frais, le vin vermeil,
Les fruits des plaines du soleil
Et les glaces des monts de neige.
Mais, Sire, je dois m'arrêter;
Tout dire, c'est vouloir compter,
Dans la nuit, les mondes de flammes.
La cité merveilleuse enfin
Compte cent et trente mille âmes
Et surtout un grand souverain,
Sire, qui vous baise la main.

LE ROI.

Commandeur, par ton éloquence,
Toute cette magnificence,
Semble revivre devant moi.
As-tu des enfants?

GONZALO.

Noble Roi,
Une fille belle et sensée.
Dans son visage frais et doux
La nature s'est surpassée.

LE ROI.

Je veux lui donner un époux.

GONZALO.

A qui l'avez-vous fiancée?
Ce choix est un honneur pour nous.

LE ROI.

Cher commandeur, ce gentilhomme
Est de Séville, et je le nomme
Don Juan Tenorio.

GONZALO

Je m'en vais
La revoir sous d'heureux auspices.

LE ROI.

Va donc dans ces moments propices,
Et nous rapporte ses souhaits.

SCÈNE XII.

5e Tableau. Les bords de la mer.

DON JUAN, CATALINON.

DON JUAN.

Tu tiendras prêtes nos montures.

CATALINON.

Je suis votre valet, seigneur,
Mais je suis un homme d'honneur;
Je hais toutes les forfaitures.

DON JUAN.

Tant que les pêcheurs rassemblés
Se livrent à des jeux sans nombre,
Tiens nos chevaux tout prêts dans l'ombre,
Et bientôt à leurs pieds ailés
Je confirai notre aventure.

CATALINON.

Vous voulez la séduire aussi?

DON JUAN.

Si tromper est dans ma nature,
Pourquoi m'interroger ainsi?
Tu connais mon sang qui pétille.

CATALINON.

Vous êtes le fléau des cœurs.

DON JUAN.

J'aime cette femme et j'en meurs.

Digitized by Google

Mais vraiment elle est bonne fille.

CATALINON.

Est-ce là le prix mérité
De sa franche hospitalité?

DON JUAN.

C'est ainsi qu'Énéas le sage
Paya la reine de Carthage.

CATALINON.

N'aurez-vous jamais un remord?
Songez à l'heure de la mort.

DON JUAN.

C'est bien loin que tu me renvoies!
Voilà bien du Catalinon.

CATALINON.

Poursuivez vos coupables voies;
Et moi, je garderai mon nom,
Sans risquer de perdre mon âme.
— Voici la malheureuse.

DON JUAN.

Cours.
Et que tout soit prêt.

CATALINON.

Pauvre femme!
Quel prix à tes nobles secours!

(Il sort)

SCÈNE XIII.

DON JUAN, TISBÉ.

TISBÉ.

Je ne sais quel ennui me ronge
Tout le temps que je suis sans toi.

DON JUAN.

Ce ne peut être qu'un mensonge;
Je n'en veux rien croire.

TISBÉ.

Et pourquoi?

DON JUAN.

Si tu m'aimais, ma toute belle,
A mes vœux serais-tu rebelle?

TISBÉ.

Je suis à toi.

DON JUAN.

Mais cependant
Pourquoi toutes ces frayeurs vaines.

TISBÉ.

Je crains qu'un amour imprudent
Ne me prépare bien des peines.

DON JUAN.

Pour te posséder, ô mon bien,
Je ne recule devant rien.
Je perdrais sans regret ma vie,
S'il fallait pour toi l'exposer,
Pour toi qui la tiens asservie.
Je te promets de t'épouser.

TISBÉ.

Ma condition est obscure

DON JUAN.

L'amour, ô ma belle, est un roi
Qui, sous son équitable loi,
Égale la soie et la bure.

TISBÉ.

J'y voudrais bien ajouter foi.
Tout homme n'est-il pas un traître?

DON JUAN.

Oh! comment peux-tu méconnaître
L'amour qui s'est fait mon vainqueur?
Dans tes filets tu tiens mon cœur.

TISBÉ.

Tu sais gagner ma confiance;
J'accepte avec reconnaissance
La main et la foi d'un époux.

DON JUAN.

Je jure par tes yeux si doux,
Tes yeux qui subjuguent mon âme,
Que je te prendrai pour ma femme.

TISBÉ.

Un Dieu nous entend, cher amour.
Songe qu'il faut mourir un jour.

DON JUAN.

C'est bien loin que tu renvoie!
Tant que Dieu m'en fera la joie,
Je serai soumis à ta loi.
Voici ma main avec ma foi.

TISBÉ.

Je ne te ferai pas attendre
La récompense.

DON JUAN.

O mon bien tendre!
Je ne contiens plus mon ardeur.

TISBÉ.

Viens; et que mon toit peu splendide
Soit le temple de ton bonheur.

DON JUAN.

Par où donc?

Digitized by Google

TISBÉ.

Je serai ton guide.

DON JUAN.

Tisbé, tu transportes mon cœur !

TISBÉ.

Je veux qu'à mon amour tu croies,
Comme je me fie à ton vœu.
Le parjure est puni de Dieu.

DON JUAN.

C'est bien loin que tu me renvoies !

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

CORIDON, ANFRISE, BÉLISE ET DES MUSICIENS.

CORIDON.

Que Tisbé vienne et qu'on engage
Tous les jeunes gens d'alentour,
Pour que, dans cet obscur village,
Son hôte retrouve la cour.
Allons tous.

BÉLISE.

Voici sa demeure.

CORIDON.

Je crois qu'elle donne cette heure
A cet étranger trop heureux
Que chacun jalouse en ces lieux.

ANFRISE.

Partout elle excite l'envie.

BÉLISE.

Chantez-nous un air cependant ;
Nous danserons en l'attendant.

ANFRISE.

Comment, cruelle jalousie,
Repousser ton soupçon ardent ?

LES MUSICIENS.

Elle jette, la jeune fille,
Ses filets vainqueurs ;
Au lieu du poisson qui frétille
Elle prend les cœurs.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, TISBÉ.

TISBÉ.

Au feu ! je brûle, je m'enflamme !
Au feu ! ma chaumière est en flamme !
Que mes yeux se fondent en eau !
Mon pauvre toit, mon seul royaume,
Tombe et croule, Ilion nouveau !
Depuis longtemps, cruel fléau,
L'amour aime à brûler le chaume.
— Amis, de l'eau ! le feu ! le feu !
Amour, pitié ! pitié, mon Dieu !
Brûle, séjour de forfaiture,
Cabane couverte de fleurs,
Vile caverne de voleurs,
Qui fus témoin de ma souillure !
Hôte perfide ! cœur de fer
Qui trompe et délaisse une femme !
Monstre qui sortit de la mer
Pour jeter la mort dans mon âme !
— Amis, de l'eau ! le feu ! le feu !
Amour, pitié ! pitié, mon Dieu !
Je poursuivais de ma satire
Les hommes et leur fol amour ;
Hélas ! plus on en ose rire,
Plus on doit en pleurer un jour.
Ce gentilhomme m'a trompée ;
Sous la parole d'un mari
Il souilla ma couche usurpée ;
Il s'enfuit et de moi se rit.
Et c'est moi, moi qu'il a séduite,
Qui par mes soins donnais l'ardeur
A ces chevaux dont la vigueur
Le favorise dans sa fuite !
Courons ! courons à sa poursuite !
Mais non, non ; que m'importe à moi ?
Je veux tomber aux pieds du roi,
Et j'obtiendrai de sa justice
Vengeance de cet artifice.
— Amis, de l'eau ! le feu ! le feu !
Amour, pitié ! pitié, mon Dieu !

(Elle sort.)

CORIDON.

Qu'elle suive son vil complice !

ANFRISE.

Je suis touché de son supplice.
Mais vive le ciel outragé
Qui d'une ingrate m'a vengé !
L'ardent désespoir la transporte ;
Nous, suivons-la dans sa douleur,
Et craignons qu'un plus grand malheur
De cette aventure ne sorte.

CORIDON.

C'est là que l'orgueil mène enfin.

Digitized by Google

Sa folie et sa confiance
Méritaient une telle fin.

TISBÉ, *au dehors.*

Au feu!

ANFRISE.

Dans l'onde elle s'élance.

TISBÉ, *au dehors.*

Amis, de l'eau! le feu! le feu!
Amour, pitié! pitié, mon Dieu!

DEUXIÈME JOURNÉE.

SCÈNE Ire.

Ier Tableau. Une place de Séville.

LE ROI DON ALONZO, DON DIÉGO TENORIO.

LE ROI.

Que dis-tu?

DON DIÉGO.

La vérité, Sire,
Telle que vient de m'en instruire
Mon frère, votre ambassadeur.
Dans le palais de sa grandeur
On l'a surpris près d'une belle.

LE ROI.

Vraiment! De quel rang était-elle?

DON DIÉGO.

C'était la duchesse Isabelle.

LE ROI.

Isabelle! L'audacieux!
Il a dû fuir et dans quels lieux.

DON DIÉGO.

Sire, je ne dois rien vous taire;
Cette nuit, sans trop de mystère,
A Séville il est arrivé.

LE ROI.

Tenorio, tu l'as éprouvé,
Tu sais à quel point je t'estime;
Mais Octavio reste victime,
Le relever est mon devoir;
Au Roi je ferai tout savoir;
Qu'avec elle don Juan s'unisse.
Et jusqu'à ce jour de justice
L'exil sera son châtiment.
Qu'il s'éloigne, et si ma colère
Se borne à son bannissement,
Qu'il en rende grâce à son père.
— Mais, Diégo, que dire à présent
Au grand commandeur de Castille.
J'ai promis don Juan à sa fille.

DON DIÉGO.

Elle a droit à tous nos respects,
La fille d'un tel gentilhomme.

LE ROI.

Bien; j'apaiserai ses regrets
En le nommant mon majordome.

(Un valet entre.)

LE VALET.

Un cavalier entre au palais;
C'est don Octavio qu'il se nomme.

LE ROI.

Le duc! qu'il entre sans délais.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DON OCTAVIO.

OCTAVIO.

Grand Roi, recevez l'humble hommage
D'un banni triste et sans soutien,
Qui, vous voyant, compte pour rien
Toutes les peines du voyage.

LE ROI.

Duc, qui t'amène ici?

OCTAVIO.

Je fuis
L'infidélité d'une femme;
L'affront d'un séducteur infâme
Me jette en de cruels ennuis.

LE ROI.

Duc, je connais ton innocence;
Le Roi de Naples m'entendra;
A ma prière, il te rendra
Ton haut rang et sa bienveillance;
Et d'un exil plein de souffrance
Sa main te récompensera.
Cependant, avec sa licence,
Je veux ici te marier;

Digitized by Google

Isabelle fût-elle un ange,
Celle que je t'offre en échange
Te la fera vite oublier.
Son père est d'un sang sans mélange ;
Et le More, qui n'est flatteur
Jamais tant que lorsqu'il a peur,
Le porte au ciel dans sa louange.
Don Gonzalo des Ulloa,
Commandeur de Calatrava,
A la plus adorable fille ;
Sa vertu rare, en vérité,
Lui suffirait, mais sa beauté
En fait l'étoile de Castille.
Octavio, je t'offre sa main.

OCTAVIO.

Sire, quand je pris le chemin
De cette cour noble et splendide,
Un astre heureux était mon guide,
Puisque je devais, près de vous,
Trouver un accueil aussi doux.

LE ROI.

Que l'on rende à ce gentilhomme
Les soins de l'hospitalité.

OCTAVIO.

Qui compte sur votre bonté
Voit de ses biens croître la somme.
Alphonse, l'onzième du nom,
Mais sire, avec juste raison,
C'est le premier que l'on vous nomme.

(Le Roi sort avec don Diégo Tenorio.)

SCÈNE III.

OCTAVIO, RIPIO.

RIPIO.

Eh bien, mon maître?

OCTAVIO.

Plein succès !
Le Roi me choie avec excès.
Je ne sais qui l'a pu convaincre,
Mais, César avec ce César,
Ce fut l'affaire d'un regard
D'entrer, de paraître et de vaincre.
Apprends qu'il me propose, à moi,
Le plus attrayant mariage ;
Qu'il a pris ma cause et s'engage
A la gagner devant mon Roi.

RIPIO.

C'est à juste droit qu'à la ville
On le nomme le généreux.
Il vous offre...

OCTAVIO.

Oh ! je suis heureux !
La plus belle enfant de Séville !
Oui, de Séville ! en vérité !
De la ville par excellence,
Où l'homme a le plus de vaillance,
La femme le plus de beauté.
Car où trouver sous la mantille
Et la grâce la plus gentille,
Et le plus pur feu du regard,
Où le trouver? oh ! nulle part
Comme sous le ciel de Castille !
Le bonheur dont je suis comblé
Est si grand qu'il m'a consolé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DON JUAN, CATALINON.

CATALINON.

N'avançons pas plus loin, mon maître ;
Je vois là-bas le duc paraître,
L'amant d'Isabelle, ou plutôt
Son....

DON JUAN.

Dissimule et fais-moi grâce
De ton ridicule bon mot.

CATALINON, *à part.*

Il vous vend, puis il vous embrasse.

DON JUAN.

Cher duc, pardonne-moi ; vraiment
Le roi me rappelait si vite
Que malgré mon désir ardent,
Je ne pus te rendre visite.

OCTAVIO.

Ami, dans ce même moment,
Nous entrons tous deux à Séville

DON JUAN.

Qui m'eût dit que dans cette ville
Je pourrais te voir, cher seigneur,
Et te traiter avec honneur?
Naple est une ville si belle
Qu'on ne lui peut être infidèle
Que pour Séville.

Digitized by Google

OCTAVIO.

J'aurais ri
De cette parole hier encore;
Mais je vous comprends aujourd'hui.
Quelle que soit la métaphore,
On ne saurait trop la vanter.
Qui vient?

DON JUAN.

Le marquis de La Mote.
Je suis forcé de vous quitter.

OCTAVIO.

Don Juan, ne vous faites pas faute
Si vous avez besoin de nous;
Mon glaive et mon sang sont à vous.

CATALINON, *à part.*

Et sous votre nom, il peut même,
Sans demander votre congé,
Abuser celle qui vous aime.

OCTAVIO.

Adieu, je suis votre obligé.

(Octavio et Ripio sortent.)

SCÈNE V.

DON JUAN, CATALINON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Don Juan, avec impatience
Je t'ai cherché! — Toi, dans ce lieu!
Et je souffrais de ton absence.

DON JUAN.

Je mérite bien, vive Dieu!
Cette réception civile.
Quoi de nouveau dans cette ville?
J'y suis arrivé cette nuit.

LE MARQUIS.

Toute la cour est bien changée.

DON JUAN.

Et les femmes?

LE MARQUIS.

Chose jugée!

DON JUAN.

Inès?

LE MARQUIS.

A Béjel elle fuit.

DON JUAN.

Bon lieu pour y finir sa vie,
Lorsqu'autant qu'elle on a vécu.

LE MARQUIS.

L'âge, du monde, l'a bannie.

DON JUAN.

Elle y va mourir... Et Sylvie?

LE MARQUIS.

C'est pitié de voir son front nu;
Partout on l'appelle la vieille;
Elle se croit une merveille.

DON JUAN.

Une merveille en Aragon
N'est en Castille qu'un laidron.
Et Théodora?

LE MARQUIS.

La cruelle!
Guérie enfin du mal français,
Elle est plus tendre et ses attraits
Ont pris une fraîcheur nouvelle!
Si bien qu'hier, et pas plus tard,
Je fis pour elle une folie.

DON JUAN.

Et l'incomparable Julie?

LE MARQUIS.

Elle lutte à force de fard.

DON JUAN.

Se vend-on toujours pour des truites?

LE MARQUIS.

On se donne pour des goujons.

DON JUAN.

Cantarène et ses environs
Gardent-ils les mêmes mérites?

LE MARQUIS.

C'est un marais cher aux amours.

DON JUAN.

Les deux sœurs y vivent toujours?

LE MARQUIS.

Anna, la belle Tolédine,
Montre à d'autres le beau chemin
De sa mère la Célestine.

DON JUAN.

Oh! la vieille! et l'aînée enfin?

LE MARQUIS.

Blanche sans aucun blanc des îles,
Elle jeûne pour quelque saint.

DON JUAN.

En est-elle encore aux vigiles?

LE MARQUIS.

Elle est ferme dans son dessein.

Digitized by Google

DON JUAN.

Et l'autre?

LE MARQUIS.

L'autre, plus experte,
Ne dédaigne pas l'entremets.

DON JUAN.

Elle veut toujours table ouverte.

LE MARQUIS.

Et ne se sèvrera jamais.

DON JUAN.

Que de jaloux dans la poussière?

LE MARQUIS.

Je n'eus qu'un duel la nuit dernière,
J'en ai deux assurés, ce soir.

DON JUAN.

Je t'y suis, puis nous irons voir
Un certain nid où je retrouve
Deux œufs charmants que l'on me couve.
A qui fais-tu la cour?

LE MARQUIS.

Hélas!
C'est d'une importance indicible.

DON JUAN.

Comment donc?

LE MARQUIS.

Je veux l'impossible.

DON JUAN.

Est-ce que l'on ne t'aime pas?

LE MARQUIS.

Elle ne m'est pas insensible.

DON JUAN.

Son nom?

LE MARQUIS.

Done Anna, mon amour;
Elle est à peine de retour.

DON JUAN.

D'où revient-elle?

LE MARQUIS.

De Lisbonne;
Son père y fut ambassadeur.

DON JUAN.

Elle est belle?

LE MARQUIS.

Comme personne!
La nature, pour mon bonheur,
A voulu faire une merveille.

DON JUAN.

Si belle! Eh! Pardieu! voyons-la.

LE MARQUIS.

Tu n'as jamais vu sa pareille.

DON JUAN.

Épouse-la, cette merveille.

LE MARQUIS.

Le roi l'a promise déjà;
J'ignore à qui.

DON JUAN.

T'est-elle hostile?

LE MARQUIS.

Elle m'écrit.

CATALINON, *à part.*

O malheureux!
Arrête ou redoute en tes vœux
Le grand séducteur de Séville.

DON JUAN.

Qu'attends-tu de ta passion?

LE MARQUIS.

J'attends sa résolution.

DON JUAN.

Je veux bien, si cela t'agrée,
Guetter ici l'occasion.

LE MARQUIS.

Je viens...

(Il sort.)

CATALINON.

Adieu, tête carrée!
Seigneur obtus!

LE VALET DU MARQUIS.

Bonsoir, pays.

(Il sort.)

DON JUAN, *à Catalinon.*

Nous sommes seuls; suis le marquis.

(Catalinon sort; une femme appelle à travers la grille d'une maison.)

LA FEMME.

Holà!

DON JUAN.

Me voici; qui m'appelle?

LA FEMME.

Vous êtes prudent et fidèle,
Et l'ami du marquis, seigneur.
Je me confie à votre honneur;
Veuillez lui passer cette lettre,
Une femme y met son bonheur.

DON JUAN.

Comptez sur moi pour la remettre;
Foi d'ami, foi de chevalier!

Digitized by Google

LA FEMME.

J'y compte; adieu, beau cavalier.

(Elle rentre.)

DON JUAN.

C'est le prodige qui s'en mêle!
Le vent m'apporte sur son aile
Ce poulet d'un parfum exquis.
C'est de la dame du marquis.
Toujours le destin m'est fidèle!
On me nomme le Séducteur,
Et certes mon plus grand bonheur
Est de me jouer d'une belle.
— Charmant trésor de passion!
Oh! vive Dieu! je vais le lire.
Si c'était une occasion?...
Je ne puis m'empêcher de rire.
C'est la belle Anna qui l'écrit;
Voyons un peu ce qu'elle dit :
— « On me marie, infortunée;
Mais je ne puis vivre sans vous.
Me donnant à cet autre époux,
Mon père à la mort m'a donnée.
Quand l'onzième heure sonnera,
Pour vous ma porte s'ouvrira;
Prouvez-moi donc votre constance,
Elle obtiendra sa récompense,
Et votre espoir s'accomplira.
Pour signe aux yeux de Léonore,
Portez la cape de couleur.
Je me confie, en mon malheur,
Au cœur qui m'aime et qui m'honore. » —
— Peut-on avoir plus de bonheur?
Oh! l'aventure est vraiment belle!
Ici, comme à Naples, partout!
Vive Dieu! J'irai jusqu'au bout!
Je la jouerai comme Isabelle!

SCÈNE VI.

DON JUAN, CATALINON.

CATALINON.

Monseigneur, le marquis me suit.

DON JUAN.

Je te retiens pour cette nuit.

CATALINON.

Quelque folie?

DON JUAN.

Oh! la meilleure!

CATALINON.

Serez-vous toujours dissipé?
Aux vengeances, jusqu'à cette heure,
Vous avez vingt fois échappé;
Mais qui trompe sera trompé.

DON JUAN.

Sermonneur! de ton insolence,
Je veux bien t'avertir à temps.
Mais si jamais je t'y reprends!

CATALINON.

Je suis à vos ordres.

DON JUAN.

Silence!
Il vient.

CATALINON.

Faut-il tromper sa foi?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

DON JUAN.

Cher marquis, je reçois pour toi
Un assez gracieux message;
Par cette grille, étroit passage,
Une voix parvient jusqu'à moi;
Je n'ai pas vu qui me réclame,
Mais c'était la voix d'une femme :
Quand minuit, dit-on, sonnera
Pour toi la porte s'ouvrira;
Et si tu prouves ta constance,
Tu trouveras ta récompense
Et ton bonheur s'accomplira.
Pour signe, aux yeux de Léonore,
Porte ta cape de couleur.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

DON JUAN.

Je l'entends encore,
Sans la voir.

LE MARQUIS.

Oh! c'est le bonheur
Qui vient couronner ma souffrance!
C'est toi qui me rends l'espérance;
O mon ami, viens sur mon cœur.

DON JUAN.

Allons! je ne suis pas ta belle!
C'est toi qui dois être en ses bras.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oh! c'est que mon ivresse est telle!
Soleil, soleil, hâte tes pas.

DON JUAN.

Déjà vers la mer il s'incline.

LE MARQUIS.

Viens, nous reviendrons dans la nuit.
Oh! je suis fou!

DON JUAN, *à part.*

Je le devine,
Mais je veux gager qu'à minuit
Tu feras bien une autre mine.

LE MARQUIS.

O mon bel ange! oh! j'en suis fou!
Tu vas couronner ma constance.

(Il sort.)

CATALINON.

Par le ciel! de son espérance,
Je ne donnerais pas un sou!

SCÈNE VIII.

DON JUAN, CATALINON, DON DIÉGO.

DON DIÉGO.

Juan.

CATALINON.

Votre père vous appelle.

DON JUAN.

Que votre Altesse me veut-elle?

DON DIÉGO.

Je voudrais qu'enfin le remord
Rendît ta conduite meilleure.
Mon fils, se peut-il qu'à toute heure
Ta folie avance ma mort?

DON JUAN.

Qui trouble votre seigneurie?

DON DIÉGO.

Don Juan, c'est ta mauvaise vie!
Le Roi veut ton bannissement;
Et c'est justement qu'il s'indigne
De la faute la plus indigne
Que tu nous caches vainement.
Quoi! dans la demeure royale,
Trahir un ami, sans pudeur!
O félon! que le ciel égale
Le châtiment au déshonneur!
Dieu, quand tu crois qu'il te tolère,
Prépare ta punition.
Il garde une peine sévère
Aux crimes qui blessent son nom;
S'ils sont impunis sur la terre,
Après la mort ils sont payés.

DON JUAN.

Oh! bien loin vous me renvoyez!
La journée est longue, mon père,
D'ici jusqu'à ces derniers jours.

DON DIÉGO.

Les instants t'en paraîtront courts.

DON JUAN.

Mon exil le sera, j'espère.

DON DIÉGO.

Jusqu'à ce que soit réparé
L'affront dont Octavio se blesse,
Jusqu'à ce que soit conjuré
Le déshonneur de la duchesse,
Le Roi t'exile à Lebrija,
Et cette peine est trop légère.

CATALINON.

Vieillard si malheureux déjà!
Combien doublerait sa colère
S'il savait, par quel vil serment,
Il trompa la Tisbé si fière.

DON DIÉGO.

Si tout ce qu'on peut dire et faire
Ne change pas ton cœur méchant,
Je laisse à Dieu ton châtiment.

(Il sort.)

CATALINON.

Le vieillard sort, l'âme attendrie.

DON JUAN.

Bah! les pleurs, au soir de la vie,
Abondent dans les cœurs aigris,
Comme en la jeunesse fleurie
Les jeux, les amours et les ris.
— La nuit vient; cherchons le marquis.

CATALINON.

Vous tromperez sa bien-aimée.

DON JUAN.

J'y grandirai ma renommée.

CATALINON.

Puissions-nous en sortir en paix?

DON JUAN.

Enfin!

CATALINON.

Vous êtes, je le sais,

Digitized by Google

Un forban de femmes jolies.
Et déjà, dans leurs litanies,
Les mères, craignant vos hauts faits
Ajoutent de nouveaux versets,
Et l'on dit partout dans la ville :
Sauvez ma fille, sauvez-la
Du grand séducteur de Séville.

DON JUAN.

Quel beau nom tu me donnes-là!

SCÈNE IX.

DON JUAN, CATALINON, LE MARQUIS, DES MUSICIENS. — IL FAIT NUIT. —

LES MUSICIENS.

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours, (*).

LE MARQUIS.

Quel bonheur! — oh! la nuit est lente!

DON JUAN.

Qu'est-ce?

CATALINON.

Une musique ambulante.

LE MARQUIS.

Quelqu'un... qui va là?

DON JUAN.

Des amis.

LE MARQUIS.

C'est don Juan.

DON JUAN.

Est-ce toi, marquis?

LE MARQUIS.

Eh! mon ami, qui pourrait-ce être?

DON JUAN.

J'ai vu ta cape et sur-le-champ
Marquis, j'ai dû te reconnaître.

LE MARQUIS, *aux musiciens*.

Chantez, puisque voici don Juan.

LES MUSICIENS.

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

(*) *El que un bien gozar espera,*
Cuanto espera desespera.

Il saute aux yeux que Molière s'est servi de ce refrain pour le sonnet du *Misanthrope*. J'ai donc pris pour le rendre les vers de ce sonnet qui le reproduisent presque mot à mot.

DON JUAN.

Quelle est cette maison fermée?

LE MARQUIS.

C'est celle de ma bien-aimée.

DON JUAN.

Où fuirez-vous?

LE MARQUIS.

En Portugal.

DON JUAN.

Et maintenant?

LE MARQUIS.

Quai de la Grue,
C'est un carrefour sans égal.

DON JUAN.

Je voudrais bien quelque régal,
Tant que tu vas dans cette rue.

LE MARQUIS.

J'ai mon affaire à quatre pas.

DON JUAN.

Cède-la nous et tu verras
Qu'aucune belle ne m'échappe.

LE MARQUIS.

Soit, déguise-toi sous ma cape.

DON JUAN.

Bien dit! montre-moi la maison.

LE MARQUIS.

Donne à ta voix un autre ton.
Vois-tu là-bas cette fenêtre?

DON JUAN.

Je la vois; est-ce là?

LE MARQUIS.

C'est là.
Nomme Béatrix et pénètre.

DON JUAN.

Et quelle femme peut-elle être?

LE MARQUIS.

Rose et froide.

DON JUAN.

On verra cela!

LE MARQUIS.

Au revoir.

CATALINON.

Où va-t-on, mon maître?

DON JUAN.

Malheureux, tais-toi maintenant!
Je vais... où le succès m'attend!

CATALINON.

Oh! personne ne vous échappe.

Digitized by Google

DON JUAN.

J'adore le jeu ! c'est si beau !

CATALINON.

Vous jetez la cape au taureau.

DON JUAN.

Non pas, il me prête sa cape.

(Ils sortent.)

LE MARQUIS, *aux musiciens.*

Elle va penser que c'est moi.

LES MUSICIENS.

Le tour charmant ! comme il l'attrape !

LE MARQUIS.

C'est un succès d'erreur, ma foi !

LES MUSICIENS.

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

(Ils sortent. On entend dans la coulisse crier dona Anna.)

DONA ANNA.

Tu n'es pas le marquis, infâme !
Tu mens !

DON JUAN, *dans la coulisse.*

Je vous jure, madame !

ANNA.

Audacieux, tu mens, tu mens !

SCÈNE X.

DON GONZALO, L'ÉPÉE A LA MAIN.

GONZALO.

Oh ! c'est ma fille que j'entends !

ANNA.

Nul ne viendra punir le traître !
Le meurtrier de mon honneur !

GONZALO.

Son honneur ! O malheur, malheur !
Un traître a pu le compromettre.
Et sa voix le proclame ainsi !

ANNA.

Tuez-le.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DON JUAN, CATALINON, L'ÉPÉE A LA MAIN.

DON JUAN.

Qui m'arrête ici ?

GONZALO.

De son honneur je suis le maître ;
Il était ma couronne, à moi,
Et toi, trompant ma bonne foi,
En lâche, tu l'as usurpée.

DON JUAN.

Laissez passer.

GONZALO.

Tu passeras
Par la pointe de mon épée.

DON JUAN.

Tu mourras.

GONZALO.

Il n'importe pas !

DON JUAN.

Je dois te tuer, je le jure.

GONZALO.

Meurs, traître.

DON JUAN.

Oh ! non pas de ce coup !

CATALINON.

Je ne veux plus boire du tout
Si j'échappe à cette aventure.

GONZALO.

Ah ! tu m'as tué.

DON JUAN.

Non, c'est toi.

GONZALO.

A quoi me servirait de vivre ?

DON JUAN.

Fuyons.

(Ils sortent.)

GONZALO.

Hélas ! c'est fait de moi.
Mais, assassin lâche et sans foi,
Mon ombre partout va te suivre.

(Il meurt.)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LES MUSICIENS.

LE MARQUIS.

Don Juan tarde ; voici minuit.
Oh ! si l'occasion m'échappe !

SCÈNE XIII.

DON JUAN, CATALINON.

DON JUAN.

Est-ce le marquis ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, c'est lui.

DON JUAN.

C'est moi, je te rends cette cape.

LE MARQUIS.

Et le tour?

DON JUAN.

Il a mal fini,
Puisqu'une mort s'en est suivie.

CATALINON, *au marquis.*

Seigneur, songez à votre vie.

LE MARQUIS.

Qu'en puis-je? veux-tu me railler?

CATALINON, *à part.*

O pauvre dupe!

DON JUAN.

C'est payer
Bien cher une plaisanterie.

LE MARQUIS.

C'est moi qui la patrai, don Juan.
C'est de moi qu'elle va se plaindre.

DON JUAN.

Adieu. — Fuyons.

CATALINON.

Comme le vent!
Et l'aigle ne saurait m'atteindre.

(Ils sortent.)

LE MARQUIS, *aux musiciens.*

Vous pouvez partir maintenant,
J'irai seul.

VOIX AU DEHORS.

L'horrible accident!

Vit-on jamais pareille audace?

LE MARQUIS.

Que Dieu nous protége! la place
Se remplit de voix à présent!
O malheur! quel est ce mystère?
Mille torches, par leur lumière,
Semblent nous rendre le soleil.
Vit-on un contre-temps pareil?

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, DON DIÉGO TENORIO, DES GARDES PORTANT DES TORCHES.

DON DIÉGO.

Que fais-tu là?

LE MARQUIS.

Ce bruit m'amène.

DON DIÉGO.

Saisissez-le.

LE MARQUIS.

Moi, me saisir!

DON DIÉGO.

La résistance serait vaine,
Et le plus noble est d'obéir.

LE MARQUIS.

Est-ce à moi qu'on tient ce langage?

DON DIÉGO.

Je vous arrête au nom du roi.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE ROI AVEC SA COUR.

LE ROI.

Qu'on le poursuive; nulle plage
Ne peut le soustraire à ma loi.

DON DIÉGO.

Sire, le marquis de La Mote.

LE MARQUIS.

Noble roi, pourquoi m'arrêter?

LE ROI.

Dans les fers je veux le jeter!
Oseras-tu me résister?

LE MARQUIS.

Amour! amour! cruel despote!
Ton espoir passe en peu d'instants
Et tes chagrins durent longtemps.
Tu nous allèches, puis nous sèvres!
Oh! c'est justement qu'un penseur
Dit qu'entre la coupe et les lèvres
Il est place pour un malheur!
D'étonnement et de terreur,
La colère du roi m'accable.
— De quel crime suis-je coupable?

DON DIÉGO.

Qui le sait mieux que vous, seigneur?

LE MARQUIS.

Moi!

DON DIÉGO.

Venez.

LE MARQUIS.

Déplorable erreur!

Digitized by Google

LE ROI.

Que justice au marquis soit faite,
Et que demain tombe sa tête!
Aux obsèques du commandeur,
Je veux donner une splendeur
Digne d'une royale fête.
Sur un beau monument d'airain,
Que sa statue en marbre fin
Rappelle sa haute vaillance;
Une épitaphe à tout moment
Y fera parler sa vengeance.
Funérailles et monument,
Je prendrai tout sur ma dépense.
— Et sa fille?

DON DIÉGO.

La done Anna
Cherche asile auprès de la reine.

LE ROI.

Longtemps l'Espagne en gémira,
Et Calatrava pleurera
La perte d'un tel capitaine.

SCÈNE XVI.

2me Tableau. — Dans un village. Une noce.

PATRICIO, FIANCÉ D'AMINTA, GASENO, SON VIEUX PÈRE, BÉLISE, DES BERGERS ET DES MUSICIENS

TOUS, *chantant.*

Le beau printemps couvre de fleurs
L'oranger et la citronelle;
Mais celle qui charme les cœurs,
Aminta nous semble plus belle.

PATRICIO.

L'astre de ses rayons nouveaux,
Sur le mont, sur la plaine brille.
Ce lieu nous invite au repos,
Asseyons-nous sous la charmille.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, CATALINON.

CATALINON.

Amis, vos fêtes de famille
Auront un hôte inattendu.

GASENO.

Pour tous il sera bien venu.
Qui?

CATALINON.

Don Juan Tenorio.

GASENO.

Le père,
Le vieillard?

CATALINON.

Non pas, c'est don Juan,

BÉLISE.

Ce sera son fils, le galant.

PATRICIO, *à part.*

Cet augure nous est contraire!
Ce cavalier vient, parmi nous,
Étouffer la gaîté sincère
Et semer les soupçons jaloux.
— Comment de notre mariage
A-t-il connaissance déjà?

CATALINON.

Il passait près de ce village
En se rendant à Lébrija.

PATRICIO, *à part.*

Oh! c'est le diable qui l'envoie!
Mais pourquoi perdrais-je la joie?
Eh! quand l'univers tout entier
Assisterait au mariage!
Mais y voir un tel cavalier
Me semble d'un mauvais présage.

GASENO.

Vienne la cour, vienne le roi,
Vienne le pape et son église,
Ils trouveront toujours chez moi,
Loyauté, bonheur et franchise.
J'ai, pour leur faire un bon accueil,
Le pain blanc, le vin délectable;
Je puis montrer, avec orgueil,
Mon colombier et mon étable.
Vienne donc ce jeune seigneur
A mes cheveux blancs faire honneur
Et faire honneur à mes deux filles.

BÉLISE.

C'est le fils du grand chambellan.

PATRICIO, *à part.*

Mauvais présage! ce galant
Qu'a-t-il à faire en nos familles?
Déjà fuit le rire si doux,
Et Dieu me livre, en sa colère,
A ce tourment du cœur jaloux:
Aimer et souffrir et se taire.

Digitized by Google

SCENE XVIII.

LES MÊMES, DON JUAN.

DON JUAN.

Je passais, lorsque le hasard,
Amis, m'apprit cet hyménée ;
Et, bénissant ma destinée,
A la fête je prendrai part.

GASENO.

Votre présence qui l'honore
En rendra les plaisirs plus doux,
Seigneur....

PATRICIO, *à part.*

Mais moi, qui suis l'époux,
Comme un malheur, je la déplore.

GASENO.

Que ce seigneur soit bien placé.

DON JUAN.

Auprès d'elle, sauf votre grâce.
(*Il s'assied à côté de la fiancée.*)

PATRICIO.

Pour usurper ici ma place,
Seriez-vous donc le fiancé?

DON JUAN.

Quand je le serais ! sur mon âme !
Je n'aurais pas plus mal choisi !

GASENO.

Qui donc cependant l'est ici?

DON JUAN.

Pardon et suspendez ce blâme.
Je n'ai péché que par erreur.

CATALINON, *à part.*

Le pauvre époux ! sur ma parole,
De sa femme et de son honneur
Je ne donne pas une obole.

DON JUAN, *à Aminta.*

Se peut-il qu'un pareil bonheur
Vienne à son tour charmer ma vie?
A ton époux je porte envie.

AMINTA.

Vous me paraissez un flatteur.

PATRICIO, *à part.*

Oh ! j'avais bien raison de dire
Que des présages c'est le pire
De voir à ma noce un seigneur.

GASENO.

Vous vous reposerez à table,
Allons.

DON JUAN, *voulant prendre la main d'Aminta.*

Pourquoi, ma toute aimable,
Cacher ta main.

AMINTA.

Elle est à moi.

BÉLISE.

Allons chanter.

DON JUAN, *à Catalinon.*

Qu'en dis-tu, toi ?

CATALINON.

Moi, je crains quelque tour pendable.

DON JUAN.

Oh ! les beaux yeux ! la blanche main !
Je brûle d'une ardeur extrême.

CATALINON.

Encore une à prendre en chemin,
Et ce sera la quatrième.

DON JUAN.

Viens ; on nous surveille.

PATRICIO.

O chagrin !
Un seigneur à mon mariage !

GASENO.

Chantons.

PATRICIO

Je meurs ! cruel présage !

CATALINON.

Chantez, vous pleurerez demain.

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE Ire.

Ier Tableau. Le même que le précédent.

PATRICIO, TOUT PENSIF.

PATRICIO.

Affreux soupçons de jalousie
Dont mon âme entière est saisie,
Calmez votre cruel transport ;
Oh ! si l'amour donne la vie,
Vous donnez aussitôt la mort !
Que me veut cet homme implacable,
Pour tourmenter ainsi mon cœur ?

Digitized by Google

N'était-ce pas charmant qu'à table
Il s'assît auprès d'Aminta,
Et que son caprice incroyable
De toucher à rien m'arrêtât ?
Chaque fois qu'il me voyait tendre
Une main vers un plat vanté,
Il criait, pour me le défendre :
Grossièreté, grossièreté !
Et l'autre, que l'exemple inspire,
Lorsque j'entamais quelque mets,
Le coquin qui venait me dire :
Cela ne se mange jamais ;
Perdez-vous la raison, messire ?
Et moi qui, tout penaud, jeûnais !
Enfin, ou mon esprit détale,
Cela, ma fête nuptiale !
Non ! ce fut un indigne jeu !
Est-ce ainsi que l'on se comporte ?
Non, l'on n'agit point de la sorte
Entre chrétiens qui craignent Dieu !

. . . . . .

Il vient ; — si je pouvais l'entendre,
L'épier, sans être aperçu.
Mais il est trop tard ; il m'a vu ;
Avançons-nous sans plus attendre.

SCÈNE II.

PATRICIO, DON JUAN.

DON JUAN.

Patricio.

PATRICIO.

Que veut monseigneur ?

DON JUAN.

Je te dirai...

PATRICIO.

Qui vous amène ?
N'est-ce pas un nouveau malheur ?

DON JUAN.

Que voici plus d'une semaine
Qu'Aminta m'a donné son cœur.

PATRICIO.

Et son honneur ?

DON JUAN.

Et son honneur !

PATRICIO.

Des soupçons qui troublaient mon âme,
La preuve se montre à mes yeux.
Pourquoi l'aimai-je tant, grands Dieux ?
Enfin, enfin, c'est une femme !

DON JUAN.

Enfin, jalouse, au désespoir
De se voir par moi délaissée,
Et sans amour ta fiancée,
Elle m'écrit et veut me voir.
— Son bonheur est dans ma tendresse,
Dit-elle, et pour se l'assurer,
Il n'est ni contrat, ni promesse
Qu'elle ne veuille déchirer. —
Moi, j'ai trop de délicatesse
Pour ne pas vous le déclarer.
Voyez ce qui vous reste à faire.

PATRICIO.

Avec votre permission,
J'écouterai l'honneur sévère.
La femme et l'honneur sont de verre,
Au contact de l'opinion.
La femme, tant soit-elle aimée,
Comme une cloche par le son,
S'estime par la renommée ;
Lorsqu'un léger bruit, un soupçon,
Frappe sa réputation,
Elle est, de dédains accablée,
Semblable à la cloche fêlée.
— Puisqu'elle m'a ravi, sans foi,
Le bien que j'aimais davantage,
Je ne veux pas en mariage
Une femme de faux aloi,
Comme un métal plein d'alliage.
Possédez-la mille ans, seigneur !
De l'amour mon cœur se délivre ;
Je puis mourir ; je ne puis vivre
En acceptant le déshonneur.

(Il sort)

DON JUAN.

L'honneur dont je me fis une arme
Me l'a fait vaincre avec bonheur.
Le villageois tient à l'honneur,
Et le défend de toute alarme.
Oui, parmi tant de vérités,
Il est su du fol et du sage
Que l'honneur, fuyant nos cités,
Pour refuge a pris le village.
— Mais je veux, avant le dommage,
A ma mode, le réparer.
Et le père va consacrer

Digitized by Google

Ma ruse par un mariage.
Cette nuit j'aurai son amour.
Le jour s'enfuit, cherchons son père ;
O ciel étoilé qui m'éclaire,
Protége cet aimable tour,
Puis ajourne à mon dernier jour
Les coups tardifs de ta colère!

(Il sort.)

SCÈNE III.

2e Tableau. La chambre d'Aminta.

AMINTA ET BÉLISE.

BÉLISE.

Attends que vienne ton époux
Oter ta parure lui-même.

AMINTA.

Ces noces sont tristes pour nous!
Je me sens dans un trouble extrême.
J'ai vu Patricio, tout le jour,
Par l'effet de la jalousie,
Plongé dans la mélancolie ;
Ce seigneur trouble notre amour!
L'impudence, en notre patrie,
S'est donc faite chevalerie!
J'ai honte! — Oh! pourquoi ce seigneur
Vient-il altérer mon bonheur?

BÉLISE.

Tais-toi, je l'entends ; car personne,
Personne qu'un époux heureux,
N'aurait, en venant vers ces lieux,
Ce pas si ferme qui résonne.

AMINTA.

O ma Bélise! Plaise aux cieux!

BÉLISE.

Apaise en tes bras ses tristesses.

AMINTA.

Des soupirs seront mes aveux!
Des larmes seront mes caresses!

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

DON JUAN, CATALINON, GASENO.

DON JUAN.

Dieu soit avec vous! laissez-nous.

GASENO.

Je voulais d'un bonheur si doux
Féliciter la jeune femme.

DON JUAN.

Eh! demain ne le pourrez-vous?

GASENO.

Je vous donne toute mon âme
Avec la main de mon enfant.

DON JUAN.

Dites mon épouse vraiment.

(Gaseno sort.)

(*à Catalinon.*)
Catalinon, va vite et selle.

CATALINON.

Pour quand?

DON JUAN.

Que l'aurore nouvelle
Ne nous retrouve plus ici.

CATALINON.

Lébrija vous prépare aussi
Une noce non moins jolie.
Courons-y, je vous en supplie.

DON JUAN.

Allons! la meilleure folie
Doit être encore celle-ci!

CATALINON.

Puissent-elles finir bien toutes!

DON JUAN.

Mon père est grand justicier,
L'ami du roi, son familier ;
Eh! qu'est-ce donc que tu redoutes?

CATALINON.

Les puissants sont punis de Dieu,
S'ils laissent impuni le crime ;
Souvent en regardant le jeu,
De ses pertes on est victime.
De vos tours témoin innocent,
Hélas! ne dois-je pas m'attendre
Que la foudre, en vous punissant,
N'aille aussi me réduire en cendre.

DON JUAN.

Fou! va seller, et laisse-nous.
Demain nous couchons à Séville.

CATALINON.

A Séville?

DON JUAN.

Oui.

CATALINON.

Que dites-vous?
Tout, hélas! est donc inutile!
Rappelez-vous votre passé ;
Songez que la meilleure vie,

Digitized by Google

Seigneur, a bien vite passé,
Et que d'une autre elle est suivie.

DON JUAN.

Si la vie est courte, insensé!
Vivent l'amour et les folies!

CATALINON.

Seigneur...

DON JUAN.

Va-t-en, de tes lubies
A la fin je me sens blessé.

(Catalinon sort).

La nuit descend avec mystère;
L'oiseau repose dans le nid,
Et mon étoile la plus chère,
Vénus est à notre Zénith.
Que l'amour ardent qui me touche,
L'amour qui n'épargne aucun cœur,
Trouve un artifice vainqueur!
Je veux m'approcher de sa couche.
— Aminta.

SCÈNE V.

DON JUAN, AMINTA, COMME ELLE ÉTAIT COUCHÉE.

AMINTA.

Qui m'appelle ainsi?
Est-ce mon Patricio.

DON JUAN.

Nenni!
Ce n'est pas lui.

AMINTA.

Qui donc serait-ce?

DON JUAN.

Lève doucement tes beaux yeux,
Tu le verras, belle déesse.

AMINTA.

Malheur à moi! vous, en ces lieux!
Vous! à cette heure!

DON JUAN.

C'est mon heure!

AMINTA.

J'appellerai; retirez-vous.
Seigneur, respectez ma demeure
Et respectez mon jeune époux.
Sachez, lorsque par vos folies
Notre honneur court un tel danger,
Qu'il est encor des Émilies,
Des Lucrèces pour se venger!

DON JUAN.

Écoute un mot, et de ta joue
Effacé et reprends dans ton cœur
Ce noble incarnat de pudeur,
Devant qui toute feinte échoue.

AMINTA.

J'attends mon époux; laissez-moi.

DON JUAN.

Je suis ton époux; calme-toi.

AMINTA.

Depuis?

DON JUAN.

Depuis que je t'admire.

AMINTA.

Qui l'a conclu?

DON JUAN.

Mon sort heureux.

AMINTA.

Qui nous maria?

DON JUAN.

Tes beaux yeux.

AMINTA.

Par quel pouvoir?

DON JUAN.

Par un sourire.

AMINTA.

Mon Patricio ne le sait pas.

DON JUAN.

Pardon; il t'oublie.

AMINTA.

Il m'oublie?

DON JUAN.

Oui, car je t'aime à la folie.

AMINTA.

Vous m'aimez! Comment?

DON JUAN.

Dans mes bras!

AMINTA.

Cessez.

DON JUAN.

Comment le puis-je encore,
Lorsque je meurs d'amour pour toi?

AMINTA.

Quel gros mensonge!

DON JUAN.

Écoute-moi!
Tu verras combien je t'adore.
Je te dirai la vérité;

Digitized by Google

Les femmes aiment qu'on la dise.
Une antique célébrité
A notre maison est acquise ;
Mon père règne après le roi ;
Chacun le révère ; à sa loi
La vie ou la mort est soumise.
Le hasard a fixé mon sort
En te plaçant sur mon passage ;
L'amour est un pouvoir si fort !
Je te vis, je t'aimai d'abord,
Et je te prends en mariage.
Et que mon père entre en courroux,
Que contre moi le roi s'emporte,
Qu'on me menace ! il ne m'importe,
Je veux être et suis ton époux.
Veux-tu ?

AMINTA.

Que faut-il que j'en die ?
Sous des mensonges captieux
Le cœur cache sa perfidie ;
Mon mariage à tous les yeux
S'est fait dans les rites pieux,
Et jamais on ne le délie.

DON JUAN.

Il ne se consommera point !
Et de l'annuler j'aurai soin,
Par finesse ou par artifice.
Foi d'amant ! foi de Tenorio !

AMINTA.

Dans les discours de Patricio,
Il n'entrait pas tant de malice.

DON JUAN.

Donne-moi ta main, cher trésor,
Et remplis mon espoir suprême.

AMINTA.

Quoi ! non ! vous me trompez encor !

DON JUAN.

Ce serait me tromper moi-même.

AMINTA.

Jure donc de remplir ta foi.

DON JUAN.

Je le jure, mon adorée,
Et cette parole est sacrée.

AMINTA.

Que Dieu se lève contre toi
Si tu trahis la foi jurée.

DON JUAN.

Si je trahis un nœud si beau,
Que Dieu permette en sa justice,
Qu'un mort, sortant de son tombeau,
M'entraîne à l'éternel supplice !
Puisse la foudre m'écraser !

AMINTA.

Après ce serment redoutable,
Je n'ai rien à te refuser.

DON JUAN.

Reçois mon âme en un baiser.

AMINTA.

A toi ma vie !

DON JUAN.

Ange adorable !
Aminta ! l'astre de mes yeux !
Je veux que ton pied gracieux
Désormais sur l'argent se pose ;
Ton cou de lys, tes doigts de rose
Seront chargés par ton époux,
D'anneaux, de perles, de bijoux
Que l'art le plus savant compose.

AMINTA.

Mon amour n'aura point d'égal ;
Je suis ton épouse docile,
Pour la vie.

DON JUAN (*à part*).

Oh ! tu connais mal
Le grand séducteur de Séville !

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

3e Tableau. Sur les bords de la mer.

ISABELLE, FABIO.

ISABELLE.

Hélas ! pourquoi m'avoir ôté
Le plus grand trésor de la vie,
O rigoureuse vérité,
Et toi, fatale obscurité,
Voile de tant de perfidie !

FABIO.

A quoi sert l'amour à nos cœurs
S'il trompe et conduit au martyre,
Si ceux qu'un jour il fait sourire
Le lendemain versent des pleurs ?
Un grand orage se prépare,
Les flots commencent à monter,
Et dans le port, au pied du phare,
Les galères vont s'abriter.

Digitized by Google

ISABELLE.

Où sommes-nous?

FABIO.

A Tarragone.
Nous gagnons Valence aussitôt,
Valence qu'un beau ciel couronne;
Nous y reposons, et, bientôt,
Nous pourrons atteindre à Séville.
Calmez cette peine inutile;
Si vous perdez don Octavio,
Don Juan est d'antique noblesse;
Il est le chef des Tenorio,
Le roi vous unit.

ISABELLE.

Ma tristesse
Ne vient pas d'épouser don Juan;
Chacun estime sa noblesse.
Laissez s'épancher mon tourment!
Je pleurerai toute ma vie
Ma réputation flétrie.

FABIO.

Sur les bords du gouffre en fureur,
Une pêcheuse se lamente.
Restez; écoutez son malheur;
En confondant votre douleur,
Vous la rendrez moins déchirante.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

ISABELLE, TISBÉ.

TISBÉ.

Mer robuste! cruel fléau,
Flot léger, vague fugitive,
Maudit soit le fatal vaisseau,
Qui vint aborder sur ta rive!
Depuis qu'elle servit un jour
Médée en son cruel caprice,
La mer est sans cesse complice
Des plus noirs forfaits de l'amour!

ISABELLE.

Pourquoi, pêcheuse tendre et belle,
Te plaindre à la mer infidèle?

TISBÉ.

J'adresse ma plainte à la mer.
Heureuse, en voyant son empire,
Si vous pouvez encor sourire!

ISABELLE.

Mon regret n'est pas moins amer.
D'où viens-tu?

TISBÉ.

Voici ma chaumière
Qui, chaque jour, tombe en morceaux.
— Êtes-vous Europe la fière,
Portée ainsi par des taureaux?

ISABELLE.

Vers les autels de l'hyménée,
Malgré moi, tu me vois menée.

TISBÉ.

Oh! si mes maux vous vont au cœur,
Si vous connaissez la douleur,
Madame, comme une captive,
Souffrez, souffrez que je vous suive.
Je voudrais, si l'affliction,
Si la honte me laisse en vie,
Demander au roi, qu'il châtie
La plus indigne trahison.
Sur ces bords, jouets de l'orage,
Don Juan Tenorio fit naufrage,
Et je le sauvai du trépas;
Mais ce vil hôte au cœur de pierre,
Fut pour moi comme une vipère
Que je rechauffais en mes bras.
Sous le serment de l'hyménée,
Il m'a trompée et profanée,
Moi, qui me riais de l'amour!
Malheur à qui se fie aux hommes!
Le plus lâche des gentilshommes,
Il s'enfuit au lever du jour;
Voyez si d'un indigne tour
Le roi ne me doit pas vengeance.

ISABELLE.

Tais-toi! tais-toi! fuis ma présence,
Maudite femme! c'est ma mort!
— Mais, non; poursuis : c'est la souffrance
Qui te jette dans ce transport.

TISBÉ.

J'étais heureuse de mon sort.

ISABELLE.

Malheur à qui se fie aux hommes!
Qui te suit?

TISBÉ.

Un pauvre pêcheur,
Mon père, accablé de douleur.

ISABELLE.

O malheureuses que nous sommes!

Digitized by Google

Ta vengeance agrée à mon cœur!

TISBÉ.

Malheur à qui se fie aux hommes!

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

4e Tableau. — A Séville.

DON JUAN, CATALINON.

CATALINON.

Tout tourne contre nous!

DON JUAN.

Comment?

CATALINON.

Octavio connaît votre ruse.
Le marquis, blessé, vous accuse;
Il dit, se plaignant hautement,
Que le message de sa belle
Par trahison fut inventé,
Et que vous avez emprunté
Sa cape pour vous jouer d'elle.
On dit que ce soir Isabelle
Arrive, et que vous l'épousez.
On dit....

DON JUAN.

Tais-toi!

CATALINON.

Vous me brisez
Les dents dans la bouche.

DON JUAN.

Marouffle!
Bavard! Eh! quel démon te souffle
Tant de sottises à la fois?

CATALINON.

Ce sont des vérités, mon maître.

DON JUAN.

Qu'importe ce que ce peut être?
Je n'ai pas invoqué ta voix.
Si don Octavio me provoque,
Suis-je déjà dans le cercueil?
N'ai-je pas bon bras et bon œil?
Où logeons-nous?

CATALINON.

Rue Équivoque.

DON JUAN.

Bien.

CATALINON.

L'église est un lieu sacré.

DON JUAN.

Bon lieu pour y risquer sa vie!
— Patricio?

CATALINON.

Je l'ai rencontré
L'œil plein d'une sombre furie.

DON JUAN.

Pour longtemps la belle Aminta
Renonce à la plaisanterie.

CATALINON.

Elle en est tant endolorie,
Qu'elle se nomme la Dona.

DON JUAN.

O la gracieuse folie!

CATALINON.

Gracieuse et bientôt finie!
Car toujours elle pleurera.

(Ils aperçoivent le tombeau de don Gonzalo.)

DON JUAN.

Quelle est cette tombe?

CATALINON.

C'est là
Que le grand Commandeur repose.

DON JUAN.

Lui que j'ai tué, je suppose.
Un beau monument, sur ma foi!

CATALINON.

Ainsi l'a décidé le roi.
Que dit l'inscription, mon maître?

DON JUAN, *lisant.*

— « Ici le plus noble seigneur
Attend le châtiment d'un traître. » —
Le mot est plaisant, sur l'honneur!
J'en veux rire! allons! sans colère,
Mon bon vieillard, barbe de pierre!
Ah! de moi tu te vengeras.

CATALINON.

Maître, une moustache pareille,
Vous la caressez à merveille,
Mais vous ne la couperez pas.

DON JUAN, *à la statue.*

Seigneur, dans mon hôtellerie,
Je t'attends à souper, ce soir.
Si la vengeance est ton envie,
En face nous pourrons nous voir.
Mais avec ton sabre de pierre,

Digitized by Google

Le combat ne peut être égal.

CATALINON.

Le jour retire sa lumière;
Rentrons, c'est l'heure du régal.

DON JUAN.

Cette vengeance funéraire,
Seigneur, si tu veux l'accomplir,
Il convient de ne pas dormir;
Et si tu n'as pas d'autres voies,
A ta vengeance que la mort,
Tu perdras l'espérance encor;
C'est bien loin que tu me renvoies!

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

5e Tableau. — Une hôtellerie.

DES VALETS DRESSANT LA TABLE.

1er VALET.

Dressons le souper de don Juan.

2e VALET.

Tout sera servi sur-le-champ.
Il tarde, suivant sa coutume,
Et cela ne m'arrange pas.
Déjà le vin s'échauffe et fume,
Et se refroidissent les plats.
Qui donc le pousse à ces désordres?

SCÈNE X.

LES MÊMES, DON JUAN, CATALINON.

DON JUAN.

Fermes-tu?

CATALINON.

J'ai rempli vos ordres.

DON JUAN.

Holà! qu'on serve le souper.

2e VALET.

Monseigneur, tout est sur la nappe.

DON JUAN.

Assieds-toi.

CATALINON.

Non, j'aime à souper
A mon aise.

DON JUAN.

Obéis.

CATALINON.

On frappe.

(On frappe au dehors.)

DON JUAN.

C'est ici, vois qui peut frapper.

CATALINON.

Seigneur, si c'était la justice!

DON JUAN.

Je ne crains rien.

(Le valet revient en criant.)

Qu'est-ce, animal?
La peur te donne la jaunisse.

CATALINON.

Ne nous annonce rien de mal.

DON JUAN.

La patience m'abandonne!
Parle donc, réponds; qu'as-tu vu?
As-tu vu le diable en personne?
(à Catalinon.)
Vas-y, toi.

CATALINON.

Moi!

DON JUAN.

Qu'hésites-tu?
Bougeras-tu, lâche pygmée?

CATALINON.

Quelqu'un de vous a-t-il la clé?

UN VALET.

La porte au tour n'est pas fermée.

DON JUAN.

Quoi! tu n'es pas encore allé.

CATALINON.

C'est fait de moi, si ses victimes,
S'unissent pour punir ses crimes.

(Catalinon va à la porte, revient précipitamment, se laisse tomber et se relève.)

DON JUAN.

Qu'est-ce encor?

CATALINON.

Dieu soit avec moi!
On me saisit! on m'assassine!

DON JUAN.

Quelle démence te domine?
Qu'as-tu vu?

CATALINON.

J'ai vu... sur ma foi...
J'ai vu de quoi troubler la tête!
J'approche; on avait appelé;
Je dis: Qui trouble notre fête?
Et, sur mon âme! il a parlé!
Il vient, si le ciel ne l'arrête.

Digitized by Google

DON JUAN.

Mais qui ?

CATALINON.

Je l'ignore.

DON JUAN.

Maraud !
Le vin te trouble la cervelle.
Allons ; donne-moi le flambeau ;
Poltron, je verrai qui m'appelle.

SCÈNE XII.

DON JUAN PREND LA CHANDELLE ET VA A LA PORTE; DON GONZALO VIENT A LUI DANS LA FORME QU'IL A SUR SON TOMBEAU; DON JUAN RECULE, TOUT TROUBLÉ, ET TIRE SON ÉPÉE; DON GONZALO S'AVANCE LENTEMENT VERS LUI, ET A MESURE QUE DON JUAN SE RETIRE. ILS ARRIVENT ENFIN AU MILIEU DE LA SCÈNE.

DON JUAN.

Qui va là?

DON GONZALO.

Moi.

DON JUAN.

Vous?

DON GONZALO.

Moi, seigneur,
L'hôte à qui vous fîtes l'honneur
De l'inviter à votre table.

DON JUAN.

Nous avons à souper pour deux.
Fussiez-vous venus plus nombreux,
Cela me serait agréable.
Vous êtes servi ; placez-vous.

CATALINON.

Que tous les saints soient avec nous
Et nous prêtent leur grâce insigne !
Les morts mangent-ils, dites-moi?
Il répond qu'oui par un signe.

DON JUAN.

Sieds-toi.

CATALINON.

J'ai soupé, sur ma foi !

DON JUAN.

Que pourrait un mort contre toi ?
Eh ! vivant quel mal put-il faire?
Dompte ces terreurs de vilain !

CATALINON.

Recevez votre hôte de pierre;
Moi, j'ai soupé, je n'ai plus faim.

DON JUAN.

Tu vas m'irriter ; prends-y garde.

CATALINON.

Je me sens mal.

DON JUAN.

Qui te retarde?

CATALINON.

Je suis mort !

DON JUAN, *aux valets.*

Et quoi ! vous aussi !
C'est lâche de trembler ainsi !

CATALINON.

Recevez votre hôte de pierre!
Avec des gens de l'autre terre,
Je n'aime pas à m'attabler.

DON JUAN.

Pourquoi trembler s'il est de pierre?

CATALINON.

Pour ma tête je dois trembler.

DON JUAN.

Salue et point de terreur vaine.

CATALINON, *à la statue.*

Que la paix entre en votre cœur !
L'autre monde est-il, monseigneur,
Pays de montagne ou de plaine?
Les vers y sont-ils en honneur?

1er VALET.

A tout il dit : oui, par un geste.

CATALINON.

Y voit-on force cabarets?

DON JUAN.

Holà ! servez-nous du vin frais.

CATALINON.

Y boit-on sec?

(La statue fait signe qu'oui.)

Pays céleste !

DON JUAN.

Si tu veux entendre un doux chant,
On va commencer sur-le-champ.

2e VALET.

Il dit oui.

DON JUAN.

Chantez en cadence.

CATALINON.

Le seigneur mort montre un bon goût.

1er VALET.

Le seigneur est noble ; avant tout,
Il aime la réjouissance.

Digitized by Google

CHANT AU DEHORS.

O toi que mon amour offense,
Senora, si de ta vengeance,
A la mort tu remets le soin,
Oh ! c'est me renvoyer bien loin !

CATALINON.

Se contente-t-il de la vue?
Son appétit n'est pas fameux.
Approchons. — Mon âme est émue.
On boit bien mal ; buvons pour deux!
A la santé de la statue !
(Il boit.)
Par Dieu ! je me sens déjà mieux !

CHANTS AU DEHORS.

Si c'est là que tu me convie,
Moi qui possédai tes amours,
Il me reste une longue vie;
Laisse passer, passer les jours!
O toi que mon amour offense,
Senora, si de ta vengeance
A la mort tu remets le soin ;
Oh ! c'est me renvoyer bien loin !

CATALINON.

Vous parlez de quelle victime?

DON JUAN.

Je ris de toutes sans remord.
Isabelle, à Naples, d'abord.

CATALINON.

C'est votre épouse légitime;
Celle-là se plaindrait à tort.
Mais la pêcheuse hospitalière
Qui de la mer sauva vos jours;
Vous avez à votre manière,
Payé ses généreux secours.
Mais Anna...

DON JUAN.

Sur ce point silence!
Tu vois un homme ici présent
Qui pour elle a versé son sang
Et qui du ciel attend vengeance.

CATALINON.

C'est un chevalier sans pareil ;
Mais, vous de chair et lui de pierre,
Non, ce n'est pas d'un bon conseil,
De braver ainsi sa colère.
(Il fait signe qu'on desserve la table et qu'on le laisse seul.)

DON JUAN.

Quittez la table et nous laissez ;
A mon convive obéissez;
Il veut que nous restions ensemble.

CATALINON.

Tant pis ; ne restez pas, je tremble!
On dit que l'autre jour un mort
Occit le géant le plus fort.

DON JUAN.

La table est-elle desservie?
Catalinon, va-t-en d'ici.
(Ils sortent ; la statue fait signe de fermer la porte.)
Nous sommes seuls, et me voici
Aux ordres de sa seigneurie.
Ombre, fantôme ou vision,
Si tu veux satisfaction,
Ton espoir n'est pas illusoire ;
Parle donc, et je te promets
D'accomplir tes vœux désormais.
Dieu t'a-t-il reçu dans sa gloire?
Ou la mort a-t-elle touché
Ton âme en état de péché?
J'attends les ordres de sa grâce.

DON GONZALO.

(Il parle bas, d'une voix de l'autre monde.)
Tiendras-tu ton serment d'honneur?

DON JUAN.

Je suis noble et d'antique race ;
Je sais tenir ma foi, seigneur.

DON GONZALO.

Donne-moi ta main ; sois sans peur.

DON JUAN.

Que dis-tu là? moi, que je tremble!
Qu'en toi tout l'enfer se rassemble
Et je te donne encor la main.

DON GONZALO.

J'ai ta parole ; eh bien, demain
Je t'invite à souper ensemble.

DON JUAN.

N'est-ce que cela? j'attendais
Quelque périlleuse aventure!
Eh bien! demain, je te le jure,
Je soupe avec toi ; sois en paix !
Où dois-je aller?

DON GONZALO.

A la chapelle.

DON JUAN.

Tout seul.

DON GONZALO.

Non, venez à vous deux.
A ta promesse sois fidèle,
Comme moi j'ai rempli tes vœux.

Digitized by Google

DON JUAN.

Demain soir, je serai ton hôte,
Je suis un Tenorio.

DON GONZALO.

Je suis
Un Ulloa.

DON JUAN.

J'irai sans faute.

DON GONZALO.

J'y compte ; à demain.

DON JUAN.

Je te suis
Et je vais t'éclairer.

DON GONZALO.

Non, reste.
Je suis en la grâce céleste.

(Il sort lentement, à reculons, les yeux fixés sur don Juan qui le suit des yeux. Il disparaît ; don Juan sort terrifié.)

DON JUAN.

Mon corps est baigné de sueur.
Que Dieu m'aide et me reconforte !
Le sang se glaçait dans mon cœur
Pendant qu'il parlait de la sorte.
Quand il prit, dans ses doigts de fer,
Ma main écrasée et brûlante,
Jamais chaleur plus violente
Ne vint des flammes de l'enfer.
Lorsqu'il respirait avec peine,
Sa voix sèche qu'il saccadait
Me glaçait, et dans son haleine,
Le souffle de l'enfer grondait.
— Mais ce sont des prestiges sombres,
Fils de l'imagination.
Redouter les morts et leurs ombres
C'est être doublement poltron ;
Moi qui ne crains nul homme en vie,
Au cœur fougueux, au bras vaillant !
J'aurais peur d'un mort à présent !
Non, j'irai, puisqu'il m'y convie,
Demain au rendez-vous d'honneur.
Je braverai la destinée ;
Je veux que Séville étonnée
Admire ma fière valeur.

SCÈNE XII.

6e Tableau. — Au palais.

LE ROI, DON DIÉGO, LA COUR.

LE ROI.

Verrons-nous bientôt Isabelle ?

DON DIÉGO.

Elle souffre.

LE ROI.

Que souffre-t-elle ?
Je la marie avec honneur.

DON DIÉGO.

Cet outrage lui tient au cœur.

LE ROI.

Ce ne peut être là sa peine.
Où se loge-t-elle ?

DON DIÉGO.

Au couvent.

LE ROI.

Non, qu'elle en sorte sur-le-champ ;
Je la place auprès de la reine.

DON DIÉGO.

Si vous la donnez à Don Juan,
Veuillez, Sire, ordonner qu'il vienne.

LE ROI.

Qu'il vienne et que l'Espagne apprenne
Quelle est ma haute volonté.
Lébrija sera son comté ;
Qu'il le possède et s'y maintienne
En constante propriété.
La belle Isabelle, à ce compte,
Perd un duc, mais y gagne un comte.

DON DIÉGO.

J'embrasse vos pieds, monseigneur.

LE ROI.

Tu mérites cette faveur.
Si je mettais dans la balance
Tes services envers ton Roi,
Je serais en reste avec toi.
Que t'en semble, si ce soir même
J'unissais à celui qu'elle aime
L'orpheline du commandeur.

DON DIÉGO.

Au duc, Sire ?

LE ROI.

Non, sur l'honneur !
Hier, en larmes, épouvantée,
La charmante Anna s'est jetée,
Avec la reine, à mes genoux,
Me demandant dans sa misère,
Si la mort lui ravit un père,
Que je lui laisse son époux.
Vas au marquis, et le délivre,
Qu'à la cour il veuille te suivre ;

Digitized by Google

Et je pardonne à son affront.

DON DIÉGO.

Vous remplissez tous nos vœux, Sire.

LE ROI.

Cette nuit, tu peux le lui dire,
Par mon ordre ils se marîront.

DON DIÉGO.

Sire, à souhait tout se termine;
Le marquis aisément croira
Que c'est l'amour de Done Anna
Qui le sauve de sa ruine.

LE ROI.

Prévenez de même Octavio;
Le duc n'est pas heureux en femmes!
Et contre Don Juan Tenorio,
On dit qu'il jette feux et flammes.

DON DIÉGO.

Rien ne m'étonne sur ce point;
De l'infortune qui l'accable
Il sait que Don Juan est coupable.

LE ROI.

Le voici, ne me quittez point.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE DUC OCTAVIO.

OCTAVIO.

O Roi puissant et redoutable,
Je tombe à vos pieds.

LE ROI.

Lève-toi.
Que veux-tu?

OCTAVIO.

J'implore du Roi
La chose la plus équitable.

LE ROI.

Duc, si ton droit est véritable,
Parle, tu peux compter sur moi.

OCTAVIO.

Vous savez, et la renommée
Partout en a semé le bruit,
Qu'en son audace accoutumée,
Don Juan, par un démon conduit,
Sous mon nom, viola de nuit
L'asile de ma bien-aimée.

LE ROI.

Arrête, duc, j'ai tout appris.
Que me veux-tu?

OCTAVIO.

Daignez permettre
Que j'entre en lice avec le traître.

DON DIÉGO.

Non! son sang est d'un trop grand prix.

LE ROI.

Eh bien! Diégo!

DON DIÉGO.

Votre excellence!

LE ROI.

Oses-tu bien en ma présence?...

DON DIÉGO.

Sire, je garde le silence.
— Le roi parle, duc, ou sinon
Ce glaive te rendrait raison.

OCTAVIO.

Vous êtes vieux.

DON DIÉGO.

En ma jeunesse
L'Italie a senti mon bras:
Avec terreur, dans tes états,
On se souvient de ma prouesse.

OCTAVIO.

L'âge a glacé cette fierté.
Moi je suis, je n'ai pas été.

DON DIÉGO.

Je suis ce que je fus sans cesse.
(Il tire l'épée).

LE ROI.

Diégo, sont-ce là les respects
Que tu gardes à ma personne.
— Toi, duc, les noces que j'ordonne
Te rendront le calme et la paix.
Don Juan est notre créature,
Gentilhomme de ma maison;
Respecte en lui le rejeton
De cette souche antique et pure.

OCTAVIO.

Je me rends aux ordres du roi.

LE ROI.

Don Diégo, tu sors avec moi.

DON DIÉGO.

Juan, de ma tendresse infinie,
Quel prix recevé-je de toi?

LE ROI.

A demain la cérémonie.

OCTAVIO.

Tout sera selon votre loi.
(Le Roi et Diégo sortent).

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

OCTAVIO, GASENO, AMINTA.

GASENO.

Ce seigneur nous dira peut-être
Si ton époux est de retour.
— Don Juan n'est-il pas à la cour,
Seigneur? vous devez le connaître.

OCTAVIO.

Don Juan Tenorio, dites-vous?

AMINTA.

C'est lui.

OCTAVIO.

Qu'en pouvez-vous attendre?

AMINTA.

Ce gentilhomme est mon époux.

OCTAVIO.

Votre époux!

AMINTA.

Dois-je vous l'apprendre?
N'êtes-vous pas de ce palais?

OCTAVIO.

Don Juan n'en a dit rien jamais.

GASENO.

Serait-il possible?

OCTAVIO.

Sans doute.

GASENO.

La done Aminta, mon enfant,
Est unie au seigneur don Juan,
Devant le ciel qui nous écoute.
Le jeune don Juan Tenorio
L'a ravie à son Patricio,
A notre honneur, comme à sa gloire.

AMINTA.

Racontez-lui toute l'histoire.

GASENO.

Ce n'est ni l'heure, ni le lieu.

OCTAVIO, *à part.*

Il l'a trompée, et leur aveu
Va favoriser ma vengeance.
— Enfin, quelle est votre espérance?

GASENO.

Puisqu'il laisse passer le jour
Qui devait bénir leur amour,
Au roi je viens porter ma plainte.

OCTAVIO.

Votre cause est juste, elle est sainte.

GASENO.

La loi m'approuve et la raison.

OCTAVIO, *à part.*

Je trouve enfin l'occasion!
— Vous me parlez d'un mariage?

AMINTA.

Oui, mon mariage.

OCTAVIO.

Je veux,
Pour accomplir vos justes vœux,
Employer un moyen fort sage.
Habillez-vous selon l'usage,
Et puis vous viendrez avec moi
Jusqu'à l'appartement du roi.

AMINTA.

A don Juan daignez me conduire.

OCTAVIO, *à part.*

Que la prudence nous inspire.

GASENO.

Ce projet rassure mon cœur.

OCTAVIO.

Duchesse, de ton séducteur
Et de l'affront qui nous offense,
Je m'assure ainsi la vengeance!

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

7e Tableau. — Le tombeau du commandeur.

DON JUAN, CATALINON.

CATALINON.

Comment vous a reçu le roi?

DON JUAN.

Mon père a moins d'amour pour moi.

CATALINON.

Avez-vous vu votre Isabelle?

DON JUAN.

Je l'ai vue.

CATALINON.

Et comment est-elle?

DON JUAN.

Oh! comme un ange elle était belle!
Sur son teint frais et délicat
Le lait avec le sang se mêle,
Comme en la rose au doux éclat
Qui s'éveille à l'aube nouvelle.

CATALINON.

Cette nuit la noce aura lieu.

Digitized by Google

DON JUAN.

Cette nuit même.

CATALINON.

Plaise à Dieu
Que vos amours illégitimes
Aient fait moins de pauvres victimes !
Vous avez pour dot à présent
Un passé d'amour bien pesant.

DON JUAN.

Prends garde que tu ne m'irrites !

CATALINON.

Si vous remettiez les saints rites ;
C'est un jour néfaste aujourd'hui.

DON JUAN.

Quel jour est-ce donc?

CATALINON.

C'est mardi?

DON JUAN.

Je laisse aux fous, aux hypocrites
Ces contes que les vieilles font !
Moi, j'appelle un jour détestable
Le jour où j'ai mauvaise table,
Où de sa bourse on voit le fond.
Tout le reste n'est que chimère.

CATALINON.

Vous devez vous parer pourtant ;
L'heure s'avance, on vous attend.

DON JUAN.

Nous avons autre chose à faire.
On m'attend ailleurs.

CATALINON.

Qu'est-ce encor?

DON JUAN.

Je dois souper avec le mort.

CATALINON.

Imprudence des imprudences !

DON JUAN.

J'ai dû donner, sur ses instances,
Ma parole.

CATALINON.

Et vous eûtes tort.
Mais, lorsque vous l'auriez rompue,
Que nous importe ; la statue
Viendrait-elle la réclamer?

DON JUAN.

Il pourrait m'appeler infâme.

CATALINON.

L'Église vient de se fermer.

DON JUAN.

Appelle.

CATALINON.

A quoi bon? sur mon âme !
Les sacristains ronflent déjà ;
Personne ne nous ouvrira.

DON JUAN.

Frappe à cette porte secrète.

CATALINON.

Elle est ouverte.

DON JUAN.

Entrons-y donc.

CATALINON.

Qu'un moine entre avec goupillon,
Croix, étole, et sainte amulette !

DON JUAN.

Viens et tais-toi.

CATALINON.

Me taire !

DON JUAN.

Oui !

CATALINON.

Que Dieu nous prête son appui !

(Il entre par une porte et sort ensuite.)

Que l'Église est obscure et vaste,
Seigneur, on dirait un tombeau.
Tenez-moi bien ! ô nuit néfaste !
On me tire par le manteau !

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, GONZALO, VENANT A LEUR RENCONTRE.

DON JUAN.

Qui va là?

DON GONZALO.

C'est moi.

CATALINON.

C'est votre hôte.

DON GONZALO.

Je suis le mort ; reste sans peur ;
J'ai cru que tu me ferais faute.

DON JUAN.

Me prends-tu pour lâche, seigneur?

DON GONZALO.

M'ayant tué, tu pris la fuite,
Lâche...

DON JUAN.

Je me suis échappé,

Digitized by Google

Pour éviter toute poursuite,
Mais en face je t'ai frappé.
Que veux-tu de moi? parle vite.

DON GONZALO.

Je te garde à souper chez moi.

CATALINON.

Tout doit être mauvais et froid;
Oh! veuillez nous en tenir quitte;
Belle apparence de ragoût!

DON JUAN.

Soupons donc.

DON GONZALO.

Tu dois, avant tout,
Lever ce marbre tumulaire.

DON JUAN.

Ces piliers même pour te plaire!

DON GONZALO.

As-tu tant de force, seigneur?

DON JUAN.

J'ai la force et l'audace au cœur.

DON GONZALO.

Prenons place.

DON JUAN.

Où?

CATALINON.

Voici des chaises
Qu'apporte un page tout noirci;
Le deuil est de rigueur ici.

DON JUAN.

Assieds-toi.

CATALINON.

Je suis sur des braises.
Seigneur, je ne soupe jamais.

DON GONZALO.

Ne réplique pas.

CATALINON.

Je me tais.
Fasse le ciel, de ce repaire,
Que nous puissions sortir en paix!
Qu'est ce plat?

DON GONZALO.

C'est de la vipère
Et de l'aspic.

CATALINON.

Les jolis plats!

DON GONZALO, *à don Juan.*

Ce sont nos mets! — N'en prends-tu pas?

DON JUAN.

Moi, quand tu mettrais en salade
Tous les scorpions de l'enfer!
J'accepte ce qui m'est offert!

DON GONZALO.

Je t'offre aussi la sérénade.

CATALINON.

Quel vin boit-on ici ce soir?
(Il boit).
C'est du fiel à rendre malade.

DON GONZALO.

C'est le vin de notre pressoir.

ON CHANTE.

Il est un Dieu que nul n'évite.
Il n'est point de jour si lointain
Qui tôt n'arrive à son matin;
Point de dettes que l'on n'acquitte.

CATALINON.

Que Dieu nous garde de malheur!
Ce chant est rempli de tristesse,
Et c'est bien à nous qu'il s'adresse.

DON JUAN.

Un chagrin me brûle le cœur.

ON CHANTE.

Pendant qu'on est encore en vie,
Tant l'heure échappe à notre soin,
Il n'est pas prudent que l'on die:
Oh! vous me renvoyez bien loin!

CATALINON.

Et ce ragoût?

DON GONZALO.

Il est de cornes.

DON JUAN.

Desservez; j'ai soupé, merci!

DON GONZALO.

Ta main! pourquoi ces regards mornes?
Ta main! ne tremble pas ainsi.

DON JUAN.

Moi, trembler! peux-tu me connaître?
Je brûle; ta main est de feu;
Ne me brûle pas.

DON GONZALO.

C'est bien peu,
Auprès des feux que tu fis naître.
O Don Juan! les desseins de Dieu
Sont impénétrables, sublimes.
Pour te punir de tant de crimes,
Il a choisi la main d'un mort.
Sa justice a réglé ton sort;
On fait des dettes, on les paye.

Digitized by Google

DON JUAN.

Je brûle, ne me serre pas!
Je te frappe de mon épée.
Mes coups frappent dans l'air, hélas!
Ma résistance est insensée.
Ta fille n'est pas offensée,
Et mon crime avait avorté.

DON GONZALO.

N'importe; tu l'as médité.

DON JUAN.

Souffre au moins que j'appelle un prêtre.

DON GONZALO.

Il n'en est plus temps.

DON JUAN.

O douleurs!
Je brûle, je souffre, je meurs.

CATALINON.

Hélas! je veux suivre mon maître.

DON GONZALO.

Telle est la justice de Dieu!
On fait des dettes, on les paie!

(Il s'enfonce avec don Juan dans le tombeau; Catalinon sort en se traînant).

CATALINON.

Toute la chapelle est en feu!
D'un tel malheur qui ne s'effraie?
Je veux me traîner au dehors,
Et j'en préviendrai son vieux père.
Que mon patron en qui j'espère,
Que Dieu seconde mes efforts.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

8e Tableau. — Le palais.

LE ROI, DON DIÉGO, LA COUR.

DON DIÉGO.

Le marquis veut vous rendre hommage,
Sire, et tomber à vos genoux.

LE ROI.

Qu'il ne tarde pas davantage;
Diégo, j'attends les deux époux.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, PATRICIO, GASENO.

PATRICIO.

Roi, se peut-il que de la sorte,
Vous toléries qu'à votre porte,
On ose outrager le malheur?

LE ROI.

Que veux-tu?

PATRICIO.

Justice, seigneur!
Don Juan à l'âme basse et fausse,
La nuit même de notre noce,
M'a fait le plus cruel affront;
Avant qu'elle fût consommée,
Il m'a ravi ma bien-aimée;
Et mes témoins l'attesteront.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, TISBÉ, ISABELLE ET LEUR SUITE.

TISBÉ.

Si vous n'ordonnez qu'on punisse
Don Juan, d'un forfait odieux,
Sire, je veux, pour ma justice,
Invoquer la terre et les cieux!
Je l'avais sauvé d'un naufrage;
Pour prix de l'hospitalité,
Il m'a fait le plus vil outrage,
Par mensonge et par fausseté,
En me promettant mariage.

LE ROI.

Qu'ai-je entendu?

ISABELLE.

La vérité.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, AMINTA, LE DUC OCTAVIO.

LE ROI.

Qu'est-ce encor?

AMINTA.

Dois-je vous l'apprendre?
Don Juan que je viens épouser,
M'a juré l'amour le plus tendre;
Noble, il ne peut me refuser,
Quand mon honneur en peut dépendre;
Sire, je réclame sa main.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LA MOTE.

LE MARQUIS.

La vérité, roi redoutable,

Digitized by Google

Vers vous doit se faire un chemin;
De tout don Juan est seul coupable,
Il a trompé mon amitié;
J'ai mes témoins.

LE ROI.

Plus de pitié!
Qu'on s'en empare et qu'il périsse!

DON DIÉGO.

Pour prix de ma fidélité,
Sire, ordonnez qu'on le punisse;
Je crains que le ciel irrité,
N'étende sur moi son supplice;
Car je deviendrais son complice,
Si je lui pardonnais encor.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, CATALINON.

CATALINON.

Sire, seigneurs, mon maître est mort.
Aventure extraordinaire!
Un soir don Juan s'était joué
Du commandeur qu'il a tué;
Il tirait sa barbe de pierre,
Et, l'outrageant à sa manière,
A souper l'avait convié.
Le mort vint et voulut lui rendre
Le souper qu'il venait de prendre;
On prend jour, on fixe les lieux,
Don Juan y va; mais la statue,
Après maints présages affreux,
Le prend dans ses bras et le tue.
Mon maître en vain se défendit,
Contre le mort, avec l'épée,
Il disait : le ciel te punit;
On fait des dettes, on les paie.

LE ROI.

O miracle!

CATALINON.

Avant d'expirer,
Mon maître voulut honorer,
Done Anna qu'à tort l'on accuse.
Il dit qu'elle connut sa ruse,
Avant qu'il y pût l'attirer.

LE MARQUIS.

Je te paîrai bien la nouvelle.

LE ROI.

Je vois la justice éternelle!
Mariez-vous, tous, de grand cœur,
Puisque la mort du séducteur
A mis un terme à toute épreuve.

OCTAVIO.

Je le puis; Isabelle est veuve.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse la done Anna.

PATRICIO.

Chacun de son côté prendra,
Pour épouse, sa bien-aimée.

LE ROI.

Ce tombeau, par Dieu consacré,
A Madrid sera transféré,
Pour sa plus grande renommée.

CH. P.

Digitized by Google

LETTRES SUR LE SALON DE PARIS.

Paris, 25 juin 1849.

A M. le directeur de la REVUE DE BELGIQUE.

Le salon a été ouvert le 15 à midi; cette solennité a paru glaciale, elle s'est ressentie du régime de l'état de siége. Quand on entre dans le palais des Tuileries, on se croit plutôt dans une caserne, — au milieu d'un camp,—tant les cours sont encombrées de troupes,—que dans un ancien château royal qui accueille aujourd'hui une royauté moins périssable que celle des monarques constitutionnels ou absolus.

Le nouveau local choisi pour l'exposition annuelle des beaux-arts, n'est évidemment que provisoire. Tel qu'il est, on doit le préférer au Louvre, non pas que le jour soit précisément meilleur, mais parce que désormais on n'aura plus chaque année des craintes très-légitimes pour les chefs-d'œuvre des anciens maîtres qui n'ont déjà que trop souffert par le placement et le déplacement des tableaux modernes. Il était de plus souverainement injuste de suspendre pendant plusieurs mois les études des jeunes artistes qui copient les tableaux du Louvre.

Les tableaux sont exposés au premier étage du palais des Tuileries, — dans la salle des maréchaux, la galerie de Flore, l'ancienne salle du trône, les grands appartements de l'aile de Flore et dans deux salons de l'aile de Marsan; — les dessins, les aquarelles, les lithographies et les gravures, dans les appartements qu'occupaient Louis-Philippe et Marie-Amélie; — la sculpture dans les galeries du rez-de-chaussée en bas des grands escaliers. Enfin une partie des tableaux a été placée dans l'orangerie au-dessous de la grande galerie du Musée.

Le Salon est pauvre, très-pauvre. Comme vous l'a déjà dit un de vos collaborateurs, les grands noms manquent.—MM. Paul Delaroche, Ingres, Decamps, Jules Dupré, Diaz, Cabat, Léon Cogniet, Couture, etc., sont absents, et la présence de quelques maîtres est plus regrettable que leur abstention, à cause du peu d'importance, je dirai même de la faiblesse des œuvres exposées.

Le jury de réception et de placement a fait une espèce de classement des œuvres les plus remarquables; — une salle — petite à dire vrai, — contient à elle seule presque toutes les belles choses du Salon.

Digitized by Google

Commençons donc par celle-ci. C'était, je crois, le cabinet du roi.

Nous y trouvons un beau *Portrait du général Cavaignac,* par Horace Vernet. La ressemblance est parfaite. Cette toile, la seule qu'ait envoyée Vernet, est une des meilleures productions du pinceau le plus fécond que possède la France.

Un fumeur de Meissonier — grand comme la main, — une perle, — obtient le succès le plus légitime. C'est de la grande peinture; on ne se lasse pas d'admirer cette exécution magistrale, ce cachet de distinction que l'artiste donne aux sujets les plus simples, les plus vulgaires. Je regrette beaucoup qu'une juste prudence ait empêché Meissonier d'exposer une magnifique scène de l'insurrection de juin. C'est une barricade au petit jour;—il n'y a que des cadavres. Ceux qui ont eu le bonheur de voir ce tableau dans l'atelier, ont acquis la conviction que Meissonier pense et ne travaille pas seulement d'après le mannequin.

Comme vous avez bien voulu me donner carte blanche, je désirais vivement obtenir pour la *Revue de Belgique* l'autorisation de faire reproduire ce tableau; mais le peintre de la *Barricade* est lié par un traité avec un éditeur, qui a chargé M. Mouilleron de lithographier ce chef-d'œuvre. Mes démarches sont donc restées sans résultat.

Eugène Delacroix a plusieurs tableaux dans le cabinet du roi : — une répétition de ses *Femmes d'Alger,* inférieure sous tous les rapports au tableau du Luxembourg; — *Othello et Desdemona,* et un *Arabe syrien avec son cheval.* Tout cela a un affreux ton lie de vin; ce ne sont point là des œuvres d'élite et rien ne justifie l'honneur que le jury chargé du placement a fait à ces cadres. C'est parce que j'ai une profonde sympathie pour le talent de Delacroix, c'est parce que je sais que malgré toutes ses erreurs, Delacroix est un maître et un coloriste puissant, que je suis moins porté à l'indulgence : qui aime bien, châtie bien.

Voici Théodore Rousseau qui reparaît enfin au Salon. Rousseau est une réputation ancienne que très-peu de personnes connaissent; — depuis 1832, ses tableaux ont été constamment et systématiquement refusés, et il avait pris le parti de ne plus rien adresser au jury. Cette fois le public va pouvoir le juger. — Son *Soleil couchant; lisière de forêt,* qui a déjà été exposé au bazar Bonne-Nouvelle, à l'une des expositions de l'Association des artistes, et lithographié par Français pour la publication des *Artistes contemporains,* est un des tableaux les plus complets qu'il ait faits; il manque un peu d'air, un peu de lumière; mais c'est cependant un des plus beaux paysages que nous ayons vus. — Une étude de *Terrains d'automne* appartenant à Baroilhet, mérite aussi de grands éloges, quoique ce soit le moins fort des trois tableaux envoyés par Rousseau.

On trouve — toujours dans cette même salle, — presque toute l'exposition de Corot : — un *Christ au jardin des Oliviers,* magnifique d'effet et de poésie; — une belle *Étude* qui date de près de vingt ans— elle a été peinte à Rome, — le Colisée, la ville et pour horizon les Apennins. — Un de mes amis me racontait avoir entendu dire à ce pauvre Marilhat qu'il aurait voulu avoir fait cette étude. — Une *Vue de Toscane,* prise à Volterra : la campagne âpre et sèche, quelques fabriques et des enfants qui grimpent dans des arbres au bord d'un ruisseau desséché; — enfin une étude de *L'étang de Ville d'Avray* où Corot montre encore qu'avec le paysage le plus pauvre on peut faire un excellent tableau.

Une après-dînée à Ornans — des paysans écoutant un voyageur qui joue du violon, — est un grand tableau qui fait beaucoup d'honneur au pinceau de M. Courbet; la couleur en est fort belle et l'exécution large et vigoureuse.

J'aurais déjà dû vous parler de M^lle^ Rosa Bonheur, — un magnifique talent. — M^lle^ Bonheur a

Digitized by Google

aux Tuileries une toile importante qui lui a été commandée par le ministère de l'intérieur. Ce sont de beaux bœufs blancs au labour, d'une recherche de vérité rare, d'une couleur superbe, d'une exécution toute magistrale. — Les sillons qu'a déjà tracés la charrue, les mottes de terre qu'a retournées le versoir, sont rendus avec une perfection extraordinaire, sans nuire en rien à l'ensemble du tableau. Il est impossible d'être plus vrai; — jamais M^lle^ Rosa Bonheur ne s'était élevée si haut; les peintres d'animaux les plus renommés doivent s'incliner devant elle, sa supériorité est incontestable; on peut faire tous les éloges de son talent, ils seront tous justes.

A côté du *Labourage nivernais* de M^lle^ Bonheur, on admire plusieurs toiles de Troyon qui, quoique paysagiste, peint aussi des animaux. Dans son grand paysage — *Environs de Sézanne*, — que l'habile crayon de M. Anastasi a reproduit pour la *Revue*, nous voyons un troupeau de moutons crottés, — de vrais moutons, bien sales, pataugeant dans un chemin détrempé, par une pluie battante. L'effet d'orage a été merveilleusement compris par M. Troyon dont l'exposition est fort belle et nombreuse, — il n'a pas moins de six paysages au Salon et deux *Études de moutons*. — Un tableau peint d'après nature à Fontainebleau — *Dessous de forêt*, — et un *Moulin en Brie*, d'une finesse de tons très-remarquable, méritent une mention toute spéciale. Le *Moulin* est un vrai bijou.

Puis viennent deux beaux *Portraits de femme* par M. Ange Tissier, — *La naissance de Pindare*, par M. Picou, l'ami intime de Gérôme dont on regrette vivement l'absence; c'est un très-bon tableau; l'effet rappelle un peu le fameux tableau de Gleyre qui est au Luxembourg; — un *Pâtre italien* de M. Ernest Hébert — un grand prix de Rome; — cette étude se distingue par la vigueur et aussi par la beauté du modelé; — *La visite* de M. Fauvelet, — un des imitateurs de Meissonier, — qui a eu tort de ne se faire connaître au Salon de Bruxelles que par une esquisse, une véritable ébauche.

Nous retrouvons là aussi M. Philippe Rousseau avec *Une basse-cour* d'une charmante couleur. M. Philippe Rousseau excelle en ce genre; — sa peinture est solide, riche de tons, d'une exécution et d'une vérité peu ordinaires.

Une mère et son enfant, par M. Steinheil — le beau-frère de Meissonier sur les traces duquel il marche à grands pas, — est un petit tableau très fait, comme on dit en termes d'atelier. La tête de la mère est d'une expression et d'un modelé de maître.

Un espagnol (*intérieur*), par Armand Leleux, nous représente un brave homme d'aubergiste, faisant gravement l'addition des bénéfices de la journée. M. Armand Leleux appartient à cette bonne école qui cherche à réunir le dessin, l'exécution, la couleur et la vérité.

Don Quichotte voyant berner Sancho est une toute petite toile charmante de M. Octave Penguilly. — Nous avons aussi remarqué *La cuisinière* de M. Bonvin qui avance de plus en plus dans la voie que Chardin a suivie avec tant d'éclat.

M. Charles Fortin revient cette année avec ses intérieurs et ses scènes bretonnes : — *Une arrière boutique de boucher* rappelle les intérieurs flamands du meilleur temps; une *Chaumière du Morbihan* avec des paysans bretons, est sous tous les rapports à la hauteur des œuvres remarquables qui ont établi la réputation de M. Fortin.

Dans cette salle nous avons été obligé de rendre compte de presque toutes les toiles. -- Il reste encore de bonnes choses, mais il faut un peu courir pour les trouver.

Nous rencontrons, en sortant, deux tableaux de *Fleurs* par Eugène Delacroix : — une belle couleur, mais pas de dessin. — Nous aimons cent fois mieux les fleurs de Largillère et les fleurs de Diaz.

Digitized by Google

Une magnifique toile de M. Charles Muller, — *Lady Macbeth*, — l'œuvre la plus importante du Salon, — est placée dans l'ancienne salle du Trône, avec un envoi de quatrième année de M. Biennoury, — *Le mauvais riche*, — qui perd beaucoup à ce glorieux voisinage.

On ne se rappelle pas sans épouvante la terrible scène de somnambulisme qui commence le cinquième acte du sombre drame de Shakespeare. Une des femmes de la reine effrayée des visions de sa maîtresse, a averti un médecin et tous deux l'attendent cachés dans un appartement du château de Dunsinane, de ce château d'où Macbeth verra bientôt marcher contre lui la vaste forêt de Birnam — présage de sa chûte, comme le lui a dit un des fantômes évoqués par les sorcières.

LE MÉDECIN.

Voilà deux nuits que je veille avec vous; mais je ne vois pas que la vérité de votre rapport se confirme. Quelle est la dernière fois où elle s'est promenée dans son sommeil ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Depuis que Sa Majesté est entrée en campagne, je l'ai vue chaque nuit sortir de son lit, jeter sur elle sa robe, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, puis le cacheter et se remettre au lit ; et tout cela dans le sommeil le plus profond.

LE MÉDECIN.

Voilà une grande perturbation dans les fonctions de la nature! Goûter le bienfait du sommeil, et agir comme une personne éveillée. Pendant ce somnambulisme, outre la marche et les actes que vous signalez, que lui avez-vous entendu dire?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Des choses, seigneur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pouvez me les dire à moi ; vous le devez même.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne les dirai ni à vous, ni à personne, n'ayant aucun témoin qui puisse confirmer mon récit.

Entre LADY MACBETH, *tenant à la main un flambeau qu'elle pose sur une table.*

LA FEMME DE CHAMBRE, *continuant.*

Tenez, la voilà qui vient ! C'est bien là sa manière; elle est profondément endormie.

LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré ce flambeau ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle l'avait près d'elle ; elle a toujours de la lumière ; elle le veut ainsi.

LE MÉDECIN.

Vous voyez, ses yeux sont ouverts.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, mais le sens de la vue n'y est pas.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle maintenant? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est une habitude qu'elle a d'imiter l'action d'une personne qui se lave les mains : je le lui ai vu faire pendant un quart d'heure de suite.

Digitized by Google

LADY MACBETH.

Quoi! toujours cette tache?

LE MÉDECIN.

Écoutez, elle parle; je vais écrire ce qu'elle dira, pour mieux fixer mes souvenirs!

LADY MACBETH.

Va-t'en, tache maudite! Va-t'en, te dis-je! — une, deux, il est temps : — il fait noir en enfer!.... Fi donc, mon époux, fi donc! Un guerrier avoir peur? Que nous importe qu'on le sache quand nous serons tout-puissants et que personne ne pourra nous demander des comptes? Mais qui eût pu croire qu'il y avait tant de sang dans ce vieillard?

LE MÉDECIN.

Entendez-vous cela?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme; où est-elle maintenant?.... Ne pourrai-je donc jamais nettoyer ces mains? En voilà assez, seigneur, en voilà assez; vous gâtez tout avec vos terreurs.

LE MÉDECIN.

Allons, allons, vous en savez plus que vous n'en devriez savoir.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Elle a dit ce qu'elle n'aurait pas dû dire, j'en suis sûre; quant à ce qu'elle sait, c'est le secret du ciel.

LADY MACBETH.

Toujours l'odeur du sang; toute petite qu'est cette main, tous les parfums de l'Arabie ne pourront pas la désinfecter. Oh! oh! oh!

LE MÉDECIN.

Quel soupir! un poids cruel pèse sur ce cœur.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Je ne voudrais pas, pour toutes les grandeurs de sa royale personne, avoir dans mon sein un cœur comme celui là.

LE MÉDECIN.

Bien, bien, bien.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Priez Dieu que tout soit bien, seigneur.

LE MÉDECIN.

Cette maladie est au-dessus des ressources de mon art! Cependant j'ai connu des somnambules qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lave tes mains, mets ta robe de chambre; ne sois point si pâle; je te le répète, Banquo est enterré; il ne peut sortir de sa tombe...

Telle est la scène terrible dont s'est inspiré M. Charles Muller. Le peintre a dignement interprété le poëte. — La lithographie de M. Célestin Nanteuil fera parfaitement apprécier à vos lecteurs cette belle toile, qui place M. Muller au premier rang.

Nous retrouvons Théodore Rousseau. *Une avenue* -- ou si vous aimez mieux une route dans un bois, — est une des dernières œuvres de Rousseau. Le soleil y est bien du soleil. Il est fâcheux qu'une exécution trop égale nuise à l'effet des masses. Cette *avenue* appartient aussi à Baroilhet qui l'a payée 4,000 francs. Le célèbre baryton fait un noble usage de sa fortune.

Digitized by Google

Le mot d'ordre (*épisode de février* 1848), par Adolphe Leleux, voilà une belle chose! Quoiqu'un peu traité en esquisse, ce tableau aura beaucoup de succès. Figurez-vous trois enfants de Paris, déguenillés, le visage encore couvert de poudre, trois combattants de la grande journée qui a vu s'écrouler un trône; ils sont là, l'œil vigilant, le fusil à la main, gardant les barricades du haut desquelles ils viennent de proclamer la République. — Edmond Hédouin a gravé avec beaucoup de talent cette composition énergique.

Adolphe Leleux a aussi exposé une *Danse des Djinns*, souvenir de son voyage en Algérie. Cela ressemble trop à la *Noce juive* de Delacroix. Deux *portraits d'enfants* sont bien supérieurs à la *Danse des Djinns*.

M. Hédouin qui semblait chercher son originalité, est retombé dans l'imitation de Leleux; — il y a bien place pour deux avec leur talent. — M. Hédouin a pourtant deux bons tableaux : des *Paysans espagnols* (*Basses-Pyrénées*) et une *Boutique arabe* (*Constantine*).

Flers, le doyen des paysagistes, ne vieillit pas. Nous voudrions bien posséder le *Parc aux huîtres à Dieppe* (*soleil levant*), et la *vue prise à Saint-Maur* (*soleil couchant*).

Les *Chevaux de trait* de M. Achille Giroux méritaient une place au salon d'honneur, mais il est si petit!...

M. Louis Coignard ne progresse pas; il est lourd; — il perd beaucoup au voisinage de M^lle^ Rosa Bonheur. Les tableaux de cet artiste sont cependant d'une bonne couleur, mais ils manquent complétement de dessin. Des cinq toiles de M. Coignard, les plus recommandables sont les *Vaches au repos* et les *Vaches au pâturage*.

Arrêtons-nous devant une magnifique collection de portraits de chiens; — leurs noms sont inscrits en lettres d'or : *Fino*, *Griffonand*, etc. — M. Jadin, — cet artiste que M. Alexandre Dumas s'est amusé à promener à sa suite en *Corricolo* et en *Spéronare*, tandis qu'il était à Paris dans son atelier, sérieusement occupé à terminer quelque belle peinture, ne se doutant nullement qu'il serait bientôt, lui et son fidèle Milord, le sujet d'interminables feuilletons, — M. Jadin excelle à peindre les chiens de chasse. Nous n'avons pas oublié, — ni lui non plus, — les tableaux si remarquables qu'il fit pour le duc d'Orléans.

M. Guffens, d'Anvers, M. Pils, de Paris, ont traité le même sujet, — *Rouget de l'Isle chantant pour la première fois la Marseillaise chez Diétrick*. Nous préférons le tableau de M. Guffens.

Trois études de paysage prises à Cannes, dans le département du Var, par M. Eugène Buttura, luttent avec le daguerréotype. C'est tout simplement merveilleux de rendu. — N'oublions pas de citer du même artiste six beaux portraits à la mine de plomb.

Je viens d'apercevoir plusieurs toiles signées par M^me^ Calamatta, — *le matin, le soir* et *un portrait d'Espagnole;* — il paraît que mon intelligence n'est pas à même de comprendre ce genre de peinture, car la galanterie seule m'empêche de dire que cela est fort drôlatique. Il faut cependant que cette étrange manière ait trouvé des admirateurs parmi les membres de l'ancien jury puisque le livret m'apprend que M^me^ Calamatta est au nombre des artistes dont les ouvrages sont reçus sans examen.

On rencontre dispersés ça et là plusieurs paysages de M. Paul Huet qui a aussi envoyé cinq ou six dessins au fusin. — Le talent de Paul Huet ne peut être bien apprécié que par les artistes, les intelligences d'élite. Ce paysagiste s'occupe moins de reproduire fidèlement la nature que de la poétiser. Ses tableaux — qu'ils soient peints d'après nature ou composés dans l'atelier, — sont tous également conventionnels. Mais tout ce que fait M. Huet porte un tel cachet d'élégance, de

Digitized by Google

distinction, de poésie, qu'on oublie la manière lachée du peintre, son dessin à peine indiqué, le désordre qui règne dans ses toiles, pour en admirer les qualités exceptionnelles, pour se laisser captiver par ce style élevé, par cette imagination féerique, par ce charme irrésistible, répandu sur toutes les créations d'un maître qui ne fera jamais d'élève. La nature de son talent s'y oppose.

Un grand tableau de M. Gaspard Lacroix, — *Les laboureurs*, — doit être cité parmi les bonnes choses de l'exposition.

Je me souviens d'avoir vu au Louvre, en 1844, un paysage de M. Gaspard Lacroix qui portait le même titre. L'artiste s'était inspiré de ce passage de *Jocelyn :*

Mais le milieu du jour au repos les rappelle;
Ils couchent sur le sol le fer ; l'homme dételle
Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix
Se coucher loin du soc, sous un feuillage épais ;
. . . . . .
Le repas achevé, la mère, du berceau
Qui repose couché sous un sillon nouveau,
Tire un bel enfant nu, qui tend les bras vers elle,
L'enlève, et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
Et s'endort elle-même, un bras sur son époux ;
Et sous le poids du jour la famille sommeille.
. . . . . .

M. Lacroix est resté fidèle à Lamartine; cette année encore il s'est inspiré de sa belle poésie :

O travail, sainte loi du monde,
Ton mystère va s'accomplir ;
Pour rendre la terre féconde,
De sueurs il faut l'amollir ;
L'homme, enfant et fruit de la terre,
Ouvre les flancs de cette mère
Qui germe les fruits et les fleurs,
Comme l'enfant mord la mamelle
Pour que le lait monte et ruisselle
Du sein de sa nourrice en pleurs.

Cette grande page est sans doute fort remarquable, et cependant je lui préfère deux études, l'une prise à Fontainebleau, l'autre à Lusancy, — dans le département de Seine-et-Marne.

Un jeune homme, M. Eugène Fromentin, est de cette forte race qui a le droit de s'écrier :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

Il se place, dès son début, au rang des artistes éminents; les *Tentes de la Smala de Si-Hamed-bel-Hadj* (*Sahara*), les *Barraques du faubourg Bab-a-Zounn, à Alger,* et la *Smala de Si-Hamed-*

Digitized by Google

bel-Hadj passant l'Oued Beraz (*Sahara*) approchent comme couleur de Marilhat et comme exécution de Decamps.

Le far-niente, — une jeune femme en costume Louis XV, — charmant petit tableau de M. Chavet, — encore un disciple de Meissonier, — est digne d'une mention toute spéciale. Je vous recommande également une délicate peinture d'Alexandre Couder : *Objets de curiosité.* — M. Couder est moins heureux dans son grand tableau de *Fleurs et fruits.*

Le siége de Paris par les Normands, au neuvième siècle, est une toile vigoureuse de M. Luminais; l'assaut est magnifique d'action; — l'exécution rappelle un peu Decamps.

Henri Baron, — le coloriste élégant, distingué, spirituel, — s'est bravement attaqué aux *Noces de Gamache,* et il a fait un excellent tableau où toutes ses qualités se trouvent à profusion. Il y a là deux cents figures au moins dont la plus grande est grande comme la main; chaque groupe a été étudié avec amour; il n'y a pas deux physionomies qui se ressemblent; on ne peut imaginer une plus heureuse variété d'expressions. — Si vous analysez cette belle composition, vous trouvez qu'il y a là vingt tableaux, mais toutes les scènes sont si habilement liées, tout cela s'enchaîne si naturellement que l'unité n'est pas détruite.

Une toile très-remarquable de M. Louis Duveau est placée de façon à ne pouvoir être vue. J'ai pu admirer la *Peste d'Elliant* avant l'ouverture du Salon, et je n'hésite pas à affirmer que c'est une bonne chose pleine d'énergie et de désolation.—Voici la scène déchirante que M. Duveau a rendue avec un talent supérieur :

« Dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré, au pays d'Elliant, quel qu'il fût, de voir dix-huit charrettes pleines à la porte du cimetière et dix-huit autres prêtes à y venir. Il y avait neuf enfants dans une même maison, un même tombereau les porte en terre, et leur pauvre mère les traînait..... le père suivait en dansant... il avait perdu la raison. Elle hurlait, elle appelait Dieu, elle était bouleversée corps et âme : « Enterrez mes neuf enfants » et je vous promets un cordon de cire qui fera le tour de votre église et pareillement le tour de votre croix; » j'avais neuf enfants que j'avais mis au monde, et voilà que la mort est venue me les prendre, sur le seuil de ma » porte, et je n'ai personne pour me donner une goutte d'eau. » Le cimetière est plein jusqu'aux murs, l'église pleine jusqu'aux degrés. Il faut bénir les champs pour enterrer les cadavres. . . . . .
. . . . . .
. . . . . La peste a emporté tout le monde (1). »

Une grande toile de M. Leullier, — *Chasse aux tigres dans les jongles, aux Indes,* — est bien inférieure à ses *Chrétiens livrés aux bêtes,* composition qui eut un si légitime succès.

Une place d'honneur à Mlle Henriette de Longchamp — une élève de Saint-Jean, — qui pourrait donner des conseils à Eugène Delacroix pour peindre les fleurs. Le *Vase de fleurs* de Mlle Longchamp est tout simplement une excellente chose. Couleur, dessin, exécution, — tout cela est digne de son maître.

Citons encore, — parmi les tableaux de genre et d'histoire, — *la Couronne de pervenche,* par M. Philippoteaux, — *la Magdeleine,* par M. Léon Riesener, — *la Tentation de saint Antoine, les Deux Mères, la Cuisine du Peintre, Famille malheureuse,* et *Intérieur d'Atelier,* par M. Octave Tassaert,—*Persée délivrant Andromède,* par M. Jollivet,—*l'Invasion des Romains dans les Gaules,* par M. Hugues Martin, — *le Mur mitoyen,* par M. Eugène Lepoittevin, — *Denis-Auguste Affre,*

(1) Ballade bretonne de M. de Lavillemarqué.

Digitized by Google

archevêque de Paris (25 *juin* 1848), par M. Lafon, — *la Moisson*, par M. Jobbé-Duval, — *Proclamation de la liberté des noirs aux colonies*, par M. Biard, — *Égalité.... au sérail*, et surtout *l'Hiver*, par M. Hamon, — *une Scène d'Hamlet*, par M. Guermann-Bohn; l'artiste a choisi le moment où le héros de Shakespeare dit à la pauvre Ophélia :

Je vous aimais autrefois.....
Vous n'auriez jamais dû me croire.....
Retirez-vous dans un couvent.....

— *Un Café au bord du Nil*, par M. Karl Girardet, — et un fort joli tableau de Daumier, — le caricaturiste du *Charivari*. — Daumier a transporté sur la toile la fable du bonhomme La Fontaine, — *le Meunier, son fils et l'âne;* il a choisi ce passage :

Quand trois filles passant, l'une dit : c'est grande honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge;
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe....

Parmi les paysagistes, nous ne devons pas oublier M. Desgoffe dont *le Saint-François Xavier* est une œuvre d'un beau style; — M. André Malathier, qui a au Salon une toile et deux pastels remarquables; — M. Justin Ouvrié, qui a rapporté de son voyage en Belgique de charmants intérieurs de ville; — M. William Wyld, cet Anglais de Paris, qui nous transporte des bords du Tibre à Venise, de Venise à Alger, d'Alger à Vérone, de Vérone en Bretagne et en Touraine, pour nous ramener de la Touraine à Padoue et à Venise; — M. Lavieille, dont le tableau intitulé *un Soir*, abonde en qualités distinguées. — M. Félix Ziem, enfin, nous fait voyager comme M. Wyld; nous ne nous en plaignons pas; M. Ziem est un guide des plus agréables, et nous le remercions vivement de nous montrer tour à tour les merveilles du Bosphore, les splendeurs de Venise et les magnificences des villa romaines.

La marine est toujours dignement représentée par MM. Morel-Fatio et Gudin; *une Vue de l'Avant-port, au Hâvre*, par le premier, et *Une partie de chasse écossaise*, par le second de ces artistes, attirent particulièrement l'attention.

M. Henri Scheffer a exposé cinq portraits; deux sont fort remarquables : celui qui est inscrit au livret sous le n° 1819 et celui de Louis Blanc dont la ressemblance est parfaite.

On distingue au milieu des nombreux envois de M. Marcel Verdier : *une Mère après les journées de juin* 1848; *portrait de M^me^ L....* — C'est de la belle peinture.

M. Pérignon, — une réputation qui décline, — avait le monopole des portraits de jolies femmes; — cette année, M. Landelle en a exposé de magnifiques; — sa collection renferme sept portraits de femmes et sept portraits de jolies femmes. Nous serons indiscrets une autre fois, nous trahirons les initiales. Il faut aussi citer une étude, *Clio*, et le portrait d'un conseiller d'État, M. Hély d'Oissel.

Arrivons aux dessins : — Vidal est toujours en première ligne, toujours aussi fin, aussi distingué. — *Une larme de repentir* et *Polymnie*, dessins rehaussés au pastel, sont bien supérieurs à

Digitized by Google

l'Ange déchu qui manque tout à fait de style et de caractère. Vidal a aussi un ravissant portrait; nous avons cru reconnaître Mme la princesse de Beauvau.

M. Yvon a aux Tuileries une série de dessins dans le style étrusque, — représentant les neuf Muses; — je préfère les dessins des années précédentes. Dans les deux compositions tirées de *l'Enfer* du Dante,—*l'Avarice* et *la Gourmandise*, — M. Yvon s'est complétement trompé; il a succombé dans sa lutte avec le poëte de Florence.

Je ne saurais assez vous recommander une ravissante petite aquarelle de M. Pisan,—*une Émigration*. — C'est un grand tableau. — Quatre dessins de paysage historique, au fusin, par M. Bellel, sont d'un très-beau style. Un nouvel athlète, M. Jules Schitz, leur fait une sérieuse concurrence, avec un seul dessin, *un Soir*.

Les *Cartons des vitraux de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Eustache*, font honneur à M. Hesse; — il faut également louer les dessins pour vitraux exécutés par M. Galimard, sa *Sainte Philomène*, fragment de la décoration générale du chœur de l'église Saint-Laurent, et son *Saint Jacques*, dessin au fusin. Ce dernier carton a été exécuté dans l'hémicycle de l'église de Vincennes.

Flers a quatre ou cinq beaux pastels.—Une lithographie inédite de Mouilleron obtient beaucoup de succès, et c'est justice. Il est impossible d'être plus coloré. Cette superbe planche reproduit une des meilleures pages de Robert Fleury, — *l'Incendie d'un quartier juif au moyen âge*.

Dans les galeries consacrées à la sculpture, nous trouvons *le Printemps*, statue en marbre de Paros, colorée aux acides, — une *Pénélope*, de M. Jules Cavelier, pensionnaire de Rome. M. d'Albert de Luynes est l'heureux propriétaire de ce marbre. — M. de Nieuwerkerke a dignement justifié la confiance de la ville de Tours; sa statue colossale de *René Descartes* répond à ce que l'on était en droit d'attendre de l'auteur du *Taciturne*.

M. Barre a exposé la statuette en ivoire de Mlle Rachel, et M. Antoine Vechte une coupe et un plat en argent repoussé qui ne sont pas moins remarquables que les ouvrages antérieurs du Benvenuto français. La coupe qui représente *l'Harmonie dans l'Olympe*, est réellement une œuvre de maître. — Mais ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est l'exposition de Préault, systématiquement refusé depuis quinze ans : — *un Christ en croix*, commandé par le ministère de l'intérieur, *Douleur*, statuette en bronze, un *Masque funéraire* (bronze), et deux cadres de médaillons, — également en bronze, — plus grands que nature et presque de ronde bosse. Tout cela est plein de couleur et de poésie; il est vrai que le dessin n'est pas toujours très-pur, mais il y a tant de qualités éminentes à admirer dans les œuvres de Préault qu'on n'a pour ainsi dire pas le temps de s'apercevoir de ses défauts.

En revenant par la peinture, nous avons encore découvert quelques tableaux, nous les notons ici : deux études de moutons crottés, par Troyon,—*un Chat prenant une souris*, par Philippe Rousseau,—un petit *Chien griffon* tout blanc sur un divan de satin bleu de ciel, par Heyrauld, — une *Almée* dansant, par M. Ernest Hébert, — deux tableaux de M. Steinheil, *Giroflées et attributs*.

Voilà, Monsieur, un rapide aperçu du Salon de cette année; voilà quelles sont les œuvres qui m'ont le plus frappé dans mes premières visites. Quand je dis *frappé*, je me sers d'une expression impropre, car il n'y a guère aux Tuileries de ces choses hors ligne qui suffisent à elles seules pour donner une grande importance à une exposition d'objets d'art. Plusieurs bons tableaux et quelques marbres remarquables m'ont, sans aucun doute, échappé; je vous en parlerai dans ma prochaine lettre; mais, quel que soit le mérite de ces ouvrages, ils ne changeront rien à l'impression qu'a

Digitized by Google

produite sur moi et sur tout le monde l'ensemble du Salon. — Il est fort peu brillant. — Qu'y trouvons-nous en effet? Les mêmes artistes faisant preuve du même talent, ou d'un talent qui tend chaque jour à se perfectionner, je le veux bien, — mais vous chercherez en vain quelque début éclatant qui fasse présager un homme destiné à agrandir le domaine de l'art, à ouvrir quelque perspective nouvelle, ou seulement à indiquer quelque voie inconnue, quelque sentier que n'ont pas encore foulé les profanes.

N'oubliez pas, Monsieur, que je ne vous cite pas cinq cents ouvrages vraiment dignes d'attention, et que le catalogue renferme près de 2,600 numéros! C'est vous dire que les Tuileries ont donné asile à toute une armée de médiocrités superbes.

A. Stasian.

Digitized by Google

SALON DE LA HAYE.

La Haye, 20 juillet 1849.

A M. le Rédacteur en chef de LA REVUE DE BELGIQUE.

M. De Keyser a envoyé deux toiles au Salon de La Haye, — une étude représentant *une jeune Italienne,* et une grande page — *La bataille de Seneffe* (11 août 1674) qui lui a été commandée par Guillaume II pour servir de pendant à la *Bataille de Nieuport.* — L'étude de M. De Keyser a plus de succès que son tableau d'histoire; ces deux ouvrages sont peints avec le talent habituel de l'artiste, cela est très-habilement fait, on reconnaît de suite la main d'un homme qui connaît parfaitement son métier; en un mot si l'on est d'accord pour louer l'exécution de M. De Keyser — qui fera bien cependant de ne pas trop abuser de la touche, — on est loin de se montrer satisfait de la composition et du dessin de la *Bataille de Seneffe.* Il y a plus de grandeur dans la *Bataille de Nieuport,* les groupes se lient mieux entr'eux, la distribution de la lumière est plus heureuse. L'air manque dans la *Bataille de Seneffe,* cette toile n'a pas de profondeur. On trouve avec raison que Guillaume III, — le héros de la journée, — dont le cheval est très-raide, — est trop relégué au second plan. En somme, si vous détaillez l'œuvre de M. De Keyser, vous y découvrirez de beaux groupes, plusieurs figures traitées avec beaucoup de talent, mais vous y chercherez en vain la première qualité d'une œuvre d'art,— l'ensemble. Cela est décousu comme la *Bataille de Lépante* de M. Slingeneyer.

Permettez-moi de suivre un peu ma fantaisie en rendant compte des œuvres exposées par les artistes Hollandais; au lieu d'entreprendre quelque classification bien monotone, je m'en rapporterai à mes souvenirs et je commencerai par les tableaux qui m'ont le plus vivement impressionné.

Un jeune homme — M. Kuytenbrouwer, — dont je ne connaissais pas la peinture, a envoyé deux paysages du plus beau faire; il y a dans le *Souvenir de Fontainebleau* et dans la *Chasse de Henri II, roi de France,* une fougue, une vigueur, une hardiesse toute magistrale. Je regrette que M. Kuytenbrouwer n'ait pas su se garder d'une faiblesse commune à la plupart des paysagistes; ces messieurs ont presque tous la manie de peindre la figure sans avoir fait les études nécessaires; — dans la *Chasse de Henri II,* M. Kuytenbrouwer a prodigué les personnages, et il a eu tort, je

Digitized by Google

n'hésite pas à le lui dire. J'ai son talent en trop grande estime pour songer à lui cacher la vérité. M. Kuytenbrouwer reviendra promptement de son erreur, j'en suis convaincu. Il n'est pas homme à se laisser éblouir par le succès de ses paysages, c'est de bon augure pour ses figures; — travailleur infatigable, il a à peine remporté une victoire qu'il reprend sa palette et ses pinceaux avec une ardeur nouvelle. Après avoir voyagé en France, il parcourt maintenant la Belgique, et doit, si je ne me trompe, se trouver en ce moment dans les Ardennes.

M. Hoppenbrouwers, qui a au Salon un clair de lune d'une distinction rare, d'une poésie vraie, d'une finesse de tons remarquable, d'un faire puissant, — a, lui aussi, quitté la Hollande et est allé planter sa tente à Fontainebleau, au milieu de cette superbe forêt si chère aux paysagistes.

Une *Vue de ville* par M. Leickert avec des figures par Rochussen est un tableau plein de détails heureux, mais dont le coloris est évidemment faux. Les figures de Rochussen sont délicieuses. On ne se lasse pas d'admirer ce charmant esprit. Il est fâcheux que son tableau — *un Parc* (*fin du* XVII^e^ *siècle*) — ne soit pour ainsi dire qu'une brillante esquisse. Que de finesse dans chaque personnage, quel choix heureux d'expression, quel goût exquis dans les moindres détails des costumes! — Une aquarelle de Rochussen obtient un succès du meilleur aloi.— Puisque je vous parle d'un homme d'esprit, je suis tout naturellement amené à m'occuper des œuvres de MM. David Bles et Verveer. Le premier est un peintre de genre, le second un paysagiste, tous deux sont des hommes d'un rare talent, d'une intelligence distinguée, d'une verve entraînante. Le charme qu'ils répandent sur toutes leurs compositions, le cachet particulier qu'ils leur donnent, les ferait prendre pour des artistes français, si, par leur exécution, ils ne se rattachaient évidemment à l'école hollandaise. On n'a pas un esprit plus observateur que M. Bles,— on ne rend pas la nature d'une manière plus éblouissante que M. Verveer; il y a quelque chose de prestigieux dans son faire. Je l'engage cependant à se mettre en garde contre sa grande facilité; elle le fait parfois tomber dans le papillotage; la *Vue prise aux environs de Bruxelles* en est un exemple.

La Dime par M. Vandenbergh, d'Harlem, a de belles qualités de coloris; les détails sont habilement exécutés.

Quand Horace Vernet voulut peindre un pendant à sa Judith s'apprêtant à trancher la tête au général de Nabuchodonosor, il choisit le verset 11 : « Elle sortit peu après, et donna à sa servante la tête d'Holopherne, lui commandant de la mettre dans son sac. »—Vernet échoua complétement. M. Van Beveren ne me paraît pas avoir été plus heureux en traitant le même sujet. Les deux *portraits* exposés par cet artiste sont bien supérieurs à sa *Judith tenant la tête d'Holopherne*.

M. Vanderbrugghen peint avec talent les chiens de chasse; sa manière est un peu dure.

Depuis le Salon de Bruxelles, M. Bilders a fait d'incontestables progrès. Son coloris n'a plus cette uniformité qui donnait à ses tableaux un aspect monochrome.

M. Bosboom, l'éminent artiste, n'a pas exposé de tableaux, mais il n'a pas voulu s'abstenir entièrement et il a envoyé trois merveilleux dessins; j'aime surtout l'*Intérieur de la vieille église de Delft*. C'est vraiment un dessin de maître.

Une *École gardienne*, et de jolis bambins jouant entre eux, par M. Canta, sont des tableaux qui ne manquent pas de mérite;—comparé à ces deux autres compositions, le *Retour de l'école* est une œuvre très-faible.

M. Dubourcq est un peintre sérieux; ses deux paysages sont remarquables; mais son *Souvenir d'Italie* m'a surtout fait plaisir. Cela est vrai; — on s'aperçoit de suite que l'artiste a fait un long séjour dans le pays qu'il reproduit.

Digitized by Google

Il y a de bonnes parties dans les paysages de M. Breuhaus de Groot. Je voudrais y voir plus de style, l'exécution pêche aussi par la sécheresse. M. Breuhaus de Groot étoffe lui-même ses tableaux et il s'en tire très-bien; ses animaux sont surtout remarquables.

Je vais évidemment passer pour un profane aux yeux d'une bonne partie de la Hollande, mais malgré mon vif désir de ne blesser personne, je ne puis, — comme trop de monde, — encenser M. Kruseman et le proclamer un peintre de génie. Pour moi, M. Kruseman est tout simplement un artiste qui sait passablement son métier, — mais rien de plus; — là s'arrête mon enthousiasme. Le *Christ* de M. Kruseman est même une assez triste chose, et ses cinq portraits sont peints d'une manière parfaitement uniforme, parfaitement bourgeoise. J'ai entendu, il y a quelques jours, un de nos compatriotes que j'ai rencontré au Salon, comparer le talent de M. Kruseman à celui de M. Decaisne et dire : « C'est un Decaisne — au petit pied. » Le mot est beaucoup plus juste qu'on ne le croit. — Du reste, je dois reconnaître que ce ne sont pas précisément les artistes hollandais qui s'extasient devant les productions de M. Kruseman qui, à force de se l'entendre répéter, a fini par se croire réellement du génie; c'est maintenant chez lui une conviction si bien enracinée que lorsque, l'an dernier, il vint visiter le Salon de Bruxelles, il trouva tout naturel de prier un de nos artistes de ne pas dévoiler l'incognito sous lequel il se cachait afin de se dérober à toute espèce d'ovation !

Il est très-curieux de lire les compte rendus des journaux hollandais; ils ne tarissent pas sur la grâce, la distinction, la noblesse de la pose que — selon eux — on remarque dans les portraits de M. Kruseman. Ils oublient sans doute que tout le monde connaît — au moins par la lithographie, certain portrait — assez étrange — de Guillaume II.

Un tableau de M. Hans Gude, — *Montagne de Norwège*, — donne lieu à des éloges et à des critiques également exagérés. La vérité, c'est que cet artiste a tiré un parti fort remarquable d'un sujet qui ne paraissait pas fait pour inspirer un peintre; l'effet est puissant, il y a quelque chose de magique dans le faire, en un mot M. Hans Gude a fait un bon tableau, — mais de là à un chef-d'œuvre, comme le soutiennent certains Aristarques, — il y a loin encore.

M. H. Van Hove a deux tableaux et un portrait où l'on retrouve son talent habituel; on désirerait cependant un peu plus de transparence dans les chairs. Les accessoires sont toujours traités avec beaucoup de soin.

M. Israels est un jeune artiste d'Amsterdam qui mérite d'être encouragé. Il s'est inspiré du chapitre X du Lévitique :

1. Alors Nadab et Abiu, fils d'Aaron, ayant pris leurs encensoirs, y mirent du feu et de l'encens dessus, et ils offrirent devant le Seigneur un feu étranger, ce qui ne leur avait pas été commandé.

2. Et en même temps, un feu étant sorti du Seigneur les dévora, et ils moururent devant le Seigneur.

M. Israels a choisi le moment où Aaron trouve ses fils morts au pied de l'autel. Son œuvre se distingue par le style, l'élégance du dessin et un ensemble qui ne manque pas de grandeur. M. Israels est dans une bonne voie, on ne saurait assez l'engager à y persévérer, tout en s'efforçant de donner plus de solidité à sa peinture.

M. Ten Kate, dont tout le monde connaît les charmantes et spirituelles aquarelles, soutient dignement sa réputation. Il en est de même de M. Van Os, dont les dessins et les tableaux ont beaucoup de succès. L'âge n'enlève rien à M. Van Os de son talent si distingué. Ses *Fleurs* sont surtout exécutées de main de maître.

Digitized by Google

Le *Jean van Oldenbarneveldt* de M. S. Opzoomer pèche par des négligences de dessin et par la couleur qui, en général, est fausse. Le brun domine, on dirait que M. Opzoomer trempe son pinceau dans du bitume.

M. Schelfhout est en pleine décadence ; il n'a jamais voulu prêter l'oreille aux conseils de la critique et chaque année on l'a vu exagérer ses défauts qui ont bientôt absorbé certaines qualités — bases peu solides d'une réputation éphémère. Je ne sais vraiment comment parler de la *Vue prise aux environs de Cassel*, par exemple. Tout est lourd dans ce tableau où l'air n'a jamais existé; il est impossible de distinguer les arbres tant ils se détachent peu l'un de l'autre. Cela est triste, très-triste.

M. Waldorp n'est pas descendu aussi bas que M. Schelfhout, mais il est, lui aussi, inférieur à lui-même. Les eaux de sa *Mer agitée* manquent de transparence; la touche est lourde.— *Le calme* est, sous tous les rapports, préférable; il y a dans cette dernière toile des parties qui rappellent le meilleur temps de M. Waldorp.

J'ai retrouvé à La Haye *La délivrance de Leyde*, de M. Wittkamp, et je regrette de ne pouvoir modifier le jugement que j'ai porté sur cette grande page, lorsqu'elle fut exposée à Bruxelles. M. Wittkamp devrait se rappeler le succès de son *Hivernage dans la Nouvelle-Zemble*, et se renfermer dans des proportions qui conviennent mieux au caractère de son talent.

Il me reste à louer les qualités distinguées que l'on trouve dans certains paysages de MM. Lieste et Van der Maaten, et à adresser à M. Roelofs des éloges pour ses récents progrès; je l'engagerai cependant à ne pas abuser des glacis et à étoffer lui-même ses tableaux, car la couleur de M. L. Robbe est fort peu en harmonie avec le coloris du jeune paysagiste hollandais. Il résulte de cette collaboration des tons criards qui détruisent l'unité d'un tableau.

Je ne sais trop si je dois vous parler de la sculpture; elle est d'une pauvreté désespérante. Pour l'acquit de ma conscience, je vous dirai cependant que *la Nymphe* et *le Sommeil de l'enfant*, par M. Geerts, de Louvain, sont deux marbres qui annoncent un homme d'un talent réel, mais qui manquent absolument de style; je dois adresser le même reproche et bien d'autres encore au *Bacchus* de M. Stover, et aux deux statuettes de M. Van der Ven.

M. Brouwenaar, d'Amsterdam, s'est inspiré de ces vers du *Lutrin :*

> . . . . . La Mollesse oppressée
> Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée,
> Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
> Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Son modèle en plâtre est assez heureux d'expression; mais le style, le style!.... Il paraît que c'est le côté faible de messieurs les statuaires.

Si l'exposition de La Haye ne nous a pas montré beaucoup de chefs-d'œuvres, c'est que les chefs-d'œuvres sont rares en ce bienheureux XIX^e^ siècle, et nous devons nous estimer très-heureux d'avoir rencontré un assez grand nombre d'œuvres remarquables. Le Salon révèle d'ailleurs de notables progrès dans l'école hollandaise et des tendances auxquelles on ne peut qu'applaudir. Nos voisins commencent à rechercher la poésie, les effets pittoresques ; ils ne se préoccupent plus exclusivement de l'exécution matérielle. Il y a en Hollande une petite pléïade d'hommes d'élite dont nous trouverons les rangs plus serrés au prochain Salon, et qui sont évidemment destinés à diriger l'école dans la voie du progrès.

Agréez, monsieur, etc.

Louis Van Roy.

Digitized by Google

REVUE NÉCROLOGIQUE.

THÉODORE WEUSTENRAAD. — HUBERT-FRANÇOIS PRUME.

Notre dernière livraison était composée, quand la fin prématurée du poëte Weustenraad plongea dans le deuil toute la Belgique littéraire. Nous ne pûmes qu'annoncer à nos lecteurs ce triste événement : « Il appartient, disions-nous, à ce recueil qui avait éveillé ses plus vives sympathies, de raconter la vie de l'homme de bien et la carrière du poëte. » Cette tâche nous incombait. Si la Belgique était veuve d'un poëte éminent, nous perdions un excellent ami. Tout le monde connaît le talent de Weustenraad; nous qu'il honora de son amitié, nous eussions surtout parlé de son cœur. Mais nous ne pouvions prévoir alors que nous aurions à pleurer à la fois sur deux gloires éteintes, sur deux jeunes et nobles cœurs glacés dans la tombe. Le fléau semble choisir ses victimes, et désigner à la mort les plus beaux génies, les âmes les plus généreuses.

Notre intention était, en effet, de raconter la vie et les travaux de Weustenraad dans une courte notice biographique, autant que nous le permettrait l'émotion d'un malheur encore si récent. Aujourd'hui, l'Académie ayant chargé son secrétaire perpétuel, M. Quetelet, d'écrire la biographie du poëte, il y aurait témérité à nous d'entreprendre un travail sur ce sujet : nous reproduirons celui de M. Quetelet, ou nous en donnerons à nos lecteurs une analyse détaillée.

Nous devons toutefois, dès à présent, payer le tribut de nos regrets personnels à la mémoire de l'ami qu'une mort cruelle vient de nous ravir, et rappeler en quelques mots les principaux titres de Weustenraad à l'admiration de ses concitoyens, en jetant un rapide coup d'œil sur cette vie si courte, mais si bien remplie.

Théodore Weustenraad est né à Maestricht, le 9 novembre 1806. Il fit ses études à l'Université de Liége, et y obtint le diplôme d'avocat.

De retour dans sa ville natale, il rédigea l'*Éclaireur*, de Maestricht, jusqu'à l'époque de la révolution de 1830, à laquelle il prit une grande part. Il continua dans le *Politique* la lutte pour l'indépendance nationale et les libertés politiques, lutte qu'il avait commencée avant 1830 dans l'*Éclaireur*.

Digitized by Google

Il remplit à Liége, pendant plus de quinze ans, les fonctions d'auditeur militaire, avec un zèle et une austérité au-dessus de tout éloge.

Weustenraad fut l'un des fondateurs de l'Association pour l'encouragement de la littérature en Belgique : on sait que cette Association publia la *Revue belge* et lutta constamment contre le préjugé, si vivace alors, qui refusait aux Belges la gloire littéraire. Il s'empressait d'accueillir et d'encourager les jeunes gens chez lesquels il avait cru deviner quelque espérance d'avenir : il ne négligeait rien pour leur ouvrir la route du succès, lui qui souvent négligeait le soin de sa propre renommée. Nous acquittons nous-même une dette de reconnaissance, en rendant ce témoignage à la mémoire de celui dont les conseils et l'amitié ne nous abandonnèrent jamais.

Weustenraad semblait plus heureux des succès de ses amis que des siens même. On a dit, pour caractériser son talent, qu'il avait des émules et point de maître : il faut ajouter, à la louange de son cœur, qu'il ne pouvait avoir que des émules et point de rivaux.

En 1832, Weustenraad débuta par ses poésies intitulées *Chants du Réveil*, pages empreintes d'un patriotisme ardent et d'un véritable lyrisme. Il fit représenter à Liége, le 13 mars 1835, un drame en cinq actes et en prose : *Laruelle, ou le banquet de Warfusée*. Ce drame, écrit en quelques jours, était destiné à faire passer dans l'âme du peuple le sentiment de liberté qui animait l'auteur. Cinq ans plus tard, le poëte lyrique se révéla tout entier et fit son chef-d'œuvre : *Le Remorqueur*. Il publia ensuite deux de ses odes les plus remarquables : *Le Haut fourneau* et *La Charité*.

Lorsqu'en 1846 nous eûmes, avec quelques amis, le projet de fonder une nouvelle *Revue littéraire*, Weustenraad fut l'un des premiers écrivains qui applaudirent à cette pensée et nous promirent leur concours : nous étions sûrs d'avance que son appui ne pouvait manquer à une publication destinée à faire connaître des talents ignorés. Il ne nous dissimula aucun des obstacles, aucun des ennuis que nous aurions à traverser, mais il nous engagea à lutter avec persévérance, et ne cessa d'enrichir de ses œuvres ce recueil, jusqu'au moment où, comme s'il eût pressenti sa fin prochaine, il réunit dans un seul écrin toutes les perles tombées de ses doigts, et publia ses *Poésies lyriques*. Voici les titres des odes qui parurent la première fois dans la *Revue de Belgique*, et qui font partie de son dernier volume :

1846.	1847.	1848.
La démocratie.	Hymne au siècle (lue a l'Académie).	L'honnête homme.
Les larmes.	Prière au bord d'une houillère.	Fantaisie.
Aux conquérants parisiens.	Harmonie.	Amertume.
		Vœu.

En 1847, notre poëte fut nommé auditeur militaire à Bruxelles; il avait, jusqu'à cette époque, dirigé la rédaction de *la Tribune de Liége*. Weustenraad était de ces hommes profondément affectueux qui s'attachent aux lieux qu'ils habitent, au sol qui leur donne des fleurs, au toit qui les abrite, et à un cercle de vieux et bons amis : il avait vécu sur les bords riants de la Meuse, et ne pouvait vivre ailleurs. Depuis son départ de Liége, sa santé s'altérait à vue d'œil; nul doute que cet affaiblissement de sa constitution ne l'ait prédisposé aux atteintes de l'épidémie qui l'a si subitement emporté. Ses dernières poésies portent le cachet d'un sombre découragement.

Weustenraad traversa Liége le 22 juin pour se rendre au milieu de sa famille, à Jambe, près de Namur; il y était le lendemain et ne ressentait encore aucun symptôme du mal terrible qui devait l'enlever en quelques heures. Le matin, il jouait avec les enfants sur le seuil de la maison : le soir, le poëte chantait dans le ciel.

Digitized by Google

Weustenraad ne laisse après lui, dit-on, que peu de fortune. Sa vie fut un long dévouement; occupé constamment des autres, il s'oubliait lui-même.

Si quelque chose pouvait adoucir les regrets de ceux qui l'ont connu, ce serait l'unanimité des hommages rendus à sa mémoire. Le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles a fait inscrire son nom en lettres d'or dans la salle de ses séances. Une médaille est consacrée à son souvenir par le Cercle artistique qui vient de s'ouvrir à Liége. Les amis de Weustenraad ont résolu de lui élever un monument au cimetière de Jambe. Enfin, M. Adolphe Mathieu, son émule et son ami, a exprimé noblement sa douleur dans des vers que nous sommes heureux de citer ici :

Cum superis.

Est-il vrai? se peut-il? Non, non, dis-moi qu'ils mentent,
Que pour trouver du neuf leurs journaux se tourmentent,
Que la nouvelle est fausse, et que demain... ce soir...
Non : j'en crois ces sanglots, ces cris de désespoir,
Ces larmes que je cache en vain, cet anathème
Que je jette à la mort, au monde, à Dieu lui-même;
Non, la nouvelle est vraie, et j'ai vu de mes yeux
Ton âme, ô noble ami, remonter vers les cieux!
Je l'ai vue, échappant à nos communes fanges,
Resplendir au milieu du saint concert des anges,
Comme un astre de plus au front du firmament;
Et, tandis qu'absorbés dans cet événement,
Nous ne trouvons, hélas! que des pleurs à répandre,
Lui, comme cet oiseau qui renaît de sa cendre,
A l'heure du suprême et solennel adieu
Du sommeil d'ici-bas s'éveille au sein de Dieu.

Fais taire tes sanglots, ô Belgique éplorée!
De nos terrestres jours qu'importe la durée,
Quand, si vite passés, ils sont si bien remplis?
Si pour lui désormais les temps sont accomplis,
Sa gloire au moins nous reste et s'incruste et rayonne
Comme un pur diamant à ta chaste couronne!
Poëte aux chants divins, ne nous laisse-t-il pas
Un nom vainqueur des ans et vainqueur du trépas,
Un de ces noms aimés qui, rivés dans nos âmes,
En font jaillir toujours ces généreuses flammes
Par qui l'homme s'épure et dont l'humanité
Pour atteindre à son but invoque la clarté?
N'a-t-il pas, dans un livre à jamais admirable,
Laissé de son passage une trace durable?
Élevé de ses mains, aux lettres, aux beaux-arts,
Un de ces monuments qui fixent les regards,
Et, poëte inspiré, dans sa verve féconde,
Dit avant de mourir son dernier mot au monde?

Fais taire tes sanglots, noble Belgique! Et nous,
Frères, devant sa tombe inclinons les genoux,
Bénissons-le, ce Dieu qui frappe et récompense,
Jusque dans les douleurs que sa main nous dispense,
Et prions, quand pour nous s'ouvrira le tombeau,
De ne pas mériter un souvenir moins beau,
Un hommage moins saint, des regrets moins sincères
Du peuple dont sa voix consolait les misères,
Des amis que sa mort a plongés dans le deuil,
Du pays tout entier dont il était l'orgueil,
Des lettres qu'il chérit jusqu'à sa dernière heure!
« En sons harmonieux le doux cygne se pleure. »
Eh bien! pleurons l'ami qui nous quitte aujourd'hui,
Poëtes, dans des vers qui soient dignes de lui,
Des vers qui, rappelant les phases de sa vie,
D'un souvenir si pur nous la montrent suivie
Et lèguent comme exemple à la postérité
Un nom sans tache, un nom par la gloire adopté,
Car celui-là fut grand, digne d'un culte austère,
Qui joignit à l'esprit un noble caractère,
Et, fidèle toujours à ses premiers penchants,
Sut rester bon pour tous, même pour les méchants.

Mons, le 27 juin 1849.

Weustenraad est mort à 43 ans, dans les bras de sa famille, et il a été pleuré par la patrie entière. Cette patrie qu'il aimait tant, conservera religieusement son souvenir.

Une autre tombe s'est ouverte plus près de nous. L'un des virtuoses qui ont porté le plus loin la gloire de notre école musicale, vient de mourir à Liége, à l'âge de trente-trois ans, d'une foudroyante attaque de choléra. Nous avons vu Prume encore, jeudi dernier, faire sa partie de premier violon dans un de ces beaux quatuors de Beethoven qu'il aimait tant; loin d'avoir quelque pressentiment de sa fin, il semblait plus gai, plus heureux que de coutume. Le lendemain il se rendit

Digitized by Google

au Conservatoire, et ce fut en donnant des conseils à ses élèves qu'il ressentit les premières atteintes de l'épidémie : il est mort samedi, à midi, après vingt heures d'atroces souffrances.

La plupart de nos lecteurs ont entendu Prume, et nous croyons aller au devant de leurs désirs en disant quelques mots de la vie et des succès du violoniste.

Hubert-François Prume est né à Stavelot, le 5 juin 1816; il est mort à Liége, le 14 juin 1849.

Dès son extrême jeunesse, il montrait de rares dispositions musicales. M. Fischbach Malacord, de Stavelot, devina ce talent naissant et lui donna l'éducation première. Un autre protecteur succéda à M. Fischbach, ce fut l'un des plus grands praticiens de notre pays, le docteur Ansiaux, en qui l'artiste trouva un second père.

A l'âge de douze ans, Prume avait composé déjà un rondeau pour le violon; peu de temps après, il obtint un premier prix au Conservatoire de Liége. L'habile directeur de cet établissement, M. Daussoigne-Méhul, conduisit son élève à Paris, où Habeneck dirigea pendant deux ans ses études.

Prume était, depuis 1833, attaché au Conservatoire de Liége. Les principales villes de l'Europe ont consacré sa renommée. Il ne dut ses triomphes qu'à son talent, car personne moins que lui ne fut ce qu'on appelle un homme adroit. Il était fier avec raison, et ne voulait pas être protégé. Il n'accepta jamais d'autre patronage que celui des hommes qui avaient pris soin de son enfance. Il se fit même accuser de roideur par quelques Mécènes bourgeois. Son caractère était simple, ses goûts bornés; il vivait modestement de ses appointements de professeur, et l'or recueilli dans ses voyages artistiques lui servait à soutenir des parents peu favorisés de la fortune. Il aimait surtout un neveu, joli enfant plein d'heureuses dispositions, dont il est resté le protecteur même au delà de la mort, car dans une disposition testamentaire il a laissé de quoi subvenir à l'éducation de cet enfant. — Prume était un vrai cœur d'artiste.

Voici en quels termes l'*Annuaire dramatique*, publié à Bruxelles en 1840, apprécie le talent du violoniste :

« Prume est un artiste brillant : il est peu de violonistes aussi remarquables sous le rapport du mécanisme; et depuis Paganini, peut-être, il n'est point de virtuose qui se joue avec plus d'audace et de bonheur des diverses sortes d'arpéges, des doubles sons harmoniques, et des traits vulgairement nommés *casse-cou*.... A cette faculté, Prume joint une grande puissance de son et le mérite si rare de *bien chanter* sur son instrument. »

« Le célèbre violoniste Prume, de Liége, que nous avons entendu, dit un journal de Berlin (1), » a constamment recueilli l'approbation la plus bruyante. Tous les connaisseurs sont enthousias- » més de son jeu et le placent à côté des plus grands maîtres de notre époque. »

Le talent de Prume s'était entièrement modifié depuis lors. Sa fougue s'était calmée; il était devenu l'un des rares représentants de la grande école classique. Il avait aussi fait de remarquables progrès comme compositeur. Qu'il nous soit permis de reproduire ici, sous ce double rapport, le jugement qu'en a donné l'un de nos collaborateurs :

» Ce n'est plus cette fougue qui ne connaissait souvent aucune borne, c'est un jeu plein de puissance, où l'on retrouve toujours cette ardeur d'autrefois, mais cette ardeur, chaque jour maîtrisée par l'étude, est devenue une des qualités distinctives du talent du violoniste liégeois. Si nous

---

(1) Novembre 1840.

Digitized by Google

ne nous arrêtons pas à l'*Air varié sur un thême d'Hérold*, morceau d'ailleurs très-remarquable, c'est que nous désirons surtout vous parler de l'œuvre capitale de M. Prume. Nous avons vu l'artiste prendre son violon et son violon a pleuré, et tous, sans pouvoir nous en rendre compte, nous nous sommes senti des larmes dans les yeux. Nous avions oublié le programme : en sortant, on nous a dit que cette douce élégie était intitulée *la Mélancolie*. Il faut que l'artiste ait mis là toute son âme, car nous nous en étions douté (1). »

Prume était chevalier de l'ordre de famille de Saxe et maître de chapelle honoraire du grand-duc de Saxe-Cobourg et Gotha.

Nous empruntons au *Journal de Liége* le triste récit de la cérémonie funèbre où une foule compacte, se pressant autour du cortége, donnait un éclatant témoignage de ses regrets :

« L'enterrement de Prume a eu lieu à onze heures. Les arts et l'amitié se sont empressés, avec une unanimité qui l'honore, de lui rendre les derniers devoirs. Le cortége est parti de Saint-Jacques. La compagnie des chasseurs-éclaireurs, dont il faisait partie, avec la musique, accompagnait le cercueil, porté par des gardes; on y voyait l'archet de Prume, voilé d'un crêpe, à côté de ses insignes de musicien des chasseurs-éclaireurs de la garde civique et de sa croix de l'ordre de famille de la branche Ernestine de Saxe.

» Au sortir de l'église et sur la place Saint-Jacques, une décharge a retenti sur sa bière. Le cortége s'est ensuite mis en marche. Des professeurs du Conservatoire, des députations du Cercle artistique et de l'Association musicale, de nombreux amis, plusieurs proches parents du mort, composaient ce funèbre convoi.

» Les coins du poële étaient tenus par M. Dupont, professeur de violon au Conservatoire, MM. les secrétaires du Cercle et de l'Association et un garde-éclaireur.

» Arrivé sur la place du Conservatoire, le cortége s'est arrêté, et M. Daussoigne, directeur, a lu avec émotion le discours suivant :

» MESSIEURS,

» La mort de Prume est une perte immense pour les arts, douloureuse pour les amis de cet » homme de bien, irréparable pour sa vieille mère, dont il était l'unique appui.

» D'autres vous diront, dans un moment plus calme, ce que mon émotion ne me permet pas de » retracer ici : son dévouement à l'art qui l'honora et la renommée qui couronna ses travaux en » France, en Allemagne, en Suède et jusques en Russie. Cet homme célèbre, fêté, honoré par tant » de souverains, avait la conscience de tout son mérite comme artiste et n'en faisait mystère à per- » sonne!..... Ce n'était pas chez lui de l'orgueil, car il applaudissait avec enthousiasme au talent » de ses rivaux en gloire; c'était plutôt la confiance en soi de l'homme supérieur, qui marche » dans sa force et ne soupçonne même pas le besoin d'afficher une modestie d'emprunt.

« L'école des violonistes fondée à Liége par ce grand artiste ne périra pas avec lui : ses nom- » breux élèves, couronnés dans les concours publics, garderont religieusement ses traditions mu- » sicales et la mémoire de ses soins paternels. Messieurs, dans une institution où chaque profes- » seur est un modèle d'exactitude et de dévouement, Prume donna toujours l'exemple de la » discipline et du zèle. Certes, au temps où nous vivons, le courage artistique a sa valeur, et

---

(1) *Revue de Belgique*, 1846, t. Ier : *Concert de M. Prume*, pp. 42-45.

Digitized by Google

» Prume le possédait au plus haut degré. Bien qu'il ressentît les premières atteintes du mal qui » devait nous le ravir, nous le vîmes prodiguer des conseils à ses jeunes disciples jusqu'à l'heure » où ses forces, trahissant sa volonté, le contraignirent de regagner à grand'peine son lit de » souffrance. Soldat d'Apollon, notre malheureux collègue tomba glorieusement sur la brèche, et » sa main glacée n'abandonna ses armes qu'au moment où il reçut le coup mortel ! (1)

» Adieu, Prume ! Adieu, vous que j'aimai longtemps comme l'un de mes fils, et que j'eus le rare » bonheur de conserver comme un ami jusqu'au dernier jour..... Puissiez-vous jouir de la paix » des justes ! »

» A la suite de cette lecture, M. Daussoigne a prié le Cercle et l'Association de se joindre au Conservatoire pour consacrer une médaille à la mémoire de Prume, pensée dont le jeune artiste était digne d'être l'objet, et à laquelle nous applaudissons de tout cœur.

» Quand le cortége, parvenu au cimetière, a été rassemblé sur le bord de la fosse, M. Ed. Wacken, au nom des amis du défunt, a jeté une couronne de laurier sur le cercueil, en improvisant quelques adieux touchants :

» François, a-t-il dit en finissant, bien des couronnes t'attendaient encore dans cette carrière que tu parcourais avec tant d'éclat ; prends celle-ci encore et emporte-la avec toi, car elle s'adresse à l'honnête homme, et elle t'est offerte au nom de tes pauvres parents, dont tu fus le soutien ; au nom de tes collègues et de tes camarades ; au nom de tes nombreux amis ; enfin, au nom de tous ceux qui t'ont connu ; car tous, ils ont apprécié la bonté, la simplicité de ton cœur généreux. Adieu, François, ou plutôt au revoir dans une vie meilleure ! »

— J'abrégeai, autant que je le pus, la triste mission dont j'étais chargé ; car j'avais aperçu derrière moi les parents de l'artiste qui fondaient en larmes. La douleur de cet enfant qu'il avait aimé, émouvait surtout la foule.....

Pleurons sur ceux qui nous étaient chers et qui se sont éteints dans la fleur de l'âge, et adorons les décrets de Dieu. Théodore, François, il ne vous a rappelés à lui avant nous que parce qu'il vous trouvait plus dignes de goûter auprès de lui l'éternelle félicité des justes.

Ed. W.

Liége, 17 juillet.

---

(1) Nous pouvons citer un fait à l'appui de ce jugement. Peu de temps avant d'expirer, Prume appela notre ami Léon M***, qui l'a soigné avec dévouement pendant sa maladie ; il lui demanda son violon et donna encore quelques coups d'archet, puis retomba épuisé sur son lit de souffrance.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Les concours du Conservatoire viennent de se terminer. Sans vouloir raconter ici ces luttes artistiques, nous pouvons constater les excellents résultats qu'elles ont amenés. Le cor se soutient, la flûte, la clarinette brillent toujours du même éclat, la contrebasse éclipse le violoncelle, les trompettes et les trombones lancent des fanfares pleines de bruyantes espérances, seul le basson semble pleurer tristement sur les infortunes criardes du haut-bois : — puissent ces deux *fagots* se consoler entre eux.

En historien fidèle, nous ferons comme le public qui reporte tout son intérêt sur les classes qui l'amusent et nous dirons quelque mots du piano, du violon et du chant.

M. Michelot n'avait à nous présenter que deux ou trois jeunes gens pleins d'heureuses dispositions, mais évidemment au-dessous du premier prix. Ce n'est que partie remise. Dans la classe des demoiselles confiée à Mme Pleyel, la lutte a pris des proportions plus grandes. Ce ne sont plus des élèves, mais des artistes; on retrouve là les éminentes qualités de la grande pianiste, disons aussi qu'on y voit une fâcheuse tendance vers des écarts rythmiques — vers la *préciosité* du sentiment — comme dirait M. Sainte-Beuve — tendance contre laquelle Mlle Bienaimé et Mlle Abraham feront sagement de se tenir en garde.

M. De Bériot et M. Gleichauff, le maître et le disciple ont obtenu un triomphe d'enthousiasme. La pureté, le goût, l'élégance du style, l'ampleur et le brillant de l'exécution qui caractérisent la grande et noble école du violon, se retrouvent à un haut degré chez M. Gleichauff. Les cours de MM. Wéry et Léonard ont donné d'excellents élèves.

Les chanteurs n'ont pas obtenu de premier prix. M. Vibier, ténor un peu guttural, est doué d'heureuses qualités. Certaines parties de l'air de *Fra Diavolo* auraient mérité le premier prix, si l'ensemble n'avait ramené le triomphe de M. Vibier à une distinction plus modeste. La classe des chanteuses a vu couronner une des meilleures élèves qui soient sorties du Conservatoire depuis Mlles Hillen et Bonduel. Mme Rauis a chanté, vocalisé, dit et détaillé l'air du *Caïd* avec beaucoup d'esprit et de talent.

Le Conservatoire vient de faire une tentative qui n'a pas été très-heureuse sous bien des rapports, mais il faut de l'indulgence pour un coup d'essai improvisé en quelques mois. Suivant en cela l'exemple du Conservatoire de Paris, M. Fétis a confié à M. Planque le soin de faire exécuter, par les élèves de la classe de chant, quelques fragments d'opéra-comique et de grand-opéra.

L'intention est excellente, mais les moyens adoptés ne nous semblent pas destinés à donner des résultats complétement satisfaisants. On veut un professeur spécial de déclamation lyrique ce qui, de toute évidence, n'est qu'une des subdivisions importantes de l'art du chant. Il faut laisser au professeur chargé de ce cours l'ensemble de sa tâche : l'étude et le respect des rythmes, l'articulation, la prononciation, l'accent, le goût, le coloris — tout cela, n'est-ce pas du

Digitized by Google

chant, tout autant que la vocalise, la roulade et le trille? Reste alors la tâche du comédien qui enseignera le dialogue parlé aux chanteurs d'opéra-comique, et à tous, — le geste, la marche, l'entrée, la sortie, les mille et une ficelles qui guident le débutant sur ce parquet glissant et dangereux qu'on appelle *les planches*.

La partie, — je ne dirai pas brillante mais satisfaisante — des exercices de déclamation a été précisément la partie vocale. Presque tous les élèves disent faux et archi-faux et le geste n'est pas plus juste que l'intention. Nous ne voulons pas jeter nos critiques sur des noms qui ont d'ailleurs toutes nos sympathies; attendons qu'un an d'études ait développé les germes heureux, et combattu les défauts, mais disons dès aujourd'hui que M. Vicart est taillé pour faire un ténor de force, que Mlle Coquereau, avec beaucoup de sentiment vrai, tombe à chaque pas dans le *urlo* de Mlle Julien, et que la voix admirable et souple de Mlle Vandenhaute nous fait déplorer plus amèrement encore la mollesse de sa diction et le coloris blond de son chant.

Du petit théâtre du Conservatoire au théâtre des Galeries la transition est trop facile pour que nous ne l'acceptions pas avec empressement.

Mlle Caroline Prévost est bien la plus mignonne, la plus gracieuse chanteuse que nous ayons eue à Bruxelles depuis cette pauvre Jenny Colon. Ce n'est pas le hasard qui rapproche ces deux noms sous notre plume; nous ne pouvons mieux définir Mlle Prévost qu'en la dépeignant comme une ravissante miniature de la fée enchanteresse que nous regretterons toujours. Ce sont de ces talents que l'on ne peut analyser. La prose du compte-rendu est souvent bien pâle et bien terre à terre pour raconter le beau, le grand, le sublime : le *joli* a aussi ses difficultés, et comme nous n'avons pas le style chatoyant et diapré qui seul peut faire scintiller les mille facettes de ce petit diamant, je laisse là les descriptions pour vous dire : — allez y voir. —

Nous avons l'habitude, pour apprécier complétement un artiste, de nous embusquer derrière un morceau d'un caractère bien tranché, quelquefois derrière une simple phrase de quelques mesures, et d'attendre là le debutant qui chemine paisiblement à travers son rôle. Ce sont en quelque sorte des pierres de touche qui nous révèlent tantôt le comédien intelligent et le talent dramatique, tantôt le chanteur passionné, la voix étendue, exercée, la verve joyeuse ou la vocalise étincelante. Ainsi avons-nous fait pour Mlle Prévost. Son premier rôle de début était Angèle du *Domino noir*. Il y a dans ce premier acte, deux chefs-d'œuvres, deux romances, où Auber semble avoir jeté tout ce que l'âme peut rêver de passion élégante : dès ce moment la cause de la débutante était déjà gagnée dans le cœur de tous les artistes, qui admiraient cette diction si pure et ce sentiment à la fois sage, ardent et profond. Au troisième acte les couplets d'entrée et avant cela l'*Arragonaise* du second acte nous faisaient applaudir à la netteté de l'articulation, au respect du rythme, à l'esprit de la comédienne. Enfin si les vocalises des *Diamants de la Couronne*, sagement et gracieusement exécutées n'avaient pas la couleur rutilante et flamboyante que leur donnait Mme Laborde, en revanche, et par une compensation qui pour nous est toute à l'avantage de Mlle Prévost, les couplets du *Pré aux Clercs*, et l'air brillant du second acte se faisaient applaudir à deux reprises; le succès que toutes les chanteuses à *roulades* peuvent obtenir dans l'air *di bravura*, bien peu savent l'enlever avec cette simple et ravissante mélodie si belle quoique profanée par les orgues du carrefour. Mme Laborde avait beau chanter *rendez-moi ma patrie* en faisant ses yeux blancs, ce qui était, chez elle, le paroxisme de la passion, de la rêverie, de la terreur et de la coquetterie, pas un bravo ne se faisait entendre, et le *fiasco* était si glacial, que le gracieux rossignol en était venu à supprimer le second couplet et aurait supprimé le premier, s'il n'avait fait partie essentielle d'un morceau d'ensemble. C'est que pour lancer des feux d'artifice de vocalises, il ne faut que de la voix, du talent et de la poudre aux yeux; pour dire une simple phrase qui vous remue, pour vous faire rêver avec Hérold — ou sourire avec Auber, il faut de l'esprit et du cœur, deux choses dont on cherche parfois à se passer, mais qui ne sont pas tout à fait inutiles,—nous osons du moins le croire ainsi.

Mme Dorval, notre nouvelle *dugazon* a certainement de la voix, un peu de talent, un peu d'esprit, un peu de cœur; elle est assez jeune pour ne pas être vieille, assez jolie pour ne pas être laide, mais tout cet ensemble de qualités satisfaisantes est gâté par un défaut impardonnable chez une *dugazon* : Mme Dorval est triste; il y a des larmes dans sa voix; son cœur est mélancolique, son esprit lugubre, son sourire navrant.

Mme Dorval ne serait-elle pas plus convenable dans les secondes chanteuses que dans l'emploi qu'elle occupe aujourd'hui? Il y a là, pensons-nous, une combinaison à essayer; nous y gagnerions un minois plus jeune dans les *dugazon* et nous pourrions nous priver plus souvent du concours désastreux de Mme Cornélis. Mme Cornélis nous a tous trompés — avouons-le franchement, et son début heureux dans *La Dame blanche* ne pouvait certes nous faire prévoir les

Digitized by Google

horribles mécomptes que nous subissons aujourd'hui.

Les *trial* sont maintenant confiés à M. Froment, jeune *amoureux* que nous avons déjà signalé à nos lecteurs; le trial a été accueilli comme l'amoureux. Si M. Froment veut travailler, il peut rendre à l'opéra-comique des services dont le public lui tiendra bon compte. Ne serait-on pas heureux d'enlever à M. Girardot le Juliano du *Domino*, voire même le Scipion de *la Sirène*, l'Andréa d'*Haydée?*

Arrivons à l'événement du mois — *Le Caïd*.

Le héros de notre histoire algérienne est un pauvre diable de magistrat populaire assez impopulaire pour attirer sur son dos, pendant ses rondes nocturnes, les bastonnades de ses administrés. Frappé des inconvénients que sa charge lui attire, le Caïd promet toute sa fortune à celui qui le préservera des embûches de ses ennemis. Birotteau, coiffeur gascon exilé à Alger en compagnie de mademoiselle Virginie, jolie modiste, sage transfuge de la rue Vivienne, Birotteau qui en est aux expédients, offre à Aboul-Y-Far d'exaucer ses vœux.

« Annoncez au peuple que vous me donnez vingt mille boudjous en échange d'un secret qui vous fera connaître vos aggresseurs. Vous n'êtes pas prodigue, la somme est forte, dès lors l'efficacité du secret n'est plus un doute pour personne. »

Le Caïd accepte l'idée mais il veut payer le Figaro sans bourse délier, en lui donnant sa fille — sans dot. Désappointement de Birotteau; colère de Virginie; fureur de Michel le beau tambour-major amoureux de la belle Fathma; douleur de la belle Fathma amoureuse du beau tambour-major; désespoir de l'eunuque Ali-Bajou, le protecteur du tambour-major qui paye ses services en le grisant de kirsch et d'anisette. Une crise aussi violente ne peut s'apaiser que par des moyens violents. Birotteau bâtonne le Caïd dans sa propre maison, et l'infortuné magistrat paye en écus sonnants la recette de la pommade du Lion. Inutile d'ajouter que les Algériens tremblent devant la puissance mystérieuse qui les menace, et qu'un double mariage unit les amants fortunés.

Sur cette donnée burlesque, M. Sauvage a écrit deux actes qui ont juste la valeur littéraire des livrets italiens, mais qui se distinguent par une heureuse disposition scénique et musicale, par la variété des coupes et l'habileté de la facture. Que peut-on demander de plus à un opéra-bouffe qu'un prétexte à musique, et à musique légère et colorée :

La partition de M. Ambroise Thomas est un chef-d'œuvre d'esprit et de finesse. Nous estimions beaucoup l'auteur du *Panier fleuri*, de *Mina*, de *La double échelle;* nous savions que M. Thomas tout en s'adonnant de préférence à l'opéra-comique et même à l'opérette-bouffe était l'un des musiciens les plus savants, les plus expérimentés de l'école française, mais *Le Caïd* vient nous prouver que nos appréciations étaient bien au-dessous de la valeur réelle de l'artiste. Le caractère bien tranché du talent d'Ambroise Thomas, c'est l'art du pastiche; personne mieux que lui ne sait imiter la forme, le dessin, la couleur d'un maître ou d'une école. A côté de ces espèces de charges musicales, toujours spirituelles et de bon goût, le compositeur jette tantôt un air français comme Boïeldieu, tantôt un duo italien comme Donizetti; et tout cela avec une facilité, une verve d'exécution dignes des premiers maîtres des deux écoles.

L'ouverture n'est pas un des meilleurs morceaux; c'est un prélude léger annonçant le caractère bouffe de l'ouvrage. Par contre, l'introduction du premier acte est à elle seule un petit chef-d'œuvre : le chœur syllabique des arabes bâtonneurs, la marche nocturne de la patrouille du Caïd, le chant du Muezzin et la prière du peuple à laquelle vient se mêler le babil matinal de Virginie et du coiffeur, les couplets militaires de la *Diane*, les gazouillements de la modiste — tout cela forme un ensemble des plus complets où l'on ne peut trop admirer la riche variété du rythme, du caractère et du coloris. Le duo de Birotteau et de Virginie est écrit avec une verve toute française. Nous voudrions pouvoir louer l'air du tambour-major, mais la bonne conception de l'ensemble, le charme des détails ne nous reconcilient pas avec l'idée commune qui est malheureusement l'idée principale du morceau. En revanche, rien de plus heureux que les couplets de l'eunuque; il est fâcheux que M. Leroy ne les réussisse pas plus souvent; nous reconnaissons du reste qu'il est difficile d'exécuter sans encombre et surtout de faire accepter les éclats de voix blanche et le fausset criard qui étaient dans les intentions de l'auteur.

Après une excellente scène entre Birotteau et le Caïd arrive le finale du premier acte. Ce finale est travaillé sur un motif de marche d'une originalité piquante. Cela n'est, probablement, pas plus arabe que le *Cheval de Bronze* n'est de la musique chinoise, mais c'est, à coupsûr, un petit travail ravissant auquel les richesses de l'harmonie et de l'orchestration donnent une couleur d'une étrangeté charmante.

Au second acte, après un chœur de soprani — si joli que nous le trouvons trop court, — se trouve une romance chantée par l'amoureuse Fathma, une vraie romance du bon vieux temps de 1825, une romance digne de M. Romagnesi (avec guitare *obligée*). La belle Fathma aura fait acheter cette note langoureuse

Digitized by Google

et plaintive dans un magasin de la rue Bab-Azoum qui écoule les fonds de boutique du Boulevard des Italiens et de la rue Richelieu.

Le public a pris ce pastiche au sérieux; ici du moins il était permis de s'y tromper, car ce petit couplet est charmant, et l'orchestre qui l'accompagne à la reprise est plein de détails d'une grande délicatesse. Il en est de même du duo entre Fathma et le tambour-major ; c'est une des jolies petites perles de cet écrin musical dont l'air de Virginie est le diamant par excellence. Ici, M. Thomas n'a imité personne, et il a écrit une des meilleures pages que l'opéra-comique ait produites depuis trente ans. Que dirai-je encore? Il me semble que les éloges se répètent avec monotonie sous ma plume et je dois vous parler de ce grand trio, critique spirituelle des formules de Donizetti, de ce grand finale d'opéra italien avec les gestes du ballet italien. Disons seulement qu'il est impossible de côtoyer la charge avec plus de tact et de bonheur, et de répandre à profusion, dans un cadre léger et sans prétention, la grâce et la science, l'expérience et la fraîcheur, l'esprit et le bon goût.

L'exécution du *Caïd* est excellente en beaucoup de parties, plus faible sur d'autres points. M. Leroy a de bons jours, mais il doit tâcher de ménager le public qui est prévenu contre lui et ne point justifier cette hostilité par des intonations douteuses et plus qu'équivoques. M. Lavillier avait à soutenir le rôle du Caïd ; sans avoir la verve comique, il a su rester convenable.

Le tambour-major a trouvé en M. Vialette un interprète zélé, mais d'un talent souvent inégal. M. Vialette est très-timide et son premier acte se ressent de la terrible influence de la peur. Les dernières représentations lui ont été plus favorables, et le second acte surtout lui vaut un succès qui doit l'encourager dans la rude épreuve que lui impose ce rôle plein de crânerie et d'effet. La langoureuse Fathma va bien à Mme Dorval : Que n'en est-il ainsi de toutes ses créations !

M. Montaubry a fait applaudir le rôle de Birotteau écrit un peu bas pour sa voix. Mais la fée Gracieuse de ce conte bleu, c'est Mlle Prévost. Jolie à rendre jalouses dix jolies femmes, comédienne spirituelle et malicieuse, cantatrice habile, toujours correcte et irréprochable jusque dans les excentricités musicales que le genre bouffe comporte, Mlle Prévost suffirait au succès d'une partition qui ne serait pas la partition du *Caïd*.

Nous devons nos éloges aux chœurs et à l'orchestre qui ont pris une allure nerveuse sous la ferme direction de M. Hanssens; la mise en scène fait honneur à M. Vizentini; cette petite action est mouvementée avec une habileté qui ne demande qu'à faire ses preuves dans un cadre plus vaste.

Après avoir parlé de l'œuvre et de ses interprètes, nous devons dire, en terminant, quelques mots du troisième et essentiel acteur d'une exécution musicale et dramatique : C'est le public. Nous disons — essentiel — et nous insistons sur ce point. L'artiste, froid devant les banquettes inertes, s'anime et s'échauffe quand il s'adresse à un auditoire intelligent et sympathique. L'émotion que le comédien ou le chanteur envoie au delà de la rampe doit lui revenir par mille petits indices — indéfinissables; — bientôt la certitude de se sentir écouté et compris lui donne une audace nouvelle; il ose, il s'abandonne tout entier au public qui se livre à lui sans froideur et sans contrainte.

Que le tragédien le plus éminent s'adresse à des spectateurs indifférents et vous verrez le feu s'éteindre dans ses yeux; que le joyeux comique lance ses calembours monstrueux, et ses bêtises — bien meilleures que de l'esprit éventé — à une salle morose, boudeuse, en mauvaise digestion, et vous verrez cette verve pétulante s'arrêter devant le silence glacial, alors qu'elle aurait fait des prodiges d'esprit si de francs éclats de rire avaient répondu à ses folles provocations.

Hélas! c'est un peu l'histoire de notre *Caïd*. Il manque à notre public, — à celui qu'on veut bien appeler le public musical, — il manque le sens et l'intelligence de l'opéra-bouffe; c'est un regret que nous émettons ici et non un reproche.

Non, — le public n'a pas compris la musique du *Caïd;* il a applaudi et souvent, et fort; mais, pour un observateur attentif et surtout pour un écouteur indiscret, ces applaudissements étaient une preuve de la vérité de notre assertion irrévérentieuse. Mlle Prévost est charmante ; le public a eu le tact de s'en apercevoir, et savez-vous ce qu'il a applaudi à tout rompre? — Une phrase chantée à pleine voix et avec éclat; puis ce même public laissait passer inaperçus mille détails exquis. Cet excellent public a pris d'abord au sérieux les charges de Verdi et de l'école de l'unisson choral et instrumental, mais il s'est aperçu de l'intention railleuse de l'auteur et, furieux de sa méprise, il a spirituellement appelé — plagiat — ce qui n'était qu'un pastiche plein de goût et de fantaisie : rappelant en ceci le public du *Misanthrope* qui pardonna difficilement à Molière d'avoir critiqué le sonnet d'Oronte, que lui, public, venait d'applaudir sérieusement et de tout cœur.

Que notre public me pardonne la liberté grande

Digitized by Google

que je prends en lui disant que son éducation musicale ou ses instincts artistiques sont incomplets. Le public se consolera en relisant l'appréciation qu'un journal fait de l'œuvre nouvelle; un seul mot y caractérise le *Caïd* : c'est une *drôlerie* musicale. Cette *énerie* béotienne est curieuse et ne doit pas être perdue; nous la consignons ici pour l'édification de tous et pour la glorification de ce critique judicieux.

FÊTES DE MALINES.

INAUGURATION DE LA STATUE DE MARGUERITE D'AUTRICHE.
EXPOSITIONS DES BEAUX-ARTS ET DE L'INDUSTRIE.

—

Au nombre des institutions auxquelles la civilisation a fait successivement subir les transformations les plus étranges, nous pouvons ranger les fêtes populaires et les anniversaires nationaux. Autrefois les bateleurs, les saltimbanques en faisaient seuls les frais : on n'y voyait que des mâts de cocagne, des danses ignobles, des parades stupides ou scandaleuses; puis, — mais dans les jours de haute solennité seulement, — quelques lampions plus ou moins habilement disposés et l'éternel feu d'artifice. Toutes ces réjouissances, qui faisaient le bonheur de nos pères, ont cédé la place à des fêtes plus nationales et plus dignes des événements qu'on y célèbre. On n'admire plus de nos jours le jongleur qui avale des épées de trois pieds, et mâche du fer rougi : les géants, les squelettes et les monstres vivants ont perdu leur prestige : Polichinelle lui-même, le grand, l'immortel Polichinelle a vu son étoile pâlir et lui aussi, comme toutes les magnificences dont il était le complément nécessaire, en est réduit à faire les délices des bonnes d'enfants et des badauds.

Les solennités nationales commencent à avoir cet intérêt qui était si bien compris des législateurs anciens : elles sont devenues des occasions de célébrer la mémoire des grands hommes, de rappeler les pages les plus mémorables de notre histoire, de décerner enfin des récompenses publiques au mérite, au talent, au savoir.

Voilà ce que l'administration communale de Malines a bien senti, voilà le but qu'elle s'est proposée d'atteindre dans les fêtes qu'elle vient de donner. Cela seul explique cette affluence extraordinaire d'étrangers accourus de toutes parts. Quel bruit ! quel tumulte! quelle foule dans la petite ville d'ordinaire si calme ! On s'aborde en souriant dans les rues plantées d'arbres et ornées de décors : partout des guirlandes, des fleurs, des inscriptions, des statues, des pavillons, des colonnes et des trophées; partout le bonheur et la joie peints sur tous les visages.

Hier encore cette population, maintenant si animée, si bruyante, était gravement assise devisant, calme et paisible, sur le seuil de ses boutiques; mais la voix du carillon et les salves d'artillerie ont annoncé la solennité du 1er juillet, et en un moment la ville entière a changé d'aspect. Il était enfin venu ce jour tant désiré, si pompeusement annoncé, où l'on devait inaugurer la statue de celle que Malines a choisie dans ses fastes comme la plus digne de recevoir les honneurs du triomphe et de voir éterniser par le marbre le souvenir de son administration.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, était née à Bruxelles, le 10 janvier 1479, de l'archiduc Maximilien d'Autriche, — plus tard empereur d'Allemagne, — et de l'archiduchesse Marie de Bourgogne. Fiancée à l'âge de trois ans au dauphin de France, depuis Charles VIII, elle fut conduite à la cour de France, qu'elle quitta pour venir résider à Namur, lorsque le roi Charles eût épousé Anne de Bretagne, le 6 décembre 1791.

Cependant le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, offrit à Maximilien une alliance offensive et défensive contre la France, alliance qui devait être sanctionnée par le mariage de don Juan avec Marguerite. Le duc y consentit, et la princesse se rendit en Catalogne auprès de son nouvel époux; dans la traversée, elle essuya une furieuse tempête qui la força de relâcher en Angleterre; elle faillit même perdre la vie, comme le prouve l'épitaphe plaisante qu'elle composa elle-même pendant que le navire luttait contre les flots déchaînés :

Ci-gît Margot, la gente damoiselle,
Qu'eust deux maris et si morut pucelle.

Ce mariage ne fut pas heureux : le 14 octobre 1489, don Juan mourut, et Marguerite, rentrée dans sa patrie, épousa Philibert le Beau, duc de Savoie; mais cette princesse semblait porter malheur à tous ceux qui lui étaient chers, car, le 10 septembre 1504, Philibert mourut au château de Pont-d'Aix. Douloureusement affectée de cette perte, elle résolut de rester veuve et refusa toutes les offres brillantes qu'on lui adressa; c'est alors qu'elle prit pour devise ces mots :

Digitized by Google

Fortune infortune fortune que Graphæus a traduits ainsi en latin :

Fortis fortuna infortunat fortiter unam.

Au mois d'avril 1507, Maximilien confia à la duchesse le gouvernement des Pays-Pas désolés par la guerre ; elle fit son entrée à Malines, le 7 juillet suivant. Maximilien ne pouvait faire un choix plus heureux. A cette époque de subtile diplomatie, de guerres extérieures et de discordes civiles, il fallait à la tête du gouvernement une intelligence vaste et profonde. Marguerite possédait au plus haut degré ces précieuses qualités. Aussi, à peine eut-elle pris possession du pouvoir, qu'elle fit modifier *le mauvais traité* que Henri VII d'Angleterre avait arraché par surprise à Philippe le Beau (1056), et qui nuisait singulièrement au commerce de nos provinces. Bientôt après, elle négocia à Cambray, avec le célèbre cardinal d'Amboise, les bases d'un traité destiné à établir les droits et la position de la Bourgogne vis-à-vis de la France : elle se distingua dans ces négociations par sa fermeté et sa profonde politique contre lesquelles vint échouer toute l'adresse du cardinal.

Quelque temps après, les menées du roi de France, Louis XII, à l'occasion de son mariage avec Marie d'Angleterre, vinrent ranimer la haine de Marguerite pour la France, haine que lui avait léguée son père. Elle arma l'Angleterre contre François Ier et résolut de lui disputer Naples et le Milanais sur lesquelles il élevait des prétentions.

L'Archiduc d'Autriche, Charles-Quint, élevé sous les yeux de Marguerite, sa tante, venait d'atteindre l'âge de 15 ans : Maximilien lui confia l'administration des Pays-Bas, et Marguerite déposa entre ses mains le pouvoir dont elle avait été investie pendant huit ans. Mais le nouveau roi lui laissa l'administration de nos provinces en lui adjoignant un conseil composé des hommes les plus éminents du pays.

En 1518, appelée à prononcer dans les discussions survenues entre les villes de Dordrecht et d'Utrecht au sujet du *droit d'étape*, la gouvernante parvint à concilier tous les intérêts, malgré les violentes déclamations des avocats chargés de défendre les droits des deux cités.

Confirmée dans le gouvernement de nos provinces, lors de l'élection de Charles-Quint au trône impérial, Marguerite se rendit à Mons, y convoqua les États généraux, les excita à s'armer contre la France, et sut si bien captiver l'esprit et le cœur de son auditoire, que vingt-deux mille hommes se réunirent spontanément aux environs de Malines, prêts à marcher au premier signal. Ils se conduisirent si vaillamment en Gueldre et en Italie, que Charles envoya son chancelier aux États généraux de 1522, à Bruxelles, pour remercier ses peuples et Marguerite de leur vertu, de leur bravoure et de leur zèle.

François Ier ayant été fait prisonnier à Pavie, sa mère Louise de Savoie sollicita une trêve de six mois pour travailler à rétablir la paix.

Charles chargea sa tante de la négociation, et peu après fut signé à Madrid le traité qui rendait à François Ier la liberté.

La secte des Luthériens, qui avait envahi les provinces belges et qui y faisait tous les jours de nouveaux progrès en dépit des ordonnances de Charles-Quint, était l'objet de l'attention spéciale de la gouvernante ; fervente disciple de la religion de ses pères, elle croyait son salut attaché à l'extinction de l'hérésie dans ses États. Aussi n'épargna-t-elle aucun moyen pour en arrêter les progrès : menaces, promesses, concessions, cruautés, tout fut mis en œuvre, mais tout fut inutile. La réforme trouvait une vie nouvelle dans les efforts qu'on faisait pour l'anéantir. Le sang de ses martyrs doublait le nombre de ses partisans.

De même que seize siècles auparavant la cruauté de l'antique Rome avait été impuissante contre le christianisme, de même le catholicisme tentait en vain l'anéantissement de la réforme : fort dans son principe, inattaquable dans son origine, le catholicisme avait subi les vicissitudes de toutes les institutions : la religion catholique avait été une idée sublime ; cependant quelque sublime qu'elle puisse être, une idée naît, vit et meurt, si elle ne se modifie pas avec le temps, si elle résiste à la loi immuable du progrès. Car le temps, c'est le progrès ; or, il vient un moment où le progrès dépasse l'idée, qui fait alors place à des idées nouvelles, lesquelles subissent elles-mêmes, plus tard, l'influence inévitable du temps, du progrès !.. Ce moment était venu pour le catholicisme au XVIe siècle, et tous les efforts humains ne purent le défendre. Marguerite fut aveugle lorsqu'elle entreprit cette lutte ; le génie de Charles lui-même y échoua.

Les guerres contre la France avaient épuisé le trésor : l'empereur, qui voulait reprendre la Bourgogne, ne cessait d'écrire à sa tante pour lui demander de l'argent, « *en faisant vœu à Dieu de pendre ceux de ses finances qui ne le serviraient point en cest affaire.* » La demande de Charles était tellement contraire aux priviléges des villes qu'il ne fallut rien moins que l'éloquence insinuante de Marguerite pour leur arracher un subside extraordinaire ; aussi, malgré l'amour que lui portait le peuple, et la bonne volonté dont il faisait toujours preuve pour elle, n'obtint-elle qu'à grand'peine un second subside de 80,000 florins en

Digitized by Google

lui persuadant que c'était pour payer la solde des armées.

Bientôt après, sollicitée de nouveau par l'empereur, à propos de la guerre contre la France qui attaquait nos frontières, elle aliéna plusieurs beaux domaines de sa famille et évita de la sorte les murmures que de trop fréquents impôts n'eussent pas manqué de soulever. Cette guerre fut désastreuse pour nos provinces aussi bien que pour la France : les deux partis étaient las de guerroyer et, de part et d'autre, on songea à la paix. Marguerite qui avait déjà donné tant de preuves de ses talents diplomatiques, fut désignée par Charles pour le représenter; de son côté, François confia ses intérêts à sa mère, Louise de Savoie, ce qui fit donner le nom de *traité des dames* au résultat des négociations.

On se réunit à Cambrai, où Marguerite avait déjà traité de la paix avec le cardinal d'Amboise quelques années auparavant. Malgré les prétentions du roi de France, ce traité fut très-avantageux pour nous : François épousa Éléonore, sœur de l'empereur, et paya à celui-ci deux millions d'écus d'or en conservant la Bourgogne.

La paix de Cambray fut le dernier acte politique de Marguerite d'Autriche : elle mourut peu de temps après à Malines, au mois de décembre 1530 (1).

Un codicille ajouté à son testament, legua son cœur aux Annonciades à Bruges, ses entrailles à l'église St-Pierre et St-Paul à Malines, et son corps au couvent de St-Nicolas de Tolentin à Bourg en Bresse.

Les entrailles de Marguerite furent transférées en 1777 à l'église des ex-jésuites, où elles furent déposées sous les dalles du chœur entre la première marche du maître-autel et le mur latéral de l'évangile (2).

Pendant son administration, Marguerite n'avait rien épargné pour attirer dans notre pays les littérateurs et les artistes les plus distingués, et pour encourager les arts et les sciences; aussi sa cour était-elle le rendez-vous habituel de tous ceux qui se livraient aux travaux de l'esprit. Là ils étaient sûrs de trouver aide et protection. Grâce à sa fortune particulière et aux trésors que l'empereur tirait des mines des deux-Indes, Marguerite était à même de les encourager noblement, et jamais elle ne manqua de le faire. On voyait à sa cour les célèbres Jean Lemaire, Agrippa, Viglius, Adrien (depuis, souverain pontife), Vanderweyde, Van Arley, Després, etc. Poëte et artiste elle-même, elle sentait le prix des encouragements et le bonheur du triomphe. Il existe d'elle une pièce assez rare intitulée : *La Complainte de dame Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, roy des Romans*, publiée par M. Altmeyer, dans sa *notice sur Marguerite d'Autriche* (3).

Malines surtout, son séjour de prédilection, fut l'objet de ses munificences royales : priviléges, libertés abondaient dans cette ville : elle y fit bâtir plusieurs monastères, présent dont on gémirait fort aujourd'hui et qu'estimaient si fort nos pères. — Le palais qu'elle occupait dans cette ville, où elle avait droit de haute, basse et moyenne justice et dont elle était princesse douairière, ne le cédait en rien à celui de l'empereur à Bruxelles.

C'est à elle que Malines doit l'institution *des Pauvres Clarisses*, fondée en 1500; le cercueil qui renferme les ossements de Saint-Rombaut fut orné, grâce à ses libéralités, d'argent, d'or et de pierres précieuses.

Enfin, malgré ses contestations continuelles avec les communes au sujet de l'impôt, malgré ses ordonnances liberticides et ses arrêts contre l'hérésie, elle était fort aimée. Malines lui avait voué une affection sincère, et s'ils pouvaient sortir de leur tombe après trois siècles, les anciens doyens de cette ville éprouveraient une joyeuse surprise en voyant le marbre destiné à perpétuer le souvenir de leur souveraine.

Les fêtes célébrées à Malines pour l'inauguration de la statue de Marguerite ont duré huit jours. Dès le premier (1er juillet) la ville offrait l'aspect le plus pittoresque : toutes les maisons avaient arboré le drapeau national; les rues par où devait passer le cortége étaient en outre ornées de guirlandes, d'obélisques, d'arcs de triomphe et de fleurs : la rue de Befferen surtout était décorée d'une manière remarquable; de distance en distance on avait peint des statues représentant les traits des personnages les plus distingués de la cour de Marguerite : les noms de Burgo, de Melun, de Viry, de Levaux, de Mercurin, de Pio, de Graphœus, de Ferry de Carondelet, de Marius, de Grudius, de Mansfeld, de Molinet, de Lemaire, etc., etc., y brillaient, accompagnés de quatrains flamands : partout le nom, la devise de Marguerite, des inscriptions rappelant ses bienfaits et les principaux actes de son administration.

Le second jour, à midi, eut lieu l'inauguration

(1) En face de l'Église St-Pierre et St-Paul, à Malines, nous avons remarqué une maison d'apparence sombre, qui portait cette inscription : hier In Dlt hUIs stIerf VroUW Margareta.

(En cette maison mourut Dame Marguerite).

Cette habitation porte le nº 38, rue de l'Empereur.

(2) Manuscrits de la Biblioth. de Bourgogne.

(3) — Liége 1840. Page 203.

Digitized by Google

de la statue : le voile qui recouvrait le marbre de M. Joseph Tuerlinckx, tomba aux applaudissements frénétiques de la foule qui encombrait la place, s'écrasait sur les balcons ou était entassée sur les toits. Au même moment le bruit des cloches, le tonnerre du canon et les fanfares se mêlèrent aux acclamations de la foule; trois cents musiciens exécutèrent une cantate, dont les paroles et la musique sont l'œuvre de M. Wittman de Malines; nous reproduisons la dernière strophe de ce morceau .

Noel!... Voici la fête!
L'allégresse est complète
Et la cité s'apprête
A célébrer ce jour!...
Au bruit des sérénades
Pompeuses cavalcades
Et joyeuses aubades
Défilent tour à tour!...
En rapides volées
Les cloches ébranlées,
De leurs notes perlées
Frappent l'écho lointain,
Et le peuple en liesse
Pour fêter sa princesse
Mêle ses chants d'ivresse
Aux accents de l'airain!!!

L'ensemble du monument est heureux; la statue de M. Joseph Tuerlinckx est bien drapée, les étoffes sont traitées avec beaucoup de soin; en somme ce marbre fait honneur au jeune sculpteur malinois; nous regrettons cependant vivement qu'il se soit contenté de reproduire les traits de Marguerite d'après une pierre tumulaire; la princesse n'a jamais eu une grande réputation de beauté, nous le savons, mais si laide qu'elle pût être, elle n'en était pas moins une femme d'un grand esprit; — il est dès lors impossible d'admettre que sa physionomie fut dépourvue d'intelligence. — c'est ce que n'a pas compris M. J. Tuerlinckx; il est difficile d'imaginer un type plus vulgaire que celui de sa Marguerite; il fallait idéaliser cette tête. — Nos renseignements nous permettent d'espérer que l'artiste modifiera bientôt l'expression commune qu'il a donnée à la gouvernante des Pays-Bas; on nous assure que M. Tuerlinckx, se rendant aux justes critiques qu'a soulevées cette partie de son œuvre, a l'intention de retoucher entièrement la tête de sa statue.

La forme cylindrique du piédestal disparaît heureusement sous de charmants détails, et la grille qui entoure le monument ressemble fort peu aux facétieuses inventions de messieurs les édiles bruxellois; on ne peut en faire un meilleur éloge.

Autant notre visite à l'exposition des Beaux-Arts nous a tristement impressionnés, autant nous sommes sortis satisfaits de l'exposition des produits de l'industrie malinoise. Nous avons partout admiré de fort belles dentelles, des merveilles typographiques sorties des presses de M. Hanicq, des meubles antiques d'un style merveilleux, parfaitement complétés et restaurés par MM. Huysmans fils et Van Beveren, etc.

A l'exposition des Beaux-Arts, ce qui nous a le plus frappé, c'est l'audace d'un industriel qui n'a pas craint d'exposer entre un charmant pastel de Lauters et une de ces spirituelles aquarelles dont Eugène Lepoittevin a le secret, un affreux plat d'épinards effrontément signé du nom de Calame. C'est la cinquième édition que nous voyons de cette même aquarelle; toutes les cinq sont évidemment sorties de la même fabrique, il n'y a pas à s'y tromper. Ce qui est inconcevable, c'est que la commission, dont la moitié des membres sont artistes, — MM. Vervloet, Tris, Schweitzer et Hunin, — ait admis une pareille œuvre sans songer quel tort une supercherie de ce genre peut faire au peintre dont on vole ainsi la signature. Du reste, messieurs les fabricants paraissent fatigués d'exploiter l'aquarelle, ils commencent à s'attaquer bravement aux tableaux de Calame; il y a en ce moment à vendre à Bruxelles trois paysages alpestres auxquels l'artiste genevois n'a pas donné un seul coup de pinceau.

Vers trois heures la cavalcade venue de la rue de l'Empereur, se mit en marche et donna pendant deux heures le plus agréable spectacle qu'on puisse imaginer. Pareil cortége n'avait traversé Malines depuis 1810. Qu'on se figure une suite immense de chars, de cavalerie, de dragons et de géants, revêtus des costumes les plus gracieux et les plus coquets : qu'on se rappelle qu'un usage immémorial veut que les enfants des plus riches familles de Malines représentent les divers personnages historiques et soient habillés aux frais de leurs parents, et l'on jugera, d'après cela, ce que devait être la cavalcade dans une petite ville où chacun se connaît et tâche de surpasser ses voisins.

Les jours suivants les fêtes ne furent ni moins brillantes ni moins animées, quoiqu'elles eussent perdu le caractère national de la journée du lundi.

C. Flor et H. Van Kiel.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

INAUGURATION DU CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE DE LIÉGE. — C'est le premier juillet qu'a eu lieu l'inauguration du Cercle de Liége, qui compte déjà plus de cinq cents membres. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant ici le remarquable discours prononcé par M. Capitaine, président de la nouvelle société.

« MESSIEURS,

» En posant à Liége les bases d'un cercle d'artistes et d'amis des arts, les premiers fondateurs de cette association n'auraient osé prévoir un succès aussi rapide et aussi complet que celui que nous constatons en ce moment.

» Quelque légitimes que fussent leurs espérances, elles ont été dépassées au-delà de toute attente grâces à vous, messieurs, à vous qui avez répondu avec tant d'empressement à leur appel ; vous avez prouvé combien le goût des arts, des lettres et des sciences est encore vivace dans notre vieille cité, si riche en grands souvenirs, si féconde en utiles enseignements.

» Le succès, du reste, est acquis à toute idée venue à son heure et en son lieu ; le règne du travail s'est associé à celui des beaux-arts, qui accomplissent leur mission civilisatrice en ménageant une salutaire et heureuse diversion aux préoccupations trop tendues et trop positives de l'esprit industriel et mercantile.

» Chacun de vous a compris, messieurs, qu'en instituant un centre commun où se retrouveraient tous les cœurs généreux, épris des nobles créations de l'intelligence, nous cédions à une impérieuse exigence de notre temps ; chacun de vous a compris qu'il pouvait y avoir une sainte et poétique alliance entre les œuvres de l'imagination et les rudes labeurs de l'industrie et que, loin de l'abolir, le culte de l'utile contribuera à relever le culte du beau.

» Ne semble-t-il pas, en effet, que la patrie de Grétry et de Lairesse soit appelée à renaître? Ses enfants évoquent, de nouveau, les grands noms de son histoire, ils se tournent, avec amour, vers un passé glorieux, trop oublié peut-être de leurs pères, et ils puisent dans ce magnifique dépôt l'ambition d'un brillant avenir.

» A côté de ces illustres devanciers qui font notre orgueil, nos jeunes artistes trouveront place un jour; nos vieux historiens, nos poètes dont Milton et Corneille ne dédaignèrent pas d'imiter les vers, ont déjà de dignes successeurs.

» Ce siècle, messieurs, s'il m'est permis d'avoir foi dans de profondes convictions, marquera notre émancipation littéraire ; la langue de Racine et de Bossuet n'est plus pour nous, comme pour la plupart de nos ancêtres, une langue morte.

» Liége a déjà ses écrivains, c'est un fleuron de plus qu'elle ajoute à son diadème ; mais ici, Messieurs, une pensée de deuil se mêle à nos espérances : le chantre du travail et des miracles de l'industrie, que la mort vient de nous ravir, avait passé vingt ans de sa vie au milieu de nous ; c'est ici qu'il composait ces odes où l'élégance de la forme le dispute à la noblesse et à la force de la pensée. La renommée de Weustenraad appartient à Liége comme sa vie et son cœur ; ses œuvres, du moins, ne périront pas, et son souvenir vivra toujours dans la pensée de ses concitoyens.

» Aujourd'hui nous renouons avec un pieux respect la chaîne généalogique de nos savants, de nos artistes, de nos poètes ; loin de nous montrer rebelles à l'autorité des traditions, nous nous efforçons de rattacher le passé au présent.

» J'ai dit que nos pères s'étaient montrés quelquefois oublieux de nos grands hommes ; permettez-moi d'expliquer cette pensée :

» Pendant le XVII^e^ siècle, Liége possédait trois célèbres artistes : Lairesse, Bertholet et Carlier, elle avait donné le jour à Lombard, ce prodige d'érudition, aussi habile architecte que grand peintre, fondateur d'une école où vinrent se former les Franc Flore et les Goltzius ; le statuaire Delcour est aussi né dans notre ville, qui, de nos jours, a donné à la Belgique l'auteur de l'*Innocence* et de *Godefroid de Bouillon*.

» Eh bien ! aucun de nos monuments ne se décore d'un tableau de Lombard, dont les toiles ornent les galeries de Munich et de La Haye ; notre Musée ne renferme même pas une œuvre importante de Lairesse, tandis que celui d'Augsbourg contient dix-sept grandes compositions de ce maître ; et si nous reportons nos regards sur le moyen-âge, que d'artistes dont les productions seules nous restent et dont les noms sont oubliés !

» Quelles mains ont paré nos basiliques de leurs dentelles de pierre? quels hommes ont sculpté leurs rêves dans le chêne des lambris? qui a peint ces vitraux éblouissants qui semblent flamboyer au soleil?

» On l'ignore ; c'étaient de grands artistes cependant, mais ils ont vécu isolés, et nul n'a pris souci de leur gloire !

» Que de luttes n'ont-ils point dû subir dès leurs premiers pas, seuls avec leur génie, sans appui, sans conseil et sans guide dans la carrière qu'ils s'apprêtaient à parcourir ?

» Tous ces obstacles disparaissent aujourd'hui devant l'esprit d'association, qui s'est emparé de l'humanité, et qui n'est pas moins nécessaire aux artistes qu'aux hommes d'action.

» Un autre bien naîtra, nous l'espérons, de cette communauté entre tous ceux qui s'adonnent aux arts;

Digitized by Google

elle effacera les préjugés d'école qui les séparent, elle détruira peu à peu les effets d'une rivalité étroite, tout en activant une louable et généreuse émulation; les forts tendront la main aux faibles, et ceux-ci ne chercheront à s'élever que par leurs œuvres.

» Tous comprendront mieux qu'ils ont besoin d'une union fraternelle et que les petites passions jalouses ne profitent à personne, tous comprendront qu'issus d'une même souche, ils doivent se grouper autour de l'autel du beau, véritable calvaire des artistes, comme l'a dit un grand poëte.

» Oui, cette tendance à réunir en un faisceau commun les efforts isolés caractérise notre époque; je n'en veux d'autres preuves que le sympathique élan avec lequel a été accueillie l'idée d'une association appelant à elle tous les hommes de cœur et d'intelligence, à quelque classe qu'ils appartiennent.

» S'il était encore permis de parler ici d'aristocratie et de peuple, de bourgeois et de nobles, je serais heureux de me servir de ces expressions d'un autre temps, pour signaler ce fait, que nous avons été entendus de tout le monde, et que notre société offre l'exemple d'une fusion complète; c'est qu'à Liége, messieurs, l'amour des choses élevées ne fut jamais un privilége attaché à quelques castes, à quelques grandes fortunes; Liége a vu sortir des rangs du peuple ses plus glorieux enfants, et c'est le peuple entier qui, sur leurs fronts, a posé la couronne.

» Chez nous, le goût des arts est une passion plébéienne.

» Messieurs, les grands artistes dont le nom est conservé par les nations comme un héritage de gloire, appartiennent à une race d'élite dont les enfants vivent tous d'une même vie; cependant tous n'ont pas reçu du Ciel ce don précieux de l'imagination, éclair qui jaillit et se communique au monde; le génie des maîtres est comme un clavier sonore qui résonne puissamment sous la main des hommes ou sous le souffle de Dieu.

» D'autres sont doués comme eux de cette exquise sensibilité, première qualité de l'artiste; mais l'expression leur fait souvent défaut; ils ne possèdent pas cette espèce de magnétisme qui fait passer l'âme d'un homme, comme une inspiration, dans une foule entière; poëtes ou musiciens sans instruments, peintres sans couleurs, ils ne peuvent donner la vie à leurs rêves ou ne les animent que d'une vie passagère et mortelle.

» Parmi ces derniers, les uns se résignent à occuper une place plus modeste, mais bien ambitionnée encore dans le vaste cénacle des artistes; la plupart renoncent à créer eux-mêmes, et s'en consolent en vivant au milieu des brillants fantômes évoqués par d'autres; ils ont la clef des mystères inconnus au vulgaire, ils sont les initiés du temple, dont les hommes de génie sont les grands-prêtres.

» Je vous ai nommé, messieurs, les artistes et les vrais amis de l'art, tous appartiennent à cette filiation privilégiée dont je vous parlais, tous sont enfants d'une même famille, faits pour se connaître, pour s'unir et pour s'aimer.

» Cette pensée, que j'exprime au nom de mes collègues, paraîtrait ambitieuse, sans doute, à celui qui ne verrait que la première réunion des membres d'une association restreinte et toute locale; heureusement il n'en est pas ainsi : le but que nous poursuivons, on l'a atteint ailleurs.

» A Bruxelles, une société fondée sur les mêmes bases existe depuis plusieurs années, sous la présidence d'un des princes de la science; nous espérons aussi nous mettre en rapport avec les hommes distingués de notre pays.

» L'honorable président du Cercle artistique de la capitale et le grand statuaire que Liége est fière d'avoir vu naître se disposaient à venir saluer le berceau de notre société naissante, et lui donner, en quelque sorte, le baptême de ses futures destinées.

» Une lettre que je reçois à l'instant témoigne du vif regret que ces deux célébrités éprouvent de ne pouvoir se trouver parmi nous.

» Nos efforts ne seraient toutefois pas stériles, si nous n'avions réussi qu'à réunir dans un même giron les hommes qui cultivent et aiment les arts.

» C'est à ce résultat que nous devions aspirer d'abord; il faut avant tout que cette union devienne de plus en plus étroite, et qu'une intimité réelle s'établisse entre les membres de notre grande famille; aussi ne voulons-nous rien négliger de ce qui peut, même en dehors de son but artistique, rendre cette société agréable à ceux qui la fréquentent.

» Au nom des arts, des lettres, des sciences, au nom de tous les sentiments généreux et patriotiques, nous vous remercions, messieurs, du bienveillant appui que vous nous avez prêté; l'avenir, que nous entrevoyons avec confiance, nous montrera ce que, forts de votre concours, il nous sera donné d'entreprendre et d'accomplir. »

— Les arts et les lettres ont déjà à déplorer la perte de MM. Weustenraad, Prume et Van Overstraeten-Roelandts; on dirait que le fléau s'acharne contre les hommes d'intelligence; nous avons encore à annoncer la mort de M. Luckx, de Malines. — M. Luckx était un peintre de genre fort distingué; on doit lui rendre cette justice que jamais il n'a imité le mauvais goût d'un trop grand nombre de ses confrères, qu'il n'a jamais employé son pinceau à reproduire des scènes grossières, des sujets indignes d'un véritable artiste.

M. Van Overstraeten, que le fléau vient d'enlever, était l'une des plus jeunes gloires de notre pays. A trente ans, le jeune architecte avait déjà payé un précieux tribut à l'art qu'il cultivait avec autant d'ardeur que de succès : Le projet de château pour le comte de Flandre (couronné à Anvers); le plan pour l'appropriation de bas-fonds de la rue Royale, qui a reçu le premier prix; le plan de l'église de Ste-Marie, à Schaerbeek, le grand ouvrage sur l'architecture des temples chrétiens, sont des titres impérissables à la mémoire et à l'estime de tous les amis des arts.

Digitized by Google

MARCO VISCONTI,

HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

CHAPITRE XVIII.

Les nouvelles du tournoi furent apportées le soir à la demeure du comte del Balzo par l'avocat Lorenzo Garbagnate. Béatrix, abattue par les terreurs de la nuit et par la torture d'une journée entière passée à trembler à l'idée des dangers que courait Ottorino, Béatrix, respirant à peine, accueillait avidement chaque parole, et renaissait à la vie comme une fleur qui soulève sa tête languissante sur sa tige flétrie et rouvre sa corolle à la rosée du matin. Mais lorsqu'elle apprit que le jeune homme portait respectueusement à ses lèvres une écharpe azurée qui entourait sa ceinture, voulant ainsi reporter à la pensée de sa dame la gloire de son triomphe, la pauvre jeune fille se sentit presque défaillir de bonheur et de

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2^e série, tome I^er, page 323, et tome III, pp. 11, 67, 132, 214 et 273.

Digitized by Google

joie, et se dérobant à tous les regards, elle se couvrit le visage de ses deux mains et s'abandonna à l'émotion qui faisait battre son cœur. Mais bientôt la rougeur venait colorer son front, lorsque le nom du bien-aimé était répété par toutes les bouches. Elle se disait alors : C'est mon Ottorino — et son cœur palpitait amoureusement d'un tendre orgueil.

Parfois, elle songeait cependant à sa triste position, à la défense que son père lui avait faite de revoir son doux ami, et le souvenir de Marco se représentait à son esprit; mais ces tristes pensées se dissipaient devant une joie nouvelle, comme les brouillards de la vallée s'évanouissent sous les feux du soleil.

Fière, heureuse d'avoir donné son amour à une âme si haute et si digne, elle ne pouvait, en ce moment, redouter aucun malheur; le cœur de la jeune fille s'ouvrait à l'espérance, et son imagination peuplait de rêves dorés et de douces chimères l'avenir qui n'avait pour elle que des sourires.

Les chevaliers et les dames réunis à la veillée du comte, lui témoignèrent leur étonnement de ne pas l'avoir aperçu au tournoi : tout en racontant les incidents de la lutte, on vint à parler de Bronzin Caimo : En tout autre temps c'eût été flatter le comte del Balzo que de l'inviter ainsi à aborder le champ des discussions, mais il était, jour-là, de si mauvaise humeur qu'il fut impossible d'échauffer sa verve. Il avait sans cesse devant lui la figure de Marco; il entendait encore ses paroles; cet homme lui pesait sur le cœur, et le bruit du triomphe d'Ottorino n'avait pas opéré en lui le miracle accompli sur sa fille.

Il se remit pourtant peu à peu, et bientôt une voix magique eut le pouvoir de dissiper ses inquiétudes et de le ranimer complètement. Ce fut un vieux baron, un de ses amis, qui, avant de le quitter, le prit à part et lui dit que le vicaire impérial s'était enquis de lui. — Avez-vous jamais vu une maigre rosse, triste, la tête basse, les oreilles pendantes, insensible au fouet et à l'éperon, se mettre tout à coup à ruer et à galoper comme un jeune poulain — et cela parce que son cavalier a touché de l'éperon une écorchure? Ainsi advint-il de notre homme.

— Dites-vous vrai? S'est-il enquis de moi? — demanda avec empressement ce vaniteux timide.

— Il s'est enquis de vous. —

— Et qu'a-t-il dit?... —

— Il a demandé pourquoi vous n'étiez pas venu au tournoi? —

— Alors il faudra que demain je ne manque pas d'assister à la joûte : N'est-ce pas demain qu'elle a lieu?

— Oui, le second jour est consacré à la joûte, et vous ferez bien d'y aller, afin qu'il ne paraisse pas.....; parce que,...vous comprenez..., on sait que vous êtes très-

Digitized by Google

lié avec Marco, et cela pourrait faire croire... que sais-je? que vous n'êtes pas ami du vicaire.

— Comment? — comment?

— Est-ce une chose nouvelle? Tout le monde sait qu'il y a quelque mésintelligence entre Marco et son neveu le vicaire.

— Mésintelligence ou intelligence — je ne sais rien de tout cela; je suis l'ami de tous et veux vivre en paix avec tous.

— Et c'est pourquoi je vous disais de ne pas manquer demain : c'est une fête pour célébrer la nomination d'Azzone..., et s'il lui passait par l'esprit de demander de vos nouvelles et qu'il apprit que vous n'êtes pas là...

— Oh ! j'y viendrai, j'y viendrai sans faute.

Il tint parole : le lendemain il fut un des premiers à se montrer dans une loge à côté de celle du vicaire : la lice n'était pas encore prête, les joûteurs n'étaient pas encore réunis que le comte était déjà là avec sa fille et une riche suite de jeunes gens et de pages.

Lorsque le vicaire et ses deux oncles se présentèrent au balcon, il leur fit mille saluts, s'inclina, agita les bras, mais personne ne parut faire attention à lui, personne ne distingua ses salutations de celles qui venaient des loges voisines, ce qui commença à lui paraître un peu étrange. Quand tout le monde fut placé, le comte avec sa petite barbe blanche et rousse qui n'était jamais tranquille, avec ses yeux gris toujours en mouvement, avec sa voix criarde et perçante, se tourmentait pour se faire remarquer; mais personne ne songeait plus à lui qu'à deux chiens qui couraient dans l'arène en aboyant; ce qui ne lui causa pas un médiocre dépit.

La joûte commença : il se présenta plusieurs chevaliers qui touchèrent l'un ou l'autre des deux boucliers suspendus au sommet de faisceaux de lances plantées en terre près du pavillon des joûteurs; plusieurs se succédèrent, mais il n'y eut aucun coup remarquable; l'un courut la lance sans résultat, celui-là perdit l'étrier de l'un ou l'autre pied, un autre se renversa sur la croupe de son cheval; il y eut deux lances brisées et rien de plus. Ottorino n'avait pas encore été appelé dans la lice : depuis son triomphe de la veille personne n'osait se mesurer avec lui.

La joûte durait déjà depuis deux heures, et les choses allaient si froidement que les spectateurs, fatigués, commençaient à murmurer, à trépigner et se mirent bientôt à hurler contre les cavaliers qui n'avaient pas la délicate attention de s'éventrer un peu pour les divertir. Le peuple est ainsi fait: souvent docile et paisible, il suffit de le contrarier pour voir la brebis se changer en ours irascible et farouche.

Pour apaiser cette colère brutale, des hérauts vinrent annoncer que la joûte

Digitized by Google

allait faire place à un *bigordo;* on appelait ainsi l'attaque d'un bastion ou château de bois, un des spectacles favoris de ce temps. Mais au moment où on allait faire cesser les défis, le son d'un cor fit retentir la forêt voisine : les spectateurs battirent des mains à cette annonce d'un nouveau champion, et après quelques moments de silence on vit entrer dans la lice un cavalier de taille élevée, la visière rabattue, couvert d'une armure d'acier, sans couleurs, sans ornements, sans insigne aucun; il montait un gros étalon de la Pouille, noir comme le jais, sauf une étoile au front et trois pieds marqués de blanc.

Ce combattant, qui voulait rester inconnu, portait, suspendu à l'arçon, un écu uni comme le reste de son armure, mais derrière lui marchait un écuyer avec un autre bouclier couvert d'un voile noir et jaune : couleurs qui indiquaient la tristesse et la douleur. L'écuyer, laissant son maître à l'extrémité de la lice qui conduisait au bois, traversa l'arène pour porter son bouclier voilé à la tente des juges dressée à l'autre côté. Les juges avaient fait le serment de ne jamais révéler le secret d'un combattant qui voulait rester inconnu, mais la loi leur ordonnait de reconnaître ses armes et de décider s'il était digne de se mesurer avec les tenants du tournoi.

Cependant une joie inquiète et curieuse se répandait parmi la foule en un long murmure.

Dès que l'écuyer fut entré dans la tente des juges, le bruit cessa et fit place au silence de l'attente.

Les juges sortirent bientôt avec le bouclier qu'ils avaient recouvert de son voile; ils le placèrent au haut d'une pique qu'ils fixèrent dans le sol; puis, après avoir fléchi un genou, ils donnèrent le signal à un héraut, qui cria :

— Le chevalier a le champ libre.

L'inconnu traversa lentement l'arène, et s'arrêtant devant le bouclier d'Ottorino, au lieu de le frapper de la lance suivant l'usage, l'arracha et le jeta à terre, ce qui était pour un chevalier le plus sanglant outrage et réclamait un combat à outrance ou au *dernier sang.*

Une seconde rumeur s'éleva du sein de ce peuple attentif à tous ces mouvements dont il connaissait l'importance. Chacun voulait deviner le nom de l'agresseur et les causes de cette haine mortelle : les vieillards disaient que le vicaire empêcherait cette rencontre, les jeunes regardaient une pareille défense comme une indignité; bien des cœurs battaient pour Ottorino, et beaucoup de ses partisans se réjouissaient de l'occasion qui lui était offerte de remporter un nouveau triomphe; quelques-uns, envieux de sa gloire, voyaient avec joie le danger mystérieux qui le menaçait, et ils espéraient voir abaisser ce nom valeureux qui portait ombrage à

Digitized by Google

leur orgueil. Mais la plupart des spectateurs, sans haine comme sans sympathie, se préparaient à jouir du dédommagement que promettait ce curieux spectacle à leur long ennui.

Que faisait pendant ce temps la pauvre Béatrix ? Quelles émotions assaillaient son cœur? Au début de la joûte, quand les assaillants allèrent toucher les boucliers, la pensée de la gloire de son ami et des dangers qui menaçaient une tête si chère, lui faisait tour à tour désirer ou craindre les provocations adressées à Ottorino. Elle s'était bientôt rassurée à la vue de ces luttes sans dangers, et elle en arrivait même à souhaiter de voir son bien-aimé donner de nouvelles preuves de son adresse et de sa vaillance; déjà elle savourait les honneurs du triomphe, les louanges des chevaliers et des dames, et la surprise mal dissimulée de son père. Au premier son du cor, à la vue du cavalier inconnu, saisie d'un pressentiment secret, elle tressaillit de la tête aux pieds, et une voix mystérieuse sembla lui crier : — Malheur à ton époux! — Pendant que le redoutable combattant parcourait l'arène, et s'approchait du pavillon des tenants, elle le regardait épouvantée, comme un enfant qui voit s'avancer lentement le fantôme des nuits de terreur. Chacun de ses pas semblait lui arracher un souffle de sa vie, et lorsqu'il fut à l'extrémité de la lice elle respirait à peine : le son du bouclier retentit jusqu'au fond de son cœur, et ses yeux se voilèrent un moment sous ce coup douloureux.

Son père voulut l'arracher à ce supplice en l'entraînant loin de ces lieux, mais la pauvre enfant refusa de le suivre, aimant mieux assister à ce cruel spectacle que d'attendre, loin du fatal combat, les terribles nouvelles de cette lutte sanglante.

— Tu ne sais pas à qui ce défi s'adresse? — lui disait le comte d'une voix émue.

— Je le sais—c'est à Ottorino.—Et la jeune fille, décidée à vaincre ses terreurs, rassemblait toutes les forces de son âme.

— Mais les armes!... — le défi!...

— Les armes sont terribles, le défi est mortel, poursuivit la jeune fille qui semblait retrouver toute son assurance dans l'énergie du désespoir. — J'ai tout vu, mais je ne quitterai pas ces lieux.

Cependant Ottorino était sorti de la tente, armé de pied en cap; il s'approcha du cheval de bataille que lui amenait Lupo, et malgré le poids de son armure de fer, il sauta légèrement en selle.

Les juges du camp prirent deux lances aiguisées, dont le bois était d'un chêne dur et pesant, les viroles d'argent et les crosses de fer.

Après avoir examiné avec un soin scrupuleux si ces armes avaient le même poids et la même longueur, ils les remirent aux deux combattants en leur faisant signe de faire le tour de l'arène.

Digitized by Google

Les champions marchèrent ensemble le long des loges et de la palissade, suivis de leur écuyer. L'inconnu, toujours caché sous ses armes, modérait avec une grâcieuse insouciance son puissant coursier, qui se cabrait au bruit des applaudissements et couvrait son frein d'écume.

Lupo, qui suivait ce cavalier à peu de distance, observait avec étonnement ses épaules robustes, la belle proportion de tous ses membres, le port hardi de la tête et du corps, et tremblait un peu pour son maitre. En examinant avec plus de soin les armes de l'inconnu, il s'aperçut que la visière était clouée au morion et il reconnut le casque acheté la veille par le vieillard au manteau brun.

Ottorino galoppait à côté du chevalier, la visière levée, laissant s'échapper de son casque des boucles de cheveux noirs qui descendaient sur son front brillant de toute la noble audace de la jeunesse. Il montait un beau gênet d'Andalousie, couleur châtain, qui, sans avoir la fougue terrible de l'étalon de son adversaire, était plein de feu, docile, obéissant à la main, à la voix, au geste, on pouvait dire à la pensée de son cavalier : il le dirigeait avec beaucoup d'adresse, et lui faisait faire, tout en marchant, des sauts, des courbettes, des passes gracieuses, qui semblaient plutôt le prélude d'un carrousel que d'un combat mortel.

Lorsque les deux combattants arrivèrent devant la loge du comte del Balzo, Ottorino salua courtoisement le père et la fille ; mais le comte eut à peine l'air de l'apercevoir, et Béatrix elle-même ne lui répondit que par un regard rapide et craintif. Une puissance invincible semblait en ce moment attirer ses yeux vers le cavalier mystérieux : elle regardait le fer de sa lance, long, aigu, étincelant, et elle sentait cette pointe froide qui lui perçait le cœur, et ses yeux semblaient vouloir anéantir cette arme redoutable.

L'inconnu qui n'avait encore porté les regards d'aucun côté, tourna un peu la tête vers la loge du comte del Balzo.

La foule immense qui se pressait sur les estrades, s'élevait plus loin sur des chars et sur des planchers improvisés, plus loin encore, elle se répandait sur les arbres du bois voisin, les belvédères, les terrasses des maisons environnantes : tous se taisaient et palpitaient d'impatience, d'envie ou de terreur. On allait donner le signal de la lutte, lorsqu'un incident vint agiter cette foule et faillit même renverser la puissance déjà chancelante d'Azzone.

Lupo qui se tenait derrière Ottorino, crut, à un mouvement du vicaire, que c'était un signal ordonnant aux trompettes de sonner l'attaque, et il cria d'une voix qui retentit d'un bout à l'autre de l'enceinte : — vive Marco Visconti ! — cri de guerre de son maitre, qui, élevant en l'air sa main couverte du gantelet de fer, répéta avec Lupo — vive Marco Visconti ! — Ni lui ni son adversaire ne firent

Digitized by Google

cependant aucun mouvement, car ils attendaient le signal des clairons : mais la foule, dévouée secrètement à Marco, et pressentant comme une vague conspiration, crut que ce cri était un signal d'attaque, une provocation contre le vicaire ; en un instant, des milliers de voix répondirent de tous côtés ; on vit tirer des armes, les groupes se formaient, s'interrogeaient et semblaient chercher un chef, une bannière pour s'y rallier. Si Marco avait paru dans cet instant aux yeux du peuple, c'en était fait : la faible garde du vicaire aurait cédé à la peur ; il y eut même un moment où Azzone et ses deux oncles se crurent perdus.

Au milieu de cette rumeur immense, alors que les cris étaient plus perçants et plus farouches que jamais, l'inconnu qui était resté à sa place, porta une main à son morion comme pour en lever la visière, oubliant qu'elle était fixée ; mais ce ne fut qu'un mouvement fugitif et que l'on crut involontaire, car il baissa aussitôt son bras, et appuyant le poing fermé sur son cuissard de fer, il regarda, immobile, cette confusion tumultueuse.

Cependant les hérauts, les maîtres et les aides du camp parcouraient l'arène en cherchant à apaiser et à contenir la foule : l'orage commença à diminuer et se dissipa bientôt tout à fait. Les jeunes gens qui voulaient en venir aux mains, les plus timides qui ne voulaient pas se laisser fouler aux pieds, les curieux qui faisaient le plus de tapage et qui étaient en grande majorité, tous retournèrent à leurs places, les uns en frémissant, les autres en riant, d'autres en demandant ce qui s'était passé.

Dès que la tranquillité et le silence furent rétablis, la trompette sonna et les deux combattants marchèrent l'un contre l'autre, le bouclier devant la poitrine, et couvrant la tête jusqu'aux yeux.

Mais le cavalier inconnu, qui voulait courir la première lance en faisant un coup d'adresse, au lieu de piquer son cheval des éperons et de lui donner pleine carrière, le mit à un galop modéré ; arrivé auprès du chevalier, il lui présenta son bouclier de travers, de sorte que la lance d'Ottorino glissa sur l'acier poli et lui effleura le côté sans que le coup eût porté ; quant à lui, il visa l'écharpe azurée dont Ottorino était entouré et passa outre en l'enlevant de sa lance qui y entra jusqu'à la poignée.

Un tel coup de maître, un coup si bien porté fut perdu pour les spectateurs qui le mirent sur le compte du hasard, et commencèrent à murmurer de ces courses sans résultat. Mais les deux champions revenus à la place qui leur était assignée tournèrent rapidement leurs chevaux et se précipitèrent l'un sur l'autre avec une vivacité furieuse. Cette fois, l'inconnu accourait à bride abattue et en serrant les genoux avec tant d'énergie que le robuste étalon fléchissait sous cette étreinte et

Digitized by Google

ouvrait la bouche pour retrouver le souffle. En se rencontrant au milieu de la lice, Ottorino brisa sa lance contre le bouclier de son adversaire qui ne chancela pas un seul instant, tandis que celui-ci le frappa à la visière et le jeta à terre à quelques pas de son cheval ; dès que le genêt d'Ottorino se sentit enlever son cavalier, il s'arrêta des quatre pieds et tournant la tête il parut attendre que son maitre revint le monter.

Mais son maître était étendu sur le sable, les bras ouverts, sans donner signe de vie. Lupo ouvrit en tremblant la visière du casque et vit le sang sortir des narines, de la bouche et des oreilles. Deux sergents accoururent et portèrent le blessé jusqu'à la tente.

Quelques moments après un héraut sortit du pavillon et cria — Il vit.

Alors le vainqueur, qui d'un mouvement de la tête, toujours cachée sous le casque, avait suivi le blessé pendant qu'on l'emportait, leva une main vers le ciel, et se dressa sur les arçons comme pour manifester la joie que cette nouvelle lui apportait ; il jeta sa lance, éperonna son cheval et sortit de l'arène pour disparaître dans le bois d'où il était sorti ; son écuyer le suivit après avoir détaché de la pique le bouclier voilé qui y était suspendu.

On ramassa la lance que le cavalier avait abandonnée : le fer en était brisé. Le plus grand nombre pensa qu'il s'était brisé pendant la lutte ; mais quelques spectateurs avaient remarqué que l'inconnu, au premier cri de — vive Marco — jeté par son adversaire, s'était approché d'une loge, et, enfonçant le fer de sa lance entre deux planches, l'avait brisé en s'y appuyant comme sur un levier.

Tous s'accordaient à dire que si la lance avait été entière, la force du coup était telle que la visière aurait été percée et la tête du vaincu traversée de part en part.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

TERCETS.

C'est toi, divin amour, toi qui fais le délire
Du poëte inspiré, pauvre exilé du ciel,
Ame ouverte et sans voile, où le monde aime à lire :

Qu'il s'appelle Tasso, qu'il ait nom Raphaël,
Qu'il chante sur la toile ou peigne avec la lyre,
C'est lui qui maintenant garde encor ton autel.

Quand par trop de douleurs le cygne d'Italie
Eut vu finir, hélas ! sa vie avant ses jours,
Il oublia ses vers, sa gloire et son génie :

Il n'eut qu'un souvenir, celui de ses amours ;
Éléonore était présente en sa folie,
Il la cherchait des yeux et l'appelait toujours.

Raphaël au front d'ange, au doux nom d'ambroisie,
Vit passer devant lui, dans un songe enchanteur,
Une fée à l'œil noir, vivante poésie :

Il saisit sa palette, et d'un pinceau rêveur
Il traça le portrait de sa beauté choisie :
Mais sa fée était femme, et lui donna son cœur,

Or, une belle nuit, sa blanche bien-aimée,
Dans un ardent baiser prit en fermant les yeux,
L'âme du Sanzio sur sa bouche pâmée.

Et l'athée avoûra que l'âme était aux cieux.

Édouard Wacken.

Digitized by Google

MÉTÉORES LITTÉRAIRES [1].

Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.
BÉRANGER.

II.

LE SIÈCLE, POÉSIES,

ET

LA MORT DU CHRIST, MYSTÈRE,

PAR HENDRICKX.

A quoi Pantagruel dit : « Quel diable de languaige est ceci ? que veut dire ce fol ? Je crois que il nous forge ici quelque languaige diabolicque, et que il nous charme comme enchanteur. »

A quoi respondit un de ses gens : « Seigneur, sans doute ce guallant veut contrefaire la langue des parisiens, mais il ne fait que écorcher le françois et cuide ainsi pindariser. »

RABELAIS.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé,
Ne le savez-vous pas ?
MOLIÈRE.

C'est une étrange chose, par le temps qui court, que l'on se fasse une sorte de gloire d'être malheureux. On se félicite d'être né sous une mauvaise étoile. Le malheur se porte aujourd'hui avec le même avantage que le chapeau-gibus, la moustache en croc et le lorgnon enchâssé sous l'arcade sourcilière. C'est la mode, ainsi que nous l'apprend du reste dans sa prose poétique le célèbre M. de Banville, l'illustre ami du rutilant auteur de *Tragaldabas :*

.... Le malheur est un grand paletot
Qu'endosse tour à tour chaque homme. . . .

Aussi, quel art déploient les jeunes écrivains pour se donner un air fatal et prédestiné! Écoutons-les parler : « Combien d'amères déceptions ils ont éprouvées ! leurs illusions ont fui *l'une*

---

(1) Voyez *Revue de Belgique,* 2e série, tome I, page 124.

Digitized by Google

» *après l'une,* comme se fanent les fleurs d'une couronne printanière. Amour, amitié, ils ont tout » perdu. Le désespoir seul est resté! » — Et si le hasard veut que le pain soit cher et que l'hiver leur apporte quelque gros catarrhe, oh! alors, les voilà poitrinaires, les voilà « *convives repoussés du banquet de la vie;* leur gloire est assurée, ils prennent place tout d'abord à côté des Millevoye, des Malfilâtre et des Gilbert, et l'histoire lamentable de leurs infortunes se traduit sur la lyre harmonieuse en fantastiques et mystérieuses élégies. — Tel est M. Hendrickx. Ame incomprise et du monde repoussée, M. Hendrickx a senti le besoin de commettre un volume de poésies orné d'une préface où le cœur du poëte se reflète comme en un miroir. Les gémissements d'Hécube devant Troie, ne sont que de fades complaintes auprès de ce désolant récit.

J'ai la mauvaise habitude, ami lecteur, de juger un livre par sa préface, et vous me le pardonnerez d'autant plus volontiers pour cette fois, que la préface de M. Hendrickx est un morceau tout à fait digne de votre attention.

« Depuis quelques années, une question effrayante par le vague où elle flotte, comme par les » *quelques* terribles réalités qu'elle laisse entrevoir, est venue importuner sans relâche l'auteur » de ce recueil; sans cesse une voix lui a crié, *à son cœur d'homme :* Qu'est-ce donc que le siècle » où tu vis? —Et souvent il l'a écoutée, plus souvent encore il l'a *sondée,* et toujours, chose étrange! » cet interrogateur invisible qui s'acharnait à sa poursuite, *l'a plongé dans la nuit,* l'abattement, » la frayeur, le désespoir. — Et pourtant, il était obligé de résoudre l'énigme. *Il y allait de son » repos, de sa santé, du bien-être de son âme;* à l'heure qu'il est, il *ose se flatter* d'en posséder la » solution. Qui la lui a donnée? Le siècle, aux leçons de ses malheurs. »

Voyez-vous bien toute l'habileté de cet exorde? comme il trahit au premier mot le penseur, l'homme profond, le philosophe? Vous croyez peut-être que M. Hendrickx a écrit pour son plaisir à lui, pour acquérir une réputation brillante? — Allons donc! ce n'est pas ainsi qu'agit ce penseur; que lui fait la gloire, au penseur? Le penseur n'est pas un de ces petits poëtes de boudoir, que leur caprice seul engage à rimer. Non, une force divine le pousse, il n'est pas libre de se taire : *son repos, sa santé, le bien-être de son âme* exigent qu'il parle; vainement il se débat sous la mystique étreinte...

C'est dans ces luttes du génie, qu'il enfante des pages merveilleuses comme celles que nous allons avoir le bonheur d'admirer, et qui doivent nous donner la solution du grand problème :

> Un surtout, sans surtout, poëte humanitaire,
> Couvait le grand symbole en son front sans chapeau.

« Oui l'auteur l'avoue, *il a bien souffert,* bien pleuré, bien rêvé, bien pensé. »

Règle générale, le penseur est un martyr; il souffre des peines inconnues aux simples mortels. M. Hendrickx l'avoue, il a bien souffert, bien pensé! s'il avait pensé *bien,* la chose serait moins déplorable; mais penser tant et penser si mal, ce sont là de ces guignons qui n'arrivent qu'aux prédestinés.

« Dans sa douleur, il a dit au spectacle immense de ce nombre de frères qui gémissent comme » lui : Console-moi! et ce spectacle lui a répondu — *par le désespoir.* Alors, dégoûté de la terre » *qui ne le comprenait pas,* il a interrogé le ciel; et *celui-là* lui a répondu par des consolations tel» lement suaves, qu'il aurait aimé la souffrance afin de pouvoir en jouir. Ces instants de bonheur » que la Religion lui a fait savourer, lui ont été et lui seront toujours *plus délectables, que les joies*

Digitized by Google

» *les plus enivrantes dont la volupté aurait pu couronner son existence.* — Oui, l'auteur le dit » *avec émotion,* il a été heureux. — Pourtant, une idée poignante est venue, *comme un ver, s'atta-* » *cher à ces roses qu'il plaisait à la providence de faire éclore parmi les broussailles qui couvrent* » *le chemin de sa vie.* La pensée de cette multitude d'infortunés qui pleurent comme lui, et peut- » être plus que lui, et qui, *hélas!* tâchent de trouver un baume aux *plaies de leur intérieur,* dans » les *sales jouissances* et le mépris insolent de la divinité, a toujours *assombri ces belles aurores* » *de félicité qui surgissent parfois dans le ciel de son cœur, et a fini par l'ensevelir dans une nuit* » — *qui dure encore.* »

Respirons un moment, ne fût-ce que pour maudire les mécréants dont le souffle empesté est venu éteindre la lampe poétique qui brûlait dans le cœur du poëte, comme dans un sanctuaire. M. Hendrickx nous annonce qu'il fait nuit sombre dans son cœur, mais il laisse à ses lecteurs le soin de décider si l'éteignoir de l'impiété et de la débauche a méchamment éteint du même coup les lanternes et les lampions de ce que M. Vacquerie appelle la place publique de l'esprit.

« Depuis il est rentré en lui-même. » (Mieux valait rester dehors que rentrer dans les ténèbres!) « Comme tous ceux qui ont beaucoup de malheurs, il avait beaucoup d'amour : il chérissait les » hommes. »

Cela se voit de reste, aux imprécations et aux malédictions que murmurent ses vers avec une aménité d'anthropophage et une douceur d'hydrophobe sans muselière.

« Son âme *malheureuse* était jalouse des fleurs qu'il lui retirait pour les répandre sur les maux » de ses semblables. *Il rêvait, il soupirait, il méditait;* et après bien des rêves, bien des soupirs » et de bien longues méditations, il s'est dit : le siècle souffrant s'évertue à se consoler de ses » malheurs, par ses malheurs même et par le désespoir. »

Évidemment — ici, — sa dernière chandelle est morte : la nuit est complète, les chats sont gris et l'auteur est bien noir.

« Prenons-le par la main, conseillons-lui de vivre de foi, d'amour et d'espérance, montrons- » lui la source intarissable des consolations célestes; qu'il aille y boire, et il sera guéri, et il se » réjouira dans son cœur; — en un mot; publions. »

Voilà le mot : Publions. Le monde est corrompu, les méchants triomphent, les bons gémissent : — Publions, et tous ces maux s'évanouiront comme des fantômes.

Le penseur a ceci de beau, qu'il se dévoue corps et âme au bien-être de l'humanité. Elle aurait besoin de mille volumes pour se guérir, que le penseur n'hésiterait pas un instant à se sacrifier. L'humanité souffre,... Publions! s'écrie le penseur; et M. Hendrickx a publié.

« Après, jeune et sans expérience qu'il était, il aurait voulu un guide dans la tâche difficile » qu'il s'était assumée. A cet effet, il a jeté les yeux sur la littérature moderne, et il a vu que ce » *médecin* prescrivait pour remède aux infirmités de son *grand malade* les *grincements de dents,* » les *fangeuses* voluptés et enfin, *le pistolet, la corde ou le poignard.* Ces intentions *n'harmonisaient* » pas avec les siennes; il a donc congédié ce bourreau de la société actuelle *par un sourire de* » *pitié et d'indignation,* et il a prié Dieu et son cœur de lui dire ce qu'il avait à chanter. Et son » cœur lui a répondu par la voix de ses sentiments, et Dieu lui a répondu par la voix de la Bible. » L'auteur n'a donc écrit que sous *l'impulsion de son indépendance intellectuelle,* qui, à son tour, » n'a reconnu de guide que la seule religion. »

Maudit brouillard, quand vous dissiperez-vous?

Digitized by Google

« Après tout, il a *versé* sur le papier des idées et non des mots; *il a exploité son âme, et non un* » *dictionnaire. Il n'a pas versifié, mais il a senti.*

Après tout est très-joli. Rappelez-vous, lecteur, que cette âme est ensevelie dans une nuit — *qui dure encore,* ce qui explique naturellement la difficulté que nous avons à découvrir les idées de M. Hendrickx à travers la brume de ses expressions. *Il n'a pas versifié;* nous sommes complétement d'accord sur ce point : — *mais il a senti.* — Nous serions bien flatté si M. Hendrickx voulait nous faire part de ce qu'il a senti, et nous le supplions d'exploiter dorénavant un dictionnaire, si toutefois les ténèbres qui enveloppent son âme s'obstinent toujours à durer.

M. Hendrickx a versé sur le papier des idées et non des mots; de plus, il réprouve hautement les grincements de dents, les fangeuses voluptés, le pistolet, la corde et le poignard qui *n'harmonisent* pas avec ses intentions. Je veux bien admettre les bonnes et douces intentions de l'auteur, mais que dire de ce langage qui s'étale à chaque page de son livre

Voyez le culte impur de la crasse matière
Changer le cœur de l'homme en charogne et poussière
Et l'engloutir dans son destin!
Dans son destin.... — la pourriture
Et la damnation :
Le goût de ramper dans l'ordure
Et de projeter sa nature
A la fangeuse abjection.....
Ce n'est pas encor tout. — Voyez ces chairs puantes,
Qui se dissolvent dans les flots;
Tant d'autres que nourrit le ver de leurs tombeaux;
Ces poignards, ces poisons et ces cordes traînantes;
Ces fusils, ces charbons, ces planches d'échafauds....
. . . . . .
Vous le voyez. — Mais non! — plus loin! plus loin encore.
Plus loin! Là dans ces lieux où mon drapeau s'arbore
Sur un monceau de cœurs puants;
Où mon chancre qui les adore,
Et les achève et les dévore,
Pour les jeter par mille à mes démons suants.

Vous n'êtes pas encore dégoûté? — Encore une strophe

..... N'est-ce pas que ce ver
A si bien *travaillé sur* ton âme mourante,
Qu'elle n'est plus qu'une gangrène ardente
D'où suinte, sans cesse, une humeur purulente
Qui répand une odeur si forte et si puante
Qu'en l'aspirant — tu sens le froid de l'épouvante
Crisper la peau.....

Pouah! — Je suis honteux d'avoir entamé ces citations nauséabondes! Je n'irai pas plus loin et nous sortirons bien vite de ce charnier infect. Retournons à la préface, c'est moins coloré mais aussi moins sale.

Digitized by Google

« Si on *s'avisait, après cela,* de lui demander pourquoi il a employé tel rythme, rejeté telle couleur » pour *peindre par* telle autre, etc., pourquoi enfin il s'est jeté dans tel genre plutôt que dans tel » autre, il devrait naïvement répondre : *qu'il ne le sait pas.* Et ceci est bien naturel. (*Parbleu !*) Le » poëte, c'est un torrent... — le torrent, — que répondra-t-il?... »

Ah ! voilà un argument, j'espère. *Avisez-vous, après cela,* d'aller lui demander pourquoi... Le poëte, c'est un torrent. On dira désormais le torrent-Hendrickx, comme on dirait la cascade De Banville, et la cataracte Vacquerie.

« Vienne maintenant la critique ou malicieuse ou insultante, *dissiquer* impitoyablement *au cou-* » *telas de l'analyse,* le nouveau-né qu'on lui présente, et le *jeune* cœur qui l'a engendré... »

Le *coutelas de l'analyse!* Le torrent-Hendrickx considère sans doute les Aristarques de nos jours comme autant de chefs de cuisine toujours prêts à mettre son jeune cœur à la broche.

« Viennent ces écrivailleurs, par voie de journaux et de revues... — vienne le pédantisme dont » le cœur glacé par le *petit savoir* et la prétention, ne s'est jamais gonflé au sentiment d'une émo- » tion poétique, *conspuer le génie (!)* parce que dans sa turbulente exaltation il s'est *parfois* écarté » de l'*ornière* que lui avaient creusée les grammairiens et les quarante de l'académie. »

Attrape, Académie!

« Vienne l'envie..., vienne enfin l'oubli enfouir dans la tombe cette lyre qui a préludé, qui ré- » sonnera encore et qui ne se taira jamais.» (Quel entêtement, bon Dieu!) « Celui qui en a tiré ces » accords n'a pas la présomption *pitoyable d'écrire des odes à son immortalité!* Il n'a que faire de » ce vain colifichet de l'orgueil que l'on appelle gloire. Il voit les choses d'un peu plus haut. »

Voilà de la modestie haute et fière!

« Mais vienne aussi un cœur souffrant qui dise : Vous m'avez guéri ; et l'auteur s'avouera digne- » ment dédommagé de ses peines, et il s'applaudira d'avoir chanté. »

En vérité nous voudrions être un de ces cœurs souffrants guéris par la méthode Hendrickx, rien que pour l'entendre s'applaudir de sa cure et de son succès poétique.

Avant de donner un spécimen des énormités littéraires, grammaticales et autres dont le livre de M. Hendrickx est constellé, disons franchement notre opinion sur le mérite du poëte. Certainement M. Hendrickx n'est pas sans talent; il est doué d'une imagination féconde, étrange même par sa fécondité; mais c'est là ce qui l'a perdu. Il n'a pas su modérer les élans désordonnés de cette imagination luxuriante, et presque toujours elle l'a entraîné trop loin, assez loin pour faire murmurer le mot—folie—ou tout au moins—extravagance. Trop souvent aussi, M. Hendrickx a oublié que les peintures hideuses, les images dégoûtantes doivent être bannies de la poésie française, en un mot, que le lecteur veut être respecté.

Parfois cependant, au milieu de toutes ces arabesques de linguistique, fruits d'un enthousiasme factice, on rencontre une strophe bien pensée et bien exprimée :

Oh ! s'il en est ainsi, le saint patriotisme
N'est plus qu'un manteau d'or jeté sur l'égoïsme,
Et je le traîne sous mes pas.

Car j'ai mon âme à moi, qui *roule* sa patrie
Aussi loin *qu'un cœur* bat, que l'homme pleure ou crie :
De moins grande, elle n'en veut pas.

Digitized by Google

J'aurai des chants pour tous, même pour ces sauvages
Qui vivent oubliés sur de lointains rivages:
C'est encor là l'humanité.

Qu'importe que plus tard un fou patriotique
Me vienne décorer du nom de fanatique?
J'aurai servi la charité.

Voilà de belles et généreuses idées. Malheureusement ces rares passages, diamants qui brillent enchâssés dans un pathos des plus exagérés, font ressortir encore davantage la faiblesse pitoyable de tout le reste.

Maintenant que nous avons dit de l'auteur de *La mort du Christ,* tout le bien que notre conscience nous permet d'en dire, divertissons-nous un peu, lecteur, si vous le voulez bien : et pour ce faire, nous n'aurons qu'à ouvrir au hasard les poésies du torrent-poëte :

Je ne sais si le flamand ressemble beaucoup à la poésie de notre auteur, mais à coup sûr, celle-ci a fort peu d'analogie avec le langage des salons, et pour être figurées, ses expressions n'en sont ni plus gracieuses ni plus délicates.

EXEMPLES :

Déjà dans le salon a miaulé l'orage.

Souvent de pauvres jeunes filles,
Ont déchiré dans les quadrilles,
Leurs cœurs, leurs jours et leurs mantilles.....

Aujourd'hui c'est Dimanche.....
. . . . . .
Je ne sais pas -- pourquoi poussif d'inquiétude
Comme un petit enfant qu'un conte triste et noir
Effraie — et fait courir vers les bras de sa mère,
Je cherche cet endroit où — seule — dans la terre —
La mienne, à moi, pourrit.... — Voilà qu'il va pleuvoir.

Sanglots de veuve — d'orphelin....
Que mange le plus fort — parce qu'il n'a pas faim... (??)

Les forfaits — ces oignons au germe formidable
Il ne les couche pas dans la boue ou le sable,
Il les prend, leur sourit, les soigne et les arrose
Avec les eaux du désespoir.
. . . . . .
Incestes ! A... dul... — Bah ! Le nom du mal m'ennuie !
Mais les faits !... Ah ! les faits.... Je n'en ai point assez.

Vous savez déjà que M. Hendrickx ne veut verser que des idées; il a raison, car il ignore parfois la véritable signification des mots et vous n'avez pas oublié sa haine pour le dictionnaire. Je ne citerai qu'un exemple : Notre... comment dirai-je? va pour poëte: Notre poëte ne se

Digitized by Google

rend pas bien compte de la valeur d'*assommer* — et ce, bien malheureusement pour ses lecteurs.

La scène — alors! — devenait assommante

O Christ! jette un rideau sur l'assommant spectacle!

Ah! ah!..... sans le vouloir je dis toujours des mots
Qui m'assomment.

Vous avez déjà admiré ces tirets si ingénieusement espacés, et qui font ressembler les vers du poëte à des dizaines de chapelet! Le livre de M. Hendrickx reçoit de ces bienheureux tirets une teinte religieuse et mélancolique tout à fait pleine de charme. Ils ont en outre l'avantage de faire prendre aux vers les plus simples, un faux air de rébus.

— — — — — — — — — —
» Mais moi — souffrir — non! Je vous — aime!
» — — — — — — — — — »
» — — — — — — — — — »

Otez les tirets, vous n'avez plus qu'un pauvre vers bien ordinaire, bien bourgeois. Mais avec eux le mystère arrive et pour peu que vous ajoutiez, comme M. Hendrickx, une ligne de tirets au-dessus et deux en-dessous, voilà que le merveilleux prend les dimensions d'un roman d'Anne Radcliff, et la profondeur des pensées apparaît en raison inverse de la clarté du style.

Voici un nouvel exemple de charabia : Nous copions fidèlement les intentions typographiques de l'auteur; les points, les tirets, les mots soulignés sont conformes au texte original, — trop original de M. Hendrickx.

Caressez moi d'abord et puis.... — — — —
— — — — — — Ahi!... mais je fais
Un rêve?... Je croyais jouir.... jouir!... Ce songe
Est terrible. . . . . .
..... Sens! mais sens!.... le Tyran me plonge
Plus avant dans ces mers qui ne me brûlaient plus?
. . . . . .
Ah! tout est donc passé!.... tous *ces* plaisirs : perdus!
A tout jamais... perdus!... Et l'avenir!... Il gronde?
Ecoutez?... C'est de faim pour sa victime immonde,
Pour moi...
Non... je mourrai de peur!...
Comme il fait noir?
. . . . . .
L'Enfer était plus gai tantôt? — Maintenant *ce* silence
Qui précède toujours cette heure, où *sa* vengeance
Dit à l'Eternité — d'aller : et de pleuvoir
Des tourments. . . . . .

Et ainsi de suite pendant 72 pages consacrées par M. Hendrickx à chanter l'élégie des *Cercueils*.

Digitized by Google

C'est la pièce la plus joyeuse du volume. Seulement — la mère en défendra la lecture à sa fille, l'auteur y ayant versé cette fois et l'impudeur des mots et l'obscénité des idées.

Allons plus loin.

Ennui dur, *charretier traitreusement sublime*
Vous le poussez, je crois, se perdre en un abyme...
— Je le mène à ces lieux, que l'on ne nomme pas.
— Faites, mais gare à vous!...

Voilà bien la langue des dieux, la poésie chaste, timide, la poésie dont Soumet a dit :

Lys trempé de lumière, ô blanche poésie...
Poésie, ange saint, force, flamme première
De la foi qui nous luit fraternelle lumière.

Ce charretier traîtreusement sublime est surtout d'un effet prodigieux. Nous avions jusqu'ici le sublime de pensée, le sublime d'images et le sublime d'expression. Une sorte de sublime nous manquait, dont le besoin se faisait généralement sentir : c'est le sublime de roulage. M. Hendrickx nous en a généreusement doté.

Souhaitez-vous des images voluptueuses, des peintures anacréontiques, quelque chose qui rappelle Chaulieu et Parny :

Vous pourrIEZ encor, vous couronnant *les têtes*
De roses et d'*onguents* et de *lubricité*
Versant à pleins bocaux les vins fumants des fêtes
Chanter *le doux plaisir des bêtes*
Dans les *appartements* de l'impudicité...

Ceci est extrait d'une pièce intitulée *la Chasteté*, ainsi que le joli passage qui suit :

Soûlez-vous en jurant dans vos salons de fête
Violez-y le sexe en lui *chauffant* la tête
Avec la *fourberie* et les flots de nectar.
Et puisque vous rampez *comme un chien* sur la terre,
Vous pouvez bien avoir pour chenil un repaire....
Vous en êtes trop loin pour dire un lupanar...
Qu'ai-je donc dit, mon Dieu ? — mais je suis en délire!

Nous ne croyons pas abuser de la crédulité du lecteur en affirmant que nous nous en étions aperçu.

Voyez de quel songe virginal le poëte remplit la nuit d'une jeune fille :

Alors, aux pleins accords d'une *folle* musique
L'un d'eux *lubriquement* serrait ma main *pudique*
Et me montrait du doigt des salons somptueux
Où je voyais bondir des *troupes haletantes*
De femmes, le cou nu, les *poitrines suantes*
Leurs seins contre le sein *d'un mâle aux chairs ardentes.*

Digitized by Google

Si je ne craignais d'effaroucher le lecteur, je pourrais multiplier à l'infini ces citations ordurières, car la muse du torrent-Hendrickx se vautre volontiers dans la fange des ruisseaux et des bouges; elle se plaît parmi tout ce que le monde a de plus ignoble et de plus vil.

Voulez-vous des descriptions riantes, des scènes fraîches et azurées? C'est là surtout que brille le génie original du poëte :

Le soir est là : . . . . . .
Mais je n'aperçois rien dans les *clartés funèbres*
Que la lune parfois répand sur les ténèbres
Que des bois morts et *colossaux*.

Ces bois colossaux sont d'un colossal effet.

Que le ciel était doux, *languissant* et suave !

Ces bois colossaux et ces clartés funèbres devaient être, à coup sûr, d'une douceur et d'une suavité bien languissantes.

La *reine* de la nuit, comme une blanche *esclave*
Semblait se reposer *sur un lit*, dans le ciel
Les étoiles brillaient et *pétillaient* sans cesse
Comme un *cercle* d'enfants *trépignants* de tendresse
Autour du *tablier maternel*.

Cette *reine* de la nuit, qui à l'instar d'une blanche *esclave* semble se reposer sur un lit, présente une antithèse entièrement dans le goût de l'école des penseurs. L'étincelant Vacquerie n'aurait point autrement parlé. Et que dirons-nous de ces étoiles qui *pétillent?* Quel feu d'artifice de métaphore!... Cependant, gardons-nous de l'oublier, M. Hendrickx se soucie peu de la signification des mots; *scintillent, pétillent,* c'est à peu près la même chose, et l'auteur n'ayant pas exploité le plus petit dictionnaire, nous aurions mauvaise grâce à le chicaner pour si peu. Nous vous signalons en passant le *tablier maternel* de la lune.

M. Hendrickx, du reste, affectionne singulièrement la blonde Phœbé : il se plaît à l'orner d'une foule d'attributions aussi saugrenues qu'exhilarantes. Il l'appelle

La *reine de la nuit.*

La *compagne amicale*
De la nocturne obscurité.

La *lampe de la lune.*

A l'heure *où notre mort nous prêche par la lune*
A l'heure où dans les champs *toute toilette est brune.*

La lune à présent me paraît bien amère.

. . . . . Que la lune est charmante....

Digitized by Google

La lune ici, c'est la *lampe à l'autel*
Ailleurs, sa *lueur pâle tombe*
Morte, terrible à voir comme l'*œil d'un cruel.*

Jeune fille, je vois, *la lune est ton miroir.*

Belle lune — doux croissant.

Déjà la nuit s'était baissée...

Pourquoi faire? Sans doute pour ramasser la tablier de la lune.

Et la *lune plus délaissée*
Errait plus pâle dans les cieux.

Pauvre lune!

Préférez-vous des allégories ingénieuses, de fines personnifications? En voici d'une transparence diaphane : l'auteur apostrophe ainsi le Malheur :

Bourreau, tu m'as souvent pincé jus*ques aux os.*
. . . . . .
Dogue sanglant, mords-moi jusqu'au sang *les mollets*
Tigre, — hurle et bondis, — saute-moi *vers* la gorge.
Oh! j'aime à contempler ta gueule qui *se gorge*
Des cœurs, que *chaque jour* ton *hideux appétit*
Sur le lit des douleurs — et dévore — et rôtit !

Si M. Hendrickx avait écrit — et rôtit et dévore, il aurait été moins crû et plus culinairement logique.

Comme ces *beaux forçats* dont la vie est *chancie*
Qui s'élancent alors dans leur folle énergie
Parfois vers un *étang* — souvent vers une orgie
Toujours, toujours vers *l'abattoir.*
Au bras de deux *soulards, dévorateurs de femmes,*
Qui leur sucent leur sève, et leurs pleurs, et *leurs âmes,*
L'infamie et le Désespoir. »

Il est impossible de marier plus habilement le cynisme de l'expression à la saleté de l'image; M. Hendrickx prêche la vertu d'une manière si révoltante, qu'il faudrait avoir des instincts de brute pour profiter de ses leçons.

Nous avons déjà pousse très-loin la hardiesse de nos citations, mais nous n'oserions, pour rien au monde, continuer à justifier nos accusations d'impudeur et d'obscénité. Nous renverrons le lecteur curieux aux morceaux intitulés : *La nuit, — Ero mors tua* (page 259). — *Le cercueil de l'Impudique.* Nous n'insisterions pas tant sur cette tendance de M. Hendrickx, si notre poëte n'avait la prétention de s'annoncer comme le défenseur des mœurs dont il étale avec complaisance les sales débordements, si enfin, l'auteur du *Siècle* ne se posait pas en poëte catholique, ne puisant ses inspirations et son délire poétique que dans les sources vives de la religion. Or, vous pouvez déjà prévoir que M. Hendrickx défend la religion comme il défend la chasteté. Il nous est impos-

Digitized by Google

sible de reproduire dans ce recueil les extravagances de ce visionnaire éhonté. Nous venons de relire les deux pages adressées: *A la très-sainte Vierge*—et nous rougissons d'avoir pris au sérieux les folies d'un écervelé qui parle à la mère divine la langue impie des convulsionnaires épileptiques et amoureux. Hâtons-nous de revenir à des idées plus riantes :

Du *salon de mon cœur la vue était royale.*
Le *soleil de la foi* l'avait *illuminé;*
L'innocence y dressait *leur* couche virginale
Et l'épouse, ce jour, — *souoieuse* et *matinale* —
Traînant, comme un manteau, sa *blancheur baptismale*
Frôlant d'un doigt *inquiet* sa robe nuptiale, —
Près du seuil entr'ouvert du *palais* tant orné
Attendait, dès la nuit, l'approche *triomphale*
De son céleste bien-aimé.

Ces neuf rimes en *ale* et en *é* enferment sans nul doute un sens bien sublime et bien profond, mais des beautés de ce genre dépassent notre pauvre intelligence. Il ne nous reste qu'à jeter notre langue aux chiens.

Le *salon de mon cœur!* Il paraît que M. Hendrickx possède tout un appartement sous la mamelle gauche; son cœur est tantôt salon, tantôt pavillon :

Un jour ma poésie au pavillon du cœur...

Tantôt cachot :

..... Ces vers, sortis si purs de la prison
De mon cœur.

Voilà un cœur d'un admirable usage! Au besoin M. Hendrickx en ferait un hôtel garni, avec écurie, remise et jardin.

C'est à la page 256 qu'on admire :

Le jardin de son cœur dans ses plus beaux parquets.

Ce cœur, qui contient déjà tant de choses, renferme encore un four à chaux :

. . . . . Le fossoyeur
Jette la chaux du cœur sur la plus sainte idée ;

Ce cœur est meublé, mais assez mesquinement, car nous n'y voyons qu'une guitare, une chaise cassée et des encensoirs.

.... Au fond du tombeau la guitare du cœur
Ne pleure plus. . . . . !

J'agite tous les soirs
Les pensers de mon cœur comme des encensoirs.

. . . . . Un bourreau. . . . . .
Est assis sur mon cœur — cette chaise cassée,
Comme un singe devant une table dressée.

Digitized by Google

Vous voyez qu'on ne doit pas trop se reposer sur le cœur de M. Hendrickx. L'idée de ce *cœur-chaise* peu confortable paraît du reste innée chez le poëte, car il nous parle plus loin de *cœurs de paille,* ce qui achève de préciser la nature de ces meubles; de plus ces *cœurs de paille* sont enfermés dans des *poitrines d'acier*, ce qui les rend peut-être très-élégants mais à coup sûr peu solides à en juger par l'état délabré de la chaise cassée sur laquelle est assis le singe de M. Hendrickx.

Puisque nous en sommes aux drôleries, je demande place pour *Le Pélerin,* sorte de complainte naïve et touchante que je crois digne des splendides illustrations dont la ville d'Epinal entoure la légende du *Juif Errant:*

Manteau de bure — sur l'épaule
Barbe flottante — sur le sein,
Au poignet droit — l'appui de saule,
On vit marcher le pélerin,

Vers la région Musulmane
Vers le tombeau du Rédempteur;
N'ayant pour toute caravane
Qu'un chapelet — et son bon cœur.

Il vit la sainte maisonnette
La coupe de l'enfant Jésus —
Et pleurant il quitta Lorette :
Car il ne la reverrait plus!

Et même on dit que le saint Père
Le fit mander au quirinal
Qu'il y baisa l'anneau de Pierre
Et le PIED pontifical;

Il va sans dire que pour M. Hendrickx — le catholique très-romain — le pied pontifical en vaut deux.

Qu'avec une tendre parole
Le pape lui donna quelqu'or
Et ce doux salut qui console :
« Va mon fils, et reviens encor. »
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Quand il trouva la croix divine
Où lui — naguères expira
Qu'il la pressa sur sa poitrine...
Ah! que l'ermite alors pleura!

Mais sa douleur fut lamentable
Quand il fut sur le Golgothah :
C'était pour attendrir le sable
Que les soupirs qu'il sanglota.

Digitized by Google

Nous avons déjà dit que la principale pièce de M. Hendrickx, celle qui remplit à elle seule le tiers du volume, est intitulée *les Cercueils*. M. Hendrickx, tourmenté par les papillons noirs, va se promener dans un cimetière, où il voit enterrer une quinzaine d'individus de tout âge, de tout sexe et de toute classe, lesquels, aussitôt qu'ils ont aperçu le poëte, se mettent à déraisonner de la façon la plus extravagante et la plus hiéroglyphique du monde.

La pièce commence par ces deux beaux vers :

Oh ! dans ces temps piteux de misère où nous sommes,
Dans ce temps où le porc grogne dans tous les hommes...

Le premier cercueil que le poëte enterre, est celui d'une jeune fille.

C'est la mort d'une enfant — merveille de candeur,
Ce sont deux yeux, pareils au blanc d'un œuf qu'on casse.

Ne croyez pas que je charge, s'il vous plaît; la chose y est tout au long; d'ailleurs, je suis incapable d'enfanter une comparaison aussi pyramidale. Tout le morceau est écrit dans le même goût, et malgré la longueur de cet article, je ne puis résister à la tentation de vous citer encore un passage qui peut, à mon sens, passer à juste titre pour le sublime du genre. — Notre auteur, après avoir eu la satisfaction d'assister à cinq enterrements, s'écrie :

C'est bien. — L'ordure est dans la fosse.
L'église est sans cercueil, et nos cœurs sans effroi.
— Halte-là ! la mort joue encor son jeu féroce.
Là bas encore un noir convoi !
— Comment ! encore un mort ? encor des chants funèbres?
Encor l'autel tendu de noir?
Nous espérions le jour, encore les ténèbres,
Encor des cris, encor des pleurs de désespoir?
— Oh non ! Détrompez-vous. Car cet homme en ruines
N'est pleuré que par son linceul,
Son corbillard coquet, quatre porteurs — machines...
Ainsi point de sanglots à crever les poitrines,
Car ce cadavre s'en va seul.
Et pourquoi seul? — La chose est simple, mais sublime
Et d'ignominie et d'horreur :
Le filet de ses jours fut tissé par le crime;
Ses bras se sont usés à creuser un abyme,
Qui, dévorant les cœurs, pour dernière victime
Avala notre fossoyeur.
Ce fut un sale minotaure;
Le monstre mangea tant et se gorgea si fort,
Qu'un jour, atteint du mal qui macéra Gomorrhe...
L'anthropophage tomba mort.
Satan le préférait à des chocs de batailles,
A des poignards, à du poison;

Digitized by Google

Aussi, si quelque voix pleure à ses funérailles,
Ce sera — celle — du démon.
— — — — — — —
Il tuait — il tuait... de jeunes innocentes
Et l'ignoble et cruel vautour
Perché, pour les ronger, sur leurs chairs palpitantes,
Y croassait des chants d'amour!
Il torturait, bourreau, sans craindre la justice :
Car son être — était l'échafaud;
Son corps était la roue, et son cœur le supplice....
Et puis, l'enfer était tombeau;
Il calcinait, volcan, dans ses feux et ses laves
Les seins durcis par la froideur
Et despote, il riait, quand pleuraient ses esclaves
Sur le *boulet de leur pudeur.*
— — — — — — —
Il tuait — il tuait... plus que les grands naufrages,
Plus que les révolutions,
Plus que le choléra, plus que tous les ravages
De toutes les contagions.....
Il tuait — il tuait.... plus que....
. . . . . .
Car il tuait. . le corps, l'âme, partout, sans cesse,
Car — il mangeait comme la mer,
Brigand, rien que beauté; lâche, rien que faiblesse.
. . . . . .
Car il tuait avec la chair.
Et ce mort entre au temple? Et le sacré service
Va s'entamer pour ce brutal?
Et le seigneur, en sacrifice,
Être immolé pour l'animal?

En présence de pareilles beautés, quel est le devoir de la critique? Se taire et admirer. Notre langue ne possède pas d'expressions suffisantes pour caractériser ce genre de sublime. La clarté du style, la beauté des images, la justesse des comparaisons, la hardiesse des figures et la richesse fastueuse du terme, tout contribue à nous éblouir, et c'est avec le sentiment de notre infériorité que nous nous efforçons vainement de comprendre le reste de la pièce. Figurez-vous trente pages du galimathias le plus inintelligible, un hâchis de mots sans suite bizarrement entremêlés de points, de tirets et de signes plus exclamatifs les uns que les autres, un amalgame indicible auquel il n'est pas possible d'attacher un sens. On s'étonne, en lisant ces vers, que la langue française ait pu se prêter à de pareilles dislocations. Il est vrai que vous allez me demander s'il peut être question de la langue française à propos de M. Hendrickx?

Depuis la publication du *Siècle*, M. Hendrickx a composé un mystère, *la Mort du Christ*, dont je vais essayer de vous donner une esquisse :

Ce drame, de plus de 10,000 vers, n'est qu'une suite de scènes dont on n'aperçoit nulle part

Digitized by Google

l'enchaînement ou le rapport, et le dénoûment, maladroitement échafaudé sur des ressorts plus maladroits encore, vient terminer la pièce sans que l'intérêt ait été excité un instant. La scène change seize fois de place. Les acteurs entrent et sortent sans que l'on soupçonne pourquoi, et la forme est entièrement au niveau du fond. Je ne citerai que quelques fragments : — *ab uno disce omnes.*

Un rabbin, auquel M. Hendrickx a cru devoir conserver l'heureux nom d'Azor, joue un rôle très-important dans la pièce; il est presque toujours en scène, et c'est bien l'être le plus hargneux qui ait jamais répondu au nom d'Azor.

FLAVIUS.

Confrère écervelé,
Toujours, toujours des mots et jamais des pensées.

AZOR.

Tes insultes, *docteur,* sont *un peu* déplacées
. . . . . Docteur, comprenez-moi.

FLAVIUS.

Comprendra-t-on jamais un bavard tel que toi?
. . . . . .

AZOR.

Vous mentez comme un fou! »

FLAVIUS.

Tu parles comme un sot.

AZOR.

Voilà donc deux rabbins qui se font un assaut
D'insultes, comme fait la plèbe la plus vile,
Parce que j'aimerais, hors des murs de la ville
Voir tomber l'apostat, écrasé sous les coups
De nos décrets de mort et des *sanglants cailloux.*

FLAVIUS.

Enfer, on est là, vois.

AZOR.

Veux-tu te taire, écoute.

L'auteur a soin de nous apprendre, par une note, que ces sanglants cailloux sont une allusion à la lapidation.

Ce même Flavius qui, au 3e acte, commence à avoir des scrupules pour l'avenir, dit au grand prêtre :

Répondez, ô frère Caïphe
Ne voyez-vous donc rien venir?

On s'attend à ce que Caïphe réponde qu'il ne voit que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie; mais Caïphe a bien autre chose à faire. Il cherche une lettre perdue et ne cesse de répéter pendant toute la scène : ma lettre! ma lettre! Hâtons-nous de dire qu'il finit par ne pas la retrouver.

Avant de terminer, encore un échantillon du style de ce mystère, vrai mystère, en effet, à n'y rien comprendre d'un bout à l'autre.

Digitized by Google

CAÏPHE.

» Reviens nous confier ce funèbre trésor,
» Et recevoir le prix des trente sicles d'or.

JUDAS.

» Non, payez-moi d'abord.

CAÏPHE.

Livre la marchandise
» Et tu seras payé.

JUDAS.

Livrez-moi cet argent,
» Et vous aurez le Christ. »

Voici comment le poëte fait parler le Sauveur dans le jardin des Oliviers :

» Non, tout est consommé, je boirai le calice.
. . . . . .
» Je t'embrasse, ô ma croix, ô trône de ma gloire,
» Demain, *ô mon amie,* un *baiser amoureux*
» Aura fait demander à la terre ébahie
» Quel secret doit cacher l'*accolade inouïe*
» D'une victime *réjouie*
» Et du gibet le plus honteux. » !!

Plus loin, Pilate dit à Jésus :

» Te voilà! forcené qui m'*insultas en joue.* »

On voit bien que Pilate n'avait pas exploité de dictionnaire. En somme, *La Mort du Christ* est un pastiche ridicule des anciens mystères. Quant à la forme du drame, à la couleur locale, l'auteur ne s'en est aucunement préoccupé. Il a suivi les textes, amplifiant les moindres détails, en ajoutant d'autres (et quels détails!) et se tirant d'affaire par le mot *inénarrable,* lorsqu'il était à bout d'invention.

Et pourtant, ce sont pour la plupart des poëtes de cette force, qui s'élèvent en fulminantes malédictions contre les Zoïles dont la bile hargneuse se plaît à souiller tout ce qu'elle touche. Heureusement, le public a bientôt fait justice de ces rimailleurs; non pas qu'il les condamne sévèrement : comme nous il rit et il est désarmé.

BÉNÉDICT.

Digitized by Google

LES MÉTAPHYSICIENS BELGES,

JUGÉS A L'ÉTRANGER.

L'on a publié dernièrement en Angleterre une histoire de la philosophie et de la métaphysique, dans laquelle les écrivains belges occupent une belle place, et cependant aucune *Revue*, que nous sachions, n'en a rendu compte en Belgique. L'auteur de cet ouvrage, M. Robert Blakey, désirant donner le plus d'exactitude possible aux renseignements qu'il a mis près de vingt ans à rassembler, a parcouru non seulement les grandes bibliothèques de l'Angleterre, mais encore celles du continent, et c'est toujours avec l'ouvrage sous les yeux qu'il en a discuté la valeur.

Aussi son travail, qui comprend quatre gros volumes in-8° de plus de 600 pages, a eu le plus beau succès dans le royaume uni de la Grande-Bretagne. Il a été publié sous le patronage du prince Albert, auquel il est dédié, et S. M. le roi des Belges, dans l'intention sans doute de témoigner à l'auteur sa satisfaction de ce qu'il a étudié avec plus de soin que ne le font en général les étrangers, les travaux des écrivains de la Belgique, lui a fait don de la médaille d'or de grand module.

Présenter, de la manière même la plus sommaire, l'analyse de l'immense quantité de matériaux qui sont classés dans ce livre, dépasserait de beaucoup les bornes qui nous sont prescrites.

Les systèmes des différentes écoles de l'Orient et de l'Occident, y sont examinés successivement, en remontant aux époques les plus reculées, puis l'auteur expose les principales opinions des écrivains philosophiques de l'Europe jusqu'aujourd'hui.

Plutôt que de le suivre dans cette vaste carrière et de parcourir les dix-huit pages de noms des auteurs dont il apprécie les ouvrages, nous préférons nous borner à faire connaître ce qu'il dit de la Belgique et des œuvres de nos compatriotes.

M. Blakey commence par établir que, dans notre histoire, plusieurs événements ont exercé une influence considérable sur l'étude des sciences spéculatives. Il place en premier lieu le zèle que déploya Joseph II, fils de Marie-Thérèse, à propager certaines opinions philosophiques dans le

Digitized by Google

pays, soumis alors à l'Autriche (1). Ce souverain, profondément imbu des principes sceptiques et irréligieux de Voltaire et de Frédéric de Prusse, tenait tellement à les implanter dans les pays qu'il gouvernait, que des émissaires spéciaux furent envoyés en Belgique pour les y disséminer dans toutes les directions. Il fonda même des colléges dans ce but exprès.

De ce nombre fut le fameux collége philosophique de Louvain. Des professeurs spéciaux étaient chargés de diriger vers un certain but les études spéculatives des jeunes gens, particulièrement de ceux qui se destinaient à l'église. Ce projet fut si ouvertement mis à exécution que l'opinion publique se prononça bientôt avec force contre l'empereur. A la fin sa tentative hardie de saper par leur base les opinions religieuses de tout un peuple, excita une réprobation si générale, que ses agents furent ignominieusement chassés du pays. C'est ce qui donna lieu à la révolution de 1787. La persécution exercée contre le clergé, fut violente et contraire à tous les principes. Il fut défendu aux ecclésiastiques d'exercer aucun contrôle sur les élèves de l'université de Louvain, et l'empereur ordonna même que les chaires de philosophie et de droit civil fussent transférées à Bruxelles. Mais cette intervention en matière d'éducation rencontra une telle antipathie dans le public, qu'il ne vint pas un seul élève aux cours philosophiques de la métropole. Le clergé, en dépit des actes de violence de l'empereur, continuait à enseigner la philosophie dans les colléges diocésains. Enfin après une lutte incessante, et plus d'une sanglante bataille, l'Autriche renonça à ses projets en 1790, des causes politiques étant encore venues compliquer la question.

Chacun sait combien Napoléon détestait les études métaphysiques; il n'en fut donc pas question sous son règne.

Quelques années plus tard, le roi de Hollande, Guillaume, quoique dans un but différent, et pour d'autres motifs, renouvela la tentative de Joseph II. S'apercevant des rapports intimes qui existaient entre certaines opinions philosophiques et les doctrines générales du catholicisme, il comprit que le seul moyen efficace d'assimiler le Belge au Hollandais et de consolider sa puissance politique, était de commencer par diriger l'éducation élémentaire de ceux qui devaient un jour être appelés à parler du haut de la chaire, à se mêler aux discussions du barreau, et à remplir les emplois civils ou politiques de l'État.

Le système qu'il voulait propager, et qu'il ordonna d'enseigner à l'université de Louvain, était ce qu'on appelait le rationalisme philosophique. Les jeunes esprits devaient jusqu'à un certain point y être matérialisés. Toute théorie d'un caractère élevé et intellectuel leur était interdite. Ils ne devaient ni l'entendre discuter, ni y penser. Cette tyrannie exercée sur l'intelligence souleva l'indignation de la nation, et fut une des grandes causes de la révolution de 1830. Outre les circonstances dont nous venons de parler, d'autres événements publics exercèrent beaucoup d'influence sur l'étude de la philosophie et des sciences spéculatives en Belgique, vers la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Ce ne fut qu'après la chute de Napoléon que l'esprit humain reprit toute sa liberté d'action et que les études abstraites furent regardées comme honorables pour ceux qui s'y appliquaient, et utiles à l'état.

En 1817 des universités furent établies en Belgique, et une nouvelle vigueur fut imprimée à l'étude de la philosophie.

---

(1) Nous prévenons le lecteur que notre travail est purement analytique. Nous faisons connaître le travail de M. Blakey, et rien de plus; c'est assez dire que nous n'avons à émettre ni blâme ni approbation sur les idées qu'il énonce.

Digitized by Google

Aujourd'hui les écrivains métaphysiques de la Belgique peuvent se classer en trois catégories distinctes : 1° Ceux qui admettent en général la théorie de Condillac et de ses disciples, et qui considèrent les impressions des sens et de la sensation, comme la principale source de la pensée ; 2° Ceux qui suivent les principes de l'église catholique et adoptent les doctrines de *l'école théologique* de France ; 3° Les rationalistes qui mêlent, à différents degrés, les éléments des deux théories précédentes, et qui pensent que nos idées ont leur origine en partie dans la sensation, et en partie dans la simple force à priori de l'intelligence même. Passons maintenant à l'examen des divers écrivains qui ont exploré le champ des sciences métaphysiques en Belgique.

L'ÉVÊQUE NÉLIS.

Cet évêque d'Anvers était un philosophe d'un esprit contemplatif et rempli de savoir. Il exerça une très grande influence politique sur son époque. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, ses ouvrages ne furent point en général mis dans le commerce ; il se contentait de les distribuer parmi un cercle restreint d'amis. Parfois ces publications ne se composaient que de quelques feuillets, et il est probable que souvent il n'en fut tiré que cinq ou six exemplaires. Ces circonstances ont rendu ses recherches et ses réflexions philosophiques très-rares (1).

La première édition de son *Aveugle de la Montagne*, porte la date de 1789, et paraît n'avoir été imprimée qu'au nombre de quelques exemplaires destinés aux amis de l'auteur. Cet ouvrage est écrit sous la forme d'*Essais* se composant de lettres en style familier, où néanmoins abondent des sentiments et des pensées remplis de noblesse et parfois sublimes, exprimés en un langage clair et harmonieux.

Les six premiers essais traitent de la nature de la création. Le 1er et le 2^{me} sont particulièrement consacrés à Clarke, Leibnitz, Bonnet, et aux autres métaphysiciens du XVIII^{me} siècle. Le savant évêque nous donne d'abord une vive et belle image de la grande vérité d'un Dieu unique. C'est là un sujet, dit-il, qu'aucun langage ne peut dignement exprimer. Les philosophes de tous les temps ont été frappés d'étonnement et d'admiration à l'idée d'une intelligence suprême qui donnait la vie à toute chose, et gouvernait tout, avec un ordre, une sagesse sans égale, une bonté inépuisable.

En examinant la nature de Dieu, nous ne devons pas toutefois en conclure que la matière n'existe pas réellement. C'est une création positive et indépendante, une chose entièrement à part et de Dieu et de notre esprit.

Puis suit, dans le second essai, une dissertation sur la nature de la matière. Cette partie est des plus intéressantes. L'auteur soutient la réalité objective des corps, et il en appuie les preuves sur le témoignage de nos sens. Néanmoins nous ne savons rien, touchant la matière comme substance réelle ou abstraite. La matière, ajoute-t-il, n'est pas ce que je vois ; c'est seulement là la cause de mes sensations. La matière n'est ni rouge, ni bleue, ni froide, ni chaude, ni longue, ni large. Toutes ces qualités existent seulement en moi. Elles ont leur origine dans mes sens, dans ma

---

(1) M. Van de Weyer, ministre plénipotentiaire à Londres, possède la seule collection complète de ces opuscules, que nous connaissions. Il a de plus le manuscrit original des *Éléments de morale* du savant évêque.

Digitized by Google

vue; c'est une modification de mon esprit. Ce qui est en dehors de mon intelligence, ce que j'appelle matière doit nécessairement être une substance uniforme et simple.

Les quatre autres essais pèsent les opinions qu'avaient les anciens philosophes sur la nature de la divinité. Dans le septième, l'évêque traite de Dieu. C'est un morceau plein de beautés, et tout lecteur qui a des principes justes et clairs sur la vérité théologique, éprouvera un véritable plaisir à parcourir ces pages éloquentes.

Les points successivement examinés ensuite, sont les rapports de la divinité et de la nature physique, ses relations avec les êtres intelligents, les notions de la pluralité des mondes, et enfin l'essence de la providence.

Dans l'essai intitulé *le Chant du Cygne ou la Vie à venir et l'Immortalité*, notre auteur décrit de la manière la plus chaleureuse les raisons que nous avons de croire à une autre vie. Il démontre que toute l'économie de la nature externe, et tous les sentiments du cœur viennent corroborer la preuve de cette grande et consolante vérité (1).

A. E. M. GRÉTRY.

Cet auteur est connu de toute l'Europe comme compositeur de musique, mais c'est un fait assez singulier qu'un musicien ait écrit un ouvrage philosophique. C'est à Paris, en 1801, qu'il a publié les trois volumes intitulés : *De la Vérité*. Quoique peu approfondie, la pensée générale de ce traité est une émanation des systèmes français de la fin du dernier siècle. Les différents sujets que l'auteur examine, et la manière dont il les discute, montrent qu'il est un habile observateur de la nature humaine.

Le premier volume renferme des dissertations sur les avantages de l'instruction publique, et sur les principes généraux qui devraient guider les hommes d'État dans les encouragements à y donner. Les différentes espèces d'administration, les vices et les vertus des classes respectives de la société, l'émulation et la félicité publiques, sont tour à tour passés en revue.

Les arts et les sciences, et leur influence sur la civilisation ainsi que sur le bonheur de l'humanité, font l'objet du second volume. Le quatrième chapitre est consacré aux divers rapports qui existent entre nos sensations, et l'auteur démontre que sans des lois bien arrêtées, établissant ces rapports, tout serait plongé dans un abîme de confusion.

Quoique Grétry n'adopte pas l'ensemble des opinions de Condillac sur les sensations, il accepte néanmoins les principaux points de la doctrine de l'abbé à ce sujet. Les autres chapitres sont consacrés à l'influence du climat et des autres agents extérieurs, sur l'esprit. Cette matière, quoique traitée d'une manière agréable, est peu développée.

Dans le troisième volume l'écrivain expose ses idées sur l'immortalité de l'âme, l'existence d'un principe théologique dans l'homme, la puissance instinctive de sa nature, les sympathies et les antipathies physiques et morales. Il pense que d'après la constitution physique de l'homme et de

---

(1) Voir une revue des œuvres de Nélis dans l'Esprit des journaux, 1792. Son *Aveugle de la Montagne* a été traduit en allemand par le célèbre Lavater, en 1795. Le premier ouvrage de l'évêque Nélis est intitulé : *Fragments sur les principes du vrai bonheur*, 1764. Il n'en fut imprimé que *cinq exemplaires*.

Digitized by Google

l'univers, il y a des raisons d'espérer qu'il existe une autre vie après celle-ci. Le principe religieux, ajoute-t-il, est tout à fait instinctif dans notre nature, et tellement développé, qu'il indique clairement le devoir des gouvernements de protéger un système d'instruction religieuse dans toutes les classes de la population.

PIERRE PAULUS.

Cet auteur fut un fonctionnaire public actif et influent des Pays-Bas, et très adonné aux études spéculatives. Son *Discours sur l'égalité des hommes,* publié en 1794, prouve une grande perspicacité et beaucoup de lecture. Les questions métaphysiques que présente son sujet, sont développées de façon à nous donner une idée claire des principes fondamentaux des gouvernements. Ce discours, pour les autres points, mérite peu de fixer l'attention des métaphysiciens.

C. F. DE NIEUPORT.

Deux ouvrages de cet auteur appartiennent à la matière que nous traitons : son *Essai sur la théorie du raisonnement* (1805), et *Un peu de tout, ou Amusement d'un sexagénaire* (1818). Le premier est placé en tête d'une édition de la *Logique* de Condillac, et il explique assez complètement les phénomènes de tous nos jugements abstraits. L'auteur nous informe, dans sa préface, que ce qu'il a écrit est le résultat de ses propres réflexions, qu'il n'a d'admiration servile pour aucun écrivain, et qu'il a cherché à examiner son sujet d'après sa manière de voir personnelle. Ainsi qu'on peut le supposer, il ne partage point les opinions de Condillac sur plusieurs points. Il donne un plus haut degré de spiritualité à l'esprit, que le philosophe français, et il explique plus au long la nature et l'action des différentes forces intellectuelles qui sont évidemment appelées à agir dans tous les actes de la raison et de l'intelligence.

Dans le traité intitulé : *Un peu de tout,* nous trouvons une suite d'essais sous la forme de conversations. Les trois premiers s'occupent des sciences métaphysiques. C'est d'abord une discussion vive, légère et ingénieuse sur la nature de l'esprit dans ses rapports avec le corps. L'esprit, nous dit l'auteur, ne signifie pas une chose entièrement intellectuelle, absolument sans liaisons avec les agents physiques. Nous devons prendre l'homme dans son ensemble, c'est-à-dire, le corps et l'esprit, et alors nous aurons une idée exacte du tout, comme être pensant. Quelque système que nous puissions adopter sur la nature de l'esprit abstractivement, nous devons toujours admettre que les causes matérielles exercent sur lui une influence considérable. Ceci est évident à chaque instant de la vie, et dans toutes les situations où nous nous trouvons placés. Considérons donc notre corps comme l'établissement total d'une grande manufacture, dont le chef représentera notre âme. Notre cerveau devient alors le département de la manufacture proprement dite, c'est-à-dire, des magasins, des ateliers, etc., et enfin de tout ce qui concerne tant l'ouvrage que la matière même à ouvrer; et cette matière n'est évidemment ici que nos idées primaires. Notre âme, en tant qu'elle préside à ce département particulier, est donc ce que nous appelons en nous l'intellect, ou l'être intelligent. Mais de même que le chef de cet établissement, tout en surveillant cette partie importante, ne néglige cependant pas l'entretien des bâtiments, le soin de sa cuisine, de ses écuries, et enfin de tous les accessoires de même notre âme agit, quoique d'une manière différente,

Digitized by Google

sur toutes nos autres facultés. Ainsi elle est sensible et irritable dans le siége de nos affections, elle digère dans notre estomac, parce qu'elle est essentiellement en nous le principe de vitalité, et que la vitalité n'est que l'ensemble de toutes ces diverses facultés.

Dans la seconde et la troisième conversation, ce sujet est continué. Le but de l'écrivain est de démontrer qu'il n'est pas difficile d'établir une théorie de l'esprit, en la basant sur des agents physiques dont l'action se ferait sentir sur le cerveau et sur le système nerveux en général.

La dissertation sur l'analyse en philosophie, est intéressante. L'auteur est plein d'admiration devant cette faculté. Il pense qu'elle est capable d'expliquer tout ce qui appartient à l'esprit humain et à la science humaine. Toutefois il ne jette pas de nouvelles lumières sur cette question, au delà de ce qu'a fait Condillac dans son chapitre de la puissance intellectuelle.

M. VAN MEENEN.

Cet écrivain, dont les écrits philosophiques sont malheureusement peu nombreux, est un des penseurs les plus pénétrants et les plus originaux de la Belgique, et nous sommes convaincu qu'après que le lecteur aura parcouru la *Lettre à M. Haumont*, Bruxelles, 1818, il partagera cette opinion.

Il serait difficile de trouver, dans un espace aussi resserré, aucun écrit des temps modernes qui présente autant de science et de pensées profondes. Cette pièce est un bijou philosophique, et fait le plus grand honneur à l'intelligence de celui qui l'a écrite.

Longtemps avant l'établissement des universités de Belgique, en 1817, M. Van Meenen travailla activement à encourager chez les jeunes gens qu'il connaissait, l'étude des sciences philosophiques. Cette cause lui inspirait tant de verve qu'il prépara en 1825 une série de réponses à chacune des propositions philosophiques de M. Laromiguière, dans ses *Leçons de philosophie,* et qu'il les envoya à l'examen du professeur français, à Paris.

Les raisonnements de M. Van Meenen, sont dirigés contre les principaux arguments de la théorie de Condillac, comme corps de doctrine, ainsi que contre les opinions de plusieurs de ses commentateurs et de ses adhérents. La question contre laquelle lutte notre auteur, et qu'il saisit corps à corps partout où il la rencontre, est celle-ci : les sens sont la source de toutes nos idées. Il affirme que cette proposition n'a pas de base, dans le sens absolu que l'abbé y donne. Le métaphysicien belge est profondément convaincu de la tendance immorale de cette hypothèse, et il va même jusqu'à dire qu'Helvetius et d'Holbach, dans son *Système de la nature,* étaient des adversaires plus francs et plus sincères, en même temps que de meilleurs logiciens que le savant abbé.

Pour un lecteur anglais, quelques-unes des opinions de M. Van Meenen peuvent causer de l'étonnement. En parlant des phénomènes intellectuels qui se présentent dans l'acte du raisonnement, il pense qu'aucune vérité qui exige d'être appuyée par des arguments, n'est une vérité réelle. Si la proposition qu'on établit ne frappe pas la raison par sa propre évidence, de manière à s'imposer à l'auditeur, aucun argument ne sera capable de produire cet effet. L'argumentation et les raisonnements sont nécessaires, d'après M. Van Meenen, pour séparer et distinguer la fausseté de l'erreur, mais nullement pour découvrir ou proclamer la vérité : car la vérité est indépendante de nous, et n'a besoin d'aucune assistance extérieure. On pourrait dire que la vérité se sent, et que nous n'avons pas besoin de l'apprendre, ni en morale, ni en métaphysique, ni même dans les

Digitized by Google

sciences sociales ou politiques : Les arguments sont un levier dont on peut se servir utilement pour détruire le faux, non pour construire le vrai. Il faut désapprendre l'erreur, les erreurs si nombreuses qu'on prend pour de la science, parce qu'elles ont beaucoup coûté : *hoc opus, hic labor est.*

Le principe posé ici par M. Van Meenen peut, dans un certain sens, être regardé comme vrai, et dans un autre sens, comme erroné. L'auteur suppose que la vérité est une *unité* fixe et inaltérable, à laquelle on ne peut rien ajouter ni rien retrancher. Mais cette théorie n'est pas sans difficultés, non seulement sous le rapport spéculatif, mais encore lorsqu'on l'examine relativement à la vie pratique.

Il y a plus d'une vérité de la nature humaine, qui a besoin d'être placée sous un certain jour, devant les yeux de l'esprit, avant qu'on puisse clairement la percevoir; et alors les arguments sont certainement des instruments intellectuels d'une grande importance et de beaucoup de poids.

Si cependant M. Van Meenen veut dire simplement que lorsque la vérité est une fois aperçue, elle est immédiatement comprise, une chose qui possède en elle-même le caractère de l'unité et d'une simplicité absolue, alors la proposition peut être acceptée. Mais telles que les observations de l'auteur sont formulées dans la *Lettre,* elles peuvent trop facilement être mal comprises par le lecteur, et lui laisser une impression erronée de la nature de la vérité en général, et des moyens que nous avons de la faire connaître et de la proclamer.

Nous pensons avec M. Van Meenen que la vraie source des principales erreurs de la théorie de Condillac se trouve dans ses notions de la puissance d'abstraction.

Le philosophe belge démontre clairement que d'après la définition de l'écrivain français, nous ne pouvons jamais nous rendre compte d'aucune de nos conceptions générales, et sa logique est si serrée que le système qu'il attaque nous apparaît comme l'un des plus vides et des plus ridicules qu'il y ait.

La question n'est pas, ainsi que le fait observer M. Van Meenen, comment nous acquerrons des notions générales, mais si nous en avons, et dans l'affirmative, ne les obtenons-nous uniquement que par les sens? En réponse à cette question, il entre dans une discussion étendue où les limites qui nous sont imposées, ne nous permettent pas de le suivre, mais qui est remplie de science et d'instruction.

M. Van Meenen montre ensuite que dans des matières qui concernent le raisonnement ou le jugement, le système français est incapable de produire rien qui approche d'une solution plausible. La certitude de nos jugements repose sur la base irréfragable pour chacun de nous, de *notre conscience,* que les uns nomment *sens intime,* les autres, *sens commun*. C'est là le critère de la vérité, ou du moins le pivot de notre certitude.

Quant aux observations de l'écrivain belge, sur la nature du langage, comme instrument de la pensée, et des vérités morales et religieuses, nous devons renvoyer le lecteur à son admirable petit ouvrage. Il y verra que M. Van Meenen sonde jusqu'au fond toutes nos conceptions et nos idées sur cet intéressant sujet, et les expose d'une manière vraie et philosophique.

Le même écrivain a aussi composé un important *Essai de statistique morale,* publié dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (1848). Cet *Essai* fut communiqué à l'Académie en même temps que celui de M. De Decker, où il examine l'ouvrage de M. Quetelet : *Statistique morale, et principes qui doivent en former la base,* qui avait été lu précédemment à ce corps savant.

Digitized by Google

L'*Essai* ou rapport de M. Van Meenen est un beau morceau de discussion philosophique, et tous ceux qui portent intérêt à ces sortes d'études, liront ses observations et ses raisonnements avec beaucoup de plaisir, nous en avons la certitude.

A. J. M. D'ELHOUNGNE.

Cet auteur, qui appartient au barreau, publia, en 1822, un travail plein de mérite, intitulé : *Dissertation sur le principe fondamental du droit de punir*.

Les principes philosophiques sur lesquels reposent les récompenses et les punitions sont exposés dans l'introduction et dans les deux premières sections, d'une manière générale à la vérité, mais claire et précise. Depuis cette époque, plusieurs ouvrages sur le même sujet, ont été publiés en Belgique par différents auteurs, et tous montrent une profonde connaissance des règles fondamentales qui doivent être suivies dans les codes civils et criminels des nations.

GUIDON DE BERCHERE.

Cet auteur appartient également au barreau de Bruxelles, et il est favorablement connu comme traducteur d'une partie du célèbre *Essai* de Locke. Cette traduction porte la date de 1826 ; elle a été faite avec grand soin, et une scrupuleuse fidélité.

BARON DE REIFFENBERG (1).

Cet écrivain est au nombre des plus savants de la Belgique, et on lui doit un nombre considérable d'ouvrages, outre ceux qui concernent la philosophie. Il est l'avocat zélé et habile de la philosophie éclectique, et il regarde ce système comme présentant la seule méthode scientifique pour arriver à des résultats satisfaisants dans l'examen des phénomènes de la pensée.

Il divise la philosophie en quatre parties : 1° la sensibilité, ou la génération des facultés du jugement et de la volonté, qui renferme la psycologie ; 2° les résultats de l'intelligence ou du jugement, ce qui appartient proprement à la métaphysique ; 3° les résultats de la volonté, ou déterminations morales, ce qui constitue l'éthique ou la science des mœurs ; 4° les méthodes rationnelles par lesquelles nous classifions nos connaissances, et nous les enseignons aux autres. Lorsque ces méthodes ont été formulées en un seul tout, ou corps de doctrine, c'est ce qu'on désigne sous le nom de Logique.

La psycologie de notre auteur embrasse donc les facultés de l'esprit et la puissance de la volonté. Ses recherches relatives à cette branche de son sujet, sont précédées d'observations et de raisonnements habilement présentés, sur le véritable point de départ des études psycologiques, sur les

---

(1) *De la direction actuellement nécessaire aux études philosophiques ;* 1828. — *Éclectisme, ou premier principe de philosophie générale ;* 1828. — *Principes de Logique ;* 1833.

Digitized by Google

lois à priori de la pensée humaine, la nature active et passive de l'esprit, et les diverses théories tant anciennes que modernes qui ont été imaginées dans la vue d'expliquer l'influence réciproque qui existe entre la pensée et la matière.

Dans la section consacrée à la sensibilité l'auteur traite de la conscience, de l'attention, de la mémoire, de la comparaison et du jugement, de l'imagination et de la raison.

Relativement à la nature des facultés morales, il soutient que toute responsabilité dépend de la liberté de la volonté, et cette opinion est habilement raisonnée, quoique d'une manière succincte. La nécessité, sous quelque forme qu'elle se présente, est contraire aux saines notions des connaissances humaines, et à toute discussion rationnelle.

La logique consiste, d'après la définition du baron de Reiffenberg, dans un juste emploi des facultés de l'âme, en harmonie avec certaines lois de l'intelligence. C'est un instrument propre à faire découvrir et à promulguer la vérité. Tout raisonnement est la perception d'un rapport entre deux jugements. Tout jugement est la perception d'un rapport entre deux idées.

La logique se divise en quatre parties : l'idée, le jugement, le raisonnement et la méthode.

SYLVAIN VAN DE WEYER (1).

Aujourd'hui ministre plénipotentiaire de Belgique en Angleterre, il reçut son éducation à l'université de Louvain, où, de très-bonne heure, il obtint beaucoup de succès dans les études philosophiques. Il eut l'avantage d'être guidé dans cette voie par les conseils de M. Van Meenen, et bientôt il entra avec toute l'ardeur et tout le zèle de la jeunesse dans les projets de son maître pour inspirer et répandre le goût de la philosophie. A vingt-deux ans, il édita les œuvres de Hemsterhuis, et il remplit cette tâche difficile avec un si grand talent, que sa réputation philosophique, accrue par de nouveaux travaux, franchit les limites de sa patrie. Lorsque la nouvelle chaire de philosophie de Bruxelles lui fut confiée, M. Cousin, en approuvant ce choix, dans un de ses écrits, ajouta que c'était l'homme le plus capable de tirer le meilleur parti de cet enseignement, et que son zèle connu, et son talent remarquable d'élocution étaient tout à fait propres à ces fonctions.

M. Van de Weyer commence son *Discours sur l'histoire de la philosophie,* par expliquer la valeur et l'importance de cette science, et en faisant ressortir spécialement son utilité pour cultiver avec succès différentes autres branches des connaissances humaines. Il démontre que les mêmes raisons que l'on fait communément valoir à l'époque actuelle, pour révoquer en doute l'utilité des sciences métaphysiques, sont précisément les mêmes qui ont servi d'arguments captieux, depuis les temps anciens, à une classe de philosophes déclamateurs, bruyante, mais peu nombreuse. L'auteur donne de la philosophie une idée fort élevée; tout ce qu'il en dit, est noble et plein d'intérêt. La nature et ses lois, Dieu et ses attributs, tels sont les principes fondamentaux de toute science spéculative bien entendue. En vertu de son excellence intrinsèque, elle a droit de préséance sur toutes les

---

(1) *Dissertation sur le devoir.* — *Discours sur l'histoire de la philosophie*; 1828. — *Essai sur le livre de M. Jacotot,* intitulé : *Enseignement universel,* etc.; 1823. — *Opuscules de morale.* — *Coup d'œil sur la philosophie d'Hemsterhuis,* etc.

Digitized by Google

autres sciences. Une classification d'animaux, de plantes, d'insectes, de minéraux, recevra-t-elle le nom de science, tandis que l'esprit humain, sa puissance et ses admirables facultés, le type de l'esprit divin, la source de toutes nos connaissances, la base de toute vérité scientifique, seraient négligés, ou occuperaient, en notre appréciation, une place subordonnée?

Il est à peu près certain, continue l'auteur, que tout ce qu'il y a de vrai dans la nature de l'homme, a été observé, constaté ou entrevu par quelque philosophe. Au lieu donc de présenter curieusement la suite des contradictions des différents systèmes, il est plus philosophique, c'est-à-dire plus raisonnable de remonter à la source de ces contradictions, d'en assigner et d'en expliquer la cause. Il résultera de cet examen la preuve que les systèmes n'ont qu'une contradiction apparente, et que les dissentiments des philosophes ne portent guère que sur des questions spéculatives, mais que tous sont d'accord entre eux sur les grandes et essentielles vérités.

M. Van de Weyer définit la philosophie, avec les sages de l'antiquité, *la sience de la sagesse*. Elle a l'homme pour objet, et par une observation prudente et circonspecte, elle trouve, dans ses actions, certaines règles universelles et invariables, dans ses pensées certains principes fondamentalement vrais; la philosophie conclut que tout a ses racines dans les profondeurs de la conscience, ou dans ce qui est universellement senti et pratiqué par tous les hommes, et elle réduit en science l'ensemble des phénomènes de la nature humaine.

Ainsi la philosophie n'est pas simplement une science spéculative ou abstraite, mais elle est basée sur les résultats pratiques des actions de l'homme, dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie.

L'humanité parle, et la philosophie écoute; les hommes agissent et la philosophie observe. Elle a donc sa base dans la conscience, et les vérités qui s'y développent, sont appelées vérités du sens commun. C'est là le flambeau qui nous guide dans toutes nos recherches philosophiques. Toujours et partout ces vérités primitives du sens commun sont universellement adoptées par tous les hommes.

Elles résistent à toutes les attaques, échappent à tous les sophismes, pour guider l'homme au milieu des révolutions et du bouleversement des empires. Notre œil suit avec avidité, dans le cours des siècles, les luttes sanglantes, les vastes conquêtes et la diversité de fortune de ces grandes nations qui ont tour à tour agité la surface du globe, et qui ont disparu avec leur gloire et leur puissance, mais ces vérités du sens commun, toujours debout et immuables, sortent du sein de ces débris et de ces ruines. Elles sont en quelque sorte la vie de l'humanité, l'air qu'elle respire; sans elles il n'y aurait point de société humaine possible. Les gouvernements, les institutions, les lois, les religions, les mœurs et les usages des nations en sont profondément empreints, et en sont comme autant de manifestations. Elles se révèlent dans les actions, les pensées et les paroles de tout homme, toutes les langues en portent le caractère. Elles seront ainsi à jamais le fondement de tout système de philosophie qui, sans elles, ne serait qu'un fantôme, une illusion, un assemblage inintelligible de vaines paroles.

L'existence et la perpétuité de ces vérités sont un grand fait que la philosophie doit constater et étudier. L'office propre de la philosophie est donc de reconnaître ces vérités, de les classer, de les expliquer, de les juger et d'établir que si elles sont la vie de l'humanité, elles sont aussi la lumière qui éclaire *tout homme venant en ce monde;* qu'elles brillent et se révèlent dans toute action raisonnable, dans toute pensée juste; qu'en interrogeant le sens intérieur, guide de nos jugements, et qui sert à reconnaître et à constater ces vérités, on apprend qu'on ne peut les rejeter

Digitized by Google

sans se dépouiller de la qualité d'homme; qu'on les adopte et qu'on les met en pratique, lors même qu'on les nie en théorie, c'est-à-dire que, quel que soit le système de philosophie que l'on suive, les vérités du sens commun sont toujours, dans le commerce de la vie, le guide de nos actions, la règle de nos jugements, la lumière de nos pensées, la vie de notre intelligence.

L'auteur nous prévient ensuite qu'il faut néanmoins se garder de confondre l'histoire de la philosophie avec la classification chronologique ou généalogique des événements, des coutumes, des usages, des opinions humaines. La première a un objet plus élevé, une source plus profonde. Elle comprend l'histoire de l'esprit humain relativement aux connaissances philosophiques, et considère l'homme comme sentant, comme pensant, comme voulant, en rapport immédiat avec tout ce qui n'est pas lui. Elle embrasse donc l'homme tout entier d'abord, et ensuite toute la nature physique et morale, dans ses rapports généraux et immédiats avec lui.

Bien est-il vrai que les systèmes de philosophie ont été en partie les produits des temps, des lieux, des circonstances où ils ont été créés, et qu'ils ont eux-mêmes été plus ou moins causes après avoir été effets, et sous ce point de vue, ces systèmes et leur histoire font partie de l'histoire de la philosophie, mais ils n'en forment pas le fond; elle enveloppe l'humanité tout entière, en tous temps, en tous lieux, dans toutes les circonstances, dans toutes les pensées, dans toutes les actions.

M. Van de Weyer continue alors à expliquer quelle influence a exercé l'histoire de la philosophie sur les intérêts généraux de l'humanité. L'espace nous oblige d'être concis dans cette partie de son *Discours*.

L'homme doit être considéré dans tous ses rapports théoriques et pratiques. Tout ce qui appartient à l'universalité des hommes, sous une forme explicite ou implicite, doit être regardé comme la seule base véritable des principes du *sens commun* ou de la raison.

Si nous étudions l'humanité avec un certain degré de perspicacité philosophique, et si nous comparons les faits avec l'histoire des opinions métaphysiques de l'homme, nous apercevons qu'il existe certaines vérités générales autour desquelles l'on s'est rallié dans tous les âges, et qui exercent encore aujourd'hui la même puissance sur la raison de toutes les classes d'hommes. Ces principes élémentaires, quoique peu nombreux, présentent un vaste champ à la pensée. Tels sont, par exemple, la conviction de notre existence propre, de l'existence de l'univers extérieur, du commerce réciproque de l'un et de l'autre, de la faculté de discerner le vrai, le beau, le bien; de la liberté, de la loi du devoir, du sentiment du juste et de l'injuste, du jugement du mérite et du démérite de nos actions, de la dignité humaine, de la croyance à la stabilité des lois de la nature, de Dieu, de la providence, de l'immortalité de l'âme, d'une religion.

Ces maximes sont le fond de la vie intellectuelle, sociale, morale et religieuse.

Dans la dissertation de M. Van de Weyer sur le devoir, on rencontre d'excellentes observations et des pensées très-justes. Selon lui, l'ensemble de nos idées sur le devoir repose sur des conceptions *à priori* de l'intelligence. Rien ne saurait renverser les arguments qu'il pose, ni les savantes autorités qu'il cite. Il examine avec une grande pénétration les principes fondamentaux du système de Bentham sur *l'utile*, et démontre ses défauts logiques. Les remarques suivantes sont péremptoires et pleines de force : Pour reconnaître la fausseté de ce système, regardons encore une fois l'homme agir; voyons-le, placé tous les jours, à chaque instant de la vie, entre une foule de devoirs de la vie domestique, des obligations de la vie civile, des relations de famille, d'amitié, d'état, de convenance, où les occasions et les nécessités d'agir et de se déterminer naissent à

Digitized by Google

chaque instant, et demandons-nous, s'il est possible qu'avant d'agir il établisse un calcul, il examine froidement et posément quel est son plus grand intérêt? D'ailleurs, en supposant la possibilité d'un semblable calcul, ne lui faudra-t-il point, dans cette comparaison d'intérêts, un principe qui lui serve de guide? Celui de l'intérêt est donc impraticable et insuffisant. Ce qui trompe les défenseurs de la morale de l'intérêt et ce qui leur fait prendre pour principe ce qui n'est que conséquence, c'est qu'il y a évidemment un intérêt qui est universellement le plus grand des intérêts pour la société humaine en général, aussi bien que pour l'individu; c'est celui de la justice et de la vertu qui sont la suprême utilité. Il faut donc mesurer l'utilité, l'intérêt par elles, et non pas elles par l'utilité. L'homme, après avoir satisfait à ses devoirs, reconnaît qu'il n'y a point de bonheur sans la justice et la vertu, et qu'ainsi, en faisant le bien, il a agi dans l'intérêt général et dans le sien propre; il reconnaît donc que son intérêt s'accorde avec son devoir ; mais ce devoir est toujours le principe de ses actions, et son intérêt, la conséquence.

Plusieurs des plus importantes maximes des sciences spéculatives sont encore discutées par M. Van de Weyer, dans son *Essai sur le livre de M. Jacotot* qui soutient que tous les hommes ont une intelligence égale. Son adversaire démontre que cette proposition n'a pas le moindre fondement. M. Jacotot cherche à établir plusieurs propositions sur le langage, comme instrument philosophique de la pensée, sur la puissance que nous avons de généraliser nos observations.

M. Van de Weyer montre très-bien tout ce que ces arguments présentent de faux, sous le rapport logique. Il le bat en brèche avec le même succès, relativement à certains principes de Kant, en démontrant que Jacotot s'est complétement trompé dans la manière dont il interprète le système du philosophe de Kœnigsberg. Enfin, notre critique ne voulant rien laisser sans réponse dans son adversaire, détruit également ce qu'il a établi au sujet de la nature de l'évidence mathématique. Parmi les opuscules de morale de notre auteur, il se trouve plusieurs petites dissertations d'un haut intérêt et d'une importance pratique très-grande. Toutes démontrent une pénétration remarquable et une grande connaissance du cœur humain. Son *moyen facile et économique d'être bienfaisant,* est un fragment plein de mérite, et ses *Pensées diverses,* ont une précision et une condensation de la pensée fort remarquables.

L'art de dire non tend à prouver combien notre valeur morale, notre utilité relative en ce monde, et notre bonheur dépendent de l'abnégation de nous-même, relativement à nos passions, à nos désirs, à nos appétits et à nos amusements.

Un *Essai sur le silence* apprend combien il est nécessaire de mettre un frein à nos paroles, et de prendre l'habitude de rentrer fréquemment en nous-même et de réfléchir. L'auteur invoque, à l'appui de sa proposition, une foule de maximes et de préceptes tirés des anciens et des règles de la chevalerie qui interdisaient les discours inutiles ou frivoles.

L'art d'être malade nous fait voir comment l'esprit et les sentiments se modifient par la nature des aliments, et qu'il est nécessaire de se prescrire un régime moral contre les effets des affections physiques. Dans l'*Essai sur le danger de lire Plutarque,* il s'agit de l'influence qu'exerce sur l'esprit de la jeunesse, cet auteur, en présentant comme exemple une sorte de vertu théâtrale et des sentiments exagérés d'un courage farouche. M. Van de Weyer pense que des caractères tels que ceux décrits par Plutarque ne peuvent inspirer aux jeunes gens que des idées erronées sur leurs devoirs et leurs obligations morales, et faire naître en eux, de bonne heure, l'ambition de devenir des citoyens célèbres plutôt que des membres utiles de la société.

(*La suite à une prochaine livraison.*) OCTAVE DELEPIERRE.

Digitized by Google

SALON D'ANVERS.

I.

La ville d'Anvers a eu longtemps la singulière prétention d'être, en quelque sorte, la métropole de l'École flamande, le centre puissant où devaient venir converger tous les rayons, toutes les forces vives de l'Art. Le temps qui tue les enthousiasmes factices, est venu rabattre un peu le caquetage superbe de ces ateliers où chaque rapin se croyait au moins appelé à recueillir la succession de Rubens et de Van Dyck.

Ces illusions ne sont pas encore entièrement dissipées; il régnait et il règne encore un peu, dans toute l'école d'Anvers, un air imprégné d'amour-propre hautain, de prétention extravagante, de camaraderie poussant, jusqu'à l'extrême, l'indulgence pour ses défauts et le dédain pour les qualités des artistes qui n'ont pas le bonheur de vivre et de peindre sur les bords de l'Escaut; si le dernier croûton d'atelier regardait son maître comme le plus grand peintre des temps modernes s'il se croyait lui-même destiné à briller bientôt au sein de la grande Pléïade artistique, il n'était pas jusqu'aux habitants d'Anvers qui ne prétendaient au titre de connaisseurs émérites et compétents, et tout cela pourquoi? — Peut-être parce que Rubens aurait pu naître dans leur ville. — L'exposition triennale d'Anvers acquiert, grâce à ces circonstances, un intérêt tout particulier. On est curieux de voir à l'œuvre ces hommes que des louanges exagérées ont arrêté dans une marche qui aurait dû être progressive et qui n'est trop souvent que rétrograde.

Les sommités de l'École anversoise ont depuis longtemps déserté les salons de Paris, de Bruxelles et de Gand; ces hauts et puissants seigneurs semblent craindre ou dédaigner le jugement du public et des artistes, et l'on peut dire, sans craindre d'être démenti, que s'ils exposent à Anvers, c'est que les exigences de leur position officielle, peuvent seules les amener à étaler au grand jour les produits de leur pinceau si avide, jadis, de popularité et de renommée.

Nous avouons franchement n'avoir jamais eu de sympathie bien profonde pour ce que l'on entend par l'*École anversoise;* cette préoccupation exclusive du côté matérialiste de l'art, l'insouciance de la pensée et de la portée spirituelle de l'œuvre, la recherche du procédé, l'éclat de l'exécution et la nullité désespérante de l'invention, tout cela nous a souvent attristé et ce n'est pas la première fois que ce recueil déplore ces fâcheuses tendances. Tous nos collaborateurs se sont rencontrés avec nous sur ce point, et nous pouvons le démontrer en rappelant quelques unes de ces appréciations.

En 1847, à propos du salon de Paris, M. L. Van Roy écrivait à M. Portaels :

« Vous êtes l'un des plus jeunes représentants de cette école spiritualiste destinée à ramener au

Digitized by Google

véritable sentiment de l'art le goût du public égaré par des hommes d'un talent réel mais incomplet. Dès vos débuts, vous vous êtes séparé des adorateurs de la matière; jamais vous ne vous êtes laissé entraîner à ce genre commun, à ce style trivial où la pensée n'avait que faire, et que cependant, — sous prétexte d'art flamand, — on nous présentait comme le beau idéal. Vous êtes du petit nombre de nos peintres qui empêcheront toute une génération d'artistes, riches d'avenir, de se perdre à la suite des matérialistes, gens qui exécutent admirablement des étoffes, un bras, une épaule, tout un attirail de vieilles poteries, d'antiques armures, d'accessoires parfaitement insignifiants, mais qui, dans aucune de leurs œuvres, ne sont parvenus à introduire une idée. Le succès de brosse obtenu par ces habiles *exécutants* a été éphémère, car il était dû à un moment d'engouement facile à expliquer.

« Le public était depuis longtemps accoutumé à ne plus voir aux expositions que de pitoyables toiles, que des ouvrages sans nom; les réformateurs sont venus, et nécessairement ils devaient exciter l'enthousiasme de la foule; cela était naturel, cela était même juste. Ils indiquaient la bonne voie; il est vrai qu'ils s'arrêtaient en route, qu'après avoir fait le premier pas, ils restaient stationnaires; au lieu de marcher droit au but, ils s'étaient laissés tomber dans une ornière, et sans doute ils s'y trouvaient bien puisqu'ils ne tentaient pas d'en sortir; mais enfin, ils n'en avaient pas moins rendu un très-grand service et sous ce rapport la reconnaissance du pays leur est acquise; on ne doit pas trop leur en vouloir pour avoir eu la vue courte et n'avoir compris qu'une partie très-infime de leur grande mission. On ne doit pas exiger d'un homme plus qu'il ne peut donner. »

Nous-même, dans le *Salon de* 1848, nous disions: « Les tendances de l'école belge se sont singulièrement modifiées; le culte de la matière compte chaque jour moins de fidèles. On comprend enfin qu'il ne suffit pas d'être coloriste, — qu'il faut, avant tout, être penseur, avoir des idées.

Presque tout le monde reconnaît aujourd'hui que l'école d'Anvers fait fausse route; — nous adorions le veau d'or; — nos yeux se dessillent et nous nous décidons, un peu tard, il est vrai, à renier nos erreurs. Plus d'un disciple se sépare violemment de son maître; le jeune homme a vu le précipice où on allait l'entraîner et il a déserté la bannière de son aveugle guide. En général, les nouveaux-venus visent au style. Ils ont dérobé au maître sa palette, mais ils lui ont laissé son dessin irrégulier, son goût vulgaire, sa composition diffuse. »

Et plus loin : —

« En retrouvant la couleur, les rénovateurs anversois se figurèrent que la révolution artistique était terminée; ils crurent avait tout fait et dès lors il leur parut très simple de se poser en descendants légitimes des Rubens et des Van Dyck. Ils n'en étaient que les bâtards dégénérés. Ils n'avaient compris l'Art que sous un de ses aspects matériels; la pensée qui donne la vie, la pensée sans laquelle l'Art devient un métier, ils n'y avaient pas même songé! — Quand il fallut choisir des sujets, ils furent naturellement amenés à proclamer le règne des fêtes de village et des intérieurs de cabaret. Nul ne pensa à introduire un peu de poésie dans ces compositions triviales. Au lieu d'étudier le caractère naïf des paysans, au lieu de nous montrer leurs jeux au moment où la gaîté la plus franche, la plus sincère les anime seule, au lieu de faire pour nos villageois ce qu'Adolphe Leleux fait avec tant de bonheur pour sa chère Bretagne, les artistes anversois ont en quelque sorte pris plaisir à peindre d'ignobles ivrognes ou de jeunes gars contant fleurette avec la délicatesse d'un soudard en goguette.

» Quant aux peintres d'histoire ils ont regardé l'instruction comme un luxe parfaitement inutile.

Digitized by Google

Des études historiques ne leur ont point paru indispensables. Ils se sont également fort peu inquiétés du dessin, de la composition, du sentiment; en revanche, ils sont passés maîtres dans l'art d'imiter les étoffes, de reproduire une armure ou de peindre un bahut. Quelques-uns rendent bien les chairs; il y en a même qui exécutent d'une manière remarquable une figure, mais c'est à peine si l'on peut en citer deux ou trois qui sachent grouper des personnages, en un mot composer un tableau. On reproche aussi à l'école d'Anvers, et avec raison, une imitation servile de certains maîtres, une absence presque générale d'originalité, et souvent aussi un faire mesquin, une manière léchée.

» Les Anversois n'ont pas compris leur mission. Révolutionnaires, ils ont eu peur de leur œuvre et ils ont constitué contre eux-mêmes le parti de la réaction. Ils pouvaient être des hommes de génie, ils sont, par leur propre faute, confondus aujourd'hui parmi les artistes d'un talent estimable. Les chefs de l'École s'aveuglaient à plaisir; la fortune les traitait en enfants gâtés, le pouvoir leur prodiguait les honneurs; on leur jetait à pleines mains les rubans et les titres; — ils se crurent de grands hommes, — leurs journaux se firent un devoir d'être chaque matin de leur avis, — et l'Art progressa en Belgique d'une manière vraiment extraordinaire. »

Ce jugement, expression d'une conviction profonde et sincère, on peut le formuler presque en entier à propos du salon d'Anvers. Tout y est,—les défauts, les qualités, les mauvaises tendances, mais il faut le dire, on y trouve aussi des efforts de plus en plus accusés pour sortir d'une voie reconnue fatale. Les premiers disciples, ceux qui s'étaient fourvoyés aux yeux de tous, ceux qu'une immense clameur d'enthousiasme avait accueillis à leur début, et qui depuis marchaient péniblement d'un échec à un demi-succès, et d'un demi-succès à une lourde chûte, ces esprits courageux et ardents ont cherché à rompre avec leur passé, et leurs efforts n'ont pas été infructueux. D'un autre côté, des jeunes gens qui, il y a cinq ou six ans, semblaient promettre des artistes pleins d'avenir, se sont encroûtés dans le système; —ils sont aujourd'hui perdus, et perdus sans rémission si un miracle ou une énergique résolution ne viennent les arracher à l'atmosphère qui les énerve. Parmi les maîtres, les uns ont marché, les autres sont restés tristement stationnaires. En somme, cependant, et pris au point de vue de l'école d'Anvers et du déplorable état où elle était il y a quelques années, le salon de 1849 est un progrès et un progrès marqué. Ceux qui marchent en avant attirent les regards, provoquent les sympathies, les pécheurs corrigés trouvent des encouragements chaleureux, et les hérésiarques endurcis ont passé du médiocre au mauvais. Les nuances sont bien tranchées et l'enseignement précieux qu'on peut en tirer devient évident pour tous.

Nous ne ferons, aujourd'hui, que jeter un coup d'œil rapide sur les principales toiles du salon. Cette espèce de revue sommaire nous permettra de reprendre prochainement quelques œuvres remarquables par elles-mêmes ou par le nom des artistes qui les ont signées.

M. Wappers a exposé un tableau de genre de dimension *historique*. Nous retrouverons dans cette toile M. Wappers tout entier, ses qualités extraordinaires et ses défauts trop ordinaires. Nous avons besoin de revoir plus d'une fois *Boccace et Jeanne de Naples* ainsi que la petite *Bataille* de M. de Keyzer.

Le *lion* du salon d'Anvers est à coup sûr M. Leys dont les deux tableaux, — le *Corps de garde*, surtout, — attestent un progrès immense, et une marche décidée vers l'école spiritualiste.

M. Slingeneyer a compté sur une revanche de ses anciens échecs; nous la tenons pour éclatante, sinon complète.

Digitized by Google

M. Lies est inégal; nous le retrouvons en partie dans le *Christophe Colomb*, mais nous le cherchons en vain dans sa fantaisie de *Blonde, brune et noire;* M. Hamman n'a pas été heureux. Nous reviendrons dans notre prochaine revue sur tous ces noms qui semblent vouloir nous arrêter au passage; aujourd'hui, nous ne faisons qu'un inventaire.

M. Mathieu a joint à son *Christ au tombeau* deux portraits qui viennent nous prouver que le talent de l'artiste ne reste pas stationnaire. M. Van Eycken a envoyé sa *Chute des feuilles* et son *Andalouse* — exposées à la Haye, — et un tableau plus important sinon par l'exécution, du moins par l'intention.

M. Verlat recule, M. Guffens marche, et M. Kremer ne marche ni ne recule, imitant en cela Mme O'Connell, riche et puissante organisation qui se débat dans un système faux et mortel.

M. Battaille est très-drôle; dessin, couleur, invention, tout se vaut dans cette toile, qui représente *un Phrénologue* (XVIIe SIÈCLE). Moquons-nous donc de l'arquebuse dont les gothiques arment Abraham sacrifiant Isaac!

Le dessin de M. Taymans annonce des études persévérantes, mais il est loin encore d'être à la hauteur de sa couleur dont nous avons plus d'une fois signalé les qualités.

Un jeune artiste qui avait toutes nos sympathies est mort cette année. Les deux petits tableaux de M. Molyn annoncent que la Belgique a perdu en lui plus qu'un peintre d'avenir, elle a perdu une riche intelligence, un talent plein de pensée et d'originalité.

M. de Senezcourt a exposé plusieurs portraits. Un entre autres, retrouvera à Anvers tout le succès qui avait accueilli M. de Senezcourt à son début de l'année dernière.

Dispensez-moi de vous parler de tous les Braeckeleer qui occupent à eux seuls deux pages du livret. Cette dynastie devient effrayante; les dames s'en mêlent, et bientôt les enfants nous feront demander grâce. Un de ces messieurs Braeckeleer s'est allié à la famille de M. Leys, et il profite de cette parenté pour piller et parodier le grand coloriste anversois. On n'est jamais trahi que par les siens.

Si M. Wauters, de Malines, est en pleine décadence, M. Constant Wauters, d'Anvers, obtient un véritable succès avec quelques petites toiles pleines d'esprit et de finesse.

M. Fissette et son tableau des *Plaideurs,* se recommandent au même titre et plus chaleureusement encore. M. Fissette a en outre une exécution plus ferme et plus consciencieuse.

La Marine est représentée par MM. Achenbach et Clays.

M. Jacobs-Jacobs a peint un sinistre terrible avec une fougue un peu fantastique. Nous n'avons pas trouvé le tableau de M. Francia. Nous vous dirons prochainement si nous devons nous en plaindre ou nous en féliciter.

Deux toiles admirables de David Roberts, de Londres, attirent l'attention des artistes. *La cathédrale de Grenade,* et la *Vue d'Édimbourg* méritent d'être étudiées avec soin; nous irons les revoir.

Le Paysage est très-brillant au salon d'Anvers. MM. Achard, Thuillier, Bôhm, Achenbach, Kuytenbrouwer, Alfred de Knyff, Fourmois, Lauters, Quinaux, Kindermans, Tavernier, Ach. Benouville, Dubourcq, etc., etc., nous fourniront des enseignements précieux.

Ajoutez à ce butin, déjà si riche, les animaux de MM. Verboeckhoven, Stevens et Tchaggeny, les fleurs de M. Robie, les dessins, les aquarelles, que nous n'avons pas vus, la sculpture que nous avons cherchée en vain, et vous reconnaîtrez que le salon de 1849 se recommande à nos études et à nos observations. C'est la tâche que nous aborderons dans notre livraison de septembre.

T. DECAMPS.

Digitized by Google

LES GALERIES PARTICULIÈRES DE L'ANGLETERRE.

II.

COLLECTIONS DE SIR ROBERT PEEL.

CHATEAU DE DRAYTON PRÈS DE TAMWORTH, COMTÉ DE STAFFORD.

Pendant l'automne de l'année 1846, l'auteur de cet article obtint de sir Robert Peel l'autorisation de séjourner dans cette demeure princière, et d'examiner à loisir les objets d'art qu'elle renferme.

Sir Robert Peel venait de quitter le ministère, en posant les bases du libre-échange et en abolissant pour toujours l'impôt oppressif placé sur la nourriture essentielle de l'homme, par l'abrogation de la loi sur le blé (corn laws).

La grandeur de ces actes auxquels personne ne devait s'attendre, l'influence immense qu'ils exercèrent sur l'intérêt général, donnent une extrême importance aux plus petits détails de la vie privée de l'homme d'État, qui accomplit, dans les lois du fisc, une de ces révolutions qui ont toujours coûté des flots de sang aux peuples qui osèrent la tenter.

Le succès de Robert Peel fut complet, mais il amena la chute du ministère : pour lui, comme pour les héros dont l'antique Rome récompensait la valeur, la route qui conduisait au capitole et aux honneurs civiques menait également à la Roche tarpéienne.

Quand on réfléchit sur les faits dont nous venons de parler, le manoir de Drayton offre au voyageur d'autres attraits que celui de ses curiosités artistiques : c'est là que se trouve en outre le Walhalla anglais, la plus riche collection de portraits des contemporains illustres. Plusieurs d'entre eux ont foulé le parquet de ces salles où leurs images sont exposées, et la génération future pourra y admirer les traits des hommes qui ont pris part aux événements politiques de l'Angleterre au XIX^e^ siècle, ou qui ont embelli les pages de son histoire par leurs œuvres d'art ou leurs découvertes scientifiques.

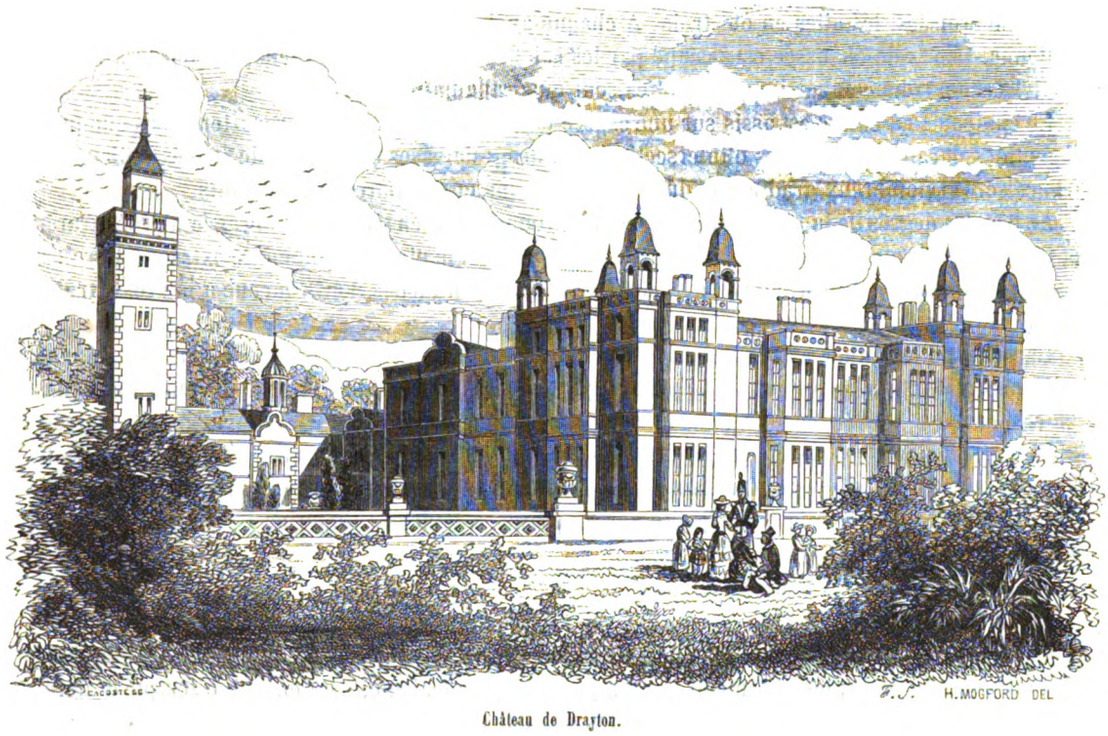
Le château de Drayton, résidence d'été de sir Robert Peel, est situé près de Tamworth dans le comté de Stafford. On s'y rend de Londres, en peu de temps, par le chemin de fer du Nord-ouest

Digitized by Google

qui va à Rugty et de là à l'ancienne ville de Tamworth en passant par la vallée de Trent. Tamworth est à 110 milles environ de la métropole. Comme toutes les villes de province qui n'ont ni commerce, ni manufactures, Tamworth est triste et peu intéressant.

Autrefois, les ancêtres du baronnet y procuraient l'aisance et le travail à des centaines d'artisans, et pourtant, dans leur aveugle ingratitude, ces derniers intriguèrent contre son élection au parlement et brûlèrent sa voiture sur la place du marché.

La ville offre peu de sujets à l'admiration des voyageurs : cependant l'archéologue s'arrêtera avec plaisir devant les peintures qui recouvrent les murailles de l'église et qui sont des restes curieux de l'art primitif. On y rencontre aussi quelques maisons de bois, comme on en trouve souvent dans des districts éloignés et dont l'ancienneté vénérable proteste énergiquement contre le plâtre et le badigeon dont on s'obstine à les recouvrir. L'antique manoir lui-même qui dominait autrefois si orgueilleusement la rivière a perdu son caractère guerrier. Les changements successifs que les maçons et les architectes lui ont fait éprouver, en ont fait une habitation d'un aspect triste et singulier, qui ressemble plutôt à un monastère qu'au séjour du luxe et de l'élégance modernes.



Château de Drayton.

Pour arriver au château on traverse le village de Fazely qui n'a de remarquable que les ruines de ses anciennes fabriques, d'où les désordres et l'émeute ont exilé l'industrie, et l'on se trouve sur un chemin qui conduit à l'entrée principale du château, au milieu des nombreuses plantations et des prairies qui en dépendent.

Digitized by Google

Vu de ce côté, le manoir de Drayton n'offre point un aspect très-imposant. La porte principale sise sous un porche ouvert, ressemble assez à l'entrée royale de la chambre des lords sur la place des palais à Westminster. De vastes communs s'étendent à droite : à gauche on voit la nouvelle galerie de tableaux.

Quoique d'une architecture grandiose et décorées de statues, ces salles sans fenêtres ont au premier aspect quelque chose de triste et de sombre. Le style de l'édifice tient du gothique et de l'italien; la composition en est simple et en harmonie avec les usages modernes : c'est un carré avec une cour intérieure.

La façade principale regarde le jardin : c'est celle-là que représente notre gravure exécutée d'après un croquis pris sur les lieux par l'auteur de cette notice. La nouvelle galerie de tableaux y est cachée par l'aile gauche du bâtiment, et l'on n'eût pu la mettre en évidence en choisissant un autre point de vue, à cause des bosquets et des terrasses qui l'environnent.

De ce côté le château fait un effet magnifique : on voit les deux faces qui donnent sur les terrasses, les dépendances de l'habitation et une tour très-élevée surmontée d'une coupole d'un style analogue à celui de l'édifice.

La façade principale présente un centre et deux ailes qui avancent légèrement : le centre a deux rangs de croisées, les ailes en ont trois. A chaque angle des ailes se trouve une tourelle de forme italienne. Le rez-de-chaussée est occupé par les salons de réception : les fenêtres sont très-hautes et divisées en trois compartiments : toutes sont quadrangulaires.

Le château tout entier est assis sur une espèce de plateau entouré de larges terrasses que protègent des parapets : les angles d'intersection sont ornés de vases en marbre de formes italienne et française. De nombreux gradins conduisent aux jardins et aux parcs environnants.

Au bas des degrés de la terrasse se trouve une promenade bien située et ombragée d'arbres rares et magnifiques : on y voit entre autres un sycomore dont le pied a un diamètre extraordinaire : à deux pieds environ du sol, le tronc se divise en quatre branches dont chacune a la grosseur des arbres les plus forts.

La porte de la grande entrée qui s'ouvre sous le porche dont nous avons parlé plus haut, donne sur un corridor qui mène aux principaux appartements. Ce corridor est orné de bustes antiques placés sur des piédouches de marbre sculpté. Le plafond est divisé en compartiments carrés, formés par des poutres de chêne, et dont les angles sont ornés de dorures : des deux côtés de l'appartement sont disposés des fauteuils d'ivoire et de grands vases en porcelaine de Chine. Tout à l'entrée du corridor, une petite antichambre, à gauche, renferme le buste de feu lord Fitzgerald.

Passons de là dans la nouvelle galerie.

LA NOUVELLE GALERIE. — On construisit cette nouvelle aile du bâtiment en 1845, d'après les plans de M. Sidney Smirke, F. S. A. Cette salle magnifique, éclairée par le haut, a 85 pieds de long et 22 de large; les ornements, du temps de la reine Isabelle, sont en chêne sculpté et doré. Au dessus de la corniche, des chimères à têtes de lion supportent des boucliers avec les initiales des divers membres de la famille. Les murs sont tendus de damas vert satiné : le parquet, de bois de diverses couleurs, est divisé en compartiments égaux par des colonnes de marbre vert de Belgique. Un beau tapis s'étend au centre de l'appartement et des divans en garnissent le pourtour.

La galerie fut spécialement construite pour recevoir des portraits de personnages éminents; la collection dont elle est ornée consiste principalement en portraits de contemporains qui

Digitized by Google

ont pris une part active aux affaires politiques; on y voit aussi des artistes, des poëtes, des étrangers de distinction et quelques personnages illustres de l'antiquité.

On y remarque quatorze tableaux de Thomas Lawrence; c'est la plus belle collection des œuvres de ce maître qu'on puisse rencontrer dans une galerie particulière. Nous en donnons la description en suivant l'ordre dans lequel ils se trouvent en ce moment, ordre qui ne pourra tarder à être interrompu par les additions continuelles de nouveaux tableaux qui feront de cette galerie un monument sans rival.

En entrant dans la galerie, à gauche, les tableaux se trouvent placés dans l'ordre suivant :

Sir D. Wilkie, peint par lui-même, en costume de docteur de lois civiles.

Sir Henri Hardinge, par Lucas. — *Lord Abinger*, par sir M. A. Shee, P. R. A. — *W. Gladstone*, par Lucas. — *Le sculpteur Gibson*, par Geddes. — *H. Goulburn*, par Pickersgill. — *A. Murphy*, par sir J. Reynolds. — *Sir J. Graham*, par Lucas. — *Le comte Grey* (en pied), par Say. — *Le dramaturge Wycherley*, par sir P. Lely. — *Sam. Rogers*, par Lucas. — *Le comte d'Aberdeen*, par sir Thomas Lawrence.

Sir Robert Peel, par le même. Ce portrait, où l'ex-ministre est représenté une main appuyée sur une table, est très-connu par la gravure qui en a été publiée.

Wordsworth, par Pickersgill.

Lady Peel, par sir Thomas Lawrence. Ce portrait fait le pendant de celui de sir Robert, mentionné plus haut. Lady Peel y est représentée assise au milieu d'un délicieux paysage.

Lord Byron, par J. Phillipps, R. A.

Cowley, par sir P. Lely. Ce portrait a été acheté en 1842 de la collection de Strawberry Hill, Twickenham : le poëte y est peint en berger d'Arcadie, une flûte à la main, ses longs cheveux flottants : ce costume romantique forme une de ces belles compositions dont Lely semble avoir seul le secret et qui donnent un si grand charme aux portraits qu'il traite.

Sir Robert Peel, le père du baronnet, par sir Thomas Lawrence.

Lord Lyndhurst (en pied), par Pickersgill; le chancelier est représenté en grand costume officiel, avec la masse d'armes et les autres insignes de sa dignité.

Sir W. Follett, par Say. Ce portrait, ainsi que ceux de sir Stanley et de sir Frédéric Pollock, vient de la galerie de White Hall.

Lord Erskine, par sir Thomas Lawrence. — *Lord Brougham* (en pied), par Morton. — *Sir J. Pollock*, par Say. — *West, P. R. A*, peint par lui-même. — *Otway*, par Mme Beale. — *Fusely, R. A.*, par sir Thomas Lawrence.

J. P. Kemble (en pied), par le même. L'artiste est représenté dans le costume du rôle de Kolla dans le drame de *Pizarre*, par Sheridan.

Sir F. Chantrey, par Jackson.

Shakespeare. Ce portrait est une copie du tableau original appartenant au duc de Buckingham.

Sir Henri Halford, par sir M. A. Shee. — *Cuvier*, par Pickersgill. — *Vandyck*, par lui-même. — *Le docteur Buckland*, par J. Phillips, R. A. — *Le professeur Owen*, par Pickersgill.

G. Canning, prononçant un discours à la Chambre des Communes, par Thomas Lawrence.

Pierre-le-Grand, Empereur de Russie.

W. Huskisson, par sir Thomas Lawrence. — *Lord Stowell*, par le même. — *Le duc de Wellington* (en pied), par le même. — *Le comte d'Eldon*, par le même. — *Edmond Burke*, par sir J. Reynolds. — *Sir W. Blackstone*, par Gainsborough. — *Le comte de Liverpool*, par sir Thomas Lawrence. —

Digitized by Google

Le général Dumouriez, à l'âge de 83 ans, par FOSTER. — *Southey*, par sir THOMAS LAWRENCE. — *Liebig*, par un artiste allemand. — *W. Pitt*, par GAINSBOROUGH. — *S. A. R. le duc d'York*, par W. BEECHEY. — *Lord Stanley*, par SAY. — *Cammucini*, par GEDDES.

Sir G. Cockburn, par LUCAS. Cet illustre marin est un des rares compagnons de l'immortel Nelson, qui survivent encore. Il s'est particulièrement distingué dans la dernière guerre par la prise de la Martinique et de la cité de Washington, ce brillant coup de main qui humilia si fort l'orgueil national des Américains. C'est à Cockburn que fut confiée la mission de conduire Napoléon à son exil de Sainte-Hélène.

CHAMBRE PARTICULIÈRE DE SIR ROBERT. — Cet appartement, de grandeur moyenne, est orné avec la plus grande simplicité : des deux côtés de l'unique fenêtre qui l'éclaire règnent des armoires de chêne uni surchargées de papiers et de livres : en face de la fenêtre pendent de grandes cartes géographiques. L'unique ameublement de la pièce consiste en une table de bois de rose uni et un sofa de cuir vert. Au-dessus du foyer se trouve le portrait de lady Peel, peint par Thomas Lawrence. L'ensemble de ce portrait a un cachet remarquable de distinction et de noblesse.

On ne peut nier le rapport frappant qui existe entre ce portrait et le tableau de Rubens, *le Chapeau de Paille* (1); mais on ne peut y trouver non plus la moindre preuve d'une imitation servile : les deux toiles se distinguent par une incomparable harmonie de couleur, mais cette harmonie est produite par des effets tout différents. Pour ce qui regarde le brillant du coloris, la transparence des chairs, l'œuvre du dernier président de l'Académie royale ne le cède en rien à celle du prince de l'École flamande, et, n'en déplaise aux admirateurs de Rubens, elle la surpasse pour la noblesse et l'élégance de la pose.

Ce tableau, le seul que renferme cette chambre, est en harmonie parfaite avec le reste de l'ornementation. Que tout parle éloquemment dans ce sanctuaire de l'étude et de la pensée! L'on éprouve une étrange sensation en pensant aux événements importants dont il a dû être le théâtre. Cet ameublement simple et qui n'offre aucun sujet de distraction à l'esprit occupé des sciences politiques, ces cartes dont les contours indiquent la vaste étendue de l'Empire britannique, et ses rapports avec tout l'univers, tout cela parle un langage qu'aucune expression ne pourrait rendre.

Au centre des appartements se trouve la bibliothèque, la salle la plus vaste de la résidence : inutile de dire que les livres de tout genre et du plus grand prix y abondent. Deux beaux groupes de marbre ornent cette pièce : *Une bacchante et son enfant*, par R.-J. Wyalt et *l'Apollon berger et son chien*, par Thorwaldsen.

Dans la salle à manger se trouve le célèbre tableau de Haydon, *Napoléon à Sainte-Hélène*. Rien de plus ingénieusement conçu que cette page du grand maître; on ne voit qu'une petite partie de la figure éclairée par un faible rayon du soleil couchant; l'empereur est debout, les bras croisés, l'œil fixé sur le vaste Océan, barrière insurmontable à son ambition; il porte le costume historique bien connu. Cette sublime composition a inspiré au poëte Wordsworth un de ses plus beaux sonnets.

La manière un peu grossière habituelle à Haydon est amplement rachetée par la beauté poétique et la conception noble et riche du sujet.

---

(1) Ce tableau appartient à sir Robert Peel et est placé dans sa maison à Whitehall.

Digitized by Google

La fin de cet artiste est l'un des plus affligeants épisodes de l'histoire de l'art en Angleterre : le peu d'encouragements qu'il recevait dans sa lutte acharnée contre les difficultés de son art et l'insuffisance de sa fortune pour soutenir sa famille agirent sur son esprit vif et bouillant : il se tua dans son atelier. On trouva sur lui un bon de 50 livres que Robert Peel lui avait envoyé trois jours auparavant, sur sa caisse particulière.

Cet acte de générosité du ministre que la mort seule du peintre vint faire connaître, produisit une vive sensation parmi le peuple et fit taire les calomnies dont on souillait la vie de Peel : on ne put s'empêcher de louer cette intarissable charité qui ne cessait de répandre des bienfaits sur le peuple ingrat et malveillant.

L'ANCIENNE GALERIE. — Cette pièce qui sert pour ainsi dire de corridor entre l'antichambre, la salle à manger et la bibliothèque, n'a pas été construite pour recevoir une collection de tableaux.

Sur les divans qui règnent autour de la salle, devant les œuvres des Collins, des Wilkie, des Bonington et des Wouwermans, des Rembrandt et des Vandevelde, on se sent aller à une douce et contemplative rêverie.

L'ornementation est la même que celle des autres parties de l'habitation ; on y voit deux belles cheminées en pierre sculptée, enrichies d'armoiries.

En entrant par la gauche on trouve les tableaux placés dans l'ordre suivant :

Dobson, peint par lui-même (de la collection du chevalier G. Watson Taylor) ; la beauté de la pose, la richesse de la draperie, le fini du col de dentelles qui retombe sur l'habit, tout concourt à donner à cette œuvre une perfection rivale de celle de son contemporain Van Dyck.

Vanderbank. *Portrait du sculpteur Rysbrack.* — *La maîtresse du Titien*, par un artiste italien, d'après le tableau original du grand maître, au palais Schiarra à Rome.

W. Vandevelde. *Paysage au bord de la mer :* la mer est calme, des personnages se promènent à gauche sur la jetée. C'est une des plus belles pages de ce maître.

Jean Steen. *Le jeu de trictrac.*

Kersboom. *Portrait de Boyle.*

Slingelandt. Intérieur d'un *cottage :* une paysanne fait réciter des prières à son enfant.

J. Creswick. A. R. A. *Une ville de province.*

Sir P. Lely. *Portrait de la comtesse de Kildare* (De la collection de lord de Roos).

W. Collins R. A. 1829. *Pêcheurs regardant l'Océan.* Nous avons été heureux de trouver ici quatre tableaux de choix de ce peintre : tous traitent des scènes d'intérieur pleines de naturel et de vérité.

Sir P. Lely. *Portrait de Nell Gwynne* ; cette toile est une des meilleures de l'artiste.

W. Collins. *Hiver.*

Sir D. Wilkie, 1824. *Un petit intérieur de contrebandiers.*

J. Woodward. *Deux jeunes garçons montés sur un cheval, et traversant un ruisseau.*

Vanderbank. *Portrait de sir Robert Walpole.*

Molenaer, 1652. *Un intérieur.* (Scènes galantes.)

W. Collins. *Le marchand de cerises.*

W. Owen. *Tête de vieillard.*

W. Mulready. R. A. *Un intérieur.*

W. Vandevelde. *Marine.*

Rembrandt. *Paysage.* Une forêt sur les bords d'une rivière : vaches et figures sur l'avant plan,

Digitized by Google

quelques cabanes dans le fond : toutes les beautés de détail se confondent dans la beauté de l'ensemble. De la collection de J. De Roose et de lord Radstock.

Wouwermans. *Voyageurs au milieu de rochers.* Un chariot de campagne dans le fond. Ce beau tableau est admirablement conservé.

E. Landseer. *La prière du matin.* Ce tableau a excité la plus vive admiration à l'Académie royale où il fut exposé en 1845. Un berger flamand, vêtu d'une blouse, est agenouillé au pied d'une antique croix de pierre, éclairée des premiers rayons du soleil levant : de nombreux troupeaux de moutons remplissent la plaine. Ce tableau a été payé mille guinées.

Vanderheyden. *Une chapelle et des habitations le long d'un canal en Hollande.* Étoffé par Van der Neer.

J. Ruysdaël. *Paysage d'hiver en Hollande.* Un moulin à vent au bord d'un canal, et figures : le brouillard se dissipe peu à peu. Ce tableau, d'un effet charmant, vient du cabinet de Sydervelt et Lapeyrière.

Rembrandt. *Moïse sauvé des eaux.* Cette petite toile ovale peut être regardée comme le type des grandes beautés et des grands défauts du peintre. L'artiste n'a jamais rien traité de plus vulgaire: la fille de Pharaon ne ressemble à rien moins qu'à une princesse, et ses compagnes ont une expression commune qu'on trouve rarement dans les plus épaisses paysannes. Mais aussi quel charme magique dans la conception du sujet! La richesse des tons, l'éclat du coloris, l'entente admirable du clair-obscur placent ce tableau au rang des meilleures œuvres de Rembrandt et font oublier les étranges imperfections qu'on y rencontre. La gravure se trouve dans la galerie Choiseul. Ce tableau a appartenu successivement au prince de Conti, à M. Boileau et à M. Saint-Victor

D. Roberts (1829). *Départ des Israélites pour l'Égypte.* Cet immense tableau, ces palais de la plus riche architecture, la foule innombrable, tout cela est connu par la magnifique gravure qu'on en a faite; cette toile a appartenu d'abord à lord Northwich.

Van Dyck. *Portraits d'un sénateur génois et de sa femme.* Ces deux œuvres capitales étaient autrefois au palais Spinola à Gênes, où D. Wilkie les vit en 1827, et traita de leur acquisition pour leur possesseur actuel. Ce sont deux chefs-d'œuvres, peints avec une richesse de tons inimaginable et avec une perfection qui rend l'illusion complète.

Snyders. *Combat d'un lion et d'un sanglier.* (De la galerie du comte Altamira, de Madrid.)

N. Poussin. *Un grand paysage,* avec quatre moines sur l'avant-plan. (De la collection du marquis de Hauterive.)

D. Teniers. *Un paysage dans les Flandres.* L'avant plan est occupé par un paysan conduisant une brouette; une femme nettoie des ustensiles de cuisine sur le seuil de sa porte; au fond, une croix, une rivière, un château, etc.

R. P. Bonington. *Vue d'un canal à Venise.* Largement peint et bien éclairé.

W. Simson (1838). *Cimabuë partageant le repas du berger Giotto.*

Schotel de Dort (1827). *Naufrage sur une côte.* Largement peint et plein de beautés.

W. Collins. *Pêcheurs préparant leurs filets.*

La galerie est ornée en outre de bustes en marbre, placés sur des piédestaux de granit rouge poli; ils représentent les personnages suivants :

S. M. La reine Victoria, par Chantrey. — *Lord Castlereagh,* par le même. — *W. Pope,* par Roubiliac. — *W. Pitt,* par Nollekens. — *Dryden.* — *Sir Thomas Lawrence.* — *Sir Isaac Newton,*

Digitized by Google

par ROUBILIAC.—*Spencer Percival.— Le docteur Southey. — J. W. Croker. — Sir Walter Scott,* par CHANTREY.

A l'occasion de ce dernier buste, le sculpteur adressa à sir Robert Peel la lettre suivante :

Place de Belgrave, 26 janvier 1838.

« MON CHER SIR ROBERT,

« Je m'empresse avec plaisir d'obtempérer au désir que vous me manifestez d'être instruit des » détails dont je me rappelle à propos du buste de sir Walter Scott, que vous m'avez fait l'honneur » de placer dans votre manoir de Drayton.

» Admirateur de Scott tant comme homme que comme poëte, je le priai de vouloir bien poser » devant moi pour son buste, faveur que je ne pense pas avoir jamais demandée à personne. » Il accepta et je lui imposai en outre l'obligation de venir tous les jours déjeuner avec moi en » compagnie de trois amis bons vivants et causeurs spirituels. Jugez s'il remplit à merveille » cette dernière condition : un jour il m'amena M. Croker, feu M. Heber et feu lord Lyttelton.

» Quand le buste fut achevé on en moula 45 exemplaires pour les plus fervents amis et admi- » rateurs du poëte; les innombrables copies et les mauvaises épreuves qu'on vendit bientôt » par milliers en Angleterre, en Écosse et jusque dans nos colonies, avaient été faites par des » plagiaires italiens.

» Je fis, de ce buste, une copie en marbre, pour le duc de Wellington qui l'envoya à Apsley, » en mars 1827 : c'est la seule copie que j'en aie faite.

» Quant au buste de Scott que vous possédez je l'obtins du poëte en lui proposant d'envoyer » le marbre original à Abbotsford, à condition qu'il m'en laisserait faire un second pour moi; il » accepta et le buste fut envoyé à Abbotsford avec ces mots sur le piédouche : *Ce buste de sir* » *W. Scott, fait par sir Francis Chantrey en* 1820, *fut présenté par l'auteur au poëte en* 1828, *en* » *témoignage d'estime.*

» Pendant les mois de mai et de juin 1828, sir Walter remplissant sa promesse, me mit à » même de finir le buste de marbre que vous avez admis dans votre château de Drayton, sanc- » tuaire plus digne que mon atelier : car ce n'est qu'à cette considération que je m'en suis des- » saisi.

» L'expression de la figure est plus sérieuse que celle des deux autres, et les rides plus profondes, » vu l'intervalle de 8 ans mis entre les deux portraits.

» Je crois avoir rapporté tout ce dont je me souviens au sujet de ce buste du poëte ; un mot » encore : n'ayant jamais été moulé, il n'en peut exister aucune copie.

» *A Sir Robert Peel, baronnet,*

» (Signé) F. CHANTREY. »

DANS LE VESTIBULE. — BARKER. *Une forêt; animaux à l'abreuvoir.* — E. J. PARRIS, 1831. *La mariée.* — LUCAS, *Portrait du commandant W. Peel*, troisième fils de sir Robert. — DEVRIES et D. TENIERS. *Architecture,* cour intérieure d'un palais, dames et gentilshommes. — *Bords d'une rivière.* — PARTRIDGE. *Portrait de J. F. Peel,* quatrième fils de sir Robert.

PETITE SALLE A MANGER. — J. CRESWICK. *Paysage. Vue du manoir de Drayton. — Portrait du père de sir R. Peel.*

Digitized by Google

Ici s'arrête la tâche que nous nous étions imposée en promettant une notice sur les œuvres d'art contenues dans la résidence de Drayton. Cette tâche nous a été bien agréable, vu l'importance historique de cette collection de portraits dont on n'avait pas encore parlé jusqu'ici et dont l'accès n'avait été accordé qu'à nous seul. La liste que nous publions ici sera sans doute bientôt augmentée; il faut même y ajouter déjà le portrait de George IV, prince de Galles, par Josué Reynolds et celui de William Temple, de la collection du duc de Buckingham à Stowe.

Dans l'habitation de ville du baronnet, à Whitehall, se trouve la collection spéciale des peintres flamands et hollandais, recueillie avec un goût exquis et une prodigalité toute royale, et qui provient des plus beaux cabinets de l'Europe.

L'œuvre la plus importante de cette riche collection est, sans contredit, le fameux *Chapeau de Paille* de Rubens.

HENRY MOGFORD.
Rédacteur de l'*Art-Union Journal*.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE.

Théâtres. — Au moment où cette livraison paraîtra, la saison d'hiver des Théâtres Royaux s'ouvrira par la première représentation du *Gastibelza* de M. Maillard. Cet opéra, que le *Théâtre national*, à Paris, appelait un opéra *de genre* pour marquer une sorte de transition entre l'opéra-comique et le grand-opéra, procède en effet de ces deux derniers. S'il a les dialogues en prose de l'opéra-comique, il a aussi la mise en scène fastueuse et les danses du grand-opéra. Nous saurons bientôt ce qu'il faut penser de ce terme moyen, de cette sorte de rejeton de race croisée. Le rôle de Gastibelza est confié à M. Montaubry, celui de Dona Sabine à Mlle Muller, jeune cantatrice qui va débuter dans l'opéra nouveau.

Immédiatement après *Gastibelza* vont commencer les études assidues du *Prophète* dont les décorateurs, le ballet et les chœurs s'occupent déjà depuis longtemps. On pense que l'opéra de Meyerbeer pourra être représenté dans le courant d'octobre. M. Octave chantera Jean de Leyde; Mlle Méquillet a été désignée par l'auteur lui-même pour la création de Fidès. MM. Brémont, Vialette, Diguet compléteront cet ensemble avec l'artiste chargée du rôle de Bertha. Ce dernier point n'est pas encore arrêté. Philastre est à l'œuvre, et de nouvelles merveilles vont éclore sous sa brosse magique.

Après le *Prophète* on nous promet la *Sémiramis* pour Mlles Méquillet et Julien. Que Dieu nous envoie un bon Assur et notre bonheur sera complet.

L'opéra-comique nous donnera *La Reine des Fleurs* d'Halévy, *Les Monténégrins* de Limnander, le *Torréador* d'Adolphe Adam et l'opéra annuel d'Auber. Le ballet montera, outre les brillants divertissements du *Prophète*, *le Violon du Diable*, écrit par Saint-Léon pour Cerrito. Lucile Grahn, la gracieuse et élégante danseuse, commencera ses représentations dans les premiers jours d'octobre. En attendant, les féeries de *La Biche au bois* enchaîneront sur les banquettes de la Monnaie, toute la Belgique attirée dans nos murs par les fêtes nationales. Comme on le voit, la saison s'ouvre belle et riche de promesses; toutes seront tenues, nous n'en doutons pas un seul instant.

Mais il est un point sur lequel l'attention du directeur doit se porter. Il s'agit de combler au plus vite et de la manière la plus satisfaisante les lacunes imporantes qui existent dans le personnel. L'opéra-comique et la comédie doivent être complétés. Le tableau général de la troupe qui vient d'être publié prouve que M. Quélus a bien compris qu'entre Mlle Corès et Mme Doligny, entre Mlle Corès et Mme Blanchard, devaient venir nécessairement se placer un premier rôle jeune et une première amoureuse. C'est ainsi que M. Néroud finira par céder le pas à un premier rôle plus convenable, si une belle et bonne création ne vient lui fournir une revanche dont il a grand besoin. Le ballet nous paraît composé de manière à satisfaire les amateurs du genre. Espérons que M. De Greef, le chef d'orchestre, oubliera, lui aussi, ses peccadilles passées pour ne songer qu'à

Digitized by Google

une réhabilitation que pour notre part nous n'attendons guère.

Nous aurons à apprécier, dans le grand-opéra, M. Martin, doublure de M. Octave, M. Brémont la première basse, et M. Verlé second ténor. M. Marquilly est engagé pour jouer des *Philippe* et des seconds ténors. Dans cet emploi modeste, M. Marquilly pourra rendre des services. M. Diguet tente la fortune et aborde résolument ses débuts à la Monnaie. Nous avons déjà parlé de M. Diguet. Nous vous dirons bientôt si notre premier jugement doit être modifié.

On adjoindra à Mme Dorval une Dugazon moins sombre et plus gaie. A la bonne heure! Que fera-t-on de Mme Cornélis qui doit doubler les premières et les fortes chanteuses? Pour ce qui nous concerne, nous la déclarons impossible. Mme Cornélis doit faire *au moins* un début dans le grand-opéra. Nous l'attendons à cette épreuve, et, si elle en sort victorieuse, nous nous empresserons de reconnaître la fausseté de nos prévisions.

— Un de nos collaborateurs, M. Charles Potvin, publie chez l'éditeur Vanderauwera (Montagne-aux-Herbes-Potagères) un nouveau volume intitulé : *Poésies politiques et élégiaques*. Nos lecteurs pourront juger du mérite de cet ouvrage par la pièce suivante, — une des plus gracieuses du recueil de M. Potvin :

SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

Si j'étais petit oiseau,
Votre main blanche et si petite
Serait ma branche favorite,
Serait mon trône le plus beau,
Si j'étais petit oiseau.
Je recevrais de vous l'aliment et la vie,
A vos lèvres ma soif se verrait assouvie,
Vous seriez mon doux nid au bord d'un clair ruisseau,
Si j'étais petit oiseau.

Si j'étais petit oiseau,
Lorsque vous seriez occupée,
Je chanterais une épopée
D'amours naïfs de tourtereau,
Si j'étais petit oiseau;
Et bientôt dans vos yeux, souriant à ce charme,
Je verrais éclater, je boirais une larme,
Diamant de rosée au sein d'un lys nouveau,
Si j'étais petit oiseau.

Si j'étais petit oiseau,
Et si j'avais votre tendresse,
Vous pourriez me garder sans cesse
Sur votre sein, léger fardeau,
Si j'étais petit oiseau;
Comme on porte un parfum de sa fleur préférée,
Comme un cher souvenir de sa mère adorée,
Comme un présent d'ami, scapulaire et joyau,
Si j'étais petit oiseau.

Si j'étais petit oiseau,
Vous laisseriez, à la nuit close,
Tomber de votre épaule rose
Ces voiles, envieux réseau,
Si j'étais petit oiseau,
Livrant à mes regards, et sans autre réserve
Que l'exquise pudeur qu'envers soi l'on conserve,
Des trésors, Raphaël, dignes de ton pinceau,
Si j'étais petit oiseau.

Si j'étais petit oiseau,
— Pauvre humain, jouet des tempêtes,
J'ai maintes ardeurs indiscrètes
Qui ne seraient plus en défaut,
Si j'étais petit oiseau;
Vos yeux en se fermant me souriraient encore,
Et lorsqu'ils s'ouvriraient, charmants comme l'aurore,
Je serais près de vous chantant l'espoir nouveau,
Si j'étais petit oiseau.

— La maison G. et J. Meynne a reçu les partitions du *Prophète* de Meyerbeer, des *Monténégrins* de Limnander, du *Torréador* d'Adolphe Adam et du *Caïd*, ce charmant opéra d'Ambroise Thomas, qui attire chaque soir la foule au théâtre des Galeries.

— Le ministère de l'intérieur et le ministère de l'instruction publique, en France, ont souscrit pour soixante exemplaires à l'*Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, par M. Alfred Michiels, afin que les lecteurs trouvent cet ouvrage dans toutes les bibliothèques publiques de Paris et de la province.

Voici du reste comment les journaux français annoncent la suspension de cet important travail :

« Les souscripteurs à l'*Histoire de la Peinture flamande et hollandaise*, par M. Alfred Michiels, recevront gratuitement chez M. Jules Renouard, rue de Tournon, 6, la brochure qui termine cet ouvrage, les circonstances politiques ne permettant pas de lui donner tout le développement que comporte le sujet.

Nous ne pouvons que regretter vivement, dans l'intérêt des arts, l'interruption de ce travail si consciencieux et si important. Nous espérons qu'un temps viendra où les écrivains d'un véritable mérite comme M. Alfred Michiels pourront reprendre leurs publications. C'est un malheur quand des connaissances acquises par des études aussi longues et aussi approfondies se trouvent perdues pour le monde lettré. »

Digitized by Google

MARCO VISCONTI,

HISTOIRE DU XIIIe SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et racontée

PAR TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

CHAPITRE XIX.

Un mois après ces événements, Marco Visconti était à Lucques, ville qu'il avait arrachée à la puissance de l'Empereur, et qui l'avait élu seigneur et capitaine. Marco ourdissait déjà une nouvelle trame avec le comte Fazio pour jouer à la ville de Pise le même tour qu'il avait joué à Lucques et pour l'enlever à Tarlatino di Pietra Mala, à qui elle avait été cédée par Louis de Bavière.

Visconti se promenait dans une vaste salle de l'Hôtel de ville; sa vue se portait sur les tours et les dômes brillamment illuminés. Plus bas, sur la place, un feu de joie faisait danser sa lumière rougeâtre sur le peuple qui l'entourait en chantant les louanges du nouveau seigneur. Il se mit au balcon :

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2e série, tome Ier, page 323; tome III, pp. 11, 67, 132, 214 et 273; tome IV, pp. 5 et 89.

Digitized by Google

— La belle ville que Lucques! s'écria-t-il ; mais ce n'est pas Milan!...

Et un soupir s'échappa de sa poitrine.

Le peuple qui le voyait immobile, s'attroupa sous le balcon en criant : « Vive Marco! vive Marco! » Interrompu dans sa rêverie, il salua courtoisement de la tête et de la main, puis il se retira impatienté, en murmurant :

— Pauvres fous! Craignez-vous de manquer de maître? Vive Marco!... Qu'attendez-vous de ce Marco? Peut-il, — veut-il ce que vous attendez de lui? Quelle foi ajouter à ces clameurs joyeuses?... Jadis elles m'eussent peut-être enivré ; je sais aujourd'hui tout le temps qui sépare le dimanche des rameaux du vendredi-saint, — l'*Hosanna* du *Crucifige*.

Il fit appeler Pelagrua ; celui-ci, tout stupéfait de trouver son maître en possession d'une ville si importante, alors qu'il le croyait à la tête d'une bande de révoltés dans la vallée de Nievole, s'inclinait profondément, et voulait lui manifester sa joie ; mais Visconti l'interrompit :

— As-tu vu Lodrisio avant de partir? Comment est-il avec le vicaire?

— On ne peut mieux : c'est à lui qu'on a confié les fortifications du pont de l'Archetto, le point le plus important de la ville.

— Les Milanais se préparent donc à faire bonne défense?

— Oui, et cette fois ils montreront les dents.

— Dis-moi, comment sommes-nous pourvus d'armes?

— Toutes les boutiques d'armuriers ont été vidées, et l'on travaille sans relâche à faire des lances et des piques ; on achève seize arbalètes, huit pierriers et je ne sais combien de catapultes. Les bastions sont fortifiés ; on y construit neuf grandes tours en bois. Chaque porte a arboré son drapeau : au premier signal donné par la cloche seigneuriale, tous ceux qui peuvent porter les armes doivent accourir à leur quartier, et en moins d'une heure les murailles seront couvertes de quarante mille défenseurs.

A ces mots, Marco se sentit transporté ; ses yeux étincelaient, sa figure annonçait le bonheur et le courage. Il savait mieux que tout autre que cette volonté unanime, cette bravoure de tous les citoyens serait, si quelque chose pouvait l'être, la seule base sur laquelle pouvait se consolider la popularité du vicaire, et ruinerait de plus en plus les projets qu'il tramait avec un soin si patient et si long ; mais la gloire de sa patrie, de sa bonne ville de Milan étouffait en son âme toute autre pensée.

— Écoute, dit-il à son châtelain ; tu diras à Lodrisio de fortifier les bastions de la porte Ticinese, où sont les moulins, près de Tesinello, afin que la ville ne puisse manquer de pain ; que les écluses soient fermées et qu'on fasse passer les eaux au-

Digitized by Google

dessus du pont de San-Eustorgio. Pour ta part, tu disposeras mon château de Rosate de manière à lui faire soutenir un assaut si l'empereur s'avisait de s'en approcher.

— Ainsi, répondit Pelagrua en hésitant, vous vous déclarez ouvertement!... Lodrisio m'avait chargé de vous dire de vive voix...

— Je n'ai demandé ni les conseils de Lodrisio ni les tiens; j'envoie des ordres pour que Rosate soit fourni d'hommes et de vivres : Pelavicino commandera les hommes; je te charge des approvisionnements, et malheur à vous deux si un soldat de l'empereur se montre dans la cour de mon château, tant que dix de nos combattants seront debout, tant que les os du dernier cheval de mes écuries laisseront quelque chose à ronger.

Le châtelain s'éloignait sur un signe de son maître, quand celui-ci le rappela :

— Quelle nouvelle d'Ottorino?

— Depuis le jour où vous l'avez si bien secoué on ne l'a pas revu à Milan; je sais qu'il s'est fait transporter à son château de Castelletto, où sa guérison n'a pas demandé moins de quinze ou vingt jours. On assurait dernièrement qu'il était allé vers l'empereur pour se mettre à sa solde.

— C'est faux, dit Marco avec énergie.

— Il n'est pas seul, répondit humblement Pelagrua : Giacobino da Landriano, Uberto Bergondio, Marino Bescapé...

— Tant que tu en voudras, mais quant à Ottorino c'est une calomnie infâme.

Le châtelain ne répliqua pas. Marco lui demanda d'un ton plus calme :

— Et le comte del Balzo, est-il toujours à Milan ?

— Oui; il avait bien envie de s'enfuir à Limonta, à la nouvelle de l'approche de l'empereur; mais un édit défendait d'abandonner la ville, car on craignait que le départ des riches ne jetât le découragement parmi le peuple.

— Ottorino n'a donc pas revu cette maison?

— Depuis le jour de la joûte il n'y a pas pénétré. D'après vos ordres, j'ai gagné un des écuyers du comte. Le fripon me coûte cher, mais il me sert bien, et rien ne se fait dans la maison que je ne le sache une heure après.

Marco se taisait : le coquin continua :

— Mais si vous voulez en finir d'un seul coup..., fiez-vous à moi. Lodrisio m'avait chargé de vous dire que votre rupture avec Ottorino l'inquiétait; ce jeune homme sait trop de choses; il peut devenir dangereux; il faudrait... le faire taire.

Visconti comprit la portée de cette insinuation perfide et il répondit en souriant froidement :

— Dis à Lodrisio de dormir tranquille; je réponds d'Ottorino en tout temps

Digitized by Google

et en toute circonstance. Il peut me détester, souhaiter ma perte...; mais me trahir..., jamais!

Il se tut pendant un instant avec une sorte d'hésitation, craignant de laisser percer sa pensée secrète dans la question qu'il voulait adresser à Pelagrua. Enfin il dit sèchement :

— Qu'a-t-on dit, à Milan, du chevalier qui a désarçonné Ottorino?

— Les uns ont prétendu que c'était le fils de Rusconi, d'autres un fils du roi Robert. Ottorino, en revenant à lui, a dit à un de ses amis que, dans toute l'Italie, vous seul pouviez faire un pareil coup.

— Est-il rétabli? demanda Visconti avec empressement.

— Il est aussi vigoureux qu'auparavant; et sous ce rapport, la fille du comte n'aura rien à regretter.

— Et que fait-elle? interrompit Marco.

— Qui donc?

— Eh! mais... celle dont tu parlais, la fille du comte!

— Pendant quatre ou cinq jours elle fut plus près de la mort que de la vie. Elle se rétablit peu à peu. Son père et sa mère ne la quittèrent pas, lui prodiguant les caresses, les soins, les attentions. Maintenant, elle est encore capricieuse, comme tous les enfants gâtés; mais elle n'a plus rien.

Visconti, entendant un de ses serviteurs parler avec ce ton de raillerie d'une jeune fille que sa pensée n'évoquait jamais qu'avec respect, ne put se contenir :

— Songes bien de qui et devant qui tu parles, coquin impudent, ou, de par la croix, je te laisserai un souvenir dont l'empreinte ne s'effacera pas tant que ta tête sera sur tes épaules.

Et lui montrant la porte il le chassa. Pelagrua, balbutiant des excuses, s'en alla en méditant sur ces paroles et sur ce courroux inattendu. Cette colère soudaine fut comme un éclair qui jeta une clarté subite dans son esprit. Il crut voir, dans ce mystère, que Marco était lui-même épris de la jeune fille qu'il défendait avec une susceptibilité si tendre; sa pensée se reporta sur tous les événements qui lui avaient paru obscurs, et cette nouvelle lumière les lui montra sous leur véritable aspect.

Resté seul, Marco écrivit quelques lettres, puis il rappela son châtelain et les lui remit en lui donnant de nouvelles instructions. Il ajouta :

— Quant à Ottorino, il ne paraîtra plus à Milan, et d'ailleurs le comte del Balzo ne le recevrait pas. Toutefois, tu le surveilleras, et tu m'avertiras de tout ce qui pourra arriver.

— Vos ordres seront exécutés; mais si je découvrais... La jeune fille lui est, dit-on, promise; un mariage est vite fait..., même quand le père...

Digitized by Google

— Il faut l'empêcher.

— Et comment? si...

— Il faut l'empêcher à tout prix, agir d'après les événements et m'informer de tout.

Et il le congédia de nouveau.

Pelagrua sortit en surprenant sur les traits de son maître un trouble que ses efforts pour le dissimuler rendaient plus visible encore. Il sauta à cheval, fit claquer son fouet et se dirigea vers la Lombardie.

— Plus de doute, murmurait le rusé coquin, j'ai trouvé le nœud de cette intrigue tantôt si embrouillée. Pauvre garçon!... Une prude dédaigneuse qui, pour combler la mesure, est amoureuse folle d'un autre. Ah! Marco Visconti, cet animal que voici va te faire tourner à sa guise, grâce au fil que tu lui as mis dans la main. Pauvres grands hommes, vous êtes bien petits.

Pendant ce temps, Marco, qui ne pouvait trouver le sommeil, devançait par la pensée son serviteur qui galopait vers Milan, et déjà il se croyait au milieu de sa ville chérie. Mais parmi toutes les pensées qui l'assaillaient se glissait un sentiment profond qui s'emparait de son cœur; un sentiment tantôt distinct, tantôt voilé en quelque sorte par d'autres passions, une pensée qui dans cet orage de l'âme semblait être la basse profonde et grave d'un orgue puissant et sonore.

Nous retournerons à Milan pour raconter les événements qui s'y passaient.

Tous les villages de la province, et ceux qui étaient dépendants de la seigneurie des Visconti, étaient obligés de prêter de l'argent, des vivres, des animaux, des soldats d'après les investitures ou le bon plaisir des princes. Les prêtres envoyés par le pape parcouraient les campagnes, promettant des indulgences à tous ceux qui aideraient à la défense de la ville contre l'empereur excommunié; Milan se trouva bientôt capable de soutenir un siége.

On sait que Limonta était une terre féodale du monastère de San-Ambrogio. L'abbé, créature de l'empereur, ne voulut pas d'abord soulever contre lui ses propres vassaux; mais lorsque les Limontins apprirent que le prélat avait pris la fuite, lorsqu'ils virent arriver les prêtres chargés de les armer contre l'empereur, leur folle joie alla jusqu'à leur faire baiser les mains et les vêtements des envoyés du pontife.

Tous, hommes et femmes, voulaient courir à Milan; mais on modéra cette fougue, non sans peine, et on choisit ceux qui pouvaient porter les armes en chargeant notre ami le curé de les conduire.

Le batelier se trouvait parmi les hommes choisis. Marthe, sa vieille femme, voulait lui donner tout ce qui lui appartenait, mais le curé eut pitié de son dévouement

Digitized by Google

et lui permit de suivre son mari. La petite troupe se dirigea vers Milan et trouva toute la population occupée à construire des redoutes, à creuser des fossés, à élever des murailles et des machines. Au bruit des marteaux, des forges et des fabriques d'armes, aux cris et aux chants des travailleurs se mêlaient les roulements des tambours, les fanfares des trompettes et le son des cloches que faisait entendre, jour et nuit, chaque église de la ville.

Les Limontins furent reconnus à leur étendard blanc avec une cigogne au milieu, ayant une crosse dans son bec et une mitre à ses pieds (c'étaient les armes du monastère de San-Ambrogio); ils furent conduits à la maison du comte del Balzo où ils devaient être logés. Ils y rencontrèrent les lanciers qui avaient jadis mis le feu à leur village, mais grâce à l'intervention du curé, grâce à l'exemple donné par Lupo que le comte avait rappelé à lui dans ce but, montagnards et soldats, persécuteurs et persécutés s'embrassèrent cordialement, oubliant les injures et les vengeances.

Seul, le batelier Michel gardait un visage sévère et mécontent; il ne paraissait pas partager l'émotion générale. Lupo raconta à son nouvel ami Vinciguerra le malheur de cet homme, qui avait perdu dans un naufrage son unique enfant. En même temps le curé expliqua à Michel tout ce que Vinciguerra avait fait pour Lupo, alors que celui-ci allait être exécuté à Chiravalle, et bientôt une réconciliation s'opéra entre ces deux hommes qui se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le comte fit sceller cette paix en faisant apporter du vin blanc de Limonta. Les louanges que lui donnèrent les lanciers du monastère auraient effacé toute rancune du cœur des montagnards, si elle n'avait déjà été dissipée.

CHAPITRE XX.

Le comte donna au curé de Limonta une chambre à part, et le convia tous les jours à sa table. Il admit aussi parmi sa famille Marthe, qui s'occupa des affaires de la maison et des soins du ménage.

Cependant on apprit que l'empereur approchait. On parlait de deux, trois, quatre mille cavaliers et d'une troupe innombrable de fantassins. Les forces de l'empereur étaient colossales, ses préparatifs effrayants pour la ville assiégée.

C'est alors que Pelagrua, arrivant de Lucques, eut une conférence secrète avec Lodrisio, et partit immédiatement pour mettre le château de Rosate en état de défense. Le bruit se répandit à Milan que Marco était seigneur de Lucques et de

Digitized by Google

son territoire. On fêta avec transport cet événement où l'on voyait une trame ourdie depuis longtemps avec les guelfes de Toscane.

Après bien des jours d'attente, le vingt et un mai vit apparaître de loin les étendards impériaux, une troupe nombreuse de soldats et de chevaux, et un train considérable de chariots et de bagages.

L'empereur établit d'abord son camp au fort de l'Archetto, puis il alla, avec sa cour, habiter le monastère de Saint-Victor, situé hors de l'enceinte de la ville, vis-à-vis la porte Saint-Ambroise. La nuit, les assiégés voyaient cet édifice s'illuminer ; ils entendaient le bruit des banquets qu'y donnait l'empereur, et ils tâchaient d'y lancer des pierres au moyen d'un pierrier placé sur le sommet d'une tour. Ils jetaient en même temps ces cris étranges qui nous ont été conservés par Fiamma : O glabrione ebriose! bibe, bibe, ho, ho, babi, babo (1).

Le siége durait depuis plus d'un mois, lorsque Lupo fut averti que des vivres, dont la ville commençait à manquer, entreraient la nuit par la porte d'Algiso; les chefs lui mandaient de se préparer à faire baisser le pont au signal convenu.

La nuit venue, les montagnards se dispersent sur le terre-plein qui avoisine la porte, et Lupo, qui se tenait sur le sommet de la tour située près du guichet, voit enfin paraître une lumière sur le clocher du monastère de Saint-Simplicien : à ce signal, Lupo répond en ouvrant quelques instants une lanterne sourde entre deux créneaux de la tour, puis il descend appeler ses Limontins, et tous, prêtant l'oreille, n'entendent que le bruit des pas de deux sentinelles placées au bas de la tour. Mais bientôt un bruit sourd se fait entendre : c'est un bruit de roues et de chevaux.

Les imbéciles ! murmure Lupo, venir avec un char pour faire un tel tapage. Ne pouvaient-ils au moins mettre leur charge sur des mulets s'ils ne pouvaient l'apporter sur leurs épaules ?

Le ciel était sombre et l'on ne voyait rien à vingt pas. Un homme s'avance vers le fossé, bat trois coups mesurés dans la main et dit : — Saint Ambroise.

— Pour qui? demande Lupo.

— Pour Lucchino et pour le pays.

— C'est le signal, dit tout bas le fils du fauconnier. Puis élevant la voix : Pourquoi venir avec un char pour vous faire surprendre par les rondes allemandes.

— C'est du foin pour les écuries du comte, répondit encore l'interlocuteur invisible.

On abaissa le pont-levis et quatre chevaux, tirant un char de foin, avancèrent

---

(1) O ivrogne pelé ! bois, bois. Quant aux mots *babi, babo,* ils ne paraissent avoir aucun sens, et n'étaient là que comme assonnance.

Digitized by Google

de manière que les deux premiers touchaient la herse encore baissée. A un signal donné par le chef des Limontins, la herse se leva et alla se loger dans la voûte en glissant bruyamment entre les deux piliers qui la retenaient. Alors le conducteur du char fit avancer ses chevaux de quelques pas, puis il les arrêta.

— En avant! cria Lupo.

Mais au lieu d'obéir, cet homme donne un coup de sifflet qui fait sortir de derrière l'église Saint-Marc une foule de soldats.

— Baissez la herse ! s'écrie Lupo.

On ôte les contre-poids, la sarrasine s'abat, mais en tombant, elle rencontre le charriot de foin qui la soutient en l'air. On veut élever le pont, mais en vain : des cordes et des poutres le retiennent au dehors.

— Trahison! — Ambroise, Michel, Limontins, nous sommes trahis !

Le gardien de la tour sonne l'alarme. Les soldats accourent et parviennent à arrêter quelques fantassins qui tâchaient de pénétrer dans la ville. Lupo frappe les chevaux avec le bois de sa lance, il les excite de la pointe, les effraye par ses cris, et les chevaux, par des efforts vigoureux, ébranlent leur charge malgré les énormes barreaux de fer enfoncés dans le pont. C'est en vain que Lupo avait crié de lever un instant la herse, sa voix se perdait dans le tumulte et on entendait déjà le pont retentir sous les pas de la cavalerie allemande qui accourait bride abattue. Quelques-uns ont pénétrés sous la voûte où une lutte épouvantable s'engage au milieu de l'obscurité, du désordre et des clameurs confuses. Tout à coup un bruit de ferrailles se fait entendre, puis s'élève un cri aigu et douloureux : Les chevaux étaient parvenus à dégager le char de la masse qui pesait sur lui et la herse était tombée sur un cavalier allemand.

Des torches viennent éclairer ce terrible tableau.

Les ennemis qui s'étaient engagés sous la voûte sont tués, et sous l'arc de la porte s'engage une lutte acharnée entre les assaillants qui veulent lever la herse à l'aide de leviers et entre les nôtres qui s'y opposent avec vigueur. Lupo voyant arriver sur le chemin de Saint-Marc une nouvelle troupe ennemie, ordonna à ses soldats de faire jouer un pierrier. Bientôt les pierres et les flèches forcèrent les allemands à abandonner leur tentative et à battre en retraite.

Cette même nuit, peu de temps après cet échec des assaillants, Pelagrua, enveloppé d'un manteau gris, le capuchon sur les yeux, se présenta à la maison de Lodrisio Visconti qui l'attendait d'un air inquiet.

— Seul, à cette heure? dit Lodrisio, et comment l'affaire s'est-elle passée?

— Le diable m'emporte ; maudits soient ces montagnards, répondit Pelagrua en jetant son manteau.

Digitized by Google

— Eh quoi ! le coup aurait manqué ?

— Tout a été au plus mal.

— Traître ! poltron ! je devrais t'arracher ce reste de figure chrétienne qui couvre ton museau de païen.

— Écoutez, répliqua Pelagrua, peu effrayé de cette colère, ce n'est pas ma faute mais bien celle de ce coquin de Lupo, l'écuyer d'Ottorino. Je n'ai pas eu le temps de dételer les chevaux ; heureux d'avoir pu échapper à ses griffes, et d'avoir pu vous prévenir de tout ceci.

— On t'aura reconnu !

— J'avais mon capuchon sur les yeux, et l'on n'y voyait guère.

— Et les Allemands ?

— Repoussés.

— Repoussés par une bande de vilains attaqués à l'improviste ! Cela se peut-il ?

Le châtelain de Rosate raconta toute l'escarmouche, et à ce récit, Lodrisio se frappait le front et répétait avec rage :

— Manquer un tel coup ! me ruiner de la sorte ! C'est ma faute : confier une affaire si importante à un poltron.

— La bonne affaire, continuait Pelagrua, c'est que rien ne peut nous faire soupçonner. Ce n'est pas parce que j'ai mené l'affaire, mais je défie le diable d'en découvrir un bout.

— Allons ! ôte-toi de là. Tu retourneras demain à Rosate, puisque cette épreuve vient de montrer que tu n'es bon à rien. En attendant, épie ce qu'on pense de l'affaire de cette nuit. Un dernier mot : que rien de tout ceci ne sorte de ta bouche : mieux vaudrait pour toi perdre la langue.

— Dormez tranquille, et comme si vous n'aviez parlé qu'à ce mur : bouche close : je ne vous ai jamais vu.

Digitized by Google

LES MÉTAPHYSICIENS BELGES,

JUGÉS A L'ÉTRANGER.

(SUITE (1)).

M. HAUMONT.

Les traités métaphysiques de M. Haumont, *Discours sur les arts et les sciences en général, et sur leur langue en particulier,* 1828, et le *Discours sur les systèmes,* même année, attirèrent l'attention des personnes qui s'occupent des sciences philosophiques en Belgique. Le but du premier de ces ouvrages, est de montrer l'influence de la langue, sur l'enchaînement général des études spéculatives. L'auteur paraît adopter les principes fondamentaux de la philosophie de Condillac, sur la nature et l'influence du langage.

Dans le second discours, l'auteur montre que les systèmes en philosophie sont généralement pernicieux, et retardent les progrès des connaissances véritables. M. Blakey est d'avis que le tableau est peint en couleurs trop sombres. On peut sans doute abuser des théories, mais elles sont souvent très-utiles à la science en général.

LOUIS JOSEPH DEHAUT.

Ce savant était un des professeurs de l'université de Gand, et mourut il y a quelques années. C'est un écrivain métaphysique plein de savoir et de pénétration. Le seul ouvrage que nous ayons de lui, sur cette science, est sa traduction d'Ammonius Saccas, avec une introduction sur la nature des doctrines de ce philosophe. Il écrivit ce traité, pour répondre à une question de l'université

(1) Voir la livraison précédente, page 114.

Digitized by Google

de Louvain, sur l'existence, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme, et ce travail lui valut la médaille en or. En dehors du cercle des penseurs attachés à cette université, ce livre fut également considéré comme fort remarquable. En 1845, lorsque M. Van de Weyer était ministre de l'intérieur, des propositions furent faites à la famille de M. Dehaut pour la réimpression de cet important traité, aux frais du gouvernement.

L'ABBÉ G. MOENS.

L'ouvrage de cet écrivain : *Revue du Saint-Simonisme*, ou *Réfutation de la Doctrine de Saint-Simon*, 1832, est un travail assez complet et très-logiquement déduit. A la suite de la révolution française de 1830, les Saint-Simoniens ayant fait une incursion en Belgique pour répandre leur doctrine dans ce pays, quelques-uns d'entre eux donnèrent des cours publics dans les principales villes, et répandirent un nombre considérable de pamphlets, où ils exposaient brièvement leur système sous le jour le plus favorable.

Parmi eux se trouvait M. Margerin qui, depuis, devint professeur à l'université de Gand. Le clergé s'alarma en voyant les principes de cette secte s'introduire et se répandre, et en conséquence le digne abbé Moens prit la plume et, guidé par une profonde conviction de ses devoirs religieux, il entreprit une réfutation complète et détaillée, en deux volumes, des principes que renfermait la doctrine de cette secte fanatique.

Comme la doctrine des Saint-Simoniens, quoique fondée sur certaines notions générales de métaphysique, concerne directement des intérêts sociaux et politiques, elle ne se rattache qu'indirectement à l'objet de notre examen. Nous nous contenterons de faire remarquer que le lecteur trouvera que l'abbé Moens est un habile logicien, et rencontre franchement chacun des raisonnements qui servent à étayer la doctrine des antagonistes qu'il s'est chargé de réfuter.

LE COMTE H. DE MÉRODE ET LE MARQUIS DE BEAUFORT.

De l'esprit de vie et de l'esprit de mort, tel est le titre de l'ouvrage, publié en 1833, par ces deux écrivains réunis et qui fixa l'attention d'une certaine classe de philosophes du continent. Les principes métaphysiques développés dans ce livre appartiennent à l'école théologique, mais l'originalité du plan et du caractère de cette œuvre, méritent que nous en présentions ici une analyse succincte.

Le but principal que les auteurs se proposent est de combattre les doctrines de la philosophie rationaliste et de les remplacer par les éléments d'un christianisme pur et élevé. Toutefois, ce sujet est développé d'une manière si nouvelle, et les raisonnements dont ils appuyent leur point de vue sont si plausibles et si chaleureusement exposés, que le lecteur ne croira pas que nous abusons de sa patience par le précis que nous en donnons ici.

L'idée de la divinité se trouve partout ; toute vérité, toute beauté, toute bonté se concentrent en elle. Tous les êtres créés et finis, qui sont des émanations de l'être éternel, ne peuvent arriver au bonheur et à la perfection qu'en se reposant en Dieu. Toute création finie, est nécessairement imparfaite, et de là naît un principe de mal et de désordre, mais comment et de quelle manière, c'est là un des mystères qu'il ne nous est pas donné de pénétrer.

Digitized by Google

Néanmoins, l'existence des deux principes du bien et du mal, est attestée par l'histoire de tous les temps et de tous les peuples, ainsi que par l'expérience de chaque jour. Mais il existe une grande différence non seulement dans la nature et dans le but des deux principes, mais encore dans leur puissance originale et dans l'intensité de leur action. L'homme, dans tous les degrés de son existence, reconnaît l'existence et les attributs de la divinité, ils s'emparent fortement de ses affections. Il aspire constamment vers le bonheur, vers la vérité, la bonté et la beauté. Depuis qu'il est sur la terre, ces objets n'ont jamais cessé d'exciter tout particulièrement son admiration et d'attirer ses désirs. Toutes ses actions, toute son énergie, tous ses souhaits se concentrent dans leur possession.

Il n'en est pas de même pour le principe du mal. C'est l'exception à la règle. Il prend le caractère d'un obstacle à part, et d'un empêchement accidentel, plutôt que celui d'une création régulière. Ce n'est pas une chose qui plaise, qu'on recherche, qu'on désire, dont on veut jouir pour l'objet en lui-même. Sa nature est par elle-même répulsive, antipathique, désagréable. La colère, l'amertume, la misère et la mort sont les fruits qu'engendre le mauvais principe. Invariablement l'homme recherche le bien et évite le mal. Ceci posé, il y a trois grands principes qui le font agir et règlent tous ses mouvements : le principe théologique, le principe social et le principe intellectuel ou littéraire. Ils doivent tous trois agir de commun accord et avec harmonie, sinon le bonheur de l'homme ne peut exister.

Le dernier est le plus actif, celui qui met le désaccord entre les deux autres. Lorsqu'il se développe de manière à ne pas rester à l'unisson avec les principes théologique et social, le vice, l'erreur et la misère en sont les résultats inévitables, tant pour l'individu que pour la nation ou l'État.

L'erreur spéculative est tout aussi pernicieuse que l'erreur pratique. Il est autant du devoir et de l'intérêt des individus et des communautés de penser juste, que d'agir avec justice et raison.

Dans l'histoire de l'humanité, nous rencontrons des nations et des individus affaissés à différent degré, sous le vice et la misère, en proportion du dérangement qui existe entre le principe théologique et le principe intellectuel.

Le désordre et le vice dominaient le monde ancien. Jusqu'à l'introduction du christianisme, le gouvernement romain n'était qu'un amas d'iniquité, de cruauté et d'injustice. Lorsque le principe théologique est reconnu dans le christianisme, on s'aperçoit de suite qu'il y a un changement, une amélioration sensible et très-prononcée. L'histoire entière de l'Europe nous prouve que lorsque les principes intellectuel et religieux ont été en harmonie l'un avec l'autre, la conséquence infaillible a été un changement pour le mieux dans l'état général de la société. Lorsque l'esprit humain veut gouverner les affaires du monde, sans s'appuyer sur le principe de la vérité théologique, c'est alors que l'homme tombe dans toutes sortes d'erreurs, tant spéculatives que pratiques.

La question alors se réduit à ceci :

Nous ne pouvons cultiver la science ni acquérir de connaissances avec avantage et profit, sans l'assistance et la coopération des principes religieux.

Les auteurs de *l'esprit de vie*, soutiennent que cette proposition repose sur l'évidence la plus puissante et la plus irréfragable, c'est-à-dire sur l'évidence des sens et l'expérience universelle de l'humanité. L'Église est le véritable principe conservateur de la société. Douée d'une immortelle sagesse, elle possède toujours des moyens de salut pour toutes les situations de l'âme et de la société, et si les hommes éclairés par l'expérience et les malheurs, et par les développements qu'une

Digitized by Google

saine philosophie donne aux vérités religieuses s'offraient à son action réparatrice, nous n'hésitons pas à le dire, le monde rajeuni par cette puissance bienfaisante, s'avancerait vers de nouvelles et glorieuses destinées.

L. A. GRUYER.

Cet écrivain, dont la réputation grandit chaque jour, non seulement dans son pays, mais encore à l'étranger, a publié un nombre assez considérable d'ouvrages philosophiques et métaphysiques (1).

C'est en 1822 qu'il fit paraître, sous le titre de *Notions préliminaires sur les propriétés des corps,* son premier ouvrage, mais il garda l'anonyme. L'année suivante, il en donna une nouvelle édition, avec son nom, sous le titre d'*Essai de philosophie physique.*

L'ouvrage de Laromiguière, sur les facultés de l'âme, ayant attiré l'attention de notre auteur, il fit imprimer un opuscule, fort bien accueilli du public, ou il montra que les opinions de l'écrivain français ne reposaient pas sur des fondements assez solides.

D'une activité incessante, M. Gruyer, fit successivement paraître plusieurs dissertations sur l'*espace et le temps*, sur *l'inertie et le mouvement*, etc.

Le bulletin du baron de Ferussac renferme un grand éloge de ce dernier travail. En 1827, deux volumes nouveaux parurent, contenant un résumé des opinions des philosophes anciens et modernes, sur les causes premières, les propriétés les plus générales des corps, et l'éther universel; mais cet ouvrage, tiré seulement à 50 exemplaires, ne fut point mis dans la circulation.

La moitié environ se trouve aujourd'hui fondue dans d'autres articles. L'auteur rejeta tout le reste qui n'était qu'une compilation.

Une autre compilation plus importante et plus utile, l'occupa ensuite, ce fut la métaphysique, toute la métaphysique de Descartes, tirée des onze volumes de ses œuvres complètes. Les circonstances n'ayant pas permis que ce travail fût imprimé immédiatement, l'auteur en fit un résumé, y ajouta une critique des *Méditations,* et le publia séparément.

Des écrits dont nous venons de parler, il forme quatre volumes in-8°, imprimés en 1832, sous le titre d'*Essais philosophiques, suivis de la métaphysique de Descartes rassemblée et mise en ordre.*

Le 4e volume, qui contient la métaphysique de Descartes, se vend séparément depuis 1838; la préface vient aujourd'hui (1849) d'être remplacée par un travail beaucoup plus étendu.

Depuis la publication de ces quatre volumes, M. Gruyer fit paraître en 1835, 1837 et 1839 trois opuscules, dont les deux premiers n'ont pas été mis en vente, savoir : 1° une réfutation du spiritualisme de Maine de Biran; 2° un examen critique d'un mémoire de M. P. Leroux, sur le bonheur, et 3° un traité intitulé : *de la liberté physique et morale.* Dans un appendice à ce traité, on examine la réfutation qu'a faite M. de Broglie du système de Broussais sur les facultés de l'âme.

Plusieurs autres compositions, sur les attributs de Dieu et le beau, sur le dynamisme et le spiritualisme de Krause, et enfin sur Kant, étaient sorties de la plume de M. Gruyer, mais restées

---

(1) Quelques erreurs s'étant glissées dans cet article de M. Blakey, sur Gruyer, nous avons cru pouvoir le modifier dans l'intérêt des deux auteurs et du public, avec les renseignements qu'a bien voulu nous donner M. Gruyer lui-même.

Digitized by Google

inédites. En attendant qu'il présentât au public un ensemble de ces nombreux travaux, il fit imprimer en 1842 un volume sous le titre de *Tablettes philosophiques*, où il inséra un extrait de chaque article, en ce qu'il contenait de plus essentiel. C'est un résumé non seulement de tout ce que l'auteur avait publié, mais encore de tout ce qu'il avait écrit jusque là.

Ces matériaux furent distribués en trois parties, dont chacune était destinée à former plus tard un volume, savoir: 1° tout ce qui concerne la philosophie physique; 2° ce qui appartient à l'idéologie, et 3° ce qui est relatif à Dieu et à l'âme humaine, ou plus généralement à l'homme dans son ensemble.

Enfin en 1844, M. Gruyer fit imprimer un premier volume, intitulé : *Des causes conditionnelles et productrices des idées*, ou *de l'enchaînement naturel des propriétés et des phénomènes de l'âme.*

L'année suivante vit paraître les principes de philosophie physique, et ce ne fut qu'en 1847 que le troisième et dernier volume de ses travaux philosophiques s'imprima à Paris, chez Lagrange.

Dans le volume, contenant les principes de philosophie physique, sont réunis les divers articles qui ont pour but de défendre la doctrine atomistique, ou de soutenir une thèse opposée à celles de Descartes et de Leibnitz qui rejettent le vide, les atomes, la force attractive, et veulent que la matière soit divisible à l'infini.

M. Tissot, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Dijon, a consacré un compte rendu très-développé à ce travail (1), et il a, de plus, consigné ses observations critiques dans deux longues lettres, où la question métaphysique de la réalité objective des corps et de l'espace est examinée.

M. Gruyer a refuté cette critique.

Le volume publié en 1844, traite de ce que l'auteur appelle les causes conditionnelles et productrices des idées, de la mobilité et de l'activité, ou des propriétés passives et actives de l'âme, mais surtout des idées innées, dont il nie l'existence. Les trois premiers articles présentent une doctrine fort simple, qui, en très-grande partie du moins, lui appartient en propre, et qui fait voir l'enchaînement naturel des propriétés et des phénomènes de l'âme. Les autres chapitres concernent tous, plus ou moins directement, les idées innées (2).

Abordons maintenant les *Méditations critiques*. Ce livre, dans lequel M. Gruyer examine soigneusement une foule de questions relatives à Dieu et à l'homme, traite de l'âme humaine non plus en rapport avec ses propriétés affectives et intellectuelles, actives ou passives, mais principalement en rapport avec son existence comme substance immatérielle, et les conditions physiques de l'exercice de ses facultés.

Dans le livre *Des causes conditionnelles,* notre auteur a donné un exposé succinct de la doctrine métaphysique de Descartes. Ailleurs il a refuté ses principes de physique.

Ici [I], il a fait un examen approfondi des raisons que ce philosophe allègue, dans ses *Méditations,* pour démontrer plus particulièrement l'existence de Dieu et la distinction réelle de l'âme et du corps. Il démontre que Descartes, dans ses trois preuves de l'existence de Dieu, n'a prouvé ni cette existence, ni l'immatérialité de l'âme, et que ses raisonnements ne sont que paralogismes et pétitions de principe.

[II] Contrairement à l'assertion de Descartes, on peut fort bien démontrer l'existence de Dieu,

---

(1) *Revue indépendante* du 10 juillet 1845.

(2) Voir le compte-rendu de cet ouvrage dans la brochure intitulée : *Observations critiques sur le livre : Des causes conditionnelles,* etc., etc.

Digitized by Google

par le seul argument des causes finales. Les raisons sont tirées de la physiologie et de l'anatomie. M. Gruyer avoue d'ailleurs que l'ordre actuel qui règne dans l'univers, pouvant n'être que le résultat non prémédité, non calculé, des seules lois qui dérivent des propriétés de la matière, et de diverses circonstances, n'atteste pas incontestablement et directement l'existence d'une cause intentionnelle ou intelligente.

[III] L'être intelligent qui a présidé à la formation du monde, n'a pas créé la matière, qui est éternelle, contrairement à l'opinion de plusieurs philosophes et théologiens, dont les raisons sont ici réfutées. L'argument des causes finales pour prouver l'existence de Dieu, est le seul valable.

[IV] L'existence d'un être suprême étant ainsi démontrée, non comme créateur de la substance, mais comme créateur de la forme, comme architecte de l'univers, l'auteur passe à l'examen de quelques-uns de ses attributs. Il croit qu'il n'y a rien en Dieu qui réponde à ce qui constitue le sens moral dans l'homme; qu'on ne peut pas non plus dire de Dieu qu'il est beau, comme on le dit d'un homme ou d'un objet d'art, et qu'il n'y a en lui ni beauté physique, ni beauté morale; mais qu'en prenant ce mot dans un autre sens, ou par extension, on peut le lui appliquer comme au talent, au génie, et qu'alors on peut juger ici-bas de la beauté de Dieu par celle de ses ouvrages.

[V] L'auteur soutient que, dans son véritable sens, *le beau* est un attribut de Dieu et de l'âme humaine faite à son image; mais qu'il n'y a rien dans le monde que l'on puisse appeler ainsi; qu'il n'y a point de beauté objective, mais seulement une beauté subjective, qui consiste, chez l'homme, dans le sens du beau, propriété de l'âme en vertu de laquelle nous éprouvons, par la présence de certaines choses, le sentiment du beau, sentiment, qu'à notre insu, nous rapportons hors de nous, pour l'appliquer à ces choses elles-mêmes.

[VI] Cet article peut servir d'introduction au suivant; on y établit que les biens et les qualités morales, le bonheur, et même la perfection dans l'homme, sont des termes moyens entre des excès contraires.

[VII] Analyse et critique d'un mémoire de M. Leroux sur le bonheur.

[VIII] Réflexions sur l'indépendance et la liberté physique, à laquelle le bonheur paraît si étroitement lié.

Cet article est suivi de plusieurs autres, qui forment autant de chapitres d'un même traité, sur la liberté morale, et qui se présentent sous les dénominations suivantes : [IX] Motifs de nos actions; [X] Croyance universelle touchant le libre arbitre; [XI] Blâme; [XII] Repentir; [XIII] Nécessité morale; [XIV] Liberté; [XV] Libre arbitre. L'auteur n'a pas adopté, dans la distribution de ces huit articles, et en cela il nous semble qu'il a eu tort, l'ordre méthodique qu'il avait suivi dans son mémoire ou traité sur la liberté physique et morale; [XVI] De l'activité de l'âme; [XVII] Réfutation de la doctrine de Maine de Biran qui prétend que la liberté morale absolue est l'attribut essentiel et constitutif de l'âme. On conçoit facilement que la dissertation dans laquelle l'auteur fait un examen sévère de cette doctrine, fondée sur celle de Leibnitz, doit être fort abstraite.

[XVIII] Doctrine de Krause, d'après laquelle il faudrait admettre qu'il n'y a que trois êtres réels, identiques en essence qui se pénètrent réciproquement, et sont infinis comme l'espace. Ces trois êtres (dont deux paraissent inutiles à M. Gruyer) sont Dieu, l'esprit et l'âme du monde, ou la nature qui n'en est qu'une manifestation.

L'esprit et l'âme du monde, en s'individualisant dans le corps humain, deviennent l'esprit humain et l'âme humaine. Mais le corps humain n'est lui-même qu'une manifestation de l'âme, avec laquelle il ne fait qu'un : le corps est l'âme visible, et l'âme est le corps vivant. Cette doc-

Digitized by Google

trine n'est peut-être au fond, et en dernière analyse, que l'hypothèse de Spinoza, avec une absurdité de plus, *le Dynamisme*, qui consiste à considérer la matière comme une combinaison des forces de la nature, ou plutôt de l'âme du monde; car la nature (comme la matière qui en est le fond) n'est elle-même que l'âme du monde en action, en se manifestant par l'exercice de ses forces.

[XIX] L'auteur rapporte quelques principes métaphysiques de plusieurs philosophes du xv^e^ et du xvi^e^ siècles, auxquels Leibnitz, Maine de Biran, mais Krause surtout, et enfin De Lamennais, ont fait des emprunts, et qui contiennent le germe des doctrines excentriques de notre époque.

[XX] Objections contre les idées philosophiques de Hemsterhuis, dont les arguments, selon M. Gruyer, n'ont aucune valeur.

[XXI] Objections contre les opinions métaphysiques de M. de Broglie.

[XXII] Dans un article assez étendu, notre auteur fait voir l'insuffisance des raisonnements par lesquels les philosophes en général, et particulièrement Condillac et Laromiguière ont cru prouver démonstrativement et à la rigueur la simplicité de l'âme. Il convient, du reste, qu'il serait absolument impossible de concevoir certaines opérations de l'esprit, si l'âme n'était pas une substance simple.

[XXIII] Exposé du système matérialiste de Cabanis.

[XXIV] Objections contre le système philosophique de Broussais.

[XXV] Récapitulation et conclusion du livre, en ce qui concerne l'âme humaine. D'un côté, il fait voir combien sont faibles les raisons des matérialistes, et de l'autre, sans reproduire aucune des preuves de l'immatérialité de la substance pensante, il en présente une qu'il établit sur ce que l'intelligence humaine et l'intelligence divine sont, au fond, de la même nature, et que Dieu est nécessairement indépendant de la matière, puisqu'ayant tout au moins organisé, sinon créé l'univers, il ne saurait être lui-même un résultat de cette organisation. Du reste, il avoue qu'il n'existe aucune démonstration rigoureuse, et capable de couper court à toute discussion, de la distinction réelle de l'âme et du corps.

Cette dernière opinion, ou plutôt le doute qui semble exister dans ce livre, sur l'immatérialité de l'âme; la preuve de l'existence de Dieu, tirée des seules causes finales; la négation d'une création proprement dite, et surtout celle du libre arbitre, ou d'une liberté morale absolue, ont assez vivement excité la critique, qui n'a pas montré la même indulgence envers ce dernier ouvrage qu'à l'égard du précédent (1).

Quoi qu'il en soit, les ouvrages de M. Gruyer présentent toujours à un haut degré des qualités précieuses en métaphysique plus encore qu'en d'autres sciences, l'originalité, l'impartialité, le bon sens ferme et lucide, et la force dialectique.

P. J. XAV. DE RAM.

Cet écrivain est un profond théologien, et l'un des plus savants auteurs dont se vante la Belgique. Son *Historiæ Philosophiæ*, 1834, est un précis bien fait et très-utile de l'histoire des

(1) V. la *Revue indépendante* du 10 juillet 1847, celle de l'*Instruction publique* du 15, la *Revue britannique* pour le même mois, le *Journal de la Côte-d'Or*, du 24 août; la *Revue critique des livres nouveaux*, pour le mois d'août, le *Correspondant du 10 octobre*, le *Moniteur universel* du 15 janvier 1848, et le *Journal historique et littéraire*, de Liége, du 1^er^ avril.

Digitized by Google

anciens systèmes philosophiques, depuis les premiers âges jusqu'à l'établissement du christianisme. Il y a joint une exposition des systèmes philosophiques de l'Inde, écrite en français.

ADOLPHE QUETELET.

On possède, de ce savant, un nombre assez considérable d'écrits sur les sciences physiques, métaphysiques et morales.

Quoiqu'il consacre spécialement ses veilles à l'astronomie et aux sciences mathématiques, il a, depuis quelques années, dirigé son attention vers des sujets liés à l'étude des principes moraux, dans le but de s'assurer quels sont leurs rapports avec les questions de philosophie sociale.

Son *Traité sur l'homme et le développement de ses facultés, ou Essai de physique sociale,* 1835, a cette pensée pour base. L'auteur y a ajouté quelques détails pratiques sous le titre de *Statistique morale,* pièce qui a été lue à une des séances de l'Académie royale de Bruxelles, et publiée dans les mémoires de 1848.

Dans l'ouvrage qui a pour titre : *Du système social et des lois qui le régissent*, Paris, 1848, la puissance morale et intellectuelle de l'homme est considérée dans ses rapports avec sa condition sociale et politique, et non pas sous un point de vue métaphysique, ou dans ses relations avec des idées ou des principes purement abstraits. La partie la plus intéressante du volume pour le métaphysicien, est le troisième chapitre du 3e livre, qui traite du développement des facultés intellectuelles. L'auteur a soulevé ici une importante question relative au développement pratique du pouvoir de l'intelligence dans certaines sciences, dans certains arts, et dans certaines périodes de la vie. Il nous présente plusieurs exemples d'une précocité d'esprit remarquable; mais ce ne sont évidemment là que des exceptions à la règle générale. L'auteur n'a donné qu'un seul côté de la question, d'après ce qu'il nous semble. Nous prendrons la liberté de lui en présenter un autre, de quelque importance quant à l'éducation pratique, et curieuse par elle-même, relativement à sa connexion avec les lois générales qui gouvernent l'économie intellectuelle. Les facultés compréhensives et importantes de l'esprit, telles que le raisonnement, le jugement, etc., se développent lentement chez tous les hommes, comparativement à quelques autres de nos facultés. Un examen individuel des individus les plus distingués de toutes les nations qui ont dirigé leur attention spéciale sur les branches des connaissances humaines où il faut un jugement solide et profond, démontreraient ce résultat statistique que l'âge moyen auquel les hommes de lettres ont composé les ouvrages qui font aujourd'hui la base de leur réputation, a été entre quarante-cinq et quarante-sept ans. Je fonde ce calcul sur tous les écrivains qui ont examiné la nature humaine d'une manière philosophique, sur ceux, en un mot, qui ont discuté la métaphysique, la morale, la théologie, la politique théorique, l'histoire et la philosophie de l'histoire. Il faut excepter deux espèces de travaux intellectuels de ce calcul, les mathématiques et la poésie. L'histoire de la littérature, dans tous les âges et dans tous les pays, nous présente l'exemple de savants mathématiciens et de bons poëtes à un âge comparativement jeune. La raison en est, je pense, que les plus hautes facultés du jugement et du raisonnement ne doivent être employées que partiellement dans ces sortes d'études. Toutefois, quelle qu'en soit la cause, les faits se trouveront conformes à ce qui est établi ici. Rarement un homme s'est acquis une réputation comme métaphysicien, moraliste, théologien ou historien avant ce qu'on appelle la force de l'âge. Ceci démontre ce qui est avancé

Digitized by Google

plus haut, que l'intelligence dans tous ses développements les plus importants, et de l'ordre le plus élevé, n'acquiert que lentement ses forces. « La mémoire, dit Quetelet, se développe plus tôt que l'imagination, qui ne fait que reproduire, en quelque sorte, les éléments acquis par la mémoire, pour en déduire ou des conceptions scientifiques, ou des images que la littérature et les arts savent mettre à profit. La raison exige un temps plus long pour arriver à la maturité (1). »

S'il est un genre de recherches dans lequel le philosophe puisse le mieux étudier dans toute son étendue la puissance de la fécondité et la puissance sans limites de la pensée de l'homme, c'est assurément celui qui a rapport au calcul des probabilités. C'est le budget de la moralité future des peuples, où est exposé d'avance, aux regards des contemporains, le contingent comparatif des crimes et des vertus que les hommes doivent payer à l'avenir. On peut prendre une idée du développement considérable que ces sortes de travaux ont déjà acquis, quoiqu'ils ne datent que de Pascal, dans les différents ouvrages du savant statisticien dont nous nous occupons. C'est le plus convaincu et le plus entreprenant des partisans de cette science nouvelle. On lit avec le plus grand fruit, sous ce rapport, ses *Recherches sur le penchant au crime, aux différents âges;* sa *Théorie des probabilités appliquée aux sciences morales et politiques;* son *Système social et des lois qui le régissent*, et enfin sa *Physique sociale.*

Il a aussi traité un point très-important de philosophie dans son travail *de l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux,* question qui a été examinée en même temps par trois écrivains belges, Quetelet, De Decker et Van Meenen.

Cette notice concise des écrits métaphysiques et philosophiques de M. Quetelet est loin de donner une idée exacte de leur valeur ; mais, circonscrit par l'espace, nous ajouterons seulement qu'il est du petit nombre de ceux qui s'occupent avec persévérance et ardeur à défricher quelqu'uns des champs encore peu explorés des sciences morales, dès qu'ils peuvent croire que les résultats seront utiles à l'humanité.

H. GIBON.

Ce professeur de l'Université de Liége a publié des *Fragments philosophiques,* en 1836, et un *Cours de philosophie* en 1842. Il repousse les principes de l'école sensualiste, d'abord à cause de ses imperfections logiques, ensuite parce qu'elle exerce une influence pernicieuse sur l'esprit et la morale des jeunes gens. Son système est un spiritualisme rationel. Il existe dans l'esprit de l'homme trois conceptions caractéristiques, l'ontologique, la psycologique et la logique. Tout ce qui appartient aux connaissances humaines peut être rangé sous l'une ou l'autre de ces divisions générales.

M. Gibon soutient, et ce point se représente souvent soit directement, soit indirectement dans ses divers développements, que plusieurs des métaphysiciens modernes les plus distingués sont tombés dans une grave erreur, en établissant, dans leurs systèmes respectifs, que l'origine de nos connaissances est un principe à priori et fondamental. Locke, Condillac et plusieurs autres ont adopté cette opinion erronée. Dans les idées de notre auteur, il n'est pas aussi important de s'assurer

(1) *Du système social,* page 131.

Digitized by Google

de l'origine de nos connaissances, que de connaître précisément leur nature, et le caractère intellectuel qui marque leur développement.

G. C. UBAGHS.

Le président Ubaghs, de l'université de Louvain, est un homme d'une profonde érudition et d'une haute intelligence. Ses principaux ouvrages en métaphysique sont : un *Précis de Psycologie,* et un *Précis de Logique élémentaire* (1838).

Ils ont acquis une juste réputation dans la plupart des établissements d'éducation en Belgique. L'auteur appartient à ce qu'on est convenu d'appeler le parti catholique, et sa philosophie repose sur les idées de l'*École théologique* de France. Toutefois dans ses exemples et dans ses explications psychologiques, il paraît avoir pour guide Condillac et plusieurs autres écrivains français de la même école; car nous trouvons qu'il essaye d'expliquer la nature et l'opération des différentes facultés de l'esprit, d'après les vues générales adoptées par ces derniers.

Dans l'introduction de sa *Logique,* il y a d'excellentes observations sur la nature de la philosophie en général.

L'auteur démontre combien il est important de la cultiver, de quelle manière et jusqu'à quel point cette étude doit être placée sous le contrôle de la vérité et du sentiment théologique.

Quoiqu'il appartienne, comme nous l'avons dit, à l'école de la philosophie théologique, il n'est en aucune façon un servile disciple des chefs qui en sont les membres zélés. Dans tous ses raisonnements, il fait foi d'une grande indépendance, et l'on peut remarquer une absence complète de tout ce qui approche de l'intolérance. Ses idées sont caractérisées par un véritable esprit philosophique, et le désir de convaincre ses lecteurs à l'aide de la vérité seule.

H. AHRENS.

Le *Cours de philosophie* (1838) de cet écrivain jouit en Belgique d'une juste réputation. Le premier volume est consacré à des raisonnements psychologiques que précède une esquisse abrégée de *l'Histoire de la philosophie* depuis les temps anciens jusqu'à l'apparition des principaux systèmes allemands.

Dans la seconde section se présente une discussion sur la nature en général, et sur les différents ordres des êtres animés. L'homme attire particulièrement son attention. Pour parvenir à obtenir sur l'homme des notions exactes, nous devons l'examiner dans son unité, c'est-à-dire en sa double qualité de corps et d'intelligence. Nous devons connaître la condition physique de son existence, avant que nous soyons à même d'avoir une perception claire des facultés et des lois de son intelligence.

Le premier volume de M. Ahrens est rempli par l'examen des rapports entre le corps et l'âme, en d'autres termes, il discute les facultés de l'âme dans son union avec l'enveloppe qu'elle anime. Les trois facultés fondamentales de l'esprit sont la pensée, le sentiment, et la volonté ou volition. Dans les deux dernières leçons, il passe de la psycologie à l'Ontologie, et traite de la déité, de la providence, du bien et du mal, de la justice divine, du bonheur individuel et social de l'homme.

Digitized by Google

GUILLAUME TIBERGHIEN.

Son *Essai théorique et historique sur la génération des connaissances humaines,* mérite de grands éloges, et servira à placer l'auteur au rang des plus savants métaphysiciens de la Belgique. La forme comme le fonds doit attirer l'attention de tous ceux qui s'occupent des sciences philosophiques.

Les doctrines de l'auteur, sur l'importance pratique de la philosophie, sont développées d'abord dans une introduction, avec une clarté et une netteté remarquables. Il entre ensuite en matière et divise son sujet en deux parties, la partie théorique et la partie historique.

Occupons-nous d'abord de la première.

Toutes les recherches philosophiques ont un double but, l'un est l'homme lui-même, l'autre la nature extérieure. L'une de ces sciences est la psycologie, l'autre est l'ontologie.

Les questions philosophiques relatives à l'homme, prennent leur source dans l'origine, la nature, et la promulgation de ses connaissances ou de ses idées.

Dans tous les âges, des théories diverses ont cherché à résoudre les problèmes qui naissent de ces sujets. Toutefois les faits relatifs à l'existence humaine demeurent toujours les mêmes; ils sont constants, perpétuels, réguliers. Il n'y a que les spéculations de l'homme, à leur sujet, qui manifestent des attributs opposés et contraires.

Si l'homme a la faculté de reconnaître l'existence des choses en elles-mêmes, l'origine de cette faculté est donc en lui-même. Différents systèmes surgissent de ce point de départ. Ils doivent, jusqu'à un certain point, être familiers à tout écrivain métaphysique; c'est pourquoi nous n'appellerons plus ici l'attention sur ce sujet. Qu'il nous suffise de faire observer que toute connaissance présuppose trois choses : un être qui sait, un objet connu, et l'existence d'un certain rapport entre l'être connaissant et l'objet connu. Ce rapport n'est pas toutefois rigoureusement conforme à la nature des choses. La connaissance n'est pas la vérité. La connaissance est une conception subjective ou mentale, un état relatif à l'esprit même; la vérité au contraire est une réalité absolue et indépendante. La source de la vérité est en Dieu; la connaissance provient de l'homme. La connaissance devient la vérité du moment qu'elle reconnaît cette réalité absolue. De même, la vérité n'est pas la certitude. La première peut exister en elle-même, en dehors de l'esprit de l'homme. La vérité est transformée en certitude lorsqu'elle embrasse une méthode philosophique convenable. C'est là ce qui forme le lien entre la vérité et la connaissance.

M. Tiberghien démontre alors la nature et l'importance de la certitude et de la méthode. La certitude repose sur deux points, l'un subjectif, ou la conscience humaine, l'autre objectif ou absolu, l'être suprême. Dieu et la conscience, voilà les deux colonnes de toute vérité, de toute connaissance. La méthode est une condition essentielle du principe de la certitude. C'est la route suivie par l'esprit humain, dans sa recherche pour arriver à la connaissance.

L'auteur examine et discute longuement les principes de la certitude, et il détermine, avec beaucoup de pénétration et de force, leurs différents degrés de développement par rapport à l'homme, à Dieu, et à la nature extérieure. Il approfondit la notion que nous possédons de la conscience, les modes divers qu'elle subit, telles que la pensée, la volonté, la passion, le désir. Nous arrivons alors

Digitized by Google

aux facultés de l'esprit. L'homme est considéré comme étant simplement une création intellectuelle. Nous possédons deux qualités parallèles, la pensée et le sentiment.

La première analyse, distingue, combine, raisonne les choses que nous trouvons dans la conscience. La seconde s'assimile les choses dans leur indivision, dans leur totalité, sans les analyser. Ces deux facultés sont en harmonie parfaite avec l'organisation de l'univers; ces deux facultés nous mettent complétement en relation avec tout ce qui est.

La faculté de la pensée comprend la connaissance individuelle, abstraite ou réfléchie, et la connaissance de l'absolu ou du rationel. Sur tous ces points l'auteur fait preuve de beaucoup de jugement, et d'un grand discernement critique.

Le lecteur doit se rappeler que la théorie de l'auteur sur la génération des connaissances humaines est considérée sous le rapport moral, politique et religieux. C'est pourquoi lorsqu'il arrive à faire usage pratiquement de ses opinions théoriques, dans ces branches importantes de ses investigations, il considère certains systèmes abstraits dans leurs effets actuels sur la condition générale de l'humanité.

Le tableau suivant nous donnera d'un seul coup d'œil l'aperçu du système de M. Tiberghien.

1° Sensation.	Sensualisme pur, ou exclusif. Sensualisme avec une tendance réfléchie.
2° Réflexion.	Système réfléchi, avec une tendance sensuelle. Système réfléchi pur ou exclusif. Système réfléchi avec une tendance rationnelle.
3° Raison.	Rationalisme avec une tendance réfléchie. Rationalisme pur ou exclusif. Rationalisme harmonique.

Il résume ensuite dans un second tableau les conséquences morales, politiques et religieuses de ces principaux systèmes, après avoir démontré que ces conséquences ne peuvent être différentes, et qu'elles découlent naturellement des prémisses.

La seconde partie de l'ouvrage de notre auteur embrasse une histoire des principaux systèmes philosophiques sur l'origine des connaissances humaines, depuis les temps anciens jusqu'aujourd'hui, et des effets qu'ils ont eus sur la condition de l'humanité.

Ce travail très-important est divisé en six chapitres, dont les trois premiers sont consacrés à la philosophie ancienne, et les trois autres à la philosophie depuis le christianisme.

Le cinquième chapitre présente d'une manière assez développée la philosophie moderne depuis Descartes, et passe successivement en revue les systèmes anglais, français, Écossais et Allemands. L'Europe, dit-il, combina les tendances spiritualistes et réfléchies qu'elle avait reçues du christianisme, avec les tendances naturalistes et panthéistiques de l'antiquité. Et de cette fusion sortit la philosophie moderne. L'auteur ajoute qu'il n'a pas à examiner la question de savoir si cette philosophie est conforme ou contraire à l'esprit du christianisme, tel qu'il fut développé par les pères de l'Église. Seulement il établit comme un fait, qu'elle se développa par opposition au dogmatisme de l'Église, et que l'Église la traita constamment en ennemie.

Enfin le dernier chapitre est consacré à Krause, dont la doctrine est, pour M. Tiberghien, le

Digitized by Google

couronnement de tout le mouvement philosophique, un système d'harmonie universelle, qui conclut à une théorie sociale, fondée sur des principes absolus et harmoniques qui tiennent compte de tous les besoins sociaux, de toutes les directions particulières dans lesquelles l'humanité a cherché à réaliser son but social. Le système de Krause parfaitement exposé par notre auteur, insiste sur la nécessité d'unir tous les efforts individuels, toutes les tendances particulières dans l'idée commune de l'humanité, de former des associations dans le but de perfectionner l'homme, dans ses rapports religieux, moraux, scientifiques, artistiques, industriels et politiques.

Les ouvrages suivants dus à la plume de métaphysiciens belges, peuvent être consultés avec profit. Les limites dans lesquelles nous sommes circonscrits, nous ont empêché d'entrer dans quelques détails sur leur contenu.

J. Peemans, *Introductio ad philosophiam.*— J. Peemans et J. de Decker, *Institutiones Logicæ.*— Altmeyer, *Cours de philosophie de l'histoire.*—*Mémoires de la société littéraire de l'Université catholique.* — N. J. Schwartz, *Manuel de l'histoire de la philosophie ancienne.*—M. Becart, *Exposé des facultés, des lois, et des opérations de l'âme.*—C. H. Thiebout, *De sapientia humanitate.*—J. Paquet, *Specimen inaugurale philosophicum de actionum liberarum.* —*Élements de logique, ou principes propres à former la raison, avant de l'appliquer à l'étude des hautes sciences.*

C'est un livre utile et bien fait dont l'auteur a gardé l'anonyme.

Remontrances aux représentants du genre humain, sur l'autorité du sens commun, par un cosmopolite. Courtrai, 1829.—François Bouvier, *le Panthéisme,* 1830.—*De la civilisation au* XIX^e^ *siècle,* 1815. — E. Tandel, *Cours de logique à l'usage de l'enseignement universitaire.* — Ch. J. Breton, *De l'origine des idées, ou du principe générateur de la connaissance humaine.* Louvain, 1842.

Octave Delepierre.

Digitized by Google

UN MARI EN LOTERIE,

PAR

LÉON WOCQUIER.

Tout ce que j'ai dit, je le croyais; ce que j'ai écrit, mon cœur me le dictait, et je n'aurais pu lui résister. En aimant mes ouvrages c'est moi que l'on aime. On rirait vraiment si l'on savait combien je suis ému quand je mets la plume à la main....

LOUIS BORNE.

Digitized by Google

A

MADAME LA COMTESSE

THÉOPHILE DE MAUSSION, NÉE CHOISEUL-GOUFFIER,

CET HUMBLE RÉCIT EST OFFERT

COMME UN RESPECTUEUX HOMMAGE ET UN PIEUX SOUVENIR.

L. W.

Saint-Pétersbourg, 16 Février 1849.

Digitized by Google

UN MARI EN LOTERIE.

I.

LES PRÉLUDES D'UNE RÉVOLUTION.

Je ne connais pas très-bien la géographie de l'Allemagne, — j'entends la géographie ancienne, — car, à l'heure qu'il est, bien adroit serait celui qui s'y reconnaîtrait, tant la vieille Germanie se démène (1). Autrefois,—je parle d'il y a un an à peine,—la confédération était déjà passablement embrouillée et difficile à déchiffrer; mais en fin de compte, avec du temps et de la patience on s'y retrouvait : je pose en fait qu'aujourd'hui l'Allemand le plus confit en érudition, j'irai même plus loin, que le plus habile des *docteurs de l'unité* siégeant à Francfort, n'y suffirait pas. Les braves fils d'Hermann se mettent difficilement à l'œuvre, mais une fois qu'ils y sont,— soyons de bonne foi,— ils n'y vont pas de main morte; à force de vouloir *centraliser,* ils ont si bien fait qu'ils n'ont pas laissé le moindre fil conducteur dans leur labyrinthe politique; aussi ne serai-je pas assez imprudent pour m'y aventurer. Cependant, lorsque je passai, il y a six mois environ, à travers ce dédale de révolutions sociales et autres, non-seulement l'existence de l'Autriche, de la Prusse et de la Bavière était encore admise comme incontestable, mais la petite principauté de Gras-Würmchen avait résisté au torrent. Existe-t-elle encore? Je l'ignore; mais je puis du moins vous dire ce qu'elle était alors et ce qui s'y passait.

En suivant le chemin de fer de Hanovre à Magdebourg, vous traversez le petit État dont je parle; sa plus grande longueur est de deux milles, sa plus grande largeur d'un mille et demi environ; le railway lui fait l'insigne honneur de s'arrêter sur son territoire en face de la capitale : en revanche, Gras-Würmchen lui fournit deux waggons à transporter les bestiaux et un garde de convoi.

Jusqu'en l'an de grâce 1848, Jean LXXXIII, prince de Gras-Würmchen, avait paisiblement administré ses États : c'était un homme de sens, très-estimé de ses sujets, très-populaire, et ayant même des idées avancées. Comme le roi d'Yvetot, il se levait tard, se couchait tôt; il mangeait bien, buvait mieux, et ne dédaignait pas de sourire aux jolies Würmchenoises quand il faisait sa prome-

(1) Nous prions le lecteur de se souvenir que ces pages ont été écrites dans les premiers jours de cette année. Les événements marchent si vite aujourd'hui, que nous croyons cette remarque nécessaire.

Digitized by Google

nade accoutumée, appuyé sur une grosse canne dont une goutte opiniâtre lui infligeait l'emploi; il frappait amicalement sur l'épaule de ses ministres et faisait, chaque soir, avec eux une partie de whist, où il lui était arrivé plus d'une fois de perdre jusqu'à un thaler de la meilleure grâce du monde. Enfin, il parlait d'accorder une constitution à ses sujets, lorsque éclatèrent coup sur coup les révolutions de Vienne et de Berlin. Le bon prince très-ému publia, dans son *Moniteur*, une adresse au peuple où il faisait une très-belle apologie de l'ordre établi, promettait une foule d'améliorations, et déclarait compter sur le bon sens public comme sur un antidote infaillible contre les idées subversives qui se faisaient jour partout. Pendant plus d'un mois ses espérances furent justifiées par les faits : la population de Würmchen se montra digne de la confiance de son souverain; aussi celui-ci commença-t-il à tenir ses promesses : il convoqua les électeurs pour nommer les membres d'une assemblée constituante, dont il fixa le nombre à onze sur un judicieux rapport du ministre de l'intérieur; — de plus, afin que les esprits fussent suffisamment éclairés, il abolit la censure qui existait de temps immémorial, mais n'avait jamais eu occasion de s'exercer que sur un *Parfait cuisinier*, sorti de l'imprimerie officielle, la seule qui se trouvât à Würmchen, et dédié à l'aïeul du prince Jean, lequel aïeul était un gourmet consommé : au reste, le prince régnant n'avait rien perdu de cette qualité traditionnelle dans la famille.

On a bien raison de dire qu'il suffit d'accorder un droit pour qu'on en abuse. Le surlendemain du jour où Würmchen avait illuminé et fait des feux de joie en signe de réjouissance pour les libertés octroyées, un jeune avocat, à tête chaude, à idées exaltées, fit paraître le premier numéro d'un journal radical, ayant pour titre : *la Lanterne de Würmchen*. Jean laissa choir ses cartes et pâlit d'effroi lorsqu'on lui présenta ce pamphlet révolutionnaire; la déclaration de principes était incendiaire et du rouge le plus prononcé : non-seulement le rédacteur Block y parlait de gouvernement du peuple par le peuple, de salaire, de droit au travail et d'ateliers nationaux, mais il déclarait positivement vouloir justifier son titre de *Lanterne* et y mettre tous ceux qui ne seraient pas de son avis. Le pauvre prince Jean dormit très-mal cette nuit-là et se rêva déjà décollé.

Le lendemain il y eut conseil des ministres : on y décida qu'on aurait recours aux moyens de conciliation et qu'on offrirait au terrible avocat le portefeuille de la justice et le titre de garde des sceaux. La démarche échoua : le journaliste répondit qu'il n'était pas homme à se laisser corrompre, qu'il était l'ami du peuple envers et contre tous, et qu'il savait d'ailleurs pertinemment qu'il n'y avait pas de sceaux à Würmchen. En vain insista-t-on; rien n'y fit. Le second numéro de *la Lanterne* parut; il était plus fulminant que son aîné : le rédacteur y racontait avec une profonde indignation les séductions vainement exercées contre lui; il criait à la corruption, proclamait la république, reproduisait un article de Proudhon, présentait comme candidats à l'assemblée nationale les plus mauvaises têtes du pays, déclarait la liste civile obérée, et citait à l'appui une somme de vingt-deux thalers due depuis plus d'un mois à son tailleur par le prince Jean. Cette dernière révélation fut la plus sensible à l'infortuné souverain qui faillit en perdre l'esprit et parla d'abdiquer; mais le ministre de la guerre, qui passait pour une tête forte, le décida à faire face à l'orage et prit sur lui la responsabilité de tout ce qui pouvait arriver.

Une circonstance fatale précipita le cours des événements. Depuis longtemps, le toit du palais, fortement endommagé, laissait pénétrer dans les greniers la pluie et le vent : bon prince, comme nous l'avons dit, et ne voulant pas pressurer ses sujets, Jean en avait supporté les inconvénients jusqu'à la dernière extrémité; mais, peu de mois auparavant, un violent orage avait inondé les archives, détérioré le plafond de la chambre à coucher de Jean, percé les couvertures de son lit et

Digitized by Google

fondu un petit chien en sucre, dernier souvenir de la défunte princesse. Il fallait céder à la nécessité; Jean décréta un impôt extraordinaire par un édit précédé de considérants fort concluants, et fixa le terme où l'impôt serait exigible au mois de juin. L'édit, généralement bien accueilli, n'avait suscité aucune plainte; puis étaient survenus les événements que nous venons d'esquisser. Cependant juin arriva, et le percepteur des contributions eut l'imprudence de se présenter chez Block pour réclamer sa quote-part de l'impôt; Block entra dans une violente colère, soutint que Jean affamait son peuple, se refusa nettement à payer, et, comme péroraison de son discours, prit le percepteur par les épaules et le mit à la porte. Le percepteur alla faire son rapport au ministre des finances, lequel en référa à Jean. Une longue conférence eut lieu entre eux, et le prince finit par dire que, vu la gravité des circonstances, il ne pouvait se prononcer sur-le-champ et voulait réfléchir jusqu'au lendemain avant de prendre aucun parti. Après que le ministre l'eut quitté, Jean fuma quatre pipes avec une impatience fiévreuse, puis il écrivit au vicaire de l'Empire que, las des fatigues de la vie politique, il désirait lui vendre son domaine héréditaire. Un nouveau numéro de *la Lanterne*, qui parut le jour même, provoqua avec une violence inouïe le peuple au refus de l'impôt. Aussitôt que Jean l'eut lu, il alla fermer en personne les portes de son palais, poussa soigneusement barres et verrous, et défendit de laisser entrer qui que ce fût;—puis il se fit faire du thé de tilleul, se barricada dans son appartement, et ne ferma pas l'œil de toute la nuit, demi-mort de peur de se voir assiégé par son peuple en révolte. Pauvres rois, qui avez si imprudemment compromis votre autorité, qui de vous n'a éprouvé ces terreurs dans la tourmente populaire qui ébranla vos trônes?

II.

LE TRIBUN DU PEUPLE.

Cependant la nuit se passa sans encombre et le prince Jean en fut quitte pour la peur. Il apprit, le matin, que les esprits étaient fort agités et que l'appel de Block trouvait de l'écho partout. Le journaliste avait touché un point sensible chez tous; il n'est rien qui sourie à un débiteur comme un moyen de ne pas payer ses dettes, à un contribuable comme une échappatoire à l'impôt : aussi les gens les plus pacifiques et les plus ennemis des doctrines radicales se laissèrent-ils séduire et avouèrent-ils que les théories les plus funestes avaient cependant leur bon côté; le ministre de la police ne répondait pas même de ses honorables collègues. En présence d'une adhésion aussi unanime, Jean comprit qu'il fallait céder : il publia un édit qui rapportait l'impôt; mais cet édit ne put être imprimé parce que l'unique typographe du *Moniteur* avait écouté les suggestions de Block et était passé à l'imprimerie libérale. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, Jean fit publier sa résolution à son de trompe par un crieur escorté des trois agents de police de Würm-

Digitized by Google

chen : le prince renonçait à tout jamais à l'*impôt du toit,* — c'est ainsi que l'avait qualifié Block, — et disait qu'en présence même d'un nouveau déluge, il préférerait se laisser noyer dans son palais que de reprendre ses premières intentions. Un enthousiasme sans bornes éclata dans Würmchen à cette nouvelle ; on cria à tue-tête : « Vive Jean LXXXIII ! » — Une illumination splendide décora la plus humble façade, et le soir, Jean dut paraître à son balcon après une sérénade qui remplit son cœur de joie; il passa une nuit délicieuse, bercé par des rêves d'or et convaincu que rien n'est plus doux au cœur d'un souverain que l'amour de ses sujets. Infortuné prince Jean! savoure bien ce repos si près d'être troublé. Hélas! tu connais bien peu les exigences populaires, et Dieu sait où te conduira cette première concession faite à l'esprit d'insurrection.

Pendant que Jean s'endormait, les habitants de Würmchen se réjouissaient à l'envi. Cependant, tout n'était pas fini. Vis-à-vis les bureaux de *la Lanterne* se trouvait un estaminet décoré du titre ambitieux de *café de l'Éperon d'or :* c'est là que se réunissaient d'habitude tous les radicaux de l'endroit; c'était un foyer permanent de conspiration.— Ce soir-là, toutes les tables étaient occupées; une épaisse fumée remplissait les deux pièces qui constituent l'établissement, et les conversations étaient aussi animées que peuvent l'être des conversations d'Allemands. Tout à coup Block monta sur une table et cria :

— Silence!

Le journaliste était un jeune homme de cinq pieds six pouces, d'une taille mince et élancée; sa figure, aux pommettes saillantes et amaigries, était encadrée de longs cheveux blonds tombant jusqu'aux épaules; des moustaches et une impériale de couleur indécise, comme en portent tous les étudiants allemands, ornaient ses lèvres et son menton; ses yeux, quoique d'un bleu pâle, étaient pleins de vivacité et de feu ; une petite cravate rouge négligemment nouée, et sur laquelle se rabattaient de grands cols, laissait son cou à découvert. Il était coiffé de l'imperceptible casquette universitaire et portait les couleurs nationales germaniques à la boutonnière de sa courte redingote de vêlours noir; un pantalon très-large et à carreaux tout à fait révolutionnaires dissimulait la maigreur de ses jambes. Martialement campé sur la table, une main sur la hanche, l'autre sur le long tuyau d'une pipe de porcelaine comme sur une épée, il promena un regard majestueux sur ses auditeurs qu'il n'entrevoyait que vaguement à travers l'atmosphère enfumée de la taverne. Quand le bruit des conversations particulières et le choc des verres se furent apaisés, il se recueillit un instant et prit la parole. — Il exalta le triomphe du peuple dont il avait été l'indigne instrument, prouva qu'il ne fallait pas s'arrêter en si beau chemin, qu'il y avait encore une foule d'abus à corriger, et conclut que le prince Jean, malgré ses apparences de bonhomie patriarcale, n'était qu'une sangsue féroce qui n'avait fait que se gorger jusque-là *du sang du peuple et de ses sueurs.* Il était temps que justice se fît : lui, Block, avait entrepris cette tâche ; un premier succès avait couronné ses efforts ; il ne faillirait pas à la sainte mission qu'il s'était imposée. Il finit par un tableau déchirant de la misère des travailleurs, fit l'apologie de la noblesse de la blouse et des sabots, et parla du tailleur du prince Jean qui n'était pas encore payé. Ce discours mit le comble à l'exaltation des auditeurs, qui applaudirent à tout rompre, se levèrent comme un seul homme et portèrent Block en triomphe sur leurs épaules, ni plus ni moins que Louis Blanc le fut dans ses beaux jours par les ouvriers du Luxembourg, tant il est vrai que les petites choses ressemblent aux grandes. Cette ovation ne laissa pas de harasser le tribun; il y gagna un accroc à sa redingote et perdit dans la bagarre sa casquette qu'un des sublimes ouvriers mit en poche et alla vendre le lendemain cinq *silbergroschen* au fripier de Würmchen ; il acheta de l'eau-de-vie pour les groschen, ne tra-

Digitized by Google

vailla pas et laissa sa femme et ses enfants avoir faim. Mais que signifie un cas particulier quand il s'agit d'une régénération fondamentale de la société? Quoi qu'il en soit, Block, moulu par les rudes mains dont il venait de faire l'apologie, se retira clopin-clopant avec son ami Fritz dans un petit cabinet attenant aux salles du café et demanda un bifteck et une bouteille de vin du Rhin. Quel que soit le dévouement à la cause sainte du peuple, la faiblesse humaine se fait toujours sentir; demandez plutôt à certains membres du gouvernement provisoire. Block se mit donc à dévorer silencieusement son filet en humectant fréquemment sa gorge desséchée de la liqueur dorée des bords du Rhin, tandis que Fritz contemplait tour à tour son ami et le plafond vers lequel il envoyait d'énormes bouffées de fumée. Profitons de ce moment de halte pour dire en peu de mots ce qu'était le tribun de Würmchen.

Carl Block était fils d'un brave épicier qui avait hérité cette honorable profession de son père, lequel l'avait reçue du sien. Le père Block, homme d'ordre s'il en fut, fit d'assez bonnes affaires et arriva en peu d'années à une honnête aisance; il se retira du commerce, vécut de son revenu et plaça son fils au gymnase de Magdebourg. Carl fit preuve d'une remarquable intelligence, se signala par d'étonnants progrès, remporta triomphe sur triomphe et sortit vainqueur de tous les concours. Son père le crut un génie réservé aux destinées les plus brillantes et l'envoya, au sortir du gymnase, à l'université de Berlin où il dut faire son droit. Dans le vrai, Carl était un garçon d'esprit et de capacité, mais aussi, comme la plupart des gens doués d'une intelligence supérieure, il avait un caractère indépendant et exalté. C'est dire qu'abandonné à lui-même il secoua bien vite le joug pesant des études auquel il avait été assujetti jusque-là, et, usant largement de la liberté qu'il venait de conquérir, s'inquiéta peu des controverses juridiques, et mena la vie la plus orageuse. Orgies, duels, amourettes occupèrent tous ses instants; il avait toujours en main verre, *schlaeger*, cartes ou queue de billard. Puis il se mêla de politique, disserta sur les abus du gouvernement, fit plusieurs chansons contre le roi de Prusse et sur l'unité de l'Allemagne, chansons où il parlait beaucoup d'Arminius et du *vieux Rhin* qu'il n'avait jamais vu et qu'il ne connaissait que par le produit de ses vignes; il est vrai qu'il le connaissait parfaitement de ce chef. La police se mêla de ses affaires et le menaça d'y mettre ordre s'il persistait dans ses allures démocratiques et ses attaques aux institutions établies. Carl ne répondit rien, mais fonda une société secrète dont la devise était : *Liberté, Égalité, Fraternité,* et il s'en constitua président. Tout cela aidant, ses études n'avançaient pas ; il n'y avait plus guère que six mois jusqu'à l'accomplissement des trois années de cours universitaires exigés en Allemagne, lorsque le père de notre héros mourut. Carl, qui avait un excellent cœur, fut très-affecté de cette mort, et fit de sérieuses réflexions qui aboutirent à un changement de vie complet; il se livra à l'étude avec un acharnement aussi grand qu'avait été jusque-là son désœuvrement intellectuel; il en résulta que grâce à son étonnante facilité, à sa perspicacité naturelle, à sa rapidité de conception, à sa prodigieuse mémoire, il se trouva en peu de mois docteur en droit. Aussitôt qu'il eut reçu son diplôme, il quitta Berlin et se fixa à Würmchen. Il devint le troisième avocat de sa ville natale par le nombre, et le premier par le mérite : sa parole facile, abondante, colorée, son geste vif et brusque, ses traits expressifs ne manquaient jamais de convaincre les juges; aussi toutes les causes de la principauté lui étaient-elles offertes et ne recourait-on à ses collègues qu'en désespoir de cause, et parce qu'en définitive dans tout procès il faut deux avocats. On pourrait croire, d'après ces données, que Carl avait choisi une profession très-lucrative et qu'en joignant aux revenants-bons de ses plaidoiries le peu de fortune que lui avait laissée son père il pouvait mener une vie facile et heureuse. Il n'en était rien : Carl se trouva très-mécon-

Digitized by Google

tent de son sort, et nous pensons que le lecteur aurait tort de lui porter envie. Expliquons-nous : les sujets du prince Jean étaient d'humeur très-peu normande ; tous les différends se terminaient par des transactions entre les parties contendantes, et l'intervention de la justice était si rarement nécessaire qu'en trois ans et plus Carl, quoique ayant accaparé toutes les causes et les comptant par autant de succès, n'en pouvait citer que cinq ou six avec la meilleure volonté du monde. Réduit à une inaction forcée, dévoré par un besoin d'action sans but, mécontent d'un sort qu'il lui était impossible de changer, il retomba dans ses rêveries de réforme sociale et en vint par degrés au fanatisme républicain le plus exagéré. Toutes ces idées de liberté, d'égalité, de fraternité, si séduisantes en théorie, si inapplicables en pratique, hélas ! parce que, pour les réaliser, il faudrait changer de fond en comble la nature humaine qui est l'œuvre immuable de Dieu, ces idées qui exercent une fascination si dangereuse sur les esprits les plus généreux précisément parce qu'ils sont meilleurs que les autres et qu'ils jugent d'après eux, ces idées, disons-nous, s'emparèrent si vivement de Carl qu'elles prirent à ses yeux toute la puissance d'une conviction raisonnée ; le vieil homme, nous devrions peut-être dire le jeune homme, était ressuscité dans toute son ancienne énergie, dans toute sa primitive exaltation. Disons pourtant que Carl n'en était revenu là qu'après avoir cherché un autre champ d'activité. Pendant longtemps il avait rêvé le bonheur du mariage, les délices de la vie de famille et les charmes nouveaux pour lui de la paternité ; mais en vain avait-il cherché autour de lui une compagne qui répondît à ses vœux, il ne l'avait pas trouvée. Carl avait beaucoup lu Schiller, Novalis, Uhland, Kœrner ; lui-même avait fait nombre de vers très-nuageux et adressés à une femme idéale aussi impalpable que les fées des brouillards. Or toutes les femmes de Würmchen, la vérité me force à le dire, ont des visages pleins, rubiconds, florissants de santé, des yeux gris, des cheveux châtains, de gros bras rouges, des mains qui serrent comme une tenaille, et une taille tout à fait masculine. Il y a des gens qui aiment ce genre de beauté, mais s'il m'était permis d'émettre ici mon opinion, je dirais que je ne l'apprécie pas du tout. Il en était de même de Carl dont l'idéal avait une taille fine et élancée comme une sylphide, une teint pâle légèrement rosé sur les joues, des yeux d'un bleu de pervenche pleins d'une adorable expression de langoureuse rêverie, et des cheveux blonds qui retombaient comme un manteau doré sur sa robe d'une blancheur de neige ; quelquefois même Carl avait cru entrevoir des ailes à cet idéal. Comment voudriez-vous, après cela, qu'il eût aimé une Würmchenoise ? J'eusse fait comme lui si j'avais eu affaire à un idéal semblable, et je me serais renfermé dans la plus dédaigneuse indifférence.

Cependant, avant d'en venir là, Carl avait cru un instant trouver l'élue de son cœur. C'était la fille d'un épicier ami de son père. Quoi ! me direz-vous, la fille d'un épicier ? Et pourquoi pas ? La nature a des contrastes plus étonnants que celui d'une jolie fille vendant sel, sucre, poivre et chandelle à un comptoir. D'ailleurs ce que je vous dis est la vérité ; je n'ai que faire de le justifier. La jeune fille avait donc séduit Carl. Ses yeux n'étaient pas précisément bleus, mais ils étaient si doux ! ses cheveux avaient bien une nuance de roux assez prononcée, mais ils se nattaient en bandeaux si épais ! ses mains étaient bien un peu colorées, mais elles avaient une forme si exquise ! elle portait bien habituellement une robe verte et même parfois une rouge, mais ces robes dessinaient une taille si charmante ! et puis elle lisait toujours Matthisson, et chaque fois que Carl venait la voir elle trouvait moyen de placer dans la conversation deux ou trois vers de l'*Élégie sur le vieux château*. Enfin on peut se rendre compte que Carl en soit devenu amoureux, car il faudrait être fou pour vouloir qu'un idéal, quel qu'il soit, se transporte de pied en cap dans la réalité. Vous représentez-vous une fille marchant dans la rue, brodant une bourse ou mangeant des asperges comme une

Digitized by Google

simple mortelle? La poésie n'aurait plus dès lors le moindre charme, ou plutôt il n'y aurait plus de poëtes, et en vérité ce serait dommage; n'êtes-vous pas de mon avis, ma charmante lectrice? Donc, Carl était amoureux! Je n'ai jamais pu savoir le nom de l'objet de son amour; mais peu importe; le fait est qu'il était si amoureux qu'il en vint au paroxysme des vers : il adressa à sa bien-aimée une mélancolique élégie pleine d'aspirations, de soupirs, de nuages et de passion, et il attendit avec un espoir et une impatience bien légitimes l'effet de son ardente improvisation qu'il avait faite dans une nuit d'insomnie, en se promenant à grands pas dans sa chambre, en se frappant le front à chaque instant, et en passant fiévreusement la main dans ses longs cheveux. Trois jours après, la ménagère de Carl étant allée acheter des raisins de Corinthe pour lui faire du pain (Carl aimait beaucoup les raisins de Corinthe), la ménagère, disons-nous, les apporta à son jeune maître. Quelle ne fut pas l'affreuse déception de celui-ci en reconnaissant sur le sac fraîchement collé les amoureuses inspirations de sa muse! Il entra dans une grande colère, jeta les raisins dans le feu avec le sac, et jura qu'il n'aimerait plus jamais femme de sa vie, le tout au grand ébahissement de la pauvre ménagère.

Après un aussi cruel désenchantement, Carl devait se tenir parole; aussi le fit-il et se consola-t-il des illusions perdues de l'amour par celles de la politique. Une circonstance avait contribué à le ramener dans cette direction; c'est la connaissance qu'il avait faite de Fritz peu après l'aventure dont nous venons de parler. Fritz était un ardent jeune homme de vingt-deux ans, qui arrivait tout frais émoulu des bancs de l'université, tout imbu de ces idées de réforme sociale et humanitaire qui avaient eu jadis tant d'empire sur Carl, ne rêvant que sociétés secrètes, renversement de trônes et proclamation de la république unitaire germanique. Carl se lia avec lui, et peu de temps après il s'était rejeté à corps perdu dans ses utopies d'autrefois. Ajoutons comme circonstance atténuante de plus que Carl n'avait guère que vingt-quatre ans. Puis, disons-le aussi, il avait assez réfléchi et acquis une expérience suffisante pour juger plus sainement des choses. Il comprenait admirablement que si un bouleversement est souvent favorable aux ambitions trompées ou comprimées, il n'en est pas toujours ainsi : la république n'est pas un antidote souverain contre l'intrigue, l'adulation et les menées tortueuses, et si le plus audacieux à se jeter dans la mêlée y va souvent le plus loin, il lui arrive aussi de tomber avant le but qu'un des derniers venus atteint en lui passant sur le corps. Carl savait tout cela. Aussi, lorsque éclata la révolution de février, arrêta-t-il Fritz qui voulait faire prononcer sans délai la déchéance du prince Jean, et modéra-t-il ses fougueux élans : aussi, quand arriva la nouvelle de l'insurrection de Berlin, fut-il le premier à prêcher à son ami le respect pour l'édit conciliateur du prince et l'empêcha-t-il d'aller sonner le tocsin. Le rôle agressif qu'il avait pris soudainement depuis un mois était si inattendu que Fritz tomba des nues à la première communication que lui fit Carl du prospectus de *la Lanterne*. Il avait vainement cherché à s'expliquer ce revirement subit d'opinion, et vainement aussi avait-il tenté d'arracher à Carl le mot de l'énigme; le jeune tribun s'était tenu dans une prudente réserve vis-à-vis de son ami, malgré l'entière confiance qu'il lui avait toujours témoignée jusque-là. Fritz, après être revenu plusieurs fois à la charge inutilement, avait pris son parti et attendait du cours des événements la révélation de vrai motif de la conduite de Carl.

Maintenant que le lecteur est au courant de ces détails indispensables, rejoignons les deux amis.

Digitized by Google

III.

L'ÉNIGME.

Carl a fini son repas : il remplit sa pipe ornée du portrait de Carl Sand, l'allume gravement, se renverse sur son siége et commence à aspirer la fumée avec cette molle béatitude qu'un fumeur seul peut comprendre. Fritz, les jambes étendues, fume de son côté en regardant fixement Carl et sans dire un mot. Enfin le rédacteur de *la Lanterne* remplit les verres, et, tendant le sien à Fritz, dit en souriant finement :

— Tout va bien, ami Fritz! buvons au succès!

— Au succès, soit! dit Fritz en vidant son verre jusqu'au fond, mais du diable si je sais, grâce à ton mutisme obstiné, au succès de qui ou de quoi!

— Rappelle-toi, Fritz, que le silence est la plus sûre garantie de la réussite. Que de conspirations merveilleusement ourdies et combinées ont échoué par d'imprudentes confidences faites dans un moment d'entraînement irréfléchi! Le conspirateur doit se défier de tout et de tous et éviter de se pencher vers l'oreille de son ami le plus intime...

Fritz fit un brusque haut-le-corps.

— Ne t'offense pas de mes paroles, Fritz! je ne dis que la vérité; d'ailleurs voici que vient seulement l'heure d'aborder l'entreprise capitale; je vais te mettre au courant de tout, et je compte sur ton concours, car tu seras, je l'espère, l'agent le plus actif et le plus dévoué de mes projets...

— En as-tu jamais douté?

— Non... mais afin que nous ne soyons pas interrompus, demande une nouvelle bouteille...

Une minute après, Fritz brisait le cachet du Rudesheimer et la généreuse liqueur remplissait les verres à pleins bords.

— Et maintenant, ami Fritz, voyons jusqu'où va ta perspicacité! En conscience, dis-moi quelles intentions tu me prêtes.

— Parbleu! la réponse n'est pas difficile, et il faudrait être aveugle pour n'y rien voir... ton but est de détrôner le prince...

— Tu crois?

— Eh oui! je le crois. Ce n'est pas le but à assigner qui m'embarrasse, mais bien les raisons qui t'ont décidé à revenir à mon avis si longtemps dédaigné; depuis un mois tu marches en avant d'un pas ferme, sans hésitation, mais sans me dire pourquoi...

— Ainsi tu es persuadé que je veux renverser le prince? Et qu'y gagnerais-je, ami Fritz?

— Comment, ce que tu y gagnerais! Sournois, va! tu le sais aussi bien que moi. Tu es déplacé dans la situation sociale qui t'est faite; tu t'y trouves à l'étroit. Tu te sens né pour un rôle plus important que celui que tu as joué forcément pendant si longtemps... et tu as raison! tu es un homme supérieur, Carl, et tu es destiné à faire de grandes choses. Je reconnais que tu vaux mieux

Digitized by Google

par l'intelligence et par le cœur que tous ceux qui végètent autour de nous... mais, de ton côté, avoue franchement que c'est cette conviction puissante de ta valeur personnelle méconnue ou mal récompensée, cette impatience d'un présent qui t'étouffe, avoue que c'est là le mobile de ta conduite; avoue que tu veux arriver à la fortune, à la gloire....

— Et au bonheur! ajouta Carl d'une voix vibrante; à la fortune, sans aucun doute...; à la gloire, peut-être; au bonheur, si c'est possible! Oui, tu as admirablement saisi mes intentions! Je bois à toi, ami Fritz; tu es digne de l'estime que je t'ai vouée; tu me comprends!

Carl tendit affectueusement la main à Fritz qui la lui serra cordialement: les verres choqués à la vieille mode allemande se vidèrent d'un seul trait.

— Et après? dit Carl.

— Après! après! parbleu! après, il n'y a plus rien; c'est tout! l'ordre actuel gêne ton essor; tu veux briser l'entrave... Mû par ces idées généreuses, ces grands sentiments qui font la base de ton caractère, tu veux non-seulement faire ton bonheur, mais encore celui de tes concitoyens... tu veux remplacer la machine monarchique usée, détraquée, par les rouages puissants et réguliers des institutions républicaines... tu veux rendre à tous et à chacun leur dignité avilie, hélas! chez presque tous; tu veux déraciner ces mille abus consacrés par les siècles... guérir ces plaies sociales dont l'habitude empêche de voir la hideur...

Carl sourit dédaigneusement.

— Je t'ai toujours dit, Fritz, que tu lis trop les journaux français. Vrai! ta tirade ressemble à s'y méprendre à une tartine de *la Démocratie pacifique* ou de *la Réforme*... ce brave monsieur Proudhon, qui a aboli Dieu ou peu s'en faut, la signerait des deux mains...

— Que veux-tu dire? s'écria Fritz stupéfait.

— Je veux dire que tout cela ce sont de grands mots sonores, des phrases creuses, des idées retentissantes mais vides, et qui au fond n'ont pas de sens parce qu'elles n'ont pas d'application possible...

Fritz écarquillait les yeux: il ne reconnaissait plus son ami. Carl continua:

— Écoute-moi bien, Fritz! tous ces grands mots que tu sais si bien ne sont que des piéges à dupes... et le mal, c'est que les hommes s'y laissent et s'y laisseront toujours prendre. Oui, il y a quelque chose de beau, de grand, de séduisant dans certaines de ces utopies qui s'étalent aujourd'hui au grand jour. Mais où en conduit la pratique? Ah! Fritz, rappelle-toi cette affreuse guerre sociale qui, il y a quelques jours à peine, ensanglantait les rues de Paris...

— C'est l'abus...

— Non, Fritz, ce n'est pas l'abus... c'est, comme on l'a dit, une guerre d'idées soutenue par des balles et des baïonnettes; c'est la lutte de l'utopie contre la réalité, du faux impossible contre le vrai existant et éternel. Vois-tu, ami Fritz, on a beau parler de liberté, d'égalité, de fraternité; il y a dans l'humanité déchue un vice radical, un principe de mal indestructible, un levain de mauvaises passions qui y tient comme la vie tient au cœur! Rêveurs! rêveurs! qui croyez l'homme parfait, à quel point d'aveuglement en êtes-vous arrivés! La liberté! oh! qu'en fait-on de votre liberté?... Insensés, qui ne voyez pas que ce qui a soutenu l'ordre social de tout temps c'est l'autorité, et qui ne comprenez pas, dans la terrible expérience que vous faites si imprudemment, que c'est là le pivot éternel qui vous manque parce que vous l'avez méconnu, renversé, foulé aux pieds!... Et vous vous désolez de voir la société ébranlée jusqu'en ses fondements, vous pleurez sur les ruines qui se font autour de vous, vous rappelez à grands cris la confiance disparue; mais

Digitized by Google

elle ne reviendra pas!... Votre liberté c'est la licence, c'est l'anarchie, c'est le déchaînement de tous les mauvais instincts...

— Mais ce bouleversement est momentané, Carl...

— Ah! je l'espère bien! s'écria Carl; je ne doute pas de Dieu, et il ne permettra pas sans doute que cette épouvantable crise que subit la vieille Europe se prolonge... Déjà on commence à ouvrir les yeux; on mesure l'étendue du désastre; on veut reculer devant l'abîme qui ne fascine plus que quelques têtes volcaniques de son effrayant vertige... L'autorité! l'autorité! Fritz, voilà la pierre angulaire de la société, et de tous côtés on s'efforce de la raffermir. Et puis on parle d'égalité! Fous qui ne veulent pas voir qu'il existera toujours une inégalité naturelle dans les intelligences, dans les fortunes! On parle de fraternité, comme si on pouvait arracher du cœur humain cet immortel principe d'égoïsme qui se trouve au fond de toute action! on peut le comprimer, le dissimuler, l'entraver, le régler, l'amoindrir... oui! le détruire... jamais!

Carl s'arrêta fatigué par sa chaleureuse improvisation.

— Pour le coup, je n'y comprends plus rien! dit Fritz à peine remis de son étonnement; ainsi tu ne veux pas détrôner le prince Jean?...

— Comment! mais je le porte dans mon cœur, et je serais bien fâché qu'il lui arrivât malheur...

— Et ta conduite! par ma foi, le sphinx, qui faisait si bien les énigmes, eût perdu son égyptien devant celle-ci!

— N'est-ce pas? C'est là le beau, Fritz! je me suis dit comme toi que je n'ai pas précisément ce qu'il me faut... Et d'abord, afin d'avoir un levier d'action, je veux être riche. Or, à l'heure qu'il est, il est difficile de faire fortune vite et bien...; ce n'est qu'à cinquante ans, lorsque l'homme décline et n'a plus de force que pour commencer à mourir, ce n'est qu'alors qu'il arrive à la richesse. — J'ai voulu sortir des voies ordinaires...; je veux posséder tout de suite, sans retard, sans délai, parce que je me sens capable d'user, parce que je me sens l'énergie nécessaire et le besoin invincible d'agir, et parce que, pour agir, il faut encore une fois de l'argent, ce mobile de tout dont le siècle a fait un dieu!...

— A la bonne heure! dit Fritz; te voilà dans la vérité?

— Je n'en suis pas sorti, ami Fritz! seulement je te l'ai fait voir de plus près qu'on ne la regarde d'ordinaire, et c'est pour cela que tu ne l'as pas reconnue tout à l'heure. J'en reviens à mon sujet... Donc, je veux être riche, non pas par un travail pénible et long, non pas par des fatigues qui me briseraient le corps et l'âme, mais par un procédé simple et rapide...; non pas dans vingt ans, dans dix ans, dans un an, mais je veux être riche tout de suite, dans deux mois, dans un mois, dans quinze jours peut-être...

— Ah bah! j'espère que tu me communiqueras cette merveilleuse recette.

— Certes! j'ai trouvé une idée, ami Fritz! idée ridicule, originale, absurde; mais j'ai foi dans cette idée et quelque chose me dit que l'événement ne trompera pas mes espérances...

— Et c'est pour cela que tu t'es posé en tribun?

— Précisément! et c'est un tort que j'ai eu, car il est toujours dangereux de jouer avec le feu, et au train dont y vont les choses, tout à l'heure, lors de mon triomphe, j'ai été bien près de me repentir; peut-être y avait-il une voie moins périlleuse à suivre. En vérité, ces braves gens si pacifiques d'habitude ont la tête par trop montée, et je suis sûr que ce pauvre prince a la fièvre de l'épouvante...

— Très-sérieusement tu ne lui en veux donc pas? tu ne penses pas à une révolution?

Digitized by Google

— Pas le moins du monde! le prince est le meilleur des hommes, et ce n'est qu'à contre-cœur que je me vois forcé de troubler son repos. Si un mouvement sérieux éclatait, je serais le premier à le maîtriser de tout mon pouvoir!

— Eh bien! c'est la première fois que je vois faire de gaieté de cœur et sans y être contraint une chose qu'on désapprouve aussi vertement!...

— C'est là qu'est le nœud! j'ai voulu faire peur au prince!

— Parce que...?

— Parce que j'ai besoin de lui pour la réalisation prompte et facile de mon idée, et que, s'il ne me craignait pas, il me rirait bien certainement au nez, traiterait mon idée de chimère, me dirait que j'ai perdu la tête, et peut-être même me ferait enfermer dans la maison des fous qui n'a pas d'habitants depuis plus de vingt ans.

— Cela prouve pour le bon sens des Würmchenois!...

— Oui! mais à les voir aujourd'hui, il faut convenir qu'on dit avec raison que les plus sages sont les plus fous quand ils s'y mettent. Mais pas de digression inutile! nous en avons déjà trop fait; le temps se passe et il est précieux...

— Tu piques étrangement ma curiosité, et je doute que ta fameuse idée réponde à mon attente. S'enrichir en quinze jours! mais tu as donc trouvé la pierre philosophale?

— Du tout? J'en ai cherché la recette dans les gros livres des alchimistes, mais je ne l'ai pas comprise.

— Alors, tu as découvert une mine d'or?

— Pas davantage!

— J'ai cependant trop bonne opinion de toi pour croire que tu veuilles aller dévaliser sur les grands chemins...

— Oh! non, certainement! d'ailleurs il n'y a pas de grands chemins dans la principauté, et il n'y a pas eu de voyageurs à Würmchen depuis cinq ans et plus; j'entends des voyageurs qui aient des valises...

— C'est donc sur tes infortunés compatriotes que tu vas exercer ta rapacité? Mais non, je ne connais ici aucun Crésus! Le ministre des finances n'a guère que quinze cents thalers de rente, et c'est le gros bonnet du lieu. Quant au prince, tu ne lui en veux pas, dis-tu, et d'ailleurs il ne possède guère plus. Enfin tu réunirais tout ce que possèdent les Würmchenois en une seule masse, que tu n'aurais pas encore le droit de te dire riche.

— Aussi n'est-ce pas ici que j'entends trouver ma fortune! je vais la glaner en Allemagne, en France, en Angleterre, qui sait? en Russie peut-être! à moins qu'elle ne se fasse trop tôt et que je n'aie ni le besoin ni le temps d'aller aussi loin...

— Mais il te faut des agents pour cela!

— Les bailleurs de fonds viendront d'eux-mêmes; c'est ce qu'il y aura de splendide dans l'affaire; des gens qui donneront leur argent de toute leur âme et avec un battement de cœur plein d'espérance : il est rare de trouver des actionnaires pareils...

— Assez! dit Fritz; tu me fais mourir à petit feu; ton idée! je demande à cor et à cri ton idée!

— La voici! tu connais les femmes, hein, Fritz?

— Bah! quelle question! je ne te comprends pas!

— Tu connais les femmes; tu as entendu dire que c'est souvent par elles qu'on fait son chemin; eh bien! c'est par elles que je vais m'enrichir! J'aspire depuis longtemps aux douceurs de la vie de

Digitized by Google

famille : du même coup, Fritz, je vais avoir une femme et une fortune de quatre cent mille thalers...

— Oh! oh! dit Fritz en se renversant en arrière et en frappant des mains; je commence à comprendre, j'y suis! tu vas épouser une héritière à millions! Vrai! tu me fais de la peine, Carl; l'énigme était merveilleusement posée; mais le mot en est atrocement commun. Je me doutais bien que je serais déçu! Enfin, c'est toujours une belle affaire! Quel est le nom de l'élue de ton cœur? quel est l'heureux pays qui l'a vue naître? Est-elle jeune, jolie, spirituelle?

— Probablement qu'elle est Allemande, dit froidement Carl; peut-être bien aussi est-elle Française, ou Anglaise, ou Belge, ou Russe; je n'en sais rien; elle est peut-être jeune; il est possible aussi qu'elle soit d'un certain âge : quant à son physique, ses yeux sont noirs, ou bleus, ou gris, ou verts, ses cheveux d'ébène ou d'or, etc.; peut-être a-t-elle de l'esprit! j'aimerais assez une femme qui sût me donner la réplique; peut-être aussi est-elle sotte; eh bien! une femme comme cela a encore son mérite; — peut-être aussi est-ce un bas bleu! Par exemple ce serait terrible et je m'en consolerais difficilement! Pour le nom, ami Fritz, tu dois comprendre que je l'ignore absolument...

— Du tout! s'écrie Fritz abasourdi; du tout! c'est que je n'y comprends plus rien! je suis...

La porte du cabinet coupa la parole à Fritz en s'ouvrant brusquement, et le maître de la taverne parut sur le seuil en tenant respectueusement son bonnet à la main. Au même instant, une fanfare triomphale jeta ses notes cuivrées aux oreilles des deux amis.

— Qu'y a-t-il, Hans? demanda Carl.

— Monsieur Block, ce sont les habitants de Würmchen qui viennent vous remercier en vous donnant une sérénade. On a su que vous étiez encore ici et on veut à toute force vous voir, et vous entendre prononcer un de ces beaux discours que vous faites si bien!

— Allons, dit Carl en se levant et en présentant le bras à Fritz désappointé, jouons mon rôle jusqu'au bout!

— Mais dis-moi au moins!...

— C'est trop long, ami Fritz! après la sérénade je t'exposerai la chose chez moi; tu sais que j'ai de bonnes pipes, du havane pur, un divan moelleux et de délicieux Niersteiner...

Les deux amis arrivaient en face de la fenêtre principale du café : Hans venait de l'ouvrir; quand Block parut, il fut salué par une immense acclamation; des cris enthousiastes de : *Vive Block! vive le défenseur des droits du peuple!* retentirent pendant plusieurs minutes, et la musique, composée de deux trombones, d'un ophicléide, d'un cor et d'une clarinette, entonna *la Marseillaise*. Carl écoutait en souriant l'air au son duquel toutes les révolutions se mettent en marche. Quand *le sang impur eut abreuvé les sillons* pour la troisième fois, l'orchestre se tut et l'ovation vocale recommença, après quoi Carl fit signe qu'il voulait parler. Il se fit aussitôt un profond silence; le tribun monta sur une table afin d'être bien en vue, et fit une magnifique harangue sur les droits sacrés du peuple. Les auditeurs transportés se précipitèrent vers le café en annonçant l'intention d'embrasser les genoux de l'orateur et de le porter encore une fois sur leurs épaules. Mais Carl, peu soucieux de ce nouveau triomphe, reprit le bras de Fritz et s'esquiva avec lui par une porte dérobée. Les Würmchenois furent un peu désappointés de la disparition de leur idole, mais ils s'en consolèrent en portant à Block des toasts innombrables qui se prolongèrent jusqu'au jour, et embrouillèrent singulièrement dans tous les cerveaux les idées sur la souveraineté du peuple, dont une notable partie ronflait même sous les tables.

Digitized by Google

IV.

L'IDÉE DE CARL.

Le ministre des finances de Würmchen, par une de ces ironies de nom si communes, se nommait Goldmann. Ancien négociant en draps retiré du commerce depuis longues années, il gérait depuis lors les deniers de la principauté. Honnête homme s'il en fut, on ne pouvait, pendant la longue durée de son administration, lui reprocher l'ombre d'une malversation, bien qu'il réunît au portefeuille des finances celui des travaux publics; il est vrai qu'il n'avait pas eu, comme tels de ses grands collègues, de concessions de chemins de fer ni de canaux à accorder; il est vrai, d'un autre côté, que le budget des recettes de l'État était si minime et que le prince Jean en était si bien au courant, qu'il se fût aperçu de la suppression d'un silbergroschen; on sait aussi que Goldmann possédait la fortune la plus ronde de Würmchen; son revenu, auquel il ajoutait le produit de petites opérations de change, et son traitement de ministre, qui était de cent thalers, lui permettaient de mener une vie sans soucis, de satisfaire toutes ses fantaisies qui étaient rares et peu coûteuses, et même de faire encore des économies.

Jusque-là Goldmann avait donc vécu au jour le jour, sans inquiétude du lendemain, parce que l'habitude lui avait persuadé qu'il ressemblerait à la veille. Les seules époques de l'année où ses fonctions le tracassaient un peu étaient le moment de la rentrée des impôts et celui de la formation de son budget. Quant à la première, bien qu'un percepteur en fût spécialement chargé, Goldmann le remplaçait souvent et se mettait en rapport direct avec les contribuables, et comme il avait très-bon cœur, il lui arrivait mainte fois de venir au secours de ceux qui se trouvaient dans l'embarras et d'avancer leurs contributions sans rien exiger en retour de ce service qu'un simple remercîment. On comprend que Goldmann était très-populaire et très-aimé tant du prince que des sujets : aussi, jusqu'aux déplorables événements dont nous avons entrepris le récit, avait-il vécu d'une vie calme, placide et heureuse dont rien n'avait troublé la douce uniformité.

Le lendemain du triomphe de Carl, Goldmann fumait assis sur le seuil de sa porte : sa maison est la plus belle de la *Grande rue* de Würmchen. C'était une splendide journée de juillet, et le ministre, exposant au soleil du matin son abdomen proéminent, clignait fréquemment des yeux et n'adressait la parole à aucun passant, ce qui était contraire à toutes ses habitudes. La fixité de son regard et le pli soucieux qui ridait son front si serein d'ordinaire annonçaient des préoccupations sérieuses et désagréables : il est inutile que j'en déduise les motifs au lecteur : Goldmann se demandait intérieurement comment tout cela finirait, et il ne trouvait pas de réponse; seulement les éventualités qu'il pressentait pesaient sur son esprit comme un lourd cauchemar. Tout à coup il rejeta vivement la tête en arrière comme pour secouer les idées fâcheuses qui l'obsédaient, se leva, se carra sur ses petites jambes courtes et ramassées, se frotta les yeux, s'étira les bras et consulta sa montre : il était près de onze heures; c'était l'heure où s'ouvraient les bureaux du

Digitized by Google

ministère. Goldmann se disposa à rentrer; mais auparavant il se fit un abat-jour de la main et promena son regard dans la *Grande rue* pour s'assurer qu'il ne se préparait aucune manœuvre révolutionnaire. Tout lui parut fort calme : les passants étaient rares et avaient les allures posées; si quelques-uns pressaient le pas, on voyait que c'étaient des gens qui se hâtaient d'arriver à leurs affaires et non des courtiers d'émeute. Cet aspect pacifique de la rue la plus populeuse de Würmchen satisfit Goldmann qui poussa un grand soupir de soulagement et prolongea à plaisir son examen. Soudain sa main tomba brusquement au port d'armes, il recula jusqu'au mur et une expression de vive inquiétude se peignit dans ses yeux. Il venait de voir déboucher, à trente pas à peine de lui, et sortant de la *rue de Magdebourg*, le rédacteur de *la Lanterne*. Block marchait d'un pas très déterminé et se dirigeait évidemment vers lui Goldmann. Il était impossible d'échapper au tribun; le ministre résolut de faire bonne mine à mauvais jeu et de l'attendre d'un pied aussi ferme que le lui permettait l'involontaire émotion dont il était saisi. Il ne se trompait pas, c'était bien à lui que Block en voulait; peu d'instants après le jeune avocat s'arrêtait devant lui, le saluait froidement et lui demandait une audience immédiate. L'honnête Goldmann s'inclina sans trop savoir ce qu'il faisait; il regardait Carl d'un œil effaré : celui-ci attendait une réponse et se tenait debout, impassible et sérieux; ses moustaches parurent au ministre plus révolutionnaires que jamais et les plis rouges de sa cravate lui frappèrent les yeux comme la pourpre du matador ceux du taureau; mais, au rebours du taureau, Goldmann ne devint pas furieux le moins du monde, et si sa voix tremblait légèrement lorsqu'il déclara à Block qu'il était prêt à l'entendre, il ne fallait pas être très-perspicace pour voir que ce n'était pas de colère. Block fit un geste brusque d'assentiment, assura sous son bras un grand portefeuille de maroquin vert et suivit Goldmann qui prit les devants. Un imperceptible sourire plissa les lèvres du jeune émeutier pendant le trajet, mais il avait repris son air rogue et matamore lorsque le ministre se retourna vers lui pour l'inviter à entrer dans son cabinet dont il venait d'ouvrir obséquieusement la porte.

Carl entra, posa sur la table son grand portefeuille que Goldmann remarqua seulement alors, et promena autour de lui un regard dominateur comme celui d'un conquérant qui entre dans une ville prise d'assaut. Le ministre lui avança son propre fauteuil de cuir rembourré et prit pour lui une chaise de jonc. Carl s'assit et arrêta sur Goldmann ses yeux fixes et perçants comme s'il eût eu l'intention de le fasciner par le magnétisme du regard. Lassé de la persistance de cette inquisition, Goldmann détourna la tête; le tribun rompit le silence.

— Monsieur le ministre, je m'aperçois que vous êtes étonné...

— Oh! monsieur, dit Goldmann d'une voix assez mal assurée, rien ne m'étonne plus dans ces temps déplorables...

— Monsieur! s'écria Block en l'interrompant brusquement et en croisant vivement ses jambes l'une sur l'autre, monsieur! vous oubliez à qui vous vous adressez!

Le révolutionnaire parlait du haut de sa grandeur. Goldmann comprit la supériorité qu'il avait sur lui; il voulut néanmoins tenter une paternelle exhortation.

— Ah! monsieur, dit-il d'une voix pénétrée, comme votre défunt père serait malheureux s'il vous voyait lancé dans cette voie de perdition!...

— Trêve de morale! monsieur le ministre, dit Block; je ne suis pas venu ici pour cela, vous devez vous en douter.

Goldmann vit qu'il avait affaire à un rude adversaire et que ses tentatives de conversion seraient vaines; il résolut de se renfermer dans un rôle purement passif.

Digitized by Google

— Monsieur, dit-il en guignant le portefeuille vert, me ferez-vous l'honneur de me dire ce qui vous amène chez moi?

— Oh! ne craignez rien! répliqua Carl qui avait suivi la direction du regard de Goldmann, je ne viens pas vous demander d'échanger votre portefeuille contre le mien, et les finances de l'État n'ont rien à redouter de moi...

— Je vous crois, monsieur Block, mais...

— Parlons peu, mais parlons bien, reprit Carl, et d'abord établissons nettement les positions. Vous êtes aussi bien que moi au courant des événements, monsieur le ministre; vous savez l'état des esprits, vous vous voyez sur la pente de l'abîme, et j'espère que vous n'êtes pas assez aveugle pour ne pas voir qu'il me suffit d'un mot pour vous y précipiter, vous, tous vos collègues et le prince Jean lui-même!...

Goldmann fit un signe muet d'assentiment.

— J'ai derrière moi le peuple grondant, irrité, prêt à agir sur un geste de moi : vous êtes à ma merci; je suis le maître de la situation...

Tout cela semblait si vrai au ministre qu'il avait penché la tête et la hochait machinalement à chaque mot de Carl par manière d'affirmation.

Un nouveau sourire illumina passagèrement les traits du jeune tribun qui continua.

— Que diriez-vous, monsieur le ministre, si je venais à vous dans un but de conciliation? si je venais vous dire : « Le danger est là, terrible, imminent, inévitable; eh bien! ce danger je l'éloigne, je l'anéantis! Le pouvoir, déconsidéré, perdu dans l'opinion populaire, échappe à votre main défaillante; eh bien! ce pouvoir, je viens vous le rendre fort et respecté! » Que diriez-vous, monsieur le ministre?

Goldmann, presque aussi effrayé de ces paroles inattendues que du ton agressif antérieur de Block, reporta sur le rédacteur de *la Lanterne* un regard effaré et balbutia d'une voix altérée par l'émotion :

— Je dirais... je dirais...

Les mots firent défaut au pauvre ministre confondu. Block, après avoir vainement attendu que Goldmann exprimât son idée, reprit :

— Voyons! je viens à votre aide, monsieur le ministre; je vais exprimer votre pensée en deux mots; vous me diriez, si je ne me trompe : « En ce cas, je verrai ce qui me reste à faire. » Si moi, qui ai la force de mon côté, je renonce à vous briser; si, au lieu de cela, je vous rends le prestige de l'autorité; si je vous rends celle-ci plus forte, plus honorée qu'auparavant, vous ne contesterez pas que j'aie le droit d'exiger une récompense pour l'immense service que je vous rendrais? Voyons! me nierez-vous ce droit?

— Oh! non! dit Goldmann avec élan, bien qu'il fût loin d'être rassuré sur le caractère et la portée des exigences de Block. Il se souvenait que le rédacteur de *la Lanterne* avait hautainement refusé le portefeuille de la justice et la garde des sceaux.

— Eh bien! dit Carl, telles sont mes intentions; je viens ici dans un but de paix, de conciliation; de mon côté je ferai pour vous ce que je viens de vous laisser entrevoir, mais aussi je me réserve le droit de poser mes conditions.

— Parlez, monsieur! dit Goldmann, je vous écoute!

— Voici d'abord ce que je vous offre, dit le tribun; non-seulement je raffermirai votre pouvoir

Digitized by Google

ébranlé, non-seulement je ferai rentrer dans l'ordre le peuple soulevé, non-seulement je ferai renaître le calme dans l'État, mais encore je rétablirai toutes choses telles qu'elles étaient il y a un mois; *l'impôt du toit* même sera rendu avec enthousiasme au prince Jean...

Goldmann émerveillé écoutait de toutes ses oreilles ces magnifiques promesses.

— Et que nous demanderez-vous en retour? fit-il avec une certaine hésitation.

Carl prit le mystérieux portefeuille que le ministre n'avait pas quitté des yeux et en sortit un papier de grande dimension ployé en quatre.

— Je demande, dit-il, que le prince Jean appose sa signature sur ce papier, et donne son autorisation au projet qui y est contenu...

Il tendit le papier à Goldmann qui le prit d'une main avide, et le déploya vivement en posant ses lunettes d'écaille sur son nez; puis il pencha un peu la tête en arrière, éloigna le papier à la distance convenable pour son rayon visuel comme font les vieillards, et se mit à lire ce qui suit :

GRANDE ET INCOMPARABLE LOTERIE

Faite avec l'autorisation de S. A. S. très-haut et très-puissant prince Jean de Gras-Würmchen, quatre-vingt-troisième du nom, et par l'entremise de M. Heinrich Goldmann, ministre des finances dudit prince de Gras-Würmchen.

LOT UNIQUE.

Un jeune homme charmant et 400,000 thalers.

20,000 numéros à 20 thalers.

Toute femme, fille ou veuve, peut prendre tel nombre de numéros qu'il lui plaira. Le jeune homme a reçu une éducation parfaite; il fait des vers assez bien tournés, danse avec grâce, et joue du violon avec un talent réel d'amateur. Il n'est pas docteur en philosophie et ne parle jamais de Fichte, de Hegel ni de Schelling : d'un autre côté, il s'engage à faire oublier à sa femme, en déployant l'amabilité dont la nature l'a doué et par les charmes de sa conversation, le titre de docteur en droit dont il se trouve malheureusement affligé.

Ledit jeune homme touche à sa vingt-quatrième année; il est de belle taille, a des cheveux blonds, des yeux bleus pleins d'expression, des moustaches et une impériale qu'il fera couper si sa femme le désire.

Il fume, mais de l'excellent tabac; il ne prise pas et s'engage à ne jamais donner dans ce travers déplorable, à quelque âge qu'il parvienne.

Ledit jeune homme a perdu son père et sa mère, et n'a jamais eu de sœur, mais aussi n'a-t-il de collatéraux d'aucun degré.

Enfin il possède nombre d'autres mérites dont le détail serait trop long et laissés à l'appréciation de la personne gagnante.

Si, malgré tous ces avantages, ladite personne ne le trouvait pas de son goût, elle aurait le droit imprescriptible de renoncer à sa main; en ce cas, cette personne recevrait la somme de 200,000 thalers, en monnaie courante, comptant et en toute propriété.

Digitized by Google

Dans le cas contraire, si l'union avait lieu, le contrat de mariage porterait en communauté la somme totale de 400,000 thalers, plus le patrimoine actuel de l'époux.

De son côté, ledit époux renonce solennellement au droit de refuser la main de la personne gagnante, qui pourra, au besoin, le forcer et contraindre par tous les moyens de droit à l'accepter pour conjointe et légitime épouse.

Le tirage aura lieu trois jours francs après la prise du dernier numéro, dans les bureaux de Heinrich Goldmann, imnistre des finances précité, et sous sa présidence et garantie.

Tous les renseignements désirables seront dès lors communiqués à la propriétaire du numéro gagnant, laquelle personne aura d'ailleurs tel délai qu'elle jugera convenable pour se faire connaître et exercer son droit.

Fait à Gras-Würmchen, ce 3 juillet 1848, etc.

Goldmann avait lu avec un indicible étonnement cette incroyable pancarte; il doutait de ses yeux. Lorsqu'il eut fini, il reploya le projet de loterie, le plaça sur la table devant lui et regarda Block impassible avec une expression de doute.

— Ceci n'est pas sérieux, je suppose, monsieur?

— Très-sérieux, monsieur le ministre! répliqua Carl avec le plus grand sang-froid.

— Comment, sérieux? poursuivit Goldmann en reprenant le projet, et en le parcourant de nouveau comme pour s'assurer qu'il ne rêvait pas; mais c'est là une chose inconcevable, inouïe, qui ne s'est jamais vue!...

— C'est assez mon avis, dit Carl.

— Et vous, homme d'esprit et de sens, vous avez pu rêver l'accomplissement d'une folie semblable?

— Je n'accepte pas des expressions qui me blessent, dit Carl; cela ne s'est jamais vu, mais cela peut se voir, ne fût-ce que pour la rareté du fait: d'ailleurs, j'entends que cela se fasse, et cela se fera, monsieur le ministre!

— Mais c'est illégal, monsieur; c'est monstrueux, c'est contre nature! s'écria Goldmann.

— Peu m'importe! répliqua Carl; j'ai mon idée, et je n'en démordrai pas!

— Vous qui parlez si haut, et si bien, dit-on, de la liberté humaine! Oh! monsieur Block, je ne me rends pas compte que votre esprit ait pu s'y arrêter un seul instant.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le ministre! Ce que je veux faire n'est pas un coup de tête, mais bien le résultat de longues méditations...

— Monsieur, songez donc que vous mettez votre liberté en vente par actions! Mais c'est impossible! c'est un rêve! Que dirait l'Europe entière si un scandale pareil se produisait, surtout par le temps qui court?...

— Tous vos raisonnements seront inutiles, monsieur le ministre; le qu'en dira-t-on a très peu de prise sur moi et je suis fort entêté; d'ailleurs, croyez que je sais aussi bien que vous tout le prix de ma liberté; mais quelque haut que je la prise, cela m'ôte-t-il le droit d'en disposer comme je l'entends?

— Mais ce n'est plus une disposition volontaire, éclairée, cela! c'est vous mettre à la merci d'une inconnue, de la première venue des femmes...

— Encore une fois, monsieur le ministre, trêve de remontrances; elles seront vaines. Je sais que je cours une chance, mais il me plaît de la courir... Puis, c'est une éventualité beaucoup moins redoutable que vous ne semblez le croire; un mot suffira pour vous le démontrer.

Goldmann hocha la tête en signe de dénégation et de doute.

— J'ai longtemps réfléchi sur ce sujet, monsieur le ministre, et voici où j'en suis arrivé... Je

Digitized by Google

partage les femmes en trois catégories : les unes, supérieures par l'esprit, la beauté, la grâce, la bonté; les autres, mégères réunissant tous les défauts, tous les vices opposés à ces qualités, la sottise, la laideur, la méchanceté...

— Très-vrai, fit Goldmann.

— N'est-ce pas? poursuivit Carl; mais ce qu'il ne faut pas perdre de vue, monsieur le ministre, c'est que nulle part la nature ne prodigue les extrêmes; aussi les deux classes de femmes dont je viens de vous parler sont-elles peu nombreuses; encore est-il bien moins rare de rencontrer les premières que les secondes, et cela par l'excellente raison que la douceur, la grâce et la beauté sont les apanages naturels que Dieu a donnés à leur sexe. Ainsi, même en admettant que ces deux classes concourussent seules à ma loterie, j'aurais encore plus de chances favorables que défavorables. Mais il reste une troisième catégorie, monsieur le ministre, et c'est incomparablement la plus nombreuse. Elle comprend celles qui, sans avoir reçu du ciel une beauté royale, ne sont cependant pas laides; celles qui, sans briller par un esprit transcendant, doivent cependant à l'éducation un développement d'intelligence très-suffisant pour le rôle tout d'amour qu'elles ont à remplir dans la société; celles qui, sans être des héroïnes de dévouement et d'abnégation, ont cependant cette flexibilité de caractère qui s'incline devant la supériorité masculine, ce fonds de tendresse que Dieu a mis dans le cœur de toutes les femmes et qui disparaît bien rarement tout à fait. Celles dont je vous parlais tout à l'heure sont d'éclatantes exceptions en bien ou en mal; celles dont je vous parle maintenant, c'est l'immense majorité du sexe féminin; et permettez-moi d'ajouter, monsieur le ministre, que ma conviction est aussi que ce sont celles qui rendent l'homme le plus heureux.

Ce que disait Carl était si vrai, que Goldmann ne put se refuser à l'évidence.

— J'ai donc pour moi, poursuivit le jeune homme, une proportion de chances égale à celle des femmes supérieures et des femmes ordinaires vis-à-vis des femmes exceptionnelles par la laideur de la forme, la sottise de l'esprit ou la perversité du cœur; suis-je encore si déraisonnable?

— Hum! fit Goldmann avec une certaine hésitation, cela ne me convainc pas encore; cela ne détruit pas ma plus puissante objection. La liberté...

— Enfin, dit Carl en tirant sa montre, il est près d'une heure, monsieur le ministre; je dois faire un discours sur cette liberté dont vous parlez, dans un club qui va s'ouvrir à l'instant et dont je suis président. Puisque vous n'êtes pas convaincu encore, je vous donne le temps de réfléchir; mais songez que j'ai peu de patience et que je suis pressé. Demain, à onze heures, je viendrai chercher votre réponse définitive, et je vous préviens d'avance que si elle ne me satisfait pas, si vous ne me remettez pas, bien et dûment approuvé et signé, ce projet que je vous laisse, demain soir le prince Jean sera en fuite, la république proclamée, et vous et vos collègues.... pensez-y! je ne réponds de rien, et Dieu seul sait à quelles extrémités pourra se porter la colère du peuple déchaîné!...

Après cette déclaration nette, précise, formelle, Carl se leva, remit sous son bras le grand portefeuille, et sortit après avoir gravement salué Goldmann aux yeux duquel il venait de faire apparaître une perspective si peu rassurante.

Digitized by Google

V.

L'IDÉE FAIT SON CHEMIN.

Il fallut du temps à Goldmann, demeuré seul, pour revenir de sa surprise mêlée d'appréhensions très-réelles. Il relut attentivement l'incroyable élucubration de Carl, et revint sur certaines parties avec des marques non équivoques de commisération.

— Ce pauvre jeune homme a bien certainement le cerveau dérangé, se dit-il; les idées révolutionnaires lui ont troublé l'esprit!

Cependant, comme il n'y avait pas de temps à perdre, il prit son chapeau, sa canne, et se rendit auprès du prince Jean afin de lui communiquer l'étrange document pour lequel on demandait sa signature, ainsi que le menaçant ultimatum du terrible tribun du peuple.

En traversant la *Grande rue* qui aboutit au palais, Goldmann rencontra une foule de gens qui suivaient la même direction que lui. Bien qu'il les saluât tous par leur nom, peu d'entre eux lui répondirent, et beaucoup lui lancèrent des regards très-peu bienveillants. En arrivant en face du palais, Goldmann vit que ces gens entraient à flots pressés dans la maison d'un radical exalté, au-dessus de la porte de laquelle resplendissaient les lettres écarlates d'un gigantesque écriteau ainsi conçu : CLUB DES ENRAGÉS ROUGES. Le ministre vit que Carl n'avait dit que la vérité, et n'avait nullement exagéré le nombre de ses adhérents. Il pressa le pas et se hâta de franchir le seuil du palais.

Il trouva le prince Jean mélancoliquement appuyé derrière le rideau entr'ouvert d'une fenêtre de son salon, les yeux fixés sur la sinistre enseigne du club, et s'efforçant en vain de compter ceux qui se rendaient à l'appel de Block.

— Ah! s'écria le pauvre prince d'une voix consternée en voyant entrer son ministre, ah! Goldmann, mon cher Goldmann, ils y viendront tous!

Et il se laissa tomber lourdement sur un fauteuil, pâle, abattu, découragé, tandis que le ministre des finances prenait place vis-à-vis de lui, mettait ses lunettes et tirait de sa poche le projet de loterie.

— Ils y viendront tous! répéta le prince Jean comme un écho de ses propres paroles, et sans prêter attention aux préparatifs du ministre.

— C'est possible! dit Goldmann d'un ton délibéré, mais peu importe!

— Comment, peu importe? s'écria vivement Jean en bondissant sur son fauteuil et en fixant sur le ministre un regard épouvanté; est-ce bien vous qui avez parlé, Goldmann?

— Moi-même! dit le ministre, et je répète, peu importe! Qu'ils crient, qu'ils braillent, qu'ils prônent la république, qu'ils proposent de mettre Votre Altesse à la lanterne, peu importe! je m'en soucie comme de ça!

Et Goldmann fit claquer le pouce et l'index de sa main droite.

Digitized by Google

L'infortuné prince Jean fut tellement ahuri de ces paroles incompréhensibles pour lui, qu'il demeura quelques instants avant de retrouver la parole; son cœur se serra comme dans un étau.

— Et vous aussi, Goldmann! dit-il enfin d'une voix aussi lamentable que celle de César mourant.

Et il pencha la tête, affaissé sous le poids de sa douleur; il avait toujours regardé le ministre des finances comme le meilleur de ses amis, et comptait de sa part sur un dévouement à toute épreuve.

Goldmann n'y tint pas contre cette exclamation suprême de désespoir; il prit la main du prince Jean, qui la lui abandonna sans résistance, serra cette main avec une effusion toute cordiale et dit :

— Que Votre Altesse se rassure! quoi qu'ils fassent et disent, nous sommes sauvés...

— Bah! dit Jean reprenant courage, et comment cela?

— Tout dépend de vous, monseigneur!

— Alors, c'est une affaire faite! J'ai écrit avant-hier au vicaire de l'Empire; mais ces coquins ont arrêté la poste, et je suis sûr que ce gredin de Block a intercepté et gardé la lettre.

— Block est fou! dit Goldmann, et si cet imbécile de peuple n'était pas toujours à ses trousses, je l'aurais fait arrêter et enfermer comme tel tout à l'heure...

— Je vous crois! dit Jean; mais voyons votre moyen de salut; ne nous servît-il qu'à gagner du temps, ce serait déjà beaucoup; je pourrais envoyer un émissaire dévoué à l'archiduc. Vous, par exemple, Goldmann.

— Cela n'est pas nécessaire, dit le ministre; je prie Votre Altesse d'écouter attentivement ce que...

En ce moment une formidable acclamation de : *Vive la République!* retentit sous les fenêtres du palais et fit tressaillir les deux interlocuteurs.

— Vite! dit Jean quand il fut remis de son émotion.

— Voici! dit Goldmann, que les cris qu'il venait d'entendre convertissaient de plus en plus au dessein de Carl.

— Mon Dieu! lisez vite, Goldmann! je suis tout en sueur! Ces malheureux-là me feront mourir!...

Et le pauvre prince, sortant de sa réserve habituelle, ajouta :

— Que le diable emporte les constitutions et ceux qui les font!

Goldmann ne put s'empêcher de sourire à cette naïve imprécation, et se mit à lire le projet de loterie, lentement, posément et en accentuant fortement chaque mot.

Jean écoutait avec une attention exemplaire. Quand la voix du ministre s'arrêta :

— C'est tout? dit le prince.

— Tout! répondit Goldmann en passant l'écrit à Jean et en ôtant ses lunettes.

— Et qu'est-ce que cela veut dire? demanda Jean.

— Je n'en sais rien! mais j'ai eu l'honneur de dire à Votre Altesse que Block est fou, et cette pièce qui vient de lui le prouve surabondamment...

— Comment! s'écria Jean en repoussant le papier comme s'il eût touché un serpent; cela vient de Block? et c'est lui qui se dit un jeune homme charmant?

— Précisément! Il n'est pas trop mal, prince!

— Allons donc, Goldmann! un grand efflanqué avec des moustaches affreuses et une cravate rouge...

— Soit! mais là n'est pas la question; le temps passe et le péril est imminent.

Digitized by Google

— Comment! mais ne me disiez-vous pas que tout était fini?

— J'ai eu l'honneur de dire à Votre Altesse qu'il dépend d'elle que tout soit fini...

— C'est tout un! dit Jean; et que faut-il faire pour cela?

— Block s'est engagé solennellement devant moi à comprimer l'émeute, à rétablir l'ordre, à rendre à Votre Altesse l'*impôt du toit* même.....

— Oh! s'écria Jean, enthousiasmé de ce dernier trait, vous avez raison, Goldmann! il y a du bon chez ce garçon-là; c'est un écervelé, mais...

— Mais il demande, dit Goldmann, il demande comme récompense de ce qu'il s'engage à faire...

— Un portefeuille, Goldmann? il en aura deux! Trommel a eu peur, le lâche! il vient de m'envoyer sa démission, et celle de Fletch l'a suivie de près!

Trommel était le ministre de la guerre de Jean, et Fletch, son ministre de la justice.

— Fort bien! mais ce n'est pas là ce que veut Block; ce qu'il exige, c'est que Votre Altesse contre-signe ce projet de loterie et y donne son autorisation, ou sinon...

— Il ne veut que cela? s'écria le prince; donnez! donnez vite, Goldmann!

Il reprit le projet des mains du ministre, s'élança vers son bureau et signa d'une main hâtive.

— Tenez, Goldmann, c'est fait!

— Sans réflexion! dit le ministre; Votre Altesse a-t-elle bien pesé les conséquences de l'acte qu'elle sanctionne?

— Bah! dit Jean d'un ton joyeux, admettons que ce soit une sottise; les grands princes en ont bien commis assez qui les ont perdus, pour que nous puissions nous en permettre une qui nous sauve...

— J'ai fait des remontrances à Block...

— Vous avez eu tort, mon ami; Block est fou, je le veux bien; mais un homme d'expérience comme vous, Goldmann, devrait savoir qu'il ne faut jamais contrarier cette sorte de gens; plus ils sont dangereux et plus il faut condescendre à leurs fantaisies...

— Ainsi, prince, vous donnez votre assentiment sans regret?

— Parbleu!... mais croyez-vous qu'on puisse compter sur les promesses de Block?

— Mon opinion est qu'on peut se fier à lui; au reste, j'aurai soin de prendre mes précautions à cet égard demain, quand il viendra reprendre ceci.

— Goldmann, je vous dois le trône, et peut-être la vie! c'est-à-dire, je n'ai pas de trône matériellement parlant; c'est une façon de s'exprimer; mais, ce qui est sûr, c'est que depuis trois jours je n'ai rêvé que Louis XVI et Charles Ier.

— Chassez ces idées noires, prince; je vous jure que vous n'avez plus rien à craindre.

— Puissiez-vous dire vrai, Goldmann! Vous dînerez avec moi aujourd'hui, mon ami; nous causerons encore un peu de cette affaire.

Le ministre des finances accepta l'invitation; il fit un excellent dîner avec Jean, qui savait par cœur tout le poëme de *la Gastronomie* et connaissait son Brillat-Savarin sur le bout du doigt. Ils burent ensuite plusieurs bouteilles de vin du Rhin avec le ministre de la police, qui vint faire son rapport à Jean. Ce rapport n'était pas entièrement rassurant; mais qu'importe qu'on sache qu'une tuile menace de vous tomber sur la tête, si on sait d'avance qu'elle ne tombera pas? Je suis sûr que si Damoclès eût eu la certitude que l'épée proverbiale tenait parfaitement au cheveu, il eût fait de délicieux repas, d'excellentes digestions, de très-bonnes lois, et ne se serait jamais dégoûté du rang suprême : je dirai même, en passant, que je ne conçois pas qu'il ne se soit point assuré perti-

Digitized by Google

nemment du fait avant d'accepter l'offre insidieuse qui lui était proposée; cela ne prouve pas pour lui. Mais, ceci n'ayant pas trait à notre histoire, revenons au prince Jean qui, dans sa joie de se voir délivré des affreuses anxiétés qui le torturaient, finit par déboucher une des dix bouteilles de Johannisberg que le prince de Metternich lui avait envoyées autrefois; et comme la démission de Trommel et de Fletch empêchait la partie de whist habituelle, — que le ministre de l'intérieur avait fait savoir qu'il était malade, — et que le prince Jean n'aimait pas jouer *l'homme de bois*, les trois amis firent une partie de piquet qui se prolongea jusqu'à dix heures et demie.

Le lendemain, à onze heures précises, Carl se présentait chez Goldmann; celui-ci lui remit le projet signé et approuvé. Il essaya bien encore de faire abandonner son idée saugrenue au jeune homme; mais, comme Block l'avait dit, il était fort entêté, et le ministre dut céder. Il fut question entre eux du meilleur mode d'exécution à adopter; tous les points furent longuement et mûrement discutés, à la suite de quoi il se trouva que Goldmann se chargeait de délivrer les numéros, d'en recevoir le montant, comme aussi de présider au tirage, le cas échéant qu'il eût lieu. Il va sans dire que cette affaire n'ayant au fond rien d'officiel, Carl promit au ministre un bénéfice de cinq pour cent, que celui-ci accepta, ce qu'il n'eût jamais fait dans le cas contraire, parce que, comme on le sait, c'était un homme très-intègre. Goldmann ne croyait pas au succès de l'entreprise; cependant, chose étrange! lorsque Carl l'eut quitté, il fit, machinalement peut-être, le calcul de ce qu'il y gagnerait en cas de succès, et trouva que ce serait une somme ronde de vingt mille thalers. Après cette découverte, il alluma une pipe et la fuma très-joyeusement, de même que deux autres qui la suivirent, le tout en faisant beaucoup de châteaux en Espagne; après quoi il s'endormit et fit des rêves couleur d'or et de rose.

Cependant Carl s'était chargé de la publicité à donner à son projet. En sortant du bureau du ministre, il alla trouver l'ami Fritz, et ils rédigèrent ensemble une très-belle annonce qu'ils firent imprimer sur-le-champ, en lettres énormes sur du papier bleu, jaune et vert. Nous ne rapporterons pas ici cette annonce, parce qu'elle ne faisait guère que répéter ce que l'on connaît déjà et que nous n'avons pas l'habitude des redites, n'étant pas payé à tant la ligne comme beaucoup d'illustres romanciers humanitaires et autres. Si le lecteur tient beaucoup à s'édifier de nouveau sur les clauses et conditions de cette loterie qui n'a pas eu de précédent que je sache, il est libre de relire, autant de fois qu'il le voudra, le projet signé par le prince Jean, ce dont nous serons personnellement très-flatté.

Ces frais d'impression, joints à ceux d'un prospectus de moindre dimension, et au coût d'insertions demandées à la *Gazette universelle d'Augsbourg*, au *Berliner Anzeiger*, au *Journal de Francfort*, à la *Gazette de Cologne*, enfin à tous les journaux principaux de l'Allemagne et de l'étranger, coûtèrent à Carl un bon nombre de thalers. Je n'en sais pas le chiffre exact; mais Fritz supputa la quantité de bouteilles de Rhin qu'on eût pu se procurer au moyen de ces thalers, et il découvrit qu'il aurait pu, selon la sage parole de Salomon, *se réjouir le cœur* pendant plusieurs mois avec son ami. C'est ce qu'il dit maintes fois à Carl; mais celui-ci ne tenait pas compte de cette observation, disait que cet argent était placé à de gros intérêts, avait une foi inébranlable dans le succès, et, quand il se promenait avec Fritz, ne manquait jamais de lui faire remarquer, avec un plaisir toujours nouveau, les belles grandes affiches qui ornaient tous les coins de rue de Würmchen.

Carl avait religieusement tenu l'engagement pris vis-à-vis de Goldmann. *La Lanterne* avait immédiatement cessé de paraître et avait été remplacée par un journal qui s'appelait *le Conservateur;* Carl en était rédacteur en chef. Les idées qu'il y émit ne montaient pas à la tête de ses

Digitized by Google

abonnés comme les tartines républicaines qu'il leur servait peu auparavant; mais comme ses premiers Würmchen étaient pleins de bon sens et de raison, ils ne tardèrent pas à calmer les plus exaltés. L'exemple des grands États, qui s'égaraient de plus en plus dans la voie funeste où les Würmchenois avaient marché trois jours, fit qu'ils s'applaudirent de s'être arrêtés à temps. D'ailleurs personne n'y avait gagné, si ce n'est peut-être le maître de *l'Éperon d'or*, qui, voyant soudainement se retirer sa clientèle improvisée, et le nombre de ses habitués redescendre au chiffre ordinaire, déclara que Block était un faux frère et un homme vendu au pouvoir.

Quoi qu'il en soit, dès le second numéro du *Conservateur* Carl reprit la question de l'impôt du toit sous un nouveau point de vue et fit si bien que peu de temps après le prince Jean eut la joie de voir les ardoisiers travailler activement à le mettre à couvert, et cela avec la conscience de pouvoir les payer comptant; il avait aussi soldé son tailleur et avait même pu se faire faire un habit neuf et un paletot d'été.

Maintenant que nous en avons fini avec ce sujet, nous allons dire ce qui avint de la loterie de Carl. Pendant qu'il remettait en état les affaires du prince Jean, les siennes n'étaient pas restées stationnaires; loin de là. Mais comme nous sommes très-méthodique en tout ce que nous faisons et que nous ne mêlons une chose à l'autre que lorsqu'elles le sont dans la réalité; comme, d'un autre côté, nous désirons que l'attention du lecteur soit bien éveillée sur ce qui va suivre, nous jugeons à propos de commencer ici un nouveau chapitre.

VI.

L'IDÉE CROIT ET S'ENLAIDIT.

La nouvelle de la loterie de Carl avait reçu toute la publicité désirable; les grandes annonces n'avaient pas seulement été placardées à Würmchen, mais aussi dans toutes les villes grandes et petites d'Allemagne; les journaux allemands, français, anglais, l'avaient reproduite sans s'émouvoir de l'excentricité de l'idée. Cela s'explique: les préoccupations politiques et sociales absorbaient la presse de tous les pays, et d'ailleurs, dans cette étonnante année mil huit cent quarante-huit, il se présentait, chaque jour, tant d'événements merveilleux, incroyables, il s'émettait tant de projets absurdes, inconcevables, il s'inventait tant de choses inouïes, que le public ne s'étonnait plus de rien. Moi-même, étant à Berlin à cette époque, je lus l'annonce dont il s'agit dans le *Berliner Anzeiger;* en temps ordinaire, je l'eusse prise pour un canard de mauvais goût; mais convaincu que les colonnes des journaux leur étaient trop précieuses alors pour qu'ils se livrassent, sans se faire bien payer, à des plaisanteries aussi longues (l'annonce occupait trente-sept grandes lignes outre le titre), je crus à l'authenticité du fait. L'originalité de l'idée me plut, je pris copie de l'annonce et résolus de m'enquérir de l'histoire, afin de la raconter dans tous ses développements si elle le méritait. Il est inutile de dire que mes démarches furent couronnées de succès; je n'ai pas l'habitude de donner pour vrai ce qui ne l'est pas, et si j'éprouve un regret, c'est que la discrétion

Digitized by Google

promise me défende de révéler la source où j'ai puisé les détails curieux et authentiques qu'on vient de lire et les faits non moins intéressants qui vont suivre.

Peu de jours après l'apparition des annonces, plus d'un millier de billets étaient pris; une semaine s'était à peine écoulée que ce nombre dépassait cinq mille; puis le cercle des correspondants s'étendant naturellement par la publicité, les lettres se multiplièrent de jour en jour, si bien que le facteur de Würmchen qui, jusque-là, avait été piéton, se plaignit du surcroît de charge et demanda qu'on lui accordât une indemnité de ce chef et même qu'on lui donnât un cheval. Sur le rapport de Goldmann, le prince Jean qui, d'autre part, voyait Carl de très-bon œil, octroya au facteur cette indemnité et ce cheval. Dès lors, tout marcha sans encombre. Chaque jour, Goldmann voyait son bureau envahi par une quantité de lettres toujours croissante, timbrées de lieux de plus en plus éloignés. Toutes ces lettres étaient scrupuleusement affranchies, bien que Carl eût poussé la délicatesse jusqu'à ne pas exiger l'observance de cette formalité; toutes étaient accompagnées du montant des billets demandés. C'est ce qui faisait prendre en patience à Goldmann le temps considérable qu'exigeait de lui, chaque jour, le dépouillement de sa correspondance accrue dans de si énormes proportions. Il voyait avec joie les thalers s'entasser dans une caisse neuve à triple serrure qu'il avait fait faire dès le quatrième jour, et ne mettait jamais de billets sous enveloppe sans qu'un sourire d'évidente satisfaction éclairât sa physionomie. Il avait également acheté un gros chien, vigilant gardien qu'il lâchait chaque soir dans le corridor, et il s'éveillait, pendant la nuit, au moindre bruit qu'il faisait en se retournant dans son lit. Ces inquiétudes se comprendront facilement; on sait, en effet, que jusque-là Goldmann n'avait pas eu l'occasion de manier des capitaux bien considérables : l'affaire la plus importante qu'il eût jamais faite était un emprunt de vingt mille thalers qu'il avait contracté en mil huit cent trente pour le compte du prince Jean qui, pacifique comme on le connaît, songeait déjà, lors de cette secousse politique, à réaliser ses fonds et à quitter le rang souverain pour rentrer dans la vie privée. Goldmann était donc bien un peu tracassé, mais il s'y résignait sans peine, grâces à la bonne tournure que prenait l'opération, et s'applaudissait de plus en plus de n'avoir pas réussi à convertir Carl à ses idées propres.

Aussitôt que Goldmann avait pris note du nombre d'actions demandées, il envoyait les lettres à Carl, qui les passait en revue à son tour avec son ami Fritz. Peut-être ma charmante lectrice, qui n'aura ou n'a jamais eu besoin, j'en suis convaincu, de recourir à un moyen aussi exceptionnel pour trouver un mari accompli de tout point, — peut-être ma charmante lectrice, dis-je, s'étonnera-t-elle de l'affluence inouïe de ces lettres et m'en demandera-t-elle l'explication. Je me vois forcé d'avouer ici mon entière incompétence. Tout ce que je puis faire, c'est de garantir l'authenticité du fait, et de dire quel était le caractère général de ces épîtres, et le mode le plus ordinaire de leur transmission.

La plupart étaient très-brèves, d'un laconisme extrême et à peu près conçues en ces termes :

« Monsieur Heinrich Goldmann !

» Je vous prie de m'envoyer, à l'adresse ci-dessous et sans le moindre délai, tant de numéros » de la loterie dont vous êtes l'agent, et de me tenir au courant de l'issue de l'opération. »

Suivait une signature que je soupçonne avoir été presque toujours anonyme, attendu qu'elle consistait habituellement en un simple nom de baptême, *Clémence, Joséphine, Anna,* etc. L'adresse

Digitized by Google

était presque toujours indiquée poste restante ; quelquefois aussi il y avait : *aux bons soins de M^lle^ une telle, modiste, lingère,* ou même *revendeuse à la toilette;* toutes ces dernières venaient de Paris. Il y en avait, au reste, de tous les pays : l'Allemagne l'emportait naturellement; venait ensuite la France, puis la pudique Angleterre; il y en avait aussi de Belgique, mais elles étaient en assez petit nombre et portaient presque toutes le timbre de Bruxelles. L'orthographe n'était pas moins variée que les langues; cependant elle était généralement assez satisfaisante; nous ne voulons que mentionner de rares et éclatantes exceptions. L'écriture était toujours ou presque toujours très-lisible. Dans certaines lettres on reconnaissait la main exercée d'un écrivain public, dans d'autres c'étaient les traits fins et anglais qu'on apprend à tracer aux jeunes personnes dans les pensionnats actuels; celles-ci étaient les plus rares. La plupart étaient écrites de cette écriture ronde, bâtarde, dont les derniers préceptes ont été donnés, au plus tard, à la fin de l'Empire : ceci était un grave sujet d'inquiétude pour Carl, nous verrons tout à l'heure pourquoi. Enfin, pour que ma charmante lectrice soit parfaitement édifiée sur tous les points, je dirai un mot de la forme matérielle de ces lettres. Presque toutes étaient tracées sur ce papier *Bath* qui se vend partout, et enfermées dans une enveloppe Maquet ou Marion : quelques-unes étaient d'un papier suave et parfumé. Beaucoup étaient fermées d'un simple pain à cacheter; d'autres étaient closes d'un cachet, et même chez un très-grand nombre ce cachet était emblématique et semblait l'expression des sentiments de la personne qui l'avait imprimé; on y voyait des colombes portant toutes sortes de choses dans leur bec, des chiens dans toutes les positions, des cœurs enflammés et percés de flèches, des ancres, des étoiles et des nacelles sur une mer orageuse. Carl avait prié Goldmann de respecter ces cachets, et il en faisait une collection qui grandissait à vue d'œil et comptait déjà près de quatre mille pièces.

Quelques correspondantes donnaient dans une extrême prolixité, prodiguaient les questions, demandaient force détails et renseignements sur le jeune homme. L'une d'elles lui adressait même une pièce de vers intitulée : *A l'Inconnu,* qui finissait par ces mots :

Qui que tu sois, mon cœur vole vers toi !

Fritz avait lu ces vers à haute voix avec beaucoup d'expression, et Carl les avait cloués à sa cheminée entre deux pipes culottées, et en pensant à une George Sand en herbe. On comprend que Goldmann avait gardé un mystérieux silence à l'égard de cette muse aussi bien que des curieuses dont nous avons parlé, et s'était borné à leur envoyer force billets et prospectus de la loterie. Maintenant que ces détails précis ont satisfait, je l'espère, ma jolie lectrice, elle me permettra de reprendre le cours du récit.

Un peu plus de quinze jours se sont écoulés depuis la pacification de Würmchen et l'annonce de la loterie. Un radieux soleil de juillet brille au ciel, il est à peu près trois heures après midi. Fritz et Carl sont dans la chambre de ce dernier et attendent que Goldmann leur envoie le courrier du jour. Je pourrais décrire cette chambre, mais je ne le ferai pas, parce qu'elle ressemblait à s'y méprendre à une chambre d'étudiant, et que j'en ai déjà décrit plusieurs en d'autres occasions; et puis qui ne se fait pas une idée à peu près exacte d'une pareille chambre? Il est impossible, ma charmante lectrice, que vous-même, en ce temps où tout le monde étudie, n'ayez pas un frère ou un cousin qui vous ait au moins parlé une fois de son appartement. Je me bornerai à dire que bien

Digitized by Google

qu'on trouvât chez Carl le même laisser-aller, le même désordre, la même fantaisie que chez un fils de la science, il s'y révélait aussi un confortable généralement étranger à ceux-ci, mais qui n'a pas lieu d'étonner chez notre héros, attendu sa position sociale.

VII.

LE POUR ET LE CONTRE.

— Je commence, dit Fritz en prenant une lettre au hasard. Bon! celle-ci vient de Paris. Écriture ronde antique! Cela remonte de 1805 à 1810... Trente-huit ou quarante ans! Voyons le nom! Paméla!!! Dieux! quelle vertu! Cela vient en droite ligne de Richardson... Dix billets!... décidément je penche pour quarante ans. A d'autres!

Fritz prit une seconde lettre.

— Ronde... Malvina! oh! oh! cela date d'Ossian... Empire, tout ce qu'il y a de plus empire... A moins que ce ne soit de la République qui veuille se ressusciter et se remettre à la mode, comme l'autre... Pourquoi pas? Passons...

Il prit une troisième lettre, l'examina et fredonna aussitôt : *Partant pour la Syrie!*

— Tu connais cet air-là, Carl?

— Parbleu! dit Carl en souriant, l'air de la reine Hortense...

— Eh bien! celle qui t'adresse cette épître a dû le chanter au moment où il faisait fureur...

La lettre rejoignit les précédentes.

— Tiens! une insulaire! Londres! Qui sait? peut-être une blonde et pâle Anglaise, aux yeux bleus et doux, à la démarche onduleuse et pleine de grâces... une Adèle Villiers peut-être! Car je ne te cache pas, Carl, qu'il n'y a que les filles d'Albion qui puissent avoir le courage de répondre à tes avances, en fait de jeunes et jolies femmes du moins! Celle-ci signe : *Marie*. Très-bien! c'est le nom à la mode; l'écriture est fine et un peu tremblée : cela pourrait bien venir d'un cœur jeune, ardent et aventureux. Quel parfum béni de violettes! il y a du bon là dedans; nous n'en trouverons pas beaucoup comme celle-là.

Fritz mit à part l'épître remarquée, en prit à la fois plusieurs autres, les inspecta rapidement et dédaigneusement, et dit :

— Antiquités! vieilleries! J'ai la main malheureuse! ou plutôt cela vient à l'appui de ce que je disais tout à l'heure; tu deviendras la proie d'une atroce vieille fille, Carl!

— Tu m'accables par tes sinistres pronostics! murmura Carl d'une voix découragée.

— Pronostics n'est pas le mot! tu devrais dire *certitude;* et si tu n'avais pas agi si étourdiment, si tu m'avais fait l'honneur de me consulter, je t'aurais arrêté sur le bord de l'abîme, — et tu n'en serais pas à cette heure où tu en es...

Digitized by Google

— Je ne suis pas et je ne veux pas être de ton avis, ami Fritz.

— Que tu ne veuilles pas en être maintenant, cela ne m'étonne pas. Une fois engagé dans une fausse voie, on s'entête, on marche en aveugle, on se fait illusion, on refuse de voir... Mais qu'avec ton bon sens et ta perspicacité naturelle tu n'en sois pas arrivé de prime abord et de toi-même où je vais te ramener malgré toi, c'est ce qui m'étonne infiniment. A quoi t'attends-tu donc, malheureux?

— Parbleu! dit Carl impatienté, mes exigences ne sont pas grandes; je ne souhaite que de tomber en partage à une femme ordinaire, à une femme comme il y en a tant...

— Tu es adorable avec tes femmes ordinaires! mais, mon vieux, ce sont précisément celles-là qui ne se soucient pas de toi. Les femmes comme il y en a tant se marient tous les jours; elles trouvent dix maris pour un et n'auront jamais besoin du moindre de tes numéros : l'immense majorité de ceux-ci sera prise, — je me trompe, est malheureusement déjà prise, — par le rebut du sexe féminin...

— Fritz! tu es un démon; je ne veux plus t'entendre, tu me rendras fou...

— Il n'y a que la vérité qui blesse, Carl! Encore une fois, comment n'as-tu pas prévu que ton appel ne serait entendu que des femmes incomprises, dédaignées, et qui n'ont ni dans la jeunesse, ni dans la beauté, ni dans la fortune, un espoir d'arriver au mariage par la voie usitée? Bien heureux encore si tu ne tombes pas en partage à quelque Ariane abandonnée qui t'aura choisi comme piédestal de réhabilitation!...

— Ah! s'écria Carl, il ne manquerait plus que cela !

— Prie le ciel qu'il n'en soit rien, mon pauvre ami! je n'oserais pas en répondre. Je suis sûr qu'il y a dans l'impassible froideur officielle de ces lettres bien des passions avortées, bien des romans brusquement interrompus et dont on espère te charger de faire le prosaïque dénoûment...

— Dans quel guêpier me suis-je jeté! s'écria naïvement Carl.

— Je t'y prends, répliqua Fritz avec vivacité; tu abondes involontairement dans mon sens; mais je ne me contente pas d'un élan spontané; puisque tu m'y as provoqué, je veux te faire une conviction...

— Jamais, dit Carl; jamais je n'avouerai que je suis convaincu. Tu dois comprendre, Fritz, que si une idée aussi désolante s'emparait sérieusement de moi, j'en mourrais!

— Je ne comprends pas cela du tout! Tu seras vexé, tu enrageras, tu te diras que tu es le plus infortuné des hommes, tu maudiras l'existence, tu rêveras harpies et chimères, mais tout cela aura son temps! Un jour, tu penseras aux quatre cent mille thalers; — peu à peu cette idée empiétera sur l'autre, que tu feras d'ailleurs tous tes efforts pour étouffer; — tu calculeras les compensations que te donnera la fortune, et, qui sait? peut-être en arriveras-tu à te dire que c'est là le côté qui t'a réellement séduit, comme je suis tenté de le croire dès maintenant.

— Oh! Fritz, me connais-tu si peu que tu puisses prêter à mes actions un motif aussi vil?...

— Pas si vil, Carl! et si je voulais me rappeler ce que tu me dis un certain soir à *l'Éperon d'or*, je retrouverais l'expression d'une aspiration très-vive vers la richesse... La femme n'était, ce soir-là pour toi, si j'ai bonne mémoire, qu'un accessoire occupant une place très-secondaire, qu'un accompagnement obligé...

Carl se dit intérieurement que Fritz avait raison, et ne répondit pas.

— Eh bien! aujourd'hui il s'agit pour toi de faire provision de courage afin d'accepter tel quel cet accessoire inévitable si tu tiens à conserver le principal : mais je répète, pour te consoler,

Digitized by Google

que ce principal a un mérite infini à mes yeux et peut faire passer sur bien des choses...

— Je ne m'en consolerai jamais, ami Fritz!

— On dit toujours cela, Carl, et on finit aussi toujours par se consoler outre mesure. J'ai connu un homme qui aimait une jeune fille à l'adoration; celle-ci mourut; lui ne voulut pas lui survivre et se brûla la cervelle. Mais il se manqua, et après de longues souffrances revint à la vie. Il était encore fort triste de la mort de sa bien-aimée, mais il ne fit aucune tentative nouvelle pour la rejoindre; la première lui avait suffi. Peu à peu le douloureux souvenir s'effaça, disparut; il reprit goût à l'existence, et ayant rencontré dans un bal une femme charmante, il lui fit la cour et finit par l'épouser en lui jurant de l'aimer toujours. Cette femme mourut peu après. Lui se maria encore deux fois en répétant les mêmes promesses d'amour éternel, et néanmoins il survécut parfaitement à ces épouses successives. Il parvint même à un âge très-avancé et racontait souvent, sans que cela lui brisât le cœur le moins du monde, l'histoire de ses quatre amours. Moi-même je la lui ai entendu dire la veille du jour où il mourut d'une indigestion de truffes qu'il aimait beaucoup. Ceci est pour te prouver, Carl, qu'on se console de tout.

— Tu me cites là une exception monstrueuse, dit Carl, et jamais je ne ressemblerai à cet homme dont tu parles.

—J'avoue qu'il y a peu d'analogie entre vous. Ta position est loin d'être aussi désespérée que la sienne au début, attendu que tu n'aimes pas le moins du monde celle qui sera ta femme, qu'il est probable que tu ne l'aimeras jamais, et que, le cas échéant qu'elle mourût, tu ne penserais pas à te brûler la cervelle. Je reconnais aussi que l'apprentissage qu'elle te fera faire du joug conjugal sera tel, selon toute apparence, que tu ne seras pas tenté de le reprendre de gaieté de cœur une fois que tu en seras débarrassé. Enfin, je sais parfaitement que tu n'aimes pas les truffes!...

— Prends garde, Fritz, tes plaisanteries...

— Allons, Carl, ne fais pas le méchant! je t'ai fait voir jusqu'ici le mauvais côté de ta spéculation; je vais tâcher de te calmer en te montrant le revers de la médaille...

— Voyons! il est temps que tu en viennes là, car tu sembles te faire un malin plaisir de me torturer, et tu sais que je ne suis pas très-patient de ma nature...

— Je t'ai dit, reprit Fritz d'un ton froid et flegmatique, que, selon toute probabilité, ta femme ne sera ni jeune, ni jolie, ni spirituelle, ni... enfin, énumère toutes les perfections... je résume et complète mes motifs.

« 1° Une jolie femme ne manque jamais de trouver un mari; elle a sous la main de quoi choisir; elle ne cherche pas, on la recherche à l'envi...

» 2° Une femme d'esprit en a généralement assez pour harponner un conjoint; elle le choisit généralement bête pour plusieurs raisons. —Ton prospectus où tu dis que tu as de l'esprit, ce qui est vrai, détournera ce genre de femmes de prendre des numéros. Un autre motif les en empêchera; c'est que les femmes de haute intelligence considèrent souvent l'union conjugale comme un joug insupportable et se mettent même à faire des romans contre le mariage...

» 3° Enfin les jeunes filles, Carl, ne penseront pas à toi parce que, à part toute autre considération, elles ne lisent pas les journaux, ou, quand elles les lisent, elles n'abordent jamais que le feuilleton, et je ne sache pas qu'elles jettent même les yeux sur les annonces; elles n'ont ni capitaux à placer, ni maisons ni terres à acheter ou à vendre, ni...

— A la bonne heure! te voilà amusant du moins! interrompit Carl qui ne put s'empêcher de sourire de l'humoristique tirade du jeune homme.

Digitized by Google

— Or, ton prospectus se trouve à la quatrième page, poursuivit Fritz sans s'émouvoir. Maintenant que j'ai procédé par voie d'élimination, je me crois en droit de conclure selon mes prémisses que tu auras pour épouse légitime et forcée une vieille fille laide et acariâtre...

— Je vois bien, dit Carl, qu'il faudra m'y résigner.

— Je t'ai promis le revers de la médaille, j'y arrive! Tout bien pesé, ta spéculation a encore de très-grands avantages qui, à mes yeux, balancent et au delà ses inconvénients; c'est ce qui me déterminait tout à l'heure à m'offrir comme ton remplaçant. Je vais te déduire les premiers aussi méthodiquement que j'ai fait pour les seconds.

« 1° La fortune, source féconde de jouissances que tu pourras varier selon tes goûts.

» 2° Ta femme étant vieille et laide, tu te trouveras dispensé d'être jaloux.

» 3° Tu ne seras obligé de donner ni bals ni soirées, non plus que de conduire ta femme dans le monde, ce qui eût été pour toi une obligation dans le cas où elle eût été jeune et jolie...

» 4° Par suite tu t'épargneras des frais considérables. Au moyen de ces économies, tu achèteras beaucoup de niersteiner et d'autres vins excellents que je viendrai boire avec toi, ce qui sera un double ordre de jouissances combinées, attendu la complaisance toute particulière que je mettrai, comme je l'ai toujours fait, à te charmer par ma conversation.

» 5° Tu ne seras jamais tenté d'adresser des vers à ta femme.

» 6° Ton prospectus te réservant le droit de fumer, quand ta femme t'ennuiera tu pourras la planter là et te livrer à ce passe-temps; les thalers précités te permettront d'ailleurs de remplir surabondamment la seconde condition et d'acheter du tabac infiniment meilleur que celui-ci.

» 7° Enfin tu posséderas une collection unique, celle des autographes de la plupart des vieilles filles de l'Europe, et il te sera très-agréable de la parcourir de temps en temps. Tu pourras même la montrer un jour à M. de Balzac qui, j'en suis assuré, la verra avec beaucoup de plaisir. Ce sera pour toi une occasion de faire la connaissance de ce profond observateur à l'analyse duquel tu pourras soumettre le caractère de ta femme, s'il y avait dans ce caractère quelque repli qui t'inquiétât et dont tu voulusses savoir le contenu... »

Fritz se tut, vida son verre deux fois coup sur coup, et ralluma son chibouk.

— C'est égal, dit Carl, tous tes beaux discours ne font pas disparaître entièrement ce qu'il y a de pénible dans la position extrême où je me trouve acculé... et je renoncerais de grand cœur à une bonne partie de ces avantages que tu prônes si haut, pour en sortir avec les honneurs de la guerre...

— Il y avait un moyen bien simple d'arranger les choses à la satisfaction des deux parties, dit sentencieusement Fritz.

— Et quel était ce moyen? ô Fritz si perspicace!

— C'était de garder ton droit de résiliation comme tu l'as laissé à celle qui te gagnera. Ta liberté t'eût coûté deux cent mille thalers, mais ce n'eût pas été trop cher, vu qu'il t'en serait resté deux cent mille autres pour consolation...

— C'est vrai! s'écria Carl, j'ai fait là une bévue que je payerai peut-être bien davantage.

— Il ne m'est pas encore prouvé que ce soit une bévue, reprit Fritz ; comme il est acquis désormais que la majorité de tes actionnaires se compose de vieilles filles, je soupçonne que le *jeune homme charmant* pèse autant et même plus que les thalers dans les motifs qui les ont poussées à prendre des numéros, — et je doute que sans cette première partie du lot ton opération eût eu l'immense succès qui l'a couronnée...

Digitized by Google

— Tu pourrais bien avoir raison, dit Carl, et je me fais un peu l'effet d'un hameçon... La fatalité voulait que je fusse condamné...

— Pas du tout! dit Fritz, il te reste une ressource puissante pour échapper à ta femme si elle est par trop intolérable...

— Et c'est...? demanda Carl avec une vive curiosité.

— Parbleu! c'est de ne pas être *charmant* du tout, et de faire mentir le prospectus si bien que la vieille recule devant l'union...

— Bravo! s'écria Carl en battant joyeusement des mains : j'étais sûr, ami Fritz, qu'à force d'approfondir la situation ton esprit ingénieux finirait par trouver une porte de salut...

Carl serra avec effusion la main de son ami qui posa son chibouk éteint, se leva et dit :

— Nous ne sommes pas dignes de vivre, Carl! Comment peut-on rester enfermé dans une chambre quand il fait un aussi beau soleil. Prends des cigares et allons dans les champs. Il est impossible que nous n'y trouvions pas beaucoup de bonnes idées.

— Allons! dit Carl qui, selon la recommandation de Fritz, remplit son étui de cuir de Russie et le mit en poche.

Les deux amis s'en allèrent bras dessus, bras dessous.

VIII.

ÉGLOGUE.

Nous nous apercevons, à notre grand étonnement, que nous avons omis jusqu'ici de faire le portrait de Fritz : nous nous empressons de réparer cet oubli en déclarant qu'il a des yeux noirs très-ardents, de longs cheveux rejetés en arrière qui laissent à découvert un très-beau front, des moustaches fort respectables pour son âge, beaucoup de vivacité dans les mouvements et dans le débit, enfin l'habitude de marcher toujours d'un pas rapide et saccadé. Nous n'en dirons pas plus, parce que nous sommes convaincu que le lecteur intelligent a deviné tout cela depuis longtemps et bien d'autres choses encore, et qu'il en doit savoir sur le compte de Fritz tout aussi long que nous.

Carl et Fritz remontèrent la *rue de Magdebourg*. Le calme qui régnait dans la petite ville faisait merveille à voir, surtout pour celui qui avait été témoin de la fiévreuse agitation qui l'avait secouée si peu de temps auparavant. Il était environ six heures du soir : c'est le moment où les affaires sont terminées et où la fraîcheur de l'atmosphère invite à un doux *far-niente* qui délasse des travaux du jour. Les Würmchenois et Würmchenoises, très-casaniers de leur naturel, goûtent peu la promenade et ne se livrent que très-modérément à cet exercice : hommes et femmes préfèrent s'asseoir sur le banc qui touche à tous les seuils de la petite ville et qui y est un meuble aussi indispensable que le pot-au-feu. Les hommes fument en silence et contemplent, d'un air réfléchi, la maison en face; ils ouvrent rarement la bouche pour lâcher une brève et laconique

Digitized by Google

observation ou répondre au salut d'un passant ; — encore se bornent-ils, le plus souvent, à accomplir cet acte de politesse en soulevant simplement le bonnet de coton qui leur couvre le chef et qui est en grande faveur parmi eux. Les femmes, comme partout ailleurs, sont beaucoup moins silencieuses; elles font entre elles, d'une porte à l'autre, d'interminables conversations, tandis que les enfants jouent avec les chiens au milieu de la rue. En somme, toute ville capitale que soit Würmchen, on y respire je ne sais quel air patriarcal qui fait du bien à l'âme, — et l'étranger qui s'y aventurerait par un beau soir d'été comme celui dont nous parlons, s'abstiendrait difficilement de penser à l'âge d'or en voyant l'expression de bien-être et de contentement empreinte sur toutes les physionomies.

Si nos amis n'éprouvèrent pas ce sentiment, c'est que l'habitude blase sur les spectacles les plus beaux, et que, d'autre part, ils étaient sous l'influence de préoccupations trop graves et trop personnelles pour s'inquiéter beaucoup de ce qui se passait autour d'eux. Entraînés par une conversation vive et animée, ils atteignirent la *porte de Magdebourg* et s'enfoncèrent dans l'allée de tilleuls qui sert d'avenue à cette porte ; il y a partout des tilleuls en Allemagne ; seulement l'allée de Würmchen étant beaucoup moins longue que le boulevard de Berlin, Carl et Fritz l'eurent bientôt dépassée et se trouvèrent sur la chaussée dépourvue de toute espèce d'ombrage. Au mois de juillet, même à six heures du soir, les rayons de soleil sont encore très-ardents : les deux jeunes gens n'avaient pour s'en garantir que leur petite casquette à courte visière. — Aussi Fritz, se sentant la tête en feu, proposa-t-il à Carl de gagner l'abri d'une houblonnière qui s'étendait à quelques pas de la route.

Tout exigu que soit l'état de Gras-Würmchen, la nature ne s'en est pas moins mise en frais pour ce petit pays, et les environs de la capitale sont sinon fort pittoresques, du moins très-riants. Le sol, qui est très-fertile, fournit surabondamment aux besoins des habitants. Des blés dorés, qui commençaient déjà à tomber sous la faux des moissonneurs, ondoyaient jusqu'à l'horizon de droite formé de collines trop rapprochées pour que nous ayons le droit de dire qu'elles étaient bleuâtres, mais sur lesquelles s'étageaient des vignobles en lignes verdoyantes. Le raisin de ces vignes produit un vin pour lequel les Würmchenois professent une grande estime, mais nous devons à la vérité de déclarer que ce vin, que nous avons eu l'occasion de déguster, n'est pas bon et a un faux goût de cidre. Deux ou trois vergers et quelques arbres isolés accidentent seuls le coup d'œil assez monotone des blés dont nous avons parlé. Mais le côté opposé, la gauche de la chaussée, vers lequel s'étaient dirigés Carl et Fritz, est d'un aspect beaucoup plus varié. Aussi loin que s'étend la vue se groupent de riants massifs de verdure de toute teinte et de toute forme, du milieu desquels se détachent vivement le sommet fantastique de kiosques plus ou moins chinois, et le toit rouge de jolies petites maisons des champs, parmi lesquelles on distingue tout au dernier plan quatre tourelles rondes couvertes d'ardoise. Ces tourelles appartiennent au château de Würmchenthal, qui fut longtemps la propriété des aïeux du prince Jean, mais qui, par une de ces dures nécessités souvent imposées aux familles princières, s'est vu détaché, il y a un siècle environ, du patrimoine seigneurial et a passé, depuis lors, en diverses mains. M. d'Altenberg, riche seigneur de Berlin, en avait fait l'acquisition peu d'années auparavant, mais il était mort sans l'avoir jamais visité, et les Würmchenois sont si peu curieux qu'ils ne s'étaient pas même enquis du propriétaire qui lui avait succédé. Quoi qu'il en soit, la promenade qui conduit au château est la plus agréable de tout le territoire de Gras-Würmchen ; c'est ce qui nous fait espérer que le lecteur nous pardonnera de la lui faire faire en compagnie de Fritz et de Carl.

Digitized by Google

Nous sommes ennemi mortel du genre descriptif. L'abus des tableaux de la nature et autres trahit une pauvreté d'imagination et une impuissance d'invention dont nous serions désolé qu'on pût nous accuser; mais il y a un juste milieu en tout. Faire agir et parler ses personnages sans tracer le cadre dans lequel ils sont placés, produit à peu près l'impression que ressentiraient les spectateurs d'un théâtre plongé dans une profonde obscurité et qui ne feraient qu'entendre les acteurs sans les voir. Quelque intéressante que fût la pièce, ces spectateurs ne pourraient s'empêcher de désirer y voir clair, et de demander avec raison qu'on allumât les lustres. Nous donnons cette simple réflexion comme excuse des deux pages qui précèdent et des détails du même genre qui pourront se présenter naturellement sous notre plume dans la suite. Nous ajouterons que, lassé des scènes révolutionnaires que nous avons racontées jusqu'ici, une excursion pastorale nous fera du bien, — et nous osons compter que le lecteur sera de notre avis.

Au sortir de la houblonnière, Carl et Fritz suivirent une légère pente du terrain et s'enfoncèrent dans un petit chemin creux ombragé par d'épais taillis de coudriers dont les branches, qui se rejoignaient, ne laissaient qu'à peine entrevoir le ciel et filtrer de rares rayons du soleil couchant. Cette lumière dorée jetait de chaudes teintes sur la verdure douce et fraîche des talus qu'émaillaient les corolles d'azur, d'argent et d'or des humbles et modestes fleurs qui croissent à l'ombre des haies et des buissons; — de petits cris d'oiseaux qui s'endormaient se répondaient de loin en loin;—de gros scarabées bleuâtres volaient étourdiment autour des deux amis;—le grillon chantait à leurs pieds sa chanson mélancolique, et la brise du soir éveillait dans le feuillage au-dessus de leur tête ces voix mystérieuses et douces qui font penser à tant de choses. Il y a dans ces derniers bruits, dans ces murmures suprêmes de la nature et de la vie qui s'endort, un charme indicible qui porte l'âme au recueillement et à la rêverie. Carl et Fritz échappèrent moins que d'autres à cette influence; tous deux étaient d'une nature vive, poétique, impressionnable. Aussi, à mesure qu'ils avançaient sous l'arcade assombrie, leur conversation, tout à l'heure si animée, baissait-elle de ton et devenait-elle plus calme, plus posée, plus réfléchie. Peu à peu leurs idées prirent un autre cours; ils quittaient le monde réel pour entrer dans le domaine enchanté de l'idéal et de la fantaisie. Carl récita d'une voix expressive et accentuée l'admirable poëme de Schiller, *l'Idéal et la vie*, puis tous deux se turent absorbés par un même sentiment et poursuivirent leur promenade sans qu'aucune parole vînt troubler le vol de leur pensée. Ce silence fut long. Carl, qui marchait la tête penchée, releva enfin le front; il donna une brusque secousse à Fritz et tous deux s'arrêtèrent en même temps pétrifiés, immobiles comme deux statues. Ils voyaient s'avancer vers eux une adorable jeune fille. Elle marchait lentement, pensive, recueillie, le front doucement incliné sous l'aile de la méditation. Ses cheveux noirs nattés en bandeaux épais voilaient à demi la nacre azurée de ses tempes; une robe de barége vert pâle emprisonnait sa taille divine, suivait mollement les ondulations de sa démarche légère et gracieuse, et laissait après elle ce doux frôlement qui a fait battre si vivement tant de cœurs : d'une main, elle tenait négligemment un livre entr'ouvert; de l'autre, elle balançait une marguerite à demi effeuillée. Elle vint ainsi jusqu'à deux pas de nos amis qui étaient restés cloués à leur place. Alors elle rejeta gracieusement la tête en arrière et s'arrêta toute surprise et presque effrayée à la vue de Carl et de Fritz. Ses yeux, où le bleu du ciel se confondait avec le vert de mer, se fixèrent une seconde sur ceux de Carl; puis ils se voilèrent sous les franges soyeuses de leurs cils noirs, une teinte rosée colora ses joues; elle se retourna vivement et reprit d'un pas plus rapide le chemin qu'elle venait de suivre.

Digitized by Google

Carl la regarda s'éloigner, et fut quelques instants avant de se remettre de l'involontaire émotion que lui avait causée ce regard magnétique.

— Est-ce une fée? dit-il enfin à Fritz.

— Peut-être bien! répondit Fritz, mais il est possible aussi que ce soit un ange!

— Oui un ange! dit Carl d'une voix très-émue.

— Mais cela ne doit pas nous empêcher de nous assurer si ce n'est pas une femme! reprit Fritz.

— Allons! dit Carl en entraînant son ami au pas accéléré.

Pendant ce court colloque la jeune fille avait pris de l'avance, et sa silhouette commençait à disparaître, voilée par les ombres du crépuscule; mais Carl et Fritz marchaient vite, ils eurent bientôt regagné l'espace perdu. Alors, par une discrétion instinctive et qui agit en même temps sur tous deux, ils prirent une allure plus lente et la suivirent à une certaine distance. Lorsqu'ils atteignirent l'extrémité du sentier ils virent se dresser derrière les arbres du parc les tourelles gothiques du château de Würmchenthal. — Un petit ruisseau traversé par un pont rustique entourait le parc. La jeune fille franchit le pont d'un pas plus rapide encore, en entendant ces mots qu'entendirent aussi Carl et Fritz.

— Ah! c'est vous, mademoiselle Marie! je commençais à être tout inquiète...

Une voix douce et musicale y répondit; mais la brise emporta ses paroles qui ne parvinrent à l'oreille des deux amis que comme la plainte vague et harmonieuse de la harpe éolienne.

— Je crois que c'est une femme! dit Fritz.

— Et moi aussi! répliqua Carl.

Les deux amis reprirent le chemin de la ville en discourant sans interruption et avec beaucoup de vivacité sur la beauté de Marie, sur son rang et sur la famille à laquelle elle pouvait appartenir.

Léon Wocquier.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

SALON DE PARIS [1].

Paris, 2 août 1849.

A Monsieur le directeur de la REVUE DE BELGIQUE.

Je suis retourné au Salon quelques jours avant la fermeture, et j'ai classé à la campagne où je suis encore, les observations que j'ai faites, et mes souvenirs. — Je vous envoie ces notes qui compléteront ma première lettre; vos lecteurs me pardonneront, je l'espère, un retard occasionné par des circonstances entièrement indépendantes de ma volonté.

Lady Macbeth est évidemment le meilleur tableau du Salon, — c'est au moins le plus complet. — M. Muller appartient à cette école consciencieuse dont MM. Delaroche et Cogniet sont les premiers représentants, — école de réalistes avant tout : — là, rien de conventionnel, point de système, l'œuvre rend bien la scène telle qu'elle peut être ; — il est difficile de faire un tableau quand on ne s'écarte pas de ces conditions de réalité et de possibilité. A ce point de vue, *Lady Macbeth* est une œuvre réussie. La couleur est sobre sans exagération, elle est en harmonie avec la mélancolie du sujet; l'exécution est des plus larges et des plus savantes : étoffes, draperies, carnations, tout est fait en maître.

Muller — ainsi que Couture, — est élève de M. Delaroche; il y a eu longtemps entre eux une grande analogie d'exécution : — Couture est entré dans la grande voie des coloristes, — Muller est resté dans la route sobre et serrée du maître. Gardez-vous d'en conclure que Muller n'est pas coloriste. — Véronèse et Van Dyck ne sont-ils pas deux coloristes bien différents?

La critique peut atteindre sous quelques rapports le tableau de Muller. — Ainsi il semble qu'il y a un parti pris d'interposer entre les personnages et les fonds une vapeur qui les éloigne, ce qui

---

(1) V. Suprà, p. 108.

Digitized by Google

peut paraître une *ficelle*, — comme nous disons à l'atelier, — pour détacher le sujet principal. — La scène a paru à beaucoup de monde trop disposée pour *faire tableau* comme au théâtre, juste en face du spectateur et pour lui. — L'effet de la lampe dans les rideaux, est une réminiscence du *Tintoret* de Léon Cogniet. — Les gestes du médecin et de la suivante qui ne font qu'un groupe, sont un peu mélodramatiques, mais là était l'écueil, — car toute cette scène de Shakespeare est un fragment de drame, écrit pour le théâtre et qui ne peut être rendu que comme au théâtre.

La tête du médecin est d'un beau caractère, pleine de finesse et d'originalité. C'est presque un portrait, car nous croyons avoir reconnu notre ami Bellel. — La figure principale, Lady Macbeth, nous paraît irréprochable; le ton des carnations a bien toute la pâleur de l'épouvante sans aller jusqu'à la lividité du cadavre. Le mouvement des mains est plein de vérité et d'effort, — c'est la partie la mieux sentie, la plus réussie du tableau.

Muller est un jeune homme qui a à peine trente ans. C'est un des artistes qui promettent à l'école française de lui continuer sa supériorité. Nous avons vu dans son atelier une grande toile destinée à la bibliothèque de l'École de médecine, et représentant : *Pinel faisant enlever les fers aux pauvres fous, détenus dans les cabanons de Bicêtre.* Nous avons également remarqué l'esquisse d'un tableau destiné au Salon de 1850 : — *La charité se présentant au milieu d'une orgie.*

Nous avons omis de vous parler du tableau de M. Gleyre — *une Danse de Bacchantes;* — nous n'avons pas reconnu le talent du peintre de *la Barque du Soir* qui se trouve maintenant au musée du Luxembourg; de là notre oubli. — M. Gleyre a un peu changé de manière; il quitte l'école réaliste pour les œuvres de convention. — Bien qu'on trouve encore dans la *Danse de Bacchantes* un grand souvenir de la nature, il y a dans cette composition une certaine imitation du genre étrusque qui lui donne un caractère antique, mais qui la fait aussi ressembler à un pastiche des fresques de Pompeï.

Une des conditions de ce résultat, c'est l'absence de toute perspective aérienne, — puis les tons des draperies sont par trop tranchés et par trop simples. Mais le côté historique du tableau est du plus haut savoir : — les costumes, les coiffures, les accessoires et l'architecture indiquent une recherche et une exactitude historique excessivement remarquables. Nous demanderons cependant à M. Gleyre si des Bacchantes n'auraient pas choisi un lieu plus abrité et moins sauvage qu'une lande pierreuse et des rochers, pour leurs folles orgies. — Le dessin de ce tableau est très-soigné, plus peut-être comme contour que comme modelé. — La bacchante ivre, couchée à terre au premier plan, rappelle la *femme piquée par un serpent,* de Clésinger. C'est une des meilleures figures, pleine de vie, d'une belle couleur et qui semble n'avoir pas subi l'influence du ton brique qui distingue les chairs des autres prêtresses de Bacchus. — En somme si l'on accepte l'excentricité du sujet et de la tradition archéologique cherchée par M. Gleyre, — on reconnaîtra que la *Danse de Bacchantes* est une œuvre d'élite. Nous regrettons que ce tableau ait été retiré pendant la clôture nécessitée pour le changement des places.

Pendant que nous en sommes à réparer nos oublis, nous devons vous parler d'une belle page de M. Guermann-Bohn, — *Hamlet et Ophélia.* Si *Lady Macbeth* n'était pas au Salon, on aurait certes beaucoup parlé de ce tableau. Il a peut-être plus de franchise d'exécution que l'œuvre de Muller. — M. Guermann-Bohn est un des admirateurs de Van Dyck, — aussi son tableau est-il un bon tableau qui rappelle ce maître. Hamlet, vêtu de noir, est debout, appuyé sur le dossier de la chaise où est assise Ophélia; son regard, l'expression de sa physionomie ont un caractère de tristesse et de raillerie, qui rend plus sympathique encore la douleur résignée d'Ophélia. Le plus

Digitized by Google

grand reproche à faire à ce tableau, c'est de n'avoir pas été traité comme un tableau. — M. Guermann-Bohn semble avoir douté de lui-même. — Ses figures sont coupées par le cadre à la hauteur du genou, ce qui fait croire au premier abord à un cadre renfermant deux portraits historiques. Nous aurions voulu voir cette scène traitée entièrement, avec des fonds et des accessoires, — comme une scène historique. Ces observations du reste n'ôtent rien aux qualités de l'œuvre de M. Guermann-Bohn qui mérite une attention particulière.

Vous me demandez quelques notes sur M. Guffens. Son *Rouget de l'Isle improvisant la Marseillaise chez Diétrick* nous paraît empreint d'une trop grande exagération; — les poses des personnages sont un peu trop théâtrales. Il y a certes beaucoup d'action dans cette scène, mais généralement les mouvements manquent de noblesse et de dignité, — cependant ce tableau est arrangé avec beaucoup d'art et d'intelligence.

La figure de Rouget de l'Isle est pleine de patriotisme et d'inspiration. — Malheureusement la fiancée qui se trouve au clavecin est loin d'être réussie. Cette belle jeune fille devrait, elle aussi, être inspirée par l'hymne qu'elle accompagne ; elle paraît au contraire frappée d'épouvante.—La peinture de M. Guffens est un peu mince; c'est du reste le défaut habituel de ceux qui exécutent facilement et du premier coup. La couleur est assez harmonieuse; l'exécution seulement est un peu molle et on voudrait voir un peu plus de variété dans les plis des vêtements qui semblent tous être de la même étoffe.

M. Decaisne ne progresse pas. C'est toujours la même exécution, la même couleur, on dirait presque le même tableau. Toutes les œuvres de M. Decaisne se ressemblent. Cette année il n'a exposé que deux petites toiles; la plus importante représenté *Raphaël visitant pour la dernière fois son atelier*.—Certes, M. Decaisne n'est plus un élève, et ce serait manquer de bonne foi que de ne pas reconnaître les qualités d'étude et de savoir de ses œuvres, mais il est impossible de ne pas lui demander de chercher à ne pas faire toujours des tableaux avec le même effet, les mêmes tons, les mêmes personnages. Ses œuvres appartiennent décidément trop à la même famille. — Son petit tableau de la *dernière visite de Raphaël à son atelier*, est traité avec toute l'habileté que nous lui connaissons, les figures sont délicatement peintes, les costumes pittoresques, élégants et historiques. M. Decaisne a peut-être trop de soin, ce qui donne un aspect froid à son exécution, pourtant très-habile.

Nous sommes bien en retard et cela ne doit pas cependant nous empêcher de vous dire à peu près toutes nos observations. M. Jalabert en est toujours au même point. C'est un homme de talent, mais pas un de ces talents d'une originalité vive, puissante. Rien chez lui ne paraît neuf; il semble qu'on ait vu beaucoup de peinture de ce genre. L'exposition de M. Jalabert n'a donc véritablement rien de bien intéressant.

Reprenons notre nomenclature des œuvres qui méritent encore une mention spéciale ou que nous avions oubliées. — L'exposition de M. Wyld attire l'attention des artistes par la qualité et la variété. — Tous les comptes-rendus citent avec éloge M. de Tournemine; nous ne croyons pas qu'il en sera encore longtemps ainsi, car la réputation de cet artiste est due en grande partie à un collaborateur dont la main est plus habile que la sienne et qui n'est pas disposé à lui continuer son concours. — M. Haffner a exposé plusieurs tableaux d'une couleur remarquable, mais dont le plus grand défaut est de tourner au noir à force de chercher la vigueur. — N'oublions pas plusieurs beaux portraits de femmes par Louis Boulanger. Ces portraits ont été retirés au milieu du Salon. Nous en avons revu deux; celui de M^me^ Victor Hugo, entre autres, est d'une magnifique

Digitized by Google

couleur et d'une large et simple facture. Ces portraits sont traités avec une ampleur et une facilité extraordinaires ; ils ont un aspect de fraîcheur qui est très-neuf.

Un portrait d'homme par M. Charles Chaplin a eu un succès tout spécial parmi les artistes.

Les esquisses de M. Besson — souvenirs du Giorgione, — rappellent assez bien la couleur du maître italien.

Le Styx, de M. Pils, est l'ouvrage d'un véritable poëte. M. Pils est un tout jeune homme, et c'est un penseur.

Mentionnons encore les œuvres de MM. Galimard dont les cartons et les compositions de vitraux et de décorations indiquent une grande et haute intelligence de la peinture murale jointe à un beau style, — Antigna qui excelle à reproduire les scènes de désolation populaire, — Etex, un peintre coloriste et sculpteur, — Maison qui a envoyé de Rome de gigantesques toiles qui méritent une certaine attention. Il est à regretter que les sujets soient si peu intéressants. Un des tableaux de M. Maison représente l'*Élévation du calice à la messe pontificale, le jour de Pâques, à St. Pierre de Rome.*

La *Mort de Rizzio*, de M. Laugée, est une petite composition fermement et soigneusement peinte, d'une ravissante couleur, et pleine d'entrain et de mouvement.

Plusieurs tableaux de genre, de M. Philippoteaux, sont destinés à la loterie des artistes de la rue Basse du Rempart.

M. Lepoittevin se montre toujours homme de talent, — toujours le même.

Les *Bergers chaldéens observant les astres*, par M. Frillié, voilà une des toiles les plus originales du Salon. Malheureusement, ce sujet a été traité en sculpture, l'an dernier, par Michaud. — Ceci n'ôte rien cependant aux qualités de la peinture de M. Frillié et à la vérité historique qui recommande son œuvre. L'effet de nuit claire est très-juste.

Une scène d'invasion en 1814, est un tableau recommandable. M. Hillemacher s'est inspiré d'un couplet de Béranger :

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas, vos yeux se sont ouverts !
C'était le clairon des barbares
Qui nous annonçait nos revers.
Dans le fracas des armes,
Sous nos murs en débris,
Vous mêliez à nos larmes
Votre premier souris.

M. Gendron a exposé une *Jeune chrétienne convertissant son fiancé.* — Citons aussi les petits portraits d'artistes dramatiques, par M. Eustache Lorsay ; — les chevaux de MM. Achille Giroux et Foussereau ; — une belle esquisse de M. Lessore qui cherche Véronèse ; — une ravissante traduction de Béranger, par M. Mazerolle, — *Une étoile qui file* ; — un excellent portrait d'homme de notre ami Guillemin, dont nous aurions dû parler plus tôt. Guillemin, dont vous connaissez le talent dans les petits tableaux de genre, — Guillemin fait de magnifiques portraits.

M. Louguet fera bien de renoncer à ses mauvais pastiches de Diaz.—La manière de M. Lazerges est froide et grise. — M. Joyant a peint une *Vue du grand canal à Venise* qui est très-belle. Nous voudrions admirer à l'Opéra une décoration représentant Venise, peinte par M. Joyant. Cette bonne fortune ne serait-elle pas possible ?

Digitized by Google

Enfin, pour terminer cette revue de la peinture, nous vous recommanderons de fines et charmantes études de paysage, par Daubigny.

Aux dessins, nous trouvons une belle copie de la *Joconde* de Leonardo da Vinci,—de même grandeur que l'original. — Ce dessin est destiné à être lithographié. — De charmantes têtes au crayon noir, par Gigoux, et un petit portrait de Paul Delaroche, dessiné par Buttura; la ressemblance atteint les limites du possible, je n'ai rien vu de modelé avec plus de finesse dans les demi-teintes. — Les aquarelles de M. Béthume, — un jeune paysagiste d'un bel avenir, — sont un peu trop habilement faites.

Dans les galeries consacrées aux statuaires, j'ai plus d'un oubli à réparer. J'ai traité un peu cavalièrement la sculpture qui, cette année, est bien supérieure à la peinture, en ce sens que l'ensemble des objets exposés est des plus satisfaisants et ne provoque pas les tristes réflexions que fait naître une visite aux galeries qui renferment les œuvres de nos peintres. Je vous ai parlé de la magnifique exposition de Préault, de la *Pénélope*, de M. Cavelier qui vient d'obtenir le prix de 4,000 francs, du *Printemps*, de Pradier, du *Descartes*, de M. de Nieuwerkerke, etc., je serais injuste si je passais sous silence un buste de femme, par l'auteur de la *Pénélope*, — les animaux de MM. Fremiet dont la *Famille de chats* attire particulièrement l'attention; — Mène qui gagne chaque année en largeur et en vérité; il a exposé plusieurs groupes en cire et un étalon barbe, en bronze, — et Lechesne, l'auteur de la frise de la Maison-Dorée, le plus habile sculpteur d'ornements que nous connaissions. Cet artiste éminent a sculpté, comme les années précédentes, des groupes d'oiseaux et d'animaux d'une merveilleuse perfection. *Une effraie défendant sa proie contre une belette*, — groupe en bois de chêne, — et *Douleur et combat*, — groupe en terre, — obtiennent un succès général. — M. Lechesne a voulu nous prouver que son talent peut s'attaquer, sans crainte d'échec, à des sujets plus importants. *Pendant le sommeil* est une grande composition en plâtre qui nous représente une jeune mère, se réveillant aux cris de son enfant qu'enlève un aigle aux ailes immenses. L'enfant et son sauvage ravisseur méritent tous nos éloges. On ne peut rien imaginer de plus majestueux, de plus terrible que le cruel oiseau de proie. Je voudrais voir sur le visage de la mère qui secoue le sommeil, une expression de terreur plus en rapport avec le sujet.

Citons encore *un chartreux en prière*, par M. Pascal, une *Bacchante*, de M. Jaley, qui traduit si délicatement l'adolescence féminine, et les modèles des groupes équestres destinés à décorer le pont d'Iéna. M. Feuchère a été chargé par le ministre de l'intérieur de représenter le *Cavalier arabe*, M. Daumas, le *Cavalier romain*. — Préault doit avoir commencé un troisième groupe — le *Cavalier gaulois*. J'allais oublier de vous dire que Préault a obtenu le second prix de 1,500 francs.

Un de vos compatriotes, M. Barthélemy Frison, de Tournay, a au Salon trois bustes, une composition importante, *L'art et la Science pleurant sur un tombeau*, et une *Statue en granit de Belgique*. Il y a de l'avenir dans ces divers ouvrages. M. Frison, — nous l'espérons, — tiendra toutes les promesses qu'il fait aujourd'hui.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les bustes sont plus nombreux que jamais. Le meilleur est incontestablement celui de M. Ledru-Rollin, par M. Garraud, le Phidias de la Montagne.

J'ai aussi remarqué un buste de Saint-Just par David (d'Angers), une *Bacchanale*, de M. Courtet, le groupe en bronze de Feuchère — *Daphnis et Chloé*, — la *Lesbie*, de M. Levêque, qui gagnera beaucoup à être exécutée en marbre, — les belles médailles de MM. Vauthier-Galle et Farochon,

Digitized by Google

— les *combats de cerfs* et les *chasses*, de M. Delabrierre, — un très-beau buste de femme par M. Boitel, — et l'esquisse en plâtre du *Rouget de l'Isle*, de M. Chambard.

Je ne puis mieux terminer ces notes qu'en vous faisant l'éloge de *La rosée*, ravissante statuette de M. de Nieuwerkerke. L'idée, la délicatesse, le style et la distinction de ce petit chef-d'œuvre font le plus grand honneur à l'auteur de la statue du *Taciturne*.

Nous avons passé vite, bien vite, mais si l'an prochain nous sommes encore ici, nous prendrons notre revanche, monsieur, et nous vous parlerons plus en détail des œuvres exposées. Nous prions vos lecteurs de nous pardonner d'avoir fait ce compte-rendu un peu au courant de la plume, — comme une espèce de catalogue, incomplet et sans ordre. Nous réparerons d'ailleurs autant que possible nos omissions en vous adressant quelques notes sur l'exposition spéciale des œuvres récompensées ou acquises par l'État.

A. Stasian.

Digitized by Google

SALON D'ANVERS [1].

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

A MM. Josef (2) Geefs, H. J. Legrelle *et* *** (3), *membres de la commission administrative de la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Anvers.*

Messieurs,

Le 3 septembre, il s'est passé au Salon d'Anvers une scène tellement inqualifiable que votre réputation, — universellement établie, — d'hommes de bonne compagnie, en serait singulièrement compromise si je ne me faisais un devoir de vous mettre sur la voie d'infernales machinations, en vous racontant avec la plus scrupuleuse exactitude le rôle étrange qu'on s'est permis de vous faire jouer.

Je vous ai trop souvent entendu citer comme des modèles de politesse, des types de distinction, — des merveilles de savoir-vivre; — trop de gens ont à se louer de votre urbanité, de l'exquise délicatesse de vos procédés, pour que je ne saisisse pas avec bonheur l'occasion de vous procurer les moyens de confondre les audacieux personnages qui ont tenté de vous enlever votre brillante

---

(1) Voyez page 126.

(2) Pour la troisième ou quatrième fois M. Geefs se décide à changer l'orthographe de son prénom. Après avoir écrit Joseph comme tout le monde, il a trouvé spirituel de se faire appeler *Iozef;* aujourd'hui le catalogue nous fait connaître une dernière modification. Dans quelques années, M. Geefs daignera peut-être se souvenir que jadis il parlait français, et il renoncera à se distinguer par des excentricités orthographiques.

(3) M*** est, nous assure-t-on, M. H. Conscience. — Nous ne reproduisons ici cette assertion que dans l'intérêt même de M. Conscience. S'il nous prouve qu'on l'accuse à tort, nous nous empresserons de faire connaître sa réclamation à nos lecteurs.

Digitized by Google

auréole, fatigués sans doute,—comme l'Athénien qui bannissait Aristide,—de vous entendre proclamer sans cesse la fine fleur des pois de la société anversoise.

Voici, messieurs, le trait plein de noirceur dont vous êtes les infortunées victimes :

Des artistes de premier ordre, venus de France, d'Angleterre et de Hollande, se trouvaient au Salon d'Anvers en compagnie d'un peintre belge justement célèbre, et d'un petit nombre d'amis intimes; ils étaient en tout une dizaine de personnes que beaucoup d'artistes seraient heureux d'avoir pour appréciateurs de leurs œuvres, — vous surtout, messieurs, qui recherchez avec tant d'empressement les conseils d'un public d'élite.

La cloche annonça l'heure de la fermeture. Ces messieurs, habitués des Salons de Paris, de Londres, de Bruxelles, de La Haye, etc., ne pouvaient se douter que les usages anversois fussent directement opposés aux coutumes établies dans toutes les grandes villes artistiques de l'Europe. Ils savaient parfaitement qu'au moment de la fermeture des Salons, les huissiers ont pour mission d'empêcher la foule de revenir sur ses pas, tout en laissant chaque spectateur se retirer lentement en examinant les toiles qui se trouvent sur son passage. Ils n'étaient pas venus de si loin, eux artistes, pour faire au Salon la simple promenade de badaud que fait tout campagnard à travers les rues de la capitale, en jetant çà et là des regards de convoitise aux colifichets étalés chez nos marchands de luxe; ils voulaient se rendre compte de chaque œuvre digne d'arrêter leurs regards, et ils croyaient pouvoir contenter largement leurs désirs, car ils avaient vu, peu de minutes auparavant, entrer d'autres personnes dont on n'avait sans doute pas reçu l'argent pour les mettre immédiatement dehors, ce qui ne se fait même pas chez les marchands dont nous venons de parler.

Cependant, un homme orné d'un brassard tricolore, s'adressa au cavalier qui accompagnait les dames que l'on venait d'introduire et les invita à vider les lieux, ce qu'il fit en langage de charretier (1), puis il vint souffler quelques mots à l'oreille des pompiers de service. — Les pompiers jouent un grand rôle, à Anvers, dans les solennités artistiques. — Deux de ces utiles gardiens de la propriété se précipitèrent aussitôt vers les artistes arrêtés alors devant *l'Attente* de Molyn, et saisissant l'un d'eux par les deux bras (*historique!*), ils lui dirent.....

Veuillez me permettre, Messieurs, de conserver aux allocutions des pompiers anversois l'énergique naïveté qui les distingue. Je vous dois la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. Le discours de l'un de ces fonctionnaires se réduisit à quatre mots : « *Allons, filez tout de suite!* » Il est vrai qu'un caporal sentant la nécessité d'expliquer les paroles un peu vagues de son camarade ajouta : « *Allez-vous nous ficher le camp ?* » Et comme nos visiteurs, surpris du laconisme inusité de cet exorde, étaient en train de dire aux agents égarés de la force publique toute leur façon de penser, ils virent apparaître un homme qui ressemblait, à s'y méprendre, à M. Josef Geefs lui-même, dont il avait emprunté méchamment le masque et la voix. Ce contrefacteur d'un nouveau genre, que nous dénonçons à M. Geefs avec toute l'indignation que doit nous inspirer un véritable faux en visage public, déclara aux artistes insultés que les pompiers de garde avaient exécuté ponctuellement ses ordres, — en ajoutant toutefois qu'il ne leur avait pas ordonné d'*empoigner*, mais d'*expulser!* — Nos artistes et leurs amis répliquèrent, comme on le pense bien, —

(1) Inutile de dire que les étrangères furent très-surprises de ces façons d'agir par trop primitives, et que le cavalier ne put se dispenser de donner à ce monsieur une leçon de politesse.

Digitized by Google

en rendant à César ce qui appartenait à César, c'est-à-dire en reportant à votre Sosie, monsieur Geefs, les justes expressions qu'ils avaient appliquées aux malencontreux pompiers, ses acolytes. Vous saurez gré, j'en suis sûr, à ces messieurs, d'avoir traité comme il le méritait l'ennemi qui se servait pour vous nuire d'aussi ténébreuses machinations.

Il ne faut pas oublier de vous dire, Messieurs, qu'un pseudo-Legrelle et un pseudo-Conscience accoururent au secours de l'audacieux mystificateur qui remplissait le rôle de M. Josef Geefs. Les nouveaux venus eurent l'aplomb de s'écrier que le malheur d'être empoigné n'était pas bien grand et que leur cher collègue avait eu cent fois raison de donner l'ordre de faire déguerpir les visiteurs, — lui qui était de *corvée* au Salon depuis dix heures du matin (*sic*)! — La plaisanterie prenait des proportions colossales, — il était temps d'y mettre fin, aussi la réponse ne se fit-elle pas attendre. Il fut dit à ces beaux sires que lorsqu'on était commissaire dans une exposition, on ne faisait pas une *corvée*, mais que l'on avait l'*honneur* de recevoir les visiteurs qui voulaient bien se présenter, et on eut soin d'ajouter que l'on était enchanté d'être venu à Anvers pour enseigner à ces mal appris ce que c'est que le savoir-vivre.

L'étranger et ses deux dames déclarèrent qu'ils ne se retireraient qu'après avoir tout vu; les artistes à qui on faisait les honneurs d'Anvers avec tant de cordialité, imitèrent cet exemple, et les commissaires de contrebande battirent en retraite, la mine déconfite, mais enchantés au fond du tour pendable qu'ils croyaient vous avoir joué, Messieurs. Il paraît qu'ils ont été bien près d'atteindre leur but, car ce ne fut qu'après mûres réflexions et après s'être dit que jamais vous ne compromettriez ainsi votre dignité et votre vieille réputation de courtoisie, que l'on découvrit la fourberie que je vous dévoile. Tout cela cependant n'a pas laissé que de donner aux artistes français, anglais et hollandais, une assez fâcheuse idée de la manière dont on exerce l'hospitalité dans la patrie de Van Dyck et de Teniers.

Je crois de l'honneur des écrivains belges, Messieurs, de réparer autant que possible l'affront que l'on a osé vous faire en jouant à vos dépens cette méchante comédie, et j'espère que vous verrez dans la dédicace de ce compte-rendu un procédé délicat pour vous prouver la haute estime et la profonde admiration qu'on ne cessera d'avoir pour vous en dépit de tous les mystificateurs passés, présents et à venir.

Quant à ces mauvais plaisants, il me semble que la meilleure de toutes les vengeances, — si vous les découvrez, Messieurs, — consisterait à leur faire cadeau à chacun d'un exemplaire du *Manuel de la civilité puérile et honnête*, par M. l'abbé Gautier.

Agréez, Messieurs, l'assurance de mon respect. T. D.

II.

MM. G. Wappers, N. Dekeyser, E. Slingeneyer, Ch. Verlat, Ed. Hamman, J. Lies, F. Bouvy, E. Verboeckhoven, C. Hubner, M. de Pignerolle, L. Duveau et E. Hillemaker.

Les hommes qui se posent modestement à Anvers en chefs d'école, en continuateurs de Rubens et de Van Dyck,—deux maîtres qu'ils ne comprennent même pas, leur peinture en est une preuve

Digitized by Google

irrécusable, — ont depuis plusieurs années jugé prudent de déserter toutes les expositions; — comme ils ne pouvaient échapper à l'arrêt de leur conscience qui les avertissait de la fragilité d'une renommée due à des réclames monstrueuses et à ces mille et une roueries auxquelles a recours une camaraderie dévouée lorsqu'il s'agit de duper les badauds et de faire passer à leurs yeux pour de grands génies, pour des demi-dieux, quelques idoles d'argile; — comme ils savaient parfaitement que l'on avait abusé en leur honneur et gloire de l'ignorance du public, et qu'ils voyaient, hélas! que l'éducation artistique de ce terrible juge ne tarderait pas à prendre des développements beaucoup trop rapides à leur gré, ils s'enfuirent en toute hâte dans leur atelier où ils se renfermèrent avec leurs précieux lauriers de contrebande, — jurant bien de n'en sortir que lorsqu'ils ne pourraient s'en dispenser, c'est-à-dire tous les trois ans, lors de l'exposition d'Anvers, qui devint ainsi leur Calvaire. — Ils ont tenu parole; mais leur résolution, — si sage qu'elle fût en apparence, — n'en eut pas moins de très-tristes résultats pour leur amour-propre, qui par malheur est loin d'être à l'unisson de leur mérite réel. — Lorsqu'ils furent obligés d'exposer chez eux, on avait eu le temps de les oublier, eux et les bruyants coryphées qui les avait portés aux nues. Les visiteurs qui se rendirent à Anvers, se trouvèrent être des juges et non des fanatiques; ils allaient examiner les œuvres de ces messieurs, les louer si elles étaient dignes d'éloges, en faire bonne justice si elles ne répondaient pas à tout ce que l'on était en droit d'exiger de gens dont on avait entendu célébrer les débuts avec tant de fracas. On s'attendait à quelque toile magistrale : la déception fut amère. Dans les premiers temps toutefois on fit preuve d'une extrême indulgence, on cacha même les pénibles impressions que l'on avait ressenties à la vue de ces compositions d'une nullité désespérante, où les qualités se perdaient au milieu d'un chaos de défauts de tout genre; on ajourna tout jugement à un prochain Salon, espérant que cette fois les maîtres se montreraient dignes de ce nom et prouveraient victorieusement que leurs derniers tableaux étaient des erreurs de leur génie. Hélas ! ils devaient perdre partie et revanche ! — Bien plus, des écoliers, de simples débutants étaient appelés à les éclipser; — les promesses de ces jeunes gens, leurs travaux, — incomplets sous mille rapports, — avaient une valeur bien autrement sérieuse que les tristes productions que l'on osait encore nous présenter comme des chefs-d'œuvres, — car ils étaient une véritable protestation contre les maîtres; ils prouvaient qu'il y avait à Anvers de jeunes intelligences heureusement douées, des natures d'élite qui, bien dirigées, feraient honneur à leur pays, mais il fallait les arracher sans retard à l'influence délétère des hommes qui s'intitulaient, avec une modestie toujours croissante, les régénérateurs de l'art flamand. Quelques-uns comprirent qu'ils couraient à leur perte, que leurs brillantes qualités céderaient bientôt la place aux vices caractéristiques de l'école, s'ils n'avaient le courage de s'arracher eux-mêmes à ce séjour funeste. Ils partirent; M. Hamman fut des premiers à prendre cette heureuse résolution ; il se rendit en France. Nous devons à cette fuite intelligente le *Vésale,* cette œuvre élevée, cette belle peinture si justement admirée au dernier Salon de Bruxelles. Il est probable que, si le jeune artiste avait eu moins de caractère, moins d'énergie, la Belgique aurait compté un grand homme de plus de la force de MM. tel et tel, que je pourrais nommer, — on a l'embarras du choix, — et il est au moins certain que M. Hamman, au lieu de peindre ses *Étudiants espagnols,* sa *Lecture pantagruélique,* son *Vésale,* nous aurait donné une série de merveilles inférieures à certain *Siége d'Ostende* dont il est le premier à faire bon marché. Il est vrai qu'il y aurait gagné les éloges de tous les intelligents personnages qui le traitent aujourd'hui de haut en bas, et qui trouvent des critiques assez complaisants pour leur servir niaisement d'écho, — et tout cela parce que *Luther dans sa famille*

Digitized by Google

est un mauvais tableau, — pour M. Hamman bien entendu, — car si vous comparez cette œuvre aux dix-neuf vingtièmes des toiles et des panneaux que l'on encense, — à moins d'une évidente mauvaise foi, d'une inqualifiable partialité, vous êtes obligé de convenir que le *Luther* de M. Hamman est un des *bons* tableaux de genre du Salon d'Anvers, et cependant je suis le premier à déclarer que, pris dans son ensemble, il est indigne de l'auteur de *Vésale*. — Je ne retrouve point là l'élévation de pensée, la distinction habituelle à M. Hamman : Luther et sa femme me déplaisent fort; le célèbre réformateur est commun au possible; — peu m'importe qu'il soit laid, mais je le veux intelligent; — je ne serais également pas fâché de pouvoir louer la correction du dessin qui est souvent d'une grande négligence; — mais je prétends qu'ici à côté de la critique, quelque sévère qu'elle doive être, il faut encore réserver une large place à l'éloge. Combien y a-t-il de tableaux à Anvers qui soient plus largement, plus solidement peints? Avez-vous à me citer beaucoup de peintres plus réellement coloristes? — Qu'en pensent MM. Wappers et Dekeyser? — Quel est enfin celui d'entre vous qui exécuterait avec autant de talent les deux enfants qui chantent et ce ravissant bambin étendu à terre, occupé à regarder les miniatures d'une Bible? — Tâchez donc d'être justes, et ne profitez pas du jour où M. Hamman se montre une fois par hasard inférieur à lui-même pour lui jeter la pierre et lui faire expier son heureuse désertion. Vous aurez beau dire et beau faire, vos journaux auront beau afficher une hypocrite affliction sur ce qu'ils appellent la chute de M. Hamman, notre compatriote n'en est pas moins déjà un des artistes dont nous ayons le plus sujet de nous enorgueillir, et lorsqu'il nous reviendra de Paris, il prendra tout naturellement place au premier rang, là où l'on a voulu vous placer et d'où vous êtes tombés depuis longtemps, impuissants à vous y maintenir. — Le peintre de *Montaigne enfant* et de *Vésale* est à peine entré dans la carrière et il a déjà remporté assez de victoires pour pouvoir subir sans honte une défaite. — Nous voudrions pouvoir en dire autant de ses superbes prédécesseurs. — Si grand que soit le talent d'un homme, il doit lui arriver plus d'une fois de se tromper; — chacun a ses mauvais jours. Si nous sommes sans pitié pour les réputations usurpées, nous savons aussi qu'il est de notre devoir de nous montrer indulgent envers ces natures brillantes et généreuses, envers ces organisations d'élite qui promettent et tiennent tout ce que nous a promis et tenu M. Hamman. Pour de pareils artistes, une défaite — résultat d'une heure de découragement ou de faiblesse, — est une obligation de remporter bientôt une revanche éclatante; ils ne succombent que pour se relever plus glorieusement. Aussi sommes-nous sans crainte sur l'avenir de M. Hamman. Retiré dans son atelier, il travaille sérieusement à un tableau dont le sujet est tiré de la vie du chancelier de l'Hospital, et qui doit servir de pendant à son *Vésale*. Nous attendons impatiemment cette nouvelle composition, certain d'avoir à applaudir une œuvre supérieure.

On n'a pas été plus juste pour M. Lies que pour M. Hamman. Il est vrai que sous certains rapports, la chute de M. Lies est très-grande, et qu'il est même de toute impossibilité de reconnaître la main du peintre de *l'Embarcadère* dans *Blonde, brune et noire, fantaisie* des plus malheureuses, et surtout dans les *Portraits de famille,* tableau détestable que nous devons frapper d'un blâme sans restriction; — on y cherche vainement cet esprit, cette élégance, cette distinction, cette harmonie, qui ont valu à M. Lies un si légitime succès au dernier Salon de Bruxelles. — Nous avons de profondes sympathies pour le talent de M. Lies, aussi n'hésitons-nous pas à lui faire rude guerre, quand il s'égare pour ainsi dire à plaisir. Il eût voulu peindre deux mauvais tableaux qu'il n'y eût certes pas plus déplorablement réussi. Mais faut-il en conclure que M. Lies soit à

Digitized by Google

jamais perdu? doit-on désespérer de son avenir? est-il surtout permis de mettre, — comme nous l'avons entendu faire, — sur le compte du hasard ses premiers succès? — Est-ce là de la loyauté? — On oublie donc que M. Lies a à Anvers son *Christophe Colomb*, œuvre incomplète, il est vrai, et qui prête beaucoup plus à la critique qu'aucun des tableaux exposés par l'artiste dans la capitale, mais qui ne révèle pas moins, sous plus d'un rapport, un progrès réel. — Les personnages sont trop entassés les uns sur les autres; il n'y pas assez d'air entre eux; les ombres n'ont pas de transparence; M. Lies a poussé au noir jusqu'à l'excès; enfin la figure de Colomb qui explique son projet de découverte à Ferdinand-le-Catholique et à Isabelle de Castille, manque de caractère; rien ne révèle l'homme de génie. — De tous ces défauts le plus sérieux, celui sur lequel nous appelons principalement l'attention de M. Lies, c'est cette tendance au noir qui peut lui devenir funeste s'il ne revient en toute hâte aux tons blonds, pleins de finesse et de transparence, qui distinguaient la peinture de *l'Embarcadère*. — Quelques parties du *Colomb* sont largement peintes, et certains tons sont d'une grande richesse: — nous citerons comme exemple la robe rouge d'un des personnages placés au premier plan. Bien que nous devions applaudir à ce progrès partiel, nous ne pouvons cacher à M. Lies que nous préférons à cet éclat, l'harmonie élégante et vraie de la délicieuse composition dont nous avons, l'année dernière, — proclamé avant tous l'incontestable mérite. — Nous avons vu avec plaisir dans le *Colomb* que le dessin est toujours l'objet d'un soin particulier; cela nous surprend d'autant plus agréablement qu'en général les artistes anversois ne sont pas coutumiers du fait. — Les contours cependant sont arrêtés avec trop de sécheresse, surtout dans les deux *erreurs* du jeune artiste. — Nous dirons un dernier mot à M. Lies: — nous critiquons ses œuvres, — l'impartialité nous y oblige, — mais nous ne l'attaquons pas, parce que nous avons toujours foi dans son talent, parce qu'avec une organisation comme la sienne, on peut s'égarer un instant, mais on ne reste pas longtemps aveuglé, on prête l'oreille à des avertissements bienveillants, et on n'hésite pas à retourner sur ses pas pour rentrer dans la voie de ses premiers succès.

Une profonde ignorance ou une insigne mauvaise foi peut seule faire accuser M. Bouvy de rester stationnaire; ses progrès sont incontestables; — cela n'a pas empêché quelques doctes Aristarques de morigéner M. Bouvy de la belle façon et de le renvoyer à son *Gil Blas se rendant à l'université de Salamanque*. — Certes le tableau que nous avons vu à Bruxelles ne manquait pas de mérite, et nous n'avons pas hésité à reconnaître les qualités remarquables que révélait cette œuvre; mais les défauts étaient nombreux; M. Bouvy l'a bien compris et il a travaillé sans relâche. Aujourd'hui nous le retrouvons avec une manière plus ferme, une touche plus large; nous le retrouvons débarrassé de ces bienheureux tons jaunes dont la plupart des Anversois se montrent si prodigues sous prétexte de lumière. C'est là une métamorphose à laquelle nous ne pouvons assez applaudir. — Le nouveau tableau de M. Bouvy, — *la Bibliothèque de Don Quichotte*, — est heureusement composé; le sujet est bien compris, bien étudié; les expressions sont variées. Maître Nicolas le barbier, le curé qui examine les précieux bouquins, la nièce de l'ingénieux hidalgo, et sa respectable gouvernante qui jette par les fenêtres ces fameux livres de chevalerie dont l'acquisition avait nécessité la vente de plusieurs arpents de bonnes terres, — forment un ensemble des plus agréables et qui dénote un esprit observateur. — La nièce du chevalier de la Triste Figure, n'a pas précisément le type espagnol; nous la voudrions aussi un peu moins formée, un peu plus enfant. Cervantès dit qu'elle n'avait pas vingt ans. M. Bouvy nous objectera peut-être qu'en Espagne les jeunes filles de dix-huit ans n'ont pas

Digitized by Google

plus l'air enfant que nos femmes de vingt-cinq; — nous ne le nierons pas, mais nous croyons que cette grande jeunesse formerait un heureux contraste avec les cheveux blancs du licencié et le visage parcheminé de la duègne. — Nous avons dit quels progrès nous avions remarqué dans l'exécution, nous devons ajouter, — pour faire la part de la critique, — que les ombres ne sont pas assez claires; on les désirerait plus transparentes; certaines parties sont un peu poussées au noir, et le dessin n'est pas toujours pur. — En somme *la Bibliothèque de Don Quichotte* est une œuvre distinguée. M. Bouvy est dans une bonne voie; il a de la persévérance; le choix d'un sujet n'est pas pour lui chose légère; il étudie, il lit beaucoup — et avec fruit, ce qui est plus rare. Ses tendances littéraires ne sauraient être assez encouragées; il est à désirer que M. Bouvy fasse des prosélytes et que bientôt les artistes, ses camarades, partagent ses goûts. — Nous le lui avons déjà dit l'an dernier: il est homme d'esprit; — il comprendra donc, nous n'en doutons pas, qu'il aurait tort de s'inquiéter de l'injustice dont il est aujourd'hui victime.

Mais nous voilà bien loin des chefs de l'école: MM. Hamman, Lies et Bouvy nous les ont presque fait oublier; — le lecteur nous pardonnera, nous l'espérons, cette longue digression; il est assez naturel que nous soyons entraîné à nous occuper des artistes d'avenir au détriment de ceux dont l'avenir nous apparaît aussi stérile que le présent.

Les expositions se sont succédées, et le public surpris a marché de déception en déception. Chaque fois cependant il est retourné à Anvers avec le secret espoir de pouvoir enfin remplacer le blâme par l'éloge; mais on s'est pour ainsi dire entêté à lui prouver qu'on est atteint d'un mal incurable. Les dispositions les plus bienveillantes ne sont nécessairement pas éternelles; elles se sont évanouies en présence de cette obstination à ne pas renoncer à un système faux et mortel. Aujourd'hui les maîtres anversois ont affaire à des juges qu'ils se sont en quelque sorte aliénés de parti pris, et ils sont destinés à s'entendre dire la vérité, — toute la vérité, sans détour, sans ménagements. Après s'être enivrés d'un encens épais, après avoir prêté une oreille avide aux louanges hyperboliques d'une coterie intéressée à leur élever un piédestal, il leur faut vider jusqu'à la lie l'amère calice de la critique, et ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes. Lors de leurs débuts, lorsqu'ils étaient dans toute la force de la jeunesse, lorsqu'ils avaient l'énergie nécessaire pour se corriger de leurs défauts, qu'ont-ils fait si ce n'est avancer résolument dans la voie où ils devaient se perdre, voie où les attendaient ces triomphes éphémères qu'ils paient si chèrement aujourd'hui! — Ils avaient sous les yeux les chefs-d'œuvres des Rubens, des Van Dyck, des Jordaens, des Teniers, qui les avertissaient qu'ils faisaient fausse route; mais dans leur orgueil insensé ils ne daignaient pas même les consulter, et il résulte de la marche qu'ils ont suivie, que le premier venu — s'il a un peu le sentiment de la nature, du beau, du vrai, — est en droit de leur dénier tout talent sérieux. Il n'est pas une de leurs œuvres qui ne soit conventionnelle, et leur plus cruel supplice est, sans contredit, de voir leurs disciples être les premiers à s'en apercevoir et leur délivrer un brevet d'impuissance, en désertant l'atelier du maître ou en abandonnant sa manière pour ne suivre que leurs propres inspirations, — car on doit être juste envers la jeune génération: chaque jour son jugement se forme, se développe; — la vérité lui apparaît enfin; — elle reconnaît qu'il est temps de rompre avec un système dans lequel se sont vainement débattus des hommes de mérite qui tous, sans exception, ont fini par succomber.

M. Wappers est le chef officiel de l'école d'Anvers; — directeur de l'académie, il ne doit pas seulement être jugé dans ses œuvres mais aussi dans celles de ses disciples. On a à lui demander compte des jeunes intelligences qu'il s'est chargé de guider, et il faut déplorer sincèrement sa pré-

Digitized by Google

sence à la tête de l'école si les faits démontrent qu'elle a été plus pernicieuse qu'utile. — A cet égard, le doute est impossible. Les concours sont là ; personne n'ignore leurs résultats ; chacun sait que depuis longtemps les élèves de l'académie d'Anvers marchent de défaites en défaites. Cela est si vrai que la presse s'en est émue : — *Le Précurseur* et *l'Indépendance* ont, — il y a deux ou trois ans à peine, — vivement attaqué la direction désastreuse de M. Wappers ; ces journaux ont fait observer avec raison que l'énorme subside, alloué par le gouvernement, devait être retiré du moment où il n'était pas plus profitable à l'Art ; ils n'ont pas caché que le mal venait de M. Wappers dont la retraite leur paraissait indispensable. — Il va sans dire que le gouvernement ne s'est pas même occupé de l'affaire et que M. Wappers est plus que jamais en place. — Qu'on ne nous objecte pas que l'on peut être un peintre de génie et être incapable de former un bon élève. La réponse ne serait pas sérieuse. Ingres, Delaroche, Scheffer, Robert-Fleury et cent autres, — bien qu'on ne les ait pas affublés d'un titre, — leurs œuvres sont les meilleures lettres de noblesse, — et qu'ils ne soient pas chamarrés de cordons, — ont un mérite un peu moins contestable que celui de M. le baron Wappers, — on voudra bien nous l'accorder. On peut ne pas aimer leur talent, mais il est impossible de le nier, — trop de glorieux disciples marchent sur leurs traces, protestations vivantes contre quiconque douterait de leur génie ou oserait les proclamer incapables de communiquer le feu sacré qui les anime.

Comme chef d'école, M. Wappers est donc condamné sans appel. Il en est de même comme peintre d'histoire (1). C'est un peintre de genre historique et rien de plus ; il faut ajouter que c'est un peintre incomplet si jamais il en fut. — M. Wappers lui-même l'a compris ; sa dernière toile en est une preuve irrécusable ; il a positivement travaillé et il a fait certains progrès ; il dessine enfin ! — nous sommes heureux de pouvoir le constater. Mais ne demandez pas autre chose à son tableau ; on y trouve des parties bien dessinées, mais rien de plus, rien, absolument rien.

Figurez-vous une femme aux cheveux couleur-chocolat au lait ; — c'est un genre de chevelure pour lequel nous engageons l'artiste à demander un brevet d'invention ; — cette femme qui a des yeux en émail gros bleu, est étendue sur un lit de repos, placé près d'une colonne cannelée parfaitement incompréhensible et d'un goût ridicule ; — le haut en est blanc, et la base est ornée de moulures jaunes ; cela produit un effet charmant. Au dessus du lit et contre cette gracieuse colonne est attachée une draperie rouge aux mille et un plis dont quelques-uns forment des W très-réjouissants à voir.

La femme aux yeux d'émail, n'a pas de jambes ; — sur ses jambes, — pardon, je me trompe, à la place où devraient être ses jambes est assise une belle jeune fille élégamment dessinée, gracieusement posée, et d'un caractère bien italien. Comme elle appartient à une forte race, il est probable que son poids aura écrasé les jambes de sa compagne, ce qui justifie leur absence. — Au pied du lit où sont couchées les deux femmes, un jeune homme est assis sur un coussin, le corps couché à son tour sur la charmante italienne ; sa position est même assez excentrique ; il y a surtout un certain morceau de bras gauche qui s'égare d'une façon un peu trop hardie. — S'il faut

---

(1) Avons-nous besoin de rappeler que chargé d'exécuter un tableau pour Versailles, M. Wappers s'est vainement battu les flancs pour s'élever à la hauteur des toiles les plus modestes qui encombrent le palais de Louis XIV ? Faut-il redire ici que reconnaissant son impuissance, l'artiste que les aveugles seuls appellent encore le chef de l'école flamande, n'a pas osé exposer sa *Prise de Rhodes* au Louvre ?

Digitized by Google

en croire le livret, ce dernier personnage qui, la bouche béante et le regard perdu dans les W du fameux rideau rouge, a l'air de bâiller aux corneilles, — ne serait autre que Boccace, l'élégant et très-léger auteur du *Décaméron*. — Quant à la jeune fille, dont les pieds et les mains sont dessinés avec beaucoup de soin, il faudrait l'appeler Fiametta, et la belle à la chevelure chocolat au lait serait, — d'après M. Wappers, — Jeanne de Naples elle-même. — Au fait, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? — Cette scène n'a aucun sens quelconque; elle ne se distingue que par l'absence de toute expression, de tout sentiment, de tout caractère, de toute pensée. C'est le *nec plus ultrà* de la nullité. — Ce manque d'idées, cette impuissance intellectuelle expliquent parfaitement comment il se fait que M. Wappers n'a jamais pu et ne pourra jamais former des élèves un peu distingués. — Il ne faut, par conséquent, chercher dans une toile de cet artiste que des qualités matérielles. Sous ce rapport, *Boccace chez Jeanne de Naples* laisse encore passablement à désirer. Il y a beaucoup de *couleurs* dans ce tableau; on y retrouve l'arc-en-ciel tout entier, — mais il n'y a pas de *coloris*. — Les tons verts, bleus, lilas, rouges, oranges, jaunes, bruns, blancs, gris, noirs et chocolat y forment un assemblage criard qui ressemble assez bien à l'effet produit par une carte d'échantillons; — il serait difficile de rien imaginer de moins harmonieux. — Les chairs, — surtout celles de la princesse et de Boccace, — manquent de morbidesse; — il n'y a pas un ton qui ait de la transparence; tout est lourd et heurté. — Fiametta, — la meilleure figure du tableau, la seule qui mérite d'être louée, — regarde le spectateur, tandis que Jeanne ne regarde rien avec ses grands yeux de porcelaine. — Pour que Fiametta fût irréprochable, il faudrait cependant que son cou fût un peu plus correctement attaché et sa joue gauche réduite de moitié. En compensation, Boccace a les mains beaucoup trop petites et son bras gauche a sans doute subi quelque opération qui lui a donné des proportions lilliputiennes. — Le linge des deux femmes manque de légèreté, de souplesse. — Enfin, pour couronner l'œuvre, les fonds qui représentent le Vésuve et le golfe de Naples, sont en désaccord complet avec le reste du tableau éclairé par un soleil tropical. Ces fonds sont gris, sombres, désolés; on dirait qu'il y pleut à torrents.

Tous ces défauts qui ne sont que trop réels, n'empêchent pas quelques enthousiastes *quand même*, derniers débris d'une coterie mourante, de s'écrier que M. Wappers a exposé un fort beau tableau parce qu'on y voit des mains et des pieds bien dessinés; — quant à nous, nous n'hésitons pas à déclarer que c'est un mauvais tableau quoiqu'on y remarque des pieds et des mains exécutés avec talent et quelques hardis coups de brosse. C'est tout ce que nous avons à en dire de flatteur, car, avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons pardonner les taches de toute espèce qui abondent dans cette composition, en faveur de quelques parties traitées avec habileté.

Si nous avons été obligé de nous montrer sévère envers M. Wappers, à plus forte raison ne pouvons-nous ménager M. Dekeyser. On cherche en vain la trace d'une pensée dans *Boccace chez Jeanne de Naples*, mais au moins quelques qualités d'exécution méritent des éloges; il y a enfin quelque chose dans cette œuvre; — le *Dévouement de Corneille Sneyssone*, par M. Dekeyser, c'est le néant. Il n'y a pas de mot pour rendre la pénible impression produite par cette pauvre bataille dont les guerriers échangent méthodiquement des coups comme dans les combats réglés du Cirque Olympique, en ayant bien soin de ne pas se faire de mal et en prenant de superbes poses mélodramatiques. On dirait le tableau final d'une pièce moyen-âge montée par les Franconi. Il n'y manque que les flammes de Bengale. — Désireux de rester complétement fidèle aux traditions du Cirque, M. Dekeyser a placé dans un coin de sa toile, — à droite, — un cheval qui saute au-dessus d'un groupe de cavaliers, exercice périlleux auquel les coursiers parfaitement dressés osent seuls

Digitized by Google

se livrer. Ce brave cheval exécute un tour d'autant plus extraordinaire que pour justifier la position que lui a donnée l'artiste, il franchit non-seulement les chevaliers bourguignons qui chargent sur le pont, mais encore la rivière qui coule sous ce pont.

Tout cela est proprement dessiné, proprement enluminé; on dirait une lithographie coloriée de M. Victor Adam. Cela n'est pas si fort que les vignettes anglaises de Cattermole qui dessine moins proprement, mais qui possède en revanche l'art d'animer ses personnages. — Dans l'intérêt de M. Dekeyser, nous ne parlons pas de la couleur, malgré un bien joli petit ton lie de vin agréablement répandu sur toute la composition.

Il y a au Salon d'Anvers deux tableaux d'écoles entièrement opposées, *Moretta et Bionda,* par M. de Pignerolle, de Paris, et *l'Image du soldat,* par M. Hubner, de Dusseldorf. M. le baron Wappers et M. Dekeyser feront sagement de les étudier, surtout le tableau de M. de Pignerolle. Cette large et vigoureuse peinture est incontestablement ce qu'il y a de plus remarquable à Anvers comme puissance du faire, comme richesse de tons. Voilà enfin de la chair; on sent que la vie circule dans les veines de ces deux femmes; c'est bien là l'Italie et sa nature ardente. — Les linges, les étoffes sont brossés de main de maître.—Nous n'avons que deux observations à adresser à M. de Pignerolle : les mains de Moretta ne sont pas d'un dessin irréprochable, et nous pensons que l'effet du tableau serait plus heureux encore si au lieu d'être dans l'ombre cette figure qui occupe le premier plan était entièrement éclairée. — Un *Jeune pâtre Napolitain* est une étude originale, mais trop peu importante pour figurer à une exposition.

M. Hubner est bien loin de M. de Pignerolle sous le rapport de la finesse, de la distinction, de l'élégance; il ne cherche pas à plaire, il se contente d'être vrai. Il a vu un beau jour deux paysannes allemandes regardant tout simplement une image représentant un soldat prussien, et il a peint ses deux paysannes telles qu'il les a vues. M. Hubner est un matérialiste, il ne vous le cache pas; il s'occupe fort peu de la pensée, c'est vous dire qu'il ne pourra jamais nous compter au nombre de ses partisans enthousiastes; mais nous rendons pleine justice à son remarquable talent : on n'est pas plus prosaïquement vrai. — *La Fenaison* est un paysage animé par de charmantes petites figures; l'aspect général est du vert le plus pur; on se souvient involontairement des célèbres omelettes aux fines herbes du rapin Oscar, le Pylade de Jérôme Paturot. Mais quand on examine attentivement cette peinture, on y retrouve ce cachet de vérité que M. Hubner imprime à tout ce qu'il fait; on est obligé, — malgré l'aspect désagréable du coloris, — de reconnaître que c'est bien là une prairie récemment fauchée.—Nous croyons cependant que les tableaux de genre de M. Hubner auront toujours plus de succès que ses paysages.

Deux artistes français, MM. Duveau et Hillemaker, n'ont guères à se louer de la place qu'occupent leurs toiles; on a eu soin de leur assigner le dernier rang, tandis qu'on accordait les honneurs de la rampe aux chefs-d'œuvre de M. Battaille et de la dynastie Braekeleer. La réputation de M. Duveau, le grand succès que sa *Peste d'Elliant* vient d'obtenir à Paris, auraient dû engager les organisateurs de l'exposition à se montrer plus hospitaliers. Il est vrai que *François Flamand dans son atelier* n'est pas un des bons tableaux du peintre français; les charmants bambins que modelait notre Duquesnoy, sont un sujet trop riant pour le mâle talent de M. Duveau à qui il faut des scènes sauvages et désolées. Il y a cependant dans la toile envoyée à Anvers des parties brossées en maître et qui méritent d'être étudiées.

Les Joueurs d'osselets, à Naples, par M. Hillemaker, nous ont rappelé la manière de Gérôme. Le coloris est terne, mais le dessin est fort remarquable. Il y a beaucoup de caractère dans ces

Digitized by Google

deux jeunes lazzarone; ils ont ce grand air de vérité que l'on admire dans la belle statue de Rude, — *le Pêcheur à la tortue.*

MM. Slingeneyer et Verlat sont deux peintres anversois qui, — l'un et l'autre heureusement doués, — sont cependant arrivés à des résultats bien différents. — On n'a pas oublié l'heureux début de M. Verlat, — *Le Tintoret donnant une leçon de dessin à sa fille;* c'était l'œuvre d'une intelligence distinguée, d'un artiste d'avenir. Malheureusement M. Verlat, au lieu de suivre ses propres inspirations, s'enrôla sous la bannière des matérialistes, dont il prit bientôt les innombrables défauts. Le Salon de Bruxelles fut pour lui l'occasion d'un rude échec; — nous le disons à regret, M. Verlat n'est pas plus heureux à Anvers. — Il a fait des progrès, mais dans sa mauvaise manière; il n'y a aujourd'hui de salut possible pour lui que dans une rupture immédiate avec l'école d'Anvers. Nous lui savons de brillantes qualités; nous tenons à le compter un jour parmi les artistes sérieux dont le pays a réellement le droit d'être fier, aussi l'engageons-nous vivement à partir pour Paris et à aller demander une place dans l'atelier de Paul Delaroche,— par exemple,— un maître chez qui il ne tardera pas à oublier le système fatal dans lequel il se débat aujourd'hui et qui doit infailliblement le conduire à sa perte.

M. Verlat a à Anvers une *Étude de Syrien,* sèche et dure; — cette figure semble être taillée dans du bois de rose; il n'y a aucune transparence dans les chairs; — *Jésus-Christ trahi par Judas,* grande composition sans dignité, sans élévation; tous les personnages sont d'un rouge féroce, et les tons noirs ont été prodigués pour les ombres; — un *Chien du mont Saint-Bernard, portrait* de grandeur naturelle; la tête n'est pas fort heureusement attachée, et, — en présence des premiers plans qui sont brûlés par le soleil des tropiques, — il est impossible de s'expliquer la présence des glaciers qui servent de fond à cette toile. Ce chien est cependant assez largement brossé; nous voudrions pouvoir en dire autant du malencontreux *Lévrier,*— plus que jamais de grandeur naturelle, — exposé par M. Eugène Verboeckhoven. Cela est d'un faire mesquin, d'un aspect plein de froideur.— Quant aux *Loups se disputant la proie,* M. Verlat les avait exposés à Bruxelles, et nous en avons déjà parlé l'année dernière.

M. Slingeneyer a mieux compris ses intérêts; il a prêté l'oreille à la critique ; il a reconnu combien étaient justes les observations qu'on lui adressait de toutes parts à propos de sa *Bataille de Lépante.* — Il a quitté Anvers et est venu s'installer à Bruxelles où il a immédiatement mis à profit les conseils qu'on venait de lui donner; il n'a pas hésité à apporter quelques modifications à sa grande toile destinée au palais de la Nation. — Aujourd'hui il se présente à ses juges avec une œuvre nouvelle qui, comparée à la *Bataille de Lépante,* doit, malgré de nombreux défauts, être regardée comme une revanche. — *L'épisode de la Saint-Barthélemy* est composé d'une manière plus raisonnable, plus sage; ce n'est plus ce désordre, cette absence d'unité que l'on a si justement critiqués. Ce que l'on doit cette fois reprocher à M. Slingeneyer, c'est le manque d'originalité, c'est l'incorrection du dessin. Le manque d'originalité, parce qu'il est évident que M. Slingeneyer s'est inspiré de Robert Fleury et de Gallait; — l'attitude de la femme dont la poitrine est fort bien peinte, rappelle un peu trop la *Jane Shore;* il n'est pas jusqu'à cette draperie d'un ton olivâtre qui ne soit une fidèle réminiscence de l'héroïne du tableau français. — Quant à l'effet de lumière obtenu au moyen d'une lanterne placée auprès d'un enfant — assez étrangement abrité sous un pan du manteau de son père,— on peut, sans se tromper, dire que le jeune artiste n'y aurait pas songé s'il n'avait été préoccupé par le souvenir du *comte d'Egmont* et de *la Tentation;* — on s'explique d'autant plus difficilement la recherche d'un pareil effet, que le groupe

Digitized by Google

principal est éclairé de manière à ne pas laisser supposer que cette scène se passe la nuit.

Le seigneur huguenot semble succomber sous le poids du corps de sa femme ; ses jambes plient sous le faix, et il est certain qu'à l'arrivée des assassins il sera dans l'impossibilité de se défendre. Le dessin des jambes de la femme n'est pas plus heureux, on les cherche vainement. M. Slingeneyer a besoin de faire des études de raccourci. — Sous le rapport du dessin, le serviteur placé au dernier plan est incontestablement la figure la plus irréprochable.

Nous engageons M. Slingeneyer à ne pas se laisser rebuter par le travail continuel que nécessite l'heureuse transformation qui commence à se faire dans son talent; il a mis le pied dans la bonne voie, qu'il continue à y marcher hardiment ; — sa palette est riche, il a de grandes qualités, c'est à lui à prouver qu'il sait les employer dignement.

Quoiqu'on en dise, Anvers veut se *désencroûter;* — la jeunesse a levé l'étendard de la révolte; elle ne veut pas être solidaire des déplorables erreurs de l'école matérialiste. Pour s'en convaincre, il suffit de visiter quelques ateliers ; vous y trouverez des jeunes gens animés d'un saint enthousiasme,— vertu qui devient chaque jour plus rare dans ce siècle prosaïque;— ils vous montreront des études remarquables, des projets de tableau où l'esprit domine, — vous allez vous récrier; rien cependant n'est plus vrai :—la jeune génération lit beaucoup et elle se donne la peine de réfléchir ; — il paraît que ses devanciers n'en faisaient pas autant.

T. Decamps.

(*Le troisième et dernier article paraîtra dans la prochaine livraison*)

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE MUSICALE.

Après quatre mois de repos et de vacances, le théâtre de la Monnaie vient de rouvrir ses portes. C'est déjà la saison d'hiver qui commence, et il semble, en vérité, que les froids autans et les pluies glaciales n'attendaient que ce signal pour hâter leur retour trois fois béni par les directeurs — ces ennemis des belles soirées d'été. Prenons-en notre parti : le soleil se cache — allumons le lustre et la rampe ; les feuilles jaunies se détachent et tombent — Philastre nous conduira dans ses forêts de toile peinte qu'un coup de brosse sait faire reverdir ; les oiseaux des bois vont se taire — appelons à nous leurs rivaux brevetés et diplômés par le Conservatoire — sans garantie du gouvernement. Après tout, la symphonie héroïque vaut bien la symphonie pastorale, les tapis de mousse et les dômes de verdure ne doivent faire dédaigner ni une bonne stalle d'orchestre ni une salle bien close et bien chaude. Chaque chose a son temps, chaque temps ses plaisirs. — E SEMPRE BENE. — Vive Pangloss et l'optimisme !

Que ne pouvons-nous étendre cette doctrine consolante à ce pauvre *Gastibelza*, et répéter que tout est pour le mieux dans le meilleur des opéras !

Bizarre destinée que celle de ce fou de Tolède ! Simple *guitare* poétique et naïve échappée à la verve un peu tourmentée de Victor Hugo, la triste ballade acquiert sous la mélodie colorée de Monpou une célébrité que les chanteurs et les orgues de Barbarie ont bientôt portée des salons aux carrefours. MM. Dennery et Cormon, ces Campistrons du genre dont Joseph Bouchardy était le Corneille, s'avisent de tailler notre chasseur en mélodrame — croyant que ce qui ne peut plus être chanté, on le dit. Le théâtre de la Gaieté n'est pas de l'avis de ces messieurs et le *Gastibelza*, passé à l'état d'ours méconnu, va dormir dans leur portefeuille jusqu'au jour où la lyre aux abois d'un pensionnaire de Rome laissera exhaler devant M. Dennery ses plaintes amères. Un livret ! — ma part future de royauté pour un livret ! — s'écrie M. Maillard, et M. Dennery, toujours bon prince, lui dit en clignant de l'œil à son compère Cormon : « Jeune homme, j'ai votre affaire. — Prenez mon ours, il est un peu farouche, mais nous vous le dresserons ; il était un peu trop noir, mais l'âge, les chagrins et l'abandon l'auront fait grisonner. Dans huit jours vous aurez votre livret. »

Et c'est ainsi que M. Maillard se vit mettre sur les bras ce monstre difforme dont — nouveau Lagingeole — il devait faire l'éducation musicale pour divertir le bon public, Shahabaham indolent qui veut qu'on l'amuse sous peine du pal et du sifflet.

Nous retrouvons dans *Gastibelza* toutes les cordes de la petite guitare plaintive. Elles y sont toutes les six : l'homme à la carabine, le comte de Saldagne, l'anneau, dona Sabine, le roi d'Espagne et son beau neveu. Mais c'est à peine si en les joignant bout à bout et en y ajoutant quelques vieilles ficelles de mélodrame, — le niais à queue rouge, le père innocent

Digitized by Google

et persécuté, le vieux serviteur méchamment mis à mort par le traître, — c'est à peine si cette longue corde, grossièrement filée, peut suffire à monter la guitare devenue entre les mains de nos arrangeurs une monstruosité instrumentale d'une longueur de deux contre-basses et de trois actes interminables. Et tout cela pour donner une note, une seule note triste, froide, soporifique, une note dont Bilboquet lui-même ne pourrait s'enthousiasmer, malgré son ardente prédilection pour l'unisson dans toute sa simplicité native.

Puisque nous vous épargnons l'analyse du livret de *Gastibelza,* permettez-nous de vous raconter, en quelques mots, une petite histoire inédite.

Il y a quelques années, l'Académie française de Rome était en grande rumeur; on attendait les derniers lauréats du grand concours, et les vétérans s'apprêtaient, suivant l'usage, à fêter leurs nouveaux compagnons de travail et de plaisirs. Cette année-là, pourtant, les préparatifs étaient plus pompeux; sous l'impulsion active d'un lauréat musical — nommé Roger — les plus joyeuses fantaisies, les charges excentriques, les folles cavalcades s'organisaient de toutes parts. Peintres, architectes, sculpteurs, musiciens voulaient donner à cette réception un éclat inaccoutumé.

Quel est donc l'heureux vainqueur qui va monter si glorieusement au Capitole de l'école française? C'est Maillard — le futur auteur de *Gastibelza.* Et voici pourquoi Roger et ses amis apportent au cérémonial traditionnel de si splendides perfectionnements. Deux ans avant cette époque — Maillard et Roger étaient en loge; c'étaient même les seuls candidats sérieux de la joute musicale. Maillard venait de terminer sa cantate; il rencontre son compagnon de captivité dans le jardin qui leur sert de préau; Roger est désespéré, son œuvre lui paraît détestable, il ne veut pas l'achever, et, dans un accès de découragement, il l'a déchirée pour renoncer à la lutte. Maillard lui reproche ce découragement honteux, jette un coup d'œil sur la partition lacérée, y reconnaît des qualités brillantes, et après avoir fait promettre à son concurrent d'attendre jusqu'au lendemain pour exécuter sa résolution désespérée, il emporte le manuscrit, rapproche les lambeaux déchirés, et passe une nuit entière à écrire les dernières pages de la cantate. Roger fut proclamé premier grand-prix de composition musicale, et ce n'est que l'année suivante que Maillard obtint enfin la couronne qu'il avait généreusement placée sur le front de son rival.

Si cette anecdote, dont nous garantissons l'authenticité, ne prouve pas que M. Maillard soit un grand musicien, elle révèle au moins que les bons sentiments de confraternité artistique ne sont pas entièrement éteints. Le fait est d'ailleurs assez rare pour mériter d'être signalé.

M. Maillard est une exception à la règle générale qui veut que les prix de Rome admis aux honneurs de la représentation aient atteint la quarantaine. Paris compte dans son sein douze ou quinze *jeunes compositeurs* dont le front se dépouille ou grisonne en attendant un livret d'opéra. Les plus heureux ont enfin obtenu ce livret, la musique en est faite depuis longtemps, mais longtemps encore ils attendront le jour tant désiré de la mise en répétitions. C'est à la création du second théâtre lyrique que M. Maillard doit le bonheur peu commun accordé à sa très-jeune muse; l'Opéra-Comique l'eût certainement laissé frapper à ses portes pendant quelques dizaines d'années.

Nous voudrions pouvoir louer la partition de M. Maillard comme nous avons loué les nobles qualités de son âme. A parler franchement, *Gastibelza* annonce un homme de talent et d'avenir, mais l'auteur, qui montre parfois qu'il sait et qu'il pourrait faire de la bonne et consciencieuse musique, se laisse trop souvent entraîner par une déplorable facilité d'invention et d'exécution. Les réminiscences abondent sous cette plume qui accueille avec trop de complaisance les mélodies qui viennent lui demander asile. Hérold, Auber, Adam, Donizetti ont laissé de vives impressions dans l'esprit de M. Maillard, et ce que nous appelions tantôt de la facilité d'invention pourrait peut-être s'appeler de la mémoire. On voit aussi que M. Maillard connaît son orchestre, mais il ne le prouve pas souvent. L'uniformité des dessins, le parti pris de certains détails d'instrumentation, la surcharge d'ornements, les festons de flûte et les astragales de clarinette et de basson, font papilloter le coloris de l'orchestre de manière à fatiguer l'attention de l'auditeur.

La coupe de l'ouverture est un peu écourtée. Le chœur des chasseurs qui sert d'introduction, le trio de la *séduction* — le meilleur morceau de la partition sous le rapport de la facture, — le chœur de l'entrée du roi — ou plutôt — la reprise de ce chant par l'orchestre qui lui donne un cachet religieux motivé par la procession des jeunes filles, le duo de Gastibelza et de dona Sabine, où la mélodie de Monpou est amenée d'une manière très-remarquable, enfin le finale — italien par la forme et par les effets — donnent assez de valeur au premier acte. Au second, nous n'avons à citer que des couplets : la chanson à boire de Saldagne, la chanson du meunier, et les couplets dramatiques de Sabine. Nous pourrions aussi louer le chœur

Digitized by Google

des seigneurs, si nous n'avions déjà entendu et applaudi le chœur de *la Sirène* dont il est le descendant peu légitime. Le troisième acte débute encore par des couplets à deux voix qui rappellent trop les chansonnettes de M. Henrion ; nous aimons mieux la romance chantée par Gastibelza, qui se développe sur une charmante idée mélodique.

M. Maillard travaille en ce moment sur un livret qui lui a été donné par l'Opéra-Comique. Nous ne doutons pas qu'écrivant pour une scène plus importante que celle qui a vu son premier début, M. Maillard ne consacre à sa partition le travail sérieux et les soins qui font seuls une œuvre durable. Pour les artistes, M. Maillard est déjà placé au rang des hommes de talent, il faut que son second opéra lui assure aux yeux de tous cette position brillante et enviée.

Sous le rapport de l'exécution générale, de la mise en scène, nous n'avons que des éloges à adresser au théâtre de la Monnaie. Les chœurs et l'orchestre ont docilement obéi à la main qui les dirige. M. Montaubry — chose inattendue — s'est fait applaudir comme comédien jusque dans le dialogue en prose; M. Diguet a chanté le comte de Saldagne avec cet ensemble de qualités et de défauts qui constituent son talent, et M. Fromant, notre jeune trial, a eu un véritable succès dans les couplets du garde-moulin. Quant à Mme Muller, cette dame ne faisant pas partie de notre troupe lyrique, nous nous abstiendrons de porter sur elle un jugement que l'on pourrait trouver un peu sévère. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le peu de succès de *Gastibelza* peut en partie être attribué à l'insuffisance musicale et dramatique de dona Sabine.

Nous venons de parler de M. Diguet : cet artiste s'est rallié quelques sympathies dans *la Favorite*. Asthon de *Lucie* lui a été moins favorable et *Guillaume Tell* lui a fait gagner la partie. M. Diguet pourra être convenable, il ne sera jamais brillant. M. Octave a accompli ses trois débuts; il était admis d'avance, cela seul peut expliquer la froideur étrange du public à ces épreuves d'ordinaire si animées. Robert et Edgard ont cependant provoqué plus d'une fois de chaleureux bravos. Les débuts de M. Brémond — la première basse — ont été interrompus par une indisposition. Le public les a interrompus de nouveau et avec assez de justice.

Pour employer une formule consacrée, nous dirons que Mlle Julien est rentrée aux acclamations d'un public idolâtre ! Nos lecteurs connaissent toute l'admiration qne nous avons toujours témoignée pour les brillantes qualités de Mlle Julien, mais ils savent aussi que nous ne lui avons jamais pardonné ses incroyables aberrations musicales, ni ses ridicules prétentions à un dramatique faux et grotesque. Mlle Julien ne semble pas avoir changé ; nous maintiendrons notre dire. Le public a aussi conservé ses traditions enthousiastes ; chanteuse et spectateurs se sont témoigné le plaisir qu'ils avaient à se revoir en criant chacun à qui mieux mieux.

Mlle Dubignon a été moins heureuse. Quelques sifflets ont protesté contre les applaudissements qui saluaient son retour. On nous a dit que cet accueil peu galant s'adressait, non à la danseuse, mais à l'artiste qui s'était montrée naguère mauvaise camarade en refusant son concours à l'association des artistes.

Mme Dorval a été sifflée à son apparition dans *Gastibelza*. Les opposants demandaient que cette dame fût obligée de débuter dans le grand opéra. Il y a là — à notre avis — une grande erreur. Le grand opéra ne comporte pas dans son cadre l'emploi de dugazon. Le rôle du page des *Huguenots* est un rôle de seconde chanteuse à roulades que les directeurs de province ont annexé au répertoire de la dugazon. Si la dugazon est insuffisante, — et nous n'avons jamais caché que pour nous Mme Dorval accusait cette insuffisance d'une manière incontestable, — exigez que la seconde chanteuse aborde ce rôle qui lui revient de droit, aussi bien que l'Isolier du *comte Ory*. — Vous allez me dire que Mme Cornélis est incapable de chanter ces rôles : c'est là que je vous attendais, pour vous dire que je suis tout à fait de votre avis. Voilà la chanteuse dont il fallait exiger les débuts dans le grand opéra dont elle double les deux titulaires. Un arrêté communal, que nous croyons trop absolu, a puni la maladresse de l'opposition, et Mme Cornélis nous reste sur les bras ; mais il reste aussi la douce consolation de pouvoir la siffler chaque fois qu'elle chantera faux, et l'occasion ne manquera pas.

— Nous avons entendu, hier, à la séance de l'Académie royale (classe des beaux-arts), la cantate qui a valu à M. Stadtfeld le grand prix de composition musicale. Nous regrettons que le défaut de temps et d'espace ne nous permette pas de donner ici une analyse complète de cette œuvre remarquable.

Le poëme lyrique de M. Gaucet est plus développé que les morceaux de concours que l'on confie ordinairement aux jeunes musiciens ; aussi la cantate de M. Stadtfeld a-t-elle presque l'étendue d'un acte d'opéra.

Voici le texte dont M. Gaucet fait précéder son poëme. Nos lecteurs verront que ce cadre était à la fois dramatique et musical.

Digitized by Google

« Fabius avait craint d'attaquer les colonnes carthaginoises ; Varron avait perdu la sanglante bataille de Cannes ; les deux Scipion étaient morts » en combattant, et, du sein de Capoue, Annibal » faisait trembler Rome. C'est alors que le dernier » des Scipion, plus tard surnommé *l'Africain*, fit un » songe, dit le poëte Silius Italicus, qui décida des » destinées de Rome : la Vertu et la Volupté lui apparurent, se disputant, en quelque sorte, la vie » future de ce jeune patricien, exposé aux séductions qui devaient bientôt corrompre les principes » austères de la république. En s'éveillant, Scipion, » subjugué par la voix toute puissante de la Vertu, » déplore son inaction, se met à la tête de l'armée, » défait Annibal et sauve Rome. »

La première scène débute par une courte introduction instrumentale à laquelle succède un chœur de femmes bien rhythmé. Scipion s'arrache des bras de ses maîtresses, il descend les degrés de son palais étincelant des feux de l'orgie. Le jour paraît : un charmant travail d'orchestre développe avec une sobriété louable un de ces levers de soleil — début obligé de toutes les cantates passées et futures. — La romance de Scipion se distingue par un bon sentiment mélodique. Le second couplet est traité en récits mesurés pour la voix pendant que l'orchestre reprend le thème en le colorant avec beaucoup de tact et de goût.

A la seconde scène, Scipion a succombé à la fatigue : il s'endort, et bientôt la Vertu et la Volupté viennent livrer son âme à cet éternel et terrible combat du Bien et du Mal. Le début de ce duo est ce que nous aimons le moins de la partition de M Stadtfeld. Nous devons reconnaître que la coupe du poëme permettait difficilement d'employer là une facture où la mélodie eût tenu une plus large place. M. Stadtfeld a traité cette partie du duo en récits, et il en résulte un peu de froideur et de vide. L'allure du morceau se relève à l'ensemble attaqué par les deux voix, et surtout au moment où la Volupté chante les plaisirs de la danse, de l'ivresse et de l'amour.

Scipion s'éveille, et, après une invocation pleine de largeur et de noblesse, et des fanfares brillantes écrites avec une verve et une audace des plus heureuses, — un chœur de guerriers romains vient jeter dans l'âme de Scipion l'ardeur et l'impatience des combats.

Nous reprocherons au début de cet air l'éclat de l'orchestre, qui étouffe sous le bruit des cuivres les premières phrases du chant. Le motif principal — *En avant! soldats* — est plein de couleur et d'énergie. Le bruit des harpes se fait entendre, les cris de l'orgie reviennent ébranler la valeureuse résolution du héros, mais il triomphe bientôt de cette faiblesse et reprend avec énergie son cri de guerre et de victoire. Un finale brillant et fougueux termine cette scène lyrique avec beaucoup d'éclat et de puissance.

Nous n'avons plus à répéter ici tout ce que nous avons déjà dit du talent de M. Stadtfeld ; ce talent est surtout remarquable dans le travail de l'orchestre, et l'ouverture que le jeune compositeur nous a fait entendre dans cette séance pourrait être signée avec honneur par un maître expérimenté. L'étude des voix et de leur caractère, une préoccupation plus sérieuse de l'élément mélodique, et surtout — nous le répétons — de l'élément vocal, voilà les points sur lesquels l'attention de M. Stadtfeld doit se porter. Les voyages que le lauréat va bientôt faire en France et en Italie exerceront une heureuse influence sur son talent déjà si mûr et si complet. M. Stadtfeld est destiné à briller au premier rang de nos compositeurs ; nous en avons pour garants, son ardeur pour le travail, son activité infatigable, et son amour pour un art qui lui a déjà valu, à l'âge de vingt-trois ans, des succès éclatants et légitimes.

24 Septembre.

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

Dans l'intérêt des artistes belges, nous faisons connaître les conditions d'admission des tableaux à la grande exposition qui aura lieu à Berlin, du 30 mars au 2 juin prochain, dans les salons de l'Académie royale :

1° Les tableaux ne seront reçus que sur la demande ou du consentement des auteurs, quand bien même ils n'en seraient plus propriétaires ;

2° Toutes les indications destinées à entrer au catalogue devront être adressées à l'inspecteur de l'Académie avant le 1er mars, ainsi que le nom et la demeure de l'artiste exposant.

Digitized by Google

3° Les tableaux devront être remis à la direction de l'Académie avant le 16 mars, avec double désignation. L'une d'elles sera retournée à l'expéditeur avec le visa de la direction, comme preuve de réception. Toute œuvre qui parviendrait après la date indiquée ne sera exposée que pour autant qu'il y ait encore de la place.

4° Les œuvres devront être signées à une place visible; les sujets vagues, c'est-à-dire les vues, les paysages, etc., doivent porter au dos une indication qui rende toute confusion impossible.

5° Il ne sera accepté ni sujets sous verre, ni œuvres anonymes, ni copies, à moins que ces dernières ne soient destinées à la gravure.

6° Une commission composée de membres du sénat et de l'Académie décidera de l'admission ou du refus des tableaux.

7° Toute œuvre devra être encadrée; les frais de transport et de retour sont à la charge des exposants; les artistes de l'étranger devront avoir à Berlin un correspondant autorisé à remettre, à reprendre et à vendre leurs œuvres, s'il y a lieu.

Digitized by Google

BERACHIA BEN NATRONAÏ,

FABULISTE DU XII^e SIÈCLE.

Le nom de Berachia ben Natronaï rappelle les fables les plus naïves et les plus simples de la littérature hébraïque.

C'est une entreprise bien délicate pour l'hébraïsant que la composition d'une œuvre de l'esprit ; il ne doit se permettre aucune tournure, aucune expression qui n'ait été employée dans l'Écriture-Sainte.

Berachia a merveilleusement réussi dans cette partie ; on voit avec étonnement les expressions les plus sublimes des prophètes prendre, dans ses fables, un caractère et un ton de naïveté tel, que les animaux n'en emploieraient point d'autres, s'ils avaient le don de la parole.

L'apologue, cette manière ingénieuse de revêtir la vérité du voile de la fable, remonte aux temps les plus reculés. Déjà la Bible en offre deux exemples : *Les Arbres assemblés pour élire un roi,* et *Le Chardon demandant la fille du Cèdre.*

Les fables où les acteurs sont pris dans le règne des plantes, sont assez rares ; les rabbins les distinguent des autres apologues ; ils les nomment *Shichat Dekalim,* Récits des Arbres. Plusieurs pères de la Synagogue se sont occupés de cette espèce de fables, entre autres Iochanan, fils de Zakhaï, qui vivait à la fin du premier siècle de l'ère vulgaire.

Les autres apologues, dont la plupart ont pour acteurs des animaux, portent chez les docteurs de la loi le nom de *Meschalot Schoualim,* fables des Renards,

Digitized by Google

probablement parce que le renard y joue, parmi les bêtes, le rôle du personnage le plus intelligent.

Suivant le Talmud, Rabbi Méïr, savant du deuxième siècle, possédait trois cents de ces fables, dont trois seulement ont été conservées. Après lui, Bar Kapara, rabbin du troisième siècle, est cité comme fabuliste, aussi bien que Rabbi Lévi.

Les talmudistes parlent encore d'un troisième genre d'apologues, auquel ils donnaient le nom de *Meschalot Khobsem,* fables des Blanchisseurs. On ignore aujourd'hui de quelle espèce d'apologues étaient ces derniers; selon un passage d'un auteur espagnol, Abraham Bibago, on peut conjecturer que c'étaient des fictions d'un genre naïf.

Quoi qu'il en soit, l'apologue a joui, dans tous les temps, de la plus haute estime chez les rabbins. « Que la fable ne soit pas insignifiante à tes yeux, disaient-ils, » car par elle on peut comprendre souvent les paroles de la loi. » Et à ce propos ils citaient un roi qui, ayant perdu une pièce d'or, ou une perle fine, les retrouvait à l'aide d'une mèche qui vaut à peine une obole.

Aussi le nombre des fables rapportées par les rabbins est très-considérable. Outre les apologues connus chez tous les peuples de l'antiquité, tels que *les Membres et l'Estomac, le Serpent conduit par la queue, l'Homme et ses deux femmes,* etc., ils en ont un grand nombre qui leur appartient en propre.

La plupart de ces compositions ont été faites accidentellement, soit à l'occasion de passages bibliques qu'ils voulaient expliquer, soit pour rendre plus sensibles les idées qu'ils ne croyaient pas suffisamment éclaircies par la démonstration. Les plus anciennes fables connues ont été inventées ainsi. Les deux apologues bibliques, cités plus haut, *la Révolte des Membres contre l'Estomac, l'Ombre de l'Ane,* et d'autres encore, en sont la preuve.

Voici quelques fables rabbiniques; la composition en est fort simple :

L'OISEAU CAPTIF.

Un oiseau était enfermé dans une cage. Son camarade vient, se place sur la cage, et lui dit : « — Comme tu es heureux. Ta nourriture se trouve toute préparée devant toi. »

« — Ah! lui répondit le captif, tu ne vois que la nourriture; tu ne vois pas la cage! »

LE RENARD ET LES POISSONS.

Un renard se promenait sur le bord d'un fleuve; il vit les poissons qui se rassemblaient avec effroi au fond de la rivière.

« — D'où vient la terreur qui vous agite? » dit le renard.

Digitized by Google

« — Les enfants des hommes, répondirent les poissons, jettent leurs filets dans les flots, afin de nous prendre, et nous tâchons de leur échapper. »

« — Savez-vous ce qu'il faut faire? dit le renard. Venez là, sur le rocher, où les hommes ne sauraient vous atteindre. »

« — Se peut-il, s'écrièrent les poissons, que tu sois le renard réputé le plus spirituel de tous les animaux? Tu serais le plus inepte de tous, si tu nous donnais sérieusement un tel conseil.

» L'onde est pour nous l'élément de la vie; c'est par elle seule que nous existons. Dût-on nous poursuivre dans son sein, nous ne pouvons pas nous soustraire au péril, en nous réfugiant dans la mort! »

L'ANESSE, L'ANON ET LE POURCEAU.

Un homme avait une ânesse, un ânon et un pourceau. Aux deux premiers il ne donnait à manger que de la paille, tandis que le dernier était nourri d'orge.

« — Mère, dit l'ânon à l'ânesse, regarde cet insensé. A nous qui travaillons, il ne nous donne que de la paille, et le pourceau qui ne fait rien, est nourri d'orge! »

« — Mon fils, lui répondit l'ânesse, le temps viendra où tu verras la chûte du pourceau; car ce n'est pas pour son bien qu'on le nourrit ainsi, mais pour son malheur. »

En effet, à l'approche de la fête, le pourceau fut pris et égorgé.

L'HOMME, L'ANON ET L'ANESSE.

L'homme ayant égorgé le pourceau, donna à l'ânon le reste de l'orge. L'ânon n'en voulut point. Sa mère lui dit: « — Pourquoi ne manges-tu point, mon fils? »

« — Je prendrais ce mêts très-volontiers, ma mère, lui répondit l'ânon, si celui qui en a été nourri ne venait pas d'être tué. »

L'ânesse lui dit : « — Ce n'est pas la nourriture qui a causé son malheur, mais l'oisiveté dans laquelle il vivait. »

LA COLOMBE ET LE FAUCON.

Une colombe épouvantée par un faucon, s'enfuyait vers une caverne; mais à peine s'y fut-elle réfugiée qu'elle y vit un serpent.

« — Malheur à moi! se dit-elle; si je sors, le faucon m'attend à la porte; si je reste, le serpent va me tuer! »

LE CALOMNIATEUR ET LE SERPENT.

Un calomniateur vit un serpent et lui dit : « — Pourquoi mords-tu? Le lion tombe sur sa proie pour la dévorer, le loup déchire sa victime pour s'en rassasier; mais toi, tu ne lances ton venin que pour tuer. »

Digitized by Google

Le serpent lui répondit : « —Tu me fais là une demande que je pourrais t'adresser à toi-même. Pourquoi ta langue tue-t-elle souvent, sans autre plaisir que de calomnier? »

LE CHAUME, LA PAILLE ET LE BLÉ.

Le chaume et la paille se disputaient ensemble.

« — C'est à cause de moi, dit le chaume, que ce champ a été cultivé. »

« — Non, répondit la paille, c'est à cause de moi. »

Le blé qui avait entendu la dispute, dit à son tour : « — Mes amis, l'heure viendra, où vous verrez pour qui de nous le champ a été ensemencé. »

Le temps de la moisson étant arrivé, le propriétaire du champ commença par brûler le chaume, puis il prit la paille et la jeta aux bêtes ; mais il lia le blé en gerbes.

L'HOMME ET LE SERPENT.

Un homme demanda un jour à un serpent : « —Pourquoi, lorsque tu ne mords qu'un seul membre, ton poison ravage-t-il le corps entier? »

« — L'homme ne l'emporte-t-il pas sur moi? répondit le serpent. Il se trouve ici, et de sa langue il tue à cent lieues ; se trouvant à cent lieues, il tue ici. »

LES DEUX CHIENS ET LE LOUP.

Deux chiens ne cessaient de se quereller et de se battre avec fureur. Un jour un loup tomba sur l'un d'eux ; l'autre aussitôt se dit : « Si je laisse dévorer aujourd'hui mon ennemi par le loup, demain il fondra sur moi pour me détruire à mon tour. Il vaut mieux que j'aille à son aide. Il courut donc au secours du chien et tous deux réunissant leurs forces, ils parvinrent à tuer le loup.

LE RUISSEAU ET LA SOURCE.

Un gros ruisseau fertilisait toute une contrée. Les habitants ne cessaient de faire l'éloge de ce courant d'eau, cause de tant de prospérité. Quelqu'un les interrompit en leur disant :

« — Rapportez vos louanges à la source qui a donné naissance à ce ruisseau. »

Nous nous vantons souvent des choses que nous tenons d'autrui, comme si elles venaient de nous-mêmes.

On pourra juger des fables rabbiniques par celles que j'offre ici comme exemple ; mais hâtons-nous de revenir à Berachia.

Comme ce qu'on dit d'Ésope, de Bidpaï, de Lockman, rien n'est plus incertain que tout ce qu'on raconte de notre auteur. On ignore presque l'époque de sa vie et

Digitized by Google

le lieu de sa naissance. Barthelocci et Wolf le font vivre au xv^e^ siècle, de Rossi au xiii^e^. M. Rappaport lui donne pour patrie Narbonne, M. Zunz, Valdrôme. Tous les deux confondent notre Berachia ben Natronaï, qui se nomme, dans la dernière fable de son recueil, Crispia, avec un certain Kresbia de Drom. Le premier, pour lequel tout est de l'hébreu, faisant de ce village du département de l'Ain, à une lieue et demie de Bourg, un mot hébraïque, *darom,* sud, côté méridional, lui préfère Narbonne; le second prenant *Drôme* pour *Drom,* choisit Valdrôme, à la source de la Drôme.

Un auteur inconnu et dont par conséquent on peut contester l'autorité, place notre fabuliste dans le xi^e^ siècle et le fait contemporain du poëte Joseph, fils de Salomon de Carcassonne.

Ce qui paraît certain, c'est qu'il a vécu du temps de Iehouda Ebn Tibbon, c'est-à-dire entre 1160 et 1170. Car, d'un côté, les sentences arabes de Salomon ben Gabirol dont il fait usage dans ses fables, sont reproduites d'après la version hébraïque d'Ebn Tibbon, et, d'un autre côté, la traduction hébraïque du *Livre des Croyances et des Dogmes* de Saadia Gaon qu'a donnée Berachia, paraît avoir été faite avant celle d'Ebn Tibbon. Cette version, qui a servi à l'auteur du *Schir ha-Iichud,* composée à la fin du xii^e^ siècle, est déjà reproduite dans le livre intitulé *Milchamot Adonai*, que son auteur Jakob ben Reuben, a mis au jour en 1170.

Il est hors de doute que notre fabuliste était français ; il est cité comme tel avec une foule d'autres savants de France dans le *Minchat Iehoudah,* publié en 1313 par Iehouda ben Eliézer. Mais sa connaissance de la langue arabe, la diction et le style hébraïque de ses fables, nous portent à le placer dans la Provence, où la langue arabe était fort répandue dans les écoles juives et où la langue hébraïque fut cultivée avec succès.

Il nous apprend lui-même qu'il était *Nakdan,* c'est-à-dire ponctuateur. Cet état embrassait à la fois la science de la grammaire hébraïque, de la *Massorah,* et l'art de la calligraphie. Le Nakdan ou ponctuateur était, au moyen âge, l'homme qui copiait les manuscrits sacrés, qui mettait la ponctuation aux copies de la Bible et qui les corrigeait d'après les règles de la Massorah. Cette profession suppose toujours un bon hébraïsant. Berachia possédait parfaitement la langue hébraïque. Ce qu'il y a de piquant dans ses fables, comme nous l'avons déjà fait observer, c'est l'art qu'il a eu d'entremêler ses récits de passages entiers de la Bible, et de leur donner, par la liaison où ils se trouvent avec d'autres phrases hébraïques, un charme et une naïveté impossibles à décrire. Ce mérite disparaît nécessairement dans une traduction, et surtout dans une traduction française.

Mais si le style de notre fabuliste est simple et naïf, il s'en faut bien qu'on en

Digitized by Google

puisse dire autant du fond de quelques-unes de ses fables, empruntées à différents recueils d'apologues, comme il le dit lui-même, dans une de ses préfaces.

En effet, ses fables, au nombre de cent sept, sont la plupart imitées d'Ésope, de Bidpai, de Phèdre, des Rabbins, etc. ; quelques-unes seulement sont de sa propre invention.

Dans ses imitations d'Ésope, Berachia imite quelquefois mieux que Phèdre et La Fontaine. Par exemple dans la cinquième fable, la fable ordinaire *du Chien portant un morceau de viande,* ou *le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre,* Phèdre et La Fontaine, au lieu d'un chien traversant une rivière sur un pont, parlent d'un chien traversant une rivière à la nage.

A ce propos, Chamfort, dans ses notes sur La Fontaine, a fait la remarque suivante : « Un chien qui est dans l'eau, trouble l'eau, et ne saurait voir l'ombre; si » ce chien était sur une planche ou dans un bateau, il fallait le dire. »

Parmi les fables de l'invention de Berachia, il y en a qui ne seraient pas indignes des fabulistes, ses modèles. En voici quelques exemples.

LE CORBEAU ET LA CHAROGNE.

Un corbeau affamé trouva une charogne dans la campagne. Il en fut transporté de joie. Il sautait d'aise, battait des ailes, et faisait entendre sa voix rauque avec tant de force que l'aigle en fut frappé au haut des airs, et fondit aussitôt sur la terre. Le corbeau prit la fuite, et l'oiseau puissant saisit le gibier.

Depuis ce temps, le corbeau ne fait plus de bruit quand il trouve une proie.

LA MOUCHE ET LE TAUREAU.

Une mouche qui volait oisivement dans les campagnes, aperçut un taureau attelé à une charrue. Le taureau avançait pas à pas, et creusait de profonds sillons dans la terre. Elle alla se poser entre ses deux cornes. Le taureau continua sa marche sans se laisser troubler, ne remarquant point la mouche oisive. L'abeille l'aperçut et s'arrêta à quelque distance, curieuse de savoir ce que faisait la mouche, et combien de temps elle continuerait encore ce manège en pure perte. Enfin elle lui dit :

« — Pourquoi te places-tu ainsi entre ces deux cornes? »

« — Sache, lui repartit la mouche, que moi et le taureau, nous avons labouré aujourd'hui toute cette vaste plaine qui est devant nous. Fais-en autant si tu peux, abeille. »

Souvent l'ignorant se glisse parmi les savants. Il ne parle point, il ne donne aucun avis, mais il affecte un extérieur qui impose. Et puis il dit : « — Nous autres savants, nous avons fait telle et telle découverte! »

Digitized by Google

LES DEUX CERFS.

Deux cerfs se tenaient sur le bord d'un ruisseau et paraissaient se dire des secrets à l'oreille. Un homme qui arrivait par la grand'route les aperçut et la curiosité l'engagea à s'approcher d'eux.

« — Pourquoi vous parlez-vous si bas, mes amis? leur dit-il. Dans cette solitude personne ne vous entendra. »

« — Nous n'avons pas, en effet, répondirent-ils, de grands secrets à nous communiquer; l'oisiveté et l'ennui sont les premières causes de notre réunion; seulement nous faisons les mystérieux pour donner à notre entretien l'apparence d'une affaire importante. »

L'insensé fait quelquefois le mystérieux pour se donner l'air d'un sage.

LE TAUREAU, LE LION ET LE BOUC.

Un taureau aperçut un lion et prit la fuite; le lion le poursuivit en rugissant. Enfin il lui échappa en se cachant derrière des broussailles. Un bouc s'y était aussi retiré. Le taureau fut saisi de terreur en l'apercevant.

« — Qu'as-tu, cousin? lui demanda le bouc. Tu as peur de moi, et nous avons été élevés dans la même étable! »

« — C'est toi, bouc! dit le taureau. Ah! tout ce qui respire est aujourd'hui lion à mes yeux, tant ce brigand m'a donné d'inquiétude. »

Celui qui est poursuivi, craint jusqu'à son ombre.

LE LOUP ET LES ANIMAUX.

Le loup, chancelier du Lion, fut un jour accusé par tous les animaux, qui se plaignirent de ce qu'aucun animal n'était en sûreté contre la dent de ce ravisseur.

« — Ce glouton, s'écrièrent-ils, fait de la forêt un désert, de nos femmes des veuves, de nos enfants des orphelins. »

Le roi se mit en colère et lui reprocha durement sa cruauté.

« — Le passé ne peut être réparé, ajouta-t-il; mais garde-toi de ces cruautés à l'avenir. Contente-toi des animaux morts que tu trouveras sur les champs, et jure de t'abstenir pendant deux ans de toute chair pour chaque animal vivant que tu te seras permis d'étrangler. »

Le loup en fit le serment et se retira.

Quelques jours après, il fut saisi d'une faim violente, et vit une brebis grasse paître dans une prairie. Mille pensées diverses se combattaient dans sa cervelle : « — Pendant deux ans m'abstenir de chair!... Le châtiment est dur, et j'ai juré ! Mais chaque année a trois cent soixante-cinq jours. Il fait jour quand j'y vois, il fait nuit quand je n'y vois pas. Toutes les fois donc que je ferme les yeux, c'est la nuit; quand je les ouvre de nouveau, c'est le jour. »

Aussitôt il serra fortement les paupières, et les ouvrit après; et ainsi fut le soir, et ainsi fut le

Digitized by Google

matin : ce fut un jour. De cette manière il compta deux années complètes. « Maintenant, dit-il, j'ai d'avance fait pénitence pour ma faute, et il saisit la brebis et l'étrangla. »

Un brigand trouve le moyen d'éluder le serment le plus fort.

Comme on le voit, Berachia a pris un juste milieu entre la brièveté excessive d'Ésope et la manière trop étendue de Bidpaï, ses deux principaux modèles. Toutefois en imitant ce dernier, il le suit souvent, et quelquefois il le surpasse même en longueur, témoin la fable XXVIII, *la Souris métamorphosée en Fille,* de Calila et Dimna. Voici d'abord l'œuvre originale :

LA SOURIS CHANGÉE EN FILLE.

Un homme de bien se promenant un jour au bord d'une fontaine, vit tomber à ses pieds une souris du bec d'un corbeau qui ne la tenait pas trop bien. Cet homme par pitié la prit, et la porta chez lui ; mais craignant qu'elle ne causât quelque désordre, il pria Dieu de la changer en fille : ce qui fut fait aussitôt, de manière qu'au lieu d'une souris il vit tout d'un coup une petite fille, qu'il fit élever. Quelques années après, le bonhomme la voyant assez grande pour être mariée, lui dit :

« — Choisis dans toute la nature l'être que tu voudras ; je te le ferai épouser. »

« — Je veux, répondit la fille, un mari qui soit si fort, qu'il ne puisse être vaincu. »

« — C'est donc, répliqua le vieillard, le soleil que tu demandes. »

C'est pourquoi le lendemain matin il dit au Soleil : « — Ma fille désire un époux qui soit invincible, voulez-vous bien l'épouser? »

Mais le Soleil lui répondit : « — La Nuée empêche ma force, adressez-vous à elle. »

Le bonhomme fit la même demande à la Nuée.

« — Le Vent, dit celle-ci, me fait aller où bon lui semble. »

Le vieillard ne se rebuta point, il pria le Vent d'épouser sa fille ; mais le Vent lui ayant représenté que sa force était arrêtée par la Montagne, il s'adressa à la Montagne :

« — Le Rat est plus fort que moi, répondit-elle, puisqu'il me perce de tous côtés, et pénètre jusque dans mes entrailles. »

Le vieillard enfin alla trouver le Rat, qui consentit à se marier avec sa fille, en disant qu'il y avait longtemps qu'il cherchait une femme.

Le vieillard retourna au logis et demanda à sa fille si elle voulait épouser un rat.

Il s'attendait à la voir témoigner de l'horreur pour ce mariage ; mais il fut bien étonné quand il vit qu'elle marquait beaucoup d'impatience d'être unie au rat. Le bonhomme aussitôt se mit en prière pour demander que sa fille redevînt souris, ce qu'il obtint.

Cette singulière fable indienne fut ainsi imitée par Berachia.

LA SOURIS, LE SOLEIL, LE NUAGE, LE VENT ET LE MUR.

Une petite maîtresse parmi les souris s'avisa de réfléchir.

« J'aurais besoin d'un compagnon ; mais de quelque côté que je porte mes regards, je ne trouve

Digitized by Google

personne qui me plaise. Je voudrais un époux qui fût beau, doux, puissant et surtout magnifique... Où le trouver? Il me vient dans l'esprit d'épouser le Soleil; oui, le Soleil. Est-il rien d'égal à sa splendeur et à sa magnificence? Le soleil porte sur ses ailes la lumière, tandis que tous les habitants de la terre dorment ensevelis dans les ténèbres. »

Justement le Soleil se levait. La souris transportée de joie s'écrie : « — Je t'ai toujours aimé, ô bel astre! je veux t'en donner aujourd'hui la plus grande preuve, je veux t'épouser! »

« — Mais ma pauvre petite bête, tu es folle, répondit le Soleil. Pourquoi choisir une lumière qui s'éteint à chaque instant? Combien de fois ne suis-je pas obscurci par les nuages! Ah! les nuages sont bien au-dessus de moi. Élève tes désirs jusqu'à eux, et tu seras plus heureuse. »

La Souris va trouver le Nuage :

« — Je t'ai cherché longtemps, mon bien-aimé, mon favori; viens, sois mon époux; je ne te quitterai jamais.

» — Si tu m'épouses, répondit le Nuage, il faut te résoudre à mener une vie toujours errante et fugitive. Le vent me pousse où il lui plaît. Crois-moi, laisse là le serviteur, et adresse-toi au maître; car je suis le serviteur très-humble du Vent. »

La souris cherche le Vent et le trouve dans un désert. « — Quitte ce désert, lui dit-elle, et viens avec moi. Je t'ai choisi pour mon compagnon comme le plus puissant entre tous les êtres. »

« — Tu te trompes fort, répond le Vent, si tu me crois si puissant : hélas! j'ai beau souffler, le moindre mur me brave. Oh! que le Mur te rendrait bien plus heureuse que moi! »

Notre souris fait sa déclaration au Mur. « — Je viens à toi de la part du Soleil, du Nuage et du Vent, et c'est pour t'épouser. »

« — Allez! répondit le Mur en colère; parce que je ne sais pas me remuer aussi bien que vous, devez-vous m'insulter? Hélas! vous devriez plutôt avoir pitié de moi : en ce moment même, les souris minent mes fondements; en voilà plus de deux cents familles qui ont établi leur demeure dans mon sein, et qui me creusent de leurs dents et de leurs pieds. Et vous voulez me prendre pour.... »

Notre jeune amante trompée dans ses audacieuses espérances, retourna vers les animaux de son espèce, et y prit un époux dont les goûts s'accommodaient aux siens, et qui ne la quitta jamais.

Telle est cette singulière imitation, à la suite de laquelle se trouve la moralité en prose rimée et en vers.

Les mêmes erreurs que nous avons signalées au sujet de la vie de notre fabuliste, nous les remarquons à l'égard de son livre, tant il est vrai que la littérature hébraïque a été traitée jusqu'aujourd'hui avec la plus grande négligence. Wolf, qui dit l'avoir examiné, nous apprend, dans sa *Bibliothèque,* qu'il contient 180 fables, tirées principalement de celles d'Ésope que Berachia a mises en vers. Il s'est ensuite corrigé lui-même dans un autre endroit de son livre, où il remarque qu'il n'y en a que cent et huit. Le fait est qu'on n'en compte que cent et sept, si toutefois la XCIX^e^, qui est ce qu'on appelle une fable composée, ne compte pour deux. Quant à la prétendue versification, c'est une pure invention; tout le livre

Digitized by Google

est écrit en prose rimée, à la manière des Arabes. Par ci par là seulement la moralité qui se trouve à la fin des fables, est en vers.

Ces erreurs ont été reproduites, dans toute leur grossièreté, dans le *Catalogue de la Bibliothèque de Sylvestre de Sacy* (1). La première édition a vu le jour en 1558, par les soins de Joseph de Padoue; Thomas Hyde prend le nom de l'éditeur pour le lieu de l'impression, et cite gravement une édition de Padoue, erreur que Robert Fysher et tous les nouveaux éditeurs du *Catalogue de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford* ont perpétuée.

L'édition de Mantoue (1552), citée par Wolf, ainsi que deux différentes impressions de Mantoue mentionnées par Schabtai, et d'après lui, dans le *Catalogue de la collection d'Oppenheim*, ne doivent leur origine qu'à l'inattention des faiseurs de catalogues.

Voici la description de cette édition *princeps* que nous avons sous les yeux :

Fables des Renards, par le rabbin Berachia ha-Nakdan, *convenablement ponctuées et corrigées par les soins de Joseph ben Jakob de Padoue* 317, *à Mantoue.* Tel est le titre, encadré d'une gravure représentant un portail, la même que celle qui se trouve en tête de la *Lettre des Animaux,* du *Livre du Fils du Roi et du Nazaréen,* etc., publiés par le même éditeur. Le format est celui des deux ouvrages précités, petit in-8°, et contient 87 feuillets, plus un feuillet pour la marque de l'éditeur.

Tous les feuillets de ce volume ne sont pas consacrés aux fables seules, comme on peut le voir par l'analyse que voici : Premier feuillet, le *recto* contient le titre, et le *verso* un avis de l'éditeur; les feuillets 2 et 3 *verso,* renferment la première préface de l'auteur. De là jusqu'au feuillet 8, il y a la table, ou plutôt, le résumé de cent et sept fables, par l'éditeur. Sur le *verso* du huitième feuillet, il y a la seconde préface de l'auteur et le commencement de ses fables qui continuent jusqu'au feuillet 86 *recto.* A la fin de cette page, on lit la note suivante : « Achevé le ven-
» dredi, 23 du mois de Chesvan, l'an 5319 du comput, par les soins et au nom de
» Joseph de Padoue, fils de Jakob, dont la mémoire soit bénie. A Mantoue, dans
» la maison de l'imprimeur Rofenelli. »

Au *verso* du feuillet 86, commence un autre ouvrage intitulé : *Composition poétique sur le jeu des Echecs.* C'est le petit traité en prose rimée de Bonsenior Ebn Jachia, mais qui n'est pas nommé ici. Cet opuscule n'a que trois pages, le *verso* du feuillet 86 et les *recto* et *verso* du 87e feuillet. Sur le dernier feuillet, il y

(1) Tome Ier, page 69.

Digitized by Google

a la marque de l'éditeur représentant un paon sur un rocher, avec un ruban dans le bec.

La même marque se trouve à la fin de la *Lettre des Animaux*. Le *Livre du Fils du Roi et du Nazaréen* a la même marque, mais d'une autre gravure. En général, ces trois livres, ainsi que deux autres, édités par Joseph de Padoue en 1554, se ressemblent pour le format et pour les caractères : petit in-8°, caractères rabbiniques. Les quatre lettres hébraïques, qui se trouvent des deux côtés de la marque, sont les initiales de l'éditeur.

L'impression des Fables, commencée en 317 ou 1557, n'a été terminée que le 23 Chesvan 319, c'est-à-dire le 4 novembre 1558. Deux autres ouvrages, publiés en même temps par Joseph de Padoue, expliquent ce retard.

Quoi qu'il en soit, le célèbre Peiresc, qui possédait ce recueil de fables hébraïques, l'avait envoyé à Athanase Kircher, pour le traduire en latin. Ce savant promit de le faire; mais d'autres occupations ne lui permirent pas d'accomplir sa promesse. Cette tâche était réservée à Melchior Hanel, disciple de Kircher, qui a fait une traduction latine et l'a publiée, à Prague, dans le collége des Jésuites, en 1661, in-8°, et non en 1652, comme Bartolocci l'assure.

Melchior Hanel avoue dans sa préface, que Louis Compiègne de Weil a revu sa version. Malgré cela, la traduction est peu exacte. Le pauvre jésuite n'a traduit que les mots; jamais il n'a rendu le sens, comme l'a fort bien fait observer Mendelsohn dans l'annonce d'une nouvelle édition de ces fables, où il remarque que Wolf a eu tort de louer l'exactitude de la version de Hanel.

Quant à la ponctuation du texte hébraïque, elle répond mal aux règles de la grammaire, et ne vaut guère mieux que la traduction.

Hanel a supprimé, dans son édition, la première et grande préface de Berachia, ainsi que la table et les numéros des fables.

L'édition annoncée par Mendelsohn, est l'édition de Berlin, 516 ou 1756, petit in-8° de 61 feuillets. Elle a été faite d'après l'édition de Mantoue, et porte au frontispice : seconde édition. Le frontispice représente deux renards placés sur deux colonnes et se tenant par les pattes; un lion est couché au pied des colonnes.

Une autre édition avec une traduction en hébraïco-allemand a paru à Prague, dans l'imprimerie de Katz, en 1767, 49 feuillets in-4°.

Les manuscrits des Fables de Berachia sont assez rares; la *Collection d'Oppenheim à Oxford,* et celle de *Rossi, à Parme,* en possèdent chacune un exemplaire. S'il faut en croire le catalogue manuscrit de la première collection, dont les erreurs sont innombrables, la préface renferme plusieurs fables inédites.

Suivant Woldike, cité par Wolf, les fables de Berachia ont déjà été traduites en

Digitized by Google

hébraïco-allemand, par le nommé Jakob Koppelman, et imprimées à Friebourg (1588), in-8° ou in-4°. Cette ancienne version hébraïco-allemande est tout à fait inconnue; le nombre de 136 fables qu'on lui attribue, fait douter que ce soit là une traduction du livre des fables de Berachia, qui n'en contient que 107. Quant au traducteur, c'est probablement Jakob Koppelman, fils de Samuel Bunom, qui, en 1584, avait publié, à Fribourg, son livre intitulé : *Ohel Jacob*.

La traduction de Berachia de l'ouvrage de Saadia Gaon, dont il a été question plus haut, existe à la Bibliothèque du Vatican, dans les collections de Rossi, Oppenheim et Heidenheim. On a publié, en 1841, dans un journal hébraïque (1), un fragment de ce dernier manuscrit, dont le traducteur n'est pas nommé.

Outre cet ouvrage inédit, on en a encore un autre qui est resté jusqu'aujourd'hui en manuscrit; je veux parler du livre portant le titre de *Metsaref*. Ce traité de morale, qui se conserve à Munich, est divisé en treize chapitres, savoir : 1° Introduction; 2° Du plaisir des sens; 3° Des passions du cœur; 4° Des moyens de dompter la volonté; 5° De la justice; 6° Du malheureux; 7° Du pauvre; 8° De l'honneur; 9° De la profession; 10° Du rang; 11° De l'âme; 12° De l'espérance; 13° De l'immortalité.

Il y a quelques extraits de cet ouvrage, qui paraît être le même que celui que l'on conserve dans la Bibliothèque de Rossi, dans un recueil cabalistique de la collection d'Oppenheim, qui fait partie maintenant, comme on le sait, de la *Bodléienne* à Oxford.

En énumérant ces œuvres morales d'une si grande portée, on voit que leur auteur vivait au sein de la civilisation provençale, en compagnie d'hommes tels que Abraham ben David, Zerachia ha-Levi, Iehouda Ebn Tibbon, Joseph Kimchi, etc., écrivains distingués dont s'honora la France au douzième siècle.

E. Carmoly.

---

(1) Zion, I, pages 78 et 79.

Digitized by Google

UN MARI EN LOTERIE [1].

(SUITE.)

Nos lecteurs se seront, sans aucun doute, aperçu d'une erreur commise dans l'impression de notre cahier de septembre : — les lignes qui suivent ont été omises et doivent être placées avant le chapitre VII, page 190 du roman de M. Léon Wocquier.

Fritz est mollement couché sur un divan ; il déchire une page des commentaires de Zachariæ sur le droit français, la met en contact avec une allumette qu'il fait pétiller et l'approche du vaste fourneau d'un chibouk d'un orientalisme douteux. Devant le divan se dresse une table de mahoni ; sur la table il y a une bouteille de niersteiner et deux verres remplis : les rayons du soleil jouent dans le nectar doré et le cristal verdoyant. Carl est assis auprès de Fritz et fume comme lui : les deux amis vident leur verre. On va me reprocher de présenter toujours mes héros dans la même situation et livrés aux mêmes passetemps. Hélas ! ma jolie lectrice, que voulez-vous que j'y fasse? dans la vie réelle les jeunes gens ne savent plus guère que fumer et boire : c'est triste, mais nul ne niera que ce ne soit vrai ! Après avoir bu, Carl se lève, va se placer devant la fenêtre en face du divan, se croise les mains sur le dos et regarde distraitement dans la rue. Après un court silence Fritz dit gravement :

— Ote-toi de mon soleil, Alexandre !

— Sybarite va ! répliqua Carl en se retournant vers son ami ; oses-tu bien comparer ma causeuse si élastique au tonneau du cynique?

— Tu donnes dans une erreur consacrée par les siècles, Carl ; l'humanité se trompe depuis deux mille ans sur ce point : Diogène n'a jamais logé dans un tonneau !

— Ah bah ! dit Carl ; et quel était son gîte, ami Fritz.

---

(1) Voyez la livraison précédente, page 163.

Digitized by Google

— Une cruche, Carl!

— Tu plaisantes?

— Du tout! Diogène habitait une cruche, ou si tu préfères la couleur locale, une amphore. Rien de plus facile à prouver. Où as-tu vu, d'abord, que les Grecs eussent des tonneaux? jamais ils n'y ont pensé; ce sont les Germains qui ont inventé ce genre de vases pour y renfermer la bierre qu'ils ont aussi inventée, et ce sont les Gaulois qui ont eu les premiers l'idée d'y mettre du vin.

— Et comment me traduiras-tu le mot : *dolium?*

— Je te défie de trouver ce mot dans la latinité classique, répliqua Fritz : pour moi, je ne l'ai jamais rencontré que dans les *Pandectes*, du temps où j'étais condamné à cette barbare étude, tandis qu'Horace, comme tu le sais, parle en très-beau et très-harmonieux latin à son amphore. D'un autre côté, rien ne prouve que *dolium* ait jamais signifié *tonneau :* l'antiquité ne nous a transmis aucun réceptacle de cette espèce tandis que les amphores pullulent; enfin, raison plus concluante encore, c'est le portrait d'après nature de celle de Diogène que tu peux voir, Carl, dans les *Antiquités* du père Montfaucon...

Par ma foi, dit Carl, on apprend tous les jours.

— Le cynique devait être fort mal à l'aise dans ce vase à en juger par sa position continua Fritz, et puis il avait eu soin, pour aller aussi loin que possible dans l'application de ses principes, de le choisir fêlé... De sorte que, satisfait de mon triomphe sur ce point d'histoire de la philosophie, je rends hommage d'autre part à la vérité, et je retire comme blessante l'allusion faite à ta causeuse où l'on est merveilleusement bien assis et dont le velours est tout neuf.

— A la bonne heure! dit Carl; mais à quoi diable pense Goldmann de ne pas m'envoyer mes lettres.

— Il y a peut-être une recrudescence d'épîtres, dit Fritz. A ta place je m'attendrais à tout maintenant, et, à en juger par le train dont les choses y vont, le moment solennel du tirage ne peut guère tarder...

— Cette perspective commence à produire sur moi un singulier effet lorsque je m'y arrête, dit Carl un peu pensif.

— Je te dirai alors : *Pourquoi allais-tu dans cette galère?* C'est toi-même qui t'es placé dans la situation insolite où tu te trouves... Mais je ne vois pas que tu aies lieu de t'en repentir. Si la femme n'est pas parfaite, du moins auras-tu les quatre cent mille thalers comme fiche de consolation, et combien de maris n'y a-t-il pas, Carl, livrés à une harpie sans aucune sorte de dédommagement?

Tu en parles à ton aise! mais si tu étais à ma place, ami Fritz, tu réfléchirais.... et peut-être...

— Ma foi, non! s'écria Fritz; je donnerais tête baissée dans l'affaire : et tiens! il en est encore temps si tu veux me céder ta place...

— Du tout! puisque j'y suis, je veux aller jusqu'au bout!

Carl se tut un instant, puis reprit avec une certaine hésitation :

— Comment crois-tu que soit ma femme future, ami Fritz?

— Laide, sans aucun doute, — vieille, selon toute apparence, — méchante, très-probablement, — sotte, j'en réponds!

— Mais, c'est un diable incarné que tu me peins là!

— C'est possible! mais je n'en suis pas moins convaincu que je suis dans le vrai, et j'oserais gager dix contre un et même davantage....

Digitized by Google

— Tu es un affreux pessimiste! s'écria Carl, et tu veux m'épouvanter!

— Veux-tu que je te raisonne mon opinion et que je t'en rende compte par *a plus b*? cela n'est pas bien difficile. J'ai déjà voulu le faire plus d'une fois, mais tu n'as jamais consenti à m'entendre jusqu'au bout...

— Eh bien, je m'arme de patience et de résignation, répliqua Carl : si tu prouves ta thèse, ma foi, tant pis! je préfère une conviction arrêtée, quelque triste qu'elle puisse être, à la pénible incertitude où je me trouve depuis si longtemps...

Fritz parut se recueillir, et il allait commencer sa démonstration, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'escalier, et un instant après la ménagère de Carl déposait sur la table plus de trois cents lettres de toutes formes et de toute apparence.

— Tiens! dit Fritz : voilà qui vient bien à propos! Nous voici en plein dans notre sujet, et il est sûr que je vais trouver là plus d'un argument puissant en faveur de mon opinion. Allons, Carl! procédons à l'opération! je discourrai chemin faisant.

Fritz poussa vers son ami une partie des lettres et se mit à examiner le timbre et l'adresse de celles qu'il avait gardées devant lui.

Suit le chapitre VII.

IX.

LES SUITES D'UNE INSOMNIE.

Lorsqu'ils furent devant la porte de Carl, celui-ci tendit la main à Fritz. Des deux parts l'étreinte fut plus forte et plus significative que d'ordinaire; chacun d'eux s'en aperçut, mais ils ne se communiquèrent pas cette observation et se quittèrent en se disant un simple bonsoir. Carl manqua même à ce devoir de pure civilité envers sa vieille ménagère, à laquelle il n'adressa pas un mot, ce qui étonna beaucoup la bonne femme : celà n'était jamais arrivé à son jeune maître depuis qu'elle était à son service, sauf peut-être le jour des raisins de Corinthe auxquels elle pensa involontairement et sans se bien rendre compte de ce qui éveillait ce souvenir dans sa mémoire.

Lorsque Carl fut dans sa chambre il en poussa le verrou comme s'il eut craint d'être surpris : jamais il ne prenait cette précaution et lui-même eut probablement été fort embarrassé d'expliquer pourquoi il y avait recours, par l'excellente raison qu'il n'en savait rien. Il alluma deux bougies, s'assit sur le divan, prit le chibouk délaissé par Fritz et se mit à fumer en regardant le plafond. Sa méditation, ou ce qui en avait l'air dura longtemps. Dieu sait toutes les idées qui se succédèrent ou se choquèrent dans son cerveau; je ne voudrais être chargé ni d'en faire l'inventaire, ni de les justifier. Son esprit voyagea dans des régions longtemps oubliées, son idéal qu'il n'avait pas vu depuis plus de deux ans lui apparut plus séduisant que jamais, et il se laissa aller à faire des comparaisons. Il se demanda, comme une question du plus haut intérêt, ce qu'il préférait des cheveux blonds ou des cheveux noirs, — et il s'avoua qu'il penchait pour les cheveux

Digitized by Google

noirs; enfin il ressentit de violentes envies de faire des vers. Il était sur le point de céder à cette nouvelle tentation lorsque ses yeux se reportèrent sur le courrier du jour; il se souvint qu'il n'en avait pas achevé le dépouillement avec Fritz et se proposa de le terminer; c'était sa dernière occupation, chaque soir, avant de se coucher. Il reprit, d'abord, la lettre timbrée de Londres et qui sentait la violette. Il la lut attentivement. Elle ne contenait que peu de lignes froides et compassées; pourtant Carl se plut à y entrevoir mille choses, et il se demanda si celle qui l'avait écrite était jeune et jolie comme Fritz le disait; - il se demanda aussi si elle avait des yeux bleus — comme il ne put se donner de réponse satisfaisante, il mit la lettre dans sa poche et procéda à l'examen des autres. Mais il ne tarda pas à éprouver un sentiment désagréable qu'il n'avait jamais ressenti jusque là. Les jours précédents, chacun de ces appels venus de si loin semblait entouré d'un mystère couleur de rose; ce jour là, soit à cause des prédictions affligeantes de Fritz, soit pour tout autre motif, ce fut le contraire. La vue du timbre des diverses postes lui donnait des impatiences; — il froissait convulsivement chaque lettre et la rejetait loin de lui; — le seul contact du papier quelque blanc, quelque soyeux, quelque parfumé qu'il fût, suscitait en lui des frissons répulsifs et des crispations nerveuses. Aussi fut-il bientôt las de cet inventaire qui l'avait mis dans un état d'agitation extrême, dont il eut l'ingénuité de se demander la cause. Il se dit qu'il avait le spleen et se mit à la fenêtre pour dissiper les idées fâcheuses qui l'obsédaient, idées qui, bien qu'elles n'eussent aucune forme précise, lui semblaient bien certainement noires. L'air frais de la nuit qui vint baiser ses tempes en feu le soulagea, mais ce ne fut qu'une impression passagère : il regarda la lune; elle lui parut *sanglante* comme dans la *Cantate de Circé* qu'il avait pourtant le bonheur de ne pas connaître : il éprouva l'irrésistible besoin de lancer des imprécations à la reine des nuits; mais il retrouva assez de bon sens pour comprendre que cela ne l'avancerait pas, et ce fut sur cette sage réflexion qu'il ferma sa fenêtre et se coucha.

Le pauvre Carl avait compté sans son hôte; — il se tourna et se retourna plus de deux heures dans son lit, avant que le sommeil consentît à le visiter; — et, ce qui est plus terrible, ce sommeil plus fatigant que la veille fit tourbillonner sous ses yeux pendant le reste de la nuit des visions mêlées d'un charme étrange et d'une singulière atrocité. Il vit son idéal; mais il avait les cheveux noirs et la robe de baréges de Marie; son regard qui l'avait si profondément troublé était attaché sur le sien avec une expression de douceur et d'amour infinie. Elle s'assit à côté de lui au bord du chemin de Würmchenthal, prit ses mains dans les siennes et les serra si tendrement, si tendrement que le cœur de Carl se mit à battre bien fort : puis elle continua d'effeuiller sa marguerite : sa voix aussi vague, aussi harmonieuse que lorsqu'il l'avait entendue pour la première fois, disait : *Je t'aime! un peu! beaucoup!* etc., et, à chaque pétale arraché, elle le contemplait en souriant d'un sourire aussi doux que doit l'être celui d'un ange gardien qui regarde dormir un enfant. Quand elle fut au dernier, elle se pencha à son oreille; les boucles soyeuses de sa chevelure frôlèrent sa joue; elle murmura : *passionnément!* avec un son de voix tel que Carl en tressaillit des pieds à la tête. Tout à coup, il se sentit mordu à l'oreille... Il poussa un cri, et vit à côté de lui, au lieu de la charmante Marie, une affreuse vieille qui le considérait de ses yeux rouges et clignotants. Cette mégère lui présentait d'une main maigre et garnie d'ongles longs et sales un billet de sa loterie. L'infortuné faisait d'incroyables efforts pour lire les chiffres de ce numéro, mais il ne pouvait y parvenir. Sa future compagne voulut à son tour lui prendre la main...; alors, cédant à l'effroi, il se mit à fuir avec la vîtesse d'un cerf. Il se sentait emporté par un élan surnaturel; il voyait à peine passer à ses côtés arbres, maisons, jardins, et toujours il entendait

Digitized by Google

derrière lui et tout près le bruit sec et pressé d'un pas qui le poursuivait; enfin, il trébucha, tomba, et sentit sur son front une haleine essoufflée et ardente... L'affreuse vision avait disparu : Carl s'était à demi réveillé; mais ce fut pour retomber peu après dans d'autres songes. Chacun de ces rêves commençait par de douces et radieuses apparitions, et finissait en épouvantable cauchemar. Ainsi les deux idées qui l'avaient préoccupé pendant le jour prenaient tour à tour un corps dans son cerveau malade, et la séduisante image de Marie s'évanouissait pour faire place à celle d'une vieille fille qui le réclamait impitoyablement pour époux. Ce bonheur aboutissant à un supplice dura toute la nuit; mais l'agitation même de son sommeil fit que Carl se réveilla de bonne heure et qu'il se leva aussitôt pour échapper aux infernales obsessions qui le poursuivaient.

Lorsqu'il eut pleine conscience de sa délivrance, il se sentit si heureux qu'il se mit à gambader comme un fou, bien qu'il fût en robe de chambre. Après cette excentrique démonstration de joie il reprit dans la poche de sa redingote la lettre timbrée de Londres, en étudia l'écriture avec le plus grand soin, en pesa tous les termes, et finit par s'absorber avec une indicible satisfaction dans la contemplation de la signature qui, comme on sait, était : *Marie*. Je n'oserais vraiment révéler les combinaisons absurdes, les rapprochements inouïs, les suppositions impossibles qu'il fit en ce moment : infailliblement on le déclarerait fou, et j'en serais humilié pour lui. Donc, je ne continuerai pas à suivre sa pensée, et je me bornerai à dire que sa méditation se prolongea jusqu'à l'heure où sa ménagère lui apporta son déjeuner. L'excellente femme, qui l'aimait beaucoup, le trouva pâle et défait, et lui demanda s'il était indisposé. Mais lui manifesta son étonnement d'une semblable question, — déclara qu'il ne s'était jamais si bien porté, — qu'il ressentait un appétit tout à fait extraordinaire, et la pria de lui apporter deux nouveaux petits pains, ce qu'elle fit. Quand elle fut sortie Carl essaya de déjeuner, mais il ne prit que quelques bouchées et mit le reste des petits pains au fond de son armoire, où il les cacha dans une paire de vieilles bottes. Fritz entra chez lui en ce moment et le surprit dans cette occupation.

— Que diable fais-tu là? s'écria-t-il.

— Rien! répondit Carl en se relevant vivement, et en rougissant comme s'il eût commis une mauvaise action.

— Comme tu as les yeux battus! continua Fritz.

— Je me suis couché fort tard hier, dit Carl; c'est probablement pour cela...

— Comment as-tu fait pour...

— Oh! je me suis amusé à terminer la revue de la correspondance que nous avions laissée inachevée pour faire cette promenade...

— Ah! dit laconiquement Fritz.

Carl ôta sa robe de chambre et se mit à s'habiller.

— Tu n'as rien trouvé de remarquable dans ces lettres? demanda l'ami Fritz en en parcourant successivement plusieurs.

— Non, absolument rien! c'est toujours la même histoire!

— Où diable est la lettre d'Albion? poursuivit Fritz qui avait vainement cherché.

— Je ne sais! dit Carl en saisissant vivement sa redingote qui était à côté de Fritz sur le divan, et en l'endossant avec une précipitation inaccoutumée.

— Je me souviens parfaitement de l'avoir mise à cette place hier soir; elle devrait y être encore...

— Ah! je me rappelle maintenant; je m'en suis servi pour allumer une pipe.

Digitized by Google

— C'est fâcheux! j'aurais désiré la relire; tu choisis bien mal tes allumettes, Carl!

— Je n'ai pas choisi; j'ai pris au hasard, et le hasard a voulu que celle-là me tombât sous la main...

— O fatalité! dit Fritz d'un ton de mélopée tragique.

— Tu tenais donc beaucoup à cette lettre?

— Non! mais elle sentait très-bon... et puis tu sais que j'adore le parfum des violettes.

— Si tu veux mon pot de pommade, elle a précisément cette odeur, répliqua Carl avec une suprême gravité.

Fritz sourit sans répondre; mais après un instant de silence :

— Sais-tu, Carl, dit-il, que cette jeune demoiselle que nous avons rencontrée hier est d'une beauté ravissante?

— Oui! elle n'est pas mal, en effet!

— Comment pas mal? s'écria Fritz avec animation; elle est adorable! un ange sur la terre! J'avais cru jusqu'ici qu'on ne voyait de femmes idéales que dans les poëtes; mais j'ai changé d'avis, et, par ma foi, je t'avouerai ingénuement que notre charmante inconnue m'a si vivement frappé que j'ai failli en rêver...

— Moi pas! dit Carl.

— Un regard d'un bleu! d'une douceur!... une taille...

— A t'entendre on te croirait amoureux! aurais-tu l'intention de commencer un roman sentimental?

— Non! tu me connais assez pour comprendre que je ne considère pas ta question comme sérieuse. — Tu sais que je n'ai ni n'aurai jamais l'intention de me marier. — Je crois que l'amour enlève à l'homme une partie de son énergie, et il m'est d'ailleurs prouvé qu'il fait faire tant de sottises aux plus sages que je n'oserais jamais y aventurer le peu de raison que le ciel m'a départi...

A mesure que Fritz prononçait ces paroles, le visage de Carl s'était illuminé d'un sourire de plus en plus accentué.

— La déclaration est franche et nette, dit-il; mais tes paroles avaient besoin de commentaires pour qu'on ne se méprît pas sur leur portée...

— Non, répliqua Fritz; la beauté me frappe à quelque ordre qu'elle appartienne; bien que je n'entende pas qu'elle me séduise, je sais l'apprécier autant et plus que bien d'autres, et je n'ai pas l'habitude de déguiser mon admiration; voilà tout!

La conversation continua, changea de thême, ne présenta plus d'incident digne d'être rapporté, et l'heure du dîner étant venue Fritz s'en alla.

Vers quatre heures, Goldmann envoya à Carl son courrier avec sa ponctualité ordinaire, mais c'est à peine si notre héros jeta les yeux sur quelques-unes de ces lettres dont le nombre dépassait encore celui de la veille; mais il les compta une à une avec soin et fit le relevé du chiffre total des numéros pris jusqu'à ce jour. Il trouva qu'il n'y en avait plus que *six mille quatre cent dix-sept* de disponibles, et calcula que si la progression se maintenait dans les mêmes termes, il ne se passerait guère que quinze jours avant le tirage, et que même en admettant une réduction dans la demande, ce qu'on ne pouvait guère espérer, le jour fatal se présenterait au plus tard dans trois semaines. Après cette supputation qui suscita en lui une foule de réflexions qui le satisfirent médiocrement, il mit un pantalon à sous-pieds, un gilet à la mode, et remplaça la redingote de velours qu'il portait habituellement par un habit à la dernière façon, qu'il s'était fait faire à l'occasion des noces

Digitized by Google

d'une de ses cousines, et qu'il n'avait plus mis depuis ce jour quoiqu'il lui allât fort bien. Il donna ensuite à ses cheveux un tour aussi gracieux que possible en se reprochant d'avoir négligé depuis longtemps de les faire couper, peigna ses moustaches et son impériale, et se demanda pour la première fois depuis qu'il les portait si elles s'harmonisaient bien avec sa figure. Enfin après avoir cherché fort longtemps, il découvrit au fond d'un tiroir une paire de gants blancs et les mit avec le plus grand soin; il garda néanmoins sa casquette attendu qu'il n'avait pas de chapeau. Quand cette toilette tout à fait anormale fut achevée, Carl se trouva être tellement changé que sa ménagère le reconnut à peine quand il sortit; elle se dit qu'il allait bien certainement arriver quelque chose d'extraordinaire et se demanda avec inquiétude si son jeune maître n'allait pas faire une nouvelle révolution.

Mais les intentions de Carl étaient toutes pacifiques. Il passa très-vîte devant la maison de Fritz, reprit la route qu'il avait faite la veille et gagna le sentier de Würmchenthal. Il le trouva désert et alla jusqu'au bout sans rencontrer personne. Il se dissimula derrière les coudriers comme s'il eût craint d'être aperçu, et se mit à regarder de tous ses yeux le parc et les tourelles de Würmchenthal. Après une contemplation d'une heure et demie pendant laquelle il ne découvrit rien, il se sentit très-fatigué de la position qu'il avait gardée pendant tout ce temps et se remit en marche du côté de la ville avec un grand serrement de cœur. A l'entrée du sentier il rencontra l'ami Fritz qui poussa beaucoup d'exclamations en lui voyant l'accoutrement mondain et inutile que nous avons décrit :

— Mon habit avait besoin de prendre l'air, dit Carl déconcerté lorsqu'il put placer une parole.

— Oh! oh! dit Fritz, et tu as pensé sans doute que l'air de ce sentier lui serait plus profitable que tout autre!

— Non! dit Carl que l'ironie de son ami mettait au supplice et qui eût donné tout au monde pour sortir de sa fausse position; non! cette charmante promenade, qui n'a pas de rivale dans les environs, m'a si bien séduit hier, que j'y suis revenu aujourd'hui machinalement et sans propos arrêté.....

— Sournois, va! s'écria Fritz; je suis plus franc que toi, moi, et j'avoue que ce qui m'y ramène, c'est l'espoir de revoir les beaux yeux d'hier. Les as-tu rencontrés?

— Non! d'ailleurs, peu m'importe! je n'y ai même pas pensé... tu sais que j'ai peu dormi la nuit dernière; je me sentais la tête lourde, et j'avais besoin de prendre l'air.

— Tout à l'heure c'était l'habit, maintenant c'est le moine! dit malicieusement Fritz; seulement, au rebours du proverbe l'habit et le moine me semblent ici merveilleusement d'accord... Prends garde! Carl; tu te mets à dissimuler, c'est mauvais signe!

Le pauvre Carl dut patiemment essuyer jusqu'à la ville le feu roulant de plaisanteries dont l'accabla Fritz, et chercha vainement une bonne raison à opposer aux trop vraisemblables suppositions de son ami. Rentré chez lui, il se sentit d'une humeur massacrante, — donna sa malédiction à Fritz et ne dormit pas mieux que la nuit précédente, ce qui nécessita le lendemain une nouvelle promenade, dans laquelle il ne rencontra plus son persécuteur de la veille, mais ne vit pas davantage Marie.

Digitized by Google

X.

AMOUR.

Bien qu'il ressentît une grande tristesse de cette seconde déception, Carl n'hésita pas à en affronter une nouvelle. Le troisième jour il reprit la route de Würmchenthal. Il arpentait depuis une demi-heure le sentier des coudriers, lorsqu'il vit apparaître Marie à l'autre extrémité. Un nuage passa sur ses yeux; son pas mal assuré se ralentit; il entendit battre son cœur. La jeune fille s'avançait lentement vers lui : elle semblait profondément absorbée par la lecture du livre qu'elle tenait à la main, et ne parut pas s'apercevoir de sa présence. Cependant quand elle fut bien près, elle leva les yeux et son regard angélique rencontra un instant celui de Carl. — Mais elle baissa vivement la tête, reprit sa lecture et pressa le pas jusqu'à ce qu'elle eût dépassé le jeune homme. Celui-ci, qui s'était livré à de longues méditations sur les moyens d'aborder Marie, et qui, peu auparavant, était encore convaincu qu'il n'avait que l'embarras du choix, — celui-ci, disons-nous, loin d'avoir la force de lui adresser la parole n'eut pas même celle de la saluer. Mais lorsqu'il la supposa à une certaine distance, il se retourna et vit qu'elle marchait beaucoup plus lentement que lorsqu'elle avait passé près de lui. Il resta immobile, plongé dans une contemplation qui remplissait son cœur de joie. Cette contemplation dura jusqu'à ce que Marie fût près d'atteindre la bout du sentier; alors Carl fit brusquement volte-face dans la crainte d'être surpris dans son observation et reprit très-vite la direction de Würmchenthal; puis il rétrograda à son tour et rencontra de nouveau la jeune fille. Cette fois-ci, quoique très-ému encore, il avait retrouvé un peu d'aplomb; il osa la regarder en face et lui faire un profond salut. Marie, très-surprise de cette politesse de la part d'un étranger, rougit beaucoup et répondit par une imperceptible inclinaison de tête. Peu d'instants après, Carl s'arrêta et se remit à admirer la jeune fille en se livrant cette fois à une pantomime ridicule qui était censée l'expression de son enthousiasme. Marie tourna le dernier massif de coudriers et disparut. Ceci désappointa Carl qui avait espéré qu'elle reviendrait sur ses pas et qu'il la rencontrerait encore une fois. Il comptait être assez fort pour lui adresser enfin la parole. Lorsqu'il vit cet espoir lui échapper, il se mit à courir comme un fou, la casquette à la main et les cheveux au vent; mais quand il atteignit, tout essoufflé, le bout du sentier, il ne vit que le pont, les arbres du parc et les tourelles du château : la jeune fille s'était éclipsée. Après avoir inutilement attendu, Carl s'en revint à pas lents, très-mécontent de n'avoir pas profité de l'occasion et de ne s'être pas avancé davantage. Mais il se consola en se promettant de le faire un autre jour, et il se laissa aller à une délicieuse rêverie qui porta sur deux points : — sur le léger signe par lequel Marie avait répondu à son salut, — et sur ce que le bleu seyait aussi bien à la jeune fille que le vert : elle avait, ce jour-là, une robe de cette première couleur, ce que nous avions omis de dire.

Le lendemain Carl revit Marie dans le sentier; elle s'y promena un peu plus longtemps que la veille et répondit par un ravissant sourire à chacun des saluts de notre héros. Le surlendemain il

Digitized by Google

ajouta la parole au geste et dit d'une voix un peu tremblante : *Bonjour, mademoiselle!* ce à quoi elle répondit d'une voix très-émue et à peine intelligible: *Bonjour, monsieur!* Le troisième jour, il osa lui demander quel était le livre qu'elle lisait; elle lui en montra le titre: c'était les poésies d'Uhland; Carl déclara que c'était son livre favori, ce qui était vrai, et il passa son chemin. Le quatrième jour, ils parcoururent ensemble deux fois toute la longueur du sentier et parlèrent du beau temps et de plusieurs autres choses du même genre qui leur parurent du plus haut intérêt. Le cinquième jour, ils s'entretinrent de poésie; Carl prit le livre de Marie, et lut à haute voix, avec beaucoup de sentiment, le *Chant du pauvre* et l'*Hôtesse allemande*....

Mais à quoi bon continuer à enregistrer ces riens qui avaient à leurs yeux tant de charme et d'importance. Ce que je voudrais pouvoir vous dire, c'est ce qui se passait en eux, — c'est ce radieux poëme de l'amour qui chante dans tous les jeunes cœurs, — dont je sais à peine les premières notes, — et dont nul, quelque grand poëte qu'il soit, ne saura jamais rendre qu'imparfaitement les délicieuses mélodies, les célestes enchantements. Mais qu'on sache bien que c'est par impuissance, et par impuissance seulement que je m'arrête. Il y a des gens qui m'ont dit : — Ne parlez jamais de l'amour! cela amollit et énerve l'intelligence, cela éveille les mauvaises passions, cela corrompt le cœur! A ceux-là je réponds : non, mille fois non; vous dites faux ! vous blasphémez!

Amour, feu sacré que Dieu lui-même a mis au fond de toute âme humaine, amour, source de la vie et du bonheur, je te glorifie et te rends hommage! Ta flamme sainte épure et grandit tout ce qu'elle touche! C'est toi qui fais naître les généreux sentiments, les nobles actions, les sublimes dévouements... Tu domptes les instincts pervers qui grondent dans les cœurs; — tu retiens les pas de l'homme qui erre au bord du crime; tu doubles les jouissances des heureux, — tu rends plus léger le poids de l'infortune, — tu fais oublier les misères qui s'attachent à toute existence, — et surtout — surtout tu rends meilleur, parce que tu réfrènes, tu vaincs, tu tues presque le démon de l'égoïsme, ce monstre immortel qui veille dans l'âme, la pervertit, la souille et la dégrade. Toi seul, sais le contenir, le museler, l'enchaîner! C'est pourquoi je te bénis sous quelque forme que tu apparaisses dans le monde, — soit que tu veilles sur un berceau dans le tendre regard d'une mère, — soit que tu calmes les tristesses de l'homme dans le dévouement de l'épouse, — soit que tu fasses tressaillir sous tes battements solennels le cœur innocent et pur d'une jeune fille ! Ah! je sais bien que le monde se voilant d'une apparente austérité, te maudit et te condamne, en invoquant de grands principes de morale, comme si la loi d'amour n'était pas la grande loi de l'humanité ! je sais que ce monde odieux et corrompu te méconnaît et te repousse... mais je sais aussi pourquoi! c'est qu'il a peur de toi ! La peur est toujours au fond de la haine ! — Que de fois un jeune homme t'a entendu chanter dans son cœur et s'est dit : — Je serais heureux avec elle ! mais elle n'est pas riche, mais elle n'est pas noble !... et l'infortuné a passé à côté du bonheur parce que le monde l'avait flétri de son souffle. — Que de fois une jeune fille, fascinée par ta douce voix dirait à sa mère : — Je serais heureuse avec lui !... mais on lui a appris dès l'enfance combien elle compte de quartiers, à quel taux sa main est côtée...; elle te renferme en elle et tôt ou tard elle en meurt... Ange des saintes amours, ce siècle n'est pas digne de toi ! L'intérêt, la spéculation, ces émissaires de l'enfer qui se voilent sous le nom de *convenances,* te repoussent, te harcèlent... et toi, tu déploies tes blanches ailes, tu remontes aux cieux et tu laisses à ceux qui t'ont méconnu le sombre désespoir qui les ronge jusqu'à la mort. — Ah ! pourquoi ton souffle ardent et pur ne fait-il pas crouler l'édifice laborieusement échafaudé de la corruption, de la vénalité, du vice? Le

Digitized by Google

monde te renie... il a voulu te flétrir du nom *d'amour pur* : c'est sous la glorieuse ironie de ce nom doublement sacré que je te bénis du fond du cœur avec la même ferveur que je jette à la face du siècle qui te proscrit ma malédiction et mon mépris!

Peu d'heures se sont écoulées depuis que les lignes qui précèdent sont écrites, et je suis sur le point de me repentir de leur avoir donné place ici. Voici pourquoi. Je hais le roman *humanitaire* et n'en écrirai jamais. Si, parfois, les plaies de la société m'ont douloureusement frappé, je ne me sens pas le courage de les révéler, parce que je n'ai pas la puissance de les guérir : mettre à nu le mal d'un patient quand on n'a pas le baume salutaire à y appliquer, c'est aggraver inutilement ses souffrances. Trop d'écrivains n'ont pas eu ce scrupule et ont vainement entrepris la cure des maladies sociales. Que de charlatans cela nous a valus! Que de remèdes traitreusement présentés comme une panacée universelle, et qui, au fond, n'étaient que de dangereux poisons! Je l'ai dit, je ne suis pas médecin et ne veux pas grossir le nombre des empiriques. Cependant cette page écrite tout à l'heure dans la verve d'un entraînement irréfléchi mais vrai, ressemble à s'y méprendre aux tirades célèbres de certains romans que je viens de condamner, et cette considération me déciderait à la supprimer si je n'avais d'autres raisons très-plausibles qui m'en empêchent. D'abord, la sincérité et la pureté du sentiment qui m'a inspiré cette boutade misanthropique ne saurait être mise en doute. J'ai entendu si souvent calomnier l'amour et en blâmer la peinture littéraire que, depuis longtemps, j'éprouvais le besoin de dire mon avis à ce sujet. Je suis le premier à reconnaître que décrire complaisamment les égarements criminels auxquels conduit cette passion lorsqu'elle est pervertie, est un acte mauvais et contraire à la morale. Malheureusement trop d'hommes éminents y ont prêté leur talent, surtout dans ce siècle, en justifiant les faiblesses de leurs héros par des paradoxes et des sophismes d'autant plus dangereux qu'ils sont plus habilement présentés, et qu'ils rencontrent un complice plus facile dans le penchant au mal inhérent à la nature humaine. Mais si l'apologie de l'abus doit être hautement blâmée, je n'admettrai jamais qu'il en soit de même du tableau vrai, moral, naturel de ce sentiment qui fait le fond de la vie de l'humanité, autour duquel tous les autres gravitent comme vers un centre, et qui touche par tous les points à la part de bonheur dévolue à l'homme ici-bas. — Aussi n'ai-je jamais reculé et ne reculerai-je jamais devant cette tâche douce et sacrée que lorsque les forces me feront défaut comme cela m'est arrivé tout à l'heure. Mais, encore une fois, jamais une peinture licencieuse ne viendra se placer sous ma plume. Grâces au ciel ma conscience ne me reproche et ne me réprochera, je l'espère, jamais ce que je considère comme un attentat public, comme un criminel oubli du caractère sacré de la mission de l'écrivain. Désormais, comme je l'ai fait jusqu'ici, je m'efforcerai de dire toujours la vérité, mais jamais je ne dirai toute la vérité. — Alors, me dira-t-on, pourquoi laisser subsister les pages qui nous ont valu cette ennuyeuse dissertation? — Parce qu'elles signalent un monstrueux abus qu'on ne saurait trop attaquer, et surtout parce qu'en aucun cas elles ne sauraient avoir une influence pernicieuse avec le correctif que j'y vais ajouter. Je reconnais humblement que j'ai été trop loin. Les mariages d'argent, les mariages de convenance ne forment heureusement pas une règle aussi générale que j'ai semblé le dire. Ce sont de terribles exceptions, et si ces exceptions sont nombreuses, hélas! je suis convaincu, ma charmante lectrice, que vous n'en êtes ni n'en serez jamais victime. S'il en était autrement, je ne me fusse jamais permis de rouvrir dans votre cœur une plaie si cruelle qu'il n'est pas besoin de l'aviver pour qu'elle saigne jusqu'à la mort : — j'eusse préféré mille fois ne pas dire mon opinion sur l'amour quelle que soit l'importance que j'y attache. Ceci posé, je reprends mon rôle de narrateur.

Digitized by Google

Un peu plus d'une semaine après que Carl avait vu Marie pour la première fois, ils s'aimaient mutuellement de cet amour pur, saint, idéal auquel l'homme doit les plus heureux moments de sa vie, les plus douces palpitations de son cœur, les plus radieuses rêveries de son imagination; — de cet amour qui berce la jeunesse de ses illusions enchantées et dont le souvenir émeut jusqu'au seuil de la tombe celui qui a eu le bonheur de l'éprouver. Donc, Carl et Marie s'aimaient; mais ils ne se l'étaient pas dit... Quand on s'aime ainsi on ne se le dit jamais; on se l'écrit à peine, et nos deux amis n'en étaient pas là. Par un mystère étrange, ce mot : *je t'aime!* ce mot si doux mais si profané passe rarement par des lèvres pures. Un jour, on se trouve n'avoir plus de secret l'un pour l'autre, on se trouve savoir ce que l'on n'a jamais appris, — et l'on n'a besoin pour y croire d'aucune protestation. Ainsi étaient Carl et Marie : les anges se penchaient sur leur cœur et y lisaient leurs pensées sans qu'aucune de ces pensées leur fît détourner les yeux. Tous les jours, ils se trouvaient à une heure qui était toujours la même : cependant ils n'avaient jamais fixé cette heure. Ils venaient l'un vers l'autre poussés par un même instinct. Ils se promenaient côte à côte; — leur regard avait une éloquence infinie : ils gardaient souvent le silence et quand ils se parlaient c'était de choses indifférentes, mais eux découvraient sous ces paroles mille choses ravissantes et douces que d'autres n'y eussent pas vues. Ils connaissaient sans se l'être expliquée la signification secrète de chaque inflexion de leurs voix, et le seul mot de : *Bonsoir!* qu'ils échangeaient en se quittant, renfermait tout un délicieux poëme. Cette mystérieuse sympathie, cette muette entente de deux âmes qui n'en font plus qu'une, est la chose la plus douce qu'il y ait sous le ciel.

Jamais Carl n'avait même touché la main de Marie, jamais il n'y avait pensé; leur amour ne s'était trahi par aucun gage matériel. Je me trompe. Un jour Marie qui aimait beaucoup les fleurs parla à Carl avec une joie naïve d'une magnifique pervenche bleue éclose le matin, — une pervenche au mois de juillet est chose rare; — Carl partagea l'admiration de Marie pour sa favorite et témoigna du plaisir qu'il aurait à la voir. Le lendemain, la jeune fille lui apporta la pervenche. Carl la mit dans un grand livre où elle se dessécha. Chaque soir il la contemplait longtemps : il s'attristait de voir s'éteindre peu à peu la teinte azurée de son calice qui devenait de plus en plus gris, mais il s'en consolait en voyant que les feuilles restaient du plus beau vert. Marie ne lui avait plus parlé de cette fleur.

Un autre jour, la jeune fille demanda à Carl quel était l'arbre qu'il aimait le mieux. Carl répondit que c'était le thuya; et comme elle insistait pour savoir le motif de sa prédilection pour cet arbre qui est l'emblème d'une idée triste, Carl dit qu'il l'ignorait, mais que pendant tout le temps qu'il avait passé à l'université il en avait toujours une petite branche à sa boutonnière. Il n'en portait plus depuis qu'il était à Würmchen parce qu'à Würmchen il n'y avait pas de thuya. Marie dit qu'il y en avait de très-beaux dans le parc, et le lendemain elle lui en donna une jolie branche que Carl mit à son habit et qu'il en détacha soigneusement le soir pour la mettre à côté de la pervenche. Marie ne lui en apporta plus les jours suivants.

Une autre fois encore, Carl parla à Marie d'un volume de Kerner qui lui venait de sa mère. Marie dit qu'elle n'avait pas lu les poésies de cet auteur, ce qui n'était pas vrai car elle savait plusieurs de ses *lieds* par cœur et les chantait même souvent. Elle pria Carl de les lui prêter. Carl lui remit le volume le lendemain en lui disant qu'elle pouvait le garder, parce qu'il ne trouvait plus aucun plaisir à lire Kerner, et qu'il avait d'ailleurs beaucoup d'autres souvenirs de sa mère. Marie le remercia de sa complaisance, mais ajouta qu'elle s'empresserait de lui rendre le livre aussitôt

Digitized by Google

qu'elle l'aurait lu. Elle ne l'avait pas encore rapporté bien qu'elle eût eu le temps de le lire plusieurs fois depuis, ce dont Carl éprouvait une grande satisfaction.

Voilà comment chacun d'eux se trouvait en possession de choses qui avaient appartenu à l'autre.

XI.

LA FATALITÉ.

Il est inutile que nous disions que Carl n'avait jamais parlé à Marie de la loterie. Cependant celle-ci allait toujours prospérant. Les billets disparaissaient avec une désespérante rapidité, et continuaient à s'envoler à tous les coins de l'Europe. Le jour fatal du tirage approchait à grands pas. Toutes les fois que Carl y pensait une sueur froide perlait sur son front et il s'empressait de chasser cette idée; mais il avait beau faire, elle revenait toujours et sous toutes les formes. Ici, c'était la profusion toujours croissante des lettres que lui jetait le courrier, — là, c'était Goldmann qui le félicitait chaleureusement chaque fois qu'il le rencontrait, — c'était surtout l'ami Fritz qui, lorsqu'il le trouvait chez lui, ce qui arrivait beaucoup plus rarement qu'autrefois, lui montrait dans un prochain avenir le profil sec et anguleux de sa future conjointe : enfin, à peine avait-il quitté Marie que le funeste cauchemar ne manquait pas d'apparaître à son esprit. D'un autre côté, Fritz qui était profond observateur comme on a pu le remarquer n'avait pas tardé à s'apercevoir de la passion de Carl et l'avait suivie dans tous ses progrès, bien qu'il n'eût plus cherché à surprendre son ami dans ses promenades et que celui-ci le priât de parler d'autre chose chaque fois qu'il abordait ce sujet. Fritz avait fait sur cette affaire de longues méditations, et n'était pas sans inquiétude sur la manière dont Carl, lorsque viendrait le moment décisif, pourrait sortir de la position embarrassante et compliquée où il se trouvait. Il ne fallait pas beaucoup de perspicacité, en effet, pour deviner que Marie ne pouvait avoir pris de billets, et, qu'en eût-elle pris un millier il y aurait encore dix-neuf chances sur vingt pour qu'elle ne gagnât pas; — et qui eût osé espérer que la propriétaire de l'action gagnante consentirait à renoncer à son droit en faveur d'une étrangère? Enfin, jamais intrigue ne fut si embrouillée, et nous avouons humblement que notre pauvre imagination se fût trouvée fort en peine de la dénouer convenablement et à la satisfaction du lecteur, si notre rôle ne s'était borné à enregistrer purement et simplement les faits selon l'ordre où ils se succédèrent dans la réalité.

La circonstance qui rappelait le plus vivement et avec le plus d'obstination à Carl la pensée noire à laquelle il voulait échapper, c'était les lettres de chaque jour. Cette nuée d'enveloppes timbrées qui pleuvaient sur sa table avec une fatale régularité l'exaspérait et lui donnait des accès de colère qui amenèrent, un jour, la destruction de toutes celles qu'il avait reçues jusque là. Il les brûla et employa à cette opération trois boîtes d'allumettes phosphoriques, ce qui répandit dans sa chambre une odeur tellement infecte qu'il se vit forcé de laisser ses fenêtres ouvertes pendant toute

Digitized by Google

la nuit. Il y gagna un refroidissement qui se convertit en un rhume obstiné. On ne s'étonnera pas que la petite lettre de Londres ait échappé à cette exécution sommaire; on sait que Carl l'avait prise en affection particulière. Pendant plusieurs jours, notre pauvre ami fit d'impitoyables auto-da-fés des nouvelles arrivantes; mais il s'aperçut enfin que cela n'empêchait nullement les autres de pulluler, — que cet incendie régulier lui prenait beaucoup de temps pendant lequel l'idée noire l'obsédait plus que jamais — et qu'il eût été plus simple de jeter les lettres dans un tiroir sans en prendre connaissance et sans s'en occuper le moins du monde. Ce nouveau procédé ne lui parut pas encore assez satisfaisant, et il avisa à un moyen qui le débarrassât même de la vue de ces affreuses lettres qui le poursuivaient sans trève ni miséricorde. Dans l'impossibilité absolue où il se trouvait de tarir les mille sources de ce torrent toujours grossissant, il résolut de lui opposer une digue qui l'empêchât d'arriver jusqu'à lui. Il alla trouver Goldmann et le pria instamment de ne plus lui envoyer aucune des lettres qu'il recevrait à l'avenir. Le bon ministre s'étonna que l'ardente impatience avec laquelle son client les attendait peu auparavant se fût changée en une indifférence aussi complète, — et lui promit de se conformer à sa recommandation.

Comme il tint sa parole scrupuleusement, Carl retrouva un peu de repos et s'applaudit de l'idée qu'il avait eue en regrettant seulement qu'elle ne lui fût pas venue plus tôt. Dès lors, il pensa moins à la loterie, et beaucoup plus à Marie si toutefois c'était possible. Rien de matériel ne lui rappelant plus la première, il la perdit de vue jusqu'à un certain point, mais sans pouvoir s'abstenir tout à fait d'y songer. Ce fut comme un de ces souvenirs pénibles ou douloureux que les préoccupations présentes laissent se poser au fond de l'âme, mais qui n'y sont jamais qu'à demi endormis et se réveillent au moindre choc.

Les promenades à Würmchenthal avaient continué et étaient même devenues plus fréquentes et plus longues. Cependant bien que l'intimité des deux amants allât croissant, ils s'étaient tenus sur la même réserve; seulement l'habitude avait donné à leurs entretiens plus d'abandon, plus de familiarité; les paroles qu'ils échangeaient prenaient souvent un caractère mystérieux et confidentiel qui ajoutait au charme qu'ils trouvaient à être ensemble. Puis les jours devenaient plus courts; il faisait déjà sombre lorsqu'ils se disaient adieu : la fin de leurs entrevues empruntait au crépuscule ce recueillement solennel que la nuit éveille dans le cœur, cette émotion secrète et indéfinissable qu'on ressent dans l'ombre auprès d'une personne aimée, — et que ne connaissent ni les rayons du soleil ni les lustres d'un salon. En ces moments-là on aime le silence, parce que le cœur dit des choses plus douces et plus mélodieuses, — on écoute, — on rêve, — on ne parle pas, — ou si l'on prononce de rares paroles, la voix est plus émue que d'ordinaire, et ce qu'on dit participe de ce sentiment dont nous parlons et qui ne s'analyse pas.

Un soir, ils s'étaient tus longtemps; ils marchaient l'un à côté de l'autre d'un pas lent et mesuré. Marie pensait au livre de Carl et n'osait dire qu'elle le lui rendrait le lendemain; — Carl pensait à la pervenche et à la branche de thuya. — Ils atteignirent ainsi l'extrémité du sentier qui touchait au château. Marie se disposait à quitter Carl, mais il la supplia de venir encore une fois jusqu'à l'autre bout. Marie objecta timidement qu'il se faisait tard et qu'on s'inquiéterait de ne pas la voir rentrer; mais Carl ayant dit que la soirée était magnifique, elle céda à cette remarque qui lui parut fort juste et se remit à marcher à côté de lui. Le silence se rétablit, et ils allaient achever pour la seconde fois le trajet qu'avait proposé Carl, sans que ni l'un ni l'autre eût prononcé un seul mot, lorsque le jeune homme demanda à Marie ce à quoi elle pensait.

— A rien! dit-elle. — Et vous? ajouta-t-elle d'une voix mal assurée. — Je ne sais! répondit

Digitized by Google

Carl. Mais quand il vit qu'il n'y avait plus que cinq ou six pas à faire avant la séparation, il sentit son cœur se gonfler et dit à Marie qu'il n'avait jamais aimé aucune femme et qu'aucune femme ne l'avait jamais aimé. En entendant cette réflexion, Marie baissa les yeux bien que l'obscurité empêchât tout à fait de distinguer ses traits, — elle s'en alla très-vite dans la direction du pont, et le traversa en courant et en tenant la main sur son cœur qui battait à lui rompre la poitrine. Ils avaient oublié de se souhaiter le bonsoir, mais tous deux avaient le paradis dans l'âme.

Au lieu de rentrer tout de suite en ville selon son habitude, Carl s'en alla à travers champs. Il marchait, la tête découverte, le front exposé à la fraîche haleine de la brise; — il regardait avec une indicible satisfaction la lune qui ne lui avait jamais semblé si belle, les étoiles qui ne lui avaient jamais paru si brillantes. Il chanta aussi une chanson qu'il chantait à l'Université quand il était en bonne humeur, et qu'il n'avait plus chantée depuis qu'il était à Würmchen. Cette chanson lui plut beaucoup; il la répéta plusieurs fois et la frédonnait encore lorsque sa ménagère lui ouvrit la porte; elle crut, comme il était fort tard, qu'il avait passé la soirée chez l'ami Fritz et qu'il était un peu gris.

Rentré chez lui, Carl trouva qu'il y faisait très-chaud; il ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur le rebord, tête nue et sans songer que cette imprudence pouvait lui valoir un nouveau rhume. Il se souciait bien de précautions hygiéniques! il regardait la lune et s'oublia jusqu'à lui parler ce qui, comme on le sait, avait déjà failli lui arriver dans une autre occasion où il s'était arrêté à temps. Quand son apostrophe à la blanche Phébé fut terminée, il alluma les bougies, ouvrit avec précaution le volume où se trouvaient la pervenche et le thuya; — il les contempla pendant plus d'une demi-heure et leur parla aussi. — Nous pourrions rapporter tout ce qu'il leur dit, mais nous croyons que ce serait ennuyeux, parce que c'était exactement la même chose que ce qu'il avait dit à la lune, et que nous supposons assez d'imagination au lecteur pour deviner ce qu'était cette chose. Cependant, comme tout doit avoir une fin, même les monologues, Carl se décida à fermer le livre. — Il trouva dessous une lettre qu'il n'avait pas aperçue jusque-là. Cette découverte le fit frissonner de la tête aux pieds, et il ressentit à la poitrine une vive douleur, comme si quelque chose venait de se briser en lui; — les bougies dansèrent une ronde fantastique devant son regard obscurci; il se renversa sur le divan, mit la main sur son cœur et ferma les yeux. Nous ne saurions dire ce qu'il souffrit pendant les deux minutes qu'il resta dans ce demi-évanouissement. Quand il revint à lui, il contempla longtemps la lettre fascinatrice sans oser la toucher. Il entendait au dedans de lui cette voix mystérieuse qui vient on ne sait d'où, et qui visite l'âme avant les grands malheurs. Tous ces chants de bonheur qui, un instant auparavant, le berçaient de leur ineffable harmonie se taisaient étouffés par cette voix sombre et fatale. Ses rêves dorés s'étaient enfuis à titre d'aile, et il se disait, l'infortuné, qu'ils ne reviendraient plus; — il voyait abattu d'un seul coup le palais enchanté de ses illusions, et il sentait qu'il ne se relèverait pas, et que tout, tout était fini, — et pour jamais!

Enfin il prit la lettre, — la tourna et la retourna machinalement. Il remarqua qu'elle ne portait aucun timbre. Ceci lui donna un moment d'espoir. Il se souvint, dérision amère! que son bottier auquel il devait une petite somme, lui avait dit, trois jours auparavant, qu'il avait besoin d'argent; il crut que le bottier lui écrivait pour lui rappeler cette réclamation qu'il avait perdue de vue. Mais une lettre qu'on n'attend pas renferme toujours un malheur, et celle-ci n'avait garde de faire exception à cette triste règle. Un examen plus attentif fit reconnaître à Carl l'écriture de Goldmann, écriture régulière comme celle d'un magister de village, et qu'il était impossible, mal-

Digitized by Google

gré la meilleure volonté du monde, d'attribuer à un disciple de saint Crépin. Cette conviction fit renaître toutes les anxiétés de Carl qui brisa enfin convulsivement le cachet. Voici ce qu'il lut :

MON CHER MONSIEUR BLOCK,

« C'est avec la plus vive satisfaction et un plaisir que je ne saurais vous bien exprimer que je » m'empresse de vous annoncer que les lettres que j'ai reçues aujourd'hui ont emporté tous les » billets restants de votre loterie à l'exception de cinq. Je suis allé chez vous cette après-dînée » dans l'espoir de vous voir. Je voulais vous féliciter et en même temps me concerter avec vous » afin que les dernières formalités ne souffrissent aucun retard. Comme je n'ai pas eu l'honneur de » vous trouver, j'ai suivi à la lettre les instructions que vous m'avez données à plusieurs reprises » de vive voix et par écrit, c'est-à-dire, que j'ai fait imprimer les annonces du tirage que j'ai » fixé à vendredi prochain, selon les termes du prospectus. Je recevrai ces annonces demain » matin et peut-être même ce soir. Vous pouvez compter sur ma diligence pour leur donner » toute la publicité possible, dès qu'elles seront en ma possession. Quant aux numéros restants, » je les ai déjà mis sous enveloppe afin de n'avoir plus que l'adresse à mettre et de les expédier à » quatre heures du matin, car le courrier de la nuit m'en apportera sans aucun doute la demande. » — J'ose espérer, mon cher monsieur, que vous n'aurez qu'à vous louer de la façon dont j'ai » conduit votre affaire, et vous prie de compter sur mon dévouement à toute épreuve.

» Votre tout dévoué,

» HEINRICH GOLDMANN. »

Carl fut atterré par la lecture de cette lettre qui ne réalisait que trop ses sinistres pressentiments. Puis il entra dans une grande fureur, — déchira la lettre en mille pièces et donna le trop fidèle Goldmann à tous les diables. Il pensa aller trouver sur-le-champ son mandataire pour lui retirer tous ses pouvoirs et anéantir tout ce qui s'était fait jusque-là ; mais, après réflexion, il résolut de patienter jusqu'à quatre heures du matin, et se borna à ne pas se coucher pour être plus tôt prêt, et aussi pour ne pas s'exposer au danger de s'endormir et de perdre par là un temps précieux. Il compta en maugréant les heures, et se livra à mille réflexions plus désolantes les unes que les autres. Plusieurs fois même il sentit de grosses larmes poindre dans ses yeux. Ce fait donnera une mesure de sa profonde douleur : Carl n'avait pas pleuré depuis la mort de sa mère qu'il avait perdue sept ans auparavant.

A quatre heures moins dix minutes il frappait à la porte de Goldmann qui vint aussitôt lui ouvrir en personne. Le visage du ministre rayonnait de joie. Cette jubilation intempestive exaspéra Carl qui, sans préambule aucun, lui déclara brusquement qu'il entendait que toutes les opérations de la loterie fussent suspendues sans le moindre délai. Goldmann fut comme frappé de la foudre; le sourire qui éclairait sa physionomie disparut comme un rayon de soleil sous une nuée d'orage; il devint d'une pâleur mortelle et se laissa tomber sur un siège en fixant sur Carl des yeux atones

Digitized by Google

et sans aucune expression. Carl n'était pas dans une situation d'esprit qui lui permît de ménager le pauvre homme. Il le secoua vivement par le bras, et répéta ses intentions en les précisant d'une manière formelle et catégorique, quant aux billets restants et quant aux annonces du tirage. Il entendait que les premiers fussent brûlés sur-le-champ et que les secondes fussent remplacées par d'autres qui déclareraient que toutes les actions de la loterie n'avaient pas été prises, et qu'en conséquence le tirage n'aurait pas lieu. Goldmann écoutait comme dans un rêve. Enfin il murmura :

— Il est trop tard !

— Comment trop tard? s'écria Carl; les billets...

— Sont envoyés; il y en a trois cent soixante et onze de trop peu !...

— Et les annonces?...

— Sont affichées ici depuis hier soir...

— Il faut les faire arracher à l'instant... on n'a pas eu le temps de les lire...

— J'en ai expédié trois cents à Hanovre, Magdebourg, Berlin...

— Malédiction !

Après un court silence Carl déclara à Goldmann que, nonobstant ces fâcheuses circonstances, il persistait dans sa volonté que la loterie n'eût pas lieu. Il l'autorisa à dire que la première partie du lot gagnant, c'est-à-dire le jeune homme, étant morte subitement, l'opération tout avancée qu'elle fût ne pouvait avoir de conclusion, et qu'en conséquence les fonds versés seraient tenus à la disposition des réclamantes dès le lendemain. Cette injonction ne fit qu'augmenter l'accablement et le désespoir du ministre. Il balbutia des mots inintelligibles, parmi lesquels Carl comprit enfin qu'il s'agissait de vingt mille thalers. L'énoncé de ce chiffre le pétrifia d'épouvante; — c'était celui du bénéfice qu'il avait accordé à Goldmann. Ses appréhensions vagues ne se justifièrent que trop : l'infortuné comptable dut avouer, après bien des hésitations, qu'il avait acheté trois jours auparavant deux champs et trois maisons, qu'il avait payés comptant au moyen des vingt mille thalers dont il ne lui restait que quelques kreutzers. Cette révélation donna le coup de grâce à Carl qui fut forcé de s'appuyer contre la muraille pour ne pas tomber. Il n'eut pas même la force de reprocher à Goldmann cet emploi de fonds prématuré qui constituait un abus de confiance, et s'en alla désespéré, à demi fou et se sentant plus que jamais fléchir sous la main de fer de la fatalité.

XII.

LUTTE ET RÉSIGNATION.

Carl s'en retourna chez lui. Il vit sur son passage plusieurs des affiches qui annonçaient le jour du tirage. Chaque fois qu'il en trouvait une nouvelle il s'arrêtait, se campait devant, et la lisait d'un bout à l'autre. Ses idées gardaient à peine assez de suite pour saisir le sens général, mais

Digitized by Google

chaque mot le frappait au cœur, et produisait en lui une souffrance analogue à ce supplice étrange qui consiste dans une goutte d'eau tombant régulièrement sur le crâne nu du patient, et qui finit, dit-on, par faire mourir. — Ce fut par ces tristes stations que Carl revint chez lui. Il se trouvait dans cet état de l'âme où la douleur morale parvenue à son paroxysme, brise le ressort de la pensée, semble s'atténuer par sa violence même, et ne laisse plus à l'homme qu'une sensation vague et indéfinie de son malheur. La nature est trop faible pour supporter au delà d'une certaine dose de souffrances : dès qu'elle y touche elle devient insensible à tout ce qui dépasse cette coupe d'amertume mesurée pour elle. Cette halte dans la voie de la douleur est un des secrets de Dieu qui la fait suivre d'un sommeil étrange et invincible, auquel l'infortuné se laisse aller avec délices et qui ressemble à la mort. Carl se jeta sur son divan et ne tarda pas à s'endormir de ce sommeil lourd, fiévreux mais sans rêves.

Ce repos dura plusieurs heures : il était près de midi lorsque Carl s'éveilla. La lassitude physique qu'il éprouvait encore le laissa plongé dans cette demi-somnolence qu'on prolonge instinctivement et avec tant de charmes le lendemain d'une nuit de fatigues. Les idées qui l'avaient si vivement obsédé la veille se réveillèrent successivement dans son âme, mais par un phénomène qui se reproduit souvent dans ce cas, ce ne fut pas la sensation de la dernière et terrible commotion qu'il avait reçue qui se représenta d'abord à lui. L'image de Marie se leva confusément des dernières profondeurs de sa pensée endormie, et passa devant lui, calme et souriante, tandis qu'il entendait bruire à son oreille, comme un murmure vague et lointain, l'air de la chanson qu'il avait si souvent chantée le soir. Tout à coup la vision disparut, comme dans les brusques changements de scène d'une lanterne magique : le souvenir de la loterie mordit Carl au cœur; il s'éveilla tout à fait comme s'il venait de recevoir un coup violent. Ses yeux s'ouvrirent fixes et étonnés, puis se refermèrent, éblouis par la vive lumière du jour, encore affaiblis par les larmes brûlantes qu'il avait versées et la veille pénible qu'il avait faite. La conscience de son horrible position lui revint dans toute sa désespérante vérité. Il secoua la tête comme pour échapper à ce cauchemar que le jour ne dissipait pas. Il alla se placer devant la glace de sa cheminée et fut effrayé de l'altération de ses traits. Ses longs cheveux tombaient en désordre sur son front pâle, ses yeux rouges et gonflés ne s'ouvraient qu'à demi, ses joues étaient blanches comme celles d'un mort; sa physionomie entière avait subi cette décomposition terrible que le malheur produit du jour au lendemain sur les visages les plus riants : il crut voir son propre spectre.

Pendant qu'il cherchait à se reconnaître, Fritz montait l'escalier en chantant à tue-tête une chanson universitaire sur le vin et l'amour. Il frappa à la porte à plusieurs reprises, et comme Carl ne répondait pas, il ouvrit ainsi que cela lui arrivait souvent. Un joyeux *hup sasa* qui allait s'échapper mourut dans son gosier et il s'arrêta sur le seuil, épouvanté à la vue des traits bouleversés de son ami. Il venait voir Carl avec l'intention de le féliciter au sujet des affiches qu'il avait lues et lui offrir ses services pour le tirage auquel il n'était pas convenable qu'il assistât lui-même. L'aspect de Carl opéra en lui une complète révolution. Avec ce tact exquis qui ne fait jamais défaut aux bons cœurs il s'approcha de son ami et sans prononcer une parole prit sa main et la lui serra avec effusion. Carl fut profondément touché de cette muette condoléance, de cette marque affectueuse de délicate sympathie : sa main répondit à celle de Fritz par une étreinte convulsive et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Fritz alla se placer près de la fenêtre et se mit à tambouriner sur la vitre en regardant dans la rue, pendant que Carl réparait avec la précision de mouvements d'un automate le désordre de sa chevelure.

Digitized by Google

— Tu as du chagrin, mon cher Carl? demanda Fritz après avoir exécuté une marche militaire qui eût fait honneur à un tambour-major.

— J'ai passé une mauvaise nuit...

Fritz se remit à tambouriner.

— Assieds-toi, Fritz, et prends une pipe! dit Carl qui rompait à son tour le silence.

— Merci, répondit Fritz, je n'en ai pas le temps! je n'ai voulu que te dire bonjour en passant; — je te ferai une plus longue visite ce soir si tu es chez toi...

— Je t'attendrai à neuf heures, répliqua Carl; si tu veux venir causer avec moi tu me feras plaisir.

— Tu peux y compter, dit Fritz qui avait déjà ouvert la porte et s'enfonçait dans l'escalier.

Demeuré seul, Carl tomba dans une profonde rêverie. Il pensa à l'existence insupportable qui lui était réservée, — il compara ce supplice, auquel il se voyait fatalement condamné, à l'inestimable félicité qui lui échappait : il but jusqu'à la lie le calice d'amertume. Son cœur précipitait dans sa poitrine contractée ses battements forts et irréguliers; peu à peu les larmes montaient à ses yeux; elles se firent jour enfin; il se cacha la tête dans le velours du divan et pleura abondamment. Quand cette crise fut passée Carl, brisé, abattu, voulut paraître fort. Il se fit une impassibilité factice, une résignation toute passive. Il accepta son malheur avec ce stoïcisme faux du mourant qui s'est débattu de toutes ses forces contre les étreintes de la mort, et qui s'y abandonne enfin sans résistance, parce qu'il se sent impuissant à la vaincre, parce qu'il est affaibli par la lutte, et que déjà les ombres de l'éternité passent sur son regard obscurci. Carl reprit une à une et avec une complaisance singulière toutes les émotions douloureuses qui avaient déchiré son cœur : il trouva un plaisir inexplicable pour ceux qui n'en sont jamais venus à ce point de souffrance morale, à savourer, à épuiser de nouveau toutes ses émotions. Il se courba, en la maudissant, sous la destinée qui le terrassait. Je ne sache pas de supplice plus terrible que ces douleurs sourdes, concentrées et qu'on ne renferme en soi qu'avec l'espoir qu'elles vous tueront. Carl se dit qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre et, plein de cette conviction consolatrice, il se mit à réfléchir aux préparatifs du tirage. Il prévit tous les cas, toutes les difficultés et les résolut avec une extrême lucidité. Il transcrivit ensuite ses idées et alla les porter à Goldmann.

Le ministre eut grand peur des reproches qu'il reconnaissait à Carl le droit de lui adresser. Mais celui-ci ne touchant pas un mot des vingt mille thalers et ne parlant plus d'annuler la loterie, Goldmann reprit sa joyeuse humeur, discuta le projet qui lui était soumis et y proposa plusieurs modifications rationnelles que Carl agréa. Celui-ci remercia son mandataire du zèle qu'il avait déployé, de l'intelligence dont il avait fait preuve, et eut même le triste courage de plaisanter sur les éventualités probables du tirage. A la suite de cette entrevue, Goldmann déclara à sa femme que Carl était un charmant garçon, — l'homme le plus accommodant du monde, — et que celle qui le gagnerait comme époux lui devrait une existence aussi douce que celle d'Ève dans le paradis terrestre avant que le serpent lui eût appris à manger la pomme.

Lorsque Carl quitta Goldmann il était à peu près l'heure de ses rendez-vous avec Marie. Aussi se dirigea-t-il vers la porte de Magdebourg : mais lorsqu'il fut dans l'allée de tilleuls il ne la dépassa pas et la parcourut plusieurs fois, ce qui ne lui était jamais arrivé. Il hésitait à aller jusqu'au sentier de Würmchenthal; — il tremblait à l'idée de revoir Marie. Il lui semblait qu'elle devait déjà savoir le rôle qu'il jouait dans cette maudite loterie, — et ne le sût-elle pas elle ne tarderait pas à l'apprendre. Dès lors, il était impossible qu'elle pût l'aimer. Et que lui dirait-il? il se senti-

Digitized by Google

rait gêné, contraint, mal à l'aise : peut-être ne serait-il pas maître de lui et sa douleur ferait-elle explosion sans qu'il osât en avouer la cause à la jeune fille. Ces considérations et d'autres du même genre le décidèrent à ne pas aller au rendez-vous : il rentra à Würmchen avec cette résignation du désespoir qui fait qu'on renonce à dire adieu à une personne aimée qu'on ne doit plus revoir, parce qu'on craint sa faiblesse et qu'on redoute les émotions inséparables d'une suprême et dernière entrevue.

Carl, de retour chez lui, se mit à préparer les billets nécessaires au tirage : attendu la grande quantité de ces billets il avait promis à Goldmann d'en faire une partie. Fritz vint à neuf heures précises selon sa promesse et le trouva occupé à ce travail. Il s'en étonna beaucoup, car il s'attendait à voir son ami très-affligé, et était à mille lieues de penser qu'il pût se livrer à une semblable opération.

— Bonsoir, ami Fritz, dit gaiement Carl ; tu viens très à propos pour me prêter aide : la besogne n'est pas amusante et elle est diablement longue; — mais nous allons en corriger l'ennui et en charmer la longueur par une bouteille de Niersteiner...

Carl sonna sa ménagère et lui dit d'apporter la bouteille. Fritz, tout à fait désorienté, écoutait avec stupéfaction Carl qui continuait à plaisanter avec une verve et un entrain qu'il lui avait rarement vus.

— Ainsi, voici le fatal moment, disait-il; l'heure approche où la mystérieuse compagne de ma vie va se dégager du voile qui la couvre; — la déesse va se révéler et sortir du nuage; — la victime est prête pour le sacrifice et, par ma foi, je suis fâché de n'avoir pas de fleurs pour me couronner; — mais, foin de l'embarras ! nous y suppléerons en faisant de plus abondantes libations ! A toi, ami Fritz !

Fritz confondu toucha à peine le verre du bout des lèvres ? Carl vida le sien d'un seul trait.

— *Deus ! ecce Deus !* poursuivit-il avec un enthousiasme comique ; je suis sur le trépied; — je découvre l'avenir. Elle s'avance vers moi; — son sourire est laid comme deux grimaces; — son front est jaune comme de l'ivoire... jaune ; — ses dents ébréchées ont une teinte safranée; — ses yeux éteints n'ont plus de cils et presque plus de regard; — ses cheveux brillent de reflets d'argent. — Hyménée ! ô hyménée ! chantons la fiancée !

Carl but un second verre, et Fritz profita de cet instant de silence pour dire :

— Es-tu fou, Carl?

— Tais-toi ! répliqua celui-ci ; ne trouble pas l'inspiration ! Où en étais-je ? Du diable, si je le sais ! tu as coupé court à mon épithalame, ami Fritz; ce n'est pas bien : tu mériterais, pour te punir, que je te misse au dernier banc le jour de mon mariage, et à la dernière place au banquet nuptial !

Carl parla longtemps sur ce ton. Il s'animait de plus en plus et ne se faisait pas faute de boire. Ses yeux naturellement si vifs brillaient comme des escarboucles ; ses joues, si pâles le matin, se marbraient de plaques rouges qui gagnaient peu à peu le front. Les bouteilles succédaient aux bouteilles et l'ami Fritz, bien qu'il eût moins bu que Carl et résistât encore à l'entraînement de celui-ci, Fritz était un peu plus gai que de coutume. Il avait fini par se persuader de la sincérité de Carl dont il avait longtemps douté. Il fit beaucoup de plaisanteries à son tour sur la femme future de son ami : ces plaisanteries firent beaucoup rire celui-ci. Enfin, le vin aidant, Fritz alla plus loin : il osa toucher la corde sensible.

— Tu m'as diablement trompé, Carl ! s'écria-t-il ; j'aurais juré que tu étais amoureux de Marie !

Digitized by Google

— Allons donc! riposta Carl; je ne t'aurais pas cru si naïf, ami Fritz! comment as-tu pu t'imaginer qu'un vieux renard comme moi pût s'amouracher d'une fillette de seize ans?

— Eh! par ma foi, on en a vu de plus retors que toi qui s'y sont laissé prendre!

— Bah! histoire de s'amuser! tu ne peux croire que j'aie jamais pensé sérieusement à cette petite Marie!

En prononçant ce nom si cher qu'il ne s'était jamais dit que tout bas, Carl sentit battre son cœur qui protestait contre cette profanation. Une ombre passa sur son front qui reprit cependant bientôt sa joyeuse sérénité. Ce fut comme l'ombre passagère que projette sur les champs le nuage qui passe dans un ciel pur : les rayons du soleil n'en paraissent que plus éclatants sur cette place, un instant assombrie.

Carl reprit toute sa gaieté, et se montra de plus en plus étourdissant de verve et de plaisanterie. Mais toute chose a un terme : sa langue finit par s'embarrasser, — ses idées devinrent confuses et indécises; — son regard perdit sa vivacité et prit une expression fixe et vague; — ses paupières s'alourdirent; et lorsque, à une heure du matin, l'ami Fritz s'en alla, il remarqua que Carl en l'accompagnant du divan à la porte avait fait plusieurs faux pas. Fritz avait à peu près conservé son sang-froid. Ces divers symptômes, cette ivresse à laquelle il n'avait jamais vu Carl s'abandonner, tout réveilla le doute en lui, et il se demanda en s'en allant si les sentiments avec lesquels Carl avait paru accepter sa position étaient sincères ou affectés. Les larmes qu'il avait vu verser le matin à son ami, sa tristesse, son air défait le firent pencher vers la seconde opinion. Mais cela ne rendait pas le mystère plus facile à éclaircir. Si Carl aimait Marie pourquoi dissimulait-il, surtout avec lui Fritz, son meilleur ami et le seul qui pût lui donner aide et consolation? Pourquoi feignait-il, au contraire, cette joyeuse résignation à la vieille fille qui le menaçait? Ces problèmes auxquels Fritz tenta vainement de donner une solution l'empêchèrent longtemps de s'endormir.

Quant à Carl, aussitôt après le départ de son ami, il s'était jeté sur son lit sans prendre la peine de se déshabiller ni d'éteindre ses bougies, et, un instant après, il était plongé dans ce lourd sommeil qui succède à l'ivresse.

XIII.

LE TIRAGE.

Le grand jour, le jour du tirage si redouté arriva enfin. Nous ne pouvons analyser ce que souffrit Carl pendant les soixante-douze heures qui précédèrent ce fatal vendredi, heures qui s'écoulèrent pourtant avec cette rapidité maudite du temps qui sépare d'un malheur. On dit que le temps suit impassiblement son cours sans s'arrêter pour rien ni pour personne; c'est faux : il est complice du destin qui envoie à l'humanité toutes ses misères; il ralentit son pas dès que l'homme

Digitized by Google

semble approcher d'une joie; il le précipite dès qu'il est près d'une infortune; et, — tout au contraire, — les heures de félicité fuient avec une désolante rapidité; les heures d'angoisse et de souffrance se traînent lentement et se font compter seconde par seconde. Ces trois jours, que Carl eût voulu faire durer l'éternité, passèrent comme un instant, et le vendredi terrible apparut. Il apparut avec un ciel d'azur, un soleil radieux, des chants d'oiseaux et une douce brise embaumée: c'était conforme à cette ironie amère que la nature met souvent à railler les douleurs humaines. Midi sonnait. C'était l'heure du tirage. Carl était dans sa chambre, seul, tremblant, frissonnant sous la pensée que son sort allait se décider pour jamais. La grosse cloche de Würmchen, que Goldmann faisait mettre en branle pour donner plus de solennité à la cérémonie, lui brisait le tympan par ses joyeuses volées..... Mai sce serait manquer à toutes les convenances que de forcer le lecteur à tenir compagnie plus longtemps à notre héros. Comme il n'a pas les mêmes raisons que celui-ci pour ne pas assister au tirage et que nous espérons, au contraire, qu'il meurt d'envie d'en être témoin, nous nous empressons de l'y conduire.

Le lieu choisi était la grande salle de la maison de ville. Goldmann avait cru pouvoir déroger sur ce point au prospectus, attendu l'exiguité de ses bureaux. Les préparatifs convenables avaient été faits dès l'avant-veille. Une estrade s'élevait au fond de la salle; sur cette estrade on voyait une table recouverte d'un grand tapis vert; — sur la table une seule urne très-vaste peinte en rouge et or. Cette urne était fermée par un couvercle cadenassé; car Goldmann, afin que tout fût en règle, avait fait constater officiellement le dépôt des numéros, et avait fait clore et sceller l'urne en présence de témoins, afin qu'aucun de ces numéros ne pût en être soustrait avant l'heure. Ce sont à peu près les mêmes formalités que celles auxquelles on a recours à Paris pour les scrutins du suffrage universel : seulement il est arrivé aux urnes parisiennes de voyager, en certaines occasions, au péril du respect qui leur était dû, tandis que celle de Würmchen avait été enfermée par Goldmann dans une armoire solide, où le sceau et le cadenas en étaient restés parfaitement intacts. Le ministre des finances se trouvait derrière la table, immédiatement au-dessous des armes du prince Jean, qui porte *d'azur palé d'argent,* ce qui fait un très bel écusson. Fritz se trouvait à côté de Goldmann en qualité de représentant de son ami. Enfin le prince Jean lui-même avait décidé qu'il assisterait à l'opération qu'il avait autorisée dans une heure si critique. Un fauteuil d'honneur à côté de l'urne aléatoire lui était réservé. Il vint l'occuper. Nous espérons que le lecteur apprendra avec plaisir que la physionomie du prince annonçait une santé florissante et une grande sérénité d'âme;— qu'il portait son habit neuf qui était d'un magnifique bleu-barbeau et à boutons dorés,— enfin, qu'il avait les jambes croisées et jouait avec le pommeau de sa canne en promenant un regard placide de l'urne sur l'auditoire où il trouva occasion de faire de petits signes d'amitié à plusieurs de ses sujets. Cet auditoire était peu nombreux. Les Würmchenois ne sont pas badauds, nous l'avons dit. Quant aux Würmchenoises, leurs pères et leurs frères sont trop économes pour qu'elles puissent se permettre une fantaisie aussi coûteuse qu'un numéro de loterie de vingt thalers. Cependant nous n'oserions garantir qu'aucune d'elles ne s'en fût procuré à la dérobée et par un moyen détourné. Quoi qu'il en soit, elles se trouvaient en majorité dans la salle, et toutes faisaient de grands efforts pour atteindre aux places les plus rapprochées de l'estrade. Ces deux derniers faits n'ont besoin d'aucune explication.

Lorsque midi sonna, Goldmann monta d'un pas solennel et avec une suprême gravité les degrés d'un double escalier, tandis que, de l'autre côté, Fritz y portait une ravissante petite fille. Il n'y a pas de maison d'enfants trouvés à Würmchen,— ce qui n'étonnera personne,— c'est pourquoi on

Digitized by Google

avait eu recours à cette petite fille qui était la sœur de Fritz. Elle avait de très-grands yeux bleus, — des cheveux d'un blond ardent comme beaucoup de petites Allemandes et quelques petites filles françaises, — une peau aussi délicate qu'une rose du Bengale, et un air si sérieux qu'on eût cru qu'elle pensait déjà à beaucoup de choses : elle n'avait cependant que quatre ans à peine. Peut-être va-t-on me chercher querelle parce que je m'arrête à parler si longtemps de cette petite fille dans un moment aussi grave. J'en suis bien fâché, mais j'aime les enfants à la folie, quoiqu'on m'ait reproché en mainte occasion de ne pas le montrer assez, et la sœur de Fritz était une délicieuse enfant qui sera, je l'espère, un jour une charmante jeune fille. Aussi bien n'est-ce pas du temps perdu. Goldmann, qui fait tout avec mesure, en avait mis beaucoup à monter l'escalier, et d'autant plus qu'il souffrait d'une attaque de goutte. Cette lenteur à procéder ne faisait pas mal et tenait en suspens l'ardente curiosité des spectateurs. Enfin, tout fut prêt : le douzième coup de midi avait retenti depuis une minute, — le ministre des finances, debout, dépassait l'urne de la moitié du corps, — l'enfant, à côté de lui, se dressait sur ses petits pieds et s'efforçait de hausser son menton jusqu'au rebord du vase ; derrière eux se tenait Fritz, si grave, si sérieux, que Carl l'eût à peine reconnu s'il eût pu le voir. Tous les yeux étaient fixés sur ce groupe, — toutes les poitrines haletaient d'attente, — toutes les oreilles se dressaient avides d'entendre le chiffre de l'heureux numéro. Goldmann promena un imposant regard sur l'assemblée, puis se tourna vers le prince Jean, qui semblait prendre infiniment d'intérêt à l'affaire, et qui lui fit signe de commencer. Le ministre annonça qu'il allait procéder à l'ouverture de l'urne. Le bruit que fit la clef en s'introduisant dans le cadenas fit tressaillir tous les cœurs, les cœurs féminins surtout. Le couvercle se leva... Pour celui qui eût été au courant de l'histoire, pour celui qui eût connu la terrible position de Carl, ce moment eût été aussi solennel que celui où le condamné à mort apparaît sur l'échafaud. Je suis assuré, ma charmante lectrice, que, sensible comme vous l'êtes et sachant ce que vous savez, ce spectacle vous eût causé une bien vive émotion... Mais tous ceux qui se trouvaient là étaient dans une parfaite ignorance de l'intérêt si dramatique qui se rattachait au fait qui allait se passer sous leurs yeux. Nous ne pouvons faire exception que pour Fritz : encore ce qu'il savait avait-il le caractère vague et indécis d'un soupçon.

Le couvercle était levé, Goldmann prit un exemplaire du prospectus, et le lut d'une voix lente, claire et posée. L'auditoire écouta cette lecture avec une visible impatience. Qui ne savait par cœur ce prospectus? Le ministre annonça enfin que le lot unique écherrait au premier numéro sortant, et dit qu'il allait être procédé au tirage de ce numéro. Fritz parla à l'oreille de sa petite sœur et lui dit de plonger la main dans l'urne. Pour qu'elle pût le faire commodément, il la souleva jusqu'à l'orifice. L'enfant enfonça dans les vingt mille billets son petit bras blanc et rond et en retira trois à la fois. Ceci mit Goldmann dans l'embarras, et, ne sachant lequel prendre des trois, il consulta Jean à haute voix. Le prince répondit, avec la sagesse qui caractérise toutes ses décisions, qu'il lui semblait convenable de les rejeter tous trois dans l'urne, parce qu'il n'y avait aucune raison de favoriser l'un plutôt que l'autre. Sur l'ordre de Goldmann, l'enfant étonnée les laissa retomber. Le ministre et Fritz mêlèrent ensemble tous les billets et le sort fut appelé à se prononcer de nouveau. Cette fois, Marie (elle portait ce nom comme l'autre que vous connaissez), Marie ne prit qu'un billet ; elle le donna à Goldmann, qui l'éleva en le tenant entre le pouce et l'index de façon à ce qu'il fût bien en vue, — puis il abaissa le couvercle de l'urne afin que tous pussent être témoins de l'ouverture. Le billet formait un petit rouleau allongé et entouré d'un anneau de laiton. Goldmann eut quelque peine à le débarrasser de cet anneau : il déroula avec lenteur et précision ce petit mor-

Digitized by Google

ceau de papier qui renfermait le dénoûment d'un drame et allait prononcer irrévocablement sur les destinées de Carl. L'intérêt était parvenu à son plus haut degré. Le ministre lut à haute et intelligible voix :

Numéro sept mille neuf cent soixante-trois!

A cet énoncé, toutes les poitrines se dégonflèrent et respirèrent plus à l'aise. Chacun regarda attentivement son voisin : les voisines surtout furent curieusement examinées; mais rien ne trahit chez aucune la joie expansive du gain; nous ne saurions même affirmer que la physionomie d'aucune d'elles ait accusé le désappointement de la perte. Quelle que soit la conscience avec laquelle un écrivain rassemble tous les documents qui peuvent compléter son œuvre, il est certains détails si intimes qu'ils lui échapperont toujours. Toutes ces gens s'en allèrent en s'étonnant de l'intérêt qu'ils avaient pris à cette affaire, et de ce qu'ils avaient pu perdre tant de temps pour entendre prononcer quatre chiffres qui ne leur apprenaient rien.

Fritz s'en alla plus vite que tous les autres dès que Goldmann lui eut remis le numéro heureux, et il courut chez Carl. Celui-ci s'élança vers son ami aussitôt qu'il le vit paraître sur le seuil de sa chambre, lui arracha vivement le billet des mains et y jeta un regard avide.

— Sept mille neuf cent soixante-trois!

Il alla tomber sur le divan, et répéta plusieurs fois ce nombre, qui ne lui disait rien non plus, sinon que son avenir était engagé pour jamais il ne savait à qui.

— A qui est-il? demanda-t-il enfin à Fritz.

— Qu'en sais-je moi? dit l'ami Fritz ; qui diable m'aurait révélé le nom de tes milliers d'actionnaires anonymes?

— Aucune des personnes présentes ne l'a réclamé?

— Aucune! et cela ne m'a nullement étonné. Je m'attendais tout à fait à ce que tu ne serais pas gagné par une Würmchenoise.

— Et moi aussi! dit Carl; ce hasard eût été par trop extraordinaire.

— En sorte que nous sommes dans la même incertitude qu'auparavant...

— Oui, par ma foi! dit Carl presque joyeux du répit qu'il se sentait accordé par l'éloignement probable de la personne gagnante. J'avais bien peur d'être réclamé séance tenante, et je suis charmé qu'il n'en soit rien; cela me donne au moins quelques jours encore de célibat, et nous aurons le temps de boire le vin des funérailles.

— Voilà une idée lugubre! dit Fritz.

— C'est une façon de parler; j'ai voulu dire que nous avons le loisir d'enterrer joyeusement la vie de garçon que je n'aurai peut-être que trop de raisons de regretter bientôt...

— Qui sait? dit Fritz; peut-être nous sommes-nous trompés dans nos prévisions, et t'arrivera-t-il, un de ces jours, une femme charmante qui te fera une vie des plus heureuses. On a vu des choses plus extraordinaires que cela, et le hasard a parfois de singuliers caprices....

Carl pensa que ce hasard ne lui donnerait jamais Marie, et qu'avec toute autre femme, quelques perfections qu'elle réunît, il serait le plus infortuné des hommes.

— Le hasard ne favorise que les heureux, dit-il, et jusqu'ici je n'ai guère eu le droit de me ranger au nombre de ces privilégiés du ciel.

Digitized by Google

Fritz approuva par un signe de tête l'aphorisme banal que venait d'énoncer Carl, et ne jugea pas à propos de réfuter le commentaire qui l'accompagnait, parce que ce qu'il aurait pu dire se fût rattaché à un ordre de faits tout différent : — on sait que Carl n'avait jamais été heureux en amour.

— Il est fâcheux, dit Carl après avoir vainement attendu une réplique, il est fâcheux que nous n'ayons aucun indice qui nous mette sur la voie.

— Mais j'y pense ! s'écria Fritz, ce n'est pas une chose impossible ; peut-être parviendrons-nous à préjuger jusqu'à un certain point en parcourant toutes les lettres que tu as reçues...

— Malheureusement je les ai brûlées ! dit Carl.

— Oh ! s'écria Fritz avec un vif sentiment de regret, tu n'en fais jamais d'autres ! A quoi diable pensais-tu en commettant cet incendie?

— A rien, dit Carl rêveur.

— Pourquoi as-tu condamné au feu cette collection dont je t'avais, si je ne me trompe, fait sentir tout le prix?...

— Parce que !

— Voilà une belle raison ! répliqua Fritz ; on ne la donne jamais que lorsqu'on est à bout d'expédients, et tôt ou tard on se repent d'y avoir eu recours.

Sur ces entrefaites, Goldmann entra. Il venait prier Carl de ne sortir désormais qu'en cas de nécessité majeure, afin que la propriétaire de l'action gagnante le trouvât chez lui, lorsque lui, Goldmann, la lui adresserait. Carl promit en souriant d'observer scrupuleusement ces arrêts forcés que le ministre lui imposait, et Fritz s'engagea à venir égayer régulièrement la captivité indéfinie de son ami. La conversation retomba naturellement sur le sujet dont il était question à l'arrivée de Goldmann. On fit des hypothèses sur la personne qui avait pris le numéro gagnant, et Fritz témoigna encore une fois du regret qu'il éprouvait que Carl eût brûlé les lettres. Sur quoi Goldmann dit qu'il croyait pouvoir venir à leur secours, attendu qu'il avait tenu note très-exactement des lettres qu'il avait reçues, et des numéros qu'il avait expédiés chaque jour. Cette déclaration ranima les espérances perdues, et Fritz mit presque Goldmann à la porte en le priant d'envoyer sur-le-champ la note dont il venait de parler. Carl était beaucoup moins avide de s'éclairer sur ce point ; il sentait que, selon toute apparence, les indices qu'il pourrait recueillir ne feraient que confirmer la désolante conviction qui l'accablait. Quoiqu'il en soit, Goldmann ne tarda pas à envoyer deux gros registres. Fritz se mit aussitôt à les feuilleter. Il trouva que le numéro sept mille neuf cent soixante-trois avait été expédié le 10 juillet, et que, la veille, il avait été reçu deux cent onze lettres... ; mais, ô fatalité ! Goldmann n'avait tenu compte ni du lieu de provenance des épîtres, ni de l'adresse à laquelle il avait envoyé les numéros, de sorte que tout ce qui ressortait clairement de cette consultation, c'est que le fameux numéro avait été demandé et expédié le septième jour après l'approbation du projet de loterie par le prince Jean. C'était peu, mais enfin c'était quelque chose. Fritz en conclut, en tenant compte du temps nécessaire pour la publication et de la progression de la publicité, que la personne gagnante était probablement allemande et devait, en tout cas, habiter à une centaine de lieues au plus de Würmchen. Mais cette supposition laissait tant de vague dans la question qu'elle fut loin de le satisfaire non plus que Carl.

Lorsque le soir fut venu, Fritz quitta son ami, qui ne voulut pas sortir, à cause de la promesse qu'il avait faite à Goldmann, disait-il ; mais lorsque Fritz fut parti, il s'élança impétueusement vers son secrétaire, y prit une petite boîte enfermée dans un tiroir à secret, et l'ouvrit avec précipitation au moyen d'une clef imperceptible qu'il portait en guise de breloques. Il tira de cette boîte la petite lettre de

Digitized by Google

Londres et consulta avidement la date du timbre... elle était arrivée à Würmchen le *douze* juillet! Le dernier espoir du pauvre Carl s'était évanoui ; l'incertitude renaissait plus vive et plus poignante que jamais. Il retomba dans cette apathie résignée à laquelle il s'était abandonné depuis la terrible crise que nous avons racontée. Cependant il pensa beaucoup à Marie, — il se dit que la pauvre jeune fille avait dû bien souffrir de ne pas le voir depuis trois jours; mais la situation extrême dans laquelle il se trouvait fit qu'il s'approuva d'avoir coupé court à ces rendez-vous qui lui étaient si doux : les prolonger n'eût fait que rendre le mal plus grand qu'il n'était!...

Sur ce, Carl se coucha et pria Dieu, en s'endormant, de frapper d'un coup de sang la propriétaire inconnue et maudite du numéro sept mille neuf cent soixante-trois.

XIV.

LE NUMÉRO SEPT MILLE NEUF CENT SOIXANTE-TROIS.

Le lendemain, dès huit heures du matin, Carl encore à demi endormi entendit s'arrêter devant sa porte un pas évidemment féminin, mais qui n'était pas celui de sa ménagère. On frappa discrètement. Carl frissonna d'épouvante. Il tira les rideaux de son alcôve et s'enfonça dans ses couvertures, résolu à ne pas répondre et à laisser la fatalité à la porte. Un second coup plus fort que le premier parvint aux oreilles de l'infortuné malgré les précautions qu'il avait prises pour ne pas l'entendre. Enfin, un troisième appel, impératif comme le ton hautain de celui qui réclame un droit indéniable, résonna sur le chêne de la porte. Carl comprit qu'il fallait céder. Qu'eût-il gagné à persister dans sa surdité? La visiteuse paraissait douée d'une persévérance que rien n'eût lassée. Puis, en admettant qu'elle se retirât cette fois, Carl n'y eût gagné qu'un répit insignifiant d'une heure ou deux au plus. Il se décida à affronter l'inconnue, sauf à dissimuler et à se renfermer dans un rôle tout passif. Il comptait, aussitôt qu'elle serait sortie, aviser à un moyen de lui échapper, le cas échéant qu'elle lui déplût par trop. Il s'enveloppa négligemment de sa robe de chambre, donna à peine un coup de brosse à ses cheveux, et s'approcha de la porte, à laquelle on continuait à frapper à intervalles à peu près réguliers. Mais quand sa main se posa sur le bouton, il hésita, recula et alla s'asseoir dans le coin du divan. Un nouveau coup plus fort que tous les autres réunis se fit entendre. Carl recueillit tout son courage et dit d'une voix aussi assurée et aussi forte que le permettait la solennité de la situation :

— Entrez!

La porte s'ouvrit et livra passage à une femme de haute taille. Un double voile noir, tombant du chapeau bleu qui lui couvrait la tête, empêchait notre héros de distinguer ses traits. Elle s'avança vers lui. Il se leva.

— Puis-je savoir, madame, à qui j'ai l'honneur de parler?

Digitized by Google

L'inconnue prit un médaillon caché dans son sein, l'ouvrit et en tira un billet qu'elle présenta tout déployé à Carl; celui-ci lut :

— N° 7963.

Le doute n'était plus possible : c'était sa femme qui venait le réclamer. Or, il avait remarqué la roideur anguleuse de ses mouvements, la maigreur de ses mains à demi dissimulées par des mitaines de soie noire : ce devait être une vieille fille. Cependant le mystère dont elle s'enveloppait piquait étrangement sa curiosité, et tout en persistant plus que jamais dans son dessein de feindre la résignation la plus complète, il ne laissa pas de se dire intérieurement que sa position était des plus originales. Après avoir lu le billet, il s'était levé, et, faisant une profonde inclination à l'inconnue, l'avait priée de s'asseoir sur un fauteuil placé en face du divan. Celle-ci céda sans mot dire à cette invitation et baissa pudiquement la tête pour se soustraire aux regards curieux dont Carl cherchait à percer le voile qui ne dissimulait que trop bien ses traits. Mais elle la releva bientôt et considéra à son tour Carl avec une persistance qui le mit mal à l'aise : il sentait l'œil du maître qui examine sa marchandise et s'assure s'il n'a pas été trompé. Cette inquisition muette des deux parts dura un certain temps : pas une parole n'avait été échangée jusque-là; tout s'était borné aux quelques mots de politesse de Carl. La situation était tellement étrange, que nous osons affirmer que le lecteur lui-même, s'il eût été à la place de Carl, se fût trouvé fort empêché d'entrer en matière. Carl se dit enfin qu'il serait ridicule de garder plus longtemps le silence; il s'aventura à tout hasard et entra dans le dédale d'où il ne savait comment il pourrait sortir.

— Madame! dit-il, ou peut-être devrais-je dire mademoiselle... je ne sais...

— Dites mademoiselle, monsieur, répondit une voix qui n'avait rien de frais ni de prévenant.

— Bon, se dit Carl, vieille à trente-deux carats! j'ai envie de lui demander combien il lui reste de dents!

Il continua :

— Me ferez-vous l'honneur de me dire, mademoiselle,—ce mot lui coûta à prononcer, — à qui j'ai eu le bonheur d'échoir... car je suppose...

— Que ce numéro m'appartient, fit l'inconnue en prévenant sa pensée; vous ne vous trompez pas, monsieur, le sort m'a favorisée, et...

— Et je suis votre homme-lige, — plus que cela, votre esclave... votre époux bientôt!... je suis à votre merci!

Au mot d'*époux* elle avait fait un mouvement involontaire.

— Oh! oh! dit Carl, jouerait-elle son rôle à la manière pudique des vieilles anglaises?

Il poursuivit :

— Je suis à votre merci, mademoiselle; mais vous comprenez la curiosité bien vive et bien pardonnable qui me porte à vous demander le nom que vous perdrez bientôt pour prendre le mien...

L'inconnue hésita un peu avant de répondre, puis elle dit :

— La délicatesse des rapports que le sort s'est plu à établir entre nous m'impose, monsieur, une réserve momentanée sur ce point. J'espère que vous comprendrez la justesse des motifs qui me portent à ne pas me faire connaître sur-le-champ. C'est, au reste, un droit que m'accorde explicitement le prospectus...

— C'est trop juste! fit Carl avec un salut.

— Je désire, monsieur, que vous ne vous trompiez pas le moins du monde sur les raisons qui m'ont poussée à m'intéresser à cette affaire : quoique demeurée fille jusqu'à un certain âge...

Digitized by Google

Carl frissonna de la tête aux pieds : elle avouait *un certain âge,* elle devait être vieille comme la sibylle de Cumes.

— Néanmoins je n'éprouve pas une envie assez irrésistible de sortir du célibat, pour conclure à l'aveugle et sans réflexion une union qui pourrait n'être pas assortie...

Une lueur d'espérance brilla aux yeux de Carl.

— Je veux, avant de me faire connaître, m'assurer que vous remplissez les conditions du prospectus. Pardonnez-moi un doute qui n'a rien d'injurieux et qui vous paraîtra, je l'espère, très-légitime : ne s'agit-il pas d'engager ma vie tout entière à la vôtre?

— Dieu me pardonne! se dit Carl, cette vie-là ne doit plus être si longue qu'il vaille la peine d'en parler... Enfin!...

— Dès lors je dois vous apprécier, et voir si mon bonheur n'exige pas que j'use du droit de renonciation qui m'est laissé...

Carl fit un nouveau mouvement que l'inconnue interpréta faussement, car elle dit :

— Encore une fois, monsieur, je vous supplie de croire que je ne soupçonne pas votre sincérité, mais...

— Oh! mademoiselle! s'écria Carl, ne vous ai-je pas dit que je suis entièrement à votre merci?

—Je désire m'assurer et juger par moi-même des qualités précieuses que vous réunissez en vous, dit-on... et jusqu'à ce que cette expérience concluante soit faite, je garderai l'incognito selon mon droit. — Le jour où je vous dirai mon nom sera celui où j'y renoncerai pour jamais — Dès ce moment ma décision sera prise, et vous pourrez me considérer comme votre femme...

Carl fit un signe d'acquiescement, mais ne dit rien. Il se promettait bien d'échapper à cette redoutable faveur qu'on lui présentait comme un espoir et qui lui faisait l'effet de l'épée de ce Damoclès dont nous avons parlé à propos d'autre chose.

— Si vous le voulez bien, monsieur, reprit l'inconnue en déployant une feuille qu'elle venait de tirer de sa poche et que Carl reconnut pour un prospectus de la loterie, si vous le voulez bien, nous allons procéder à cet examen que vous me reconnaissez le droit de faire...

— Je n'ai rien à objecter à ce désir, répliqua Carl qui se souvint de l'expédient que lui avait donné l'ami Fritz, et se promit de faire mentir fort et ferme les promesses du prospectus. — C'était un premier moyen de salut.

— Je passe sur *l'éducation parfaite* que vous dites avoir reçue : les excellentes manières, le parfait bon ton, l'exquise politesse que je remarque en vous, sont déjà un indice des plus favorables.— Puis l'étude des détails formera naturellement ma conviction sur l'ensemble. Je lis : *Il fait des vers assez bien tournés...* Auriez-vous l'extrême bonté de me communiquer quelques-uns de ces vers, monsieur?...

— On a bien raison de dire que les vieilles filles sont atrocement minutieuses! se dit Carl qui était loin de s'attendre à un examen aussi scrupuleux que celui-ci promettait de l'être.

— Mademoiselle, dit-il, vous comprendrez, je l'espère, que je n'aie pas fait collection de tous les vers que j'ai commis en ma vie et que mes amis voulaient bien trouver passables...; je n'ai pas de prétentions...

— Oh! monsieur, je suis convaincue que vous n'êtes pas un littérateur de profession; je sais que vous n'avez pas de volumineux recueil de poésies à me communiquer, et mes exigences ne vont pas aussi loin... Mais j'aime assez lire de temps en temps des vers inédits...; j'ai un petit-neveu de beaucoup d'espérance qui m'en adresse chaque année pour le jour de ma fête, et je vous assure que,

Digitized by Google

bien qu'on y sente l'inexpérience du novice, ils me font cependant un véritable plaisir. Vous devez avoir au moins quelques pièces en réserve, et je vous serais fort obligée si vous vouliez me donner connaissance d'une seule d'entre elles...

— Attends, ma vieille, je vais te servir! pensa Carl qui alla prendre dans son secrétaire un petit cahier relié qu'il se mit à parcourir: ce cahier contenait la plupart des élucubrations sentimentales et autres qu'il avait faites à l'université. Ceux qui ont vécu de la vie d'étudiant comprendront la nature de ces poésies qui pouvaient se partager en deux classes : les unes, vagues, nuageuses, azurées et adressées : A ELLE! les autres affectant un laisser-aller de convention, un dédain étrange de l'ordre et de la morale : quelques-unes même touchaient au cynisme. On trouve dans toutes les universités de ces esprits forts, de ces épicuriens sans foi ni loi, qui finissent toujours par devenir d'exellents pères de famille et le modèle des citoyens. Je n'ai jamais compris cette fanfaronnade de vice, mais j'ai dû la constater comme un fait, et dire que Carl avait jadis donné dans ce travers. Bien qu'il ne fût pas allé aussi loin que bien d'autres que j'ai connus, il y avait cependant, dans ce recueil des inspirations de sa jeunesse, des choses très-capables d'effaroucher une vertu même peu sévère. Il choisit une des plus risquées, et la lut en appuyant avec une complaisance singulière sur les passages les plus aventurés. L'inconnue écouta avec une grande impassibilité cette lecture, et quand elle fut finie :

— Il y a là dedans, dit-elle, beaucoup d'esprit et d'entrain. Je passe sur le reste, parce que je sais apprécier les jeunes gens, et je regarde la première condition comme remplie. A d'autres! « *Danse avec grâce.* »

Elle inspecta Carl qui se demanda si elle avait l'intention de lui faire faire des entrechats en robe de chambre, mais elle ajouta :

— Votre costume actuel ne serait pas favorable à l'expérience; nous l'ajournerons; mais il n'en sera pas de même de la suivante « *Et joue du violon avec un talent réel d'amateur.* » J'adore le violon, monsieur, et vous prie de vouloir bien me donner un échantillon de votre force...

Carl n'avait pas joué du violon depuis plus d'un an. Il alla déterrer son instrument au fond de sa caisse, le mit en désaccord autant qu'il le put et joua faux une série systématique de gammes dont la première eût suffi à mettre en fuite le plus intrépide ménétrier de village. Il fallait que l'inconnue eût des oreilles à l'épreuve, car elle déclara à Carl qu'elle était satisfaite sur ce point comme sur le premier, et lui dit, sans qu'il pût surprendre dans son accent la moindre nuance d'ironie, qu'elle était aussi émerveillée du coup d'archet de l'artiste que de la verve du poëte. Carl commença à désespérer et se dit que l'optimisme de l'inconnue résistait à de trop rudes assauts pour qu'il pût raisonnablement compter en venir à bout.

— Je passe sur la philosophie, reprit-elle, et vous crois sur parole. Quant aux charmes de votre conversation, j'en ai déjà entendu assez pour ne rien exiger de plus. Votre titre de docteur en droit vous est pleinement pardonné, et vous ne m'en avez pas fait souvenir un seul instant.

Carl, abattu par cette excessive indulgence que tous ses efforts ne pouvaient parvenir à blesser, écoutait machinalement et sans répondre les éloges dont on l'accablait.

— Ainsi, je suis tout à fait édifiée, poursuivit l'inconnue, quant au moral et à l'intelligence. Pour le physique, j'ai pu en juger en même temps... Votre visage annonce plutôt moins que plus de vingt-quatre ans : le bonheur rendra toute leur sérénité à vos traits peut-être un peu fatigués. J'ai apprécié à sa juste valeur l'élégance de votre taille, bien que la robe de chambre la dissimule par son ampleur. — Il faudrait beaucoup de mauvaise volonté pour nier

Digitized by Google

que vos cheveux soient blonds; il en est de même de vos yeux, que je trouve très-bleus et très-vifs...

C'était un parti pris bien arrêté; on avait toujours dit à Carl que ses yeux étaient gris, ou du moins d'une couleur très-indécise...

— Enfin, vos moustaches et votre impériale vont parfaitement à l'ensemble de votre physionomie, et non-seulement elles me plaisent infiniment, mais je serais vraiment désespérée que vous les coupassiez, à cause de l'air énergique et martial qu'elles vous donnent...

Toutes les espérances de Carl se brisaient impitoyablement l'une après l'autre; tous ses efforts pour se faire haïr de la femme acharnée qui le poursuivait avaient été déployés en pure perte... Il sentit qu'il était perdu plus que jamais et courba le front, écrasé par la conviction de son malheur.

L'inconnue se leva.

— La sincérité des compliments que je vous ai adressés, dit-elle, me fait un devoir, monsieur, de me révéler à vous, au moins jusqu'à un certain point...

La curiosité fut plus vive que le désespoir, et Carl contempla son interlocutrice avec cet air d'ardente interrogation qu'avait Didon écoutant le lamentable récit du pieux Énée.

— Je ne vous dirai pas encore mon nom, continua-t-elle; mais vous le saurez bientôt; je ne veux pas céder à l'entraînement du moment dans une question aussi grave, et je me réserve la réflexion avant de prendre sans retour un parti vers lequel je me sens pencher irrésistiblement... Cependant je vous dois de vous faire connaître mes traits...

En disant ces mots, l'inconnue écarta vivement son double voile, et Carl atterré vit apparaître le type le plus parfait de vieille fille qui se puisse imaginer; un front sillonné de rides déjà profondes, des yeux verts et froids, des joues pâles, maigres, étirées, un nez aminci et desséché, une bouche pincée et dont les lèvres décolorées se voyaient à peine; tout cet ensemble était saupoudré de marques de petite vérole. Ce hideux visage, qui était entièrement inconnu à Carl, dépassait tellement les plus sombres portraits que son imagination avait fait défiler devant lui, qu'il se crut maudit du ciel...; il contemplait d'un œil hagard sa femme future...

— A bientôt, mon ami! lui dit celle-ci en s'acheminant vers la porte. Elle sortit après avoir abaissé son voile et en faisant une inclination de tête des plus bienveillantes au pauvre Carl foudroyé.

XV.

LE PARC DE WURMCHENTHAL.

Après le départ de sa femme, Carl revint peu à peu à lui et put mesurer la profondeur de l'abîme où il était sur le point de tomber. Il s'étonna d'avoir pu condescendre aux caprices ridicules de la vieille fille anonyme. Cependant qu'eût-il fait? Rompre en visière de prime abord eût été souve-

Digitized by Google

rainement imprudent; les termes du prospectus étaient si explicites qu'il n'y avait pas moyen de les interpréter à faux : « La personne gagnante pourra au besoin le forcer et contraindre par tous » les moyens de droit à l'accepter pour conjointe et légitime épouse. » Échappez donc à un texte pareil. Malgré son habileté consommée de juriste, Carl, qui avait longtemps retourné la question sous toutes ses faces, avait renoncé à invoquer la justice. Il savait, à la vérité, que le droit ordinaire de Würmchen, que toutes les législations étrangères, en un mot, que la règle juridique admise partout, étaient pour lui. Mais cela ne prouvait rien. Il s'était placé volontairement lui-même en dehors des conditions communes. Non-seulement, ainsi que le lui avait fait observer Goldmann, non-seulement il avait mis sa liberté en vente par actions, mais encore il avait fait sanctionner solennellement par le prince Jean l'abdication de ce droit si sacré qu'en l'invoquant même à faux on fait faire aux hommes toutes les sottises imaginables. Cette sanction souveraine, exigée par lui-même, donnait, à la position étrange où il se trouvait, le caractère d'une exception légale. C'est ce que Carl comprenait fort bien, et ce fut une des raisons qu'il se donna pour se consoler d'avoir lu une chanson et joué du violon devant sa femme.

Donc la résistance violente ne l'eût mené à rien : d'ailleurs, en agissant comme il l'avait fait, il était resté fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était imposée, — à savoir d'atteindre par un chemin détourné au but auquel il ne pouvait aller directement, — de rompre le filet maille à maille, et de se faire si bien détester, selon le conseil de Fritz, qu'il amenât le numéro gagnant à ne vouloir de lui à aucun prix et à renoncer avec enthousiasme au droit qu'il lui avait si imprudemment concédé. Ce qu'il avait fait ne lui parut plus, après un peu de réflexion, aussi sot que cela lui avait semblé de prime abord. Il avait instinctivement suivi la voie la plus sage; il avait tenté de se soustraire au fatal engagement qui le liait en manquant le plus consciencieusement du monde à toutes les conditions qui en faisaient la valeur quant à lui. Malheureusement le pauvre Carl n'aboutit à cette justification de sa conduite que pour en tirer une désolante conclusion : c'est que la femme qui avait résisté, que dis-je? qui avait applaudi aux vers croustillants de sa jeune muse en goguettes et aux déchirants désaccords de son violon, que cette femme, disons-nous, ne démordrait jamais de son droit, à quelque ruse qu'il eût recours pour l'y amener.

Cependant la victime était moins résignée qu'avant l'épreuve à se courber sous le joug; depuis que Carl avait vu le visage de sa future, il se sentait moins que jamais disposé à se mettre à sa merci. Sa tête se monta de plus en plus, et il en vint à un degré d'exaspération telle qu'il se jura à lui-même de lui échapper par quelque moyen que ce fût. Ce serment fut fait avec autant de solennité et de fermeté qu'en mit Annibal à jurer haine à mort aux Romains sur les autels de Carthage. Comment exécuter cette décision inébranlablement arrêtée? c'est ce que Carl n'entrevoyait même pas. Toutes ses méditations ne lui montrèrent aucune porte de salut; de quelque côté qu'il se tournât, la vieille fille se dressait toujours devant lui inévitable et menaçante. Obsédé par ce spectre, Carl ferma les yeux sur l'avenir; il se laissa aller à cet aveuglement de l'homme qui, sachant qu'il mourra bientôt, cherche à l'oublier et savoure fiévreusement les dernières joies de la vie. Las de faire d'irréalisables combinaisons, il s'abandonna au courant de la destinée, et compta sur une péripétie soudaine et imprévue, semblable au condamné qui se grise avant de monter à l'échafaud et qui, dans son ivresse, espère, jusque sous le fatal triangle, qu'une émeute viendra l'arracher à la mort.

Bien que Carl n'eût pas revu Marie depuis cette douce soirée qui s'était si tristement achevée, bien qu'il eût eu le pénible courage de ne plus aller à ces rendez-vous si chers, le souvenir de la

Digitized by Google

jeune fille ne l'avait pas abandonné un seul instant. Aux heures où le désespoir surgissait le plus haut dans son âme, la douce et virginale apparition flottait sous son regard, — et ce contraste d'un heureux passé avec un sombre et inévitable avenir ajoutait aux cruelles douleurs du présent. Ainsi le radieux éclat des lustres dorés d'une fête se reflète sur les murs nus et délabrés de la pauvre mansarde qui s'élève en face, mais ne fait qu'en rendre plus hideuse la nudité et la misère. Carl s'était demandé souvent ce que Marie devait penser de son absence ; il s'était dit tout bas, avec un de ces espoirs qui ne se fondent sur rien de précis, qu'elle devait être triste et inquiète de ne plus le voir. Il s'était efforcé de lire à distance dans le cœur de la jeune fille; il avait jugé de ses souffrances par les siennes propres, et des larmes amères avaient rempli ses yeux à la pensée de cet immense bonheur qui avait été si longtemps à sa portée sans qu'il sût en profiter, et qui maintenant lui échappait pour jamais, en ne lui laissant que des regrets déchirants et inutiles. Plusieurs fois il s'était vu tenté d'aller trouver Marie, mais le lien de fer qui l'entravait l'avait arrêté. Ce jour-là, ses idées se modifièrent, et, le soir venu, il se détermina à reprendre le sentier oublié de Würmchenthal. Il s'en allait, décidé à tout avouer à la jeune fille, résigné à subir les conséquences de cet aveu quelles qu'elles fussent, et préparé aux douleurs inséparables d'un suprême adieu...

Il sortit par la porte de Magdebourg et se dirigea vers le château. Mais je ne sais quelle indécision, quelle hésitation ralentit son pas. Il s'arrêta à plusieurs reprises; deux ou trois fois, au moment d'entrer dans le sentier tant aimé, il revint en arrière et rétrograda jusqu'à la chaussée. Il lui semblait qu'il était coupable envers Marie et qu'elle était en droit de lui adresser mille reproches trop mérités. Il avait peur aussi de ne pas la trouver au rendez-vous; après y être venue trois fois inutilement, elle devait s'être lassée et avoir choisi un autre but de promenade. Carl oubliait ingénument que jamais il n'avait promis à Marie de venir tous les jours dans le sentier, — que jamais la jeune fille ne le lui avait demandé, et qu'ainsi elle ne lui pouvait rien reprocher à ce sujet. Sans nul doute, Marie avait pour le sentier une prédilection antérieure au jour où elle y avait rencontré Carl, et cette prédilection n'avait pu cesser parce qu'elle ne l'y voyait plus. Voilà ce que la raison aurait pu lui dire; mais Carl ne pensait pas à la raison; il écoutait une voix qui lui parlait tout autrement, ainsi que nous l'avons dit : c'était cette voix du cœur qui révèle les doux mystères cachés sous les apparences et qui ne trompe jamais. Après avoir longtemps cédé à l'influence de ces appréhensions, il fit sur lui-même un violent effort, et cherchant à rejeter loin de lui les pensées tristes qui l'obsédaient, il marcha d'un pas décidé vers le sentier, résolu de pousser son dessein jusqu'au bout. Un dernier scrupule l'arrêta : il se cacha derrière le premier massif de coudriers, écarta les branches avec précaution, et plongea un avide regard dans l'avenue. Marie n'y était pas ; son cœur se brisa. L'heure où il l'y rencontrait d'habitude était passée depuis longtemps : elle ne l'y attendait donc plus. Il ne s'était pas trompé. Qui sait? peut-être l'avait-elle déjà oublié; le cœur d'une femme est si léger! Cette pensée ne fit qu'effleurer son âme : il lui sembla qu'il venait de proférer un odieux blasphème et en demanda intérieurement pardon à Marie. Il s'avança à pas lents dans le sentier, l'interrogeant du regard jusque dans ses dernières profondeurs, et penchant le front sous le poids des souvenirs doux et cruels qui l'accablaient. Comme le jour où il y était venu pour la première fois avec Fritz, le grillon chantait à ses pieds, les oiseaux sur sa tête ; les insectes bourdonnaient joyeusement autour de lui ; le ciel bleu apparaissait à travers le feuillage qui murmurait mystérieusement, et les derniers rayons du soleil dormaient sur le gazon verdoyant. Cependant ces choses qui l'avaient plongé jadis dans une si douce rêverie avaient perdu tous leurs charmes à ses yeux. Son cœur se gonfla, des larmes ger-

Digitized by Google

mèrent sous ses paupières et il sentit une tristesse mortelle s'emparer de lui. Vers le milieu du sentier, il suspendit sa marche... Il venait de remarquer une branche à demi brisée et qui pendait languissante et flétrie; la séve abandonnait la tige et les feuilles s'en allaient mourant. Carl s'était arrêté trois jours auparavant à cette même place avec Marie, et pendant un de ces longs silences où tous deux se disaient tant de choses, elle avait distraitement brisé cette pauvre branche alors si verdoyante, aujourd'hui morte, et dans laquelle Carl voyait l'emblème de son bonheur. Il la contemplait tristement, la voix mélancolique lui parlait plus haut, son émotion s'accroissait de plus en plus; enfin il baisa, par un de ces caprices enfantins que donne l'amour, il baisa l'endroit de la branche qu'avait touché Marie, la détacha tout à fait du tronc, et se remit en marche en la tenant à la main. Quelques pas plus loin, il s'arrêta brusquement, — un nuage passa sur ses yeux, ses jambes fléchirent et son cœur se mit à battre bien fort...; — il venait d'apercevoir Marie dans un enfoncement formé par deux buissons. La jeune fille, assise sur le gazon, cachait son front dans ses mains. Carl put la contempler longtemps sans qu'elle sortît de sa rêverie; mais lorsque, revenu à lui, il s'avança vers sa bien-aimée, Marie, au bruit de ses pas, leva la tête. Une indicible expression de surprise et de joie se peignit dans son regard. Était-ce bien Carl? elle doutait encore; elle n'en pouvait croire ses yeux. Ce Carl tant attendu, tant aimé, qu'elle désespérait de revoir jamais, était-ce bien lui qui était là devant elle? Carl put lire tout cela en un instant sur les traits adorés de Marie; mais ce ne fut qu'un instant, — la pudique réserve de la jeune fille ne tarda pas à remplacer l'involontaire émotion de la passion. Marie se leva et fit à Carl un gracieux salut.

— Bonsoir, monsieur! dit-elle de sa voix la plus douce.

— Bonsoir, mademoiselle! répondit Carl que cette voix remua jusqu'à la dernière fibre.

Il se fit un silence de quelques secondes, pendant lesquelles ces deux jeunes cœurs s'élancèrent l'un vers l'autre et se dirent mille choses d'une douceur infinie.

— Je commençais à croire que vous aviez oublié notre chère promenade, reprit Marie. Vous avez été absent, monsieur?

— Non, dit Carl, je... je...

Il chercha vainement une excuse plausible et ne se sentit pas la force de mentir sous ce regard bleu qui l'interrogeait. La phrase commencée mourut sur ses lèvres.

— Auriez-vous été souffrant pendant ces trois jours? dit Marie avec intérêt.

— Non, je n'ai aucune bonne raison qui justifie mon absence, — et je suis bien coupable d'avoir pu oublier cette heure bienheureuse que vous daigniez m'accorder...

Ce fut au tour de Marie d'être embarrassée; elle rougit beaucoup, baissa les yeux et ne répondit pas. Quand elle fut un peu remise, elle se mit à marcher à côté de Carl et ils remontèrent l'allée du côté de Würmchen.

— Qu'avez-vous là, monsieur? dit la jeune fille en désignant la branche de coudrier.

— Rien! dit Carl; une branche que j'ai détachée par distraction d'un buisson.

— Ah! dit Marie.

Tous deux s'efforcèrent en vain d'en venir à une conversation suivie : ils tentèrent d'aborder mille sujets; tous s'épuisaient en deux phrases, et ils se remettaient à marcher en silence. Comme ils étaient heureux! Carl avait presque oublié le numéro 7963, c'est tout dire! Cependant il se souvint qu'il avait résolu de tout avouer à Marie, mais le courage lui fit défaut dans ce moment décisif, et ce fut inutilement qu'il chercha à entamer la terrible confidence. Il disait toujours autre chose, quand toutefois il disait quelque chose. Le soleil était couché depuis plus d'un quart d'heure,

Digitized by Google

et les ombres du crépuscule commençaient à descendre lorsqu'ils s'arrêtèrent vis à vis du petit pont du château. Carl regardait la silhouette assombrie des vieux arbres du parc qui se détachait sur le ciel étoilé.

— Ce parc doit être bien beau! dit-il d'un ton mélancolique très-peu en harmonie avec les paroles qu'il prononçait.

— Très-beau! dit Marie. Puis, après un moment d'hésitation, elle ajouta :

— Voulez-vous y venir?

— Oui! dit Carl qui pensa que c'était un moyen de rester plus longtemps avec elle.

Il suivit la jeune fille, qui franchit le pont d'un pas rapide et léger. Ils s'enfoncèrent dans une sombre allée de sapins encaissée entre deux talus. L'ombre s'épaississait de plus en plus.

— Puisque la promenade se prolonge, mademoiselle, dit Carl à demi-voix, voulez-vous accepter le secours de mon bras?

Marie, sans répondre, posa sa main sur le bras de Carl, qui sentit que cette main tremblait... Oh! comme ils étaient heureux tous les deux!

— Mon Dieu! dit Marie un instant après, que dirait-on si on nous rencontrait ensemble ici... à cette heure?

— Que pourrait-on dire? répliqua Carl.

— Oh! rien..., je le sais...; mais le monde est si méchant!

Ils passaient près d'un petit kiosque devant lequel était un banc.

— Ne voulez-vous pas vous reposer un instant, mademoiselle? demanda Carl.

— Je le veux bien! dit Marie en s'asseyant.

Carl alla visiter l'intérieur du kiosque pour s'assurer qu'il n'y avait personne et revint prendre place sur le banc. Il s'était assis assez loin de Marie, mais il se rapprocha peu à peu.

— Viendrez-vous demain, monsieur Carl? demanda la jeune fille.

— Je ne le pense pas! dit Carl; je dois partir, et...

— Vous partez! s'écria Marie avec un élan naïf et douloureux.

Carl inventa je ne sais quel mensonge : il reculait devant l'affreuse vérité. Marie accepta ses explications embarrassées. Peu lui importaient les motifs plausibles ou non du départ de Carl...; il partait! jamais elle n'avait autant souffert!

— Et c'est demain? dit-elle.

— Demain! oui, demain! répondit Carl en soupirant.

Tous deux se turent, en proie à la même émotion. Peu à peu la main de Carl rencontra celle de Marie : tous deux frissonnèrent à ce contact fortuit en apparence. Leurs mains restèrent unies d'une étreinte convulsive. Marie entendit pour la première fois la voix dangereuse et séductrice des sens. Elle se leva tout effrayée.

— Allons-nous-en! dit-elle.

Carl se leva et lui offrit de nouveau son bras qu'elle accepta. Le jeune homme tenait toujours sa main et la serrait contre son cœur qui battait bien fort.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Marie, seule! avec un jeune homme que je connais à peine! Comme ce que je fais est mal!

— Qu'y a-t-il de mal? dit Carl d'une voix basse et tremblante.

Ils allèrent plus avant vers l'intérieur du parc.

— Ah! que je suis heureuse que vous partiez demain! dit Marie.

Digitized by Google

Mais son cœur serré protesta contre cette exclamation mensongère. Carl comprit aussi qu'elle ne disait pas vrai et qu'il devait croire tout le contraire.

Ils atteignirent un autre pavillon sur lequel de grands sapins jetaient une ombre profonde.

— Asseyons-nous ! dit Carl.

— Encore! dit Marie. Comme ce seul mot était éloquent! comme il alla au cœur de Carl! Elle s'assit à une certaine distance de lui, mais il tenait sa main dans les siennes. L'ombre, le silence, la tristesse de la séparation, tout se réunissait pour porter à son comble l'émotion qui les agitait. Plusieurs minutes s'écoulèrent sans autre conversation que les muettes étreintes qu'échangeaient leurs mains. Enfin Carl se rapprocha de Marie, il se pencha vers elle et son bras entoura la taille flexible de la jeune fille qui pencha la tête sur l'épaule de son bien-aimé. Tout était dit : ils s'aimaient, ils le savaient! Carl s'effrayait de ce bonheur qui le navrait parce qu'il n'avait pas d'avenir. Oh ! comme le poids de cette tête chérie qui reposait sur son sein lui semblait doux! Oh! comme il craignait le réveil de ce rêve enchanté! Il se pencha à l'oreille de Marie et lui dit d'une voix si basse, si émue, qu'elle s'entendait à peine :

— Je t'aime ! oh ! comme je t'aime !

Mais la jeune fille, anéantie dans son bonheur, ne répondit pas. Cette douce extase du plus doux, du plus pur amour dura longtemps.

— Oh! non, ce n'est pas moi! dit enfin Marie en relevant la tête et en secouant le front, non : dites-moi que ce n'est pas moi!

— Je t'aime ! répéta Carl.

La tête brûlante de Marie retomba sur l'épaule du jeune homme; mais, un instant après, elle se leva brusquement et se dégagea de l'étreinte de Carl.

— Je veux m'en aller, dit-elle.

— Oh ! pas encore ! dit Carl suppliant.

— Je veux m'en aller ! répéta machinalement Marie. Carl essaya vainement de la décider à se rasseoir. Elle résista. Alors il se leva à son tour, et ils reprirent ensemble un chemin un peu plus long que celui qu'ils avaient suivi pour venir. Ils allaient lentement.... lentement..... Le bras de Carl entourait le cou de Marie, et elle pressait doucement la main qui s'appuyait sur son épaule.

— Oh ! dit-elle, heureusement ! c'est la première et la dernière fois ! vous partez demain !

— Je t'aime! redisait Carl; il ne savait plus que ces deux mots.

— Pourquoi cela est-il arrivé aujourd'hui et pas auparavant? demanda-t-elle.

— Je t'aime!

— Ah ! c'est que vous saviez bien que je ne serais plus revenue !

Et toutes ces phrases, qui voulaient être des reproches, rendaient Carl le plus heureux des hommes.

Cependant, quelque lenteur qu'ils eussent mis à s'en rapprocher, ils atteignirent le pont. L'heure fatale de la séparation était arrivée; il fallait se quitter.

— Adieu ! dit Marie d'un son de voix où l'on sentait des larmes; adieu ! que le ciel vous garde, Carl, et vous ramène bientôt !

Toute hypocrisie de sentiment devait céder devant cette situation suprême.

— Je ne pars plus! s'écria Carl avec une énergie désespérée qui fit tressaillir la jeune fille. Je ne puis plus partir. Il serra dans ses bras Marie palpitante et posa un long baiser sur ce front charmant et pur qui n'avait jamais connu que les caresses d'une mère...

Digitized by Google

— Maintenant, dit-il, tu es à moi! tu es ma fiancée!...

— Oui! murmura Marie.

— Et nul ne pourra nous séparer! Demain, oui, demain je viendrai demander ta main! Tu y consens, n'est-ce pas? Tu m'aimes?

— Oui! dit Marie tremblante.

Carl posa encore une fois ses lèvres sur le front de la jeune fille, et si longtemps qu'on eût dit qu'il voulait épuiser ce bonheur qu'il craignait de voir lui échapper pour jamais. Marie s'enfuit sous les ombres du parc, et le regard de Carl s'arrêta longtemps à l'endroit où elle avait disparu. Puis il revint à Würmchen. Il se sentait plein de force, de joie et d'espérance; ce n'était plus le même homme. Les idées désolantes avaient fui bien loin. Un changement moral aussi rapide que celui de l'avant-veille, mais en sens inverse, s'était opéré en lui. Il voyait tout en rose et ne pensait plus le moins du monde au numéro 7963 : nous oserons dire que ce n'était pas ce qu'il faisait de mieux; mais c'était dans la nature des choses. Si les amoureux se laissent parfois décourager facilement, il en est cependant auxquels la conscience d'être aimés ferait tenter les choses les plus impossibles, et pour lesquels le sourire de leur bien-aimée est le coup de baguette magique de la fée. Rien ne les arrête : ils s'élancent tête baissée à l'encontre des obstacles, qu'ils ne daignent plus voir. Cette audace réussit à quelques-uns, mais combien d'entre eux sont brisés dans la lutte! combien sont cruellement punis, et pour la vie, d'avoir compté sans leur hôte! Hélas! pauvre Carl! es-tu bien sûr de ne pas rêver? et ne te fies-tu pas trop sur tes forces déjà si rudement éprouvées?

XVI.

LAQUELLE DES DEUX?

Les réflexions qu'on a lues à la fin du précédent chapitre sont très-bonnes à faire et à lire quand on est de sang-froid comme vous et moi, ma charmante lectrice; mais quand la passion vous mène, on ne les apprécie guère. C'est là une vérité banale que confirma une fois de plus l'exemple de Carl. En rentrant en ville, il alla trouver l'ami Fritz et se mit à lui raconter toute son histoire avec autant d'entraînement, d'abandon et de confiance qu'il avait mis jusque-là de réserve sur ce point. Une fois qu'on s'est décidé à faire une confidence, cela fait tant de bien qu'on y revient sans cesse et qu'on a toujours de nouveaux détails à y ajouter. Il ne serait pas vrai de dire que Fritz fut très-étonné; au contraire, il ne le fut que médiocrement, parce que les dénégations de Carl n'avaient pas réussi à changer ses convictions. Il dit à Carl qu'il ne fallait pas trop compter sur le succès, de crainte de déception, et lui déduisit les diverses réflexions que nous avons émises et plusieurs autres également fort sages et du même genre; mais le cœur de Carl était près de Marie, et son esprit Dieu sait où. Quoi qu'il eût l'air d'écouter très-attentivement le sermon de son ami,

Digitized by Google

il n'en comprit ou du moins n'en retint pas un mot, et s'en alla à peu près dans le même état d'exaltation que lorsqu'il était venu.

Cependant, la nuit lui porta conseil, du moins quant aux simples mesures de prudence négative. Ainsi, dès six heures du matin, il errait dans la campagne. Le numéro 7963 était venu le trouver la veille de si bonne heure, et les vieilles filles ont généralement des habitudes si réglées, qu'il se pouvait qu'une nouvelle visite vînt le surprendre, visite à la suite de laquelle il n'y avait que trop lieu de craindre qu'il se verrait définitivement et impitoyablement réclamé. Il fallait donc lui échapper à tout prix. C'est ce qui le chassa du lit, et le fit courir dans la rosée à une heure aussi indue. Il ne rentra chez lui que vers deux heures de l'après-midi et après avoir fait deux fois le tour entier de la principauté. Il s'applaudit, et de l'idée qu'il avait eue de faire sa promenade, et de l'avoir prolongée, car, dès que sa ménagère le vit, elle lui annonça que la dame voilée s'était présentée deux fois et l'avait même attendu dans sa chambre qu'elle n'avait quittée que depuis une demi-heure : elle avait annoncé qu'elle reviendrait le lendemain de grand matin.

— Que le ciel te confonde, maudite vieille! grommela Carl ; j'espère bien que demain il sera trop tard et que nous serons sauvés!

Tout en se répétant sous diverses formes cette malédiction, il faisait à la hâte une toilette plus recherchée que de coutume. Une circonstance aussi solennelle méritait bien quelques frais de représentation. Il se mit à peu près comme la première fois où il était allé à la recherche de Marie : seulement il acheta un chapeau, après quoi il se dirigea vers le château de Würmchenthal. Chemin faisant, il réfléchissait à la manière dont il s'y prendrait pour demander et obtenir la main de Marie. Nous ne savons si le lecteur s'est trouvé dans une situation analogue, mais nous pouvons lui assurer qu'une des choses les plus difficiles qu'il y ait au monde, c'est une demande en mariage pour son propre compte. Or, il n'y avait pas à tergiverser : le temps manquait à Carl pour songer à employer un tiers pour cette délicate négociation.

Nous avons oublié de dire jusqu'ici que Marie était fille de M. d'Altenberg, dernier propriétaire de Würmchenthal. Nous pourrions prendre occasion de cette omission pour faire ici à notre charmante héroïne une généalogie longue et détaillée, comme cela arrive à beaucoup d'écrivains, et comme cela nous est arrivé à nous-même plus d'une fois. Mais nous ne nous livrons à ces biographies rétrospectives que lorsqu'elles sont d'une utilité réelle au sens du récit et que nous n'avons rien de mieux à faire, et nous espérons que la curiosité du lecteur est trop vivement piquée en ce moment pour oser commettre un semblable hors-d'œuvre. Aussi bien ne sait-on pas sur Marie tout ce qu'il faut savoir, et lorsqu'on aura lu que, quinze jours auparavant, elle avait dit à Carl qu'elle habitait le château avec sa mère, que restera-t-il d'essentiel à apprendre? Le même respect pour la curiosité du lecteur nous décide à ne faire aucune description ni archéologique, ni historique, ni pittoresque du château de Würmchenthal, dans la cour principale duquel Carl vient d'entrer. Cependant il y aurait mille choses intéressantes à en dire à ces trois points de vue. Nous sacrifions héroïquement tous ces moyens de remplir notre cadre, et nous le faisons sans grand regret, car la scène qui va se passer réclame impérieusement tout notre intérêt et demande toute notre attention...

Un grand laquais galonné sur toutes les coutures vient d'annoncer Carl, qui attend dans l'antichambre, en proie à une anxiété, à une émotion bien pardonnables. Le laquais revient au bout de peu d'instants et lui dit :

— Ces dames reçoivent, et si monsieur veut me suivre... Carl fait un signe de la main : le

Digitized by Google

laquais marche devant lui, traverse une première pièce, ouvre à deux battants l'immense porte gothique en chêne sculpté du salon, et annonce d'une voix haute et sonore :

— Monsieur Carl Block !

Le laquais se range, et Carl, s'efforçant de reprendre un peu de son aplomb habituel, s'avance jusqu'au seuil du salon d'un pas assuré. Tout à coup il s'arrête les yeux fixes, hagards, épouvantés : il s'appuie contre le chambranle de la porte. Au fond de l'appartement, à côté de Marie rougissante et les yeux baissés, il a vu se dresser la figure abhorrée et souriante de la propriétaire du numéro 7963. Cette apparition produisit sur lui l'effet de la tête de Méduse, et notre plume impuissante se refuse à décrire la terrible commotion qui le frappa au cœur. Pendant près d'une minute, il demeura cloué par la stupéfaction et l'effroi à l'entrée du salon, immobile, demi-mort, sans pouvoir faire un pas, sans oser prononcer un mot. Le numéro 7963 s'avança jusqu'au milieu de l'appartement et dit de sa voix la plus avenante :

— Vous êtes vraiment charmant, monsieur, et je ne saurais vous témoigner assez de reconnaissance pour la démarche si flatteuse pour moi que vous voulez bien faire !

A ces mots tout à fait inexplicables pour elle, Marie leva la tête et contempla timidement Carl, dont les traits altérés la frappèrent vivement. Le numéro 7963 continua :

— Je me suis rendue deux fois chez vous aujourd'hui, monsieur, mais je n'ai pas eu le bonheur de vous y trouver, et je me proposais...

— Je le sais ! murmura Carl d'une voix inintelligible.

— Ah ! vous le savez? et c'est sans doute pour m'épargner cette dernière démarche...

— Mademoiselle..., interrompit le pauvre Carl, redoutant la fin de cette phrase qui s'annonçait grosse de menaçantes révélations.

— Mais avancez donc, monsieur, je vous prie, et veuillez prendre place auprès de nous...

Carl se mit à marcher comme un automate, sans conscience de ce qu'il faisait.

— Je vous présente ma nièce, monsieur, continua la vieille fille; mademoiselle Marie d'Altenberg ; car il n'y a décidément plus moyen de garder l'incognito. Marie ! M. Carl Block, un charmant jeune homme dont tu feras, je l'espère, plus ample connaissance...

Si jamais énigme mit une intelligence à la torture, certes ce fut celle-ci. Marie, toute déconcertée par les paroles de sa tante, se leva et fit un salut machinal à Carl qu'elle osait à peine regarder. Carl se laissa tomber sur un fauteuil que le laquais venait d'avancer derrière lui. Marie se demandait avec inquiétude comment il se faisait que sa tante connût Carl, et pourquoi celui-ci ne lui avait rien dit de cette connaissance. Les paroles de sa tante étaient remplies d'allusions mystérieuses dont elle ne pouvait pénétrer le sens. Penchée sur un métier à tapisserie, elle s'était remise à broder avec une activité fébrile, et sa laine se brisait à chaque instant. Les doigts de Carl s'imprimaient convulsivement dans le velours du fauteuil ; sa tête était perdue; toutes ses idées tourbillonnaient follement dans son cerveau; il avait le vertige et il lui semblait que le parquet allait se dérober sous lui. Ce fut la vieille fille qui reprit la parole. Elle seule gardait son sang-froid et sa présence d'esprit; elle seule ne paraissait pas soupçonner le drame palpitant qui se passait devant elle.

— Savez-vous, monsieur, dit-elle, que vous avez bien peu de respect pour le secret d'une femme?

— Oh ! mademoiselle ! balbutia Carl interdit.

— Ne cherchez pas à vous justifier ! poursuivit la tante de Marie ; je vois à votre contenance que vous vous sentez foncièrement coupable, et je serais en droit de vous faire bien des reproches...

Digitized by Google

— C'est juste ! dit Carl d'une voix mourante. Il éprouvait l'angoisse de l'homme qui se noie et qui s'enfonce de plus en plus sans que ses mains crispées puissent se rattacher aux branches de la rive.

— Rassurez-vous ! dit la vieille fille ; mes deux visites d'aujourd'hui ne vous ont-elles pas dit d'avance que je ne tenais plus à mon secret ?

Ceci fut dit avec une expression de tendresse si marquée, que Marie, qui ne connaissait pas ce ton à sa tante, leva sur elle ses beaux yeux étonnés ; mais elle les baissa bien vite en les reposant à peine une seconde au passage sur Carl. L'étrange mystère de cette scène sans pareille, loin de s'éclaircir, s'embrouillait de plus en plus pour la pauvre enfant. Carl était venu pour demander sa main : tous les souvenirs de la veille se réveillaient l'un après l'autre dans son âme. Elle sentait encore le contact de cette main chérie ; elle entendait cette voix si douce qui lui disait : *Je t'aime!* Toutes ces ardentes émotions si vives et si nouvelles faisaient battre son cœur aussi vite que si elle eût encore été sous leur influence immédiate. Pourquoi donc Carl ne parlait-il pas? pourquoi n'abordait-il pas ce sujet, le seul auquel elle pût attribuer sa visite? pourquoi était-il si atterré ? Était-ce la solennité de la démarche qui le paralysait? Mais le bienveillant accueil de sa tante aurait dû le rassurer depuis longtemps ! Puis elle cherchait à se rendre compte de ce que disait la vieille fille : quelques-unes de ses paroles lui semblaient des allusions directes à l'affaire qui amenait Carl. Si mademoiselle d'Altenberg (c'était le nom de la tante comme de la nièce), si mademoiselle d'Altenberg connaissait le motif de sa venue, pourquoi ne le conduisait-elle pas elle-même sur le terrain où il semblait n'oser s'aventurer? Enfin la pauvre enfant sentait germer en elle mille inquiétudes vagues, sans cause déterminée, et son cœur se serrait de plus en plus. Elle était en proie à cette émotion instinctive et prophétique qui saisit celui qui passe à côté d'un malheur. La situation morale de Carl était bien plus terrible encore : il se sentait faiblir par degrés ; toute son énergie s'était brisée : il écoutait sans mot dire, ou en y répondant par des interjections dépourvues de tout sens précis, les paroles bienveillantes dont l'accablait mademoiselle d'Altenberg.

— Ainsi je vous pardonne, monsieur, poursuivit-elle ; mais comment avez-vous su que j'habitais ce château? Il est vrai que je l'aime beaucoup et que j'y passe tous les étés ; mais j'y suis à peine depuis trois jours ; je suis venue remplacer près de Marie sa mère que des affaires urgentes ont rappelée tout à coup à Berlin. Ai-je besoin de vous dire qu'un intérêt beaucoup plus direct m'y amenait?

— Non ! dit Carl brusquement. Il craignait que la vieille fille ne commît une irréparable indiscrétion en se livrant à ses confidences sentimentales, et bien qu'il ne prévît pas comment il pourrait échapper à la catastrophe, il voulait du moins la retarder autant que possible.

— Vous lisez dans mon cœur ! reprit mademoiselle d'Altenberg ; mais je vous en supplie, mon ami, qui vous a renseigné? qui vous a décidé à venir ici?

Marie crut que Carl allait parler enfin. L'espoir lui revint, et avec l'espoir une vive confusion. N'était-ce pas elle qui avait osé permettre à Carl de se présenter au château? Le sang monta à ses joues si fraîches et si pures, et elle rougit excessivement. Cependant Carl ne disait rien.

— Dites donc, monsieur ! continua la tante. Qu'avez-vous à craindre? Je suis disposée à l'indulgence, et je pardonne d'avance à la personne qui a trahi ma présence ici. — Mais encore une fois, je vous en conjure, qui vous a révélé que j'y étais?

— Personne ! dit Carl du ton dont Ulysse dut dire ce mot au cyclope naïf, si peu de force à lutter avec le plus rusé des Grecs.

Marie, à cette déclaration de Carl, leva les yeux et attacha sur lui son timide et doux regard. Elle

Digitized by Google

ne savait si elle devait lui faire un reproche de son mensonge ou le remercier de la réserve délicate avec laquelle il la sauvait. Carl courba le front pour échapper à ce limpide regard qui l'eût encore troublé davantage, si c'eût été possible. Mais mademoiselle d'Altenberg ne s'apercevait pas de cette muette correspondance des deux jeunes gens. On eût dit qu'il y avait chez elle parti pris de ne rien remarquer, ni le trouble de Marie, ni la foudroyante émotion qui écrasait Carl.

— Personne! s'écria-t-elle; c'est impossible, monsieur! cela dépasse toute croyance! Vous poussez la divination de l'amour aussi loin sinon plus, que le plus galant et le plus perspicace des paladins!

Nouvelle énigme pour Marie, nouveau supplice pour Carl, qui crut saisir dans ces derniers mots de mademoiselle d'Altenberg une légère nuance d'ironie.

— Mais vous tremblez, mon ami? vous êtes ému! Si vous saviez comme mon cœur vous comprend!

Elle se décidait à voir enfin ce qui aurait dû lui sauter aux yeux dès le premier moment. Carl maugréait à part lui, et donnait au diable ce cœur qui le comprenait si bien.

— J'ai pitié de vous, poursuivit la vieille fille; je sens combien doit être pénible l'incertitude dans laquelle je vous laisse depuis si longtemps... il est temps qu'elle cesse...

En disant ces derniers mots, elle tira de son sein le terrible médaillon qui renfermait le fatal numéro. Elle l'ouvrit et se leva du divan où elle était assise. L'épouvantable crise touchait à son terme; Carl reconnut la couleur bleue du papier. Il se dressa sur ses pieds, avec le mouvement brusque et machinal d'un ressort qui se détend; il entendait battre son cœur; ses yeux, troublés par l'épouvante, se fixaient sur le médaillon avec l'immobile atonie du regard des insensés. Marie, effrayée de la décomposition des traits du jeune homme, se leva à son tour, poussa un cri et fit involontairement un pas vers lui. Ce moment fut d'une effrayante solennité. Les trois acteurs de cette scène, debout, immobiles, émus par des passions diverses, se regardèrent entre eux : jamais regards humains ne furent plus expressifs, n'atteignirent à un si haut degré d'éloquence. Mademoiselle d'Altenberg, qui était demeurée si impassible jusque-là, était en proie à une émotion profonde et croissante. Elle prit d'une main tremblante le billet et le déploya, puis elle se tourna vers sa nièce et d'une voix pleine de larmes :

— Tiens, ma pauvre petite Marie, dit-elle, aime bien ta vieille tante! elle te donne à la fois la fortune et le bonheur!

Marie prit le billet et lut ces chiffres muets sans y rien comprendre. Carl, épouvanté de son bonheur, n'osait y croire.

— Enfants! poursuivit mademoiselle d'Altenberg, croyez-vous que parce qu'on est vieille fille et laide on n'ait pas un bon cœur? et ne savez-vous pas que les coudriers et les sapins de Würmchenthal ont des yeux et des oreilles?

Ces mots déchirèrent comme un éclair le voile qui couvrait cette scène. Marie comprit, sans s'en rendre compte, que Carl était à elle; Carl mesura en un instant la sublime générosité de la vieille fille. Les deux amants tombèrent d'un même mouvement aux pieds de mademoiselle d'Altenberg; ils baisèrent ses mains et se mirent à pleurer et à sangloter de toutes leurs forces. La pauvre tante ne put résister à cette délirante effusion de joie; de grosses larmes sillonnèrent aussi ses joues pâles et tombèrent sur les deux jeunes têtes inclinées devant elle.

— Merci, mes enfants! dit-elle enfin si bas qu'on l'entendait à peine. Elle posa ses mains sur les blonds cheveux de Carl et sur le doux front de Marie, et reprit d'une voix plus ferme :

Digitized by Google

— Merci! voici le plus beau jour de ma vie ! Que le ciel exauce la bénédiction que vous donne du fond du cœur votre pauvre vieille tante !

XVII.

CONCLUSION.

Peu de jours après cette sublime scène de sentiment que nous n'avons pu retracer que bien imparfaitement, la mère de Marie, qui était instruite de tout, revint à Würmchenthal, et les deux amants furent fiancés en famille et en présence de peu de témoins. Le vrai bonheur ne cherche pas l'éclat; il se cache et ne se montre qu'aux regards de ceux qu'on aime. Fritz, Goldmann et le prince Jean assistèrent seuls à la cérémonie. Un joyeux repas la suivit. Goldmann y raconta qu'il avait reçu la veille la visite d'une Anglaise d'une cinquantaine d'années qui venait de Wiesbaden pour s'informer du résultat du tirage, et qui s'en était allée très-désappointée et en se lamentant beaucoup de ce qu'elle n'avait pas gagné le jeune époux qu'elle avait ardemment espéré. Elle se nommait *miss Mary Brighton*. Carl rit comme un fou à cette nouvelle et raconta l'histoire de la petite lettre de Londres qui sentait la violette et sur laquelle il avait bâti tant de folles et de si chimériques hypothèses.

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de septembre, avec la même simplicité que les fiançailles, dans la chapelle du château de Würmchenthal. Fritz et le prince Jean furent les témoins de Carl, Goldmann et un oncle de Marie ceux de la jeune fille. Goldmann remit en cette occasion à l'heureux Carl la somme de trois cent quatre-vingt mille thalers : il n'y manquait pas un silbergrôschen. Cette scrupuleuse probité de son mandataire fit oublier tout à fait au jeune homme l'emploi prématuré du bénéfice du ministre, emploi qui avait eu des suites si heureuses, qu'il était du reste depuis longtemps pardonné. Quant au prince Jean, il voulut aussi faire son cadeau de noces : il donna à Carl une belle tabatière ornée de son portrait. Carl l'accepta en souriant et en regardant finement Marie : il se souvenait de l'engagement solennel pris dans le fameux prospectus relativement au tabac à priser. Mais que voudriez-vous qu'un prince donnât, sinon des tabatières ornées de son portrait? Jean fit cependant davantage pour Carl : il le décora de son ordre, qui ne compte que neuf membres, y compris lui. Enfin tout se passa le mieux du monde et à la satisfaction de tous, et le soir même les jeunes époux partirent pour l'Italie, où nous avons tout lieu de croire qu'ils sont encore, à moins que les tristes événements dont Rome vient d'être le théâtre et les déplorables agitations de la péninsule ne les aient décidés à reprendre le chemin de Würmchen. — L'ami Fritz rêve tous les jours au bonheur de Carl, et nous ne serions pas étonné que le contagieux exemple qu'il a sous les yeux le fasse renoncer à ses projets de célibat, et qu'un beau jour les journaux annoncent une nouvelle *Grande et incomparable loterie faite avec l'autorisation du prince Jean.*

LÉON WOCQUIER.

Saint-Pétersbourg, 24 janvier — 3 février 1849.

Digitized by Google

ÉPITRE FAMILIÈRE

A JULES GUILLIAUME.

I

J'ai promis de t'écrire et je tiens ma parole,
Mon cher Jules, — eh! mais, la chose est assez drôle;
Je crois, en vérité, que je m'exprime en vers!
J'aurai mis, cette nuit, mon bonnet à l'envers;
Mon esprit s'en ressent et retourne casaque...
Ainsi-soit-il. — D'ailleurs, depuis que le Cosaque,

II

Préparant en secret ses fauves légions,
Menace d'envahir nos calmes régions,
Je ne sais quelle verve, en naissant cadencée,
D'un flot harmonieux inonde ma pensée.
Je dirais même ici son fait à tout tyran,
En vers, sans biaiser, et sans broncher d'un cran,

Digitized by Google

III

Si tu n'étais,— pour toi j'en rougis, ô Guilliaume !
Réac à regretter le beau temps où le heaume
Remplaçait nos bonnets à poil et nos shakos.
— Ah çà ! que fais-tu donc quand les coquelicots,
Dans leur robe de pourpre aux éclatantes zones,
Ont l'air de te railler à travers les blés jaunes ?

IV

Tu détournes les yeux, en croyant que tu vaux
Tel orgueilleux romain grand faucheur de pavots.
Tu ne le vaux pas ; non ! — quand Tarquin le Superbe
Du cadavre des fleurs, sans pitié, jonchait l'herbe,
Quelque chose de grand, de sombre, de soudain,
Éclairait son regard : tu n'as qu'un froid dédain.

V

Puisqu'il en est ainsi, de quoi te parlerai-je ?
D'un joli chapeau rose en tissu de barége
Que j'ai vu tout-à-l'heure en traversant le Parc ?
— Mon cher, figure-toi que, retournant son arc,
Le petit Cupidon, qui n'y prenait pas garde,
S'est, lui-même, d'amour, transpercé par mégarde !

VI

Si bien que je m'en suis tiré sain et sauf. — Mais
Assez de madrigal, car je me compromets ;
Le Pâris des Dorat me donnerait la pomme !
Peste ! changeons de ton. — En France... non, à Rome...
Non... ; — tu m'arrêtes court, toi qui trouves mesquins,
Fussent-ils des Brutus, tous les républicains. —

VII

Je module en bémol : le hameau de Gentinnes
Rappelle-t-il les champs des églogues latines ?

Digitized by Google

Y voit-on quelquefois, aux heures du repos,
Sous un hêtre touffu, soufflant dans leurs pipeaux,
Les villageois hâlés, et le front ceint de lierre,
Enseigner aux échos leur chanson familière?

VIII

Non? — Bien. Les Gentinnois portent-ils des jabots?
Trouves-tu la récolte et les fruits déjà beaux?
Les moutons, cette année, ont-ils beaucoup de laine?
— A propos de moutons, si tu vois par la plaine
Quelques bergers, sur ceux de Florian calqués,
Frisés, enrubanés, fardés, pimpés, musqués,

IX

Fais m'en part. Entre nous, je les crois apocryphes;
Car tous ceux que j'ai vus sont de grands escogriffes,
Sales à faire fuir, et sentant une odeur
Que tu m'épargneras de nommer — par pudeur.
Après tout, — pourquoi pas? — il se peut qu'on en trouve :
C'est par l'exception que la règle se prouve.

X

D'ailleurs Racan, d'ailleurs Fontenelle, d'ailleurs
Deshoulières, Segrais... j'en passe, et des meilleurs,
Ont reconnu le fait. Ne cherchons donc pas noise
A ces pauvres bergers. — La beauté Gentinnoise
A-t-elle des attraits dignes d'être connus?
Je voudrais bien savoir si, parmi les Vénus,

XI

C'est à la Callipyge ou bien à l'Uranie
Qu'on la peut comparer. — Tu vois que la manie
De la comparaison me tient toujours au cœur.
C'est un tort, et souvent maint sourire moqueur
M'a puni de l'amour que j'ai du parallèle.
On ne se refait pas le goût. L'un aime l'aile,

Digitized by Google

XII

L'autre la cuisse ; moi j'aime la croûte, toi
Tu préfères la mie ; et pourquoi ? — Le pourquoi
Nul ne le sait. D'où vient, s'il te plaît, qu'en ce monde,
La brune plaît au blond et le brun à la blonde?
Algébristes du cœur, expliquez-moi cet *x* !
Pour moi, *non capisco,* j'en jure par le Styx !

XIII

Proh pudor ! J'ai juré par le Styx ! Diable, diable !
Comment faire? — Le cas est irremédiable,
Car la rime me plaît et le mot est profond...
— Bah ! la mythologie est bonne fille au fond ;
« Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte. »
Crois-moi, pour une fois, ouvrons-lui notre porte.

XIV

Dailleurs, je suis marri que nous ayons laissé
Dans un oubli si long le culte du passé.
Qui sait ? dans notre siècle où la foi sans asile,
Pour remonter là-haut, de tous les cœurs s'exile,
Un jour viendra peut-être où les dieux d'autrefois
Verront se relever leurs temples et leurs lois.

XV

Nous avons tous besoin d'espérer et de croire ;
Nous ne séparons pas de l'amour de la gloire
L'amour de l'infini que toute âme rêva :
Jupiter ou Vishnou, Jésus ou Jéhova,
Tous ces dieux, quels que soient les noms dont on les nomme,
Comme ils viennent du ciel sont des bienfaits pour l'homme.

XVI

Mais, chut ! ne tirons pas notre poudre aux moineaux ! —
Qu'il vaut mieux comme toi jouer aux dominos

Digitized by Google

Que de scruter sans fin l'avenir qui nous leurre!
A l'horloge du temps qui peut avancer l'heure?
— En vain ils ont compté sur leur coup d'œil de lynx,
Nos OEdipes seront dévorés par le sphynx.

XVII

Ces vaticinateurs au front pâle, au teint d'ocre,
M'inspirèrent toujours un goût fort médiocre;
Leur discours le plus beau ne vaut pas un fétu;
Laissons-les donc en paix. — Quant à toi, que fais-tu?
Rien? Ce n'est guère! ami, prends garde à la paresse;
Souvent l'esprit maigrit lorsque le corps engraisse!

XVIII

Tu connais comme moi ces poëtes ventrus,
Hauts en couleur, œil vif, nez fleuri, vrais intrus
Qui vaincraient Apollon — s'il pratiquait la boxe.
Ces gens-là font, d'après le système orthodoxe,
Des vers amenuisés à grands coups de rabot:
Leur Pégase est un âne et leur lyre un sabot.

XIX

— As-tu vu quelquefois s'abattre un hoche-queue
Sur le bord d'un ruisseau? — Le calme de l'eau bleue
Où se mire le ciel semble un peu l'étonner;
Il hésite d'abord et veut s'en retourner.
Le moindre bruit l'effraie: une mouche qui passe,
Un léger souffle d'air qui se meurt dans l'espace,

XX

Un brin d'herbe qui pousse, — un rien, pour dire mieux,
L'agite. Il tend l'oreille, écarquille les yeux;
Sa peur est adorable: on entend presque battre
Son pauvre petit cœur sous son spencer d'albâtre.
De ce trouble naïf il se remet enfin; —
Alors ce sont des jeux, des sauts, des cris sans fin;

Digitized by Google

XXI

Il court, va, vient, s'arrête, adresse dans sa langue
A quelque grain de sable une longue harangue,
Déchiquète une fleur, rudoie un vermisseau,
Et donne de grands coups de bec dans le ruisseau. —
Mais voici que l'ennui survient dans l'entrefaite ;
L'oiseau s'envole : ainsi se termine la fête.

XXII

Ce fol oiseau, c'est moi, je te le dis tout bas.
Au champ de poésie, où je prends mes ébats,
C'est en tremblant d'abord que de l'âme j'écoute
Le frais ruisseau des vers d'où tombent goutte à goutte,
Avec un bruit si doux qu'on ne peut l'oublier,
Les rimes, perles d'or, au rhythme régulier.

XXIII

Puis, je ne sais comment expliquer ce mystère,
Un pouvoir qui n'a pas de nom sur cette terre
Emporte mon esprit et par monts et par vaux.
Sujets graves, sujets mondains, sujets dévots,
Tout me plaît. Ma pensée, où le vertige abonde,
Si l'ennui n'arrivait ferait le tour du monde.

XXIV

Ainsi que notre amé Théophile Gautier .
Quand il rima cent vers sans quitter le métier,
J'ai passé tout un jour ployé sur mon pupitre
Pour t'écrire d'un trait cette frivole épitre. —
Elle est bien longue, mais on a prévu le point :
— *Fais-la courte,* mon cher, *en ne la lisant point.*

FERDINAND GRAVRAND.

Digitized by Google

MARCO VISCONTI,

HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et imitée

DE TOMMASO GROSSI.

(SUITE (1)).

XXI.

Le châtelain de Rosate étant parti, Lodrisio resta seul, dévoré de rage, furieux du contre-temps qui bouleversait tous ses projets. Il avait connu Pelagrua à Rosate, et comme dit le proverbe : qui se ressemble s'assemble. Ils s'étaient donc associés, sans briser leur position respective de patron et de client. Ils avaient d'abord résolu d'aider les machinations de Marco, mais à la nouvelle de l'élection de ce dernier comme seigneur de Lucques, ils se tournèrent vers l'empereur qui voulant prendre Milan par trahison, s'adressa à Lodrisio, déjà connu par son esprit intrigant et ambitieux et par sa haine des Torriani et des Visconti. Il ne lui promit rien moins que la seigneurie de Milan s'il parvenait à la faire tomber en

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2^e série, tome I^er, page 323; tome III, pp. 11, 67, 132, 214, 273; tome IV, pp. 5, 89 et 142.

Digitized by Google

son pouvoir. Mais maintenant tout ce brillant avenir qu'avait entrevu Lodrisio avait disparu, et il se rappelait avec désespoir le superbe édifice qui venait de s'écrouler, car cette entreprise manquée, il ne fallait plus songer à renouer aucune liaison avec l'empereur. Il ne pouvait pas non plus songer à Azzone, car il lui était visiblement suspect malgré les flatteries dont le Vicaire l'accablait. Il ne restait plus que Marco; Lodrisio se rappela l'amour du nouveau seigneur de Lucques pour la fille du comte del Balzo; il se promit de l'exploiter; c'était sa dernière espérance.

Le lendemain, Pelagrua acheva de convaincre Lodrisio que rien n'avait transpiré de leurs rapports avec l'empereur qui allait lever le siége et reprendre la route d'Allemagne. Rassuré de ce côté, l'habile intrigant interrogea son client sur Béatrix et Ottorino.

— Il y a là de grandes choses, répondit le châtelain de Rosate, qui avait peine à croire à sa rentrée en grâce auprès de son patron. J'ai vu l'écuyer du comte,— il m'est tout dévoué, — et il m'a dit que depuis quelque temps il y a de grandes menées dans la maison. Il est question de mariage.

— Le comte n'a-t-il donc plus peur de Marco qu'il consente à cette union?

— Y consentir! — il a trop peur pour cela; — mais sa fille et sa femme le veulent et je ne serais pas surpris.....

— Il faut à tout prix empêcher cette alliance, sinon Marco se laissera entraîner à quelque extravagance.

— Si le mariage a lieu et si, comme on le dit, les époux quittent le pays, Marco deviendra tout-à-fait fou; il se perdra, et nous succomberons avec lui.

— Donc, ce mariage n'est pas possible, répéta Lodrisio.

— C'est bientôt dit. Marco n'entend pas que l'on touche à Ottorino.

— Quant à cela nous verrons plus tard; tâche seulement de me seconder mieux que dans la dernière affaire.

— Mais, dit Pelagrua, est-ce ma faute si le diable est venu y pousser ses cornes?...

Pendant qu'ils s'éloignent, revenons à Ermelinde et à Béatrix.

La nuit où la jeune fille avait rapporté la grâce de Lupo, sa mère avait acquis, par ses paroles confuses, la terrible conviction de l'amour de Marco. Cette découverte imprévue impressionna vivement Ermelinde. Toute son ancienne passion se ralluma et pendant un instant sa fille lui fut moins chère. Bientôt cependant elle parvint à se vaincre; elle comprit qu'il fallait mettre Béatrix sous la protection d'un époux et elle se décida à hâter son mariage avec Ottorino que sa fille aimait d'ailleurs éperdûment. Il fallait obtenir l'agrément du comte: sa fureur ne connut d'abord pas de bornes; mais sa femme ne lui laissa pas de repos; elle mit tout en

Digitized by Google

œuvre pour l'amener à consentir à cette union. Esprit faible, le comte finit par se décider à recevoir de nouveau Ottorino, mais en secret, et seulement parce qu'il espérait que Marco, maintenant établi à Lucques, se fixerait pour toujours en Toscane.

Quant à Ottorino, tout ce qu'il avait souffert à cause de Béatrix, n'avait fait que graver davantage dans son cœur cette image adorée; Béatrix était le seul but de sa vie, elle remplissait toute son âme. Son unique désir était d'obtenir sa main et de passer avec elle en Asie, où il irait combattre les Sarrasins. C'était le parti que prenaient ordinairement ceux qui, dégoûtés de leur pays, n'espéraient plus y trouver le bonheur.

Ermelinde se résignait à ce sacrifice, afin de voir sa fille échapper au caprice de Marco, et le comte préférait ce parti qui lui laissait la faculté de dire à Visconti qu'il n'avait pas manqué à sa parole et que sa fille avait été enlevée par Ottorino. Il fut décidé que le mariage aurait lieu après le siége, qu'il resterait secret, et que les époux partiraient de suite pour Castelletto, forteresse appartenant à Ottorino; ils n'y devaient séjourner que le temps nécessaire pour se préparer au voyage de Terre-Sainte. Lauretta et Lupo les suivraient seuls.

Béatrix, dont le courage et la force d'âme étaient très-grands, n'était point effrayée par les dangers auxquels ce lointain pélerinage allait l'exposer. Tous les chagrins, tous les maux lui paraissaient adoucis par la compagnie de son époux bien-aimé. Mais abandonner des parents qu'elle adorait, se séparer surtout de sa mère, ne plus les revoir peut-être, c'étaient là, pour la pauvre enfant, des pensées déchirantes; aussi redoublait-elle d'affection et de tendresse en voyant s'approcher le moment de la séparation.

L'empereur, désespérant d'obtenir quelque succès en prolongeant le siége, s'était arrangé avec Azzone et avait levé le camp. Peu à peu les paysans qui étaient accourus au secours de Milan, quittèrent la ville; les Limontins se préparaient aussi à retourner dans leurs montagnes, contents et fiers de la gloire qu'ils avaient acquise dans la rencontre nocturne; — leur nombre n'était diminué que de quatre hommes tombés sous les haches allemandes.

Les lanciers du monastère de San Ambrogio, qui, d'après les ordres du vicaire, devaient rester à Milan, vinrent souhaiter un bon voyage à leurs amis. Lupo demanda ce qu'était devenu Vinciguerra qu'on ne voyait plus parmi eux; il apprit qu'il avait été tué dans une sortie hors du faubourg de la porte Ticenise.

Le matin même où les bons montagnards devaient partir, leur curé fut mandé en secret pour célébrer le mariage d'Ottorino et de Béatrix. — Marthe, la mère du noyé, vint le même jour, avec son petit bagage sous le bras, faire ses adieux à la

Digitized by Google

famille du comte qui l'avait si hospitalièrement accueillie. Ermelinde lui avait offert, ainsi qu'à son mari, de rester dans la maison. Ce dernier paraissait assez disposé à accepter, mais sa vieille compagne l'en dissuada, en lui disant que le Seigneur leur était toujours venu en aide et qu'il ne les abandonnerait pas; — elle ne voulait être à charge à personne et il lui répugnait d'abuser de la bonté de ses hôtes.

Marthe fit une profonde révérence au maître du château, et baisa la main de la comtesse, qui connaissant la noble fierté des montagnards, avait remis secrètement au curé une bonne poignée d'ambroises d'argent, afin qu'il vînt indirectement en aide à la malheureuse famille. Marthe voulut aussi baiser la main de Béatrix, mais celle-ci la retirant avec douceur, la lui mit sur l'épaule et lui dit : — Adieu, bonne Marthe, ne m'oubliez pas, vous qui tant de fois m'avez portée dans vos bras, quand j'étais enfant; recommandez-moi au Seigneur : adieu.— Elle se tourna aussitôt d'un autre côté comme si elle avait l'intention de s'en aller; mais, vaincue par son émotion, elle revint auprès de la vieille femme, et fixant sur elle ses grands yeux bleus pleins de larmes, elle lui fit les adieux les plus déchirants, et ses dernières paroles qui révélaient le pressentiment de sa fin prochaine, terrifièrent le comte et Ermelinde qui à leur tour succombèrent à leur affliction. La femme du batelier, stupéfaite, tâchait, en sanglottant aussi, de prendre la main de la jeune fille; elle y parvint enfin et l'attirant à elle avec une douce violence, elle y imprima ses lèvres.

Il y eut un moment de silence : — Béatrix seule ne pleurait pas. L'excès même de sa souffrance arrêtait ses larmes. Puis quand l'exaltation à laquelle elle venait d'être en proie eut disparu, elle se sentit tout attendrie, serra la main de Marthe qui retenait la sienne, et lui répéta : — Adieu, recommandez-moi au Seigneur. Et tandis que la pauvre vieille s'éloigna, elle se précipita dans les bras de sa mère, cacha sa figure dans son sein et l'inonda de larmes brûlantes.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

SALON D'ANVERS [1].

III.

Il est peu d'artistes qui soient plus heureusement doués que M. Henri Leys ; nous sommes les premiers à lui reconnaître un talent supérieur, et cependant nous ne nous rangeons pas au nombre de ses admirateurs fanatiques. C'est que tout en déclarant que M. Leys est richement organisé, nous ne pouvons louer sans de grandes réserves la manière dont le peintre anversois se sert de ses brillantes qualités. Au lieu d'étudier la nature, M. Leys se préoccupe exclusivement des vieux maîtres; il ne s'inquiète pas d'être vrai avant tout, il cherche à produire des œuvres qui soient en quelque sorte un décalque des tableaux anciens, non pas tels qu'ils ont été, mais tels que nous les voyons aujourd'hui, c'est-à-dire enfumés, jaunis par l'action du temps; — de là ce ton doré qui règne uniformément dans toutes les toiles de M. Leys.

Les artistes doivent étudier la manière, les procédés des grands maîtres, on ne peut assez les y engager, mais c'est à condition que la nature restera toujours leur guide, qu'ils ne cesseront de s'en inspirer, et que le but constant de leurs efforts sera d'en approcher de plus en plus; tout cela M. Leys l'a malheureusement oublié, et il est tombé par sa faute au rang des imitateurs; ses panneaux et ses toiles sont de très-habiles pastiches des anciens maîtres, mais ce ne sont que des pastiches ; on y cherche en vain ce cachet d'originalité, caractère distinctif des peintres qu'imite M. Leys. Au lieu d'avoir une manière à lui, l'artiste anversois est allé emprunter ce qu'il a cru être la manière de ses devanciers, et là encore il s'est en partie trompé, car il a négligé de faire la part du temps; il a jugé les maîtres à la suite desquels il se rangeait volontairement, comme si leurs œuvres, — telles que nous les connaissons, — étaient des productions toutes récentes. — La nature, voilà le seul maître qui ne varie pas; — les artistes qui se

(1) Voyez *suprà*, pages 126 et 204.

Digitized by Google

sont attachés à en deviner les secrets, ont seuls conquis une gloire inaltérable ; ceux-là seuls seront éternellement vrais. Molière en est la preuve la plus éclatante : ses personnages ont-ils un seul instant cessé d'être naturels, ne seront-ils pas toujours les types vivants des travers humains ? C'est qu'au lieu de s'attacher à marcher plus ou moins heureusement sur les traces de ses prédécesseurs, au lieu de se préoccuper de tel ou tel système, au lieu d'étudier exclusivement les hommes de son époque, il s'est attaqué à l'homme en général, il l'a longuement analysé, et ce n'est qu'après avoir embrassé ainsi l'humanité tout entière, que son génie a produit ces modèles de vérité, ces chefs-d'œuvres impérissables, le plus beau fleuron de la couronne littéraire de la France. Peu importe que les personnages de Molière revêtent des costumes du dix-septième siècle, ils ne représentent pas une époque, de préférence à toute autre : — ce sont des portraits qui resteront toujours ressemblants.

En se passionnant pour le seizième siècle, M. Leys, lui, n'a pas même eu le mérite de saisir la physionomie de l'époque, on peut dire qu'il ne s'y est pas même attaché ; — ses figures ne sont que des réminiscences des maîtres. Cela est si vrai que l'on pourrait, en examinant les tableaux de notre compatriote, inscrire au-dessous de chaque figure le nom du peintre dont il s'est inspiré : c'est ainsi que dans *le Corps de Garde*, le brillant soldat qui achève si joyeusement sa faction, est un souvenir très-exact de Callot ; pour s'en assurer il suffit de feuilleter l'œuvre du maître.

On a fait un grand succès au *Corps de Garde ;* nous avons peine à nous en rendre compte : pour tout observateur sérieux, c'est incontestablement une œuvre très-inférieure à la *Galerie de tableaux*. On doit en effet en critiquer non-seulement le coloris qui est faux, mais aussi le dessin dont l'incorrection frappe les regards les plus inexpérimentés. On cherche, par exemple, vainement les jambes du soldat en casaque rouge, placé au second plan ; c'est un corps posé sur une paire de bottes, et rien de plus. Quant au coloris, il est plein de séduction, et de nature à plaire au plus grand nombre, nous n'hésitons pas à le reconnaître ; mais est-il vrai ? — C'est là pour nous la grande question, et il nous semble impossible de la résoudre affirmativement. Où avez-vous jamais vu dans la nature des ombres plus chaudement colorées que les parties placées en pleine lumière ? C'est cependant ce que nous montre M. Leys ; — exemple : le réduit où sommeillent deux ou trois soldats. — Que dire aussi de cette voûte près de laquelle sont assis les joueurs, et dont une partie est éclairée par des reflets dorés, tandis qu'elle devrait être entièrement dans l'ombre, puisque la lumière frappe en sens opposé ?

Dans *la Galerie de tableaux,* le dessin est plus pur ; il y a plus d'air dans ce tableau qui est d'ailleurs mieux composé ; enfin quoique l'aspect général présente toujours ce ton doré qui n'a jamais existé dans la nature, — la lumière n'est point jaune, — on doit trouver cette œuvre moins fausse que le *Corps de Garde*. M. Leys s'y montre plus sage ; il n'y a pas distribué le jour et les ombres de la manière la plus fantasque ; l'habile enchanteur s'est moins amusé à jouer avec la nature ; il s'est décidé à sacrifier avec plus de modération à ses chers défauts.

Ce que nous devons vivement louer chez M. Leys, ce sont ses tendances chaque jour plus spiritualistes ; il a abandonné franchement le terre à terre ; il étudie les physionomies de ses personnages, leur donne une grande variété d'expression, et s'il est faux dans l'ensemble de ses œuvres, il se montre incontestablement très-vrai, très-heureux observateur dans la plupart des détails. Rien n'est mieux senti que les petites figures qui peuplent *la Galerie de tableaux*. Ici un fin connaisseur, là une bonne bourgeoise regardant avec la plus superbe indifférence le chef-d'œuvre

Digitized by Google

dont on essaie en vain de lui faire comprendre les beautés; c'est un type de parfaite nullité, rendu avec beaucoup de bonheur. Il en est de même de presque tous les personnages que M. Leys met en scène; pourquoi donc, s'il a assez de talent pour imprimer aux traits de ses acteurs ce grand cachet de vérité, ne prend-il pas une bonne fois le parti de ne pas s'en tenir au visage et de donner à l'ensemble de leur personne et à tout ce qui les environne, un aspect moins conventionnel, qui nous permette de lui accorder enfin des éloges sans réserves?

Une préoccupation constante, exclusive des anciens, pousse également Mme O'Connell dans la route fatale où elle s'égare chaque jour davantage. Mme O'Connell cherche Rubens et Jordaens, et pour atteindre le but qu'elle s'est proposé, elle sème à pleines mains et à tout hasard les trésors de sa puissante imagination; elle se sait une organisation d'élite, elle ne le sait que trop, et elle en abuse à plaisir. On dirait un fils de famille, le Valère de quelque Harpagon, jetant au vent l'héritage paternel avec la folle et superbe insouciance de la jeunesse.

Avec toutes ses qualités supérieures, Mme O'Connell ne parviendra jamais à produire une œuvre complète, si elle ne se résigne pas à étudier la nature sans avoir constamment devant les yeux telle ou telle toile de maîtres vers lesquels l'entraînent irrésistiblement de secrètes sympathies.

Nous aimons beaucoup un coloris vigoureux, une brosse hardie, mais nous n'avons pas encore découvert de raisons suffisantes pour proscrire le dessin; nous ne sommes pas de ceux qui s'écrient aventureusement: « Est-ce que Rubens dessinait!... » Nous avons encore la faiblesse de croire que la pureté de la ligne n'est pas un accessoire de luxe; Mme O'Connell, — nous nous plaisons à le croire, — est de notre avis, quoique sa *Charité*, — qu'elle ferait mieux d'appeler une *Bacchanale*, — se distingue particulièrement par d'innombrables hérésies de dessin. Il serait difficile d'imaginer une plus riche collection de torses, de bras et de jambes impossibles.

Une *Étude de femme* est une ébauche si peu faite, que rien ne peut justifier l'artiste de l'avoir envoyée au Salon. Nous n'aurions que des éloges à donner à un charmant portrait d'enfant si la pâte était un peu plus ferme, si les bras et les mains étaient moins incorrects, si les accessoires étaient traités avec beaucoup moins de laisser-aller et un peu plus d'élégance et de bon goût. C'est cependant de toutes les toiles envoyées à Anvers par Mme O'Connell, celle que nous préférons; au moins cela n'a pas l'air de viser aux grands effets, c'est une œuvre distinguée qui n'annonce pas des prétentions ambitieuses.—Quant à l'*Arrestation de Charlotte Corday*, nous l'avions déjà trop vue à Bruxelles. C'est toujours une esquisse dans laquelle on remarque quelques figures heureuses, celle de Charlotte surtout, mais cette composition nous paraît plus que jamais avoir le grand tort de ressembler au tableau final d'un mélodrame de l'Ambigu ou de la Gaîté.

T. Decamps (1).

---

(1) L'abondance des matières nous oblige à regret à ajourner à la prochaine livraison la fin du travail de M. Decamps. (*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

DE LA RHÉTORIQUE, OU DE LA COMPOSITION ORATOIRE ET LITTÉRAIRE;

Par A. Baron [1].

Nature's chief master piece is writting well.
DUKE OF BUCKINGHAM (*Essay on Poetry.*)

I.

C'est chose rare, aujourd'hui, qu'un bon livre; c'est prodige qu'un livre sérieux. La tourmente du présent et l'effroi de l'avenir, les étroites exigences de l'égoïsme, les ambitieuses préoccupations de l'intérêt, les fluctuations, les inquiétudes, les luttes du temps rapide qui nous régit, ne laissent plus, désormais, à notre raison envahie et troublée, le loisir d'un repos qui la répare, d'une méditation qui la recueille, d'une leçon qui la fortifie. On lit peu, on pense moins, on n'écrit plus : — on tremble si l'on ne s'agite.

Le livre de M. Baron est né à l'abri de ces orages et de ces angoisses. Fécondé par trente années d'enseignement public, — d'un enseignement rempli avec la conscience du devoir qu'imposait au professeur le sacerdoce de sa mission, — il ne lui a pas fallu moins d'un lustre pour éclore.

Annoncer une *Rhétorique* de M. Baron, c'est avoir déjà dit qu'elle est bonne. L'expérience et l'érudition du maître, hâtons-nous de le dire, le talent de l'écrivain, en un mot l'autorité du nom, nous dispensent de toute réclame. Le traité que nous avons lu nous semble être, en effet, le plus complet, le meilleur qui ait été écrit jusqu'à ce jour. La clarté de sa disposition, l'ordre parfait qui en règle la marche et en lie les diverses parties; la justesse de ses appréciations, l'extrême variété de préceptes et d'exemples empruntés aux rhéteurs et aux critiques, aux écrivains et aux philosophes

(1) A. Jamar, libraire, rue des Minimes, à Bruxelles. Un vol. in-8°.

Digitized by Google

les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes ; le volumineux appendix qui en enrichit le texte ; enfin la profonde connaissance que l'auteur y a déployée de la matière, une forme tour à tour grave, élégante et facile, souvent originale, parfois élevée, impriment à ce livre une valeur éminemment littéraire et classique. Ce n'est point seulement un recueil de savantes compilations habilement élaborées, c'est une œuvre remarquable par l'idée comme par le style. C'est plus qu'un traité de Rhétorique, c'est un cours de littérature. M. Cousin n'a plus rien à souhaiter.

Nous ne saurions mieux donner à nos lecteurs une idée exacte de la *Rhétorique* de M. Baron, qu'en suivant l'auteur aussi étroitement que le permet le cadre resserré de notre analyse. Indiquons sommairement les principales divisions de l'ouvrage : nous procéderons ensuite à l'examen partiel des divers chapitres dont il se compose.

Après avoir exposé son sujet, défini la Rhétorique, tracé l'histoire de la Rhétorique, M. Baron traite des — ÉTUDES PRÉLIMINAIRES, ou travaux préparatoires connus sous le nom d'*Humanités*, et destinés à développer, à cultiver, à former l'esprit de l'homme.

Il établit ensuite cette division naturelle de la Rhétorique en trois parties, — division fondée sur la nature intellectuelle de l'homme, principe d'immuable vérité, source unique de toute composition écrite ou parlée : — l'INVENTION, la DISPOSITION et l'ÉLOCUTION.

A ces grandes artères de l'art viennent se rattacher des ramifications infinies admirablement classées par l'auteur. Ainsi le chapitre de l'invention embrasse les différents points qui en relèvent rigoureusement ; tels sont :

1° LE CHOIX DU SUJET ; 2° LES TOPIQUES OU LIEUX ; 3° LES MOEURS ; 4° LES PASSIONS.

La disposition embrasse :

1° L'EXORDE ; 2° LE CORPS DE L'OUVRAGE ; 3° LA FIN.

Dans l'élocution sont comprises :

1° LES QUALITÉS ESSENTIELLES DU STYLE ; 2° LES QUALITÉS ACCIDENTELLES DU STYLE : 3° LES FIGURES.

On ne pouvait combiner un meilleur plan.

J'ouvre la première page du livre et je commence par citer l'auteur. Je serais fort tenté d'en faire de même à toutes les autres.

Une des branches les plus importantes de l'éducation intellectuelle est l'art de communiquer et de faire partager aux autres nos idées et nos sentiments, à l'aide de la parole ou de l'écriture.

Cet art se nomme *Rhétorique*.

Comment parvenir à persuader, à instruire, à attendrir, à récréer, selon les divers sujets, et toujours à intéresser l'auditeur ou le lecteur : voilà le problème qu'il se propose.

Mais le problème a-t-il une solution? Cette solution n'est-elle pas antérieure à la rhétorique? En d'autres termes, qui nous donne les idées et leur expression, la nature ou l'art?

La question n'est pas d'hier. C'est la même que posait Horace à propos de la poésie,

> **Natura fieret laudabile carmen, an arte,**
> **Quæsitum est (1)...**

---

(1) On demande souvent qui fait le grand poëte,
Ou la nature, ou l'art...

J'ai tenté de traduire moi-même tous les passages cités, non qu'il n'y ait d'excellentes traductions des divers écrivains grecs et latins ; mais parce que le plus souvent elles ne me semblent pas faire ressortir assez bien l'idée ou l'expression qui ont précisément déterminé la citation.

Digitized by Google

Et aujourd'hui, comme alors, l'unique réponse péremptoire est celle d'Horace, quand il exige la collaboration, pour ainsi dire, de l'art et de la nature,

> ... ego nec studium sine divite vena,
> Nec rude quid possit video ingenium; alterius sic
> Altera poscit opem res (1)...

Si les intelligences étaient égales de nature, l'art n'existerait pas ; car dès qu'elles seraient égales, elles seraient nécessairement parfaites. D'où se conclut en effet l'imperfection? D'une comparaison du bien au mieux, du mal au pire. . . . . Ceux qui ont prétendu traiter d'un art, c'est-à-dire d'une méthode de perfectionnement pour atteindre des modèles, en partant du principe de l'égalité absolue des intelligences, ont donc mal raisonné. Car où est le modèle, quand tous sont égaux? où la méthode de perfectionnement, quand tous sont parfaits? Et qu'on ne croie pas se sauver en disant : tous ne font pas bien, mais tous peuvent bien faire; l'inégalité en actes ne détruit pas l'égalité en puissance. Erreur. Les actes sont le résultat trop immédiat de la puissance pour qu'on les en distingue. Ils n'en sont séparés que par un mot : *Je veux;* et si, pour quelque motif que ce soit, tous ne peuvent prononcer ce mot, l'inégalité reparaît, et l'on n'a fait que reculer la difficulté.

Or, les actes étant évidemment inégaux, et par conséquent la puissance inégale, nous arrivons de force à l'idée de perfectibilité; celle d'inégalité l'amène aussi invinciblement que l'idée d'égalité absolue amène celle de perfection absolue; la corrélation est rigoureuse. Le perfectionnement est donc possible. Maintenant se réalise-t-il, et de quelle manière?

L'on dit de l'écrivain ou de l'orateur qui entraîne, qui charme, qui intéresse, qu'il a du génie ou de l'esprit. Mais en quoi consiste réellement l'esprit et le génie?

Si l'on y réfléchit bien, l'on verra que ce n'est rien autre chose que la faculté de saisir, de combiner et d'exprimer des rapports inaperçus par le grand nombre, et que ce qu'on nomme communément *pensée, style,* n'est en général qu'une perception et une combinaison de rapports (2).

Il est d'heureuses natures qui, de bonne heure, sentent, imaginent et formulent vivement : c'est le très-petit nombre. Il est, au contraire, des natures ingrates qui semblent radicalement inhabiles à sentir, à imaginer et à exprimer : c'est encore le très-petit nombre. L'immense majorité de l'espèce humaine s'échelonne entre ces deux extrêmes. C'est pour elle qu'est faite la rhétorique.

En outre, quelle que soit notre *nature,* il arrive, par intervalles, que l'action de nos facultés est spontanément provoquée, soit par un sentiment, un intérêt, un souvenir, soit par la présence d'un objet extérieur destiné à les mettre en jeu. Ce phénomène intellectuel se nomme la *passion.* Rare dans le plus grand nombre des individus et des circonstances, quand il survient, il illumine aussi vivement parfois que l'organisation la plus heureuse. L'éclat est le même, seulement il est passager ; car la passion, c'est la nature accidentellement surexcitée (3).

Or, pourquoi la faculté de saisir et de formuler les rapports, commune à divers degrés, organiquement ou accidentellement, à tous les hommes, ne pourrait-elle pas, comme les autres, se développer par l'exercice? L'œil

---

(1) Que peut l'étude où manque une riche nature?
Que peut un esprit brut, sans l'art et la culture?
Rien : l'un demande à l'autre un secours mutuel.

(2) D'où vient, à certaines époques où le véritable esprit ne manque pourtant pas, la vogue inexplicable du calembour? « L'esprit, dit Addison, étant le talent de trouver des ressemblances entre les choses, on a été jusqu'à trouver de l'esprit dans les ressemblances entre les mots. »

(3) « La nature, dit Voltaire, rend les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. »

Digitized by Google

s'exerce à connaître l'étendue et la distance dans les corps, l'alliance et les contrastes dans les couleurs; l'oreille à distinguer le plus ou moins d'éloignement, d'intensité, d'harmonie ou de discordance des sons; le goût et le tact à apprécier la nature et les degrés de la saveur, l'aspérité ou le moelleux des surfaces; tout le monde convient qu'il faut longtemps regarder pour voir, et écouter pour entendre. Eh bien! la loi du sens physique est celle du sens intellectuel. Lui aussi s'habitue par l'usage à saisir des rapports inappréciables pour les masses, à les combiner, à les exprimer; il s'exerce réellement à l'esprit et au génie. De là l'axiome si souvent cité : le génie n'est que la patience.

L'histoire des grands écrivains ne confirme-t-elle pas cette vérité? Le *Ciris* et le *Moretum* de Virgile annonçaient-ils l'Énéide? Est-ce par *Athalie* et *Tartufe* que Racine et Molière ont débuté?

Une méthode qui aide à la perception et à la manifestation des rapports, ou, en d'autres termes, à la découverte et à l'expression des idées, est donc presque toujours applicable. Aiguillon des organisations paresseuses, frein salutaire pour les esprits mieux partagés, elle est le guide de tout le reste. Elle empêche les uns de désespérer d'eux-mêmes, les autres de s'égarer et de se perdre; elle trace la carrière, pose les limites, ramène dans la voie; saisissant dans leur vol, pour les soumettre à l'analyse, les inspirations les plus heureuses de la nature et de la passion, parfois elle leur arrache leur secret, et parvient à reproduire, à force de patience, les merveilles de la spontanéité.

Les orateurs et les poëtes ont précédé, il est vrai, les poétiques et les rhétoriques; mais ce fait ne prouve pas contre l'utilité de ces dernières. Si des génies exceptionnels les ont devinées, ce n'est pas un motif pour ceux qui viennent ensuite de ne pas les étudier, de ne pas mettre à profit, dans leur intérêt, les mérites et même les défauts de leurs prédécesseurs. Les pères de la pensée et du style sont des géants, sans doute, et nous, rhéteurs, des enfants. Mais, bien qu'on ait abusé de cette comparaison, il n'en est pas moins vrai que, quand le géant a pris l'enfant sur ses épaules, celui-ci, malgré son imbécillité, voit plus loin que l'Hercule qui le porte, et peut indiquer à ceux qui suivent et le but, et les détours, et les écueils du chemin (1).

Tous ceux qui écrivent reconnaissent d'ailleurs qu'il est dans leur art, comme dans tous les autres, certains procédés de composition, certains secrets de métier, une sorte de mécanisme littéraire, que l'on ne devine point, que l'on n'apprend qu'à l'user, après bien des essais et des tâtonnements. « C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule, disait La Bruyère; il faut plus que de l'esprit pour être auteur (2). » La rhétorique, n'eût-elle d'autre résultat que d'aplanir les difficultés de cet apprentissage, ceux qui aspirent à devenir praticiens ne devraient pas la négliger.

La rhétorique est donc utile, parce que les intelligences étant inégales, et par conséquent perfectibles, l'art, c'est-à-dire les méthodes rationnelles de perfectionnement, peut efficacement venir en aide à la nature, c'est-à-dire aux dispositions innées. La nature, premier et indispensable élément, inégalement distribué entre les divers individus; l'art, élément secondaire, mais d'une utilité d'autant moins contestable, qu'il peut se modifier d'après les natures différentes.

La rhétorique est utile, parce que le sens intellectuel, auquel elle s'adresse, ayant pour objet les idées et leur expression, c'est-à-dire la perception et l'appréciation de certains rapports, de même que le sens physique perçoit

---

(1) « Ce n'est point aux traités de rhétorique qu'on doit l'invention des arguments : ils ont tous été connus avant les règles : la rhétorique n'est qu'un recueil d'observations faites sur ce qui existait déjà; et la preuve, c'est que les rhéteurs ne se servent que d'exemples plus vieux que leurs traités, et empruntés aux orateurs, sans rien dire de nouveau et qui n'ait été pratiqué avant eux. Les véritables auteurs de l'art sont donc les orateurs; mais nous devons pourtant quelque reconnaissance à ceux qui ont aplani les difficultés; car toutes les vérités que, grâce à leur génie, les orateurs ont découvertes une à une, les rhéteurs nous ont épargné la peine de les chercher, et les ont rassemblées sous nos yeux. » Quintil., liv. V, c. X.

(2) Un rhéteur contemporain ajoute dans le même sens : « Rien ne s'improvise en littérature, rien; car l'idée, quelque lucide qu'elle soit, n'est pas œuvre littéraire. Dès qu'on la veut forger, dès qu'on la coule dans une certaine forme, l'opération est soumise à des lois rigoureuses. »

Digitized by Google

et apprécie des rapports d'un autre ordre, il est évident que si l'observation et l'exercice contribuent à perfectionner celui-ci, ils contribueront également à perfectionner celui-là.

Remontant à son étymologie, M. Baron considère et démontre ensuite en quoi consiste la Rhétorique, comment l'ont comprise les rhéteurs de tous les temps, comment sa signification primitive s'est modifiée et étendue en passant de l'antiquité aux âges modernes. La Rhétorique, telle est la conclusion de M. Baron, — ne doit plus se borner aujourd'hui à l'éloquence, mais s'occuper du style et de la composition littéraire en tout genre.

On ne lui demande plus seulement les règles nécessaires pour discuter habilement les questions politiques, administratives et judiciaires, mais les préceptes de l'art d'écrire appliqués à tous les sujets. Le *style*, quelque matière que l'on traite d'ailleurs, lettres, récits, dialogues, descriptions, dissertations, résumés, drames, mœurs, passions, polémique, est de son ressort.

Enfin, ajoute l'auteur, la Rhétorique n'est point une science, mais un art, et partant :

exige avant tout et surtout la pratique. Méthode, préceptes, théories, quelques savantes qu'elles soient, tout est subordonné à l'exercice de la composition. *Fit fabricando faber*, voilà le premier axiome de la rhétorique, comme de la poétique, de la musique, du dessin, de tous les arts. La meilleure leçon pour l'écrivain est l'étude approfondie des bons modèles, et les travaux qui ont pour but de reproduire les formes de leur style. Sans le travail, et un travail obstiné, point d'écrivain.

La pratique est d'autant plus nécessaire, que la théorie, quelque profonde et variée qu'on la suppose, ne peut embrasser toutes les applications, prévoir toutes les hypothèses. Le maître n'enseignera jamais tout ce que l'art peut produire. L'analogie fait le reste. Quel est le peintre qui ait appris à représenter tout ce qui existe dans la nature? Il y parvient cependant par l'exercice. Il y a des choses qui s'apprennent, quoiqu'elles ne s'enseignent pas (1). N'oubliez pas, d'autre part, que si la vertu des préceptes est singulièrement puissante pour rectifier les erreurs, améliorer les qualités que nous devons à la nature, et tracer des limites à leurs développements, elle l'est beaucoup moins pour nous donner les mérites qui nous manquent. Le précepte corrige plutôt qu'il ne produit; la pratique crée en même temps qu'elle améliore.

J'arrive aux études préliminaires.

L'homme mental est doué de trois grandes puissances, le sentiment, la volonté, l'intelligence, dont la réunion forme l'identité mystérieuse qu'on appelle l'âme. Ces trois puissances, dont le concours est indispensable pour que l'homme communique efficacement avec l'homme, sont perfectibles par l'éducation; mais c'est surtout l'intelligence que nous employons pour transmettre aux autres nos pensées, et c'est elle aussi que l'éducation peut le mieux développer au moyen de la science et de l'art.

L'intelligence, à son tour, a trois facultés capitales, la mémoire, le jugement, l'imagination (2); et bien qu'elle soit en jeu tout entière dans la communication des idées, il est facile de constater que chacune de ses facultés s'y

---

(1) « Paulatim fiat usu et ad similia transitus : tradi enim omnia quæ ars efficit non possunt. Nam quis pictor omnia quæ in rerum natura sunt adumbrare didicit? Sed percepta semel imitandi ratione, assimulabit quicquid acceperit. Quædam vero non docentium sunt, sed discentium. » Quintil., liv. VII, c. X.

(2) Remarquez que je ne considère point ces facultés dans leur origine et leur essence, mais uniquement dans leurs résultats. La physiologie, sans laquelle je ne conçois pas de psychologie rationnelle, nous montre, sans doute, plusieurs espèces de mémoire dont les organes sont divers comme la nature; il n'est de même aucun acte du jugement ou de l'imagination, qui ne mette en jeu plusieurs facultés distinctes. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une fois que l'intelligence agit sur ses perceptions, elle ne peu que se les rappeler, les juger, les combiner; et qu'ainsi les résultats de l'activité intellectuelle sont toujours des faits de mémoire, des faits de jugement, ou des faits d'imagination.

Digitized by Google

est réservé, en quelque sorte, un rôle spécial. C'est principalement la mémoire qui acquiert, conserve et retrouve les idées ; l'homme invente moins qu'il ne se rappelle ; le jugement est plus utile pour les comparer, les choisir, les coordonner ; l'imagination, pour les manifester, les embellir, les vivifier.

De là trois parties de la rhétorique, éternellement les mêmes depuis Aristote jusqu'à nous, parce qu'elles sont fondées sur l'essence subjective et objective de l'intelligence : l'*invention*, la *disposition*, l'*élocution*. Par l'invention, la *mémoire* trouve le *fond* des idées ; par la disposition, le *jugement* établit l'*ordre* dans les idées ; par l'élocution, l'*imagination* donne la *forme* aux idées.

Cela posé, on conçoit que si l'écrivain veut parvenir à communiquer et à faire partager ses opinions et ses sentiments, il doit acquérir certaines connaissances, suivre une méthode raisonnée de travaux pratiques, qui puissent exercer simultanément, et, autant que possible, au même degré, la mémoire, le jugement et l'imagination.

Or je le dis avec une profonde conviction, de tous les exercices propres à agrandir et à fortifier les facultés intellectuelles, le plus efficace est cet ensemble d'études dont la base est celle des langues anciennes, et auquel nos pères ont donné par excellence le nom d'*humanités*. Les humanités ! croit-on que ce titre si emphatique, cette dénomination si ambitieuse ait été adoptée à la légère, et que l'étymologie ne soit ici qu'une lettre morte ? Nos pères, en consacrant cette expression, avaient compris et témoigné que de toutes les études qui peuvent occuper la jeunesse, de toutes les *gymnastiques* intellectuelles, celle-ci est la plus puissante pour développer en même temps et à un égal degré les trois facultés essentielles de l'esprit humain.

C'est principalement sur l'étude philologique, philosophique et historique de la langue que le professeur appelle l'attention du rhétoricien. Cette étude ne saurait être sérieuse et approfondie sans la connaissance des langues anciennes. Imprudemment sacrifiée vers la fin du siècle dernier, à celle des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle et des langues modernes ; réhabilitée bientôt par le génie réparateur du premier consul ; consacrée depuis par les décrets des grands maîtres dans les sciences comme dans les lettres, l'étude des langues anciennes, dont l'immense utilité est parfois encore contestée, semble être à M. Baron de la plus haute importance.

J'ai dit que la connaissance des langues anciennes est un des éléments nécessaires de l'éducation du *rhétoricien*. A toute autre époque, je me serais contenté d'énoncer cette vérité, sans vouloir la prouver. Mais aujourd'hui qu'il est de mode de déprécier la valeur de cette étude et de chercher d'autres prodromes non-seulement aux diverses carrières sociales, mais même à celle de l'écrivain, qu'on me permette de m'y arrêter un instant.

Et, pour en démontrer l'excellence, l'auteur la compare aux divers systèmes de connaissances que l'on propose d'y substituer.

Parlerai je d'abord des études commerciales, industrielles et artistiques? Mais leur caractère est si éminemment spécial que, en dépit de l'esprit positif du siècle, il n'est entré, j'imagine, dans l'idée de personne, qu'elles puissent remplacer en quoi que ce soit les études classiques. Leur style est, de l'aveu même de leurs partisans les plus enthousiastes, un idiome barbare ou plutôt un argot, auquel il est impérieusement défendu, sous peine de ridicule, de jamais franchir la balustrade d'un bureau, les degrés de la bourse ou le seuil de l'atelier. Les opérations toutes mécaniques du commerce, les scabreux mystères de la banque et des fonds publics peuvent inspirer l'amour de l'ordre et aiguiser le raisonnement pratique ; l'étude de la musique et des arts du dessin exerce le goût et enflamme l'imagination ; mais nul ne s'avisera de soutenir, je suppose, que ces sortes de travaux amènent jamais le développement des facultés nécessaires à l'écrivain et à l'orateur.

Relativement à l'étude des mathématiques, M. Baron cite les observations pleines de finesse de M^me^ de Staël :

Digitized by Google

« L'arithmétique et l'algèbre, dit-elle, se bornent à nous apprendre de mille manières des propositions toujours identiques. Les problèmes de la vie sont plus compliqués ; aucun n'est positif, aucun n'est absolu ; il faut deviner, il faut choisir à l'aide d'aperçus et de suppositions qui n'ont aucun rapport avec la marche infaillible du calcul. Rien n'est moins applicable à la vie qu'un raisonnement mathématique. Une proposition, en fait de chiffres, est décidément fausse ou vraie. Sous tous les autres rapports, le vrai se mêle avec le faux d'une telle manière, que souvent l'instinct peut seul nous décider entre des motifs divers, quelquefois aussi puissants d'un côté que de l'autre... L'étude des mathématiques, habituant à la certitude, irrite contre toutes les opinions opposées à la nôtre, tandis que ce qu'il y a de plus important pour l'écrivain, c'est d'apprendre les autres, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous... Les mathématiques induisent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé ; tandis que les vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration. »

Nous trouvons en outre aux *notes* du volume les lignes remarquables écrites sur le même sujet par l'auteur de la *Théorie de la chaleur* et reproduites par M. Cousin, dans son *Éloge de Fourrier,* ainsi qu'un fragment de *Rapport* fait en 1844, par M. Thiers, sur un *projet de loi sur l'enseignement secondaire.*

Nous ne saurions trop louer M. Baron du zèle scrupuleux qu'il a apporté à multiplier les citations propres à éclairer, à frapper, à convaincre l'esprit de l'élève. Il ne cesse, en effet, de penser aux meilleures sources, d'interroger les modèles, de s'inspirer de leurs écrits.

Enfin, après s'être étayé de l'opinion de Voltaire qui disait à propos de Descartes : « La géométrie laisse l'esprit où elle le trouve ; » de Dugald Stewart et de Berkeley, de Pascal, de Gassendi, de d'Alembert et autres grands mathématiciens, tous d'accord sur l'impuissance des mathématiques à l'égard du développement intellectuel, il fait voir combien de facultés met en jeu l'étude des langues anciennes et « dans quelle gradation » elle les exerce.

Au point de vue de la philologie, dit en terminant l'auteur, l'étude des langues modernes, n'inculque à l'élève qu'une idée incomplète de grammaire générale : au point de vue de la Rhétorique, l'étude des langues anciennes « présente seule au jeune écrivain des modèles fixes, reconnus, éternels. » Les arguments de M. Baron à cet endroit comme à tous, sont, à la lettre, irréfutables. Et que l'on en soit bien convaincu, ajoute-t-il, — après avoir démontré quelle salutaire impression reçoit l'esprit de l'élève de l'étude des littératures anciennes, étude dont « le caractère de stabilité et cette nature normale qui leur est propre » (c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même) semblent laisser sur l'homme tout entier une empreinte ineffaçable :

Si, avec le dévergondage des doctrines littéraires modernes, certains de nos auteurs n'ont pas porté beaucoup plus loin encore les égarements de leur pensée et de leur style, ils le doivent à l'influence de ce premier enseignement et au souvenir, involontaire peut-être, des modèles qu'ils avaient alors sous les yeux.

M. Baron a bien raison, — mais *les autres* en sont-ils persuadés ? Oui, Messieurs du mélodrame ou du feuilleton, du roman ou de l'histoire, de la tragédie ou du sonnet, de l'élégie ou de la satyre, rénégats présomptueux, réformateurs stériles, écrivains informes ! remerciez ces grands maîtres que vous avez follement dénigrés, sans pouvoir les oublier pourtant, remerciez-les du bien qu'ils vous ont fait comme nous les remercions nous-mêmes du mal qu'il nous ont épargné. Remerciez vos grammaires récluses, vos dictionnaires poudreux, vos livres délaissés, ces amis maudits de votre enfance restés vos bienfaiteurs invisibles ; remerciez aussi l'inexorable férule et le cortége entier des classiques châtiments ; remerciez surtout ces autres et non moins précieux amis, ces vieux

Digitized by Google

maîtres dont notre raison n'apprécie, ne reconnaît souvent le dévouement, dont notre cœur ne comprend la tendresse que lorsqu'il est trop tard pour les aimer et les bénir. Remerciez-les,— car ils vous ont appris le grec et le latin.

M. Baron aborde maintenant le chapitre de l'Invention auquel les ÉTUDES PRÉLIMINAIRES, ont en quelque sorte, servi de préambule. Cette première partie de la Rhétorique est définie « l'acquisition des idées ou du moins la recherche d'un procédé qui en facilite l'acquisition. »

En dépit du mot de M. de Bonald : « L'éducation de l'homme doit finir par des pensées, » le jeune homme peut être initié de bonne heure à l'invention.

Tout en s'appliquant, comme nous le lui avons demandé dans les précédents chapitres, à l'étude de la langue maternelle et des langues anciennes, que l'élève s'exerce à saisir les rapports des choses à lui et des choses entre elles ; qu'il apprenne, à mesure que ses facultés s'étendront, à s'observer lui-même, à observer la nature et les hommes qui l'entourent ; qu'il s'interroge souvent sur ses propres impressions, qu'il s'habitue à s'en rendre compte, à chercher en tout les causes et les effets, à ne point voir d'un esprit distrait et avec indifférence les objets même les plus indifférents en apparence ; car tout ce qui peut occuper l'homme appartient à l'écrivain, et lui est, à l'occasion, sujet de composition.

Quicquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

On sera surpris des résultats que produira, proportionnellement à l'âge de l'élève, cette méthode suivie avec persévérance et discernement.

Ici sont indiqués les éléments de l'invention, ou moyens d'y parvenir : l'*observation,* la *science,* la *méditation,* l'*étude analytique et synthétique des modèles,* les *exercices de composition.*

A propos de la *science* qu'il indique comme second moyen et qu'il appelle « l'observation dans le passé, » M. Baron s'exprime ainsi :

Chaque science est une collection d'idées laborieusement accumulées et coordonnées par les générations successives. Plus on aura acquis de sciences diverses, plus on aura ouvert de sources à l'invention. « Connaître, a dit Mme de Staël, sert beaucoup pour inventer. » Et Buffon : « L'esprit humain ne produit qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation ; ses connaissances sont les germes de ses productions. » Une nouvelle science acquise est une somme de pensées ajoutées à celles que l'on possédait déjà.

On peut en dire autant des langues ; des lectures de toute espèce, si l'on se borne, avare de son temps, aux ouvrages instructifs ou originaux en leur genre ; des voyages, quand l'occasion s'en présente, si l'on sait les utiliser, voir, écouter, étudier la nature et ses merveilles, l'homme, ses mœurs et ses ouvrages. Tout cela fournit des faits, des observations, des images à combiner, et l'invention n'est rien autre chose ; plus la mine est riche, plus l'exploitation est facile et productive. Ne craignez point que plus tard l'individualité de vos idées perde quelque chose à cette étude. Une telle crainte n'est qu'une excuse de la paresse. L'érudition dirigée avec intelligence n'a jamais nui à l'originalité.

Le mot de Buffon : « La méditation féconde l'esprit humain, » et celui de Rousseau : « L'habitude de réfléchir ouvre l'entendement, » me conduisent, dit l'auteur, au troisième élément de l'invention, *la méditation.*

Pour inventer, apprenez à méditer. La méditation s'apprend comme tout le reste. Habituez-vous d'abord à vous faire une idée vive et précise du sujet que vous allez traiter. Puis, quand vous l'avez dégagé de tout ce qui n'est pas lui, attachez-vous, obstinez-vous à sa contemplation, de façon que rien ne vous en puisse distraire, qu'il absorbe toutes vos facultés, qu'il devienne une de ces pensées dominantes produites parfois en nous, soit par une passion, soit par un événement qui met en jeu notre existence ou nos plus chers intérêts : on ne sait pas assez

Digitized by Google

ce que peut cette habitude de s'identifier avec un sujet. Quand l'esprit se l'est ainsi assimilé, pour ainsi dire, qu'il en a fait comme une partie de sa substance, alors il s'éprend pour lui d'un amour presque fanatique ; et ce qu'on appelle vaguement l'inspiration, n'est rien que cet amour, et cet amour, secondé par les circonstances, crée des prodiges. Combien ne cite-t-on pas d'écrivains qui se sont élevés dans certains sujets, et, quelquefois du premier bond, à une hauteur qu'il ne leur a été donné d'atteindre qu'une fois? On crie alors à l'inspiration. Mais, que l'on en soit bien convaincu, le secret de cette heureuse chance a été le plus souvent la méditation, instinctive peut-être, mais dominante et obstinée ; par elle l'imagination a été émue, le cœur échauffé, l'âme exaltée jusqu'à l'état de passion ; un travail intime, mystérieux, puissant, a fécondé le sujet. Quand vient alors ce qu'on appelle l'inspiration, elle n'est que le coup de hache sur le front de Jupiter. Elle signale le point précis de maturité de la pensée. Le coup de hache fait sans doute jaillir Minerve, grande, adulte, armée de toutes pièces ; mais avant ce coup décisif, c'est la méditation qui avait conçu, nourri, équipé, en quelque sorte, ce mythe puissant de la pensée dans la tête endolorie du Dieu.

M. Baron trace ensuite la voie dans laquelle doit être dirigé l'élève, afin d'ajouter « à la somme de génie inventif que lui a départi la nature. » Bref, il a mis l'élève en état de traiter un sujet. La question du *choix* du sujet se présente naturellement à l'esprit de l'auteur : il n'en est pas de plus importante en littérature. Si la plupart des écrivains du jour s'étaient quelque peu pénétrés des sages avis que nous ont laissés sur ce point les maîtres de tous les temps, ils auraient été, à coup sûr, moins prodigues de ces fantasques et perfides publications qui n'ont servi qu'à corrompre le goût du public et à égarer l'instinct des jeunes gens, en même temps qu'elles ont dégradé la dignité de la langue. M. Baron réfute éloquemment, à ce sujet, les dangereuses théories propagées par quelques chefs de l'école littéraire moderne. Nos lecteurs nous sauront gré de la citation : l'auteur nous pardonnera-t-il de la mutiler?

Le sujet est donné par les circonstances, ou l'écrivain le tire de son propre fonds.

Dans le premier cas, c'est une nécessité qu'il faut subir ; il ne reste plus qu'à le traiter dignement.

Dans le second, vous êtes libre, et alors le choix est-il indifférent? Assurément, répondent quelques auteurs de notre siècle. « Nous ne reconnaissons pas à la critique, disent-ils (1), le droit de questionner l'écrivain sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais? Voilà tout le domaine de la critique. Du reste, ni louanges, ni reproches pour les couleurs employées, mais seulement pour la façon dont elles sont employées. A voir les choses d'un peu haut, il n'y a ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais écrivains. D'ailleurs, tout est sujet, tout relève de l'art. Ne nous enquérons donc pas du motif qui vous a fait prendre ce sujet triste ou gai, horrible ou gracieux, éclatant ou sombre, étrange ou simple, plutôt que cet autre. Examinons comment vous avez travaillé, non sur quoi et pourquoi. » . . .

Non, la question du choix du sujet n'est pas interdite à la critique. Lorsque le génie peut élever et épurer nos âmes, nous faire aimer la vertu, la gloire, la patrie, la liberté, il serait défendu de lui demander pourquoi il se gaspille lui-même dans des sujets insignifiants, ou se prostitue à des sujets ignobles ! Le talent n'est-il pas le bloc de marbre entre les mains du statuaire? Depuis quand n'a-t-on plus le droit d'interroger le statuaire sur la fantaisie qui lui fait tirer de ce marbre si blanc et si pur un vase, par exemple, quelque admirable qu'en soit le travail, plutôt que la tête de Jupiter? Avant que l'écrivain mette la main à l'œuvre, ne se rappelle-t-il pas le monologue du sculpteur :

Qu'en fera, dit-il, mon ciseau?
Sera-t-il Dieu, table ou cuvette?

(1) Victor Hugo. *Préface des Orientales.*

Digitized by Google

Et celui qui répond : « Il sera cuvette ou table, » a-t-il, tout mérite d'exécution à part, les mêmes droits à notre estime et à notre admiration que l'homme qui, sentant la haute mission de l'artiste, s'écrie :

Il sera Dieu ! même je veux
Qu'il ait dans sa main le tonnerre... ?
. . . . . .

Le *sur quoi* et le *pourquoi* interdits à la critique ! Mais une fois cette idée admise, qui pourrait, en bonne logique, reprocher à l'écrivain le choix d'un sujet même contraire à la morale, au patriotisme, au désintéressement, à tout ce qu'il y a de grand et de pur parmi les hommes ?

Sans doute, il faut une grande latitude à l'artiste ; sa carrière doit être vaste et variée, ses allures franches et libres ; il est presque toujours le meilleur juge de sa capacité et de sa spécialité ; généralement nul ne sait mieux que lui

... Quid ferre recusent,
Quid valeant humeri (1) ?...

Je vais plus loin. On pardonnera bien des rêves à l'imagination, bien des débauches à l'esprit,

Scimus, et hanc veniam petimusque damusque vicissim (2).

Mais que ce soit une faveur, *veniam*, et non pas un droit. . . .

En vain nous crie-t-on que « l'on ne sait pas en quoi sont faites les limites de l'art, que de géographie précise du monde intellectuel, on n'en connaît pas ; qu'on n'a pas encore vu les cartes routières de l'art avec les frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge et en bleu ; qu'enfin on a fait cela parce qu'on a fait cela (3). »

Sophismes ! l'art a ses limites. Les maîtres les lui ont tracées, et leur voix ne fut que l'écho de la raison et de la justice éternelle.

« L'homme digne d'être écouté, dit Fénelon, est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. »

Le sujet doit donc être *moral*, ou du moins n'avoir rien de contraire à la moralité. Nous pouvons dire du sujet ce que La Bruyère dit de l'ouvrage : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. » Le mot de La Bruyère explique ce que j'entends par moralité. On voit assez qu'en l'exigeant je ne demande pas un sermon. Le sujet d'une fable, d'un roman, d'un drame, d'une comédie, peut avoir ce mérite de moralité. Quelle moralité plus haute que celle du *Prométhée*, de l'*Œdipe à Colone*, du *Cid*, d'*Athalie*, d'*Alzire?* plus touchante que celle du *Vicaire de Wakefield*, de *Jeannot et Colin*, de *Paul et Virginie*, de *Picciola*, de *Jocelyn*, de *Consuelo?* « Je me souviens, dit quelque part Montesquieu, qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour*, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. » Honneur à Boursault qui sut choisir un sujet assez moral pour inspirer un si beau désir à une si belle âme !

Une grave erreur de plusieurs écrivains actuels, mais dont, pour l'honneur du siècle, j'aime mieux accuser leur esprit que leur cœur, c'est de s'imaginer que le crime est un élément nécessaire d'intérêt pour tout drame et toute fiction ; qu'il n'est point d'admiration possible pour le héros, ou d'attendrissement pour la victime, si on ne les

---

(1) Quel fardeau son épaule ou supporte ou refuse.
HOR., *Art poét.*

(2) Faveur que tour à tour je demande et j'accorde.
Ibid.

(3) VICTOR HUGO. *Préface des Orientales.*

Digitized by Google

entoure, en façon de repoussoir, d'une bande de scélérats, et quels scélérats ! quelque chose de monstrueux, d'excentrique, d'inimaginable, à faire reculer les plus intrépides d'horreur et de dégoût. C'est une grande faute; même littérairement parlant, je crois la vertu plus intéressante que le crime. Les drames et les romans anciens et modernes, que j'ai cités plus haut, me semblent plus attachants, je ne dis pas supérieurs comme œuvres d'art, cela va de soi, je dis plus attachants, que toutes les productions byroniques et sataniques des trente dernières années. Et puis, dans l'erreur de nos écrivains, il est un autre côté non moins sérieux; ils ne pèchent pas seulement contre la morale et le goût, mais contre la patrie; d'une part, ils ont calomnié la France aux yeux de l'Europe entière et de l'autre, ils ont contribué peut-être à amener ces jours néfastes qui auraient pu, s'ils se fussent continués, nous faire croire à nous-mêmes qu'il n'y avait pas calomnie.

L'auteur reconnaît que les écrivains de nos jours, « les romanciers surtout, qui en forment malheureusement la grande majorité, » ont, il est vrai, admis ce principe que le sujet doit intéresser « par lui-même et indépendamment de la manière dont il est traité, » mais se sont pourtant complétement mépris sur « les sources de cet intérêt. »

La plupart d'entre eux n'ont songé qu'à réveiller l'intérêt d'imagination, ou plutôt l'intérêt de curiosité. Ils croyaient avoir atteint le but, lorsque la complication de l'intrigue, la nouveauté, l'étrangeté même des incidents, tenaient le lecteur en haleine jusqu'à la fin. Le plus bel éloge à leur goût, c'est que, une fois la lecture commencée, on ne puisse la quitter jusqu'à la dernière page. Distribuaient-ils leur récit en feuilletons, une des modes, par parenthèse, les plus fatales à la saine littérature, et contre laquelle la tribune parlementaire elle-même a dû réclamer; ils n'oubliaient jamais de suspendre la narration au moment où la curiosité était le plus vivement piquée, le plus avidement inquiète. C'est un mérite, si l'on veut, mais un mérite d'un ordre inférieur dans l'appréciation critique. Aussi qu'arriva-t-il? C'est qu'en effet on lut ces ouvrages d'un bout à l'autre avec une ardeur fiévreuse, en passant toutefois presque toujours par-dessus tout ce qui ne satisfaisait pas directement la curiosité; mais le livre fini, nul ne s'avisait d'y revenir. On relit *Don Quichotte, Gil Blas, Ivanhoe, le Vicaire de Wakefield,* tout ce qui parle à l'esprit et au cœur; mais à quel homme ingénieux est-il venu en tête de relire un roman d'*Anne Radcliffe,* par exemple? j'aime mieux ne parler que des morts. Et pourtant ce même homme eût maudit de grand cœur quiconque, à la première lecture, lui eût ôté le livre des mains avant la fin du quatrième tome. L'intérêt de ces ouvrages est celui d'un énigme; qui songe encore à un énigme dont il a le mot?

Le sujet, selon M. Baron, doit être à la fois moral, intéressant, fécond, proportionné aux forces de l'écrivain; selon la maxime d'Horace, que tout le monde connaît :

Sumite materiem vestris, qui scribitis, æquam
Viribus...
Auteur que ton sujet à tes forces réponde.

« Autant vaut le sujet, autant vaut le style, » tel est enfin l'axiome que M. Baron regarde comme fondamental en rhétorique. N'est-ce point assez dire toute l'importance qu'il attache à la question du choix du sujet?

De cette question découlent tout d'abord les topiques ou lieux communs.

Le sujet une fois choisi ou imposé par les circonstances, comme il arrive presque toujours à la tribune, au barreau, dans l'histoire, dans la polémique, l'écrivain n'a encore que l'idée mère, le premier germe de sa composition. Il lui reste à le développer.

On conçoit d'abord que tous les préliminaires indiqués pour l'invention du sujet, observation, connaissances, méditation, préparent également à celle des développements. Mais l'art peut y ajouter encore.

Digitized by Google

M. Baron expose ici la doctrine des anciens sur les *topiques* ou *lieux* appelés par Quintilien les « sources où l'on peut puiser des arguments pour convaincre : » *Sedes argumentorum, in quibus latent ex quibus sunt petenda* (1).

Les anciens, dit l'auteur, demandaient aussi à l'orateur de meubler sa mémoire d'un recueil de pensées, de réflexions, de sentences, qu'il pût appliquer à propos aux sujets à traiter, pour les embellir et leur donner de la force ; de se faire, en quelque sorte, une provision d'exordes et de péroraisons ; d'avoir même des discours entiers faits d'avance et préparés pour l'occasion, sauf à laisser en blanc, pour ainsi dire, les noms et les circonstances. Les œuvres complètes de Démosthène contiennent un certain nombre d'exordes détachés, qui n'étaient probablement que des exercices de cette espèce.

M. Baron défend cette méthode contre laquelle on s'est tant récrié de nos jours, et dont il reconnaît, avec raison, l'utilité réelle. N'est-ce pas, après tout, la méthode d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien ?

Il justifie d'abord, avec beaucoup de chaleur et d'originalité, ces études générales destinées à « préparer l'élève aux spécialités, à devenir en quelque sorte les arsenaux de l'écrivain. »

Quand jamais a-t-on défendu, je ne dis pas aux dessinateurs novices, aux apprentis peintres, mais même à l'artiste passé maître, de s'exercer à reproduire des têtes, des jambes, des mains, des pattes, des ailes, des troncs, des branches, des tours, des toits, sans dessein prémédité de les appliquer à tel paysage donné, à tel sujet d'histoire ou de genre ? Quand a-t-on blâmé l'artiste de multiplier, en un mot, ses études et ses cartons ?

Eh bien ! le littérateur ne peut-il pas avoir lui aussi des cartons et des études ? ne peut-il pas traiter ici de la justice ou de la liberté de la presse, là d'un lever ou d'un coucher de soleil, plus loin d'une émeute populaire, etc., élaborer pour un roman ou un discours imaginaire un exorde, une péroraison, un récit, une description, tous les détails enfin que le hasard, sa fantaisie ou un plan suivi d'études générales lui auront suggérés ? Il y aurait, sans doute, inhabileté et maladresse à prétendre utiliser par la suite toutes ces esquisses, et les faire entrer de gré ou de force dans des tableaux réels. Mais cela n'empêche pas ces travaux préliminaires d'aider l'écrivain, comme le peintre, à inventer dans l'occasion, et dussent-ils n'avoir aucune application rigoureusement spéciale, ils auront du moins exercé le coup d'œil et assoupli la main.

L'auteur consacre ensuite à la question des lieux *internes* ou intérieurs, « pris dans le sujet même, et ressortant uniquement de l'examen de l'idée, » de longs développements dont nous nous bornons, à regret, à faire mention.

A propos de lieux *extrinsèques* ou *externes* « qui, sans être étrangers au sujet, n'en proviennent point d'une manière aussi directe, mais lui arrivent en quelque sorte du dehors, »

Voyez (dit-il) de quel secours les Pères et l'Écriture ont été, par exemple, à Bossuet, le plus original assurément de tous les orateurs de la chaire et le plus riche de son propre fonds ! Avec quel art et quelle puissance il s'empare des idées des Chrysostôme, des Augustin, des Tertullien ! Comme il les fond dans ses propres conceptions, si bien qu'on ne saurait plus les en détacher, et que le bien des autres semble lui appartenir à aussi bon droit qu'à ceux mêmes qu'il a dépouillés !

Quelque sujet donc que vous traitiez, historique, oratoire, didactique, lisez et lisez attentivement et complétement, si faire se peut, tout ce que d'autres ont écrit sur la même matière. Cette étude vous sera d'un grand

(1) Quint., Inst. Orat., V, 10.

Digitized by Google

secours dans l'invention. Ignorez-vous ce qui vous a précédé? vous vous hasardez à mériter le reproche adressé par Boileau à ces poetes riches d'imagination, mais pauvres d'études préliminaires,

> Dont le feu, dépourvu de sens et de lecture,
> S'éteint à chaque pas faute de nourriture.

Si la métaphore est peu correcte, la pensée n'en est pas moins juste. » . . . . . .

Considérez aussi quelle puissance d'argumentation vous donnera, dans les choses de discussion, tout ce qui se rapproche, comme lieux externes, de l'opinion que vous émettez, de la thèse que vous soutenez : exemples tirés de l'histoire, de la fable, des traditions, inductions, rétroactes, précédents, si vivaces en politique et en législation, autorités, proverbes même. A la chambre comme au barreau, dans les questions philosophiques ou dans la critique littéraire, eussiez-vous cent fois raison, mais de vous-même, sans appui, seul dans l'arène, souvent notre amour-propre regimbe, car vous n'êtes en définitive qu'un des nôtres, *unus è multis*. Mais mettez la vérité sous le patronage d'un grand nom, d'une autorité imposante, elle ne sera pas plus vraie, sans doute, mais elle sera plus vraisemblable, et n'aura pas à vaincre, avec l'erreur, la vanité et l'envie. *Ipse dixit* est parfois un argument bien fort, surtout si cet *ipse* est un mort ou un étranger. Où ai-je lu que le cardinal de Retz, voulant entraîner le parlement, et voyant toute son éloquence près d'échouer ; « Eh, messieurs, s'écria-t-il tout à coup, si mes paroles ne suffisent pas pour vous convaincre, du moins ne récuserez-vous pas celles de l'orateur romain, dans une circonstance pareille. » Et sur ce, le voilà improvisant des périodes de Cicéron, qui sont couvertes d'applaudissements et emportent le vote. De retour chez eux, les savants conseillers cherchent dans tout Cicéron le merveilleux passage qui leur avait échappé ; ils le cherchèrent fort longtemps.

Enfin, après avoir traité, avec un examen non moins approfondi, des autres topiques compris sous les dénominations suivantes : le genre et l'espèce ; — les antécédents et les conséquents ; — la cause et l'effet ; — les circonstances ou accessoires ; — les semblables et les contraires ; — M. Baron termine le chapitre dont nous venons de rendre compte par cette ingénieuse comparaison qui, si elle n'a le mérite de la nouveauté, n'en demeure pas moins éternellement juste et frappante :

Les lieux assurément ne sont pas les idées, et je ne les présente pas comme tels ; les compartiments d'une boutique ne sont pas non plus les marchandises, et cependant si le marchand est privé de ce secours, si les matériaux de son commerce gisent confusément entassés autour de lui, il perdra un temps précieux avant de mettre la main sur la denrée demandée. Souvent même, quoique présente, la cherchera-t-il vainement.

La rhétorique, qu'on ne l'oublie pas, ne donne point les idées ; elle indique où et comment on peut les découvrir, les disposer, les mettre en œuvre, les retrouver au besoin. Les lieux sont, en quelque sorte, les cases étiquetées où dorment les idées acquises. Vienne l'habitude, l'écrivain y recourra instinctivement et sans peine, comme le marchand expérimenté retrouve, les yeux fermés, les divers objets de son commerce, selon les diversités de la demande.

Nous sommes au chapitre des MOEURS et des PASSIONS. Il est fort habilement traité ; la matière en semble rajeunie sous la plume de M. Baron. Il y expose d'abord la doctrine des anciens sur les mœurs et les passions, l'*ithos* et le *pathos* :

Pour les anciens, nous avons dit, la rhétorique est l'art de persuader des auditeurs ou des juges. Il s'agit donc d'apprendre d'abord à les convaincre par des *arguments*. La science des arguments devient le premier paragraphe du titre Invention. La rhétorique commence par un traité de logique. A défaut d'arguments, ou pour ajouter à leur énergie, l'orateur doit l'emporter par l'autorité de son caractère, se concilier les auditeurs par ses *mœurs réelles* ou *oratoires*, c'est-à-dire par les qualités qu'il possède effectivement ou que son langage peut faire

Digitized by Google

supposer en lui. Enfin, si tout cela est inutile ou insuffisant, il faut entraîner en excitant les *passions*. La marche des anciens était conforme à la nature et à la raison.

Notre but n'étant pas le même, notre plan a dû se modifier. C'est pour cela d'abord que nous ne parlons pas ici des arguments. La logique formelle, à laquelle ils appartiennent, ne fait point partie de l'invention. Non-seulement elle ne donne pas plus d'idées que la rhétorique; mais elle n'indique pas même, comme elle, des sources d'idées. Elle apprend seulement à lier les idées entre elles, et à les revêtir des formes irrésistibles du raisonnement pour les faire pénétrer dans les esprits. Ses développements appartiennent plutôt à la *disposition*. La vertu ne donne guère plus d'idées que la logique; mais, par elle, après avoir distingué le bien du mal, pour adopter l'un et rejeter l'autre, nous ajoutons à nos idées cette autorité et ce charme qui naissent de l'alliance de la moralité et du talent, et dont nous avons parlé à propos du choix du sujet. La passion, elle, donne des idées; et si la rhétorique, comme nous ne le nions pas, ne donne point la passion, elle enseigne, en recommandant l'observation, à reproduire ses actes et à imiter son langage. Il n'est donc pas inopportun, tout en abandonnant à la logique les arguments, de conserver à la rhétorique le chapitre des *passions* et même celui des *mœurs*, mais dans un autre sens que l'antiquité, et en tant qu'elles contribuent à l'invention.

Nous avons dit que l'invention dépendait surtout de l'observation et de la méditation qui la féconde. Or deux sujets immenses par leur étendue et leur variété s'offrent sans cesse à l'écrivain : l'homme et la nature, l'un et l'autre éternellement les mêmes considérés sous une de leurs faces, éternellement inconstants sous l'autre, séparés en mille rencontres et se touchant par mille points. Ce sont eux dont il faut observer et méditer les mœurs, les passions, la couleur locale.

Si vous étudiez la nature, vous remarquerez partout deux caractères essentiels, double élément de la beauté : l'un c'est la variété dans l'unité, l'autre la convenance des moyens avec la fin et des parties entre elles. Ce sont là, si je l'ose dire, les *mœurs* de la nature. Le résultat de vos observations à cet égard sera un vif désir de connaître et un profond sentiment d'admiration qui ne peuvent manquer d'agrandir et de multiplier vos idées. Puis, par intervalles, surgiront des phénomènes irréguliers, au moins en apparence, qui vous pénétreront d'amour ou d'effroi : ici des vallées de Tempé ou de Campan, des îles Borromées, des oasis au milieu des sables; là des volcans, des avalanches, des cataractes, les tempêtes des flots et les tremblements de la terre. M'est-il permis d'appeler tout cela les *passions* de la nature? Enfin à ces deux grands caractères généraux, éthique et pathétique, encore une fois qu'on me passe ces mots, viendra se joindre la prodigieuse diversité des climats et des produits, qui donnera à chaque coin de terre, à chaque subdivision des eaux, aux animaux, aux plantes, selon les lieux et les saisons différentes, aux métaux même et aux minéraux façonnés par la main de la nature ou de l'homme, une physionomie *sui generis*, une *couleur locale*, féconde en idées neuves pour celui qui observe longtemps avant de prendre la plume.

Il en est ainsi de l'homme. Mais, pour inventer, quand il s'agit des mœurs ou des passions humaines, l'écrivain doit d'abord s'observer lui-même et bien examiner ce qu'il a été et ce qu'il a fait, ce qu'il pourrait être ou faire dans telle ou telle hypothèse donnée. « C'est moi que j'étudie, disait Fontenelle, quand je veux connaître les autres. » Car c'est en nous surtout qu'il nous est pleinement loisible d'apprécier et de suivre la nature; chez les autres, elle s'enveloppe souvent d'un voile que leur volonté jette autour d'elle, et dont il ne nous est pas toujours donné de la dégager.

Cependant, bien que chaque individu ait en lui quelque chose de typique, et soit, comme on l'a dit, un *microcosme*, il n'est pas seul au monde, et, tout en s'étudiant soi-même, il ne doit point perdre de vue les autres, dans les diverses modifications que peuvent leur faire subir le climat, l'âge, le sexe, le tempérament, le pays, le siècle, la religion, les institutions politiques et sociales, les relations de famille, l'éducation, les occupations enfin, et les habitudes journalières.

Suivent quelques remarques curieuses sur les divers éléments énumérés plus haut « comme modifiant le caractère général de l'homme; » les deux plus puissants d'entre ces éléments, selon

Digitized by Google

l'auteur, sont l'*âge* et le *sexe*. Ce second point du sujet, en particulier, est fort délicatement touché.

Les théoriciens de l'antiquité, nous apprend M. Baron, s'étaient moins généralement arrêtés sur « l'influence du sexe », s'en étaient moins spécialement occupés que nous. Marmontel, ajoute-t-il, a exposé avec beaucoup de justice et de vérité les nombreuses distinctions qui séparent les deux sexes.

Mais si l'on admet ces théories générales sur les mœurs d'après le sexe, on verra que les plus grands écrivains eux-mêmes ont souvent donné l'exception pour la règle. Pour ne parler que des femmes, voyez ces femmes toutes viriles de Corneille, que Balzac appelait d'*adorables furies*, et dans Racine, ces La Vallière égarées à la cour du roi de Pont et des empereurs de Rome; parcourez ensuite les femmes idéales et vaporeuses du drame allemand ou anglais; passez aux romanciers, depuis Richardson, peintre si souvent fidèle, et qu'en dépit de la fastidieuse minutie de ses détails d'intérieur, on a eu tort de condamner à un complet oubli, jusqu'aux belles et chastes figures de Walter Scott, jusqu'aux portraits si chaudement et si spirituellement faux de la plupart des romanciers français de notre âge. Dans cette innombrable multitude de types gracieux, terribles, délirants, résignés, célestes et infernaux, quel écrivain nous montre la femme tout entière, comme Homère, par exemple, a montré l'homme tout entier, jeune dans Achille, mûr dans Ulysse, vieux dans Nestor, fils dans Télémaque, père dans Priam? Homère lui-même n'a pas voulu aborder la *femme;* Andromaque et Pénélope ne sont que l'épouse. Les anciens ne pouvaient guère aller plus loin. Les modernes ont mieux réussi, assurément, et c'est chez eux que l'on retrouverait toute la femme, si l'on recueillait çà et là les traits les plus exquis et les plus énergiques de leurs écrits, de ceux surtout où le peintre et le modèle appartiennent au même sexe. Étudiez donc la femme, d'abord dans le monde et la société; puis, pour ne citer que notre littérature, arrêtez-vous aux types les plus vrais de nos tragiques et de nos romanciers : n'oubliez pas surtout les lettres latines d'Héloïse, Marguerite de Valois, M^me^ de Sévigné, M^me^ de Staël, et les belles pages de *Mauprat* et de *Consuelo*.

Après avoir démontré que l'étude de l'homme « considéré géographiquement sous le rapport du climat, des races, des localités, » contribue à l'invention,

Voyez dit-il, quel caractère d'originalité elle a donné à l'histoire, sous la plume de Montesquieu, de Niebuhr, de Thierry, de Michelet; et si parfois l'imagination a entraîné l'un ou l'autre de ces écrivains au delà de la vérité historique, l'excès ou le défaut dans l'application n'altère point la valeur du précepte que Boileau a formulé :

Des siècles, des pays étudiez les mœurs,
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Et cette influence des temps et des lieux établie, constatée, M. Baron termine par ce nouvel et ingénieux aperçu :

Ce ne sont pas les livres sur les variétés caractéristiques des siècles et des nations qui nous manquent; mais parfois l'esprit de flatterie, celui de dénigrement, les préjugés en un sens quelconque ont guidé les auteurs, ou bien ils ont tracé des portraits de fantaisie. Je doute qu'un Carthaginois ou un Germain, peint d'après Tite-Live ou Tacite, fût ressemblant. Dans tous les cas, il est rare que les écrivains suffisent pour pénétrer bien avant dans l'intimité, en quelque sorte, d'un peuple.

Une méthode préférable, à mon gré, serait d'étudier, pour chaque nation, non pas seulement les écrivains qui ont prétendu la peindre *ex professo*, mais aussi celui qui, instinctivement, a le mieux personnifié en lui ses concitoyens, et dont les œuvres, comme un miroir, les reflètent le plus complétement. Sous ce point de vue, le meilleur initiateur à l'intelligence des Athéniens en général, c'est Aristophane; des Romains, Cicéron; des Anglais, Walter Scott; des Allemands, Schiller; des Français, Voltaire, etc. Qui se pénétrera bien de leur esprit, comprendra et expliquera leur compatriotes.

Un exemple seulement pour montrer que d'idées et quelle variété d'idées et par là même d'expressions fait

Digitized by Google

naître l'observation approfondie du caractère d'un peuple, modifié par l'opinion dominante, religieuse ou politique de l'époque. A la veille d'une bataille, Marlborough comme Napoléon, Napoléon comme Souvarow, n'ont qu'une pensée à exprimer à leurs soldats : « Combattez en braves ; triomphez si vous pouvez, mourez s'il le faut. » Voilà le programme solennel, la matière uniforme des trois ordres du jour. Mais les trois orateurs, par là même qu'ils étaient de grands capitaines, étaient de profonds rhétoriciens ; le génie, auquel ils devaient le secret du commandement et de la victoire, leur donnait aussi celui du langage qui convient et qui persuade. Et c'est parce que l'esprit de leur nation se résumait en eux, élevé, pour ainsi dire, à sa plus haute puissance, que l'un développait le sujet donné par les intérêts matériels et le souvenir de la vieille Angleterre, l'autre par l'amour-propre et l'honneur, le dernier par la religion et l'invocation à saint Nicolas. Et le langage, pour le même motif, était ici, précis et palpable ; là, énergique et animé ; plus loin, trivial et pittoresque. Daniel O'Connell a été peut-être, relativement, un aussi grand orateur que Démosthène et Mirabeau, et s'il leur est inférieur d'une manière absolue, c'est de la distance qui sépare l'Irlandais du dix-neuvième siècle de l'Athénien de Chéronée ou du Français de 1789.

Une page encore sur la *couleur locale,* sur les *bienséances littéraires,* et M. Baron aura dignement complété son excellent chapitre des Mœurs.

Ajoutez à l'observation de l'homme et de ses impressions physiques et morales, celle de la nature qui l'environne, du ciel, du sol, des plantes, des édifices, des costumes, des meubles, des ustensiles, des idiotismes et formes de langage usitées à telle époque et dans telle condition, transportez les résultats de ces observations dans vos écrits et dans vos paroles, et vous obtiendrez ce qu'on appelle la *couleur locale.* Ce mérite, négligé pendant plusieurs périodes littéraires, ne doit plus l'être, une fois les connaissances assez généralement répandues pour que tous le comprennent et l'exigent. Racine qui a si admirablement, j'ai presque dit si audacieusement conservé la couleur locale dans l'*Athalie,* par exemple, parce que la pensée et le langage bibliques étaient familiers à son parterre, n'a pas osé en agir de même avec l'antiquité grecque. Et certes, il ne péchait point par ignorance ; nul ne l'avait aussi longtemps et aussi profondément étudiée ; mais il sentait que ses contemporains ne l'eussent pas comprise comme lui.

Deux écueils sont d'ailleurs à éviter dans la couleur locale. L'un est de donner par elle au style cette forme plastique, sculpturale, tout extérieure, que Victor Hugo n'a pas su toujours éviter dans *Notre-Dame de Paris,* et qu'on peut reprocher à Walter-Scott lui-même, souvent plus peintre que poëte. N'oublions pas que la partie intime de l'homme doit toujours avoir le pas, dans la pensée des écrivains, sur son revêtement extérieur ; l'âme et l'esprit doivent les occuper plus que le corps.

Le second défaut est de supposer que tout est dit quand on a fixé l'attention sur certaines spécialités extérieures de l'individu. Plusieurs de nos écrivains ont porté cette manière à l'abus le plus intolérable. Ils se sont imaginé que quand un homme a parlé de son pourpoint tailladé et de sa bonne dague de Tolède, le seizième siècle est épuisé ; que Henri IV ou Louis XI sont connus à fond, quand l'un a juré *ventre-saint-gris,* et que l'autre a baisé les saints en plomb de son chapeau ; semblables à cet acteur grotesque qui croyait nous révéler Napoléon tout entier, en se promenant, la main dans le gilet, et en prenant du tabac vingt fois en un quart d'heure. De même que l'on a dit de certaines gens qu'ils sont plus catholiques que le pape et plus royalistes que le roi, il y a des écrivains qui, entraînés par ce désir outré de courir après des particularités presque toujours matérielles, se montrent plus espagnols ou plus romains que les Romains et les Espagnols eux-mêmes.

Évitons ces excès ridicules. N'oublions pas, comme je l'ai dit ailleurs (1), qu'au fond de toutes les spécialités locales ou temporaires repose toujours l'humanité identique et universelle ; qu'avant d'être l'homme de telle période et de telle latitude, on est *l'homme ;* qu'exprimer ces caractères génériques, ces passions, ces mœurs, aussi vieilles que le monde, ces vérités non moins anciennes, qui forment le fonds commun de l'humanité, est la

(1) *Histoire de la littérature française jusqu'au* XVIIe *siècle,* tome Ier, p. v.

Digitized by Google

condition essentielle de tout écrit digne d'être lu ; que plus un écrivain conserve de points de contact avec l'humanité en général, plus il obéit à sa nature ; que plus il pénètre avec profondeur et sagacité dans le domaine de tous, plus il est fidèle à sa mission.

Remarquez enfin que l'orateur ou l'écrivain ne doit pas seulement apprécier les *mœurs* dans leurs rapports avec l'auditeur ou le lecteur, mais s'appliquer à lui-même la plupart des considérations que nous avons fait valoir. Sans parler, en effet, de l'expression, il est bien des idées qui n'auront rien de déplacé dans la bouche ou sous la plume d'un homme, d'un quadragénaire, d'un soldat, d'un bourgeois, et dont une femme, un jeune homme, un magistrat, un prêtre devront s'abstenir. Ce parfait accord de l'âge, du sexe, de la position de l'auteur avec le sujet qu'il traite, les circonstances où il se trouve, l'auditoire ou la classe de lecteurs à qui il s'adresse, constitue le *quid deceat* des anciens, ce que nous appelons les *bienséances*, et se rattache évidemment au chapitre des *mœurs*. Je ne puis qu'effleurer ce qu'il y aurait à dire à ce sujet, mais j'insiste d'autant plus vivement sur l'observation des bienséances, qu'au milieu du bouleversement universel dont nous sommes témoins, le sentiment paraît s'en être perdu parmi nous. On a ri de la stupéfaction de ce maître des cérémonies de la cour de France à la vue d'un ministre entrant chez le roi avec des souliers à cordons ; c'est qu'il voyait dans cet oubli des convenances le présage de la dissolution de la monarchie ; rie qui voudra, mais je vois dans l'oubli des bienséances littéraires le présage de la dissolution de la littérature. Je ne parle point ici à ces orateurs politiques qui changent la tribune en tréteaux, la chambre en club de populace, insultant tout à la fois et à leur propre dignité, et à leurs collègues et à la nation qu'ils ont l'honneur de représenter ; ceux-là crieraient au pédantisme professoral devant les plus saines paroles de Quintilien et de Cicéron. Mais qu'au moins les jeunes écrivains de l'un et l'autre sexe comprennent que l'outrecuidance des prétentions, le ton rogue et magistral s'excusent à peine par l'autorité d'une virilité puissante ou d'une tête blanchie ; que les réformateurs au maillot ou en cornette font sourire les personnes sensées ; que le laisser-aller du feuilleton ou l'échevelé, l'excentrique, le décousu des romans à la mode contrastent péniblement avec la dignité de certains sujets ; qu'il est des choses que certaines personnes doivent feindre d'ignorer, d'ignobles et hideux spectacles qu'elles ne doivent jamais se flatter d'avoir vus ; en un mot, que si les bienséances ne sont pas la vertu, elles font supposer qu'on y croit encore, et que si l'on a la folie de mépriser les autres, il faut au moins paraître se respecter soi-même.

Le chapitre des PASSIONS suit le chapitre des MOEURS : — il est traité de main de maître. La *Revue* l'avait imprimé avant la publication du livre ; nos lecteurs ne sauraient l'avoir oublié. L'examen que l'auteur y fait, au point de vue de la passion, de la *Phèdre* de Racine, est remarquable. Jamais le grand poëte n'a trouvé un plus fidèle interprète ; jamais le chef-d'œuvre un commentateur plus intelligent. En vérité, nous ne connaissons aucune *Rhétorique* qui soit écrite dans un pareil style, dans un pareil esprit. N'avions-nous pas raison de dire que la *Rhétorique* de M. Baron était aussi un cours de littérature ?

Certes, l'ouvrage mérite qu'on s'y arrête et qu'on le lise ; aussi nous attachons-nous, on le voit, à en rendre scrupuleusement compte à nos lecteurs, mais en nous bornant d'abord à en suivre la marche et à faire connaître les morceaux les plus dignes de fixer l'attention. Notre prochain article embrassera la DISPOSITION et l'ÉLOCUTION qui embrassent à leur tour une série de questions accessoires, et, relevant, comme nous l'avons dit, de chacune de ces grandes divisions de l'art. L'appréciation générale suivra le compte-rendu ; et, en établissant une comparaison sévère de la *Rhétorique* de M. Baron avec les divers traités écrits sur la matière, en constatera péremptoirement la supériorité. Les pages que nous venons de produire suffiraient pleinement d'ailleurs à dispenser de cette tâche ; notre conclusion elle-même est déjà écrite aux premières lignes de cette revue ; — ce n'était là qu'un point d'admiration : la logique reprendra plus tard sa place usurpée.

ÉLISÉE POUJADE.

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Il nous faudrait des pages et on nous accorde tout au plus une ou deux colonnes pour raconter l'histoire dramatique d'un mois qui laissera de glorieux souvenirs.

Aux Galeries, Hoffman et Levassor attirent la foule qui applaudit à tout rompre, pour se reposer d'avoir vigoureusement sifflé cette ignoble rapsodie qui a nom : *Le 4e numéro de la Foire aux idées,* parade stupide, dont rougiraient même les tréteaux de la foire.

A la Monnaie, un grand succès, — celui de M. de Passio, — un tout jeune homme, un débutant qui fait ses premiers pas dans la carrière, et qui y entre en maître; M. de Passio a une des voix de basse les plus pures, les plus belles que nous ayons jamais entendues; il a de l'âme et une bonne tenue; il n'a pas encore l'habitude de la scène, et cependant son jeu est exempt de gaucherie; c'est une magnifique organisation d'artiste. Avec M. de Passio, le grand opéra va enfin devenir possible; nous félicitons vivement M. Quélus de cette brillante acquisition. Mlle Valentine, la *première danseuse double* (style de l'affiche), est également une excellente recrue; de la grâce, beaucoup de légèreté, une grande correction, de l'élégance, voilà les qualités qui recommandent puissamment la nouvelle danseuse. Le succès de la débutante a été complet; le public a fait prompte justice de l'opposition systématique de deux ou trois vieux jeunes gens, affligés d'une calvitie prématurée et de la monomanie d'attirer à tout prix l'attention sur leur infime personne. Ces messieurs, tout en reconnaissant le talent incontestable de Mlle Valentine, voulaient la repousser parce qu'elle n'a pas les traits faits pour les séduire. Les pauvres chérubins ne se sont sans doute jamais contemplés dans une glace !

A la Monnaie encore, — Lucile Grahn, cette reine de la danse, a terminé ses représentations qui ont été autant de triomphes. — Mais tout cela n'est rien comparé au noble enthousiasme qu'excite en ce moment une cantatrice, — la moins faite, croyait-on, pour émouvoir les masses, pour soulever des applaudissements frénétiques, pour faire vibrer tous les cœurs, pour nous rappeler à tous que dans ce siècle d'argent, l'Art est toujours une puissance qu'on essaierait en vain de détrôner, et devant laquelle les plus indifférents sont obligés de s'incliner avec respect. Cette femme inspirée qui accomplit ce miracle, cette femme s'appelle Marietta Alboni, la plus grande cantatrice que l'on ait entendue, depuis que l'âme de cette autre Marietta, de l'infortunée Malibran s'est envolée, en chantant, vers les cieux. — On n'est ni plus dramatique ni plus vraie que Mlle Alboni. Jamais le rôle de Léonor n'a été rendu avec une semblable perfection ; Mlle Alboni est arrivée aux effets les plus puissants, sans cesser un seul instant d'être naturelle. En la voyant, chacun s'est rappelé les nobles strophes écrites par

Digitized by Google

Alfred de Musset, sur la tombe de la pauvre Malibran.

. . . . . .

O Ninette ! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta lèvre inspirée,
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla,
Et que tu nous lançais avec la Rosina
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantais le Saule,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona ?

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge
Tu traversais l'Europe, une lyre à la main,
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain?

N'était-ce pas hier qu'enivrée et bénie
Tu traînais à ton char un peuple transporté,
Et que Londres et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité,
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie,
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité?

. . . . . .

Hélas ! Marietta, tu nous restais encore.
Lorsque, sur le sillon, l'oiseau chante à l'aurore,
Le laboureur s'arrête, et, le front en sueur,
Aspire dans l'air pur un souffle de bonheur.
Ainsi nous consolait ta voix fraîche et sonore,
Et tes chants dans les cieux emportaient la douleur.

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'Art divin, ni ses savants secrets ;
Quelqu'autre étudiera cet art que tu créais ;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nulle autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Ah ! tu vivrais encor sans cette âme indomptable.
Ce fut là ton seul mal, et le secret fardeau
Sous lequel ton beau corps plia comme un roseau.
Il en soutint longtemps la lutte inexorable.
C'est le Dieu tout-puissant, c'est la Muse implacable,
Qui, dans ses bras en feu, t'a portée au tombeau.

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein palpitant ne pouvait contenir !
Tu vivrais, tu verrais te suivre et t'applaudir
De ce public blasé la foule indifférente
Qui prodigue aujourd'hui sa faveur inconstante
A des gens dont pas un, certes, n'en doit mourir.

Connaissais-tu si peu l'ingratitude humaine?
Quel rêve as-tu donc fait de te tuer pour eux?
Quelques bouquets de fleurs te rendaient-ils si vaine,
Pour venir nous verser de vrais pleurs sur la scène,
Lorsque tant d'histrions et d'artistes fameux,
Couronnés mille fois, n'en ont pas dans les yeux?

Que ne détournais-tu la tête pour sourire,
Comme on en use ici quand on feint d'être ému?
Hélas ! on t'aimait tant qu'on n'en aurait rien vu.
Quand tu chantais le Saule, au lieu de ce délire,
Que ne t'occupais-tu de bien porter ta lyre?
La Pasta fait ainsi ; que ne l'imitais-tu ?

Ne savais-tu donc pas, comédienne imprudente,
Que ces cris insensés qui te sortaient du cœur
De ta joue amaigrie augmentaient la pâleur?
Ne savais-tu donc pas que sur ta tempe ardente
Ta main de jour en jour se posait plus tremblante,
Et que c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur ?

Ne sentais-tu donc pas que ta belle jeunesse
De tes yeux fatigués s'écoulait en ruisseaux,
Et de ton noble cœur s'exhalait en sanglots?
Quand de ceux qui t'aimaient tu voyais la tristesse,
Ne sentais-tu donc pas qu'une fatale ivresse
Berçait ta vie errante à ses derniers rameaux?

Oui, oui, tu le savais, qu'au sortir du théâtre,
Un soir dans ton linceul il faudrait te coucher,
Lorsqu'on te rapportait plus froide que l'albâtre,
Lorsque le médecin, de ta veine bleuâtre
Regardait goutte à goutte un sang noir s'épancher,
Tu savais quelle main venait de te toucher.

Oui, oui, tu le savais, et que dans cette vie
Rien n'est bon que d'aimer, n'est vrai que de souffrir.
Chaque soir dans tes chants tu te sentais pâlir.
Tu connaissais le monde, et la foule, et l'envie,
Et dans ce corps brisé concentrant ton génie,
Tu regardais aussi la Malibran mourir.

Meurs donc ! ta mort est douce, et ta tâche est remplie.
Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.
Et puisque tôt ou tard l'amour humain s'oublie,
Il est d'une grande âme et d'un heureux destin
D'expirer comme toi pour un amour divin !

En plus d'un endroit la *Favorite* nous a paru un opéra tout nouveau, que nous écoutions pour la première fois, et nous aurions sans doute conservé cette illusion, sans ce déplorable M. Diguet, qui détonnait de la plus triste façon, et faisait un étrange contraste avec notre premier ténor, M. Octave, que la présence d'Alboni électrisait et que le public a justement associé au triomphe de l'illustre cantatrice. Que nos dilettante se réjouissent, M^lle^ Alboni nous réserve une nouvelle bonne fortune ; elle nous promet bientôt la *Reine de Chypre*.

De M^lle^ Alboni et de la *Favorite* au *Prophète* — du théâtre des Nouveautés, — quelle chute ! — Parlerons-nous de ce drame fabriqué pour permettre une exhibition de décors d'un mérite très-contestable, et pour servir de prétexte honnête au fameux pas des patineurs? Qu'est-ce que la littérature a à démêler avec ces choses-là ? — Un théâtre de boulevard peut

Digitized by Google

tout se permettre, dit-on, — soit; — consentons à être indulgent et à ne pas qualifier trop rudement ce moyen équivoque d'appeler l'attention en *empruntant* à M. Scribe son titre et un peu aussi son sujet; mais ce qui nous étonne, ce que nous regrettons, c'est de voir M. Lavry qui jusqu'à présent avait voulu faire de la littérature et non du métier, se déclarer éditeur responsable de cet interminable mélodrame; — mais ce que nous ne permettons pas, enfin, c'est qu'un M. *Baudoin* trouve tout naturel de faire mettre sur l'affiche :

MUSIQUE DE M. BAUDOIN (*sic*), ARRANGÉE SUR DES FRAGMENTS DE L'OPÉRA DE MEYERBEER !

Que diable, M. Lavry, avez-vous été faire dans cette galère?

P. S. — Réparons un oubli : Mlle Anaïs, sociétaire du Théâtre-Français, a joué *Valérie* sur la scène de la Monnaie; — on continue à préférer Mlle Mars.

Au Cercle artistique et littéraire, les soirées musicales ont été reprises avec grand succès, grâce au concours de MM. Géraldy, Jaell, Léonard, Cornélis, Batta père, Stadtfelt, etc.

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

LE 5 JANVIER.

S'il est une gloire entre toutes qui restera l'éternel honneur de ce pays, c'est celle qu'il doit à ses grands maîtres, aux nobles génies qui ont élevé l'école flamande au premier rang. Nous ne sommes pas encore tellement indifférents que nous ne sentions notre cœur transporté d'une sainte fierté à la vue des chefs-d'œuvre des Van Eyck, des Hemling, des Rubens, des Van Dyck, des Duquesnoy, des Jordaens, des Teniers et de toute cette noble pléiade d'artistes que leur siècle entourait de respect et d'honneurs.

Si l'Art, aujourd'hui, paraît moins vénéré, la faute n'en est pas au siècle qui, dit-on, n'a plus d'autre Dieu que l'argent, mais aux artistes eux-mêmes, — il faut bien l'avouer, — qui oubliant un instant le caractère dont ils sont revêtus, ont consenti à marcher à la suite de telle ou telle médiocrité superbe qui s'est servi d'eux comme d'un marche-pied, et a renouvelé à leurs dépens l'histoire de Bertrand et Raton.

Relever l'Art, le faire remonter aux applaudissements de tous sur le piédestal dont il n'aurait jamais dû descendre, prouver aux artistes que pour être indépendants ils n'ont qu'à vouloir, leur rappeler qu'ils sont une puissance, noble et grande entre toutes, — leur royauté est celle de l'intelligence, — voilà le but qu'il faut poursuivre, voilà le but qu'il faut atteindre. — Pour réussir, l'union est indispensable; — plus de coteries! que l'on se serre fraternellement la main et que l'on marche en avant d'un pas ferme et décidé. La première chose à faire, c'est de compter ses forces, c'est de réunir tous les hommes d'un mérite réel, de les faire connaître en corps, s'il est permis de s'exprimer ainsi, au public qui se souvient seulement de quelques individualités, c'est d'apprendre à la Belgique, que ses fils n'ont pas dégénéré, qu'ils veulent se montrer dignes de leurs pères, et qu'on peut attendre d'eux aussi de grandes choses.

C'est cette pensée qui a inspiré les organisateurs d'une solennité artistique, véritable fête des Arts, — qui aura lieu à Bruxelles le 5 janvier 1850. Jamais, — nous pouvons le dire sans crainte d'être démenti, — jamais entreprise n'excita des sympathies plus vives, plus générales; le succès est désormais certain, et la fête du 5 janvier sera une page brillante de notre histoire artistique. Nous essaierions de donner une idée du plan qui est en ce moment en voie d'exécution, si une plume plus exercée que la nôtre, celle de M. Ch. de Leutre, n'avait déjà décrit toutes les merveilles de cette fête. Nous nous contenterons d'ajouter que les premiers artistes du pays ont mis leur talent à la disposition de la commission directrice pour transformer la salle de la Monnaie en un palais enchanté, qui fera oublier les splendeurs des *Mille et une Nuits*. L.

PRÉPARATIFS. — DÉCORATION DE LA SALLE. COMMANDES.

Bruxelles aura, le 5 janvier, une fête unique dans ses annales, par ses merveilles et par l'empressement universel de la population à y concourir. Jamais aucune solennité n'a excité autant d'intérêt, causé autant d'agitation dans la ville.

Plus le moment de la fête approche, plus l'empressement redouble. Le programme n'est connu qu'en gros. On sait qu'il y aura une tombola, et que les lots seront des œuvres de nos principaux artistes.

Nous pouvons donner quelques détails plus précis sur les magnificences de cette fête. Nous avons vu tous les plans, tous les dessins exécutés pour la déco-

Digitized by Google

ration de la salle de la Monnaie, et nous allons essayer, autant que cela est possible, d'en donner une pâle idée.

M. Philastre, chargé de la décoration, a choisi le style de Louis XIV. La salle du bal formera un vaste ovale qui rappellera l'admirable salle de Versailles. On sait que le style Louis XIV se fait remarquer par une richesse, par une surabondance d'ornements qui n'excluent pas la pureté, et que, grâce à l'unité de toutes ses parties, à son incontestable harmonie, il a un caractère frappant d'élégance, de luxe et de grandeur, que n'a même pas le style de la Renaissance.

Autour de la scène règnera un portique plein de noblesse, orné de couples de pilastres d'ordre ionique, entre lesquels s'élèveront des vases remplis de fleurs et que l'on dirait sculptés par Lepautre. Au-dessus de ces pilastres règne un attique décoré par des cariatides en Termes qui supportent une balustrade, qui s'élève à la hauteur des troisièmes loges, borde une large tribune où trônera Sacré, le monarque absolu d'un orchestre de 150 musiciens

Au fond de la scène, un perron à double rampe arrondie conduit à une porte qui s'ouvre sur le foyer des acteurs, transformé en une salle de repos, où les invités trouveront des divans et des glaces. Au-dessous de la porte du foyer, au milieu du cintre formé par la double rampe de l'escalier, s'ouvre une seconde porte qui conduit aux galeries extérieures du théâtre, fermées, décorées avec une richesse merveilleuse, et transformées en salles de restaurant.

A droite et à gauche de l'escalier, s'ouvrent deux arcades, au centre desquelles deux fontaines, représentant des néréides et des tritons, feront jaillir dans l'air des flots d'essence de Portugal pour embaumer et rafraîchir la salle. A travers ces portiques, les spectateurs apercevront des tableaux dioramiques d'un effet merveilleux, et qui seront changés d'heure en heure.

Le plafond de cette partie de la salle sera tout brodé de soleils, de caissons, des riches arabesques, de médaillons en camaïeu ; au centre, un tableau dans ce style Louis XIV si plein d'ampleur, figurera l'apothéose des grands artistes belges

Le manteau d'Arlequin sera remplacé par une draperie de velours rouge entremêlée de fleurs, au milieu de laquelle étincellera le soleil traîné par ses chevaux de feu, ce soleil, devise du grand roi, la plus énorme flatterie de ce siècle d'énormes flatteries.

La salle proprement dite, sera entièrement changée. Les maigres colonnettes blanches seront masquées par des cariatides supportant à chaque entre-colonnement un ornement plein d'élégance et de goût, formé de draperies de velours rouge, de guirlandes de fleurs naturelles et de grands médaillons où seront peints les portraits des artistes célèbres de la Belgique. Ces ornements seront surmontés de grands vases de cristal remplis de fleurs, et au centre desquels, grâce à une double paroi, étincelleront des jets de gaz multipliés par l'eau placée entre les deux parois. Ces vases seront placés à la hauteur des secondes.

Au centre, comme les jours de bal masqué, sera placé l'escalier descendant du foyer dans la salle. Cet escalier ne ressemblera pas, comme d'habitude, à la descente d'un soupirail de cave. Ce sera un perron à double rampe, semblable à celui du fond de la scène. Au centre du fer à cheval formé par les deux rampes, une vaste fontaine, représentant Neptune armé de son trident et dont les chevaux marins feront jaillir l'onde en poussière argentée.

Le long du balcon seront jetées des draperies de velours rouge, mêlées de gros bouquets de fleurs naturelles, et sur chacune d'elles, correspondant à chacune des loges, s'élèvera un gros vase de cristal plein de fleurs et de lumière, comme ceux des secondes.

Le long des troisièmes loges règnera un second balcon, bordé par une balustrade qui ira rejoindre celle de l'estrade où sera placé l'orchestre. Les quatrièmes loges seront masquées par la décoration. C'est là que seront placés des orchestres invisibles qui se feront entendre dans l'intervalle des contredanses.

Le plafond de cette admirable salle sera une des merveilles de cette fête. Tout au haut, le lustre sera comme la rosace d'une voûte de fleurs, de verdure et de lumières ; d'énormes guirlandes, partant des troisièmes loges, iront rejoindre le lustre et formeront les arêtes de la voûte. Ces guirlandes seront composées de mousses et de feuillages et toutes constellées de fleurs, invention nouvelle employée pour la première fois au Château des Fleurs, à Paris, sont en zinc étincelant et peint de couleurs qui conservent un éclat métallique. Un long jet de gaz qui jaillit du cœur de chaque fleur, en fait scintiller le métal et se colore de la teinte dont elle est peinte. C'est d'un effet réellement féerique. Toute la salle sera en or de toutes les nuances. Les cariatides seront en bronze florentin. On comprend quel effet produiront ces draperies de velours, ces fleurs, ces lumières sur un fond d'or.

Le foyer sera transformé en salle d'exposition. C'est là que seront disposés les tableaux, les dessins, les statues formant la tombola. Un système nouveau d'éclairage laissera toute la salle dans une demi-obscurité pour projeter une vive lumière sur les tableaux qui seront ainsi éclairés de la manière la plus favo-

Digitized by Google

rable; des panoplies, des armes, formeront la sévère décoration de cette salle.

Enfin, la rue Léopold sera fermée et transformée en une vaste salle où se dressera le buffet. Les artistes organisateurs de la fête ont imaginé pour ce buffet une décoration de circonstance. Il y aura un faux buffet, buffet pantagruélique que l'appétit des consommateurs ne détériorera pas, et derrière lequel seront apprêtés les chefs-d'œuvre gastronomiques des Provençaux.

On verra s'élever des pyramides de homards, des montagnes d'ananas, un Pélion sur Ossa de pâtisseries, et au milieu de tout cela étincelleront des poteries de Bernard de Palissy, des verroteries de Venise, des faïences de Raphaël, des potiches du Japon; toute une histoire de la céramique : des vases Grecs, dont les anses ressemblent aux bras d'une belle, portant un panier de fleurs; des vases mexicains, avec leur attitude épâtée, leur physionomie féroce; des potiches chinoises bénignement pansues, avec leurs tournures d'honnêtes mandarins; des urnes égyptiennes à tête d'Anubis, qui nous font penser au sphynx de Karnak engagé dans son piédestal, ou aux momies emmaillottées de bandelettes embaumées; des patères étrusques aux contours harmonieux, dont les belles formes font songer aux jeunes athlètes frottés d'huile; des Tinajas, des Cantaros espagnols à tournure moresque, enfin ces porcelaines de Sèvres ou de Saxe, contemporaines de Mme de Pompadour, et dans le spirituel désordre desquelles on retrouve tout le papillotage facile et élégant du XVIIIe siècle. Ce sera magnifique et charmant.

Un détail qui n'est pas sans importance, c'est que les consommateurs ne seront pas écorchés vivants par M. Bellenger. Il est convenu entre lui et la commission que ses prix seront les mêmes que dans son restaurant.

Le péristyle du théâtre, les escaliers, les corridors seront transformés en charmilles touffues. Les murs seront remplacés par des murailles de verdure constellées de fleurs naturelles; les colonnes disparaîtront sous la mousse et les fleurs. Des plantes grimpantes, des lianes, des cobéas transformeront les plafonds en tonnelles fleuries; les dalles disparaîtront sous d'épais gazons tondus dans les manufactures de Tournay.

Et ce qui est incroyable, inimaginable, impossible, aussi merveilleux que toutes les merveilles que nous avons essayé de décrire, c'est le prix que coûteront tous ces prodiges. Beaucoup de personnes croient que les frais de la fête absorberont le montant de la souscription, et qu'il ne restera rien pour les commandes de la tombola. Eh bien, les devis sont faits, exagérés même, et tout cela s'élèvera à la somme de 27,000 fr. au plus haut. Or, comme les souscriptions rapporteront environ 140 mille francs, il restera une centaine de mille francs à employer en commandes aux artistes et plusieurs milliers de francs pour les pauvres.

Chaque jour le chiffre des recettes augmente. On est déjà à 50,000 fr. Liége se distingue entre toutes les villes par son empressement à prendre part à cette souscription. Voici les noms de quelques-uns des artistes auxquels des commandes sont déjà faites : MM. Gallait, de Keyser, Madou, Leys, Joseph Stevens, Navez, Portaels, Huart, A. Thomas, Al. Robert, Francia, Clays, Tavernier, Fourmois, de Senezcourt, Robbe, Lies, Robie, Ed. De Latour, Ch. Soubre, Taymans, Nisen, Quinaux, G. Simonau, Le Hon, W. Leroy, Woutermaertens, A. R. Jones, Chauvin, P. Lauters, Bouvy, Ed. de Vigne... etc., peintres: MM. E. Simonis, Fraikin, Joseph Geefs, Devigne-Quyo, Dutrieux..., sculpteurs; MM. Jouvenel, Hart, C. Jehotte..., graveurs; MM. Schubert, Billoin et Jules Helbig, dessinateurs. Dans quelques jours de nombreuses commandes doivent être faites à Anvers.

Les fêtes de Versailles, chantées par Molière, le palais d'Alcine ou *les plaisirs de l'île enchantée* seront laissés bien loin par la fête du 5 janvier, et nous ne serrons pas surpris si, au milieu du bal, nous voyons tout à coup paraître le grand roi, précédé de pages et de timballiers, vêtu en couleur de feu, étincelant d'or et de pierreries, portant une cuirasse en lame d'argent, un casque orné de plumes couleur de feu, enfin avec cet air libre et guerrier qui le caractérisait.

CH. D.

CLASSE DES BEAUX-ARTS.

PROGRAMME DU CONCOURS DE 1850.

I. — *Faire un tableau de peinture murale (de la dimension de 1 mètre de haut sur 85 centimètres de largeur), représentant une figure allégorique, traitée dans un style sévère.*

II. — *Quelle a été, à l'époque de la renaissance, l'influence de la littérature sur la peinture, la sculpture et l'architecture; et quels ont été, au point de vue de l'art, les avantages et les inconvénients de cette influence?*

III. — *Déterminer l'influence que l'introduction de la musique de l'Orient a exercée, à la suite des croisades, sur la musique de l'Occident, et décrire les modifications qu'elle a pu faire subir aux formes de celle-ci, soit dans le style religieux, soit dans le style profane?*

Digitized by Google

IV. — *Décrire les transformations qu'ont subies les bases et les chapiteaux dans la succession des divers styles d'architecture. Donner les raisons de ces transformations.*

CONCOURS DE 1851.

La classe propose dès à présent, pour le concours de 1851, la question suivante :

Quel est le point de départ et quel a été le caractère de l'école flamande de peinture sous le règne des ducs de Bourgogne ? Quelles sont les causes de sa splendeur et de sa décadence ?

Le prix de chacune de ces questions sera une médaille d'or de la valeur de six cents francs. Les mémoires doivent être écrits lisiblement, en latin, en français ou en flamand, et seront adressés, francs de port, ainsi que les tableaux du concours, avant le 1er juin 1850, à M. *Quetelet,* secrétaire perpétuel.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations; à cet effet, les auteurs auront soin d'indiquer les éditions et les pages des livres qu'ils citeront.

Les auteurs ne mettront point leur nom à leur ouvrage, mais seulement une devise, qu'ils répéteront sur un billet cacheté, renfermant leur nom et leur adresse. On n'admettra que des planches manuscrites. Les ouvrages, remis après le terme prescrit ou ceux dont les auteurs se feront connaître, de quelque manière que ce soit, seront absolument exclus du concours.

L'Académie croit devoir rappeler aux concurrents que, dès que les mémoires ont été soumis à son jugement, ils sont déposés dans ses archives, comme étant devenus sa propriété, sauf aux intéressés à en faire tirer des copies à leurs frais, s'ils le trouvent convenable, en s'adressant, à cet effet, au secrétaire perpétuel.

Fait à Bruxelles, dans la séance du 4 octobre 1849.

Pour la Classe des Beaux-Arts :
Le Secrétaire perpétuel,
A. QUETELET.

CONCOURS DE PEINTURE A PHILADELPHIE

(États-Unis)

ENTRE LES ARTISTES AMÉRICAINS ET ÉTRANGERS.

Les directeurs de l'*Académie pensylvanienne des beaux-arts* désirant offrir des encouragements aux artistes américains et *étrangers*, mettent à la disposition d'un jury composé de cinq personnes compétentes, les prix suivants, savoir :

UN PRIX DE SEPT CENT CINQUANTE DOLLARS (1).
UN PRIX DE CINQ CENTS DOLLARS.
UN PRIX DE DEUX CENT CINQUANTE DOLLARS.

Ces prix pourront être accordés aux artistes qui concourront pour les obtenir aux conditions suivantes :

1. L'objet du concours sera un tableau sur un sujet religieux, historique ou dramatique au choix de l'artiste. La grandeur de la toile sera au moins de 50 pouces sur 40 (2). Le tableau devra parvenir à l'Académie au plus tard le 10 avril 1850.

2. Le jury ou la majorité du jury certifiera que l'ouvrage auquel il décernera l'un ou l'autre de ces prix est une composition remarquable qui mérite le prix accordé. Le tableau deviendra la propriété de l'Académie, après que le prix aura été remis à l'artiste.

3. Un des membres du jury sera appelé de Boston, un second de New-York, un troisième de Philadelphie, un quatrième de Baltimore. Ces quatre membres désigneront entre eux un cinquième membre pour compléter le jury.

4. Le transport des tableaux à l'aller et au retour (dans ce dernier cas, pour ceux qui n'auront pas obtenu de prix), sera à la charge de l'Académie. Si les artistes auxquels un prix n'aura pas été décerné, désirent que leurs productions restent à Philadelphie pour être vendues, l'Académie en prendra soin, sans aucun frais pour les artistes, et fera tous ses efforts pour les vendre au mieux de leurs intérêts.

Les directeurs se réservent le droit de refuser au concours tout tableau qui leur paraîtrait sans mérite, sans le soumettre au jury.

Les directeurs offrent aussi les prix suivants :

UN PRIX DE TROIS CENTS DOLLARS,
UN PRIX DE DEUX CENTS DOLLARS,

au mêmes conditions que celles exprimées ci-dessus, mais seulement pour des tableaux représentant des paysages ou des marines. Leur grandeur doit être d'au moins 50 pouces sur 40 (3).

Philadelphie, juillet 1849.

Par ordre du bureau du directeur :
JOHN T. LEWIS, secrétaire.

---

(1) Valeur du dollar, fr. 5-42.
(2) 1 mètre 27 centimètre sur 1 mètre 2 centimètres.

Digitized by Google

LE SOMMEIL DE CÉSAR.

« César, réveille-toi ! Pour toi l'orage gronde !
» Chaque nuit, tous deux en ce lieu,
» Au chevet du tyran qui fait trembler le monde,
» Nous viendrons de la part de Dieu !
» Fort ou faible, à ses coups nul coupable n'échappe.
» Prosternés à tes pieds, tu peux voir chaque jour
» Des princes et des rois, un empereur, un pape...
» Mais la nuit c'est nous seuls qui formerons ta cour !

» Il n'est plus de Pologne, il n'est plus de Hongrie ;
» L'Italie agonise... Au ciel aurais-tu foi,
» Si Dieu ne vengeait point tant d'hommes sans patrie ?...
» Ne doute pas de Dieu, César, réveille-toi ! »
— « Qui donc es-tu ? » — « César, à genoux sur ta couche ! »
— « Qui donc es-tu ? » — « César, c'est à toi de gémir ;
» Les mains rouges de sang et l'écume à la bouche,
» Tu n'as pas le droit de dormir.

» Hier, l'éclair en courroux déchirait le nuage,
» La foudre à l'univers semblait dire ton nom ;
» Mais, assourdi par le bruit du canon,
» Tu n'as pas entendu l'orage !...

Digitized by Google

» La France est immobile, et tes soldats font feu.
» Il n'est rien ici-bas, rien, plus rien qui t'arrête...
» Le ciel plane encor sur ta tête ;
» Nous venons de la part de Dieu !

» Et nos mains, sur ton cœur bourrelé d'épouvante,
» Vengeront chaque peuple à ta voix abattu..... »
— « Qu'elle est froide ta main ! Que ta main est brûlante !...
» Qui donc es-tu ?... Qui donc es-tu ?... »
— « Des martyrs malgré toi je redirai la gloire ! »
— « Moi, je te plongerai dans l'éternel remord ! »
— « Qui donc es-tu ? » — « Je suis l'Histoire ! »
— « Qui donc es-tu ? » — « Je suis la Mort ! »

1849.

Antoine Clesse.

Digitized by Google

ROMANS HISTORIQUES DU LUXEMBOURG.

LA DERNIERE

MARQUISE DU PONT-D'OYE,

PAR

LÉON WOCQUIER.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé!

ALFRED DE VIGNY.

Digitized by Google

A Monsieur

CONSTANT D'HOFFSMIDT DE RESTEIGNE.

Le domaine du Pont-d'Oye vous appartient, monsieur : ce motif eût suffi pour me déterminer à placer votre nom en tête de ce récit, si la bonne et gracieuse hospitalité que vous m'avez accordée dans le manoir de la célèbre marquise ne m'eût fait, de cette dédicace, un devoir de reconnaissance.

Permettez-moi d'espérer, monsieur, que, Luxembourgeois vous-même, vous accueillerez avec bienveillance le respectueux hommage du conteur luxembourgeois.

L. W.

Aubange, 6 décembre 1849.

Digitized by Google

LA DERNIÈRE MARQUISE DU PONT-D'OYE.

INTRODUCTION.

Dès ses débuts dans la carrière littéraire, l'auteur de ce livre annonça, sous le titre de *Chroniques historiques et traditions populaires du Luxembourg,* une série de récits qui devaient embrasser toute l'histoire de cette province, depuis l'invasion romaine jusqu'à la révolution française. Avec une confiance toute juvénile, il se mit à l'œuvre sur-le-champ, et, après avoir relu César, Tacite, Suétone et quelques vieux chroniqueurs, il raconta la lutte des Trévires contre le conquérant des Gaules, et donna à ses cinquante pages le titre d'*Indutiomar*. C'était une narration fort sèche, d'une concision rare et pour cause, et fort dépourvue d'imagination et de savoir-faire. Le tout était précédé d'une préface où l'auteur expliquait par avance le plan de l'œuvre qu'il entreprenait, œuvre dans laquelle l'histoire devait s'allier à la tradition, le fait positif côtoyer la légende. Il voulait, disait-il, « donner à l'his-» toire l'intérêt du roman, au roman la vérité » de l'histoire. » C'était, comme on le voit, un thème fort usé, et l'auteur se gardait bien d'y rien ajouter de nouveau. La presse lui fit cependant l'honneur de s'occuper de son projet, et un critique distingué, tout en traitant très-favorablement *Indutiomar,* déclara que, pour son compte personnel, il tenait en médiocre estime *ce genre qui était à peu près celui de Walter Scott.* L'auteur en est encore à se demander aujourd'hui comment on a pu trouver le moindre point de rapport entre la pâle et informe ébauche qu'il donnait au public, et les admirables romans du conteur écossais qu'il tient, lui, en très-haute et très-respectueuse estime. A cette époque, il se trouva très-flatté de la similitude et se remit avec ardeur à son entreprise. Il avait d'ailleurs si peu la conscience de la gravité de la tâche qu'il assumait, qu'il croyait pouvoir la mener à bonne fin en deux volumes.

Cependant, des occupations d'un autre ordre vinrent le distraire, pendant plusieurs années, de son projet. Ce ne fut qu'en 1845 qu'il le reprit sérieusement, l'envisagea dans tous ses développements, et chercha à se rendre compte des difficultés à vaincre et des obstacles à surmonter pour atteindre au but qu'il s'était proposé. Son plan se dédoubla, et il résolut de préparer une histoire complète de l'ancien Luxembourg, tout en continuant les *chroniques et traditions*. — Les deux ouvrages étaient destinés à se servir de complément mutuel.

Digitized by Google

L'*Histoire du Luxembourg* devait s'étendre depuis les premiers temps jusqu'au traité de 1839, et comprendre, non-seulement les faits politiques, mais encore une étude raisonnée de la législation, des coutumes, des mœurs.

Les *Chroniques et traditions* se partagèrent en quatre grandes séries. La première allait de l'invasion romaine au onzième siècle; la seconde, du onzième siècle au treizième; la troisième, du treizième au quinzième; la quatrième, du quinzième à la fin du dix-huitième siècle. Les études nécessaires aux *Chroniques* devaient servir au romancier de préparation à la tâche plus grave de l'histoire.

La *Revue de Liége* publia la même année : *Othfried le Saxon* (798-804), *ou le Luxembourg sous Charlemagne*. Un an après, le même recueil donna : *la Fille du Serf, ou les Normands dans le Luxembourg*. — Entre-temps parurent *le Château de Rosister* et les *Légendes de l'Ardenne centrale*.

Le tout passa fort inaperçu du public, et l'indifférence profonde avec laquelle étaient reçues ses œuvres de prédilection eût découragé l'auteur, si des suffrages isolés, mais qui empruntaient une grande valeur à ses yeux au nom de ceux qui les lui adressaient, ne fussent venus le rassurer et l'engager à persévérer.

Il se remet à l'œuvre aujourd'hui avec plus de zèle et de courage que jamais.

La dernière Marquise du Pont-d'Oye, qui touche à la fois à l'histoire et à la tradition contemporaine, appartient à la quatrième série des *Romans historiques du Luxembourg,* titre général que l'auteur substitue à l'appellation primitive. Si la *Revue de Belgique,* qui veut bien lui donner accès dans ses colonnes, parvenait à la faire accepter par le public sans trop de défaveur, l'auteur la ferait suivre, à des intervalles assez rapprochés, de nouveaux épisodes dont le premier aurait pour titre : *Pierre de Mansfeldt* (1535-1604).

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE.

LOUISE.

1741.

CHAPITRE PREMIER. — LE PORTRAIT.

> Sur son charmant visage les teintes les plus exquises se sont donné rendez-vous, comme dans un bazar. Là cent attraits réunis composent une beauté unique, où rien ne manque de ce que peut convoiter le désir.
>
> SHAKESPEARE. *Peines d'amour perdues.*

— Ébène, laissez Zéphyr en paix ! vous êtes insupportable !

Ces paroles s'adressaient à un négrillon d'une douzaine d'années qui s'amusait à tirer les oreilles d'un jeune épagneul aussi noir que son bourreau, et qui, n'osant ou ne pouvant se défendre, se contentait de pousser de petits cris plaintifs, lorsque la douleur mettait sa patience à bout. Ébène, à cette interpellation, cessa de tourmenter sa victime et vint s'accroupir, sur un coussin de velours rouge à glands d'or, aux pieds de sa maîtresse. Puis, il fixa sur celle-ci ses gros yeux blancs, et ses lèvres charnues se retroussèrent et laissèrent voir ses dents aiguës en manière de sourire, tandis qu'il ouvrait et refermait, comme pour se donner une contenance, un élégant parasol doré et tout semé de chinoiseries. Mais la maîtresse d'Ébène, satisfaite de se voir obéie, ne songeait déjà plus à lui, et, sans accorder aux yeux interrogatifs du négrillon l'aumône d'un regard, elle avait repris dans son fauteuil l'attitude immobile et un peu compassée qui sied à une personne qui pose devant un peintre. C'était une ravissante jeune fille qui posait, en effet, devant un homme d'une quarantaine d'années, occupé à fixer sur l'ivoire les traits charmants de son modèle, et qui reprit aussitôt son travail un moment interrompu.

Dans l'embrasure d'une des fenêtres du salon était assise une dame d'un certain âge, qui travaillait avec beaucoup d'assiduité à un grand ouvrage de tapisserie, et jetait à peine de temps à autre un regard au dehors, lorsqu'un bruit de la rue

Digitized by Google

éveillait sa curiosité. Debout derrière le peintre, un jeune homme de vingt ans à peine suivait avec un intérêt marqué chaque coup de pinceau, et comparait fréquemment la copie à l'original.

Disons, sans plus tarder, que ceci se passait à Luxembourg, à la fin de mai 1741, — que la jeune fille se nommait Louise, — que la vieille dame était sa mère, la marquise douairière de Lambertye, veuve de messire Nicolas, marquis de Lambertye, en son vivant général des troupes de Sa Majesté le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, Stanislas Leczinski, capitaine en chef de ses gardes du corps, et lieutenant général des armées du roi très-chrétien, Sa Majesté Louis XV. Quant au jeune homme, c'était un cousin de Louise, le chevalier Gabriel d'Anglure, et sa jolie cousine était digne en vérité des regards admiratifs qu'il lui adressait à tout instant.

Louise pouvait avoir dix-huit ans. Ses cheveux trop légèrement poudrés pour qu'on n'en distinguât pas la nuance blond cendré, et relevés selon la mode du temps, laissaient à découvert un front et des tempes d'albâtre veiné d'azur, se jouaient en boucles capricieuses autour du visage, et venaient ruisseler en ondes soyeuses sur les épaules découvertes de la jeune fille dont elles ne faisaient que rehausser la carnation fraîche et délicate. Ses joues avaient l'incarnat doux et rosé de la jeunesse dans sa fleur, et n'avaient pas besoin du secours du rouge pour faire ressortir l'éclat de ses grands yeux bruns sous l'arc admirablement dessiné des sourcils. La robe de satin gris de perle à grands ramages, semée d'oiseaux et de fleurs, décolletée comme les robes du dix-huitième siècle et garnie d'une profusion de dentelles et de malines, amincissait encore—par cette forme de corset, perdue aujourd'hui, mais dont se souviennent nos grand'mères, — la taille déjà si fine de Louise; — puis, elle s'étalait en large jupon sur un de ces paniers venus de la cour d'Angleterre, et, élégamment relevée sur le côté, laissait voir le bas de soie et les mules à hauts talons, d'un rose pâle, qui enfermaient un pied d'une petitesse tout aristocratique. Une sorte de chlamyde de soie brun orangé, — surtout de fantaisie qui semblait présager les modes du Directoire, — se rattachait à droite par une agrafe de corail enchâssé dans l'or, et tranchait à la fois sur le satin de la robe et sur l'éblouissante blancheur du sein et des épaules. D'ailleurs, ni fleurs, ni bijoux. — Louise avait assez de sa jeunesse et de sa beauté pour être adorable, et jamais plus séduisante marquise ne fit reproduire ses traits par Vanloo, Greuze ou Boucher.

C'est ce que se disait à lui-même le peintre en traçant, de son carmin le plus pur, le contour délicat des lèvres de la jeune fille. Ce peintre se nommait Charmey. Qui sait encore ce nom aujourd'hui? et cependant ce pauvre Charmey si inconnu maintenant était en réalité un artiste hors ligne. Élève favori de Vanloo dont il a achevé plus d'un tableau sans qu'on y puisse distinguer la touche du disciple de celle du maître, il aurait pu, s'il l'eût voulu, arriver sans peine à la gloire et à la fortune en se fixant à Paris, et en s'attachant à cette brillante cour de Louis XV, alors dans toute sa splendeur. Mais en vain Vanloo lui avait prédit un grand avenir : le jeune peintre exilé songeait sans cesse aux montagnes de son Luxembourg bien-aimé; il avait le mal du pays, et si fort, qu'un beau jour, il s'en revint brusquement sans même dire adieu à son maître. Il s'établit à Luxembourg où il était né. Son talent n'avait pas tardé à l'y mettre en grand renom, si bien qu'il n'était pas de bonne maison où l'on ne tînt à ses leçons de dessin ou de peinture, et que quiconque y voulait avoir son portrait, avait recours à lui. Il s'était ainsi créé une existence honorable quoique moins brillante que celle à laquelle il eût pu aspirer en plus haut lieu. Mais il était satisfait de son lot, et bien qu'il sentît qu'il aurait droit d'exiger une plus haute rémunération que celle qu'on lui accordait, il n'en donnait pas moins, avec le désintéressement et l'amour de l'art qui caractérisent le véritable artiste, à la moindre de ses œuvres tout le soin et le fini qu'il y eût mis si on l'eût couverte d'or. On devine avec quel amour il travaillait au portrait de Louise : ses couleurs les plus fines, ses pinceaux les plus délicats, son étude la plus attentive, il n'avait rien épargné. Aussi, bien qu'inachevé, le portrait promettait-il de

Digitized by Google

devenir un petit chef-d'œuvre. C'était une miniature délicieuse; c'était Louise vivante, Louise avec ce front pur et découvert, ce regard espiègle qui voulait en vain se faire sérieux, cette bouche souriant à demi malgré sa gravité étudiée, ce nez d'une forme exquise, ce menton creusé d'une gracieuse fossette, ce visage ovale, un peu arrondi, posé sur un cou charmant, et qui, bien qu'un peu court, se rattachait, par un galbe élégant et pur, à des épaules de neige dont les séduisants contours allaient se perdre dans les flots de dentelle et de satin.

Donc, le peintre travaillait avec amour, et Gabriel, appuyé sur le dossier du fauteuil de l'artiste, suivait d'un œil attentif les progrès de son œuvre. Plus souvent encore son regard se détachait de l'ivoire pour se reporter sur sa cousine; mais ce regard, lorsqu'il venait à rencontrer celui de Louise, se détournait bien vite, et des bouffées de rougeur montaient au visage du jeune homme qui, pour se donner une contenance, regardait la marquise qui brodait active et silencieuse, fixait avec acharnement les fleurs fantastiques de la tapisserie de la douairière, consultait longuement la pendule rocaille de la cheminée, ou tombait dans une contemplation prolongée des coquets personnages d'une bergerie de Watteau qu'il étudiait comme s'il ne l'eût jamais vue. — Quand son œil avait ainsi fait lentement le tour du salon, depuis la marquise jusqu'à Zéphyr endormi, Gabriel se penchait vers Ébène accroupi à ses pieds, et posait sa main blanche et effilée sur les cheveux crépus du petit nègre, qui lui faisait une grimace en croquant des dragées. Le chevalier revenait ensuite au portrait, puis à Louise, jusqu'à ce qu'un coup d'œil soudain de celle-ci lui fît recommencer son inspection forcée de l'appartement.

Fils de messire de Franc, comte d'Anglure et chambellan de feu S. A. R. Monsieur, Gabriel, issu de noble race, comme on le voit, était parent de Louise à un degré assez rapproché. Il était venu passer quelques semaines à Luxembourg, chez la marquise de Lambertye, avant d'entrer dans les gardes du roi de Pologne qui avait daigné l'y admettre avec le grade d'enseigne, ce grade si envié de tous les jeunes gentilshommes de Lorraine et de Bar. Il avait connu autrefois Louise chez son père, à Lunéville et à Nancy; mais Gabriel, enfant, ne se préoccupait guère à cette époque de cette autre enfant mutine, capricieuse et charmante: il la fuyait plutôt qu'il ne s'en rapprochait; il la craignait plutôt qu'il ne l'aimait; car maintes fois il avait été victime des espièglerie de sa petite cousine, et jamais ce caractère vif et joyeux n'avait pu s'accommoder avec son caractère à lui, caractère calme, posé et réfléchi. Dix années à peu près s'étaient écoulées, pendant lesquelles le jeune chevalier avait complété son éducation sous la direction d'un vieil abbé qui s'était efforcé d'en faire un savant, mais n'était parvenu qu'à inculquer à son élève des notions assez légères de l'antiquité, et des principes de littérature et de rhétorique plus que suffisants pour ce que Gabriel en devait faire. Un maître d'escrime, un maître de danse et un professeur de gymnastique avaient eu beaucoup plus de succès près du chevalier et étaient parvenus à en faire ce qu'on peut dire un parfait gentilhomme. C'est alors qu'il songea à l'état militaire, et parvint, — grâce à son nom et à l'appui de sa famille, en grande faveur à la cour de Lorraine, — à entrer dans le corps privilégié des gardes de Stanislas. C'est alors qu'il partit pour Luxembourg. Louise avait laissé, on le pense bien, peu ou point de souvenirs dans l'esprit et encore moins dans le cœur de Gabriel : elle lui apparaissait toujours, comme autrefois, une enfant espiègle et folâtre. Cependant, l'enfant, élevée pendant de longues années par une de ses tantes, chanoinesse du chapitre noble de Remiremont, avait grandi; sa beauté s'était richement développée; l'éducation avait fécondé toutes les ressources naturelles de son esprit; elle était devenue, en un mot, cette charmante, spirituelle et gracieuse jeune fille que nous avons essayé de vous faire connaître tout à l'heure.

A son arrivée, la surprise de Gabriel ne trouva d'égal que son embarras. Un éblouissement soudain passa dans son regard lorsqu'il revit Louise, et quand elle vint lui tendre sa joue rose et fraîche, il osa à peine y poser les lèvres et profiter de cet heureux privilége de la pa-

Digitized by Google

renté. L'assurance qu'il devait à la fréquentation de la cour et des salons de la haute noblesse disparut en présence de cette jeune fille qui avait à peine cessé d'être pensionnaire. Lui, qui s'exprimait d'ordinaire avec élégance et facilité, sentit les mots lui faire défaut. Il ne manquait pas d'esprit: l'esprit s'envola comme le reste. Gabriel fut timide à faire peur, et tellement silencieux qu'on put à peine le faire sortir de son mutisme. Ainsi se passa la première journée. Étonné du brusque changement qui s'était opéré en lui, le jeune enseigne chercha à s'en rendre compte lorsqu'il se trouva seul. Il rappela son courage et se promit d'être mieux le lendemain. Mais, quelle que fût sa résolution, elle s'évanouit comme une ombre sous le premier regard de Louise. Vainement il s'efforça de reprendre son aplomb perdu, et de jour en jour il sentit une gêne et un embarras plus grands en présence de sa cousine.

Louise, elle, avait revu Gabriel avec une joie sincère et ne laissait échapper aucune occasion de le lui témoigner. Depuis son retour de Remiremont, la jeune fille s'était trouvée seule avec sa mère dans cette grande maison dont un nombreux domestique ne suffisait pas à animer la solitude. Ses deux sœurs, Catherine et Béatrix, avaient épousé, l'une le marquis de Lenoncourt, l'autre le marquis des Armoises de Spincourt : Thérèse, la plus jeune, était à Remiremont. Ses frères étaient tous absents : François ne quittait guère son château de la Grandville ; Camille était retenu à la cour par les devoirs de sa charge de chambellan et grand panetier de Sa Majesté polonaise ; Philippe, abbé commandataire de l'abbaye de Boussonville, papillonnait auprès des dames en manteau flottant, rabat de dentelles et culotte courte de soie noire, dans les salons de Lunéville et de Nancy ; enfin, Charles, le cadet, était lieutenant des gardes du roi. De tous ces compagnons d'enfance que Louise avait laissés au foyer paternel en partant pour le couvent, elle n'en avait retrouvé aucun à son retour : tous avaient pris leur volée. Elle se vit seule avec sa mère, femme austère et grave, toujours vêtue de noir, bien que le marquis fût mort depuis trois ans, peu communicative, et n'ouvrant guère la bouche que pour sermonner sa fille sur son étourderie et le peu de sérieux de son esprit. Louise se mit à regretter de toutes ses forces le couvent et les jeunes amies qu'elle y avait laissées. Le contraste de sa vie passée, vie heureuse, calme, insouciante, avec son existence actuelle lui apparut de plus en plus triste : elle faillit en devenir mélancolique, c'est tout dire. Elle avait ainsi passé les derniers mois de l'hiver, saison morne et glacée qui n'avait eu pour elle ni fêtes, ni soirées, ni parures. Le printemps et Gabriel arrivèrent ensemble. Le chevalier vint à Luxembourg dans les premiers jours de mai. Dans la disposition d'esprit où se trouvait Louise, dans l'isolement qui lui pesait tant, toute distraction devait être la bienvenue. Gabriel fut pour elle un événement. Elle l'accueillit de tout cœur et retrouva, grâces à son cousin, la gaieté, la sérénité d'âme des beaux jours d'autrefois. Elle remarqua bien la taciturnité et la contrainte de Gabriel, mais que lui importait ? Gabriel était jeune, — Gabriel écoutait son babil en souriant, — Gabriel lui épargnait les austères remontrances de la marquise, — Gabriel donnait son assentiment à tous ses caprices, à toutes ses fantaisies, — Gabriel lui tenait compagnie assidue, — enfin, mais c'était là le moins, Gabriel était fort bien de sa personne. L'habit bleu pâle à baguettes d'or qui rappelait le gracieux uniforme des chevau-légers de France, la culotte de chamois blanc, le ceinturon noir, l'épée à poignée d'or seyaient à merveille au chevalier. Le chapeau à trois cornes, posé coquettement de côté sur ses cheveux blonds poudrés à blanc, lui donnait un petit air martial charmant à voir. Enfin sa physionomie fine et intelligente, ses yeux d'un bleu superbe, sa bouche bien dessinée et à peine ombragée par un léger duvet en faisaient un fort joli garçon. Mais, nous l'avons dit, Louise ne se rendait pas compte de cette influence purement extérieure, mais très-réelle cependant ; — elle avait, comme on l'a vu, tant d'autres raisons d'aimer son cousin !

Le soleil vint frapper en plein sur l'ouvrage de la marquise. Elle se leva et délaissa sa tapisserie.

—Eh bien ! monsieur Charmey, saisissez-vous

Digitized by Google

la ressemblance? dit-elle en se rapprochant de l'artiste.

— Elle ne m'a jamais échappé jusqu'ici, madame la marquise, répondit celui-ci un peu piqué de ce qu'on mit en doute son talent, et je serais désolé que cela m'arrivât pour la première fois dans une si rare occasion! ajouta-t-il avec un sourire à l'adresse de Louise.

— Vous aimez à flatter, monsieur?

— On ne saurait flatter avec vous, mademoiselle! répliqua galamment Charmey.

La jeune fille quitta son fauteuil en même temps que Gabriel cédait son poste d'observation à la marquise. Celle-ci posa ses lunettes sur son nez aminci, et se mit à considérer attentivement le portrait presque terminé que le peintre lui présentait.

Les jeunes gens s'étaient rapprochés de la fenêtre. C'était une de ces belles journées comme mai seul en amène. Le soleil jetait à flots ses rayons d'or dans l'azur éclatant du ciel. De nombreux promeneurs se dirigeaient vers les portes de la ville.

— Gabriel, dit Louise, voici une délicieuse journée; en vérité il y aurait crime à n'en pas profiter!

— C'est vrai, Louise! dit Gabriel auquel la perspective d'une promenade avec sa jolie cousine souriait beaucoup.

Louise ouvrit la fenêtre qui était de plain-pied avec un balcon en pierre sculptée qui s'avançait sur la *Grande Rue*. De magnifiques rosiers tout couverts de leurs premières fleurs y épanchaient leur doux parfum : la fraîche et délicate verdure des pois de senteur et des capucines s'enroulait capricieusement autour des colonnes torses du balcon, encore noirci des dernières mousses de l'hiver. Louise et Gabriel s'accoudèrent l'un près de l'autre sur la balustrade. L'air tiède était imprégné d'enivrantes émanations; la coupole bleue du ciel contrastait vivement avec les arêtes grises des maisons baignées d'ombre qui faisaient face. Les chauds rayons du soleil inondaient de lumière les épaules éblouissantes de Louise et l'entouraient comme d'une auréole. Jamais elle n'était apparue si belle à Gabriel. Mais toute poésie a son côté prosaïque. Louise se sentit éblouie aussi, mais d'une autre façon.

— Ébène, mon parasol! dit-elle par la fenêtre entr'ouverte.

Le négrillon bondit leste comme un chat de son coussin de velours, transporta un tabouret sur le balcon, s'y accroupit les jambes croisées, et ouvrit le parasol au-dessus de la tête de sa maîtresse. Ce groupe était ravissant à voir, et Gabriel ne pouvait se lasser de l'admirer. Malheureusement la marquise intervint.

— Louise, dit-elle, monsieur Charmey t'attend...

— Oh! maman, encore? s'écria la jeune fille d'une voix toute pleine de regrets.

— Certainement, ma fille! tu as eu le caprice d'avoir ton portrait; il est juste que tu te prêtes aux inconvénients...

— Mais voyez donc le beau soleil, maman! nous aimerions tant à faire une longue et belle promenade, n'est-ce pas, Gabriel?

— Je le voudrais de tout mon cœur, dit le chevalier, mais...

— Allons, Gabriel! n'allez pas l'encourager dans ses lubies!...

Louise fit une petite moue contrariée qui la rendit plus jolie encore.

— Enfant! dit la marquise, un peu de patience. Monsieur Charmey n'a plus qu'une demi-heure à te donner. Ne sera-t-il pas temps ensuite de satisfaire ta fantaisie?

— Vous me le promettez?

— Sans doute!

Louise rentra précipitamment dans le salon et se rassit immobile et souriante devant Charmey qui reprit ses pinceaux et sa palette. Au même instant un laquais ouvrit à deux battants la porte du fond et annonça :

— Madame la douairière du Bost-Moulin, d'Esch sur la Sure!

— Eh! mademoiselle! s'écria Charmey, voilà que vous m'avez fait perdre le plus beau sourire du monde.

En effet, le charmant visage de la jeune fille s'était rembruni tout à coup à l'annonce de cette malencontreuse visite qui venait menacer la promenade tant espérée.

Cependant la marquise s'avança jusqu'à la

Digitized by Google

porte au devant de madame du Bost-Moulin, qui entra presque sur les pas du laquais avec force révérences et compliments à l'adresse de madame de Lambertye. Quand le cérémonial de l'entrée fut épuisé, la marquise désigna à madame du Bost-Moulin Louise qui s'était levée pour la recevoir.

— Madame ! je vous présente ma fille Louise qui vous est encore inconnue, je pense...

Louise s'inclina avec un sourire forcé.

— Je suis heureuse de faire la connaissance d'une aussi charmante personne, dit madame du Bost-Moulin avec une affabilité qui ne corrigea pas le ton cassant de sa voix et ne lui gagna pas les bonnes grâces de Louise, qui cependant s'inclina de nouveau et répondit :

— Madame...

Les paroles firent défaut à la jeune fille. Son limpide regard avait rencontré l'œil pâle et vitré de madame du Bost-Moulin. La physionomie sèche et hautaine de celle-ci glaça Louise : l'espèce de sourire qui voulait adoucir l'expression habituelle de ses traits roides et anguleux lui fit peur. Elle frissonna sans s'expliquer pourquoi et se retourna machinalement vers Gabriel, qui venait de se placer près d'elle.

— Madame, reprit la marquise, je vous présente aussi un de mes jeunes parents, monsieur le chevalier Gabriel d'Anglure...

— J'ai beaucoup connu monsieur votre père, dit agréablement madame du Bost-Moulin, et je vois, à l'épaulette que vous portez si jeune, que vous ne ferez pas honte au beau nom qu'il vous a légué.

— Je l'espère, madame ! répliqua Gabriel d'un ton agressif qui se mit dans son accent sans qu'il le voulût.

Lui aussi, comme Louise, se sentait une antipathie instinctive pour la nouvelle venue.

— Je vous en prie, madame, dit la marquise, n'ayez pas égard au désordre de ce salon. Monsieur Charmey, dont vous connaissez sans nul doute le beau talent, — madame du Bost-Moulin fit un signe d'assentiment, — monsieur Charmey fait en ce moment le portrait de ma fille, et nous étions en pleine séance. Demeurez ici, mes enfants ! je vais recevoir madame du Bost-Moulin dans un lieu plus convenable. Jasmin, précédez-nous !

Les deux dames sortirent à la suite de Jasmin.

Digitized by Google

CHAPITRE II. — LOUISE ET GABRIEL.

Chacun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure;
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dit.....

ESTIENNE DE LA BOETIE.

Louise se replaça sans dire un mot devant Charmey, qui reprit ses pinceaux et se remit à l'œuvre. — Gabriel s'assit sur un pliant à côté de Louise, et commença à jouer distraitement avec la dragonne d'or de son épée. — Tous deux étaient muets et attristés : à peine Gabriel osait-il regarder sa cousine, et souvent son œil allait chercher les joyeux rayons qui doraient les vitres des fenêtres. — Louise était pensive et sérieuse; son regard fixe et absorbé s'était posé sur Zéphyr endormi et ne s'en détachait pas.

Après avoir donné quelques touches nouvelles aux contours du visage, aux cheveux et aux épaules, Charmey considéra plus longuement son modèle, comme s'il eût vainement cherché à saisir une expression qu'il n'y retrouvait plus. — Louise distraite conservait une gravité de matrone.

— Mon Dieu, mademoiselle, dit enfin le peintre, ne pourriez-vous reprendre le sourire de tout à l'heure?

Louise regarda fixement Charmey, comme si elle fût revenue de bien loin et n'eût pas compris les paroles qu'il venait de lui adresser. Après un peu de réflexion, elle répondit au peintre :

— Monsieur, je voudrais le retrouver que je ne le pourrais! Il y a des choses qui ne se commandent pas, vous le savez.

— Oh! mademoiselle! aussi n'ai-je pas cette prétention.

— On dit que je suis capricieuse, monsieur, poursuivit Louise ; je ne sais si c'est là ce qu'on nomme caprice; mais ce qui est sûr, c'est que tout à l'heure j'étais gaie et d'une folle humeur, tandis que maintenant j'ai le cœur serré, je suis triste, mais triste!... et cela sans savoir pourquoi...

— Vous êtes contrariée de cette visite, peut-être, Louise? hasarda Gabriel.

— Contrariée? non, Gabriel, c'est autre chose... En vérité, j'ai presque envie de dire que j'ai des vapeurs, et. . mais heureusement je n'ai pas cette mauvaise habitude... Voyons, monsieur Charmey, je vais essayer.

Louise se commanda un sourire, mais le regard mentait aux lèvres : elle ne supporta pas longtemps cette contrainte intolérable et dit à l'artiste d'une voix presque suppliante :

— Tenez, monsieur, ayez pitié de moi, je vous en prie! je ne vous serai plus bonne à rien aujourd'hui, et je vous serais très-recon-

Digitized by Google

naissante si vous consentiez à remettre la séance à demain.

— Qu'à cela ne tienne, mademoiselle, répondit le peintre ; ce qui me reste à faire est trop important pour que je risque de le manquer, et demain je serai à vos ordres, à l'heure que vous voudrez bien m'indiquer.

— A la même heure qu'aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur? dit Louise.

— Très-bien, mademoiselle!

L'artiste rassembla ses pinceaux, serra sa palette, ferma sa boîte à couleurs et prit congé de Louise et de Gabriel, qui se trouvèrent seuls.

Tous deux gardèrent le silence pendant quelques instants ; ce fut Louise qui le rompit. Elle secoua la tête comme pour rejeter une idée désagréable, et dit d'un ton dégagé :

— Voyons, Gabriel, conteź-moi quelque chose; en vérité, vous êtes d'un mutisme désespérant!

— Que voudriez-vous que je vous dise? demanda le chevalier :

C'est la réponse de tous ceux qui brûlent de dire ce dont leur cœur est plein, et qui ne l'osent pas.

— Qu'en sais-je, moi? Vous savez mille choses, vous! Parlez-moi des fêtes de la cour, des bals, des grands seigneurs et des belles dames de Nancy, du roi, de la reine qui vous porte beaucoup d'intérêt, m'a-t-on dit.

— Mon Dieu, Louise, vous vous trompez bien, si vous croyez que je vous puisse intéresser en vous parlant sur ce sujet. Qu'ai-je vu, moi, dans ces palais, moi, pauvre enfant perdu qui n'ai dû qu'à mon nom l'honneur d'être admis dans ces fêtes privilégiées? J'ai passé inaperçu dans la foule brillante et dorée; j'ai vu défiler devant moi de belles et nobles dames, éblouissantes de bijoux, de fleurs et de beauté ; aucune ne m'a accordé la faveur d'un regard que d'ailleurs je ne leur demandais pas.

Louise sourit de l'abnégation du chevalier.

Gabriel continua :

— J'ai vu passer devant moi les grands officiers de la cour, l'épée au côté, l'orgueil au front; j'ai vu les ducs et pairs en culottes de velours pailleté, en veste de satin, en habit semé de diamants, le cordon bleu sur la poitrine, le talon haut, le front dédaigneux, me marcher sur le pied sans me demander excuse.

— Vraiment, dit Louise naïvement, les ducs et pairs agissent ainsi?

— Trop souvent! dit Gabriel. J'ai vu le roi... de loin, — le bon roi Stanislas, au milieu de ses courtisans ou de ses gardes...

— Dont vous avez l'honnêur de faire partie! dit Louise.

— C'est vrai, Louise; mais le roi ne m'a jamais distingué, ne m'a jamais adressé la parole. — Et la reine qui s'intéresse à moi, dites-vous, elle ne m'a jamais vu ; si j'ai passé devant elle, j'y ai passé inconnu et oublié. — Mais un temps viendra où je ferai parler de moi, où je serai grand à mon tour; alors, Louise, vous pourrez m'interroger, j'aurai quelque chose à vous dire.

Gabriel s'arrêta comme s'il eût craint de trop dire. — Après avoir vainement attendu qu'il reprît la parole, Louise lui dit :

— Vous êtes ambitieux, Gabriel?

— Oui, dit Gabriel résolûment après un moment d'hésitation, oui, je suis ambitieux! je veux devenir grand un jour, mais si grand que...

Gabriel s'interrompit encore.

— Croyez-vous que le bonheur soit là? demanda Louise.

— Peut-être! dit Gabriel.

— Ainsi, moi, je ne puis espérer être un jour heureuse à votre manière.

— Oh! vous, Louise, ce n'est pas la même chose... Vous, vous êtes femme; vous avez fait tout ce que vous deviez faire ; — vous êtes devenue tout ce que vous pouvez devenir jamais. — Vous avez pour vous la puissance devant laquelle tous s'inclinent malgré eux; vous avez la couronne de beauté au front et la douceur du regard : la royauté vous est acquise et nul ne vous détrônera. — Ce sera à vous à faire monter à votre niveau celui que vous distinguerez. Heureux celui-là!

Gabriel avait parlé avec un feu inaccoutumé; jamais Louise n'avait vu son œil si ardent, sa joue si enflammée; — elle détourna la tête pour éviter le regard du chevalier qui l'intimidait sans qu'elle sût pourquoi. — Gabriel pencha le front et se mit à battre le tapis du bout de son

Digitized by Google

épée... Puis il se leva brusquement et parcourut le salon d'un pas précipité. Louise le regardait faire; il vint se rasseoir auprès d'elle. Un petit volume s'échappa de la poche de son habit; Louise s'en saisit avec empressement, tout heureuse de trouver l'occasion de détourner la conversation d'un sujet qui l'embarrassait.

— Qu'est ceci? demanda la jeune fille.

— Oh! s'écria Gabriel en tendant la main vivement, rendez-moi ce volume, Louise!

— Non! non! dit-elle en éloignant le livre; je veux savoir, beau chevalier, quelles sont vos lectures habituelles...

— Louise, je vous en prie!

Et Gabriel se rapprocha de sa cousine.—Mais celle-ci, désireuse de satisfaire sa curiosité piquée, se sauva à l'extrémité du salon.—Gabriel la suivit.—Elle se barricada derrière un fauteuil...

— Louise! s'écria Gabriel d'un ton de reproche en voyant la jeune fille ouvrir le livre mystérieux.

— Mais voyez un peu comme il défend son secret! Je suis trop curieuse, Gabriel, je n'y saurais résister... Laissez-moi lire un peu... le titre seulement, n'est-ce pas?

Gabriel fit un geste de résignation.— Louise reprit le livre qui n'était plus menacé. C'était un affreux petit volume, imprimé en caractères tout défigurés sur du mauvais papier presque gris.... Elle lut :

« La Religieuse-Cavalier, mémoires galants, *par le sieur de Chavigny.* »

— Je vous jure, Louise, que je n'ai pas lu une ligne de ce livre! dit Gabriel rougissant jusqu'au front...

— Tant mieux, Gabriel! répliqua la jeune fille. Nous n'avons rien de mieux à faire... nous allons le lire ensemble.

— Oh! s'écria Gabriel avec une sorte d'effroi.

— Pourquoi pas? demanda naïvement Louise; le titre promet, et m'intéresse d'autant plus que je sors du couvent. La Religieuse-Cavalier.... la bonne histoire!

— Je vous assure, Louise, que cela n'est pas intéressant du tout.

— Qu'en savez-vous puisque vous ne l'avez pas lu?

La raison était sans réplique : Gabriel se tut.

—*Mémoires galants;* ah! mon Dieu, comme ce doit être gentil!

Louise sortit de ses retranchements et vint reprendre son fauteuil en faisant signe à Gabriel, demeuré immobile et consterné, de se rapprocher d'elle; le pauvre chevalier obéit tout en maudissant sa poche indiscrète, et la malencontreuse idée qu'il avait eue d'y placer le fatal volume...

Louise s'appuya commodément au dossier et commença par la première page.

« L'Europe était calme. Mars et Bellone, » las de semer le carnage et l'horreur, avaient » rendu aux délices d'une vie rustique et » tranquille un de leurs plus braves ministres. » Le gentilhomme goûtait avec plaisir la dou- » ceur de la récolte des vins les plus délicieux » de la France qui croissaient aux environs de » son château dans la province de Champagne, » quand le ciel, qui voulait récompenser ses » héroïques travaux, lui donna dans Placidie » et Damis une fille accomplie et un digne » héritier de son grand cœur. Le dernier reçut » une éducation conforme à sa naissance, et » Placidie, qui emportait le poids de l'inclina- » tion de ses parents, fut élevée dans tous les » exercices d'une jeune fille de son rang.

» La paix ne dura pas longtemps.

» L'Espagne s'étant brouillée avec la France, » le comte, père de Placidie, fut rappelé en cour » pendant qu'elle prenait des leçons de luth et » de musique d'un maître italien qui lui apprit » parfaitement la langue toscane pour laquelle » elle avait un penchant naturel. Cet illustre » cavalier eut ordre de marcher à la tête d'un » régiment au siége de Lille, où, ayant été blessé » à la tête d'un éclat de grenade, il trouva dans » le fossé de cette ville le tombeau ordinaire » des grands hommes. »

— Ouf, dit Louise qui suspendit sa lecture, voilà un étrange français! qu'en dites-vous, Gabriel?

— Je vous ai dit, Louise, que c'est un livre absurde.

—Aussi en ai-je assez, Gabriel, et je vous le rends de grand cœur.

Gabriel prit *la Religieuse-Cavalier* et la remit promptement en poche, de crainte sans

Digitized by Google

doute que Louise ne se ravisât et ne demandât un nouvel échantillon de ce style inouï... et de cette histoire sur la moralité de laquelle il n'était pas pleinement rassuré (1).

— Irez-vous à la guerre aussi, vous, Gabriel? dit Louise prenant texte de la mort de l'illustre cavalier, père de Placidie, pour ranimer la conversation.

— C'est mon espoir le plus vif, dit Gabriel d'une voix décidée.

— Voilà de méchantes paroles, Gabriel, et vous voulez m'attrister sans doute?

—Oh! s'écria Gabriel d'un ton de reproche, vous ne me prêtez pas d'aussi mauvaises intentions, n'est-ce pas? Que voulez-vous que devienne un soldat, un pauvre enseigne comme moi, si la guerre ne lui donne occasion de se distinguer? C'est sur le champ de bataille, l'épée à la main et sous le feu des mousquets que se gagnent glorieusement les épaulettes de capitaine!

— Mais on est tué souvent, Gabriel!

— N'est-ce pas une mort honorable, pour un soldat et pour un gentilhomme, que de verser son sang pour son pays?

— Heureusement nous sommes en paix, dit Louise en souriant, et j'espère, mon brave guerrier, qu'elle ne sera pas troublée d'ici à longtemps.

— Qu'en savez-vous, Louise?

— Que peut-on savoir? dit la jeune fille dont le front pur se rembrunit à l'énonciation de cette formule sceptique.—N'espérions-nous pas tout à l'heure une charmante promenade? et voilà cette ennuyeuse visite qui vient nous priver de ce beau soleil et de ce doux ciel.

— Vous n'aviez jamais vu madame du Bost-Moulin, Louise?

— Jamais, Gabriel, et la dure privation qu'elle nous impose ne lui gagnera pas ma sympathie. — Puis, elle a une physionomie si revêche et si hautaine, malgré son sourire affecté, que je me sens tout heureuse de ne pas devoir l'aimer.

— Et moi aussi, dit Gabriel; je suis enchanté que nous nous rencontrions dans les mêmes sentiments.

— Cela ne nous arrive-t-il pas toujours? Malgré ce qu'on nomme mon humeur capricieuse, avons-nous cessé un instant d'être d'accord depuis votre arrivée ici?

—Et nous le serons toujours, n'est-ce pas, Louise?

— Oh oui! s'écria la jeune fille avec élan.

— Combien je regrette qu'il ne me reste pas plus de temps pour vous donner la preuve de ma bonne volonté! dit le chevalier avec une nuance de mélancolie.

— Que voulez-vous dire, Gabriel?

— Je veux dire que mon départ est proche, Louise, et qu'il nous reste, à mon gré, trop peu de jours à passer ensemble.

— C'est faux, n'est-ce pas, Gabriel? vous voulez m'éprouver.

— Hélas! non, Louise, j'attends d'un moment à l'autre mon appel au corps...

— Et vous ne m'en aviez pas dit un mot, dit Louise d'une voix triste, à moi qui suis si heureuse de vous voir près de moi!...

— Est-ce bien vrai, Louise, ce que vous dites là? Alors j'ai eu raison de ne vous rien dire jusqu'à présent, et j'eusse mieux fait d'attendre jusqu'au dernier moment.

— Voilà une belle confiance que vous me témoignez, Gabriel!

— Ne venez-vous pas de me dire, Louise, que la nouvelle de mon départ prochain vous... attriste?—et m'en voudriez-vous de vous avoir épargné ce...?

Gabriel hésitait devant les mots....

— Ce chagrin, dit Louise; oh oui! Gabriel, un chagrin bien vif.....

---

(1) La Religieuse-Cavalier, *mémoires galants, par le sieur de Chavigny*, est un des livres les plus curieux et les plus rares que nous connaissions. Nous doutons que depuis l'*Astrée* et la *Clélie* on ait raconté avec une emphase plus ridicule et une sentimentalité plus alambiquée des aventures plus étranges et plus chevaleresques. Hâtons-nous de dire que l'œuvre du sieur de Chavigny n'a d'un peu leste que son titre, et qu'elle a eu dans notre patrie, si littéraire comme on le sait, nombre d'éditions dont la dernière a été publiée à Liége, chez *D. de Boubers, imprimeur-libraire, à l'Homme Sauvage, rue du Pont.* 1782.

Digitized by Google

— M'en voudriez-vous de vous l'avoir épargné tant que j'ai eu l'espoir de pouvoir éloigner notre séparation? Maintenant, Louise, cet espoir je ne l'ai plus; — avant la fin de ce mois peut-être je devrai partir pour Lunéville.

— Mon Dieu! moi qui vous croyais encore ici pour si longtemps! savez-vous, Gabriel, que je vais être bien seule et bien triste lorsque vous ne serez plus là?

— Merci, Louise, merci pour cette affectueuse parole; je ne vous oublierai pas et je reviendrai bientôt, je vous le promets; mais vous, songerez-vous un peu à moi? Lorsque je serai loin, votre pensée se reportera-t-elle quelquefois vers le pauvre Gabriel qui, lui aussi, trouvera la vie bien triste auprès de celle que vous lui avez faite ici?...

— Je ne vous oublierai jamais, Gabriel, je vous le promets du fond du cœur, dit Louise d'une voix émue en tendant sa main charmante au chevalier.

— J'accepte votre promesse, Louise, dit Gabriel qui saisit cette belle main et y posa un long baiser; j'accepte votre promesse, et je vous la rappellerai peut-être un jour, ajouta-t-il plus bas.

Laissons les deux jeunes gens se consoler, par des protestations chaleureuses, des tristesses de la séparation, et rejoignons la marquise, qui a introduit madame du Bost-Moulin dans le principal salon de l'hôtel.

Digitized by Google

CHAPITRE III. — SOLLICITUDE MATERNELLE.

Les vieilles gens firent les deux accords.

BRIZEUX.

Ce salon était une vaste pièce d'un aspect sombre et sévère. Le plafond très-élevé était en chêne sculpté; des lambris de même bois garnissaient les murailles dans toute leur hauteur; trois grandes fenêtres s'ouvraient sur un vaste jardin, mais suffisaient à peine à éclairer le salon : la situation de celui-ci en défendait l'accès aux rayons du soleil. Le jour même était tamisé par les larges feuilles d'un vieux tilleul et par d'amples rideaux de damas brun à demi fermés, et relevés par des patères d'or. L'ameublement était en harmonie avec le reste. C'étaient des chaises antiques à haut dossier, à bras recourbés, garnies de clous dorés et recouvertes d'un velours foncé de la même nuance que les rideaux qui avait remplacé le cuir primitif; de grands fauteuils de chêne bruni, un haut bahut tout sculpté d'images fantastiques et noirci par le temps. Une vieille horloge enfermée dans une caisse massive faisait face à une vaste cheminée de marbre noir, où brûlaient les derniers tisons d'un feu allumé pour adoucir l'atmosphère du salon, atmosphère glacée malgré la tiède brise qui entrait par les fenêtres large ouvertes. — Le laquais ranima la flamme expirante, approcha deux fauteuils de la cheminée, ferma les fenêtres et se retira. — Après mille façons qu'ordonnait l'étiquette, ces deux dames s'assirent et se rapprochèrent du foyer petillant : les paroles cérémonieuses étaient épuisées; il y eut un silence assez long pendant lequel on n'entendait que les battements sourds du balancier de l'antique horloge; la marquise prit enfin la parole ainsi :

— Je vous sais gré, madame, de l'agréable surprise que vous me faites; à peine êtes-vous arrivée à Luxembourg...

— Depuis hier seulement, madame la marquise.

— Je le sais, et j'avais l'intention de vous aller voir dès demain. Vous m'avez prévenue...

— Je n'ai fait qu'accomplir un devoir, marquise : les convenances me commandaient la première démarche.

— Oh ! madame, faut-il mettre en avant un semblable motif?...

— Non, marquise ! et puisqu'il faut vous parler franchement, j'étais fort curieuse de voir votre charmante Louise, et c'est ce qui m'amène sitôt...

— Ma fille, madame, ne pourra qu'être fort reconnaissante d'une aussi honorable attention.

— Je regrette néanmoins, marquise, que ce portrait m'ait empêchée de la voir plus à mon aise; — elle est jolie comme un ange, — voilà tout ce que je sais, et vous comprenez que moi,

Digitized by Google

qui serai bientôt sa seconde mère, je tienne à gagner son cœur.

— Louise nous rejoindra tout à l'heure, madame; je la manderai ici. Peut-être apprécierez-vous comme moi l'utilité de ce tête-à-tête : les choses graves que nous devons arrêter ensemble, et que mon plus vif désir est de voir fixées nettement et irrévocablement...

Madame du Bost-Moulin étala avec soin autour d'elle, sans répondre, les plis amples de sa jupe de soie puce.

— Une enfant comme Louise ne doit pas assister à ces délibérations, toutes dans son intérêt, mais au-dessus de son âge; — elle n'y saurait apporter la gravité ni le tact convenables...

— Je suis de votre avis en tout point, marquise, et c'est ainsi que j'agis à l'égard de mon fils. Ces jeunes têtes sont trop légères pour prévoir et régler l'avenir. Tout entier au présent, Christophe, quoique doué de goûts sérieux, d'un esprit positif, et pénétré de la grandeur de son nom, n'est pas d'âge à calculer les mesures qui doivent servir de base à l'engagement...

— Monsieur votre fils a, je crois, vingt-trois ans, madame?

— Tout autant, marquise.

— Vous a-t-il accompagnée, madame?

— Oui, marquise! et il serait dès aujourd'hui venu vous présenter ses hommages, si je n'eusse jugé utile de vous voir auparavant. C'est aux mères à préparer le sort à venir de leurs enfants. Mettre ces jeunes gens en présence de prime abord serait imprudent. — Une seule entrevue suffit parfois pour allumer une grande passion, et je serais désespéré qu'il en fût ainsi si nous ne pouvions tomber d'accord...

— Permettez-moi d'espérer, madame, que cet accord sera bientôt établi, et que nos enfants se pourront aimer de tout cœur sans qu'il y ait pour aucune de nous matière à repentir... Néanmoins je loue votre prudence et lui donne mon approbation.

Après un court silence, pendant lequel madame du Bost-Moulin parut compter les feuilles du tilleul qui verdoyait en face d'elle :

— Vous m'aviez dit, marquise, lorsque j'eus l'honneur de vous faire les premières ouvertures à ce sujet, que vous souhaitiez consulter...

— Je l'ai fait, madame! je suis heureuse de vous dire que ma mère, madame de Ligniville, trouve cette union convenable en tout point; — il en est de même de toute la famille, sauf peut-être le marquis de Beauveau, mon beau-frère, qui m'écrit de Florence, où il se trouve, comme vous savez, pour le service du roi, et qui s'informe si Louise trouve son prétendu de son goût... Vous comprenez que je n'ai pas satisfait à cette curiosité : il faut que je vous dise que le marquis a pour sa nièce une affection toute particulière...

— Cette affection se comprend lorsqu'on a vu Louise, dit avec un sourire agréable madame du Bost, et je ne doute pas que Christophe...

— Espérons-le, madame; je vous disais donc que ma famille approuve. — Votre fils sort d'une noble et ancienne race...

— Les du Bost-Moulin ont date certaine dès avant 1450, marquise!

— A qui le dites-vous, madame? J'ajouterai que mon fils Camille m'a fait savoir positivement que S. M. Stanislas verrait avec plaisir ce mariage, et que même il signerait au contrat, et tiendrait sur les fonts le premier enfant...

— Je reconnais bien là l'excellent prince!... dit madame du Bost avec une évidente satisfaction.

— Ainsi, poursuivit la marquise, de ces deux chefs il n'y aurait aucun obstacle...

— J'ajouterai, marquise, qu'il en est de même pour tous ceux que cela peut intéresser du côté de Christophe; — je ne vous parlerai que du marquis du Pont-d'Oye, dont l'opinion devait faire loi pour nous. — Vous savez qu'il porte beaucoup d'intérêt à mon fils, et qu'il l'a institué, à défaut de descendants à lui, son héritier universel. — J'ai consulté M. de Raggi sur ce projet il y a trois mois; je l'ai revu depuis lors : il m'a dit vous avoir rendu visite, et a ajouté que Louise l'avait pleinement séduit.

— M. de Raggi nous a effectivement visitées cet hiver, madame, — et je me suis doutée du motif qui l'amenait... Le bon marquis se fait vieux...

Digitized by Google

— Vieux, est le mot marquise ! M. de Raggi est fort cassé par l'âge, et je crains fort que nous n'ayons pas le bonheur de le conserver longtemps...

— Vraiment, madame, ce sera une véritable perte ! On le dit fort charitable et rempli de bons sentiments à l'égard de tous ceux qui l'entourent...

— Christophe fera de son mieux, marquise, pour ne pas trop le faire regretter...

Toutes ces doléances affectées se disaient d'une voix plaintive ; mais un sourire involontaire plissait les lèvres menteuses des deux négociatrices.

— Ne parlons plus de ce triste sujet, madame, dit la marquise ; je sais que votre fils a l'espérance des biens de monsieur du Pont-d'Oye.

— Si vous le voulez, marquise, nous toucherons aux clauses générales du contrat...

La marquise se leva et prit sur le bahut un volume relié en parchemin.

— Voici la *Coutume de Luxembourg*, madame : elle règlera, je le suppose, les dispositions principales.

— Certes, et nonobstant toutes coutumes contraires : les époux seront uns et communs en biens meubles et immeubles. N'est-ce pas votre avis, marquise ?

— Tout à fait !

— De mon côté, reprit madame du Bost-Moulin, je m'obligerai à les loger en mon hôtel de cette ville. Je leur donnerai toute l'aile droite et les grands appartements ; quant à moi, seule comme je suis, l'aile gauche me suffira.

— C'est fort bien à vous et très-généreux, madame.

— Ensuite, comme on ne peut prévoir l'avenir, et qu'il se peut que le jeune ménage ne s'accommode pas de mes habitudes, ou que je désire vivre en dehors des bruits du monde, je voudrais qu'eux et moi, eussions la liberté de nous séparer si cela nous convenait.

— Ceci est trop juste, madame, et je conçois cette prévision.

— En ce cas, le contrat leur assignerait leur logement au château d'Esch, et je le meublerais en conséquence. Enfin, en tous cas, la terre d'Esch et toutes ses rentes et ses dépendances leur seraient abandonnées sans exception, et je renoncerais entièrement à l'usufruit que j'en ai ma vie durant.

— Ces dispositions sont des plus sages, madame, et je ne saurais qu'y donner un plein assentiment. De son côté, Louise apporterait en mariage tous les droits qui lui sont échus dans la succession de son pauvre père, de même que ceux qui pourraient lui échoir de ce chef.

— J'avais prévu cette clause toute naturelle, marquise, mais maître Hastard m'a dit que cette succession n'était pas encore liquidée....

— Elle le sera d'ici au mariage, madame... En tout état de choses, d'ailleurs, le contrat prévoirait les diverses occurrences.

— Ceci est donc une question de détails et de temps, marquise ?

— Comme vous le dites ! je désire aussi, madame, que certains biens et droits de Louise lui restent propres.

— C'est comme moi pour Christophe, marquise ; mais les gens de loi régleront encore ce point dans leur jargon : nous ne pouvons qu'en convenir en général.

— Je vois déjà que nous nous entendrons à merveille, madame ; mais, comme il faut prévoir les éventualités les plus tristes et les moins désirables, il faudrait aussi, pour que rien ne restât indécis, que nous nous entendissions sur le chiffre du douaire. La mort menace les jeunes comme ceux qui ont pris un grand âge, et votre fils.....

— N'en dites pas davantage, marquise ; j'espère que Dieu ne le rappellera pas à lui de sitôt ; mais j'ai songé à ce cas. Christophe stipulerait un douaire de mille florins de rente annuelle.....

— Oh ! madame, permettez-moi de vous faire observer que cette somme serait bien faible ; et vous-même sans doute ne voudriez pas qu'une douairière du Bost-Moulin fît pauvre représentation... Il me semble que quinze cents florins.....

— Tenez compte, marquise, des autres avantages...

Digitized by Google

— Non, madame, je me dois de persister... l'intérêt bien entendu de Louise exige quinze cents florins au moins, et cette somme est bien minime encore! Mon douaire à moi est de trois mille.....

Madame du Bost-Moulin se mordit les lèvres et parut réfléchir quelques instants.

— Le mien n'est que de douze cents, marquise, et tout ce que je puis faire, c'est d'élever au même chiffre celui de ma belle-fille...

La marquise hésita à son tour, puis dit :

— Qu'il en soit ainsi puisque vous le voulez, mais j'espère que les dédommagements d'autre part suffiront à couvrir ce que ce douaire a d'insuffisant.

— Il serait spécialement garanti par la terre d'Esch, marquise, dit madame du Bost-Moulin en adoucissant câlinement la voix, car elle s'était aperçue du ton hautain de madame de Lambertye.

— C'est bien ainsi que je l'entendais! fit la marquise ; mais passons aux dédommagements.

— En premier lieu, Louise aurait droit d'habiter sa vie durant le château d'Esch.

— Ceci ne compte pas, madame, et cela va de soi!

— Ensuite, poursuivit madame du Bost-Moulin d'un ton moins assuré encore, ensuite, s'il y avait des enfants du mariage, si Christophe venait à mourir avant sa femme, celle-ci aurait la garde noble des enfants...

— Pour Dieu! madame, passons sur ces détails inutiles : ce sont là choses qui ne peuvent être autrement.

— Et la garde noble venant à cesser, soit par la majorité de ses enfants, soit par un second mariage de Louise, celle-ci jouira du douaire...

— Madame, abrégeons, je vous en supplie: je sais tout cela, et vous me citez, si je ne me trompe, l'article trois du titre neuvième de la Coutume de Luxembourg! N'est-il pas convenu que cette Coutume servira de base au contrat?

— Je vois que vous êtes bien instruite, marquise, dit madame du Bost-Moulin un peu piquée à son tour.

— J'ai toujours eu pour principe de ne rien négliger quand il s'agit d'assurer le bonheur de mes enfants, madame! et ce n'est pas lorsqu'il s'agit de Louise, ma fille bien-aimée, que je consentirai à la sacrifier...

— Le mot est dur, marquise!

Et madame du Bost-Moulin fit mine de se lever pour prendre congé... La marquise se radoucit.

— Allons, madame! n'allons pas, je vous prie, tomber en désaccord après être convenues sans débat des choses essentielles. — Je suis convaincue comme vous l'êtes, je n'en doute pas, que ce mariage assurera un avenir heureux à nos enfants. Mettez sur le compte de l'amour maternel trop inquiet ce que j'ai pu dire tout-à-l'heure de désagréable, et achevons de fixer ces préliminaires.

— Voici ce qui me reste à dire, marquise : Christophe accorderait à Louise la jouissance de la moitié de toutes les terres et seigneuries à lui appartenant du chef de son père, et de celles qui pourraient lui échoir de M. de Raggi, c'est à dire, de Thiaumont, Hachy, Louchert, Heinstert, Post, Schadecken, du marquisat du Pont-d'Oye...

— J'accepte cette compensation! dit la marquise évidemment satisfaite.

— Ajoutez-y, dit madame du Bost-Moulin qui se sentait en veine de générosité, la jouissance éventuelle des biens que je possède personnellement, car l'ordre naturel laisse supposer que ma mort précédera celle de mon fils...

— Oh! ne parlons pas de cela, je vous en prie! s'écria madame de Lambertye.

— Ces biens sont, comme vous le savez, poursuivit madame du Bost-Moulin sans s'émouvoir de l'interruption, les seigneuries de Mont-Saint-Jean, Brandebourg, Mittendall, Cantzem-sur-Sarre...

— De grâce, madame, assez!...

— Seulement je crois qu'il y aurait une réserve à faire...

Madame de Lambertye dressa l'oreille à ces mots...

— Ce serait relativement aux forges et fourneaux provenant de la succession de monsieur du Pont-d'Oye.

— Ne parlons pas de cette bagatelle, madame!

En vérité, pour toutes deux, le pauvre M. de Raggi était déjà défunt. Le partage de sa succession se faisait par avance en gros et en

Digitized by Google

détail, et si, du fond de son château du Pont-d'Oye, il eût pu entendre ce que l'on disait de lui, il n'est pas douteux que le testament en faveur de Christophe n'eût été annulé et déchiré en un clin d'œil; mais il n'en devait pas être ainsi; le sort en avait décidé autrement...

— Nous voici d'accord sur les points principaux, madame, continua la marquise. Rien ne peut donc faire manquer ce mariage, si vous persistez dans ces dispositions, comme je m'engage à le faire, moi...

— Je n'en changerai jamais, marquise; je suis trop bien convaincue que le bonheur de mon fils bien-aimé tient à cette alliance...

— J'ose espérer que Louise y trouvera aussi une vie douce et conforme à son rang, répliqua la marquise. L'avenir ratifiera sans doute, madame, l'espoir que nous formons aujourd'hui, et jamais notre conscience ne nous reprochera ce que nous avons fait.

— Il serait convenable maintenant, marquise, de mettre nos enfants en rapport.

On voit qu'il s'agissait d'un véritable mariage de convenance; la dernière question était celle de savoir si les deux époux se plairaient mutuellement. La fortune et le rang s'harmonisaient; les deux blasons pouvaient marcher de pair; la famille et le roi décidaient le mariage. Etait-il possible que Louise ou Christophe osassent s'y opposer et ne pas accepter de tout cœur une union aussi solennellement préparée? Le dix-neuvième siècle n'a pas perdu la tradition de ces mariages sur lesquels les premiers intéressés sont les derniers consultés, et il ne manque pas de gens qui disent avec conviction que ces mariages sont les plus heureux, attendu qu'ils offrent moins de chance, de désillusion. Mais soyons sobres de réflexions.

L'entretien que nous venons de rapporter est assez frappant pour que le lecteur puisse en tirer la moralité, et les faits ne parleront que trop par eux-mêmes.

— Permettez-moi, madame, dit la marquise, de régler et de préparer cette affaire, qui a son importance aussi...

— Je m'en rapporte entièrement à votre sagesse, marquise; mais...

— Voici en deux mots ce que je compte faire. Louise est d'âge à faire son apparition dans le monde; maintes fois déjà je l'ai entretenue à ce sujet. D'ici à peu de jours je compte donner une fête où je réunirai l'elite de la noblesse luxembourgeoise. Vous en serez naturellement, madame; Christophe vous accompagnera et sera ainsi présenté à Louise, sans inutile préparation; ce sera à lui, en cette occasion, à gagner ses bonnes grâces et à prendre la position qu'il faut qu'il prenne dès l'abord...

— J'admets cet expédient, marquise, et j'y donne les mains de grand cœur. Seulement il serait convenable que cela fût retardé le moins possible.

— C'est bien ainsi que je l'entends, madame. Il n'y a rien de plus fâcheux que les retards lorsqu'il s'agit de mariage. Presque toujours les jeunes gens ont alors occasion de remarquer des différences de caractère dont ils se font des montagnes insurmontables, et qui, si l'union eût été conclue sans hésitation, se seraient réduites à rien par l'habitude.

C'est encore le raisonnement que l'on fait souvent aujourd'hui.

— Marquise, vous parliez de promenade lorsque je suis arrivée; le temps est vraiment fort engageant. Me permettez-vous de vous offrir mon carrosse qui est tout attelé?

— Je vous rends grâces, madame.

— Je vous en prie, acceptez! ce sera pour moi l'occasion de mieux connaître ma future belle-fille.

— Puisque vous le désirez, je le veux bien, dit la marquise en sonnant.

Jasmin parut.

— Jasmin, dites à Louise de se préparer à la promenade, dit la marquise.

Après nombre de révérences, les deux douairières sortirent du salon et se dirigèrent vers l'appartement où, une heure auparavant, elles avaient laissé Louise et Gabriel. Pauvres enfants! tout entiers à la tristesse de se quitter, comme ils étaient loin de se douter du complot qu'on venait de tramer contre ce rêve de bonheur qui se levait dans leur âme à tous deux, vague, confus et séduisant.

Digitized by Google

CHAPITRE IV. — LA PROMENADE.

Vallon! j'ai bien souvent laissé dans ta prairie,
Comme une eau murmurante, errer ma rêverie :
Je n'oublirai jamais ces fugitifs instants.

VICTOR HUGO.

Gabriel était seul lorsque les dames rentrèrent. Louise, déjà prévenue par Jasmin, s'était retirée pour remplacer par une toilette de promenade le charmant costume de son portrait. Le chevalier s'était accoudé sur le balcon, le front dans les mains, tout pensif encore des émotions qu'il venait de ressentir. Il semblait contempler avec attention du haut de son observatoire les nombreux passants que le beau temps avait chassés de leur demeure, et le riche carrosse de madame du Bost-Moulin, arrêté devant l'escalier au grand déplaisir de quatre magnifiques alezans qui piaffaient d'impatience de se voir faire une halte aussi prolongée. Cependant le regard du chevalier avait une expression vague et distraite : à coup sûr il n'avait remarqué aucun de ceux qui avaient défilé devant lui, non plus que l'orgueilleux blason d'Esch qui étincelait sur la portière du noble équipage, accolé à celui de Brandebourg (1); son tête-à-tête avec Louise avait profondément ému le jeune homme : il commençait à entendre distinctement la voix de son cœur. Il s'expliquait maintenant le trouble dans lequel le jetait la présence de sa cousine; il s'avouait qu'il l'aimait éperdument. Il se rappelait avec délices toutes les paroles affectueuses que lui avait dites la jeune fille depuis la douloureuse surprise que lui avait causée l'annonce de son prochain départ, jusqu'à ces mots prononcés d'une voix émue et tremblante : « Je ne vous oublierai jamais, Gabriel; je vous le promets du fond du cœur! » A vingt ans, quelles radieuses visions une promesse semblable, faite par une jolie bouche, évoque devant les yeux éblouis! Comme on oublie le présent terne et décoloré pour s'élancer vers les séduisantes perspectives de l'avenir! Quels mirages enchantés se déroulent devant notre jeune et croyante imagination! Quelle vie heureuse et bénie on se prépare avec la bien-aimée! Quels rêves brillants et chers emplissent la tête et le cœur! Vraiment Gabriel se souciait bien de ces prosaïques promeneurs tout entiers à la vie positive! Il s'inquiétait bien des armoiries et des fringants coursiers de cette vieille dame à la robe de soie puce et à la mine allongée! Il était bien loin, par ma foi, de Luxembourg et de ce salon d'où il sortait; il était dans le pays féerique et merveilleux que venait de lui ouvrir la baguette de l'amour, et dont son âme enivrée n'avait jamais, dans ses rêveries les plus

(1) Marie de Stassin, douairière de Charles du Bost-Moulin, était fille du seigneur de Brandebourg, etc., gouverneur de Béthune et de Dampvillers, etc., etc.

Digitized by Google

étincelantes, entrevu les divines splendeurs.

Un bruit aigu et criard le tira de cette hallucination enchanteresse. Il tressaillit comme s'il s'éveillait en sursaut et se retourna brusquement. La porte du balcon venait de s'ouvrir et madame de Lambertye lui disait :

— Nous accompagnerez-vous, Gabriel?

Le chevalier, qui n'était pas encore remis de la secousse, tardait à répondre comme s'il n'eût pas bien compris le sens très-simple pourtant des paroles de la marquise. Madame du Bost-Moulin attribua ce silence à la timidité de Gabriel : il était si jeune !

— J'espère, dit-elle, que monsieur d'Anglure nous fera le plaisir de partager notre promenade?

— Ce sera pour moi un grand honneur, madame ! balbutia Gabriel, qui rentra dans le salon à la suite des dames.

On s'assit en attendant le retour de Louise.

— Madame la marquise me dit que vous allez incessamment quitter Luxembourg, monsieur.

— En effet, madame ! mon devoir m'appelle à Lunéville, et l'uniforme que je porte vous dit assez que ce devoir est trop impérieux pour que je me dispense de l'accomplir, quelque regret que j'y aie.

— Je suis vivement peinée, monsieur, que notre arrivée ici touche à votre départ. J'eusse été heureuse de vous voir souvent chez moi, et je suis assurée que Christophe eût trouvé en vous un bon ami, qui lui aurait été d'un grand secours et d'une utile distraction dans une ville qui lui est presque inconnue et où il va se trouver fort seul dès l'abord...

— Moi aussi, madame, j'eusse fait très-volontiers la connaissance de monsieur votre fils; mais...

— Mais Gabriel, interrompit la marquise, ce départ est-il bien urgent?

— Trop urgent, je le crains, madame la marquise ! je n'ai plus que peu de jours à passer encore dans ce pays que vous m'avez rendu si cher par vos bontés, et je vous prie de croire que j'en garderai un ineffaçable souvenir...

— Que vous viendrez rajeunir de temps à autre, n'est-ce pas, Gabriel? Ce devoir si rigoureux dont vous parlez ne le sera pas tellement que vous n'y puissiez échapper parfois pour venir nous surprendre ici...

— Soyez assurée, madame la marquise, que j'y ferai mon possible ! dit Gabriel ramené par cette invitation au projet de prompt retour qu'il caressait complaisamment tout à l'heure.

La conversation continua sur ce ton. Madame du Bost-Moulin promit de nouveau à Gabriel l'amitié de Christophe et lui demanda la sienne en retour. Gabriel s'engagea de tout son cœur. Le pauvre enfant était dans de si aimantes dispositions qu'il eût volontiers embrassé son plus mortel ennemi, s'il eût eu des ennemis. Lorsque l'amour s'éveille dans un jeune cœur, ce cœur sent grandir à la fois toutes ses facultés d'affection; sa bienveillance est acquise à tous; la haine lui semble une passion monstrueuse et impossible. Ce n'est que plus tard, — trop tôt toujours, hélas ! — que l'amour froissé par les indifférents, gêné dans son divin essor par les exigences sociales, épié par de curieux regards, calomnié par des langues venimeuses et jalouses, ce n'est qu'alors qu'il s'aperçoit qu'il n'est pas de ce monde, et referme ses ailes. Le cœur se resserre alors : l'intimité est bien douce encore, mais l'expansion, qui est la nature de toutes les affections sincères, disparaît peu à peu, on apprend à se défier; ce n'est plus que dans un cercle restreint et éprouvé qu'on ose se dire qu'on s'aime, et c'est alors que l'amour répond à cette définition exacte et si profonde qu'on en a donnée : L'amour, c'est l'égoïsme à deux.

Louise parut enfin. Sa beauté, loin de perdre à la simplicité du costume qu'elle avait choisi, semblait plus éclatante encore. Un justaucorps de drap noir enfermait sa taille fine et gracieuse. Ce vêtement, souvenir lointain des modes polonaises qu'avaient mises en faveur Marie Leczinska et ses dames d'honneur, ce vêtement couvrait entièrement les épaules, et, fermé du col à la ceinture par des boutons en brillants, faisait admirablement valoir les formes riches et sculpturales du buste de la jeune fille. Des brandebourgs de couleur sombre, à peine distincts de l'étoffe, descendaient jusqu'à la jupe de perse noire garnie jusqu'au bas de brode-

Digitized by Google

ries, jupe traînante comme celle des amazones de nos jours avec lesquelles l'ensemble du costume avait une grande analogie. Les manches serrantes ne venaient que jusqu'au poignet et laissaient juger de la beauté de la main merveilleusement gantée ; — une légère coiffure de satin noir, aussi coquette qu'originale, complétait la toilette de Louise. Tout émue encore des paroles d'adieu de Gabriel, heureuse d'obtenir enfin cette promenade si vivement désirée, elle parut au chevalier plus ravissante que jamais. Son regard avait pris un éclat inaccoutumé ; son teint riche et pur s'était animé de vives couleurs ; un sourire charmant éclairait ses traits : enfin elle était si jolie que madame du Bost-Moulin elle-même en fut frappée et ne put s'empêcher de la complimenter sur sa grâce et sur le goût exquis de sa mise. Gabriel en fut si enchanté que, malgré la répulsion que lui inspirait la mère de Christophe, il lui offrit son bras et descendit avec elle le grand escalier jusqu'au carrosse. De son côté, madame du Bost-Moulin se dit que le chevalier était vraiment fort bien, et le remercia avec effusion de sa politesse. Le laquais de pied avait abaissé le marchepied. La marquise monta la première, puis madame du Bost-Moulin : les deux jeunes gens se trouvèrent placés l'un près de l'autre sur le devant. Les chevaux s'élancèrent au grand trot vers la *Porte neuve*, tandis que les roues massives ébranlaient le pavé de la *Grande rue* et en attiraient les bons habitants sur leur seuil. Après avoir franchi la triple enceinte de fossés qui défend Luxembourg de ce côté, le carrosse traversa la plateforme de rochers à fleur de terre qui s'étend jusqu'au chemin d'Eich, et descendit plus lentement, à cause du mauvais état de ce chemin, peu praticable pour les équipages.

Gabriel n'adressait pas la parole à Louise et paraissait suivre avec une attention exemplaire la conversation des deux douairières placées en face de lui, bien qu'à vrai dire il n'en comprît pas un mot ; — mais bien souvent il se laissait aller à admirer le délicieux profil de sa voisine, qui, elle, s'abandonnait sans contrainte à sa joie enfantine, mettait à tout instant la tête à la portière, et ne pouvait se lasser de contempler le beau ciel et la fraîche et luxuriante végétation du mois de mai. Cependant le carrosse marchait toujours et atteignit le fond de la vallée. Madame du Bost-Moulin proposa une promenade à pied qu'accepta la marquise. Les deux dames prirent l'avance et se dirigèrent vers un petit sentier qu'a fait disparaître aujourd'hui la route qui mène à Dommeldange.

Louise et Gabriel se trouvèrent ensemble naturellement et sans l'avoir cherché. Le chevalier songea à offrir son bras, mais il ne l'osa pas. Il marcha à côté de sa cousine en étudiant dans ses mille détails le délicieux paysage qui s'étendait autour d'eux. Belle et verdoyante vallée que cette vallée de l'Alzette ! A droite le petit village de Weimerskirch, pittoresquement groupé sur les flancs de la colline, avec ses gentilles maisons noyées dans les arbres fruitiers en fleur, avec sa vieille église qui fut, jusqu'au dix-septième siècle, la paroisse de la ville ; — plus bas, la rivière, s'égarant capricieusement sous le rideau vert des saules et des aunes, s'en allant vers le château et les forges de Dommeldange dont les toits ardoisés et brunis par les siècles se détachaient sur le fond vert et frais des bois qui gagnent l'horizon en couvrant les coteaux jusqu'à leur cime ; — à gauche, les rochers de Lampersberg aux arêtes grises et sombres à demi dissimulées sous la verdure, — coupés d'étage en étage par des bandes de peupliers au pâle feuillage, de sapins aux branches éternellement vivaces, — et où devait naître, un siècle plus tard, ce jardin pittoresque et charmant qui fait de nos jours une des beautés de Luxembourg (1) ; — derrière, la vallée du Pfaffenthal, ce faubourg couché au pied de la ville, d'un côté de ce roc gigantesque sur lequel la forteresse trône en reine invincible et fière, et au delà duquel le Grund a trouvé son lit (2).

Louise et Gabriel, silencieux et réfléchis,

(1) Le jardin de M. de Lafontaine, ancien gouverneur de Luxembourg.

(2) Le Pfaffenthal et le Grund forment en quelque sorte les deux villes basses de Luxembourg.

Digitized by Google

marchaient lentement à quelque distance des douairières. Le chevalier se disait que ce jour était un des plus heureux de sa vie : son regard saisissait avec amour les moindres incidents de la route. Il voulait garder dans tous ses détails le souvenir de cette bienheureuse excursion à laquelle il se reporterait plus tard quand une épreuve surgirait dans sa vie, et voilerait d'un nuage passager l'avenir radieux qui lui était apparu tout à coup. De son côté, Louise marchait pensive et muette. Elle n'agaçait pas Gabriel par de charmantes mutineries, comme d'habitude ; comme lui elle était grave et sérieuse. Elle songeait au prochain départ de ce jeune compagnon à la présence duquel elle était si accoutumée. Elle comprenait seulement combien était grande la place qu'il avait prise insensiblement dans sa vie. Elle mesurait avec un certain effroi le vide qui s'allait faire autour d'elle lorsqu'il ne serait plus là, — et ces réflexions l'empêchaient d'être heureuse comme elle l'eût voulu des derniers jours qu'elle avait à passer avec lui. Il en est toujours ainsi : lorsque le jour de la séparation approche, le cœur souffre par avance et se crée une douleur anticipée. Les moments les plus doux ont alors leur amertume. La prévision de l'avenir empoisonne les dernières jouissances du présent. Le regard s'attache avec une persistance triste sur la personne que l'on va quitter, comme s'il voulait se mieux empreindre de ses traits ; la voix n'a plus d'inflexions joyeuses ; tant de confidences suprêmes se pressent sur les lèvres, qu'on hésite, qu'on recule, qu'on ne dit rien ; ou, si l'on parle, chaque phrase laisse pressentir le mot fatal qu'on se dira bientôt, ce mot d'*adieu*, le dernier mot de la vie et celui qui en marque toutes les phases : le génie l'a dit : La vie est semée d'adieux !

Louise se mit à cueillir des fleurs des champs. Elle aimait ces charmantes filles du printemps qui, nées dans une sauvage indépendance, croissent en liberté à l'ombre des buissons, émaillent le gazon des prairies de leurs vives et fraîches couleurs, ou, dissimulées sous un toit de verdure, révèlent leur présence par un parfum souvent plus doux que celui de leurs orgueilleuses rivales des jardins. La pâquerette aux pétales de pourpre et d'argent, la renoncule à la robe d'or, la primevère déjà mourante, la campanule aux cloches d'azur, les premiers boutons de l'églantine si pâle et si fraîche, la violette si douce et si parfumée, le petit œillet au calice d'un rouge vif, les grappes de neige de l'aubépine en pleine floraison, formèrent bientôt dans la main de la jeune fille un délicieux bouquet. Gabriel aidait à cette moisson de fleurs. Tandis que Louise récoltait au bord du sentier, lui butinait au loin dans les prés, et quand il avait trouvé une espèce nouvelle, il l'apportait, avec un battement de cœur, à la jeune fille qui le remerciait de sa plus douce voix et de son plus gracieux sourire.

Cette occupation fit qu'ils se trouvèrent presque séparés pendant une demi-heure, et qu'il ne put s'établir entre eux de conversation un peu suivie.

Il en était tout autrement de mesdames de Lambertye et du Bost-Moulin, qui s'entretenaient avec une grande animation et regagnaient Eich en se donnant familièrement le bras, tandis que deux grands laquais portaient majestueusement les longues queues de leurs robes. A l'entrée du village, Louise et Gabriel se rapprochèrent, et le petit Ébène vint offrir à sa maîtresse des services qu'elle avait refusés d'abord dans son impatience de l'étiquette, mais qu'elle se vit forcée d'accepter. Le négrillon prit des mains de la jeune fille, qui l'avait jusque-là portée sur le bras, la queue de perse moins noire que son visage, et se mit à marcher derrière elle d'un pas grave et compassé, mais non sans faire parfois une grimace aux curieux qui, de leur porte, regardaient passer les nobles promeneurs. Sur l'ordre de madame du Bost-Moulin, le carrosse avait pris l'avance et devait attendre à Clausen. Eich fut traversé à pied dans toute sa longueur et Gabriel trouva occasion d'ajouter au bouquet de Louise une branche de lilas et une grappe d'acacia aventurées au-dessus du mur d'un jardin qui longeait la route. Les deux dames poursuivaient toujours sans prendre fort attention aux jeunes gens. Le sujet dont elles parlaient leur tenait trop au cœur pour qu'elles s'en laissassent distraire facilement : ce sujet, on l'a deviné, était le mariage

Digitized by Google

de Christophe et de Louise. Cependant, à la sortie du village, elles s'arrêtèrent et attendirent, et bientôt les enfants attardés se trouvèrent sur la même ligne qu'elles. Madame de Lambertye se remit en marche plus lentement et dit à sa fille, qui lui faisait admirer ses fleurs avec une joie naïve :

— Nous parlions de vous, Louise...

— Vraiment! s'écria la jeune fille, et me confierez-vous, maman, ce que vous disiez?...

— Oui, ma fille, mais il s'agit d'une affaire sérieuse...

— D'une affaire sérieuse qui me regarde? demanda l'enfant en souriant.

— Très-sérieuse, et qui vous regarde surtout, mademoiselle, dit madame du Bost-Moulin.

Gabriel écoutait de toutes ses oreilles. Le ton grave des deux vieilles dames lui faisait presque peur, et puis il s'intéressait tant à tout ce qui touchait Louise!

— Voici une curiosité bien éveillée, je vous assure, madame! reprit la jeune fille.

— Écoutez-moi, ma fille, et pesez bien toutes mes paroles! dit la marquise. Voici que vous allez atteindre votre dix-huitième année pleine, Louise; — c'est l'âge où une jeune fille cesse tout à fait d'être une enfant, pour prendre rang dans le monde et songer à l'avenir...

— Mon Dieu, maman! je vous assure que j'y songe tous les jours depuis longtemps! dit naïvement la jeune fille un peu surprise de ce début.

— Moi aussi, Louise, j'y ai songé pour vous comme c'est le devoir d'une mère. Depuis que vous êtes revenue du couvent, je vous ai parlé mainte fois, vous vous en souvenez, de la nécessité de sortir bientôt de la vie de famille pour vous donner à la société, comme il convient à une jeune fille de votre âge et de votre rang. Vous m'avez comprise, je le crois, et souvent vous m'avez témoigné l'impatience où vous étiez de voir venir l'heure de votre entrée dans le monde.

En effet, Louise, lassée de la vie froide et monotone qu'elle avait dû mener depuis son retour de Remiremont, et séduite comme toutes les jeunes filles par l'attraction magique qu'exerce sur leur imagination un monde qui a pour elles tout le charme de l'inconnu, Louise avait bien des fois exprimé à sa mère le désir de voir ces fêtes, ces bals, ces réunions, où elle avait le pressentiment des triomphes que lui réservaient sa grâce, sa beauté et son esprit...

— Vous savez, maman, que je vous ai toujours obéi et que je serai toujours disposée à faire votre volonté.

La voix de la jeune fille trahissait par son émotion la joie secrète qui remplissait son cœur.

— Voilà qui est d'une bonne fille! dit madame du Bost-Moulin qui voyait dans cette sorte d'abnégation de sa propre volonté par Louise un présage heureux pour l'accomplissement de ses projets si longuement mûris et concertés.

— Eh bien, ma fille, reprit la marquise, cette heure de votre entrée dans le monde est venue. Si je l'ai retardée jusqu'ici, c'est que je voulais que votre caractère se mûrît encore... d'autres raisons très-graves l'exigeaient aussi; vous les connaîtrez un jour... Ces raisons n'existent plus aujourd'hui... J'ai consulté, sur ce sujet, madame du Bost-Moulin qui vous porte beaucoup d'intérêt...

— Un intérêt bien vif, mais bien mérité, mademoiselle, ajouta madame du Bost-Moulin.

Louise s'étonna de cette tendresse née si subitement chez une personne qui la voyait pour la première fois et dont la physionomie, indice rarement trompeur, n'annonçait pas des penchants affectueux très-prononcés.

— Madame du Bost-Moulin a pleinement approuvé mes intentions, Louise! et, comme moi, elle est d'avis qu'il est temps de vous initier à la vie de société...

Gabriel écoutait, sans mot dire, ce long préambule, et bien qu'il ne sût pas encore d'une manière précise où tendait la marquise, il souffrait comme un martyr. C'est que tout jeune qu'il était, il savait ce que devient une femme dans le monde. Il s'effrayait d'y voir entrer Louise; il mesurait les dangers qui allaient l'assaillir,—et, surtout, il calculait avec l'exagération de la passion ce qu'il allait perdre de

Digitized by Google

cette place qu'il savait depuis si peu de temps tenir dans la vie de la jeune fille, et que tant de rivaux allaient lui envier et lui disputer. Puis il pressentait un péril vague et indistinct... D'où venait cette affection soudaine de madame du Bost-Moulin pour Louise? D'où venait la confiance entière de la marquise en cette nouvelle venue? Que signifiait l'étrange coïncidence de la décision qu'elle venait de prendre avec cette visite inattendue? N'y avait-il pas mille autres sujets dont elle pût entretenir cette douairière? L'amour donne au cœur une sorte de divination surnaturelle. — Toujours préoccupé de l'objet qu'il aime, rien de ce qui touche celui-ci ne lui échappe. Le moindre indice suffit pour lui donner l'éveil : une vaine apparence, une ombre, un rien le porte à se créer mille dangers et le jette dans de mortelles inquiétudes. Le plus souvent ces terreurs sont sans objet; mais aussi rien de réel n'échappe à l'amant; il pressent, il devine tout... Un mot, un geste, un regard, suffit pour lui tout révéler. C'est ainsi que Gabriel entrevoyait un danger sans se rendre compte de sa nature ni de son étendue, mais un danger... Aussi souffrait-il cruellement : son regard plein d'anxiété interrogeait le regard de Louise. Il voulait parler, mais ses lèvres serrées se refusaient à s'entr'ouvrir.

Madame de Lambertye continuait.

— Ainsi, ma fille, tenez-vous pour avertie. Je désire profiter du peu de temps qui nous reste avant le départ des bonnes familles pour leurs châteaux. — Je donnerai une grande fête samedi prochain; vous y ferez votre première apparition...

— Déjà! s'écria Louise qui ne croyait pas si proche l'accomplissement du désir qui lui tenait tant au cœur.

— Samedi, mon enfant! nous avons huit jours d'ici là; c'est plus qu'il n'en faut pour vous préparer une mise convenable. J'aurai soin de prévenir nos parents dès ce soir, et demain les invitations seront envoyées à tous ceux chez lesquels je désire vous voir reçue...

— Oh! que je suis contente! dit Louise d'une voix joyeuse, et comme je vais me faire belle ce jour-là!

Cette exclamation de plaisir perça le cœur du pauvre Gabriel, qui sentit une larme poindre sous sa paupière. Louise ne se doutait pas du chagrin qu'elle venait de causer à son bien-aimé cousin, et, s'en fût-elle aperçue, elle ne l'eût pas compris. A ses yeux, comment Gabriel pouvait-il trouver un sujet de peine dans un événement qui lui donnait à elle une joie si sincère et si pleine? Cette enfant naïve, et qui s'abandonnait franchement à ses impressions virginales et pures, n'aurait pas même soupçonné les conséquences d'un fait dont la gravité lui échappait, conséquences que saisissait trop bien l'œil expérimenté du chevalier.

Le silence s'établit entre les promeneurs. Peu à peu Louise et Gabriel restèrent en arrière. Le chevalier, pensif et triste, se taisait toujours, et, le front penché, ne détachait pas du sol son regard absorbé. Louise songeait à la fête qui l'attendait, et combinait dans sa tête la toilette merveilleuse qu'elle se proposait de faire à cette occasion. La marquise et madame du Bost-Moulin avaient repris leur aparté.

Cependant, la jeune folle sortit de ses méditations de coquetterie : on était à Clausen.

— Comme vous êtes muet et pensif, Gabriel! dit-elle en s'apercevant enfin de la préoccupation du chevalier.

— Vous vous trompez, Louise, dit-il; je vous assure que je ne songeais à rien...

— Vous ne me persuaderez pas cela...; tout à l'heure vous étiez bien mieux! Vous n'avez pas dit un mot depuis une grande demi-heure et vous ne m'avez pas donné une seule fleur depuis Eich...

— J'ai écouté ce qu'on disait, Louise, et si nous avions rencontré de belles fleurs dans le vilain chemin que nous venons de faire, je vous les eusse offertes de grand cœur...

— Bien vrai, Gabriel? Eh bien, je vous prends au mot; je vais mettre votre galanterie à l'épreuve...

— Faites, Louise!...

— Voyez-vous ces beaux grands rochers? poursuivit la jeune fille en indiquant du geste les masses géantes escarpées qui s'élevaient à leur droite, et qui ferment de leur ceinture de

Digitized by Google

pierre la vallée de Clausen ; je suis sûre, Gabriel, à en juger par l'étincelante verdure qui couronne leurs fronts gris et moussus, je suis sûre qu'il y a, là-haut, bien de jolies plantes que nous n'avons pas rencontrées dans la vallée, et qui feraient merveilleusement dans mon bouquet.

— Qu'à cela ne tienne, Louise, votre désir sera bientôt accompli.

Gabriel fit quelques pas en avant, mais Louise le retint.

— Non pas, non pas, dit-elle ; je ne veux pas que vous y alliez seul ; je vous accompagnerai, Gabriel.

— Oh ! Louise, ce serait vous imposer une fatigue inutile.

— Une fatigue, Gabriel ! que dites-vous là ? Avez-vous oublié nos longues promenades de tous les jours ? et croyez-vous qu'elles ne valent pas cette ascension que je vous propose ?

— Je vous assure que cette montée est bien roide, Louise ; je le sais par expérience.

— Moi pas ! dit la jeune fille d'une voix mutine, et c'est une expérience que j'entends avoir aussi, monsieur mon cousin ! Si je suis lasse, au pis aller j'aurai le carrosse de madame du Bost pour me remettre...

— Puisque vous y tenez tant, Louise, allons !...

Ils pressèrent le pas et rejoignirent les deux dames.

— Maman, dit Louise, je vais là-haut avec Gabriel.

— Une folie, ma fille ! qu'irais-tu y faire ?

— Un caprice, maman ; puisque vous dites que j'en ai tant, laissez-moi celui-ci, je vous en sacrifierai un autre...

— Nous allons retrouver le carrosse à quelques pas d'ici ; — cela ne se peut, Louise...

— Oh ! maman, Gabriel m'a tenu tête ; — allez-vous lui donner raison ? Tenez ! laissez-nous y aller, — nous serons sitôt de retour ; — je vous en prie...

La voix de Louise se faisait si câline que la marquise hésita.

— Pensez-vous que cela se puisse faire, madame ? dit-elle à madame du Bost-Moulin.

Celle-ci parut hésiter à son tour ; — l'œil de Gabriel étincela.

— Je ne voudrais pas refuser ce plaisir à notre chère enfant ! dit enfin la mère de Christophe, d'une voix aussi confite en douceur que cela lui était possible.

Louise reprit avec une vivacité d'enfant la queue de sa jupe à Ébène, la jeta sur son bras, s'élança vers les rochers, et se mit à gravir en courant un étroit sentier qui s'enfonçait entre ces masses grises et arides.

Digitized by Google

CHAPITRE V. — LA MARGUERITE.

Lors commença Merlin à deviser : Tout mon désir et ma pensée est en vous ; j'ai en vous mis toute mon espérance... et la demoiselle moult grande joie en eut, et lui montra plus grand semblant de l'aimer qu'elle n'avait fait auparavant.

Le roman de MERLIN (XV^e siècle).

Gabriel la suivait d'un pas plus mesuré, sûr qu'il était que la jeune fille ne tarderait pas à ralentir forcément sa marche. Au premier détour du sentier il la trouva, en effet, assise sur un fragment détaché du roc par les rigueurs de l'hiver.

— J'ai cru que vous m'abandonniez, Gabriel, dit-elle d'une voix encore entrecoupée par l'émotion de la course.

— Louise, vous ai-je donné occasion de me faire ce reproche?

— Mais il me semble que vous m'avez laissée venir seule jusqu'ici.

— C'est vous, Louise, qui vous êtes sauvée seule et qui avez couru comme une enfant : aussi, vous voici déjà arrêtée, et peut-être êtes-vous déjà lasse comme je vous le prédisais tout à l'heure...

— Pas du tout, monsieur! dit la jeune fille en se levant, et je suis toute prête à continuer...

— Je vous en prie, Louise, allons lentement : il sera temps de presser le pas lorsque nous descendrons...

Gabriel disait ceci d'une voix douce et insinuante à laquelle il eût été difficile de résister. Aussi Louise céda-t-elle et se mit-elle à marcher à côté de lui à petits pas.

Le sentier était profondément encaissé. La pierre se dressait en arêtes vives et à pic; une mousse verdoyante et fraîche tranchait sur le fond gris; — les fentes profondes qui sillonnaient le gigantesque rocher donnaient asile aux racines tenaces d'arbustes touffus au feuillage varié de forme et de nuance; — des fleurs venues du plateau ou de la vallée, et que le vent avait semées jusque-là, puisaient une vie éphémère dans la poussière végétale qu'emporterait le premier orage; — çà et là un sapin dressait sa tête sombre dans les anfractuosités du roc, ou l'on voyait apparaître les branches droites d'un mélèze fier de sa parure nouvelle. Le sentier montait en serpentant capricieusement. Le ciel bleu apparaissait tout au haut comme une bande d'azur; — les fauvettes, les linottes, les pinsons chantaient leurs plus joyeuses chansons au-dessus, au-dessous, à côté de Louise et de Gabriel. Un doux zéphyr chargé de parfums sauvages et résineux embaumait l'air et rafraîchissait sous ses ailes légères le front des deux enfants...

— Oh! voyez donc, la charmante bruyère!

Digitized by Google

s'écria Louise en détachant, pour la joindre à son bouquet, une élégante petite branche toute chargée de fleurs rosées. Comment vous ne l'admirez pas? reprit-elle ; on croirait, Gabriel, que vous vous repentez d'avoir cédé à mon désir!

— Non, Louise, je suis très-heureux, au contraire, de vous voir si gaie! et cette bruyère est, en vérité, fort jolie!

-- N'est-ce pas? vous voyez que j'avais raison de venir ici...

Gabriel était déjà retombé dans sa rêverie. Cette joie immense qui avait inondé son cœur lorsqu'il s'était senti aimé de Louise, cette félicité céleste qu'il entrevoyait si peu auparavant, tout s'était évanoui comme un de ces mirages trompeurs qui ne fascinent le voyageur que pour lui faire paraître le désert plus aride après qu'ils ont disparu. Ainsi la vie qui, tout à l'heure, apparaissait à Gabriel riante et dorée, à travers le prisme des plus décevantes illusions, lui semblait maintenant morne et désenchantée. Il avait suffi, pour ce brusque changement, de la nouvelle de l'entrée de Louise dans le monde! Qu'y avait-il cependant en cela qui pût lui donner droit de douter de l'affection de la jeune fille? La joie qu'elle avait témoignée n'était-elle pas toute naturelle? N'en est-il pas toujours ainsi? Et cette entrée qui attristait si fort le chevalier, ne devait-elle pas se faire tôt ou tard? Aujourd'hui ou dans un an, qu'importait? L'épreuve n'était-elle pas inévitable et ne fallait-il pas s'y soumettre fatalement? Gabriel se disait bien tout cela; il se disait bien que ses craintes n'avaient pas de fondement précis, qu'il s'irritait d'un événement nécessaire et prévu, — que Louise ne l'avait pas en si petite estime qu'il lui suffît de quelques soirées brillantes pour l'oublier. Il en vint jusqu'à s'avouer que si l'amour de la jeune fille ne devait pas résister à l'encens, aux flatteries, aux hommages dont on enivre toute femme jeune et belle, cet amour n'avait rien de sincère et qui valût la peine qu'on le regrettât si amèrement par avance. Oui, Gabriel alla jusque-là... Mais le pauvre enfant n'en avait pas moins le cœur navré! C'est qu'il sentait que l'amour de Louise était désormais pour lui l'espérance, l'avenir, la vie! Sans doute, il est des gens qui se disent : « Je n'étais pas aimé! » et auxquels cette conviction suffit pour qu'ils se consolent et cherchent ailleurs un dédommagement à leur amour perdu. Mais, par malheur, le caractère de Gabriel n'était pas de cette trempe : il était de ceux qui ne peuvent aimer qu'une fois, et qui, s'ils ne sont pas compris ou s'ils sont trahis, en gardent au cœur une plaie éternellement saignante et qu'aucun baume ne guérit. Or, tout en ayant dans l'affection de Louise une foi puissante, il comprenait que cette affection se trouvait bien menacée! Elle datait de si peu; elle avait à peine eu le temps de jeter ses racines dans le cœur de cette jeune fille sans expérience de la vie, qui allait se trouver tout à coup exposée à toutes les séductions, à tous les entraînements, à tous les périls dont sont semés les chemins du monde. Voilà pourquoi Gabriel était triste! Louise ne s'en aperçut pas d'abord. Tout entière à la pittoresque promenade, son attention était à tout instant détournée par de nouveaux incidents : une fleur, un oiseau, un brin d'herbe l'arrêtaient. Sa nature d'enfant avait repris le dessus; elle ne songeait plus du tout à cette fête qui préoccupait si douloureusement son compagnon. Cependant le silence obstiné de celui-ci finit par la frapper. Elle se rapprocha de lui, et tout en feignant de disposer les fleurs de son bouquet, elle étudia sournoisement la physionomie de Gabriel. Celui-ci s'aperçut de cette inquisition muette; il regarda Louise en face avec un sourire contraint et lui dit :

— Eh bien, Louise, ma prédiction se réalise-t-elle, et sentiriez-vous la lassitude dont je vous ai menacée?

— Un peu! vous aviez raison...; je ne croyais pas que ce fût si haut...

— Voulez-vous que nous descendions, Louise?

— Oh! non; puisque nous avons entrepris le voyage, menons-le jusqu'au bout...

Gabriel se tut quelques instants, puis il dit d'une voix un peu altérée et en s'effrayant de sa propre audace :

— Alors, Louise, permettez-moi de vous offrir mon bras, je suis plus fort que vous.....

— Bien volontiers, Gabriel! dit la jeune fille

Digitized by Google

qui appuya la main sur le bras tremblant du chevalier. Le cœur de celui-ci se mit à battre bien fort, et plus fort encore lorsque Louise, fixant à son tour ses grands yeux bruns sur lui, sembla vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

— Gabriel, dit-elle, vous avez un chagrin que vous ne me dites pas...

— Non, je vous assure! répliqua-t-il en hésitant et avec embarras.

— Je vous connais trop bien pour que vous puissiez me tromper, Gabriel... vous êtes triste et je n'en sais pas le motif... Pourquoi n'avez-vous pas en moi la confiance que je vous montrerais si j'avais quelque sujet de peine?...

— Mon Dieu, Louise! dit le chevalier avec un peu plus d'assurance, est-il nécessaire que je vous redise encore une fois ce que je vous ai dit tout à l'heure? Je suis désolé que le jour de mon départ soit si proche...

Et Gabriel leva son regard pur, bleu et profond comme l'azur du ciel qu'il semblait prendre à témoin de ce qu'il disait. Mais Louise sentit instinctivement que là n'était pas la véritable cause de sa tristesse, et, d'une voix pleine d'instances, elle reprit :

— Ce n'est pas cela, Gabriel! je le lis dans vos yeux! Mon Dieu, que vous ai-je fait pour que vous me cachiez si obstinément ce qui vous afflige?

— Rien! murmura-t-il d'une voix émue, rien! et je n'ai aucun reproche à vous faire, j'en atteste le ciel...

— Alors pourquoi refusez-vous de parler?

— Parce que... parce que... Louise, c'est ce départ! croyez-moi!...

— Non, monsieur, ce n'est pas le départ! dit-elle avec vivacité en retirant son bras de celui de Gabriel et en s'éloignant un peu de lui.

— Eh bien, non! vous avez raison! s'écria celui-ci en appelant à lui toute son énergie : — vous saurez tout puisque vous l'exigez...

Louise revint près de Gabriel, glissa doucement son bras sous le sien, et se penchant vers lui avec un adorable sourire, elle dit :

— Tout, n'est-ce pas, méchant? mais tout!

Le chevalier se sentit remué jusqu'au fond du cœur par cette voix toute pleine de séduction. Il voulut dominer son émotion, se recueillir, chercha un moyen convenable d'aborder le sujet si difficile de la confidence, mais il ne trouvait rien.

— Eh bien? dit Louise d'un petit ton d'impatience.

— Eh bien, dit-il en prenant brusquement le parti décisif d'aller droit au but, eh bien, c'est cette fête qui cause mon chagrin!

— Cette fête! dit Louise en ouvrant de grands yeux étonnés.

— Oui, cette fête! répéta Gabriel avec le même laconisme.

Louise réfléchit un peu.

— Ma surprise est grande, Gabriel! et j'avoue que je chercherais en vain en quoi cette fête peut vous causer la moindre peine.

— C'est cependant ainsi, je vous jure...

— Oh! je vous crois! je sens bien que vous dites vrai cette fois-ci, mais je ne comprends pas et j'ai besoin d'explications...

La difficulté un moment écartée renaissait plus grande : Gabriel cherchait des mots, des phrases qui rendissent bien sa pensée; mais ni mots ni phrases ne se présentaient, et son esprit troublé ne pouvait rassembler ses idées. Il se taisait.

— C'est donc bien difficile? demanda la jeune fille fort intriguée.

Piqué au jeu et prévoyant que tout faux-fuyant serait inutile, Gabriel se décida à parler sans savoir lui-même ce qu'il allait dire. C'est presque toujours ainsi que se font les confidences auxquelles est intéressée une affection profonde.

— Vous m'avez promis... Louise... de ne pas... m'oublier?

Louise, très-surprise de cet exorde, ne comprenait pas encore comment il pouvait se rattacher à la fête du samedi.

— Oui, Gabriel! je vous l'ai promis de tout cœur, et je vous le promets encore! N'êtes-vous pas mon meilleur, mon seul ami?

— Vous me le promettez encore? répéta-t-il gagné par la vérité d'accent de la jeune fille.

— Pourriez-vous douter de ma sincérité, Gabriel? et me croiriez-vous assez ingrate pour oublier l'affection si douce que vous m'avez accordée?

Digitized by Google

— Non, Louise, non! je ne doute pas! je ne veux jamais douter. — Mais vous êtes bien belle, bien séduisante, Louise! et dans ce monde où vous allez entrer, vous vous gagnerez tous les cœurs. Oui, quand vous apparaîtrez dans cette fête, toute radieuse de votre céleste beauté, vous serez reine et vous ne trouverez que des adorateurs. Parmi tous ces jeunes gentilshommes qui auront l'heureux privilége de vous admirer, de vous approcher, il y en aura bien peu qui ne soient séduits par vos charmes, bien peu qui ne vous donnent cet amour qu'on ne peut vous refuser lorsqu'on vous a vue..., et vous ne pourrez partager le vôtre entre tous, Louise!...

La voix de Gabriel devenait par degrés plus basse, plus émue, plus tremblante : il se tut; il attendait une réponse. Le bras de Louise frémissait sous le sien. L'entretien avait pris pour elle une tournure tout à fait imprévue. Jamais Gabriel ne lui avait parlé ainsi; jamais personne ne lui avait parlé comme Gabriel venait de le faire. Pour la première fois elle venait d'entendre ce mot d'*Amour* qu'une jeune fille n'entend jamais sans une profonde émotion, parce qu'il est pour elle la révélation soudaine et inattendue du but de sa vie. Jusque-là, Louise avait bien lu dans les poëtes et les romanciers de longues pages sur l'amour; — d'autres fois, plus rarement, il est vrai, elle avait entendu parler de ce sentiment; mais ces pages tout éloquentes, toutes vraies qu'elles fussent étaient restées pour elle à demi incomprises, — ce sentiment était resté pour elle le sentiment inconnu. Et voici que tout à coup il se révélait à elle avec cette rapidité électrique des passions qui s'éveillent; voici que tout à coup il s'emparait en dominateur de tout son être. Voici qu'elle se sentait trembler, — que son cœur battait comme jamais il n'avait battu, — que ses joues se coloraient d'une rougeur inconnue, — qu'une timidité mêlée d'un peu de honte s'emparait d'elle, — que ses lèvres ne trouvaient plus de paroles pour exprimer sa pensée, — que sa pensée même lui parlait une langue nouvelle qu'elle n'avait jamais entendue, qu'elle comprenait pourtant, et qu'elle avait peur d'écouter. Voici qu'elle aimait Gabriel. — Et celui-ci continuait.

— Oh! Louise, c'est là ce qui m'effraye! c'est là ce qui me déchire le cœur! Quand vous serez au milieu de ces triomphes, de ces hommages, de ces adorations, songerez-vous encore à moi, à moi, pauvre absent que rien ne rappellera à votre souvenir? Quand un long murmure d'admiration s'élèvera sur vos pas, quand la louange vous enivrera de son parfum toujours si doux, quand mille passions profondes et sincères (car vous ne pourrez commander à votre regard de ne pas émouvoir les cœurs) quand ces mille passions viendront s'humilier devant vous et vous supplier, penserez-vous à l'obscur enseigne perdu dans un corps de garde devant le palais du roi Stanislas...

— Gabriel! Gabriel! taisez-vous! murmura Louise éperdue.

— Que je me taise maintenant? non! s'écria le jeune homme, non! Louise! tu as voulu que je parle; — je te dirai jusqu'au bout ce que j'avais à te dire. Je t'aime, vois-tu, de toute mon âme, de toutes mes forces. Toute l'espérance de ma vie repose en toi, et je veux que tu le saches bien.— Oh! ma chère bien-aimée, si tu savais comme j'ai hésité..., comme j'ai craint de te parler ainsi. — Maintenant tu sais tout! tu m'as dit que tu ne m'oublierais pas; — j'accepte ta promesse; je garde au fond du cœur le souvenir de cet engagement pris à la face du ciel et contre lequel les séductions du monde ne prévaudront jamais, n'est-ce pas? Tu ne dis rien, Louise! tu ne réponds pas!—Oh! parle-moi, je t'en supplie, parle-moi!

Mais Louise n'avait plus de voix. Son trouble croissant lui ôtait toute présence d'esprit;— sa tête se perdait : elle ne se reconnaissait plus. Les paroles brûlantes de Gabriel emporté par la fièvre irrésistible de la passion, frappaient son oreille, mais elle ne les comprenait que confusément. Elle se sentait chanceler, son bras s'appuyait plus fort sur celui du chevalier qui continuait :

— Pourquoi ne dis-tu rien? Te repens-tu de ta promesse? Non, n'est-ce pas? car ta voix était émue et tremblante lorsque tu me l'as faite, et c'est bien ton cœur qui parlait. Tiens, vois-tu, je vais te dire mes craintes, mes ter-

Digitized by Google

reurs... Mais pourquoi? pourquoi t'attristerais-je encore par tout cela? Ecoute ! bientôt tu verras autour de toi mille amants empressés;— dis-moi qu'alors comme maintenant, comme tu le disais tout à l'heure, je serai encore ton meilleur, ton seul ami! Dis-le moi, Louise! et je te croirai, et je partirai heureux, content, l'espérance et la joie au cœur!...

—Oh! mon Dieu, murmura Louise vaincue, je n'aurais jamais cru qu'on pût être si heureuse en ce monde!

—Tu m'aimes, n'est-ce pas? tu m'aimeras toujours... toujours...

— Toujours! balbutia la jeune fille.

— Vienne maintenant le monde et ses tentations, je le défie et ne le crains plus! s'écria Gabriel d'une voix sublime d'énergie et de conviction.

En ce moment ils atteignaient le haut du plateau. Ils s'avancèrent jusqu'au-dessus d'un de ces rochers immenses et majestueux qui dominent Clausen et regardent en face Luxembourg. Au-dessus de leur tête le ciel étendait son voile d'azur immaculé,— autour d'eux les sapins murmuraient sous le souffle embaumé du printemps; à leurs pieds, tout au fond, gisaient les débris encore imposants de ce magnifique palais de Mansfeldt, splendide demeure devenue ruine après un demie-siècle à peine d'existence, et dont les chefs-d'œuvre sont allés enrichir les musées de l'étranger, (1) — puis les maisons éparses de Clausen et du Pfaffenthal, éclairées par les rayons du soleil couchant; — vis-à-vis les hauteurs que traverse aujourd'hui la route de Trèves; — à droite les audacieuses fortifications du Bouc, la tour de Mélusine, la gracieuse fée qui protége Luxembourg (2); enfin tout l'admirable panorama qui se déroule en cet endroit sous les yeux du promeneur charmé. Mais Louise et Gabriel songeaient bien à contempler tout cela! Ils étaient venus jusqu'à l'extrémité du rocher, là où une saillie de la pierre s'élève, comme un siége naturel, à deux pas de l'abîme. Gabriel s'y accoudait et contemplait Louise à demi-assise à ses pieds et qui n'osant arrêter les yeux sur lui, laissait errer au hasard devant elle son regard troublé et incertain. Tout à coup elle aperçut, tout près d'elle, une marguerite éblouissante de fraîcheur qui, née dans la pierre, penchait sa tige au-dessus du gouffre.— Louise se leva, fit un pas vers la fleur, et tendit la main pour la cueillir...; mais au moment où son front dépassait le rocher, elle vit le précipice devant elle: — son regard devint fixe et égaré, — sa tête s'inclina attirée par la formidable fascination de l'abîme;— elle se sentit éblouie, entraînée;— son pied quitta la terre; — elle tombait...

Gabriel s'élança rapide comme la foudre et la saisit par la taille... Un instant le poids l'emporta et il se sentit fléchir avec elle...; mais par un de ces efforts désespérés qui centuplent les forces à la vue du danger, il se rejeta en arrière avec une vigueur surhumaine... Louise tombait dans ses bras, pâle comme la mort et presque évanouie de terreur.— Peu à peu elle revint à elle, mais fléchissant à la fois sous la conscience de l'affreux péril qu'elle avait couru, et sous le poids de la reconnaissance, elle se laissa glisser aux pieds de Gabriel éperdu de joie, et baigna d'un torrent de larmes les mains de son sauveur :

— Maintenant, murmura-t-elle d'une voix brisée par l'émotion, maintenant ma vie est bien à toi, Gabriel; — elle ne m'appartient plus!...

Gabriel la releva, l'assit à côté de lui sur le roc, et entoura du bras sa taille fléchissante.— Louise tenait à la main la marguerite qui avait failli lui être si fatale : — le bouquet de fleurs s'était dispersé dans l'abîme.

— Que Dieu soit béni! balbutia le chevalier à l'oreille de la jeune fille;— voici le plus beau jour de ma vie!

(La suite à un prochain numéro.)

---

(1) *Romans historiques du Luxembourg.* Pierre de Mansfeldt. (1535-1604).

(2) *Ibid.* La Légende de Mélusine.

Digitized by Google

COUP D'ŒIL SUR LA DIVINE COMÉDIE.

(FRAGMENT DE LETTRE)

. . . . . .

Pendant que vous passiez d'heureux jours dans cette délicieuse ville de Florence qu'il me semble n'avoir quittée que d'hier, je lisais, moi, son inimitable Dante, ce Michel-Ange de la poésie. Je le lisais en italien, ce qui est doublement le lire, et je croyais ainsi me rapprocher de vous. Je vous vois déjà me demandant quelle impression une telle lecture a produite sur moi. Voici, en quelques lignes et sans le moindre apprêt, le souvenir qu'elle m'a laissé. Nous en causerons plus amplement une autre fois, si vous voulez.

La première partie de la *Divine Comédie* renferme des beautés de différents genres, et il n'est pas juste de dire qu'on n'y voit régner qu'un ton sombre et énergique. La nature du sujet et du lieu décrit implique certainement une grande vigueur ; aussi l'auteur y a-t-il mis ce qu'on peut imaginer de plus terrible, et il l'a fait avec une simplicité grandiose et une sobriété de mots qui rendent ses peintures saisissantes.

Le commencement du 3me chant :

Per me si va nell 'eterno dolore ,

. . . . . .

Lasciate ogni speranza, voi ch 'entrate !

l'épisode d'Ugolin, et l'imprécation :

Ahi Pisa ! vituperio delle genti !

les reproches sanglants adressés à un pape prévaricateur, etc., voilà des choses généralement connues et qui atteignent le sublime du genre. Mais le pathétique aussi abonde dans l'*Enfer*. Tout

Digitized by Google

en flétrissant le vice, le poëte compatit à la fragilité humaine; il a des accents émouvants pour toutes les douleurs physiques et morales. Et comme il a l'art de peindre la désolation sous toutes les formes possibles, sans tomber dans la monotonie! Enfin, la tendresse et la grâce forment un contraste charmant, dans l'épisode de Francesca di Rimini, avec le sombre désespoir des autres réprouvés et les plaintes amères qu'ils exhalent. Rien de plus frais, de plus délicieux et de plus triste en même temps que le récit de l'*innamorata Donna*. On se sent pris d'une si profonde pitié pour cette passion inguérissable, que les pleurs de la femme infortunée font presqu'oublier le crime de l'épouse.

La seconde partie du poëme — le *Purgatoire* — semblerait par son titre ne devoir être qu'une pâle copie de la première. Alighieri a néanmoins réussi à lui donner un tour original, non-seulement par la nature passagère des peines dont il s'y agit, et par leurs autres caractères particuliers, mais encore par l'extrême douceur qu'y répandent certains versets, empruntés aux psaumes ou à l'Évangile, et qui sont placés comme des chants d'espérance dans la bouche des patients. Ensuite une foule d'images riantes, prises dans la famille ou dans la vie des champs, viennent distraire la pensée des scènes douloureuses du lieu d'expiation.

Le *Paradis* est moins connu et aussi beaucoup moins compréhensible que l'*Enfer* et le *Purgatoire*. L'auteur y a donné carrière à son penchant pour l'abstrait, et souvent il est fort difficile de saisir le sens allégorique de ses comparaisons.

La beauté merveilleuse de Beatrice qui apparaît plus divine à mesure qu'elle s'élève dans les sphères, l'art infini avec lequel cette gradation est ménagée, et le goût parfait qui fait éviter au poëte de donner aucune forme humaine à sa céleste amie, tout contribue à revêtir cette dernière d'un caractère surhumain qui rayonne sur ce qui l'entoure.

Les discours des élus roulent souvent sur des questions de théologie et de philosophie, et ces graves entretiens sont encore variés par de gracieux souvenirs de la terre, ou par des chants d'une suavité ineffable. Partout règne le spiritualisme le plus élevé, « la lumière intellectuelle pleine » d'amour, qui fait la félicité des saints, les renferme et les remplit tous de telle sorte qu'ils sont » eux-mêmes lumière et amour. » Le grand génie du Dante a ainsi résumé tout le bonheur possible pour l'homme dans ses deux éternelles aspirations : aimer et connaître.

L'ensemble de l'ouvrage n'est pas seulement un sublime élan du génie, c'est encore un prodige de science, surtout si l'on songe qu'au temps où il fut écrit (1330), l'Europe sortait à peine des ténèbres de la barbarie, et que l'imprimerie n'existait pas. L'auteur y a déployé les connaissances les plus vastes, les plus variées. On voit qu'il a étudié à fond les écrivains de l'antiquité, — poëtes, historiens, philosophes,—et qu'il s'est inspiré de ces beaux modèles pour créer la poésie moderne. Mais non content d'emprunter aux anciens, il embrasse également tous les progrès de l'esprit humain jusqu'à son époque, et il se montre au courant de tout ce qu'on pouvait savoir alors en géographie, en histoire, en astronomie, en théologie.

A part le mérite littéraire de la *Divine comédie*, aucun livre ne peint mieux la physionomie du temps, les querelles des Guelfes et des Gibelins, dont Alighieri fut la victime, et même la politique générale de l'Europe. On est confondu d'y trouver tant de noms, tant de faits, tant de lieux décrits avec une exactitude si parfaite, qu'on croit les voir. Aussi est-il vrai de dire que c'est une de ces œuvres qui résument un siècle.

Le poëme tout entier respire les sentiments les plus nobles, les plus élevés : la foi, la morale chrétienne, l'amour de la patrie, la haine du despotisme étranger, l'enthousiasme de la vertu et des

Digitized by Google

beaux-arts ; en un mot, ce sera toujours pour l'Italie le poëme national par excellence, l'expression la plus complète de son génie.

En ce qui touche certaines parties de son œuvre, le Dante a malheureusement subi l'influence d'une société sortant à peine de l'enfance. Conformément au mauvais goût de ses contemporains, il a mêlé les fables de la mythologie avec les mystères du christianisme ; il a peuplé le Purgatoire et l'Enfer de personnages empruntés à l'histoire ancienne et de divinités payennes. Puis, obéissant aussi en cela aux usages du temps, il s'est livré, dans le *Paradis* surtout, à d'interminables discussions de théologie scolastique. Une dernière critique à lui adresser serait de s'être montré, en bon Gibelin, un peu trop partial envers les Guelfes, et d'en avoir placé grand nombre dans l'Enfer, qui n'eussent pas dû y figurer.

MARIE LIND.

Digitized by Google

LA DIONÉE. (1)

Quand l'abeille, dans la savane,
Voit les fleurs éclore au matin,
Ouvrant son aile diaphane,
Rapide, elle vole au butin.
Mais, sans prévoir sa destinée,
Si de la pâle Dionée
Elle ose dérober le miel :
Se refermant sur l'imprudente,
Dans son sein la fleur odorante
Étouffe la fille du ciel.

Ainsi la jeunesse légère
Qui vole où brille la beauté,
Dans sa recherche passagère,
Souvent poursuit la Volupté.
Livrée au plaisir qui la guide,
Veut-elle aux bras de la perfide
S'arracher, — le jour du réveil :
A sa victime qu'elle presse,
La Volupté versant l'ivresse,
L'endort d'un éternel sommeil.

ÉDOUARD D. L.

(1) Plante des savanes de l'Amérique septentrionale, — de la famille des Sensitives.

Digitized by Google

MARCO VISCONTI,

HISTOIRE DU XIII^e SIÈCLE,

Tirée des Chroniques du temps et imitée

DE TOMMASO GROSSI.

(SUITE ET FIN (1)).

XXII.

Béatrix, accompagnée de son père et de sa mère, venait d'assister, de son balcon, au départ des Limontins. — Dès qu'ils se furent éloignés, l'on convint que le lendemain matin Béatrix se mettrait en route, avec son jeune époux, pour Castelletto.

Le moment du départ étant arrivé, Ermelinde remit sa fille chérie aux mains d'Ottorino. — Qui pourrait dire les conseils, les promesses qu'échangèrent la mère et la fille pendant la nuit qui les séparait de ce douloureux départ? Qui pourrait dire surtout les étreintes passionnées de ce dernier moment, où l'on se quittait presque sans espoir de se revoir jamais?

(1) Voyez *Revue de Belgique*, 2^e^ série, tome I^er^, page 323; tome III, pp. 11, 67, 132, 214, 275; tome IV, pp. 5, 89 et 142.

Digitized by Google

Enfin la jeune femme s'éloigna rapidement de sa mère, la laissant tout éplorée, courut à son palefroi et sortit précipitamment du château, à côté de son époux, et accompagnée de Lupo et de Lauretta qui devaient les suivre en Terre-Sainte.

Ils cheminèrent ainsi longtemps en silence; enfin Ottorino, se penchant vers sa jeune épouse, lui rappela, avec l'expression de la plus vive tendresse, à quel point son âme était remplie d'elle depuis le jour où il l'avait vue pour la première fois; il lui redit toutes les angoisses auxquelles son amour l'avait condamné depuis, et enfin le bonheur qu'il ressentait en ce moment, malgré les tristes circonstances qui accompagnaient son mariage. Béatrix était trop fatiguée des émotions qui l'avaient assaillie pendant les dernières heures qui avaient précédé son départ, pour comprendre tout ce que lui disait Ottorino, dont les paroles affectueuses glissaient, pour ainsi dire, sur son cœur trop rempli en ce moment de la pensée de sa mère et de tout ce qu'elle lui avait dit. Elle rêvait.

Arrivé à la première halte, Ottorino y trouva un message qui lui enjoignait de se rendre auprès de Marco Visconti, lequel lui faisait en même temps des excuses pour les torts qu'il avait eus envers lui. — Cette nouvelle dérangeait trop directement les desseins d'Ottorino pour qu'il ne fût pas bouleversé en la recevant. — Cependant il n'avait jamais abandonné l'espoir de rentrer en faveur auprès de son seigneur, dont il attribuait le courroux uniquement au refus qu'il lui avait fait d'épouser la fille de Rusconi.

Ottorino dit au courrier qu'il allait à Castelletto, et qu'il se rendrait de là, dès le soir, à Seprio; mais le courrier insista si vivement pour qu'il le suivît sans tarder, qu'Ottorino se décida à se rendre immédiatement à l'endroit qui lui était désigné et qui n'était distant que d'une demi-lieue de celui où il se trouvait, après quoi il reviendrait auprès de sa femme.

Tout ce que put lui dire Béatrix pour l'empêcher de partir, fut inutile. La pauvre femme ne pouvait cacher son effroi, et elle eut infailliblement révélé à son époux l'amour de Marco; mais elle se rappela les conseils de sa mère, et elle se tut.

Ottorino embrassa tendrement sa femme, la recommanda à Lupo et à Lauretta, et partit de l'auberge, en promettant de revenir dans deux heures. — Plusieurs heures s'écoulèrent sans qu'il revint. Béatrix, au comble de l'inquiétude, envoya Lupo à Castel Seprio, lui recommandant de ramener son époux à tout prix. — A peine le fidèle écuyer fut-il parti, qu'une troupe nombreuse d'hommes armés s'approcha de l'endroit où se trouvaient les deux femmes. Elles ne doutèrent pas un instant que ce ne fût Ottorino, et elles s'élancèrent au devant des arrivants; mais elles reconnurent, en tête de la cavalcade, le courrier qui avait apporté la lettre de

Digitized by Google

Marco, et qui leur apprit qu'il avait reçu l'ordre de les conduire, avec l'escorte qui l'accompagnait, à Castelletto, Ottorino ne pouvant être de retour avant le lendemain matin.

Béatrix et Lauretta montèrent immédiatement à cheval, et, suivies par le détachement qui devait les escorter, elles se mirent en route.

A quelque distance du village, l'escorte fut attaquée et dispersée, au dire du courrier, qui, sous prétexte d'éviter les poursuites des brigands victorieux, entraina les deux femmes, de toute la vitesse de leurs chevaux, vers une forêt qui s'étendait au loin. — L'on courut ainsi toute la nuit. — Enfin Béatrix, effrayée de la longueur du trajet, s'informa auprès du courrier qui les guidait de la distance qui les séparait de Castelletto. — Celui-ci la tranquillisa en l'assurant qu'on y arriverait bientôt.

Cependant, c'était le chemin de Rosate que l'on suivait. — Le courrier et les hommes qui l'avaient accompagné n'étaient autres que des traîtres dévoués à Lodrisio et à Pelagrua, qui avaient concerté ce rapt pour se venger d'Ottorino, et pour livrer sa jeune épouse à Marco Visconti, dont ils espéraient obtenir sans peine le pardon.

XXIII.

Béatrix et Lauretta arrivèrent au château de Rosate, où elles furent introduites par le courrier. — Béatrix, qui se croyait dans le domaine de son époux, prit quelque repos; il faisait jour. — Bientôt elle s'inquiéta de nouveau de l'absence d'Ottorino; mais Lauretta lui fit comprendre que quelques heures de retard ne devaient pas l'étonner; enfin elle se laissa convaincre et attendit patiemment.

Au bout de quelque temps, un bruit de pas de chevaux attira Béatrix à la croisée, et elle ne fut pas médiocrement étonnée en reconnaissant Pelagrua. Cependant son étonnement cessa bientôt. — Elle se souvint qu'Ottorino avait recueilli cet homme, et elle s'imagina tout naturellement qu'il l'avait chargé de quelque emploi dans le château.

Il se présenta bientôt, s'approcha de Béatrix, mit un genou en terre, et s'annonça comme gardien du château. — Il feignit une grande colère contre les hommes d'armes qui avaient si mal défendu la jeune châtelaine, et finit par annoncer à ces dames que leurs époux ne pourraient revenir de la journée.

Puis il quitta Béatrix non sans lancer un regard fauve sur sa proie. Celle-ci ne

Digitized by Google

pouvait se faire à l'idée d'attendre Ottorino pendant toute la journée, et, malgré elle, elle doutait de son retour, même après cette journée qui lui paraissait devoir durer un siècle.

Pendant ce temps, Pelagrua donnait des instructions à un ancien bandit qu'il avait pris à ses gages, et qu'il introduisit auprès de Béatrix comme un courrier envoyé par son mari. — Ils entrèrent ensemble chez elle, le bandit joua l'ivrogne, parut ne rien comprendre aux questions qu'on lui adressait, puis enfin se mit à chanter d'une voix criarde :

Buvons ce soir; quand brillera l'aurore,
Buvons encore !
Coup sur coup, à grands traits, et de toutes
Buvons! [façons,

Quand sur sa bouche vermeille
Je baise ma bouteille,
Je ris du créancier, de la gamelle aussi,
Et des sbires je n'ai souci!

la pauvre femme s'apercevant qu'elle n'apprendrait rien de ce misérable, insista pour qu'un homme sûr fût envoyé auprès de son époux.

XXIV.

Dans huit jours, je serai auprès de toi, à Castelletto, avait dit la comtesse del Balzo à sa fille, au moment où celle-ci quittait Milan.

Huit jours après, en effet, Ermelinde, accompagnée de son époux avec une suite nombreuse, partit de Milan et arriva en peu d'heures à Castelletto, dont ils trouvèrent les remparts pavoisés et les créneaux ornés de verdure et de fleurs, comme en un jour de fête. — Le comte et la comtesse del Balzo furent reçus dans le domaine de Castelletto avec tous les égards et les honneurs qui leur étaient dus. — La comtesse, surtout, était heureuse à l'idée d'embrasser encore sa fille chérie avant son départ pour la Terre-Sainte, qu'elle supposait devoir être très-prochain.

L'on peut se figurer la douleur et l'effroi qui assaillirent à la fois son cœur à la nouvelle que ni Béatrix ni Ottorino n'avaient paru à Castelletto, qu'ils y étaient attendus depuis huit jours et que l'on n'en avait aucune nouvelle.

Le comte alla s'informer auprès de la foule qui encombrait les cours intérieures du château, et que l'on était sur le point de congédier. — Parmi les jongleurs se trouvait Tremacoldo, sous le manteau duquel il aperçut un poignard qu'il reconnut pour celui que portait Ricciardino, l'un des hommes de la suite d'Ottorino et de Béatrix. — Cette découverte augmenta encore les angoisses de la comtesse. — Tremacoldo, interrogé, déclara qu'il avait acheté ce poignard chez un armurier de Gallarate, et il se disposait à quitter le château, lorsqu'il apprit la cause des

Digitized by Google

investigations du comte. — Emu de la douleur de la comtesse, stimulé encore par le souvenir des bontés d'Ottorino et de Lupo, il se mit immédiatement en campagne, résolu d'arriver à tout prix à l'explication de cette inconcevable disparition.

La comtesse lui promit de rester trois jours à Castelletto; plus tard elle attendrait de ses nouvelles à Milan. — Le jongleur partit en chantant :

Le ménestrel, homme de cour,
Chante et s'amuse nuit et jour;
Si la mort le veut pour sa proie,
Il attend la mort avec joie;
Et sur lui tomberaient les cieux
Qu'il serait content et joyeux.

Tremacoldo marcha à pas lents vers le pont, où reprenant le couplet qu'il avait interrompu, il chanta :

O jeunes filles amoureuses,
Jeunes gens, dames et vieillards,
Qui sentez de méchants brouillards
Monter à vos cervelles creuses,
Gens riches et gens sans aveu,
Venez tous, venez en ce lieu!

Car le rebec du jongleur chasse
Le maléfice et les soupçons;
A l'appel de ses joyeux sons,
Point de chagrin qui ne s'efface :
Gens riches et gens sans aveu,
Venez tous, venez en ce lieu!

Tremacoldo tenait le fil de l'intrigue qu'il voulait dénouer. — Il se rendit immédiatement auprès de l'armurier qui lui avait vendu le poignard enlevé à Ricciardino, lui fit espérer qu'il lui commanderait une armure complète, le grisa, et apprit enfin que le poignard avait été vendu par un métayer aux ordres des religieuses de Prescaldina. L'armurier, au bout d'une heure, traitait Tremacoldo comme une vieille connaissance, l'invitait, pour le dimanche suivant, à une fête, chez un de ses parents qui demeurait à Prescaldina. — Le jongleur ne se fit pas prier : — à l'heure dite il fut chez l'armurier, et ils arrivèrent ensemble à Prescaldina, où ils trouvèrent beaucoup de monde. — Là, Tremacoldo fit si bien, qu'il apprit de l'un des soldats présents que Lupo était enfermé dans un château voisin, et que son maître avait été transféré dans une autre prison. — Muni de ces précieux renseignements, il se fait, non sans peine, inviter à venir au château le dimanche suivant, parvient à savoir dans quelle partie du fort est enfermé Lupo, se met en communication avec lui, lui procure un déguisement, et réussit, au milieu de mille dangers, à le faire évader sans être nullement soupçonné. — Le même soir ils arrivaient ensemble au palais du comte del Balzo.

Digitized by Google

XXV.

L'on conçoit sans peine les questions qui se croisèrent dès que Lupo fut en présence du comte et d'Ermelinde; mais il ne pouvait leur apprendre rien de plus que ce que le lecteur sait déjà, si ce n'est qu'il avait été attaqué, à quelques pas du château d'où il venait d'être tiré si inopinément, séparé de son maître, garrotté et jeté dans une prison.

Le comte fut tout bouleversé en entendant que le nom de Marco se trouvait mêlé dans cette affaire; la comtesse, qui connaissait mieux les sentiments de Visconti, ne douta pas un instant de la part qu'il avait prise à l'enlèvement de sa fille et de son gendre.

Ermelinde ne perdit pas un instant; au bout d'une heure elle fit mander Lupo, et le chargea de porter à Marco une lettre qu'elle lui remit. — Lupo, heureux de trouver l'occasion de voir Visconti, partit la joie au cœur, et en promettant à sa maîtresse d'être prudent. — En sortant du château il rencontra Lodrisio et le salua. — Celui-ci fut stupéfait en reconnaissant son prisonnier, mais il n'en laissa rien paraître. — Lupo continua sa route.

Lodrisio se rendait à Rosate, où il arriva plein de mauvaise humeur; il y trouva Pelagrua qui lui remit un paquet de la part de Marco. —Visconti lui mandait qu'il était aussi mal avec les Lucquois qu'avec les Allemands et qu'il était disposé à vendre sa seigneurie aux Florentins.

Pelagrua, alors, raconta à Lodrisio que Béatrix était toujours inconsolable; qu'elle se croyait encore à Castelletto, et qu'il n'avait pas osé jusqu'alors la tirer de cette erreur; qu'il avait imité l'écriture d'Ottorino, pour lui apprendre que son époux, retenu par Marco, chargé d'une mission très-importante en Toscane, n'avait pas un moment de liberté, et qu'il ne pouvait, de quelque temps du moins, songer à la revoir. Pelagrua, en supprimant les lettres que Béatrix écrivait à son époux et y répondant lui-même, était arrivé à lui faire dire par Ottorino que Marco s'occupait beaucoup d'elle, trop même, et qu'il avait tout lieu d'en être jaloux. — Le misérable espérait, par ce manége, amener la mésintelligence entre les jeunes gens et, qui sait, peut-être décider la jeune femme à se jeter d'elle-même dans les bras de Marco.

Pendant tout ce temps, Béatrix, dévorée tour à tour par l'inquiétude et la fièvre, en était arrivée à ce degré d'atonie qui précède les crises violentes ou la mort.

Digitized by Google

Lauretta s'épuisait en efforts superflus pour tirer sa maîtresse de la morne stupeur dans laquelle elle la voyait plongée; mais son zèle était stérile d'ordinaire; la douleur de Béatrix était de celles qui tuent.

Un soir que les deux femmes étaient réunies dans la chambre de Béatrix, elles entendirent tout à coup le son d'un luth; l'air qui résonnait à leurs oreilles n'était pas nouveau pour elles; elles coururent ensemble au balcon, respirant à peine, lorsqu'une voix un peu voilée par l'éloignement, entonna ce lai :

Toi qui viens sur le balcon,
Hirondelle passagère,
Chanter d'une voix légère
Une plaintive chanson,
Que dis-tu dans ton langage,
Hirondelle de passage?

Seule, d'un époux sans foi,
N'es-tu pas abandonnée?
Pleures-tu ta destinée,
Triste veuve, comme moi?
Pleure, pleure en ton langage,
Hirondelle de passage!

Mais ton sort est moins amer;
Tu franchis d'un vol rapide
Les coteaux, le lac limpide;
Et tes cris remplissant l'air,
L'appellent dans ton langage,
Hirondelle de passage!

Si je pouvais rompre aussi
Cette voûte sombre et basse,
Où jamais rayon ne passe,
Et te suivre loin d'ici!
Ma voix à peine t'arrive,
Hirondelle fugitive!

Bientôt tu me quitteras;
Déjà septembre t'appelle.
Dans ton langage, hirondelle,
Avant peu tu salûras
D'autres monts, une autre plage,
Hirondelle de passage!

Chargés de pleurs, mes regards
S'ouvriront à chaque aurore;
Je croirai t'entendre encore,
Dans la neige et les brouillards,
Me plaindre en ton doux langage,
Hirondelle de passage!

Dès le printemps, sur le sol
Une croix sera placée;
Quand viendra la nuit glacée,
Suspends un moment ton vol :
Pour moi prie en ton langage,
Hirondelle de passage!

XXVI.

Le chanteur se tut.....—C'est Tremacoldo, s'écria tout à coup Béatrix.—Oh! si je pouvais le voir!... — Lauretta essaya en vain de tranquilliser sa maîtresse; la pauvre jeune fille ne savait rien du fatal secret de l'amour de Marco; elle ignorait à quel point Béatrix avait raison de trembler pour son époux qu'elle croyait aux mains de son rival.

Digitized by Google

Une nouvelle douleur, douleur non moins cruelle que toutes les autres, déchirait le cœur de Béatrix. — Ces lettres d'Ottorino, écrites par Pelagrua, elle savait maintenant qu'elles n'étaient pas de son époux, et elle ne put s'empêcher de le dire à sa suivante, qui laissa échapper un cri de désespoir et devint pâle comme la mort en apprenant cette fatale nouvelle. — Béatrix lui apprit qu'elle l'avait connu par un billet renfermé dans la rose que la femme de Pelagrua lui avait envoyée la veille.

Pendant que les deux femmes s'entretenaient ainsi, Pelagrua frappa à la porte, et leur annonça qu'un chevalier venait, de la part d'Ottorino, leur apporter des nouvelles du jeune homme. — Béatrix refusa d'ouvrir, et ni prières ni menaces ne purent la décider à le faire. — Pelagrua se retira, mais il reparut un instant après, accompagné d'un autre homme; il s'était introduit dans l'appartement par une porte cachée dans la tapisserie.

Lauretta jeta un cri d'effroi; sa maîtresse se leva, et se tournant vers Pelagrua et vers celui qui l'accompagnait et dans lequel elle reconnut Lodrisio, leur lança un regard tellement superbe, que les deux scélérats, Pelagrua surtout, en furent un instant terrifiés. — Mais Lodrisio reprenant l'air insolent et railleur qu'il avait en entrant, lui annonça en ricanant qu'Ottorino partirait bientôt, et sans elle, pour la Terre-Sainte.

Béatrix s'était élancée vers le balcon; les paroles de Lodrisio lui brisaient le cœur, et cependant elle n'osait laisser un libre cours à sa douleur, dans la crainte que le misérable n'en profitât pour s'approcher d'elle. — Lui se tenait à distance et continuait ses ricanements.

Si vous voulez, poursuivit-il, si vous voulez sauver les jours de votre époux, renoncez à lui; laissez-le partir seul pour la Palestine...; votre mariage n'a aucune valeur...; vous êtes toujours demoiselle, et le seigneur du château de Rosate, où vous vous trouvez en ce moment, vous aime et veut vous épouser.

La jeune femme ne put résister à ce nouveau choc, et elle tomba évanouie dans les bras de Lauretta.

Pendant que ces événements se passaient à Rosate, Lupo, après avoir couru toute la journée, s'arrêtait dans une auberge de village, et réclamait de l'aubergiste une chambre et un lit. — Pendant que celui-ci le conduisait, entrèrent deux hommes armés dont l'un s'approchant familièrement de l'hôte, lui annonça qu'il voulait l'entretenir.— Ils se retirèrent à l'écart, et après s'être entretenus un instant à voix basse : « Allons à l'écurie pour y caser de notre mieux nos montures, dit à haute voix le nouvel arrivé, » et cela dit, il sortit suivi de l'aubergiste.

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles Lupo, qui craignait quelque

Digitized by Google

trahison, s'était bien promis de se tenir sur ses gardes. — L'hôte rentra, et lui dit qu'il allait lui donner une chambre infiniment meilleure que celle qu'il lui avait d'abord destinée, — qu'il y serait loin du bruit, et plus à l'aise. — Cette attention inattendue confirma Lupo dans ses soupçons; il refusa le nouveau logis qu'on lui offrait, et sous prétexte que son cheval était très-capricieux, il insista pour être couché dans l'écurie, et s'y rendit en effet pour y passer la nuit, se promettant bien de ne pas s'endormir.

Il lui semblait d'ailleurs que la figure de l'un des hommes d'armes ne lui était pas inconnue, et, à force de fouiller dans sa mémoire, il se rappela l'avoir vu le matin même, à Milan, en compagnie de Lodrisio; il ne douta plus dès-lors qu'on lui tendait un piége semblable à celui dont Ottorino et lui avaient déjà été victimes. — Il se demanda comment le nom de Marco pouvait être mêlé aux intrigues des scélérats qui le poursuivaient; mille idées confuses traversèrent son esprit, et vaincu enfin par la fatigue, il s'endormit profondément.

XXVII.

Pendant son sommeil, Lupo rêva à Marco; il le voyait dans son palais, à Lucques; puis à Ottorino qu'il crut reconnaître, couché sur un peu de paille, dans un affreux cachot.

En ce moment il se réveilla en sursaut, sous l'étreinte d'une main vigoureuse qui l'avait saisi à la gorge, et sous le poids de quelque chose de lourd qui lui tombait sur le corps.

L'un des deux coquins, armé d'un poignard, l'en frappait violemment à la poitrine; mais sa cotte de maille empêchait le fer de pénétrer dans le cœur du pauvre Lupo; l'aubergiste, qui assistait à cette scène se préparait à se joindre aux assassins, lorsque l'un des chevaux, effrayé du bruit et du mouvement qui se faisaient autour de lui, se cabra, foulant aux pieds tous les assistants, et obligea les soldats à lâcher prise. — Lupo se releva le premier, saisit son épée, s'élança vers l'aubergiste, et lui enfonça le fer dans le corps avec tant de fureur, qu'il l'étendit à ses pieds; d'un second coup d'épée, Lupo coupa la main droite à l'un des soldats qui accourait au secours de l'aubergiste; d'un autre coup il lui emporta la joue. — Le monstre, ainsi défiguré, vacilla un instant, puis il roula dans un coin de l'écurie. — Pendant ce temps le deuxième soldat s'enfuyait sur un des chevaux qui s'était détaché.

Digitized by Google

Lupo était remonté à cheval et s'apprêtait à quitter cet horrible lieu, lorsque l'aubergiste, baigné dans son sang et respirant à peine, lui cria, au nom de Dieu, de lui envoyer un prêtre dont il lui indiqua la demeure. — Lupo s'acquitta de la commission et quoique tout meurtri, se mit en route sans perdre une minute; il arriva à Lucques sans autre accident.

A peine entré dans la ville, il entendit un bruit confus de voix; un son inaccoutumé de cloches frappa son oreille; — au détour de la première rue il rencontra une foule d'hommes, armés de tout ce qui leur était tombé sous la main, tous les indices d'une révolte, enfin. — Il s'informa des causes du tumulte, et apprit bientôt que le peuple, mécontent de ceux que Marco Visconti avait chargés du gouvernement pendant qu'il était à Florence, courait aux armes dans le but d'envahir son palais et de chasser de la ville les étrangers qui se livraient, sur les habitants, à toutes sortes d'excès.

Dès qu'il sut que Marco ne courait aucun danger, il rebroussa chemin, et se rendit à Florence.

XXVIII.

Depuis longtemps, Marco Visconti qui n'avait, pour soutenir son autorité, que l'appui de bandits indisciplinés, d'aventuriers étrangers qui l'entouraient, voyait, par suite des exactions de ses soldats, décroître sa popularité et le nombre de ses ennemis augmenter chaque jour.

C'est dans cet état des choses que Marco avait songé à se défaire de sa seigneurie, et il était en ce moment à Florence pour assister à la séance du conseil de la république où devait se décider la négociation entamée pour la cession de Lucques.

En attendant que l'heure du conseil fût arrivée, il se promenait dans son appartement lorsqu'on lui annonça Lupo.

Le jeune homme fut immédiatement introduit auprès de Marco, et lui remit la lettre d'Ermelinde, puis il se retira sur un geste de son seigneur.— Dès que Marco fut seul, il s'assit, décacheta la lettre, et se mit à la lire non sans une vive émotion, qui s'accrut à mesure qu'il avançait dans le récit du lâche attentat commis en son nom. — Il n'avait pas terminé sa lecture qu'il eût voulu monter à cheval et courir à Milan, malgré l'importance des affaires qui le retenaient à Florence.

Il passa cette journée et la nuit qui suivit dans un état de rage difficile à décrire. — Enfin l'heure du conseil arriva, et il s'y rendit. — Il était d'une pâleur mor-

Digitized by Google

telle, avait l'œil hagard et la parole brève et entrecoupée ; enfin il se conduisit si mal, et fut tellement irritable pendant la séance, que les conseillers de Florence se refusèrent à traiter avec lui, et rompirent ainsi les négociations.

Marco courut à son palais, monta à cheval, et partit aussitôt pour Milan, accompagné de Lupo et de deux écuyers.

Il courut, sans prendre un instant de repos, jusqu'à Milan. Arrivé dans cette ville, il envoya ses écuyers à son palais, et lui-même, accompagné de Lupo, se rendit au palais du comte del Balzo.

La nuit était très-avancée lorsqu'ils arrivèrent à la porte du comte. — Lupo se fit ouvrir, introduisit Marco, et fit aussitôt prévenir sa maîtresse de son arrivée et du désir qu'avait Visconti d'être reçu à l'instant même.

Au bout de quelques minutes, Ermelinde entra ; elle avait les yeux pleins de larmes, et tout son être décelait l'anxiété à laquelle elle était en proie depuis vingt jours.

La comtesse qui ne soupçonnait même pas que Visconti pût être étranger à l'enlèvement de sa fille, lui demanda immédiatement ce qu'elle était devenue.

Marco lui avoua son amour pour Béatrix ; il confessa, en rougissant de honte et en baissant la tête, qu'il l'avait aimée au point d'oublier tout ce qu'Ottorino lui avait donné de preuves d'attachement, d'affection, de dévouement, et d'attenter à sa vie dans la terrible joûte où le jeune homme avait failli périr sous ses coups. — Il dit tout ce qu'il avait ourdi de ruses et semé d'or pour empêcher le mariage d'Ottorino, mais il nia d'avoir rien tenté ni rien ordonné contre lui depuis ce temps, enfin il jura de tirer une éclatante vengeance du crime commis en son nom par des misérables qu'il ne connaissait que trop bien.

Ermelinde le remercia avec toute l'effusion de son âme ; mais elle le pria en même temps de ne rien entreprendre contre les coupables, et de les abandonner a leurs remords après qu'ils lui auraient rendu sa fille et son gendre.

Une heure après, Marco, accompagné seulement de Lupo, était sur la route de Rosate.— Mais un autre homme galopait, à leur insu, sur la même route ; c'était un courrier que Lodrisio, prévenu de l'arrivée de Marco à Milan, expédiait à Pelagrua.

Nos deux voyageurs arrivèrent à Rosate au point du jour ; Marco s'informa de Pelagrua, apprit qu'il était parti la nuit même, et qu'un courrier arrivé à l'instant de Milan, l'attendait. — Il se fit conduire auprès du courrier, et lui prit la lettre qu'il tenait encore à la main. — Il y lut l'ordre donné à Pelagrua de détruire, sans perdre un instant, tout indice de l'enlèvement dont il s'était rendu coupable, et l'avis que Marco, arrivé pendant la nuit à Milan, pourrait, dans une heure, lui tomber sur les bras. — La lettre ne portait pas de signature.

Digitized by Google

Visconti, frémissant d'horreur, demanda au courrier qui lui avait remis cette lettre, et il apprit ainsi que c'était Lodrisio lui-même; ne pouvant rien tirer de plus de cet homme, il se fit conduire auprès de la femme de Pelagrua, qui lui répéta que son mari était parti la nuit même, que Béatrix était dans le château, qu'elle l'avait vue la veille, enfin, tout ce que le lecteur sait déjà.

Marco lui ordonna de se rendre auprès de la prisonnière, de lui donner l'assurance, sans parler de son arrivée, que bientôt elle serait rendue à sa famille.

Pendant que cette femme montait à l'appartement de Béatrix, Marco retournait auprès de Lupo, lui ordonnait de monter sur le meilleur cheval de ses écuries, de se rendre à Milan, et de prévenir le comte et la comtesse del Balzo de ce qui se passait, afin qu'ils vinssent, sans perdre une minute, reprendre leur fille à Rosate.

La femme de Pelagrua, cependant, frappait à la porte de l'appartement, doucement d'abord, puis plus fort et en faisant entendre sa voix pour tranquilliser les prisonnières, enfin, personne ne lui répondant, elle entra. — L'appartement était vide, et elle, éperdue, folle de crainte et de douleur, descendit dans les cours, courut à Marco, lui annonça ce qu'elle venait de voir, et, vaincue par son émotion, tomba à moitié morte aux pieds de Visconti.

La rage de Marco, à cette nouvelle, ne saurait se décrire. — Il parcourut toute la maison, chercha dans ses moindres recoins, visita tous les passages secrets, mais en vain; Béatrix n'y était pas. Alors il se fit ouvrir toutes les portes, brisant celles dont on n'avait pas les clefs, et il arriva ainsi dans les souterrains.

Après deux heures d'angoisses et du plus pénible travail, il arriva dans une des galeries les plus sombres des vastes souterrains du château, là il crut entendre des cris étouffés qui lui paraissaient venir de dessous terre. — Tout le monde se tait sur l'ordre du seigneur; chacun prête une oreille attentive; les mêmes cris plaintifs sont encore entendus. — Marco s'élance le premier dans la direction du bruit, brise tout ce qui s'oppose à son passage; enfin, une vaste prison s'ouvre devant lui, un malheureux lui tend les bras; la lumière qu'il porte à la main éclaire une figure connue..... C'était Tremacoldo!

Le malheureux raconta que, rôdant autour du château pour tâcher de sauver Béatrix, il avait été arrêté et jeté dans cet affreux cachot. — Il ne savait rien du départ de Béatrix.

En même temps arrivaient, d'un côté, le comte et la comtesse del Balzo, et, de l'autre, un convoi précédé d'une foule de gens qui criaient : « Elle est ici, elle est trouvée! » Elle était trouvée, en effet, mais elle était morte. — Deux écuyers la portaient dans leurs bras; Lauretta suivait pâle, échevelée, soutenant de ses deux mains le front de sa maîtresse qu'elle baignait de ses larmes.

Digitized by Google

Ce que souffrit Marco à la vue du cadavre de la jeune fille, aucune expression ne saurait le rendre. — Il suivit un instant les hommes qui portaient le précieux fardeau; puis se rappelant tout à coup la présence d'Ermelinde dans le château, il reprit un instant son énergie accoutumée, ordonna d'éteindre les lumières, recommanda le plus grand silence, et devança Lauretta et les deux écuyers qui portaient Béatrix. — Le cadavre de la jeune fille fut placé sur un lit, et Lauretta, interrogée par Marco, lui apprit alors que sa jeune maîtresse était morte de frayeur au bruit que faisaient ses libérateurs, qu'elle croyait être ses assassins.

Cependant on fit appeler un médecin qui aussitôt s'empressa autour de Béatrix. — Tout le monde attendait dans une anxiété impossible à décrire; enfin, au bout d'un quart d'heure d'angoisses qui parut un quart de siècle au malheureux Marco, le médecin déclara que tout espoir n'était pas perdu, mais que la jeune fille avait besoin du plus grand repos, et que la moindre émotion la tuerait sans miséricorde.

Ce faible espoir donné par le médecin rendit à Marco toute son énergie. — Il veilla à tout, à ce qui devait assurer la guérison de Béatrix comme à ce qui devait consoler sa mère; puis, sur quelques indications de la châtelaine, soupçonnant qu'Ottorino était enfermé au château de Binasco, il se mit en route pour ce domaine.

Au bout de quelques jours, la malade paraissait avoir acquis assez de force pour que Lauretta lui annonçât qu'elle était libre et que sa mère était dans le château. — Cette nouvelle parut ranimer tellement Béatrix, qu'Ermelinde, au comble de la joie, s'élança dans les bras de sa fille chérie. — Nous ne décrirons pas les tendresses que se prodiguèrent ces pauvres femmes; le lecteur les concevra sans peine. — Le comte aussi eut sa part de caresses et de douces émotions.

Cependant la malade s'affaiblissait sensiblement; elle ne cessait de demander son époux; sa mère, qui ne la quittait plus, tâchait de lui faire envisager l'avenir avec calme, et lui promettait le retour d'Ottorino avec tant de sincérité et avec une foi si vive, que sa confiance gagnait presque, malgré elle, la pauvre Béatrix, qui sentant ses forces diminuer et la maladie prendre de plus en plus le dessus, demanda un confesseur.

Ce pieux devoir rempli, son âme reprit toute sa sérénité. Le matin du jour suivant la malade, sentant sa fin approcher, pria sa mère de réclamer d'Ottorino, dans le cas où elle le reverrait un jour, un généreux pardon pour ceux qui les avaient persécutés, puis elle demanda pardon pour elle-même, à son père, à sa mère et à tous ceux qui l'entouraient. — Lauretta ne fut pas oubliée dans ce moment solennel; Béatrix pria sa mère d'adopter, après sa mort, sa jeune et fidèle suivante. Ermelinde lui promit tout.

Digitized by Google

Les efforts qu'elle venait de faire semblaient avoir épuisé la jeune femme ; sa voix faiblit, son front se glaça, et sa tête retomba inerte sur son oreiller. Alors le prêtre, qui n'avait pas quitté la malade, commença à réciter la prière des agonisants ; tous les assistants étaient agenouillés autour de lui, priant et sanglottant.

Tout à coup un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier ; — un instant après Ottorino s'élançait dans la chambre.

Béatrix le reconnut, prononça son nom, l'attira doucement sur elle, dirigea ses regards vers le ciel et rendit le dernier soupir.

Marco Visconti que la douleur avait presque rendu fou, commença par faire justice de Pelagrua en le lançant du haut en bas d'une des tours du donjon, ensuite, ayant assuré le sort de tous ses serviteurs et légué tout son bien à Ottorino, il se rendit à Milan.

Lodrisio, informé de ce qui s'était passé à Rosate, se prépara immédiatement à fuir du territoire de Milan, mais auparavant ce misérable livra au vicaire tous les papiers de Marco, et lui fournit ainsi la preuve des menées de ce grand capitaine.

Visconti, ne se doutant pas de cette trahison, s'était rendu chez le vicaire ; il y fut saisi par six hommes qui, après l'avoir mortellement blessé, l'entraînèrent auprès d'une croisée et le précipitèrent sur le pavé, où il expira sur le coup.

Marco Visconti fut enterré à Milan, dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

Le comte et la comtesse del Balzo, accompagnés de Lauretta, quittèrent Rosate après avoir rendu aux dépouilles mortelles de Béatrix les derniers devoirs. Ils se retirèrent à Limonta où ils finirent paisiblement leurs jours.

Ottorino et Lupo partirent ensemble pour la Terre-Sainte, et l'on n'en entendit plus parler.

Tremacoldo, sur la recommandation de la comtesse del Balzo, fut relevé de l'excommunication et redevint chanoine.

FIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE DES RACES HUMAINES D'EUROPE,

DEPUIS LEUR FORMATION

JUSQU'A LEUR RENCONTRE DANS LA GAULE.

Par P. A. F. Gérard [1].

« Ce livre, dit l'auteur avec beaucoup de raison, n'est point fait pour le vulgaire; il est uniquement destiné aux hommes chez lesquels le sens moral a été développé par l'éducation, et qui doivent être tenus au courant de toutes les notions acquises à l'humanité. Mais il serait déplorable que cette œuvre tombât dans le domaine des intelligences incultes ou défectueuses, c'est-à-dire de ces hommes qui ne trouvent pas dans leur individualité, dans le respect d'eux-mêmes, des motifs suffisants d'être honnêtes, et ont besoin de croire à des récompenses ou à des peines imaginaires, éternelles, pour se maintenir dans les voies du bien et du juste. »

Il importe en effet que les investigations de la philosophie et de la science, alors surtout qu'elles peuvent avoir pour résultat d'ébranler, sinon de détruire ces antiques croyances qui semblent se rattacher par un lien mystérieux à tout ce que l'homme, depuis sa naissance, est habitué à accepter comme acte de foi, il importe, disons-nous avec l'auteur de l'*Histoire des races humaines*, que les intelligences d'élite soient seules appelées à l'initiation.

Depuis Moïse, on croit généralement ou on feint de croire que tous les hommes descendent

(1) Bruxelles, 1849, librairie polytechnique d'Aug. Decq. 1 vol. in-12.

Digitized by Google

d'Adam. Or, comme on ne connaît ni historiquement ni par une tradition certaine, un moment où l'espèce humaine n'ait pas été séparée en groupes de peuples, on ne saurait découvrir par l'expérience si les races d'hommes existantes descendent d'un ou de plusieurs hommes primitifs. C'est cependant la croyance religieuse, qui fait remonter tout le genre humain à un seul couple, que M. Gérard se propose de combattre, en démontrant que tous les hommes ne peuvent être provenus d'une seule et même souche; que parmi les différentes races, il en est d'anciennes et de nouvelles plus perfectionnées; enfin, qu'il existe en Europe des races autochtones qui se distinguent des races asiatiques par des caractères qu'il n'est pas possible de confondre.

Avant d'aborder l'exposition des preuves diverses sur lesquelles se fonde son opinion, opinion qui n'a plus guère de partisans, surtout depuis le travail approfondi de Tiedemann sur le cerveau des Nègres et des Européens, depuis les recherches anatomiques de Vrolik et de Weber sur la configuration du bassin, l'auteur fait remarquer que « deux principes émanés de sources différentes et qui » semblent appartenir à deux formations de races humaines se disputent le gouvernement des peu» ples de l'Europe : » le principe d'*autorité* dans le sens de *contrainte* qui a sa source dans les idées spiritualistes et religieuses de la société antique, et le principe de *liberté,* émanant de notions positives et d'idées rationalistes qui ne datent que des temps modernes. Tout l'Orient est encore soumis, aujourd'hui comme il y a trois mille ans, au principe d'autorité, et, en Europe, tous les peuples dont l'origine asiatique est certaine, les Turcs, les Polonais, les Russes et les populations huniques et slavonnes de l'empire d'Autriche. Dans le reste de l'Europe, la liberté lutte depuis des siècles contre l'autorité; les races qui ont apporté la *liberté* au milieu de l'ancien monde sont les mêmes qui ont admis instinctivement la convention qui sert de base à la propriété; ces races, partout où elles se répandent, dominent les autres par leur supériorité; ce sont les seules qui soient parvenues à ce haut degré de civilisation qui les place au-dessus de toutes les populations indigènes de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique, de l'Océanie.

L'auteur se demande si ce double principe sur lequel repose la civilisation moderne, *liberté et propriété,* n'a pas sa source dans une formation nouvelle et européenne? Pour résoudre cette question, il remonte aux sources mêmes du genre humain, afin d'établir la possibilité d'une formation de race plus récente dans les contrées qui ne devinrent habitables qu'après l'époque diluvienne.

Pour que la démonstration soit concluante, il faut rechercher si l'Europe se trouve au nombre de ces contrées; depuis quelle époque elle a pu être habitée; s'il est possible que des races humaines y aient pris naissance et si, dans ce cas, les races aborigènes de cette partie du globe ne sont pas nécessairement douées d'un organisme supérieur à celui des races antédiluviennes. Il faut enfin, après avoir porté sur chacune de ces questions les lumières de la science, vérifier leur solution théorique par l'observation des faits, et demander à l'histoire s'il est vrai que les races d'Europe qui semblent être autochthones, justifient cette origine par une supériorité réelle.

Tel est l'immense programme du livre de M. Gérard.

D'abord, dit l'auteur, la formation spontanée de toutes les espèces d'animaux et de végétaux est un fait qui résulte nécessairement de l'examen des révolutions de la surface du globe. Les observations et les découvertes des naturalistes et des géologues semblent démontrer que les différents genres d'animaux et de végétaux qui se sont succédé, étaient destinés par la nature à agir de manière ou d'autre dans la grande opération chimique qui modifie incessamment l'atmosphère. « Cela explique, dit-il, comment il se fait qu'aussitôt qu'une espèce existe à la surface du globe et » qu'elle se reproduit, il n'y ait plus de formation spontanée de cette même espèce : le vœu de la

Digitized by Google

» nature étant accompli par la présence de l'agent nécessaire à ses combinaisons, et cet agent » pouvant se reproduire et se multiplier, la formation spontanée de ses semblables n'est plus » possible, parce qu'elle n'est plus un besoin de la situation. »

On entrevoit de suite la conséquence que l'auteur doit tirer de ce qui précède pour expliquer l'avénement de l'homme sur la terre : « Dans un milieu atmosphérique donné, le genre humain a » dû, comme tous les autres, se produire partout où il n'existait pas. »

Cette théorie de la création, pour être hardie et en opposition avec des opinions respectables et des préjugés tout-puissants, n'est point absolument nouvelle, et il est extrêmement remarquable que Saint Augustin ne se montre nullement éloigné d'avoir recours à l'idée d'une génération spontanée : « Si les anges ou les chasseurs des continents, dit ce père de l'église dont certes la foi était très- » robuste, n'ont point transporté d'animaux dans les îles éloignées, il faut bien admettre que la terre » les a engendrés. » On peut ajouter que, deux siècles avant l'évêque d'Hippone, on trouve déjà, dans les extraits de Trogue-Pompée, une allusion à des idées semblables.

La modification de l'atmosphère, continue l'auteur, n'ayant pu s'opérer d'une manière égale sur tous les points du globe en même temps, certains climats n'ont pas permis l'existence des hommes, alors que déjà d'autres climats en avaient vu naître. Or, tous les faits connus se réunissent pour démontrer que l'Europe fut, de toutes les parties du globe, la dernière qui devint habitable; il paraît même que des hommes n'ont pu y vivre qu'après la dernière commotion diluvienne; les races humaines qui auraient été formées en Europe postérieurement à cette époque se produisant évidemment au milieu de conditions atmosphériques beaucoup plus favorables que celles dont la formation est antérieure au déluge mosaïque, ces races ont dû leur être supérieures.

De tous temps on a du reste admis qu'il existait des différences notables entre les diverses races d'hommes; plusieurs naturalistes modernes ont constaté les inégalités organiques qui les séparent; les caractères qui les distinguent marquent l'infériorité relative de certaines races. Il s'en faut néanmoins que cette opinion soit généralement admise, comme le dit M. Gérard : les nombreuses gradations de la couleur de la peau et de la structure du crâne; l'analogie que suivent en s'altérant, d'autres classes d'animaux, tant sauvages que privés; enfin les observations positives que l'on a recueillies sur les limites prescrites à la fécondité des métis, sont autant de raisons qui militent en faveur de l'unité de l'espèce humaine.

Après avoir établi par la suite des faits et des raisonnements dont nous venons de donner le résumé, la probabilité de l'avénement successif des races humaines sur la terre, M. Gérard cherche à fixer l'époque de la formation des races humaines sur les différents points du globe.

« Dans toutes les parties du monde ancien, dit-il, on trouve des traces d'inondation. Partout où » les hommes furent témoins de ces cataclysmes, ils durent supposer que la terre entière était » noyée, et ceux qui furent assez heureux pour survivre à des populations englouties, crurent qu'ils » étaient les derniers et les seuls habitants du globe. » Aussi les traditions de tous les peuples anciens mentionnent-elles un déluge universel qu'elles font remonter à des époques différentes; or, aucune de ces traditions ne s'applique à l'Europe. On en peut conclure qu'il n'existait dans cette partie du monde aucun peuple qui eût été témoin d'un semblable cataclysme.

L'auteur prouve ensuite, par les faits historiques, que ce ne fut que longtemps après la dernière révolution du globe que les races d'Asie et d'Afrique firent irruption dans le midi de l'Europe. Mais n'existait-il pas à ce moment des races autochtones? M. Gérard n'hésite pas à admettre l'existence d'un élément européen, dès l'origine des sociétés formées par les migrations des races asiatiques et

Digitized by Google

africaines; il en trouve la preuve dans les protestations qui s'élevèrent contre l'introduction du régime théocratique, forme ordinaire de gouvernement des peuples antédiluviens.

C'est la race des Pélasges que M. Gérard regarde comme ayant manifesté continuellement une physionomie européenne. Les Hellènes reçurent de cette population, qu'ils trouvèrent établie en Grèce, des institutions et des mœurs qui en firent bientôt le peuple le plus civilisé de l'univers ; là, comme à Rome, on vit appliquer à la forme de la société et du gouvernement, le principe de liberté, aussi longtemps que la race pélasgique y conserva de l'influence. Ce principe disparut au contraire, lorsque la race pélasgique fut écrasée par le débordement des races asiatiques. La longue lutte qui s'établit dans la Grèce, dans l'Étrurie et à Rome, entre deux civilisations si différentes, lutte qui se fit remarquer aussi dans le mouvement des idées et des connaissances humaines, ne peut être attribuée qu'à la différence des races.

C'est surtout dans le chapitre où M. Gérard décrit les luttes de la race pélasgique à Rome, que l'on voit se dérouler toutes les phases de la coexistence de deux races distinctes, de deux civilisations fondées, l'une sur le principe d'*autorité*, et l'autre sur le double principe de *liberté* et de *propriété*. L'élément pélasgique ou plébéien, malgré des institutions importées de l'Orient et qui tendaient incessamment à l'amoindrir, lutta énergiquement contre l'élément sabin ou le régime patronal; victimes de l'organisation sociale, les plébéiens de race primitive se virent continuellement détournés du grand but qu'ils voulaient atteindre : l'*égalité des citoyens de toutes races;* on les envoya aux armées, dans les colonies ; on les dispersa tellement, que le jour où Brennus se présenta aux portes de Rome, il n'y avait plus un soldat pour défendre ces orgueilleux patriciens, qui se placèrent gravement dans leurs chaises d'ivoire, s'imaginant que les Gaulois s'inclineraient devant leur majesté.

Après cet événement, dont Camille détourna les funestes conséquences, on comprit que l'ancien élément plébéien était encore nécessaire à l'existence de Rome; il se fit entre les deux races une espèce de compromis et les plébéiens obtinrent la loi agraire, c'est-à-dire, le droit de participer, de même que les nobles et les chevaliers, à la possession des terres conquises sur l'ennemi au prix du sang plébéien. Bientôt après, une loi leur ouvrit les portes du consulat, et ils finirent par prendre part à toutes les magistratures. Toutefois l'esprit de l'Orient finit par prédominer sur les deux éléments qui composaient le peuple. M. Gérard suit pas à pas l'histoire de Rome jusqu'à la chute de l'Empire; il démontre qu'arrivé à cette époque, le monde romain était exclusivement asiatique, et que l'avénement du christianisme signale le triomphe le plus complet du principe d'Orient.

On voit que M. Gérard repousse complètement l'opinion qui range les Pélasges parmi les races indo-germaniques et qu'il attribue à cette race européenne les progrès dans les arts et les travaux gigantesques, dont jusqu'aujourd'hui on a fait honneur aux Étrusques, peuple essentiellement oriental.

Ici se termine la première partie de l'*Histoire des races humaines :* on a vu que M. Gérard est arrivé à conclure de l'examen des traditions et des observations de la science moderne, que l'existence d'une race aborigène s'était manifestée en Grèce, en Étrurie et à Rome; que cette race, après avoir lutté énergiquement contre le principe d'*autorité*, importé en Europe par les races asiatiques et africaines, avait fini par être en quelque sorte absorbée par ces dernières. Le principe de *liberté* se trouvait ainsi menacé de disparaître, pour toujours peut-être, de la société humaine, si de nouvelles races autocthones n'avaient parues et n'étaient venues recommencer la lutte dont le triomphe constitue la civilisation moderne.

Digitized by Google

C'est dans ce qu'on a appelé l'*invasion des barbares* que l'auteur croit découvrir ce nouvel élément européen.

Les premiers habitants connus de l'Europe septentrionale furent de deux espèces, et occupèrent deux points fort éloignés : à l'est, les rivages du Pont-Euxin; à l'ouest, les montagnes de la Scandinavie. Il paraît démontré qu'entre ces deux points il n'y eut, pendant longtemps, aucune communication possible. M. Gérard regarde comme certain que le nord-ouest de l'Europe fut habitable avant les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azof. « La situation géologique de cette partie de l'Europe, » dit-il, permet tout au moins de penser qu'en même temps que les côtes de la mer Noire se » peuplaient de tribus asiatiques, les montagnes de la Suède virent se développer une population » autochthone. »

L'auteur n'admet donc pas l'opinion généralement accréditée, qui prétend que les Cimmériens et les Scythes sont les pères des races européennes; il croit pouvoir déduire de l'histoire, de la géologie, ainsi que des caractères organiques qui mettent les Scandinaves ou les Teutons au-dessus de tous les peuples de l'Asie, la preuve que ces derniers ne peuvent avoir été les pères des Teutons; il prétend que ceux-ci, c'est-à-dire les Danois, les Suédois, les Anglais, les Hollandais, les Allemands, les Belges, une bonne partie des Français, quelques Italiens et quelques Espagnols, ne dérivent que d'eux-mêmes, et qu'ils se sont produits, non dans le pays où jamais on ne les vit et où l'on ne trouve aucun vestige de leur séjour, mais dans les lieux où ils furent rencontrés pour la première fois et qu'ils n'ont jamais entièrement abandonnés.

Pour arriver à une démonstration complète de son système, l'auteur retrace la marche probable des Cimmériens et des Scythes, depuis les rives de l'Oxus jusqu'au Pont-Euxin; arrivés en cet endroit, la situation des lieux dut faire obstacle à leur émigration; les faits historiques prouvent d'ailleurs qu'ils ne s'avancèrent point vers le nord de la Russie, bien moins qu'ils eussent gagné les côtes de la Baltique. En outre, l'antagonisme instinctif de la race tudesque et des races asiatiques du Nord démontre l'impossibilité d'une communauté d'origine entre ces races.

Cependant il est constaté par les récits d'Homère, d'Hésiode, d'Hérodote et du Marseillais Pythéas, que trois siècles avant la prétendue émigration des Scythes, les Phéniciens faisaient le commerce avec les habitants des côtes de la Baltique, c'est-à-dire avec les Teutons, dont Strabon et d'autres historiens ont décrit le genre de vie et les mœurs. D'où serait donc venue cette race si essentiellement distincte des autres races humaines par la forme du crâne; cette race, la seule qu'on ne connut jamais à l'état nomade et qui, dès le principe, avait formé des établissements fixes, construit des bâtiments; d'où serait-elle venue si elle n'eût été autochthone? M. Gérard prouve du reste qu'un grand nombre d'historiens, et particulièrement Tacite et César, bien qu'ils n'aient pas exprimé positivement l'opinion que les Teutons fussent aborigènes, ont néanmoins laissé entendre qu'ils les regardaient comme ne dérivant que d'eux-mêmes.

Certains auteurs, en petit nombre à la vérité, croient que les Teutons appartiennent à la race celtique. M. Gérard, d'accord sur ce point avec la plupart des historiens, combat cette erreur; il établit que la race celtique, sortie à l'état sauvage de l'Asie civilisée, resta à peu près sauvage et vint s'interposer entre les populations aborigènes du Nord et les races asiatiques du Pont-Euxin; elle finit par s'effacer, et aujourd'hui il n'y a pas de peuples en Europe, si ce n'est peut-être les Irlandais, qui ont tous les défauts de cette race, auxquels on puisse attribuer une origine celtique. L'extinction des Celtes est un indice incontestable de l'infériorité de leur race.

Enfin, l'auteur se livre à un examen semblable pour rechercher si les Teutons et la race gétique

Digitized by Google

ont une origine commune. Il constate l'antipathie instinctive qui se révèle fréquemment dans l'histoire entre ces deux éléments, bien qu'ils se soient joints pour lutter contre les Romains.

La conclusion de l'examen critique auquel M. Gérard s'est livré est celle-ci :

« Les peuples qui ont fondé la civilisation moderne et qui tous sont venus, soit de la Scandinavie, soit des côtes de la Baltique ou de l'Océan, les Suédois, les Danois, les Norwégiens, les Allemands, les Anglais, les Hollandais, les Belges, une bonne partie des Français, quelques Italiens et quelques Espagnols appartiennent à une ou plusieurs races semblables qui sont supérieures à toutes les races humaines connues jusqu'à ce jour. Le berceau de ces peuples étant perdu dans la nuit des temps, on les a supposés issus des races asiatiques qui habitent le nord de l'Europe ; mais aujourd'hui que l'infériorité organique et intellectuelle de ces races est constatée, il n'est plus possible de leur attribuer l'honneur d'une parenté que les lois de la nature désavouent. Il faut donc nécessairement reconnaître que les races dites *tudesques* ne dérivent que d'elles-mêmes. En outre, l'analogie d'organisation qui unit entre elles les races asiatiques, et qui les sépare toutes également des races tudesques, prouve que les unes ne sont pas nées sous les mêmes conditions atmosphériques que les autres. »

Il est remarquable que tous les peuples tudesques, à peine réunis en société, formèrent des établissements fixes et se créèrent une patrie, tandis qu'en général tous les peuples asiatiques ont commencé par être errants, vagabonds. « On voit, dit M. Gérard, toutes les bases de la société moderne résumées dans l'organisation du peuple tudesque à peine sorti du berceau : la liberté individuelle, la propriété foncière, la transmission directe des héritages, et par conséquent la famille, enfin tout ce qui fait le fondement de notre civilisation, tout est là, et cet état de choses subsiste parmi nous depuis plus de dix-huit cents ans. »

L'analogie est plus frappante encore dans l'ordre des faits politiques. On voit à l'état rudimentaire, chez les Teutons, tous les rouages de la machine gouvernementale qui fonctionne aujourd'hui parmi les peuples de cette origine : un roi désigné par la naissance, mais dont le pouvoir n'est ni absolu, ni indépendant ; des chefs qui règlent les affaires peu importantes et qui soumettent les autres à la décision du peuple ; des assemblées générales auxquelles assistent tous les hommes libres et où se discutent les affaires publiques, où l'on décide de la paix et de la guerre ; et puis enfin, dans chaque localité, des magistrats élus, auxquels on adjoint un conseil d'assesseurs. Ne dirait-on pas de notre monarchie constitutionnelle, avec son pouvoir exécutif qui règle l'administration journalière du pays et ses chambres législatives qui prononcent sur les grandes mesures, avec ses magistrats et ses colléges provinciaux et communaux?

Rien ne prouve mieux combien certaines idées sont pour ainsi dire incarnées à certaines races.

M. Gérard constate, par les faits historiques, que ce qu'on a appelé l'invasion des barbares ne fut, en réalité, que la lutte des peuples tudesques contre Rome et ses alliés, les Asiatiques du Nord. La prétention du peuple romain d'absorber, de s'assimiler toutes les populations établies sur ce qu'il appelait le territoire de l'Empire, et même les populations voisines, qu'il ne cessa d'y recevoir ou d'y transporter, se réalisa pour toutes les tribus celtiques et scythiques qui assistèrent à la décomposition de l'Empire, mais dut nécessairement échouer à l'égard des nations tudesques, parce que celles-ci portaient dans leur supériorité de race un obstacle naturel, invincible ; les résultats si différents d'un système unique appliqué à des populations de diverses races est un des phénomènes humanitaires les plus curieux à observer : tandis que les Celtes de la Gaule adoptaient, avec une résignation servile, les mœurs, les usages, le culte et jusqu'au langage du peuple vainqueur, et

Digitized by Google

n'avaient d'autre ambition que d'imiter les Romains et d'obtenir leurs suffrages, les populations tudesques, au contraire, se tinrent éloignées des Romains, résistèrent pendant plusieurs siècles au travail d'absorption qui était la pensée dominante des maîtres du monde, et conservèrent les précieuses qualités que Tacite avait reconnues aux peuples germaniques en général : le sentiment de la liberté, l'esprit de famille, un respect inviolable pour les liens du sang, et cette pureté, cette simplicité de mœurs qui a fait l'admiration de tous les écrivains de l'époque.

De l'ensemble des faits historiques qui sont passés en revue dans l'*Histoire des races humaines,* il résulte que l'Europe se trouva partagée entre deux éléments : l'élément romain, perpétué par les Goths, les Suèves, les Vandales, les Lombards, les Bourguignons, les Allemands et les Celtes; l'élément germanique, représenté par les Franks, les Saxons et les Normands. Ceux-ci apportaient au monde le germe d'une civilisation nouvelle, avec la liberté, la famille, la propriété héréditaire et le travail comme moyen de fécondation. Ceux-là avaient à restaurer la civilisation antique, fondée sur l'autorité absolue, le despotisme, le patronat, la possession et l'esclavage.

« Si la lutte qui s'engagea entre ces deux civilisations contraires, dit M. Gérard, s'est prolongée » pendant quatorze siècles, la faute en est aux hommes de race tudesque qui, trahissant leur origine, » se sont rangés sous les drapeaux de l'*autorité,* pour en partager les profits. »

Cependant la liberté humaine, longtemps comprimée, est enfin sortie triomphante de sa longue lutte contre le despotisme. L'élément germanique, après tant de siècles d'oppression, est enfin parvenu à se dégager de l'élément romain, ou plutôt à l'absorber. « Toutefois, ajoute l'auteur, le mélange » de ces deux éléments est encore aujourd'hui une cause d'indécision et de troubles, dont les effets » se font sentir d'autant plus vivement dans chaque localité que le sang tudesque y est moins » pur. »

On comprend qu'ici M. Gérard fait allusion aux événements qui depuis bientôt deux années ébranlent l'Europe; l'influence que la race celtique a conservée en France, et parmi les populations germaniques mêlées de race slavonne, lui paraît être la cause de l'agitation qui règne dans ces contrées, et c'est du résultat de cette lutte qu'il fait dépendre les progrès ultérieurs de la civilisation.

G. G.

Digitized by Google

LES GALERIES PARTICULIÈRES DE L'ANGLETERRE.

III.

COLLECTION DE LORD ASHBURTON.

Si nous en exceptons un compte-rendu écourté, publié autrefois par le docteur Waagen, de Berlin, personne n'avait décrit encore dans tous ses détails cette collection importante et variée, lorsque son illustre propriétaire nous accorda la pleine permission et la plus ample facilité pour en publier une notice dans l'*Art-Journal* de Londres. Cette notice parut d'abord dans le numéro du mois d'avril 1847 : depuis, la mort a mis un terme aux soins que cet homme généreux apportait à la conservation des œuvres d'art, en même temps qu'à la direction du plus important établissement agricole d'Angleterre. Lord Ashburton avait été ambassadeur aux États-Unis, où il avait conclu le traité connu sous son nom, et qui mit fin aux différends qui menaçaient de séparer deux grandes nations.

La collection dont nous allons nous entretenir a été formée tout entière par lord Ashburton, et, depuis sa mort, elle est devenue dans sa famille un bien meuble inaliénable. Maître d'une immense fortune et animé du plus ardent amour des arts, le feu lord Ashburton possédait les connaissances les plus complètes en fait d'œuvres artistiques, connaissances dont il donna des preuves dans la collection de cette incomparable galerie de chefs-d'œuvre qui, peut-être, a coûté plus cher que toute autre collection des temps modernes.

Quoiqu'on y trouve des chefs-d'œuvre rares et précieux des écoles italienne et espagnole, le fonds de la collection est composé d'œuvres hollandaises et flamandes, et, sous ce rapport, elle peut soutenir avantageusement la comparaison avec celle que le banquier Hope, d'Amsterdam, a créée pour la belle période de l'art hollandais, et qui appartient maintenant au chevalier H. J. Hope d'Angleterre; elle peut lutter aussi avec succès avec la galerie de Robert Peel, dont nous nous sommes entretenu dans un numéro précédent. Cependant chacune de ces trois grandes collections possède

Digitized by Google

certaines pages de l'art flamand dans lesquelles elle surpasse ses rivales : ce qui rend la comparaison impossible.

Les œuvres de l'école espagnole, avons-nous dit, sont du plus grand prix, et en effet, qui pourrait en douter quand nous dirons qu'elles viennent de la collection du comte de Survilliers (l'ancien roi d'Espagne) et de celle du général Sébastiani, deux des plus grands amateurs de cette partie de l'art du peintre ?

Les événements politiques et les chances de la guerre firent mettre en vente ces importantes collections qui enrichirent ainsi les salons de l'aristocratie anglaise.

Lord Ashburton tira ses œuvres hollandaises et flamandes, en grande partie, du cabinet du prince Talleyrand.

La collection de ce prince se composait d'un nombre si grand de chefs-d'œuvre que nous ne croyons pas inutile de donner à nos lecteurs quelques notions sur sa formation.

C'est à M. Lebrun, l'un des plus fins connaisseurs de Paris, qu'avait été confiée la tâche de former cette collection et d'acheter à tout prix et avec la plus grande libéralité les œuvres d'art des collections du roi de Sardaigne, de Hesse-Cassel, de la Malmaison, du prince de Conti, du duc de Valentinois, du duc d'Alva, du duc de Choiseul, du duc d'Alberg, de Poulain, de Randon de Boisset, de Tolozan, de Vanleyden, de Schmidt, de Clos, de Solirène, de Robit, et quarante-six tableaux furent ainsi recueillis et placés dans le grand salon de l'hôtel de Talleyrand, à Paris, en 1814.

C'est là qu'ils furent honorés de la visite des illustres personnages et des ministres plénipotentiaires de tous les pays que les grands événements rassemblaient à Paris, dans ce salon, pour la conclusion du célèbre traité de paix européenne.

Depuis, par une de ces chances du hasard qui enrichissent l'Angleterre des productions du sol étranger, ces tableaux sont devenus l'ornement des salons du pacificateur de la Grande-Bretagne et de nos frères des États-Unis.

En 1817, le prince Talleyrand, ayant résolu de mettre en vente sa collection, traita avec M. Buchanan de Londres des quarante-six tableaux pour 320,000 francs, à l'exception de deux tableaux qu'il céda au duc de Berry, deux à M. Eynard et un à M. Bonnemaison. Dès que ces œuvres précieuses arrivèrent en Angleterre, lord Ashburton en acheta aussitôt une partie; d'autres furent acquises par le chevalier E. Gray, de la maison d'Harringay, à Homsey, près de Londres, et par le chevalier John Webb.

Ces deux dernières collections ont été dispersées depuis, et lord Ashburton s'occupa très-activement de recomposer le cabinet Talleyrand, de manière qu'il parvint à en posséder une très-grande partie.

La maison de Piccadilly était autrefois la résidence de ville du baronnet sir William Pulteney. Lord Ashburton l'acheta, et, après avoir fait raser complétement l'ancienne demeure, fit élever le vaste et élégant édifice qui en occupe actuellement la place.

La façade extérieure, d'une coupe hardie, offre une étendue considérable et fait face au *Green Park*. Sous le porche, un escalier à rampe unique conduit à une vaste salle d'attente ornée de colonnes et où l'on remarque un tableau de Houdekaeter (*nature morte*). A droite, s'ouvre la vaste salle qui occupe le centre de l'édifice et qui règne du rez-de-chaussée à la toiture. Tous les appartements de la maison y donnent entrée : à la partie supérieure court une galerie ornée d'une riche balustrade aux ornements dorés, et qui donne sur les chambres destinées aux officiers de service :

Digitized by Google

le toit, arrondi en dôme, est formé de glaces frappées en bosse, le parquet présente un riche travail de chêne poli, et les murs, tant de la salle que de l'escalier qui y mène, sont peints des plus gracieuses couleurs.

Des piédestaux placés de distance en distance supportent des statues antiques et quelques marbres modernes du plus grand prix : on y voit entre autres *Cupidon et Psyché*, par Finelei de Rome, *Hébé*, par Thorwaldsen, et la célèbre statue de *Mercure tuant Argus*, par le même.

Le docteur Waagen, parlant de cette statue, prétend avoir appris à Rome, de l'auteur, comment la première pensée lui en était venue. D'après lui, Thorwaldsen l'aurait copiée d'une attitude de fantaisie qu'avait prise pour se délasser un modèle qui posait devant lui. C'est une chose bien déplorable que de voir des hommes qui s'occupent de critique artistique afficher une ridicule prétention à la connaissance des faits qu'ils traitent, prétention qui les jette si fréquemment dans d'étranges erreurs. A en croire M. Waagen, la statue dont nous parlons ne serait qu'une copie de l'œuvre originale; mais la meilleure preuve que nous puissions citer du contraire, c'est l'autorité de lord Ashburton, qui a acheté cette statue à Rome de Thorwaldsen lui-même qu'il avait vu y travailler.

Une porte au sud-est conduit dans le premier appartement, qui a vue sur le Green Park. Nous n'entamerons pas un chapitre de louanges sur l'ameublement; il est ce que doit être le fruit de la richesse et du bon goût.

Le premier appartement est la Bibliothèque.

En commençant à la fenêtre de l'est, le premier tableau qu'on y trouve est *une tête de Christ en prière*, par Murillo.

Albert Durer. *Un gentilhomme armé de toutes pièces*. Ce tableau de grandeur moyenne est un vrai chef-d'œuvre : lors de sa visite au cabinet de lord Ashburton, S. A. R. le prince Albert crut reconnaître dans ce tableau le portrait d'un électeur de Saxe.

A. Van Ostade. *Un intérieur de ferme :* un paysan et sa femme travaillant au coin du foyer, tandis que trois enfants jouent près d'une fenêtre. Ce tableau a été gravé dans la galerie Choiseul, d'où il a passé dans le cabinet Beaujon : il est surtout remarquable par la beauté et la pureté des tons.

Rembrandt. *Portrait en pied de Janséniu*s. Comme cette toile porte la date de 1661, et que l'illustre schismatique mourut en 1638, ce portrait a été probablement peint d'après une esquisse antérieure; au bas se trouve cette inscription : *Portrait de Janséniu*s, *père d'une nombreuse famille, mort en* 1638, *âgé de* 53 *ans*. Cette nombreuse famille est sans doute celle des couvents dont il était le père spirituel. Ce tableau vient de la collection de M. Seuville et du prince Talleyrand.

P. Wouvermans. *La ferme au colombier,* représentant la halte d'un convoi militaire sur le bord d'une route, à la porte d'un cabaret, dont le colombier antique a donné son nom au tableau, quand il fut gravé par Moyreau. On y voit, dans un espace de 25 pouces de haut sur 33 de large, la descente du Rhin, au fond, et une suite nombreuse de chars militaires remplis de vivandières et d'enfants. Deux officiers, magnifiquement équipés, occupent l'avant-plan; non loin d'eux, un trompette fait boire son cheval à un tournant de la rivière. Cette composition, habilement traitée, est du meilleur temps du maître; c'est, de toutes les œuvres de Wouvermans que possède l'Angleterre, la plus riche, la plus irréprochable, et en tout point la plus précieuse. Elle appartenait, du temps de Descamps, à M. d'Argenville, et a passé successivement depuis au duc de Praslin, au prince Talleyrand et au chevalier J. Webb.

Rembrandt. *Portrait de Lieven Van Coppenhol,* une des belles pages du maître, et une des rares

Digitized by Google

compositions qu'il ait cru devoir reproduire lui-même à l'eau-forte. La galerie de Lucien Bonaparte, à qui ce tableau appartenait autrefois, en possède aussi une gravure.

Jean Steen. *Le jeu de quilles*. Ce serait peut-être une répétition fastidieuse d'éloges continuels que la juste appréciation détaillée de tous les chefs-d'œuvre de cette collection; cependant nous ne pouvons nous empêcher d'admirer dans cette petite toile, de 12 pouces de haut sur 10 de large, le choix du sujet, l'harmonie des couleurs, la vigueur de la touche et le naturel de l'expression. La meilleure preuve que nous puissions donner du mérite de cette œuvre, c'est qu'elle a appartenu successivement à M. Lebrun (qui en possède une gravure), à Randon de Boisset, à Poulain, au comte de Vaudreuil, à Destouches, à Saint-Maurice. à Montaleau, à De Preuil, au prince Talleyrand et au chevalier G. Gray.

Velasquez. *Halte de chasseurs dans le parc d'Aranjuez*. Cette œuvre capitale est le pendant de celle que vient d'acheter lord Cowley pour la Galerie Nationale. C'est la même disposition du sujet, le même groupement des figures et la même perspective. La chasse y est représentée dans toute l'élégance et le luxe de la royauté; le gibier est enfermé dans une étroite allée enclose de barricades, au bout de laquelle, sur des gradins élevés, les dames espagnoles jouissent du spectacle de la chasse comme d'une représentation théâtrale. On remarque aisément au milieu des personnages Philippe IV et son ministre, le duc d'Olivarès, — et, sur l'avant-plan, *Velasquez* qui s'est peint lui-même, la tête découverte. Ce tableau est resté dans les meilleures conditions possibles de conservation; d'ailleurs c'était un des chefs-d'œuvre du maître, et aucune des œuvres de l'école espagnole que possèdent les musées britanniques ne peut lui être comparée. Il vient de la galerie du comte de Survilliers (Joseph Bonaparte), qui l'acquit à Madrid pendant le temps de sa souveraineté sur la péninsule espagnole.

J. Ruysdael. *Vue d'une forêt*. A l'avant-plan, un paysan et son chien sont assis sur un banc, au bord d'un étang. De la collection du chevalier Watson Taylor; ce tableau a été gravé par W. Austen.

A. Ostade. *Intérieur*. Un homme tenant une pipe et une femme portant un pot et un verre. Les personnages ne sont vus que jusqu'aux genoux. Cette toile porte la date de 1661; Descamps en parle dans sa *Vie des peintres*, vol. 2. Elle vient de la collection de Braancamp et de Solirène.

F. Miéris. Une jeune femme vêtue d'une robe violette bordée d'hermine, et d'un jupon de satin blanc, prend une huître d'un plat que lui présente un cavalier. Le peintre paraît avoir eu une grande affection pour ce sujet, car il l'a traité jusqu'à trois fois. Le tableau qui se trouve à Piccadilly est de la plus grande beauté, et vient du chevalier Hibbert, qui le tenait lui-même de sir S. Clarcke.

A. Ostade. *Paysans au cabaret*. Cette scène d'intérieur fait le pendant du tableau dont nous avons parlé plus haut, et sort également des collections de Braancamp et de Solirène.

J. Ruysdael. *Un paysage après l'averse*. La scène est nue : un vieux chêne penche son tronc meurtri au-dessus d'un ruisseau; on ne voit qu'un personnage, peint par *A. Vandevelde*. Les effets d'un rayon de soleil qui succède à l'orage sont rendus avec une grande vérité. W. Austen a gravé cette composition, qui vient du cabinet du chevalier Watson Taylor.

Annibal Carrache. *Le Christ au tombeau*. Ce tableau de petite dimension vient du cabinet de Lucien Bonaparte.

Le Dominiquin. *Moïse et le buisson ardent*. C'est le pendant de *Tobie et l'ange*, dont le Rév. W. Holwell Carr fit don au musée national anglais, et qui, comme lui, fut apporté du palais des Colonna à Londres par M. Day.

Rembrandt, peint par lui-même. Ce maître a fait successivement son portrait à différents âges de

Digitized by Google

la vie : celui que possède lord Ashburton semble accuser 50 ans. Schmidt a gravé cet excellent tableau quand il appartenait au duc de Valentinois ; lord Ranstock le possédait en dernier lieu.

Wynants. *Paysage.* Le principal sujet de l'avant-plan est un arbre entièrement dépouillé ; des chardons et quelques plantes sauvages soigneusement travaillées couvrent le sol ; sur la route, un homme, monté sur un cheval blanc, parle à deux piétons ; ces figures sont dues au pinceau de *A. Vandevelde.* Ce tableau, composé avec beaucoup d'art, est traité avec soin, et se fait surtout remarquer par la fraîcheur et la pureté des tons.

A. Van de Werff. *Sainte Marguerite,* vêtue d'une robe blanche et d'un manteau bleu bordé d'or, foulant aux pieds le démon sous les traits d'un monstre terrassé. C'est peut-être la meilleure des œuvres de ce peintre que possède l'Angleterre. Le dessin est d'une beauté et d'une grâce qu'on ne rencontre que chez les princes de la peinture. Le coloris est harmonieux, et le tout porte l'empreinte d'une perfection que n'atteint pas toujours ce peintre. Descamps loue beaucoup ce tableau ; il a orné successivement les salons de Blondel de Gagny, Tolozan, Villerot et du prince Talleyrand.

G. Metzu. *La jeune artiste.* Une jeune dame élégamment vêtue d'un corsage violet, bordé d'hermine, dessine un buste placé devant elle. Cette toile est remplie de détails du meilleur goût. Descamps en a parlé avec beaucoup d'admiration ; elle appartenait alors au marquis de Voyez ; elle a depuis passé dans les cabinets de Jonneman, de Linders et de De Nieuville, de Poulain, du comte de Merle, et du prince Gallitzen. On en trouve trois gravures : l'une dans la galerie Poulain, les autres sont de Pelletier et de Vaillant.

Caravaggio. *Un Saint.* Demi-grandeur.

Velasquez. *Portrait de Philippe IV d'Espagne ;* peinture pleine de vie et de vérité.

J. Van Huysum. *Vase de fleurs.* Le vase est orné d'Amours : une statue de Flore est dans le fond ; d'autres charmants accessoires complètent une composition qui est des meilleures du peintre.

Les Français, pendant les guerres du dernier siècle, ont enlevé ce tableau au musée de Hesse-Cassel, dont il faisait un des plus beaux ornements.

Rembrandt. Portrait d'un gentilhomme accoudé et tenant ses gants à la main. Il porte la date de 1641 et est surtout remarquable par le soin de l'exécution et l'absence générale d'ombres qui produit un effet vraiment magique. De la collection de Hesse-Cassel et de la Malmaison.

Rubens. *L'enlèvement des Sabines.* Ce tableau, ainsi que son pendant, est au-dessus de tout éloge : c'est une toile de moyenne dimension (elle n'a que trois pieds de long sur deux de haut), et pourtant Rubens y a versé toute l'abondance de son vaste génie et en a fait un vrai chef-d'œuvre. L'inspiration poétique qui a présidé à la composition est rendue avec toute la force de coloris qui fait le principal mérite des œuvres du prince de l'école flamande. La grâce et l'élégance du dessin large et magistral placent cette œuvre au nombre des plus belles pages de Rubens. Sir Joshua Reynolds, dans son *Voyage dans les Flandres,* fait observer que peu de tableaux de Rubens, même ceux qu'il a le plus travaillés, pourraient donner une plus haute idée de son génie. Il était dans la collection du prince de Rubempré, en 1765 ; delà il passa à Bruxelles où l'acheta, en 1828, M. Buchanan, qui le vendit à son tour pour la somme de 1,000 louis à lord Ashburton.

Murillo. *La charité de Saint-Thomas.* Ce tableau est d'une riche composition. Saint Thomas de Villeneuve, enfant, partage ses vêtements à quatre nécessiteux ; l'expression bienveillante de ses traits est rendue avec la plus grande vérité : tout en lui respire une sainte et douce dignité. Ce sujet a donné l'occasion à Murillo de développer son rare talent dans toute sa richesse d'expression. Le coloris a quelques rapports avec la manière de Velasquez ; la vigueur des tons, le naturel des expres-

Digitized by Google

sions, et la manière brillante dont elle est exécutée, rangent cette œuvre au nombre des plus belles pages de Murillo. L'auteur fit don de ce tableau au monastère des Franciscains de Séville ; l'invasion des Français le mit entre les mains du général Sébastiani, qui le vendit depuis à lord Ashburton. C'est de cette manière que l'Angleterre fut mise en possession de ce précieux souvenir de l'art ancien.

Rembrandt. *Portrait.* Ce tableau, qui fait le pendant du gentilhomme dont nous avons parlé plus haut, fut enlevé par les Français à la galerie de Hesse-Cassel. Plus tard il se trouve en la possession de l'impératrice Joséphine, à la Malmaison. Les chairs sont peintes avec une transparence et une clarté étonnantes.

Rubens. *La réconciliation des Romains et des Sabins.* Pendant du tableau dont nous avons parlé précédemment.

Holbein. *Portrait du prince de Saxe.*

J. J. Vanhuysum. Deux tableaux de fleurs et de fruits (de la galerie de Hesse-Cassel).

N. Poussin. *Jupiter et Io,* métamorphosés en bœufs, sont suivis par un berger au milieu d'un charmant paysage. Il s'en trouve une gravure dans la collection de Lucien Bonaparte, qui en était autrefois propriétaire. Le tableau appartenait en dernier lieu au chevalier J. Webb.

D. Teniers. *Berger jouant de la flûte au milieu de son troupeau.* Au fond, un bois, une rivière forment une charmante composition pastorale. Ce tableau, peint avec la touche spirituelle ordinaire au peintre flamand, vient des collections de M. Clos, du prince Talleyrand et du chevalier J. Webb.

N. Maes. *Une femme occupée à coudre.* Un métier de dentelles et des fuseaux sont à ses pieds. Cette toile, outre ses excellentes qualités, a le mérite d'être une des rares compositions de ce peintre qui ne traitait que des portraits.

N. Berghem. *Paysage avec des ruines.* Des figures animent ce tableau qu'éclaire un rayon du soleil couchant et qui est peint avec toute la grâce et la manière exquise de ce peintre. (De la collection de Digouval.)

Sir Joshua Reynolds. *Ariane.* Ce charmant portrait de femme vient de la collection du chevalier E. Gray, de Homsey.

P. Potter. *Vue d'une ferme laitière.* Ce célèbre tableau de la galerie de Grosvenor est daté de 1652 et ne le cède en rien aux autres œuvres de ce peintre. Il a appartenu au comte Fries de Vienne et au baron Puthon.

Isaac Ostade. *Vue d'une auberge de campagne.* De nombreux villageois et des voyageurs se rafraîchissent. Cette œuvre, une des plus grandes d'Isaac, est aussi un tableau capital. Elle possède toutes les qualités qu'on estime d'ordinaire dans les sujets de cette nature. Ce peintre a fait peu d'œuvres de cette importance, ce qui rend le tableau dont il s'agit une des pages les plus précieuses de l'école flamande : il vient de la galerie de Muylmann et du prince Talleyrand.

K. Dujardin. *Un moulin à eau* occupe le premier plan d'une délicieuse petite composition. Un berger a puisé de l'eau à la rivière et s'éloigne dans un charmant sentier : un lièvre, couché tranquillement au fond du paysage, indique par son repos insoucieux le calme d'un jour d'été. Le fond de ce tableau de petite dimension, mais de grand mérite, est occupé par des arbres d'un feuillage luxuriant. De la collection de Limdert, de Neuville, et d'Eynard, de Paris.

L. Backhuysen. *Paysage au bord de la mer,* animé par plusieurs navires en appareillage dont les matelots pleins d'activité se disposent à profiter d'une brise favorable qui agite légèrement les vagues. Le fond est occupé par une jetée ; un des personnages qui s'y trouvent retient de la main

Digitized by Google

son chapeau que menace un coup de vent ; parmi les navires on distingue un charmant yacht. Ce tableau a toujours été estimé comme un des chefs-d'œuvre de Backhuysen et a appartenu originairement à Smeth Van Alphen, d'Amsterdam ; depuis il a passé successivement de M. Lebrun au prince Talleyrand et au chevalier J. Webb.

Jean Steen. *Scène d'intérieur.* Une société de treize personnes se livre à divers amusements. Cette délicieuse composition peut se comparer avantageusement, sous le rapport de l'exécution, des tons, du clair-obscur et de la transparence des teintes, avec les meilleures œuvres d'Adrien Van Ostade. De la collection du prince d'Aremberg.

D. Teniers. *Les sept œuvres de miséricorde.* Ce vaste tableau de vingt figures est une représentation vivante des différents devoirs de la société mis en œuvre par divers groupes dans une seule grande composition. Le peintre flamand a traité de cette manière plusieurs grands sujets chrétiens, qui le cèdent tous, pour la délicatesse des détails et pour la beauté de l'ensemble, à l'œuvre dont nous parlons. Le charme de la manière, la variété des expressions, l'abondance des détails font de ce tableau une des œuvres les plus remarquables de Teniers, qui le peignit pour le duc d'Alva, d'où il passa à la galerie royale de Madrid connue sous le nom de galerie de Teniers. De là il passa dans la collection de M. Lebrun, qui l'estimait au-dessus de tous les chefs-d'œuvre du Louvre. Enfin il fit un des plus beaux ornements du cabinet du prince Talleyrand.

G. Dow. *La double surprise.* Ce nom fut donné à la gravure que fit de ce tableau Beauvarlet. Une femme surprend son mari buvant du vin avec sa servante. Cette scène, éclairée par la lumière d'une chandelle, égale en beautés de tous genres la célèbre *École du soir,* du musée d'Amsterdam. Du temps de Descamps, cette toile était dans la collection de Lubbeling ; depuis elle a appartenu à Poulain, Tolozan, Montaleau et Emler.

Wouvermans. *Paysage.* Au détour d'une route, trois cavaliers sont arrêtés auprès d'un mendiant : à droite, un groupe de personnages, et un château au fond. De la collection de Smeth Van Alphen, de Lebrun et Le Perrier.

Annibal Carrache. *Le sommeil de l'enfant Jésus protégé par les anges.* Quoique ce nom ait été donné dès l'origine à ce tableau, nous ne voyons rien de divin dans la figure de l'enfant endormi, et nous le considérons plutôt comme un groupe d'anges en prière. Quoi qu'il en soit, c'est une des productions les plus belles et les mieux achevées du peintre romain. M. W. Y. Otley l'apporta en Angleterre, en 1801, du palais Borghèse ; il le vendit la même année au chevalier S. Hibbert pour la somme de 700 guinées.

M. Hobbema. *Vue d'une forêt et de quelques masures.* Une route s'ouvre sur la droite.

A. Ostade. *Intérieur d'un salon.* Ce tableau date de 1661 ; il vient des collections de M. Isouard et du duc d'Alberg.

A. Vandevelde. *Paysage.* Troupeaux au pâturage : le berger est assis à droite ; au fond, deux chevaux paissent non loin d'un groupe d'arbres magnifiques ; de la collection de M. Isouard.

J. Ruysdael. Vue d'un village traversé par une grande route bordée de vieilles maisons ; au fond l'on aperçoit à travers les arbres une petite tour ronde ; de la collection du général Verdier.

L. Backhuysen. Une petite marine fort artistement exécutée ; six navires et un charmant yacht animent la scène. De la collection du chevalier J. Webb.

Charles De Moor. Deux enfants et leur mère sont accoudés à une fenêtre sur un magnifique tapis : près de là des fleurs, un chien et divers accessoires complètent une de ces belles compositions dans la manière de G. Dow et de Miéris.

Digitized by Google

L'ANTICHAMBRE. — C'est le principal appartement de l'habitation, car elle occupe tout le centre de la façade. En commençant, comme nous l'avons fait plus haut, par la fenêtre qui donne sur l'ouest, nous rencontrons successivement les tableaux suivants :

GREUZE. *Une tête de jeune fille,* la gorge découverte et les épaules cachées sous une écharpe transparente.

RAPHAEL. *La Vierge à l'enfant,* petit tableau original; la tête de la Vierge est fort belle.

G. METZU. *Une femme d'un certain âge lisant dans l'embrasure d'une fenêtre.* Ses habits semblent indiquer une domestique; un pilon, un mortier et un pot de terre, accessoires, sont fort bien travaillés : la couleur en général a de grandes analogies avec les tons bistrés de Rembrandt, sans en avoir cependant toute la transparence. Du cabinet artistique de Mme Hoffman, à Haerlem.

CANALETTI. *Vue d'un paysage d'Italie,* avec des bâtiments, les ruines d'un ancien monument romain, un pont jeté sur un torrent et divers personnages.

MURILLO. *La Vierge debout sur le globe du monde et entourée d'anges.* Ce petit tableau se fait surtout remarquer par l'harmonie et le brillant du coloris; c'est une de ces œuvres qui portent le cachet de l'inspiration du génie. Il a été acheté au général Sébastiani.

G. DOW. *L'ermite en prière.* Le religieux est agenouillé au pied d'un crucifix, une Bible et une tête de mort sont par terre près de lui; une lanterne sur l'avant-plan, un tronc d'arbre renversé, un grand chardon, une corbeille de fruits, un sablier complètent la composition. La toile est ogivale : elle a 20 1/2 pouces de haut et 19 1/2 de large, et par conséquent c'est une des grandes œuvres de Gérard Dow. Sans offrir la plus grande perfection dans les détails, l'ensemble est du plus bel effet; ce tableau peut passer à juste titre pour le chef-d'œuvre du peintre dans ce genre de sujets. Il a passé de la collection de madame Boetser à celles de Van Leyden, de Paillet, et de Randon de Boisset.

P. DE HOOGHE. *Une femme portant des pommes,* accompagnée d'un enfant, dans une rue de la ville d'Utrecht. Le soleil couchant qui illumine cette scène est rendu avec le talent d'un grand maître : tous les détails sont éclairés avec un savoir-faire admirable. Des collections de M. Helslenter et de M. Muller, d'Amsterdam.

G. DOW. *Une jeune femme cueillant une fleur sur sa fenêtre.* Un riche tapis orne le châssis, et près de là une cage d'oiseau est suspendue à la muraille. Marcenay a gravé ce petit tableau, l'un des meilleurs du peintre, tant pour la beauté de l'exécution que pour l'élégance du sujet. Il a passé par les collections de Van Slingelandt, de Randon de Boisset, de la duchesse de Berri (au palais de l'Élysée-Bourbon) et de M. Beckfard.

K. DUJARDIN. *Vue d'Italie*; ce tableau est aussi appelé *le petit dessinateur.* Sur les bords d'une rivière, un artiste, assis, étudie et dessine le paysage qui s'étale sur l'autre rive, où l'on distingue une superbe allée d'arbres et des troupeaux répandus dans une plaine verdoyante et fleurie. Ce tableau fut gravé dans la galerie Choiseul et passa depuis à M. Lebrun et au prince Talleyrand. Quand on l'apporta en Angleterre, le chevalier E. Gray l'acheta pour 300 guinées, quoique ce ne soit qu'une petite toile ronde de quelques pouces de diamètre : dans la suite le chevalier John Webb en fit l'acquisition pour le revendre à lord Ashburton.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

REVUE DU MOIS.

CHRONIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Un mouvement littéraire bien inattendu s'est manifesté à Paris pendant l'avant-dernier mois de l'an défunt 1849. A quelques jours d'intervalle, *le Testament de César, la Vie de Bohéme, François le Champi*, donnaient au public impressionnable et fiévreux des premières représentations le spectacle d'une sorte de rénovation dramatique. Le Théâtre-Français, les Variétés et l'Odéon, jetaient aux bravos et aux acclamations d'une foule enthousiaste les noms modestes ou ignorés de Jules Lacroix et de Mürger, le nom célèbre de George Sand. Il n'est pas jusqu'au Théâtre-Historique qui n'ait abjuré, pour quelque temps, ses émouvantes erreurs en dix-huit tableaux, en demandant à Alexandre Dumas un drame en cinq actes et à cinq personnages.

Étrange coïncidence de tentatives sérieuses, révolution inespérée qui s'accomplit à la surprise de tous, à la grande joie de ceux qui commençaient à désespérer de l'art dramatique. Le *César* de Jules Lacroix renvoie aux poussières classiques du collége les tragédies qu'avait fait éclore le succès factice des Ponsard, des Latour de Saint-Ibars, et autres Loyau de Lacy ; le *Champi* de George Sand enseigne une fois de plus aux dramaturges de cour d'assises et d'hôpital que le poëte n'a pas besoin de recourir au poignard et au poison pour suspendre à ses lèvres harmonieuses la foule émue et attendrie ; il apprend à l'école des convulsionnaires comment les douces et paisibles passions du cœur remuent plus profondément les âmes que les râles d'agonie et les maux d'entrailles des héros du boulevard. La *Bohéme* de Mürger écrase sous le feu roulant de l'esprit, du cœur et de la verve ardente de la jeunesse, les sottes balivernes, la plaisanterie ordurière, la gaieté funèbre des Clairville, des Leuven et Brunswick, ces maîtres experts en l'art décolleté du maillot rose et des gazes légères.

De ces trois œuvres remarquables, une seule trouvera place dans notre chronique. Inutile de dire que ce ne sera pas *le Testament de César*. Le Théâtre-Français peut seul aborder les difficultés d'exécution que comporte la mise en scène d'un ouvrage aussi important.

Quant au *Champi*, il est vrai de dire que le théâtre du Vaudeville s'est empressé de le monter, et avec beaucoup de soin — nous dit-on. Ce serait donc un devoir pour nous d'aller nous en assurer rue de l'Évêque. Mais nous avouerons franchement qu'ayant eu le bonheur de voir cette poésie charmante interprétée avec un admirable talent, à ce vieux théâtre — mal famé — de l'Odéon, nous n'avons pas le courage de défiorer les souvenirs que cette soirée nous a laissés. *On dit* Monrose excellent, et je le crois. On dit Verdelet convenable et même assez drôle, dans la création de Jean Bonnin, le paysan madré et rusé : le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable; — mais soit, je vous passe encore celui-là. — Mais Mlle Leroux ! — Mlle Leroux chargée — et lourdement chargée, pour ses maigres épaules — de ce rôle touchant de Madeleine, voilà — je l'avoue — qui dépasse toutes les complaisances de ma crédulité. Vous blâmez mon

Digitized by Google

entêtement? Eh! mon Dieu, Mlle Leroux a été charmante, divine, adorable.... J'aime mieux vous croire sur parole que d'y aller voir, et n'en parlons plus.

La Vie de Bohême excite à Bruxelles autant d'émotion qu'à Paris. C'est l'événement du jour, c'est le *lion* dramatique de la saison. C'est que tout se trouve réuni dans cette œuvre étrange, exceptionnelle ; le rire, les larmes, tout ce que la jeunesse a de plus vif et de plus joyeux, tout ce que la misère a de poignant et de terrible, si bien que celui qui était venu pour pleurer est tout étonné de se laisser entraîner aux élans de cette folle gaieté, si bien que l'ami du rire et du vaudeville se sent surpris et bouleversé par les angoisses douloureuses d'un drame effrayant de vérité. On sort de là abasourdi, les idées renversées, le cœur serré, content d'avoir senti remuer des fibres que l'on croyait mortes; d'autres se plaignent des émotions qui les ont assaillis, jurent leurs grands dieux qu'ils se garderont bien de revenir, et le lendemain vous les revoyez, avides des sensations contre lesquelles ils se débattaient en vain. Il en est d'autres— un petit nombre, heureusement—qui se récrient contre ce qu'ils appellent l'immoralité de la pièce et la crudité de certains caractères. A ces gens-là, Tartufes pudibonds et sévères, Dorine et Molière ont répondu pour nous.

Nous n'essayerons pas même d'esquisser le sujet de *la Vie de Bohême*. Ces œuvres ne se résument pas en quelques lignes, et nous n'avons guère envie de jeter sur ce tissu étincelant le lourd manteau d'une froide analyse,—analyse inutile à ceux qui ont vu la pièce de Mürger, et préjudiciable à ceux qui doivent aller jouir des surprises et de l'imprévu que leur promet cette œuvre où circule la sève, le sang de la jeunesse.

Les cinq actes de *la Vie de Bohême,* distribués, appris, répétés et joués en quatre jours, ont montré que nos artistes avaient compris toute l'importance des créations qui leur étaient confiées. Rarement nous avons vu plus d'unité dans l'ensemble, plus de soins dans les détails. Mlle Corès a donné à la pauvre Mimi la douce et mélancolique physionomie rêvée par le poëte, et si elle n'arrive pas aux effets puissants qui ont conquis à Mlle Thuillier un succès bien légitime, Mlle Corès n'en mérite pas moins tous nos éloges pour le cachet de vérité qu'elle a donné à la plus grande partie de son rôle. M. Jolly a été chaleureusement applaudi, et c'est justice. Il a joué Rodolphe en artiste de cœur. M. Désiré a contenu sa verve pétulante, et l'originale silhouette de Baptiste le lettré lui fait honneur. Mlle Irma a prêté à Musette son minois piquant et son esprit déluré. M. Chambéry, M. Roland, Mme Marty—elle-même—contribuent largement à la bonne exécution. M. Rey n'a rien compris de son rôle; en revanche, M. Vernier — nous l'avons gardé pour la fin — a trouvé dans Schaunard une création magnifique. Notre plume s'embarrasse et s'entortille dans les éloges : nous nous contenterons de dire que M. Vernier s'est posé, au cinquième acte de la *Bohême*, en comédien hors ligne; la brusque transition qui fait éclater la voix du bohême comme une malédiction terrible, tombant sur le cœur desséché de l'égoïste incrédule, cette transition est un écueil dangereux. Non seulement M. Vernier l'a évité, mais il a tiré de deux phrases d'une énergie triviale un effet saisissant qui fait frissonner d'épouvante ceux-là mêmes qui tout à l'heure riaient aux éclats de ses saillies folles et joyeuses.

Nous avons escamoté, et sans beaucoup de façons, l'analyse de la *Bohême* de Mürger; nos lecteurs n'y perdront rien, car nous cèderons au poëte lui-même la place qu'aurait dû occuper dans nos colonnes ce travail de désosseur dramatique. Henri Mürger n'était connu que des lecteurs assidus du *Corsaire;* c'est dans les petits journaux de Paris que la curiosité est allée rechercher les premiers essais poétiques signés d'un nom obscur alors, entouré aujourd'hui de l'auréole du succès. Nous reproduisons ici une de ces poésies et nous y joignons le *Sonnet* improvisé, au 4e acte de *la Vie de Bohême,* par Rodolphe — le poëte fantaisiste.

INTÉRIEUR.

C'est un asile pauvre, une retraite austère,
Où s'est clos dans l'étude un hôte solitaire;
Le jour il dort, — la nuit
Pour se mettre à son œuvre, il se relève, allume
Sur sa table boiteuse une lampe qui fume
Et qui veille avec lui.

Dans l'âtre mort la cendre en talus s'amoncelle,
Et le grillon frileux, amant de l'étincelle,
N'en voyant plus, hélas!
Cesse de lamenter sa plainte accoutumée
Sur le vieux chenet, sphinx où la bûche enflammée
Se tordait en éclats.

Et pourtant au dehors souffle une bise aiguë,
Sous de triples manteaux le passant dans la rue
Sent les ongles du froid;
L'étoile a des frissons dans sa sphère divine,
Et la neige épaissit la fourrure d'hermine
Dont s'est vêtu le toit.

Aux vitres où le vent par la fêlure glisse,
Le givre, en burinant son étrange caprice,
A déjà fait jaillir
Une souple arabesque, où se tord en spirale
Le feuillage irisé d'une flore idéale,
Prête à s'épanouir.

Digitized by Google

La cellule est étroite et jamais ne s'éclaire
Au rayon matinal de la clarté solaire ;
Du sol jusqu'au plafond,
Sur les jaunes parois, la sueur de novembre
Semble un long chapelet formé de perles d'ambre
Qui s'égrène et qui fond !

Mais pour l'hôte du lieu, lorsque Paris sommeille,
Lorsque assis à son œuvre il commence sa veille,
Toute sa pauvreté
Comme un palais féerique à ses yeux s'illumine ;
Car cet hôte est l'amant d'une Muse divine
Qui veille à son côté !

SONNET.

Voulant mettre une étoile à son bandeau, la reine
Fit venir le plongeur et lui dit : « Vous irez
Dans le palais humide où chante la sirène
Cueillir la perle blonde et me l'apporterez. »

Le plongeur, descendu sous le flot qui l'entraîne,
Parmi les sables d'or et les coraux pourprés
Cueille la perle blonde, et pour sa souveraine
La rapporte captive en des étuis nacrés.

Le poète ressemble à ce plongeur, madame ;
Et si votre caprice en ce moment réclame
Un vers, qui doit partout dire votre beauté,

Esclave obéissant, au sein de sa pensée,
Écrin où dans l'amour la rime est enchâssée,
Il plonge, et va chercher le joyau souhaité.

— En attendant *les Monténégrins*, pour lesquels Anvers et Gand auront devancé Bruxelles, le Théâtre de la Monnaie nous a donné un petit opéra-comique de M. Samuel, un des lauréats du grand concours de composition musicale. Deux poëmes couronnés par l'Académie des lettres et des beaux-arts ont été confiés à M. Soubre et à M. Samuel ; M. Soubre, à qui est échu l'opéra de M. Gaucet, a déjà terminé une grande partie de son œuvre. M. Samuel a été moins patient : quoique second lauréat — par ordre do date — il a voulu préluder par un essai modeste, et abandonnant son librettiste officiel, il a demandé à M. Gustave Vaez un poëme plus ou moins inédit. M. Gustave Vaez a cru trouver dans *l'Image* de Scribe — petite sentimentalerie écrite pour le talent faux et minaudier de Mme Doche — un prétexte à romances et à ariettes. C'est ainsi que *Madeleine* a vu le jour.

A notre avis, poëte et musicien ont eu tort. Un vaudeville ne peut être transformé en opéra sans un travail complet qui n'accepte de l'œuvre primitive que la donnée, le cadre. Se contenter d'ajouter au dialogue, déjà assez long et diffus, les vers exigés par le musicien, c'est évidemment apporter des longueurs nouvelles. Tout le talent de M. Vaez n'a pas sauvé à *Madeleine* ce défaut capital. Hâtons-nous de dire que si M. Vaez n'a pas écrit un opéra irréprochable, c'est qu'il ne l'a pas voulu ; son intervention dans la procréation de *Madeleine* n'a été, croyons-nous, qu'une complaisance qui ne doit trouver que des éloges.

De son côté, M. Samuel a-t-il agi sagement en faisant peser sur une œuvre de si petite importance toutes les chances bonnes et mauvaises d'un premier début? Nous ne le pensons pas. On nous dira qu'à Paris c'est dans un simple lever de rideau que les jeunes compositeurs se font connaître : cela est vrai, mais n'est-ce pas plutôt par impossibilité d'obtenir un livret en deux ou trois actes? Heureux ceux à qui l'on octroie un tout petit acte ! Bienheureux ceux qui voient arriver le jour de la première représentation ! L'exemple de Paris est donc inacceptable. Les motifs sérieux ne manquent pas d'ailleurs pour repousser un pareil système. Le côté faible du talent de nos jeunes compositeurs est à coup sûr la partie dramatique et scénique. Croit-on que ce soit dans un vaudeville rapetassé tant bien que mal que le musicien trouvera l'occasion d'étudier cette partie importante de son art? En outre, l'opéra en un acte et sans chœurs interdit à l'artiste les grandes ressources de l'orchestre, — un des moyens de salut du débutant ; — il lui enlève les finales où son travail harmonique et instrumental se serait développé en toute liberté, il ramène sa tâche aux modestes proportions d'inventeur de romances et couplets avec orchestre. Vienne l'insuccès ou la chute, et les meurtrissures seront également douloureuses pour les auteurs coupables de un, deux ou trois actes ; — vienne le succès au contraire, et l'importance du triomphe s'accroîtra en raison de l'importance de l'œuvre. Tout ceci ne peut plus s'adresser à M. Samuel, qui a, pour nous répondre, la doctrine des faits accomplis et le succès qui a accueilli sa partition. Que M. Samuel nous le pardonne, mais nous frappons, sur ses épaules, les jeunes compositeurs qui le suivent dans la carrière dramatique. Une exception ne détruit pas la règle, et ce précédent, heureux pour M. Samuel et pour nous tous qui nous intéressons à lui, ne nous semble que plus dangereux pour ses pairs et successeurs.

La musique de *Madeleine* est bien faite, travaillée avec soin, tout en laissant à l'opéra-comique le caractère de facilité sans lequel ce genre fait fausse route, comme il commence à le faire sous l'impulsion trop savante de M. Halévy. Le dessin gracieux des mélodies, un orchestre d'un coloris bien sage pour un débutant, voilà ce qui, en somme, l'emporte dans *Madeleine* sur les défauts dus à l'inexpérience scénique de l'auteur. Fidèle au système que nous avons exposé plus

Digitized by Google

haut, nous ne voulons pas juger un musicien sur un acte d'opéra-comique ; nous acceptons donc *Madeleine* comme une promesse, et nous attendons avec confiance M. Samuel à une lutte sérieuse et digne de lui.

Un mot des exécutants : Mlle Prévost a été charmante sous la jupe de laine de la petite Bretonne, M. Montaubry a sauvé le rôle pleurnicheur du peintre sentimental et amoureux, M. Lavillier a bien voulu s'effacer pour ne pas nuire à l'ensemble, et M. Fromant a enlevé une grande et large part du succès d'exécution.

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

SOCIÉTÉ ROYALE
POUR L'ENCOURAGEMENT DES BEAUX-ARTS, A ANVERS.

—

CONCOURS DE COMPOSITION LITTÉRAIRE ET MUSICALE.

PROGRAMME.

La Société, voulant continuer à étendre son encouragement aux branches littéraires et musicales, a décidé d'ouvrir un nouveau concours, qui aura lieu en 1851, et auquel les Belges seuls pourront prendre part. Elle propose en conséquence les sujets suivants :

CONCOURS LITTÉRAIRES.

Langue flamande.

POÉSIE.

De Weetal. Satire.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de trois cents francs.

L'obtention du prix sera constatée par une déclaration émanée de la commission administrative.

PROSE.

Een historisch tafereel uit het Bourgondisch tydvak tusschen de jaren 1419-1482.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de trois cents francs.

L'obtention du prix sera constatée par une déclaration émanée de la commission administrative.

Langue française.

POÉSIE.

L'Escaut.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de trois cents francs.

L'obtention du prix sera constatée par une déclaration émanée de la commission administrative.

PROSE.

Épisode historique du règne d'Albert et d'Isabelle.

L'auteur devra y faire figurer quelques-uns des principaux personnages de cette époque.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de trois cents francs.

L'obtention du prix sera constatée par une déclaration émanée de la commission administrative.

Les ouvrages que la commission trouverait contraires à l'ordre ou aux mœurs ne seront point admis aux concours.

Les ouvrages couronnés seront imprimés et publiés par les soins de la commission et aux frais de la Société.

CONCOURS DE COMPOSITION MUSICALE.

Scène descriptive à grand orchestre.

L'introduction du chant, le texte et la langue sont au choix de l'auteur.

Le prix est une médaille d'honneur et une gratification de trois cents francs.

L'obtention du prix sera constatée par une déclaration émanée de la commission administrative.

La Société se réserve la faculté de donner telle publicité qu'elle jugera convenable à la composition musicale qui aura remporté le prix.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Les pièces envoyées aux concours seront écrites d'une manière très-lisible et d'une autre main que celle de l'auteur ; elles devront être remises franc de port, au plus tard le vingt-huit février 1851, au domicile de M. Ed. Ter Bruggen, secrétaire de la Société, à Anvers.

Les ouvrages des concurrents devront porter une devise ou quelque marque, et être accompagnés d'un billet cacheté, sur lequel la devise ou la marque de l'ouvrage sera répétée. Ce billet contiendra les nom, prénoms, domicile et lieu de naissance de l'auteur, écrits de sa propre main. Si l'ouvrage exige quelque explication particulière, on pourra l'ajouter dans une lettre séparée, écrite de la même main que l'ouvrage.

Toutes les pièces envoyées aux concours resteront déposées aux archives de la Société ; toutefois elle re-

Digitized by Google

nonce au droit de publication des ouvrages non couronnés.

La commission nommera pour chacun des concours un jury d'au moins trois membres; la majorité en sera composée de personnes étrangères à la ville d'Anvers.

Les membres du jury ne sont pas admis à concourir.

Les lauréats des précédents concours ne peuvent plus concourir dans la division pour laquelle ils ont déjà été couronnés.

Les billets des concurrents qui n'auront pas remporté de prix seront anéantis.

Les ouvrages littéraires qui auront été couronnés seront proclamés dans une séance solennelle, et pourront y être lus par les soins de leurs auteurs et, à leur défaut, par ceux de la commission.

La composition musicale qui aura remporté le prix y sera également exécutée par les soins et aux frais de la Société, pour autant que les moyens d'exécution dont la Société pourra disposer le lui permettent. Les prix seront remis aux vainqueurs dans cette séance, qui aura lieu dans le courant du mois d'août 1851.

Anvers, le 25 octobre 1849.

Le président,

F. A. Verdussen.

Le secrétaire,

Ed. Ter Bruggen.

TABLETTES LYRIQUES BELGES

—

Sous ce titre général, **M. Joseph GAUCET**, de Liége, Lauréat premier prix du Concours national d'OPÉRA et de celui de CANTATE (poëmes — 1848 et 1849), publiera incessamment, *sous les auspices du gouvernement,* un recueil de POÉSIES INÉDITES, *propres à être mises en musique.* L'extrême difficulté que rencontrent les jeunes compositeurs belges à se procurer des *Vers Lyriques,* dans toute l'acception du mot, ne peut que les engager à souscrire à cette publication, appelée non-seulement à stimuler et développer leur intelligence musicale, mais aussi à faire connaître, nous n'en doutons pas, plus d'un nom s'effaçant aujourd'hui dans une inaction forcée. Combien, en effet, n'est-il point parmi nous de ces organisations heureuses, richement douées, qui s'ignorent, pour ainsi dire, faute d'éléments propres à révéler leur pensée intime, artistique! Combien de jeunes gens, cités déjà pour des essais heureux, à qui on reproche soit de l'indifférence, soit de l'apathie, et qui vous répondent par ce mot si banal, mais pourtant si vrai : *Donnez-moi des paroles!...*

D'un autre côté, si nous sommes heureux de pouvoir constater la marche progressive de nos Sociétés de chant d'ensemble, si nombreuses et si aguerries déjà, qui, parmi les gens de goût n'a pas eu l'occasion de reconnaître que la plupart des chœurs qu'elles exécutent (il s'agit des paroles, bien entendu) sont entachés de trivialités insipides, de non-sens ridicules? Désireux de remédier à cet inconvénient, aussi fâcheux pour le compositeur que pour l'exécutant, l'Auteur des TABLETTES LYRIQUES BELGES se propose d'apporter tous ses soins aux trois ou quatre Chœurs qui paraîtront dans *chaque livraison*, et si sa force répond à sa volonté, il espère donner une nouvelle impulsion à cette branche si intéressante de la science musicale.

Ce Recueil, qui se publiera par livraisons, le 1er ou le 15 de chaque mois, comprendra dans son ensemble :

Des Airs — Cavatines — Cantabile — Romances — Ballades — Chansons — Barcarolles — Duos — Trios, etc.

Scènes et Cantates — Choeurs religieux, de Sérénades, de Concours et autres — Chants d'écoles, d'Arts et Métiers, etc.

La plus *grande convenance* sera observée tant dans le choix des sujets que dans leur expression. — Chaque livraison se composera de six à huit morceaux, différents de caractère, lesquels seront suivis de la *notice biographique* de l'un de nos compositeurs belges, morts ou *vivants;* d'anecdotes musicales, littéraires, etc.

Le prix de l'abonnement, obligatoire pour une année, est fixé à SIX francs, payables par semestre anticipatif.

Seront considérés comme renouvelant leur abonnement tous les Souscripteurs qui n'y auront pas renoncé, par lettre affranchie, au moins un mois avant son expiration.

S'adresser *franco* chez l'auteur, à Liége, rue Pont-Mousset, avec qui on pourra traiter pour la composition de *morceaux spéciaux*, et dont le sujet et la facture lui seraient même désignés.

Des listes de souscription sont déposées à Liége, chez MM. BACHA, DEREUSME et SOUBRE, marchands de Musique.

FIN DU TOME QUATRIÈME (DEUXIÈME SÉRIE).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

POÉSIES.

Pages.

Fleurs d'Allemagne. — XIV. A un ultrà. Platen. — Édouard Wacken 44
Tercets. — Édouard Wacken. 79
Épitre familière à Jules Guilliaume. — Ferdinand Gravrand. 273
Le Sommeil de César. — Antoine Clesse. . 309
La Dionée. — Édouard D. L. 346

ROMANS ET NOUVELLES.

Marco Visconti, histoire du XIIIe siècle, imitée de Tommaso Grossi, M. B. 5, 89, 141, 279, 347
Un mari en loterie. — Léon Wocquier. . 165, 233
La Dernière Marquise du Pont-d'Oye (1re partie) — Léon Wocquier. 311

ÉTUDES DRAMATIQUES.

Don Juan, traduit de l'Espagnol de Tirso de Molina — Charles Potvin. 46

PHILOSOPHIE.

Les Méthaphysiciens belges jugés à l'étranger. — Octave Delepierre 111, 150

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

Météores littéraires. II. — *Le Siècle, poésies,* et *la Mort du Christ, mystère,* par Hendrickx. — Bénédict. 98
Berachia ben Natronaï, fabuliste du XIIIe siècle. — E. Carmoly 221

BEAUX-ARTS.

Lettres sur le Salon de Paris. — A. Stasian. 58, 198
Lettres sur le Salon de La Haye. — L. Van Roy 69

Pages.

Salon d'Anvers. — T. Decamps. 126, 204, 283
Galeries particulières de l'Angleterre. II. Collections de sir Robert Peel. 130
III. Collections de lord Ashburton. . . . 368

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

De la Rhétorique et de la Composition oratoire et littéraire, par *A. Baron.* — Elisée Poujade. 286
Histoire des Races humaines d'Europe, par *P. A. F. Gérard.* — G. G. 361

MÉLANGES.

Revue nécrologique. — Th. Weustenraad, Hubert François Prume. — Ed. W. . . . 73
Fêtes de Malines. 83
Chronique. 87, 139
Coup-d'œil sur la Divine comédie. — Marie Lind. 343

THÉATRE ET CRITIQUE MUSICALE.

Chronique dramatique et musicale. 79, 216 303, 376

MONITEUR DES ARTS ET DES LETTRES.

Exposition de Berlin. 219
Fête artistique du 5 janvier 1850. 305
Académie royale de Belgique. — Classe des Beaux-Arts. Programme du concours de 1850. 307
Concours de peinture à Philadelphie. . . . 308
Concours de composition *littéraire et musicale,* à Anvers. 379
Tablettes lyriques belges. 380

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS AU RELIEUR

POUR LE CLASSEMENT DES PLANCHES ET DE LA MUSIQUE.

PLANCHES.

	Peintres et statuaires.	Graveurs et lithographes.	En regard de la page.
Environs de Sezanne,	MM. Constant Troyon	MM. A. Anastasi, . . .	Titre
Labourage Nivernais,	Rosa Bonheur,	A. Anastasi, . . .	59
Lady Macbeth,	Muller,	C. Nanteuil, . . .	62
Marguerite d'Autriche,	Joseph Tuerlinckx,	Louis Tuerlinckx, .	85
L'Attente,	Molyn,	Louis Tuerlinckx, .	126
Les Plaideurs,	L. Fissette,	J. Schubert, . . .	129
Souvenir du duché de Bade,	T. Fourmois,	T. Fourmois, . . .	204
La Visite à la bibliothèque de Don Quichotte.	Firmin Bouvy,	Louis Tuerlinckx, .	209
Épisode de la St-Barthélemy,	Ernest Slingeneyer,	J. Schubert, . . .	214
Souvenir du Dauphiné,	Alfred de Knyff,	T. Fourmois, . . .	283
Ruines d'un manoir féodal,	Tavernier,	Stroobant, . . .	285

MUSIQUE.

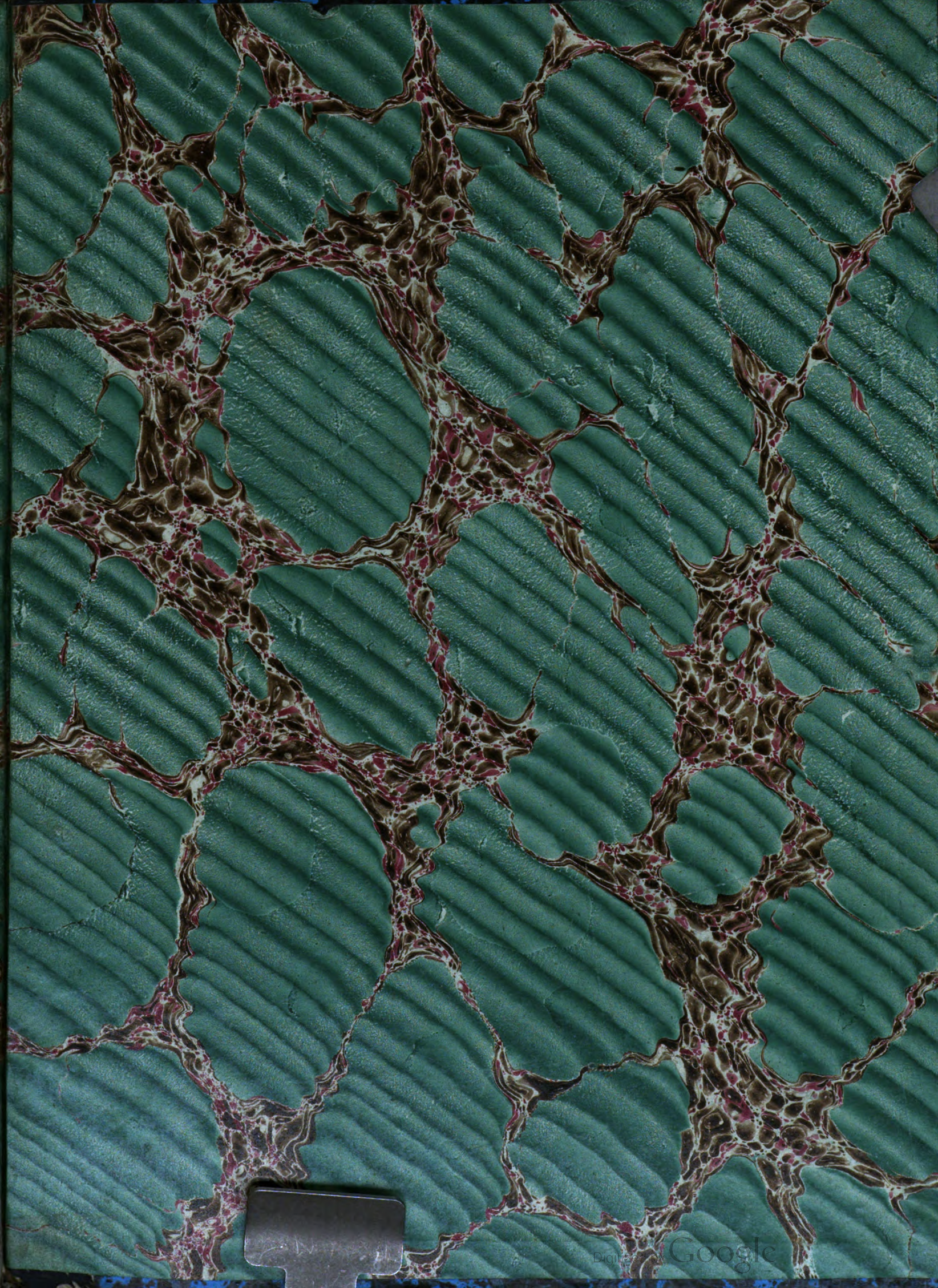
Scherzo Capricioso, mélodie inédite de G. Meynne. 346
Lamento, mélodie inédite de Léonard Terry. 360

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google